8
3-D
45

bliotheca
Coll. Rom.
. Jesu

5. 82
8.—3.D.45

K
544

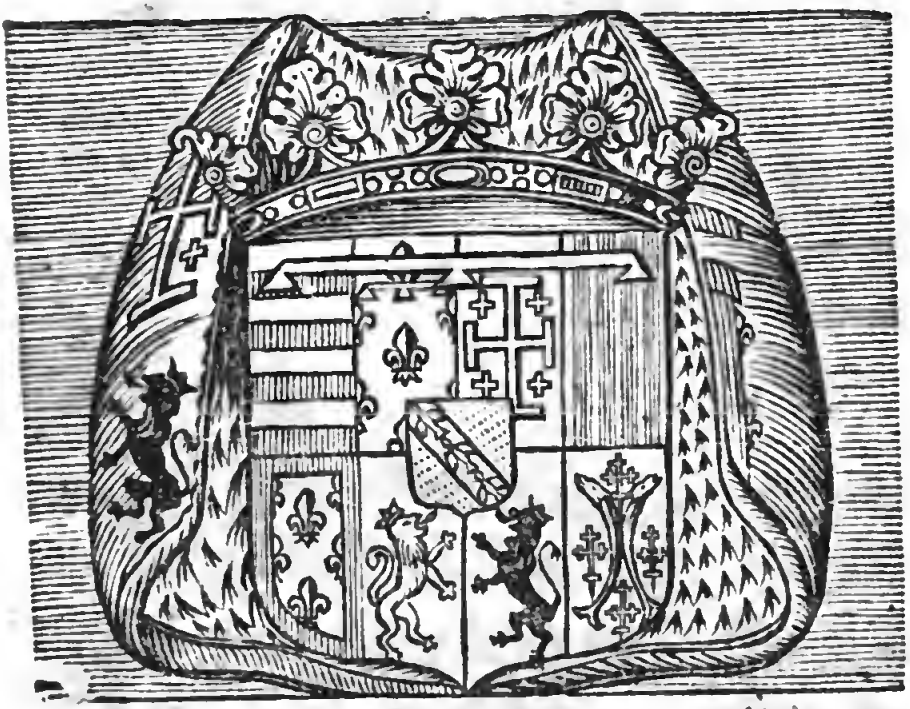
LES

MEMOIRES

DE FEV MONSIEVR

LE DVC DE GVISE.

SECONDE EDITION.



Coll. Nom. Soc. Iesu. B. S.

A PARIS,

Chez { EDME MARTIN, au Soleil d'or, ruë S. Iacques. ET SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, aux Cicognes.

M. DC. LXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ELOGE

DE FEV MONSIEVR LE DVC DE GVISE,

Par vn homme de grande qualité.

IE donne à la posterité l'eloge d'vn Prince aussi grand par sa vertu que par sa naissance : & bien qu'il soit inutile d'en parler à la teste d'vn Livre, qui fera juger de son mérite ; je dois à sa mémoire ce témoignage de la veri-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

té, que jamais Homme n'a reçu de plus rares dons du Ciel, ni les a mieux fait connoître à toute la Terre.

Ie ne suivray pas en cette occasion les régles de l'éloquence, mais celle du devoir; & ma main exprimera moins les mouvemens de mon esprit, que ceux de mon cœur. I'ay trop de choses à dire à la loüange de ce Prince, pour les bien dire. Et puisqu'il ne s'agit pas ici de paroître sauant, mais de le faire paroître tel qu'il a esté; je seray content du portrait que je vais mettre au jour, puisqu'il sera fort ressemblant.

Ie ne dirai rien à l'avantage de son nom; toutes les Histoires

ſont remplies de la gloire de ceux qui l'ont porté : Et ſans parler que de ſa perſonne, i'apprendray ſeulement à ceux qui ne l'ont pas connu, que Henry de Lorraine Duc de Guiſe, eſtoit bien fait ſans preſomption, propre ſans affectation, ciuil ſans baſſeſſe, braue ſans emportement, libéral ſans profuſion, & adroit ſans artifice. Sa franchiſe égaloit ſa valeur ; Elle parut auec éclat dans vn combat particulier, où la qualité de ſon aduerſaire ne l'eût pas empeché de treuuer vne excuſe, s'il eût eſté capable d'en chercher : Il bleſſa, il fut bleſſé : mais il en ſortit enfin couuert d'vne gloire immortelle.

Toute la Nobleſſe du Royaume de Naples l'a vû auec eſtonnement luy reſiſter preſque ſeul, & percer l'épée à la main tout ce qui s'oppoſoit aux efforts de ſon courage. L'Hiſtoire vante les actions de Ceſar & d'Alexandre, quand l'vn traverſa vn bras de Mer à la nage, tout couuert des traits de ſes ennemis, & que le dernier attaqua ſur le Granique, vne armée en bataille qui l'attendoit à l'autre bord.

Tout cela me ſemble égalé par le paſſage du Duc de Guiſe, pour ſe jetter dans Naples : Il braua les vens & la mer, & luy quatriéme dans vne felouque mépriſa toute vne flotte ennemie pour

aller ſecourir ſes intimes amis.

Mais ſi ſa valeur eſtoit infinie, ſa bonté ne l'eſtoit pas moins. Iamais on n'eſt ſorti mal-ſatisfait de ſa preſence. Il eſtoit auſſi bien que Tite les délices du genre humain ; Sa douceur naturelle le faiſoit compatir aux malheurs d'autruy ; Sa modeſte joie en inſpiroit à tout le monde. Les parties de diuertiſſemens, ou l'adreſſe, la galanterie, & la magnificence ſe ſignalent d'ordinaire, m'ont parut languiſſantes depuis qu'on ne l'y voit plus : Et quoique nous ayons vn Maître qui poſſede toutes ces choſes en vn degré tres éminent, lorſque de ſon admirable perſonne on vient à paſſer à ſa ſuite, on voit

Toute la Nobleſſe du Royaume de Naples l'a vû auec eſtonnement luy reſiſter preſque ſeul, & percer l'épée à la main tout ce qui s'oppoſoit aux efforts de ſon courage. L'Hiſtoire vante les actions de Ceſar & d'Alexandre, quand l'vn traverſa vn bras de Mer à la nage, tout couuert des traits de ſes ennemis, & que le dernier attaqua ſur le Granique, vne armée en bataille qui l'attendoit à l'autre bord.

Tout cela me ſemble égalé par le paſſage du Duc de Guiſe, pour ſe jetter dans Naples : Il braua les vens & la mer, & luy quatriéme dans vne felouque mépriſa toute vne flotte ennemie pour

aller ſecourir ſes intimes amis.

Mais ſi ſa valeur eſtoit infinie, ſa bonté ne l'eſtoit pas moins. Iamais on n'eſt ſorti mal-ſatisfait de ſa preſence. Il eſtoit auſſi bien que Tite les délices du genre humain; Sa douceur naturelle le faiſoit compatir aux malheurs d'autruy; Sa modeſte joie en inſpiroit à tout le monde. Les parties de diuertiſſemens, ou l'adreſſe, la galanterie, & la magnificence ſe ſignalent d'ordinaire, m'ont parut languiſſantes depuis qu'on ne l'y voit plus: Et quoique nous ayons vn Maître qui poſſede toutes ces choſes en vn degré tres éminent, lorſque de ſon admirable perſonne on vient à paſſer à ſa ſuite, on voit

bien qu'il y manque de ſes principaux ornemens.

On ne l'a jamais blâmé que d'vn excez dont le défaut eſt vn vice : Il aimoit, dit-on, auec vn peu trop d'ardeur. Si la dureté eſt vne tache à la beauté d'vne ame ; la tendreſſe en doit augmenter l'éclat & le prix. Il portoit auec vne fierté ſans égale les intéreſts de ceux qui s'attachoient à luy; Son crédit, ſon bien, ſon épée, rien ne leur eſtoit épargné. Mais ſur tout il aimoit le Roy auec vne tẽdreſſe reſpectueuſe au delà de toute expreſſion. Il me confirma dans ſa maladie ce que j'en auois déja connu en pluſieurs occaſions. Le funeſte ſuccés qui la

termina, me fit voir auſſi combien ce grand Roy s'y trouuoit ſenſible ! Ce fut à moy qu'il en laiſſa voir les glorieuſes marques, quand il en apprit la mort ; pource qu'il ſauoit à quel point je l'avois honoré pendant toute ſa vie.

Que reſte-t-il donc pour l'honneur de ſa memoire ? Il s'eſt réconcilié avec Dieu : Il a eſté plaint du plus grund des Monarques ; regretté de ſes amis ; adoré des ſiens ; pleuré des peuples ; loüé meſme de ſes envieux ; & admiré de tous. Il a laiſſé vn Succeſſeur digne de luy : Et pour comble de felicitez, nous avons lieu de iuger que ſa gloire toute

grande qu'elle eſt parmi les Hommes, l'eſt encore incomparablement plus dans le Ciel.

LES

LES MEMOIRES DE FEV MONSIEVR LE DUC DE GUISE.

LIVRE I.

VNE malheureuſe affaire, qui n'a que trop éclaté, malgré moy, dans toute l'Europe, m'ayant obligé de demander permiſſion à la Reine Mere, alors Regente, de m'en aller à Rome, pour me tirer de l'embarras qu'elle me cauſoit, auſſi préjudiciable à ma reputation, qu'à l'établiſſement de ma fortune : Et la paſſion que j'ay toûjours euë de rendre à la Couronne toutes ſortes de ſervices, comme j'y ſuis engagé par l'honneur, par ma naiſſance, & par mon inclination particuliere, me forcerent d'y ſejourner vn an & plus.

Le Pape Innocent X. ayant pris beaucoup d'amitié pour moy, je crûs de voir ménager ſa tendreſſe, & ſa confiance, pour me rendre, s'il m'eſtoit poſſible, l'inſtrument de ſa reconciliation avec la

France, quoy que veritablement assez foible, pour entreprendre vn si grand ouvrage. Et comme je savois, que Monsieur le Cardinal Mazarin souhaitoit ardemment, de faire avoir vn Chapeau à son frere, qui estoit pour lors Archevesque d'Aix, étant étroitement attaché à ses interests, luy ayant promis amitié, & voüé mes services, je m'étudiai avec soin, de reconnoître par quelle raison le Pape y estoit si peu porté; Et aprés vn long entretien que j'eus vn jour avec luy, sur l'état de toutes les affaires de l'Europe, je le mis insensiblement sur le sujet, qui l'obligeoit à maintenir vne division si préjudiciable à toute la Chrestienté, qu'il ne dépendoit que de luy de finir avec beaucoup de facilité; puisque j'estois assuré, que dés qu'il voudroit faire la premiere démarche, il trouveroit toutes les dispositions à la Cour de bien vivre avec luy.

D'abord il m'assura qu'il aimoit tous les François, & qu'il le témoigneroit à tous les particuliers dans les rencontres, où ils prétendroient quelque grace de luy; mais qu'il avoit de trop grands sujets de se plaindre de Monsieur le Cardinal Mazarin, pour les pouvoir oublier. Il me raconta par le menu toutes ses doleances; Que l'on n'avoit pas voulu approuver son élection; Que les Ministres du Roy, qui estoient à Rome, luy perdoient le respect en toutes occasions; le menaçoient, & l'outrageoient en sa personne, & en sa famille: Surquoy il s'échauffa de maniére, & se mit dans vn tel emportement, que je crûs qu'il luy faloit laisser jetter son feu, & le prendre plus de sang froid, avant que de luy répondre. Il fut fort surpris de mon silence, me disant, qu'il voyoit bien que je trouvois ses plaintes si justes, que je n'avois rien à luy repliquer. Je fis deux tours de gallerie,

ſans ouvrir la bouche;& comme il me preſſa de luy parler,tirant avantage de me voir muët, je luy dis, en ſoûriant, que je ne manquois point de raiſons pour combattre les ſiennes;mais que je ne le voyois pas encore en état de les goûter;& qu'elles eſtoient ſi fortes, que j'eſtois certain qu il s'y rendroit;qu'il m'accorderoit ce que je luy demandois, & feroit abſolument tout ce qu on pourroit deſirer de luy, quoy qu'il fuſt preſentement dans vn ſentiment contraire. Il m'aſſura que rien ne ſeroit capable de l'en faire changer, qu il en avoit pris la reſolution avec trop de fondement. Je ſoûris vne ſeconde fois, luy diſant que je jurerois bien du contraire. A quoy il me répondit bruſquement, qu'il ne ſavoit pas ce qui me pouvoit donner cette eſperance; L'opinion, luy dis-je, que j avois de ſa prudence, & de ſa ſageſſe, qui aprés vne ſerieuſe reflexion, l'obligeroit à ſe defaire de ſa préoccupation, luy feroit connoître quels eſtoient ſes veritables intereſts, & la conduite qu'il devoit prendre, qu'il ſuivroit infailliblement puiſqu'il le devoit, & qu'il ſe feroit trop de tort d y manquer: Que je luy demandois pour cela de ne me pas interrompre, & de ne m écouter patiemment, puiſque ne voulant point l'aigrir, ni le fâcher, j eſtois reſolu de me retirer, dés que je le verrois dans l'alteration, & remettre mon diſcours à vne autre fois: Que je ne recommencerois point qu'il ne m'envoyât querir, & qu'il ne fût reſolu de me donner vne audiance favorable, & d'ajoûter creance aux choſes que je luy dirois, qui ne luy devoient pas eſtre ſuſpectes, puiſque j'agiſſois ſans commiſſion, par le zéle ſeul que j'avois de voir ſa reünion avec la France, par vne pure reconnoiſſance de toutes les bontez qu'il avoit pour moy, &, ſi j'oſois dire, par l'amitié que j'avois pour ſa perſonne. Il demeura d'accord

des conditions que je luy avois demandées, me promit de prendre confiance en moy, de m'entendre paiſiblement: & me remerciant de l'affection que je luy témoignois, me dit en m'embraſſant, que ce qu'il ne feroit pas pour l'amour de moy, il ne le feroit pour perſonne du monde; qu'il ſeroit bien aiſe que je trouvaſſe des moyens de le perſuader; & que ſi ſa reconciliation avoit à ſe faire, que ce fût par mon entremiſe, afin que j'en euſſe l'honneur, & que j'en tiraſſe quelque avantage.

Je luy fis en peu de mots le détail de toutes les affaires de France, & de l'aſſiette de la Cour; luy fis voir l'impoſſibilité qu'il y avoit de ſeparer l'intereſt des François de ceux du premier Miniſtre; Que n'y ayant point de parti formé en France, il ne ſe feroit point de creatures dans le Royaume en le choquant: Qu'eſtant le Diſpenſateur des graces, tout le monde en dépendoit, & avoit recours à luy; qu'avec toute l'autorité du Saint Siege, il ne pouvoit obliger perſonne, que la Cour n'en fiſt les premiers pas; Que la brouïllerie entre eux n'eſtant point pour vn intereſt de Religion, qui que ce ſoit n'y prendroit part, les Religieux, ni les Devots n'ayant point le pretexte de la conſcience à mettre en avant, pour engager des gens dans ſa paſſion, quand ils en auroient la penſée; Que pour les perſonnes de qualité, elles n'y prendroient aucun intereſt; qu'elles regarderoient indifferemment tout ce qui pourroit arriver, le condamnant de ne pas accorder vn Chapeau qui ne luy eſtoit pas ſi important, qu'il deuſt à ce prix refuſer l'amitié de la Couronne; Que l'opiniâtreté ſeyoit mal à vn Pere; Que cette qualité l'obligeoit à avoir plus de moderation, & qu'il ſeroit blâmé de toute la Chreſtienté, ſi par vn refus capricieux, il attiroit des ſuites fâcheuſes, dont il ſeroit reſponſable, & au-

roit du regret quand il ne ſeroit peut-eſtre plus temps d'y remedier ; Que le meſme blaſme qu'il s'attireroit, retomberoit ſur Monſieur le Cardinal Mazarin, en cas qu'il en vſât mal avec luy, aprés avoir fait cette obligeante démarche ; Qu'il devoit montrer l'exemple à tous les Chrêtiens d'étouffer les ſentimens de haine ; & que s'il me vouloit croire ſur ce point, je ſerois caution qu'on luy accorderoit tout ce qu'il pourroit demander, eſtant aſſuré que Monſieur le Cardinal Mazarin ne deſiroit rien tant que de rentrer dans ſes bonnes graces, & de lier vne amitié étroitte avec luy ; Que l'on ne parleroit plus de ſon élection, que pour la reconnoître & pour l'approuver ; Que l'on auroit pour luy toute ſorte de reſpect, & de complaiſance ; Qu'on deſavouëroit tous les diſcours qui luy avoient eſté tenus, peu reſpectueux, & menaçans ; Que les ordres ſeroient donnez ſi preſſans & ſi poſitifs, à ceux qui negocieroient avec luy, de luy rendre ce qui luy étoit deû, qu'il auroit à l'avenir autant de ſujet de s'en louër, qu'il avoit creû juſques icy en avoir de ſe plaindre.

Il me parut aſſez radouci, & en quelque façon ébranlé, & m'embraſſant il me dit que je l'avois tout conſolé ; Que ſi j'avois eſté plûtôt à Rome, j'aurois prevenu l'aigreur, & l'embarras qui eſtoiẽt ſurvenus ; Qu'il penſeroit ſerieuſement à toute nôtre converſation, qu'il me prioit de la recommencer vne autre fois, luy ayant eſté fort agreable, & qu'il m'envoyeroit querir pour cela au premier jour qu'il ſeroit deſembarraſſé, & qu'à la premiere veuë il me donneroit des lumieres qui me ſeroient vtiles pour me gouverner : Que cependant il me plaignoit de la queſtion que m'alloient donner les Cardinaux de la faction, & Miniſtres du Roy, pour ſavoir le détail de noſtre entreveuë ; Que je priſſe gar-

de de ne m'y pas trop fier, puiſqu'il eſtoit aſſuré, que la pluſpart ne ſouhaitoient pas ſon racommodement, peur ſe rendre neceſſaires, & profiter de la diviſion.

Ces meſmes matieres furent agitées en deux ou trois autres conferences, & j'en revenois chaque fois avec vn peu plus d'eſperance, voyant ralentir l'averſion du Pape, & recevant de luy toûjours quelque réponſe vn peu plus favorable. A la fin m ayant envoyé chercher vn jour que je le trouvay de bonne humeur, aprés qu'il m'euſt temoigné beaucoup de tendreſſe, & d amitié, & qu'il ne recevoit point de conſolation égale à celle de me voir, il me dit qu'il l'auroit bien plus ſouvent, & m'envoyeroit querir à toutes les heures qu'il ſeroit ſans affaires, s'il n'apprehendoit de me faire tort, & que la grande amitié qu'il avoit pour moy, ne fût préjudiciable à mes intereſts, veu la forte haine qu'avoit pour luy Monſieur le Cardinal Mazarin. Je luy repliquay, qu'il ne tenoit qu'à luy de la faire ceſſer, luy alleguant toutes les meſmes raiſons que je luy avois deduites les autres fois. Il les trouva plus fortes, & me parut s'y rendre: Les diſcours que luy avoit tenu Monſieur le Cardinal Grimaldi, & la maniere de negocier de Monſieur de Fontenay, & de Monſieur l Abbé de Saint Nicolas, luy tenant fort au cœur, luy eſtoient inſupportables; publians par tout, à ce qu'il diſoit, qu'il eſtoit vn fourbe, & qu'on ne devoit, ni ne pouvoit pas ſe fier à ſa parole; dont il me fit paroître tant de chagrin, que les larmes luy en vinrent aux yeux de colere. Ce qui toutefois ne me toucha pas fort ſenſiblement, ſachant bien qu'il en répandoit quand il luy plaiſoit, & qu'il eſtoit fort grand Comedien. Je crus neantmoins avoir quelque avantage ſur luy, & luy dis hardiment qu'ayant reconnu ſon foible, j'eſtois

venu à bout de mon deſſein; qu'il faloit qu'il ſe rendît, n'ayant plus de defenſes contre moy. Alors je luy demanday ſi ſa paſſion dominante n'eſtoit pas la vengeãce, comme celle de toute la nation Italienne; s'il ne m'auroit pas obligation de ruïner à la Cour les perſonnes dont il ne ſeroit pas ſatisfait, de faire deſapprouver leur conduite, les faire paſſer pour gens malicieux, ou peu éclairez, & enfin leur faire oſter leurs emplois, pour les remettre en d'autres mains qui luy fuſſent agréables. Il me ſauta au col, me promettant que ſi je pouvois en venir à bout, il n'y avoit rien au monde, qu'il ne fît pour l'amour de moy: Il faut, celuy dis-je, faire l'Archeveſque d'Aix Cardinal, aſſurer que vous l'euſſiez fait plûtôt, ſans la mechante conduite que l'on a tenuë avec vous; que vous voulez obliger toute la famille Mazarine, & prendre vne étroite liaiſon avec elle; que vous ne deſirez plus traitter avec les Miniſtres qui ont eſté chargez juſques ici des affaires du Roy, & que vous avez reconnu luy eſtre peu affectionnez; que vous demandez qu'elles ſoient miſes entre les mains de l'Archeveſque d'Aix, quand il ſera Cardinal, parce qu'eſtant voſtre Creature, il aura ſoin particulier de maintenir ſon frere bien vni avec vous; que le Cardrnal Grimaldi, le Marquis de Fontenay, & l'Abbé de Saint Nicolas appréhendant d'eſtre inutiles, & par conſequent peu conſiderez, ont toûjours brouïllé les choſes, dés qu'ils ont vû cette affaire ſur le point de ſe conclure. Donnez moy ordre de donner ces aſſurances de voſtre part, & parlez toûjours à eux, comme ſi vous n'aviez point changé de ſentimens, vous ferez la Promotion durant qu'ils s'engageront à dire que vous n'en ferez rien; vous m'acrediterez par ce moyen, les ruïnerez de reputation, & leur oſterez toute creance: Monſieur le Cardinal reconnoiſſant

qu ils n'ont pas vne veritable amitié pour luy, qu'ils le sacrifient au bien de leurs affaires particulieres, & qu ils n'vsent pas de franchise, luy déguisant vos veritables sentimens, pour se prévaloir de vôtre mesintelligence. Il fit deux tours de gallerie, repassant dans son esprit tout ce que je luy venois de dire; & me regardant avec satisfaction, s'écria que je l'avois pris par l'endroit qui luy estoit le plus sensible; que je l'obligeois au dernier point; & que ne me pouvant rien refuser, il m'accordoit le Chapeau pour M. l'Archevesque d'Aix; que j'en donnasse l'avis à son frere; & que je luy mandasse de venir à Rome, où il luy donneroit contentement; que j'écrivisse tout le particulier de nostre conference, & en disse mesmes vne partie à Messieurs le Cardinal Grimaldi, Marquis de Fontenay, & Abbé de Saint Nicolas, qui me traitteroient de ridicule, & me prendroient pour vne dupe, qui ajoûtois trop aisément foy à de belles paroles, faute de le connoître; & que luy leur parlant toûjours à son ordinaire, ils s'engageroient davantage à mander qu'il promettoit ce qu'il ne vouloit pas tenir, & que me flattant legerement, je me laissois abuser, & par-là ils se précipiteroient infailliblement.

Ce qu'il avoit pensé aussi-bien que moy, ne manqua pas d'arriver. Je dépéchay vn Courrier à Monsieur le Cardinal Mazarin, pour l'avertir de ce qui se passoit, qui n'y donna pas de creance; les Ministres luy faisant passer pour incertain: Et aprés m'avoir témoigné beaucoup d'obligation de prendre tant de part dans les interests de sa famille, il m'écrivit d'estre en défiance du procedé du Pape, de l'observer de plus prés, & de ne pas me commettre facilement, de peur de recevoir le déplaisir qu'il ne me manquât de parole, & que pour le voyage de son frere, il n'en estoit nullement d'avis,

puiſqu'il luy ſeroit trop honteux de venir à Rome pour s'en retourner ſans eſtre fait Cardinal. Le ſieur Pietre Mazarin prévenu des impreſſions que l'on luy avoit données, ne put jamais eſtre perſuadé de cette bonne nouvelle, pour la ſouhaitter trop ardemment, & demeuroit toûjours dans l'inquiétude. Mais comme l'on croit aiſément ce que l'on deſire, Monſieur l'Archéveſque d'Aix reçut ma lettre avec plaiſir; & comme la vivacité de ſon eſprit ne luy permettoit pas de faire beaucoup de reflexion, il conçut de grandes eſperances, & ſe laiſſant tranſporter à la joie, me pria d'aſſurer le Pape de ſa reconnoiſſance; qu'il ſe rendroit bien-tôt à ſes pieds, & qu'il luy confirmeroit de la part de ſon frere tous les points dont nous eſtions convenus, dont il ſeroit la caution; & qu'aprés avoir reçu vne telle grace de luy, il l'aſſuroit de luy faire obtenir generalement de la France toutes les choſes qu'il en pourroit ſouhaitter. Cependant je vis à m'aſſurer de Dona Olympia; ce qui ne fut pas difficile, ayant beaucoup d'habitude avec elle, & gagnée comme elle eſtoit par l'argent du Comte d'Ognate, qui ſe voulant faire Cardinal, & ne pouvant s'aſſurer de la nomination d'Eſpagne, crut ny pouvoir parvenir, s'il perdoit cette occaſion, obtenant par vne Promotion de creatures, ce qu'il n'auroit jamais par vne des Couronnes: Ainſi il m'en fit parler, & nous prîmes nos meſures enſemble pour faire vne batterie plus forte, en pouſſant les affaires de meſme temps, & agiſſant de concert. Le Cardinal Penſirolle eſtoit le ſeul qui nous pouvoit traverſer, mais il ſe chargea de le ménager; Et comme il eſtoit ennemi declaré de Monſieur le Cardinal Mazarin, je crus que l'entremiſe du Cardinal Sforſe mon parent, & mon ami particulier, m'eſtoit neceſſaire. Il ſouhaittoit de ſe mettre dans les inté-

reſts de France, dont il s'attendoit d'eſtre traitté ſuivant & ſa naiſſance, & ſon merite, & d'en recevoir des penſions, & des benefices conſidérables: à quoy le Cardinal Grimaldi vray-ſemblablement s'oppoſoit de tout ſon pouvoir, croyant qu'il pourroit remplir ſa place, & qu'il en perdroit vne partie de ſon credit. Je me chargeai de faire ſon racommodement avec la Maiſon Mazarini, à qui il avoit toûjours eſté contraire; & de ſon coſté, il concerta mon entreveuë avec le Cardinal Penſirolle, ſous pretexte de mes affaires: Et comme il n'y a point de haine à Rome qui ne cede à l'ambition du Pontificat, par l'aſſurance que je luy donnai de faire lever l'excluſion qu'il craignoit de la France, qui ſeule pouvoit détruire ſa prétention, (ayant le ſuffrage d'Eſpagne, & vne forte caballe dans tout le College) il me promit au lieu d'eſtre contraire d'appuyer celle que j'avois; ce qui applaniſſoit toutes les difficultez, par l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit de ſa Sainteté.

Cette negociation ſe fit ſi promptement, & avec tant de ſecret, qu'elle ne fut point pénetrée des Miniſtres de France, qui demeurans opiniâtres dans leurs penſées, mandoient toûjours à la Cour les choſes peu certaines.

Les ayant donc mis en cét état, j'allai voir le Pere Serroni compagnon de l'Archeveſque d'Aix, & maintenant Eveſque de Mandes, & l'obligeai de l'aller trouver pour le faire venir. J'écrivis auſſi à Monſieur le Cardinal Mazarin de l'envoyer, luy répondant du bon ſuccés de ſon voyage; à quoy il ne pouvoit ſe reſoudre, ne ſe fiant pas à tant de belles apparences, & ne pouvant s'aſſurer de l'eſprit du Pape qu'il croyoit fourbe, & diſſimulé. Il ne fallut pas beaucoup de perſuaſions pour faire reſoudre l'Archeveſque d'Aix à ſe mettre en chemin,

dautant qu'il ne vouloit pas s'arreſter ſur ce point au conſeil de ſon frere ; l'affaire luy tenant trop à cœur, pour laquelle il auroit tout hazardé. Il partit donc auſſi-tôt, & m'en donnant avis par vn Courrier, je fus incontinent en rendre compte à ſa Sainteté, & m'apperçus de la joie qu'elle en avoit. Dés qu'il fut proche de Rome, elle me commanda d'aller audevant de luy, & de l'entretenir avant qu'il pût voir aucun des Miniſtres du Roy, pour luy donner parole de ſa part de ſa promotion, & luy dire que ſans s'arreſter à tous les diſcours que l'on luy tiendroit, il ne prît creance qu'en moy ſeul, qui luy répondois de toutes les aſſurances que j'étois chargé de luy porter, qui luy furent confirmées à ſa premiere audiance, & qu'il auroit eſté ſatisfait il y avoit long-temps, ſi j'euſſe eſté de meilleure heure à Rome, ou que perſonne que moy ne ſe fût mêlé de ſes affaires, eſtant le meilleur & le plus aſſuré de ſes amis. Il m'en vint auſſi-tôt remercier, & me conjurer de preſſer l'exécution de ce que j'avois ſi bien commencé. Je ne m'y endormis pas ; Et continuant mes inſtances, il y ſurvint vn embarras par vn Courrier d'Eſpagne, qui apporta nouvelle, que le Roy Catholique n'approuvoit pas la promotion du Comte d'Ognate. Il demanda vn peu de temps ; pour eſſayer par le credit de ſes amis d'applanir cette difficulté, ce que le Pape luy accorda. Et comme l'on appréhenda que ce ne fût luy, qui par adreſſe l'auroit fait naître, pour ſe dégager de la parole qu'il m'avoit donnée, ſans que l'on luy en pût attribuer le manquement ; je luy propoſay l'expedient de paſſer outre en conſervant *in petto* l'Eſpagnol qu'il feroit aprés à ſon loiſir, dés que cét obſtacle ſeroit levé ; ou que l'on auroit à Madrid fait choix d'vn plus agréable ſujet. Il voulut abſolument y envoyer vn Courrier, afin de ne don-

ner aucun ſujet de ſe plaindre de ſa précipitation. Après beaucoup de conteſtation, je fus contraint de ceder à ſa volonté, s'obſtinant à le vouloir abſolument; mais m'aſſurant qu'il ne manqueroit en façon du monde de faire ce qu'il m'avoit promis, m'aimant trop pour vouloir me commettre mal-à propos, acrediter les Miniſtres de France, qui tireroient de grands avantages de cette remiſe, & s'efforceroient de perſuader que je m'eſtois laiſſé tromper trop legerement, pour ne pas connoiſtre ſes artifices, & que dans ſix ſemaines quelque réponſe qu'il reçut, ou en cas meſme que l'on retinſt malicieuſement ſon Courrier, il me donneroit ſatisfaction. Il falut malgré moy avoir patience; & ce temps eſtant expiré, l'Archeveſque d'Aix m'ayant donné de ſes nouvelles, me pria de l'aller ſommer de ſa parole. J'y fus, & il me la reconfirma ſi poſitivement, que je n'eus plus de lieu d'en douter. Mais remettant le Conſiſtoire de jour en jour; la perſonne intereſſée rentrant dans vne plus grande défiance, me dit qu'il ne pouvoit en guerir à moins que le Pape luy mandât luy-meſme poſitivement le jour qu'il devoit recevoir l'avantage qu'il ſouhaittoit ſi ardemment. J'allai demander cette grace au Pape, comme neceſſaire à mon repos, & à mon credit; Il m'y fit de grandes difficultez, jamais choſe ſemblable n'ayant eſté prattiquée: Mais luy ayant repreſenté, que s'il m'aimoit comme il le faiſoit paroître, il me le devoit témoigner, en paſſant à ma conſidération par deſſus les formalitez ordinaires; il me le promit, & le fit de la meilleure grace du monde, dont je fus auſſi-tôt en donner avis audit Archeveſque, qui le reçut avec tout le plaiſir que l'on ſe peut imaginer. Et de fait le lendemain matin, qui eſtoit vn Samedi, le Pape demanda à vn Clerc de Chambre, comment ſe portoit l'Arche-

veſque d'Aix, y ayant quelques jours qu'il ne l'avoit vû : Il luy répondit qu'il eſtoit venu au Palais la veille. A quoy il repliqua qu'il n'importoit pas, & luy commanda de l'aller trouver de ſa part pour apprendre de ſes nouvelles, & luy dire qu'il ſe réjoüît, & qu'il luy mandoit, que ſans plus de remiſe, il y auroit le Lundi ſuiuant conſiſtoire. Les perſonnes qui ne le ſouhaittent pas, pour s'eſtre engagées à ſoûtenir qu'il le joüoit auſſi-bien que moy, & qu'il trouveroit quelque nouveau pretexte de tirer de longue, en furent ſenſiblement touchées, & furent le Lundi ſurpriſes, quand elles ſeurent que le Conſiſtoire eſtoit aſſemblé, & que l'Archeveſque d'Aix avoit le Bonnet. Le Pape m'envoya auſſitôt donner cette bonne nouvelle, comme y eſtant le principal intereſſé, dont je le fus remercier l'apreſdinée : Et allant faire mes complimens au nouveau Cardinal, il m'embraſſa mille fois, & me proteſta que toute ſa famille m'avoit auſſi-bien que luy, vne ſi eſſencielle obligation, que je pouvois abſolument compter ſur leur credit, dont je verrois des preuves effectives en toutes ſortes de rencontres, & que ſon frére & luy mettroient le tout pour le tout, pour ma fortune, & pour mes avantages, dont il ſeroit la caution toute ſa vie. Le ſoir il fut *incognito* rendre mille graces à ſa Sainteté, qui luy dit, qu'il n'eſtoit redevable qu'à moy ſeul de ſa promotion, & luy ordonna de m'en venir aſſurer de ſa part, & m'en témoigner ſa reconnoiſſance, dont ſon frére & luy ne devoient jamais perdre la memoire. Il courut auſſi-tôt chez moy, pour s'acquiter de cette commiſſion, ſi tranſporté, & ſi ravi, qu'il ne s'en ſentoit pas ; ce qui ne ſurprendra pas ceux qui ſavent ce que c'eſt à Rome, que de voir deux freres Cardinaux, horſmis dans les Maiſons des Papes, & des Princes Souverains.

Il ne ſe peut exprimer, en quels termes il me fit ſes complimens, ni tout ce qu'il me dit, pour me faire paroiſtre à quel point il ſe reconnoiſſoit mon obligé, de luy avoir procuré contre l'opinion de tout le monde, ce que tous les efforts de la France, & le credit de ſon frere n'avoient pû faire, & dont il commençoit de deſeſperer. En s'en allant, je le voulus reconduire; ce qu'il me conjura de ne pas faire, ne voulant point de cerémonie eſtant *incognito*: Et voyant que je le ſuivois, il ſe mit à courre, & pour n'avoir pas reconnu vne fontaine qui eſtoit dans vn petit jardin par où il avoit paſſé, il ſe voulut retourner pour me faire des civilitez, & ſe retirant en arriere, il ſe laiſſa tomber dedans, d'où j'aidai à le ſortir, ſans pouvoir m'empeſcher de rire. Il s'en alla chez luy ſe ſeicher, & ſe mettre au lit, en ayant grand beſoin, & où je croy qu'il ne s'endormit pas profondement, de peur d attribuer, à ſon réveil, ſa bonne fortune à l effet d vn ſonge.

Le Cardinal d'Aix dépécha dés la nuit vn Courrier à Monſieur le Cardinal Mazarin ſon frere, pour luy rendre compte de ſon bonheur; & s'eſtant chargé de luy faire ſavoir l'obligation qu il m avoit, & la conduite que j'avois tenuë pour venir à bout d vne entrepriſe ſi difficile, je crus luy en devoir laiſſer le ſoin, & qu il eſtoit de meilleure grace, que ſans me faire de feſte, je me contentaſſe de lui écrire vne lettre de compliment, & de conjouiſſance. Les réponſes vinrent telles que l on les devoit attendre ſur vne nouvelle ſi agréable.

Le Pape reſta fort ſatisfait des ordres qui furent envoyez ſur ſon ſujet, & l on commença d'agir avec luy d'vne maniere ſi reconnoiſſante, ſi reſpectueuſe & ſi obligeante, qu'il vid bien que l'on avoit oublié tout le paſſé, que ſa reconciliation avec la France eſtois & entiere, & veritable, & que la famille Ma-

zarine eſtoit ſi étroittement liée à ſes intereſts, que les deux freres en ſeroient toûjours les ſolliciteurs. Il me témoigna m'en ſavoir beaucoup de gré, & je crus avec raiſon, que quelque affaire, ou prétentions que je puſſe avoir, je pouvois compter ſur la protection & l'appuy de la France, auſſi-bien que ſur la perſonne de ſa Sainteté. Il n'y eut que les Miniſtres du Roy, qui perdant à Rome, auſſi-bien qu'à la Cour, vne partie de leur credit, & de la confiance, picquez au vif, qu'à leur veuë, & contre leur ſentiment, vne négociation ſi importante ſe fût faite, conçurent vne haine irreconciliable contre moy, d'autant plus dangereuſe, que n'oſant la faire éclater, ils la tinrent ſecrette, juſques à ce qu'ils m en puſſent faire reſſentir de funeſtes effets, décriant tous les ſeruices importans que je rendis depuis à la France, qu'ils ternirent autant qu ils purent, & ſans ſe contenter des vains efforts qu'ils firent contre ma reputation, ils me couſterent la liberté par vne longue & dure priſon, & mirent autant qu'ils purent ma vie en peril, pour ne pas trouver en moy vn témoin irreprochable, d'avoir trop ſuivi leur paſſion, y ſacrifiant la gloire & les avantages de feu Monſieur le Cardinal Mazarin, & de ſa famille.

Dans le meſme temps, j'eus lieu de m'éclaircir de ce que je devois attendre du fruit de tant de peines, & des eſpérances que je fondois avec tant de juſtice, d'avoir la protection de Monſieur le Cardinal Mazarin, des bons offices & ſollicitations de Monſieur le Cardinal de Sainte Cecile, & de la faveur du Pape, par la ſurprenante nouvelle que l'on reçut à Rome du ſoûlevement de Sicile, & enſuite de la revolte de Naples, dont Mazanielle fut le Chef. Je ne m'étendrai pas ſur le détail, choſe ſi funeſte à l'Eſpagne, & ſi extraordinaire; toute

l'Europe en eſtant ſuffiſamment inſtruite par tant de relations qui en ont couru par tout, & ne voulant dans ces Memoires parler que des choſes qui me regardent, qui m'obligeroient autrement à faire vn trop gros volume, ne prétendant pas faire l'Hiſtorien, dont la qualité me ſeroit auſſi fâcheuſe, que peu convenable à mon humeur, & à ma condition. Je crus trouver dans ces deſordres vn beau champ d acquerir de la gloire, & de contribuer aux avantages de la France, qui a toûjours fait ma principale paſſion, eſtant naturellement ambitieux, & zélé, comme je le dois, pour la Couronne dont j'ay l honneur d eſtre nai Sujet, & perſuadé que l'on ne ſauroit mieux employer ſa vie que pour les intereſts de ſa Patrie, & l'abaiſſement de ſes ennemis: Et m'eſtant le ſoir retiré avec le Baron de Modene, en qui j avois beaucoup de confiance, & qui eſtoit alors Gentilhomme de ma chambre, je luy découvris ma penſée, & luy donnai charge de faire chercher le Capitaine Perronne frere de Dominico Perronne, fameux Bandi, & le principal des confidens de Mazanielle, qu il me fit venir le lendemain matin, & que je chargeay d'aller trouver ſon frere, pour luy perſuader qu'au lieu de s'arreſter à faire les cruautez que l'on exerçoit dans Naples, brûler les maiſons & les meubles des Partiſans, demander la décharge des Gabelles, il faloit penſer à la deſtruction des Eſpagnols, naturellement vindicatifs, avec leſquels les revoltez ne rencontreroient jamais de ſeureté, ni de pardon, & qu'il faloit s'aſſurer d vn ſecours étranger, & d'vne puiſſante protection: Qu'il n'y en avoit point dans le monde de plus aſſurée que celle de la France, qui faiſoit gloire d'aſſiſter tous les opprimez, qui recouroient à elle, ſans autre intereſt que celuy de la reputation qu'elle s'acqueroit par

vne ſi genereuſe action, dont les Catalans étoient de fidéles témoins, auſſi-bien qu'vne grande partie des Princes d'Alemagne: Qu'il ne doutoit point de ſes forces de terre, & de mer, qui la faiſoient craindre & reſpecter par tout le monde: Que je m'offrois de ménager aux Napolitains auprés d'elle toutes les aſſiſtances, & tous les ſecours qu'ils en pourroient deſirer; & de m'aller mettre pour oſtage entre leurs mains: Que de plus je pourrois travailler à la reünion de la Nobleſſe avec le Peuple, ſans quoy tous les efforts que l'on feroit pour la liberté, ſeroient vains, oſtans par-là à leurs ennemis le moyen de ſe maintenir dans vn Royaume, dont elle faiſoit la principale force: Que mon nom, & le ſang dont je ſortois, contribuëroient facilement à vn ſi beau deſſein, m'engageant dans les intereſts de tout le Royaume auſſi étroittement, que ſi j'y avois pris la naiſſance. Il reſta & ſatisfait & perſuadé de mon diſcours, & partit avec beaucoup de joie, pour entreprendre cette importante negociation, auſſi-bien intentionné, qu inſtruit de tout ce qu'il avoit à faire. Le malheur voulut que ſon frere ayant eſté aſſaſſiné dans ces ontrefaites, il ſe trouva ſuſpect, & par conſequent arreſté à ſon arrivée. Je ne me rebutai pas de ce fâcheux accident; Et y envoyant deux autres perſonnes, elles furent pareillement jettées dans vne priſon, ou bien, comme les Eſpagnols l'ont publié, eurent l'infidelité d'aller remettre entre leurs mains, les Inſtructions dont je les avois chargées.

Tous ces malheureux commencemens ne ſervirent qu'à m'animer de plus en plus à vne entrepriſe, qui me parut d'autant plus glorieuſe que j'y voyois, avec la fortune contraire, tant de perils & de difficultez. L'arrivée à Rome de Dom Pepe Ca-

raffe, frere du Duc de Matalonne, & de quelques autres Cavaliers qui s'eſtoient ſauvez des Châteaux de Naples, où ils avoient eſté long-temps renfermez & tenus priſonniers avec de grandes rigueurs, & de mauvais traittemens, me donna beaucoup d'eſperance, de profiter de leur reſſentiment, & ménager avec la Nobleſſe, que je ſavois outrée des vexations continuelles qu'elle recevoit, ce que tant d'accidens m'avoient empeſché de pouvoir faire avec le Peuple. Les ſoins que je pris ne me furent pas inutiles; Et l'ayant entierement gagné, il reſolut d'hazarder ſon retour pour s'aboucher avec ſon frere, & tous ſes parens & amis, & leur faire embraſſer les moyens de me ſervir, & de ſe venger. Mais par l'artifice des Eſpagnols, l'averſion du Peuple redoublant contre la Nobleſſe, il en fut malheureuſement la victime, auſſi-bien que de la haine du Cardinal Filomarini; Et peu de jours apres ſon arrivée, vid toutes ſes eſperances & les miennes trompées, ayant eſté maſſacré avec des cruautez inouïes, & ſon corps déchiré, & traiſné par toutes les ruës. Mazanielle ayant reçu vn pareil traittement, la revolte fut appaiſée pour peu de temps; Aprés quoy recommençant avec plus de force, & moins d'apparence de finir, j'envoyai vn jeune Capitaine, filleul de Cicio d'Arpaya, Eleu du Peuple de Naples, pour traitter avec luy eſtant le maiſtre abſolu, & le plus acredité de la ville. Ce malheureux envoyé éprouva le meſme ſort des premiers, eſtant tombé entre les mains des Eſpagnols, dont la défiance augmentant, pour me voir ſi acharné à tenter par toutes ſortes de voies pour prendre part dans leurs deſordres, ils firent ſi exactement garder les paſſages, qu'vn valet François du ſieur Deſſinar Gentilhomme du Comtat, qui s'eſtoit attaché à moy, durant mon ſejour à Rome, garçon

d'eſprit & de reſolution, que j'envoyois par terre, ſous prétexte de les aller ſervir, comme Bourguignon, pour me rapporter des nouvelles de ceux que j'avois dépéchez, & dont j'ignorois les triſtes avantures, fut pris auprés de Gayette ; & ayant eu l'adreſſe de ſe défaire de ſes papiers, il y fut conduit, d'où aprés avoir ſouffert la queſtion ordinaire, & extraordinaire, l'on le relâcha avec ordre, à peine de la vie, de ſortir du Royaume : Et ſon retour m'ayant appris que perſonne de ceux que j'avois dépéchez, n'avoit pû paſſer, me fit reſoudre à tenter encore la fortune. Deux jeunes Italiens, reſolus, que je gagnai à force d'argent, s'offrirent à moy de tout hazarder, & cette fortune ſe laſſant de ma perſeverance, commença à m'eſtre moins contraire.

Cicio d'Arpaya reçut avec beaucoup de joie de mes nouvelles, les communiqua à tous ſes amis & chefs du Peuple, qui crurent que Naples recouvreroit la liberté tant deſirée, par l'aſſurance que je luy donnois d'eſtre ſecouru de la France, en recevant vn oſtage tel que moy, & trouvant dans ma perſonne, vn Chef à la naiſſance, & au nom de qui tout le monde ſe ſoûmettroit ſans jalouſie ; ce qui leur eſtoit neceſſaire, la Nobleſſe du païs eſtant ſi glorieuſe, que chacun d'eux croyant meriter le commandement, ne voulant jamais obeïr à vn de leur nation, pour ne luy pas donner d'avantage ſur les autres. Et comme il faloit leur faire perdre le reſpect, qu'ils avoient, au plus fort de la ſedition, conſervé toûjours pour le Roy d'Eſpagne, je crus que le moyen le plus aſſuré de les engager à ſecoüer le joug, & à faire des démarches qui puſſent les rendre irréconciliables, eſtoit la propoſition de ſe mettre en République, qui ſeroit vn leurre agréable ; la Nobleſſe par là eſperant d'avoir la princi-

pale part au Gouvernement à l'exemple de Veniſe, & le Peuple ſe perſuadant de l'en exclure à l'imitation des Suiſſes, qu'ainſi les deux partis ſe flattant dans l'opiuion de rencontrer ce qu'ils deſiroient, travailleroient à chaſſer les Eſpagnols ; Aprés quoy il ſeroit aiſé de changer la forme du Gouvernement ; ſans qu'ils priſſent jalouſie de la France, que je leur faiſois voir les devoir aſſiſter par ſon propre intereſt, comme elle avoit fait les Hollandois qui en avoient à la fin obtenu la liberté, & l'indépendance : Et que pour reconnoître la paſſion que j'avois de me ſacrifier, & de tout hazarder pour leur ſervice, je ne prétendois d'eux que la meſme autorité pour mes ſucceſſeurs, & pour moy, que les Princes d'Orange avoient obtenuë dans les Provinces-Unies, & qu'ils ont conſervée avec tant d'éclat, d'honneur & de reputation.

Ce titre de Republique que je fus le premier à leur propoſer, les éblouit d'abord, & dés ce jour on n'entendit plus parler d'autre choſe dans Naples : Mes offres furent reçuës à bras ouverts, & l'on me fit réponſe, que quoy que pour lors les choſes y paruſſent tranquilles, l'on ne tarderoit gueres d'y reprendre les armes, puiſque les conditions que le Duc d'Arcos avoit accordées, eſtoient ſi deſavantageuſes à l'Eſpagne, qu'elles ne pourroient jamais eſtre approuvées par les Conſeils, & que l'on devoit attendre les reſſentimens d'vne nation ſi vindicative, dés que leurs forces ſeroient arrivées : la facilité du Vice-Roy à tout promettre, n'eſtant cauſée que par l'impuiſſance de pouvoir s'en défendre ; & qu'ainſi j'eſtois prié par tout le Peuple de ménager pour luy la ptotection de la France, & du ſecours, quand il en auroit beſoin, & de me tenir preſt pour y venir prendre le commandement des armes à la premiere nouveauté qui y arriveroit,

qui ne pourroit gueres tarder, & dont je ſerois ſupplié par des Deputez qu'il m'envoyeroit exprés. Je fus ravi d'avoir rencontré vne ſi belle occaſion de ſervir glorieuſement le Roy, & de m'eſtre mis en eſtat par mon adreſſe, & par mes ſoins de luy propoſer vn deſſein ſi avantageux, que j'eſtois ſeul en eſtat d'entreprendre & d'executer. Je dépéchai auſſi-tôt vn Courrier à la Cour, avec des lettres pour le Roy, la Reine Regente, feu Monſieur le Duc d'Orleans, & Monſieur le Cardinal Mazarin; & chargeant feu mon frere le Chevalier de ce qu'il devoit négocier pour moy, je luy envoyai l'Inſtruction ſuivante.

INSTRVCTION

Pour mon frere le Chevalier, ſur les choſes que je le prie de vouloir traitter pour moy à la Cour.

PREMIEREMENT il repreſentera que m'étant rencontré ici dans le temps de la revolte de Naples, j'ay crû qu'il étoit du ſervice du Roy de prendre des habitudes dans ledit lieu, afin d'être plus en état d'y pouvoir ſervir. Dequoy ayant donné part à Monſieur l'Ambaſſadeur, & particulierement à Monſieur le Cardinal d'Aix, ils m'ont témoigné non ſeulement l'approuver, mais meſme m'ont aſſuré que dans le ſervice que je rendrois à la France, je ſerois appuyé de ſes forces & de ſon credit, au cas que je puſſe ménager quelque choſe de conſidérable.

Secondement, qu'ayant eſté aſſez heureux pour y avoir pris des habitudes telles que je me puis quaſi aſſurer de l'infaillibilité du ſuccés; je n'ay pas voulu manquer à en donner avis, pour recevoir les ordres de ce que j'aurai à faire là-deſſus, & ſavoir ſi l'on voudra m'accorder les choſes neceſ-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

ſaires pour l'execution de cette entrepriſe.

En troiſiéme lieu, que quoy que la diſpoſition ſoit telle, que tout le monde ait lieu de ſe flater, & moy peut-eſtre plus qu'vn autre, d'vn établiſſement auſſi ſolide qu'avantageux; je ne ſuis pas capable d'en prendre la penſée, & n'en aurai jamais de pareille, tant que le Roy ſera en eſtat de prétendre avec raiſon de faire vne ſi juſte conqueſte.

En quatriéme lieu, que voyant le Peuple de Naples reſolu de ſe délivrer tout-à-fait de la tyrannie des Eſpagnols, & de jouïr, à l'exemple de la Hollande, de la liberté qu'il ſe ſera acquiſe, j'ai crû que la France approuveroit qu'y pouvant prendre la place que tient dans les Provinces-Unies le Prince d'Orange, je travaillaſſe à l'obtenir, & qu'on m'en donneroit volontiers l agréement & la permiſſion: puiſqu outre l'avantage que la France recevroit de voir oſter à ſes ennemis ce fameux Royaume; peut-eſtre que mes ſoins & mon adreſſe me faiſant acquerir du credit parmi ſes Peuples, je pourrois à la fin les porter, s'ils ſe laſſoient de leur propre gouvernement, à ſe ſoûmettre à la Couronne, de laquelle en ce cas j'aurois bien de prétendre & d'eſperer la Vice-Royauté.

En dernier lieu, que j'ai d'autant plus de ſujet d'eſperer l'agréement d vne telle Commiſſiõ, qu elle eſt tellement hazardeuſe, que je me puis quaſi dire le ſeul qui voulût en courre le riſque, puiſqu'il faut s'aller mettre entre les mains de ces Peuples, ſans autre aſſeurance que leur affection, ſans avoir de troupes à ſoy, ni de places de ſeureté, & ſans vouloir de débarquement de troupes étrangeres, qu'alors qu'ils les demanderont & en auront beſoin. La confiance que j'ai, que ma perſonne ne ſera pas deſagreable aux principaux de leurs Chefs, m'y embarque d'autant plus aiſément, que j'eſpe-

re de la protection de la France, & de l'amitié de Monſieur le Cardinal, de n'eſtre pas abandonnés, & qu'ayant eſté quelque temps parmi eux, je pourrai prendre aſſez de credit, pour pouvoir par aprés y ſubſiſter ſeurement.

Il dira de plus, que les Chefs du Peuple m'ayant envoyé vn homme exprés, pour me porter à prendre cette penſée, j'en attends dans quelques jours vn autre qui vient, auec pouvoir d'ajuſter avec moy les conditions; eſtant reſolu dans le temps que la ratification doit venir d'Eſpagne, de ce qui leur a eſté accordé par le Vice-Roy, qu'au cas que l'on faſſe refus de leurs articles, de s'en offenſer, & ſe ſervir de ce pretexte pour reprendre les armes, & ſe mettre en liberté, ou de ne s'en pas contenter s'ils eſtoient approuvez, cherchant quelque nouveau ſujet de plainte, à quoy toutesfois il y a bien peu d'apparence, ne pouuant pas s'attendre qu'on leur remette le Chaſteau Saint-Elme entre les mains, comme l'on leur a fait eſperer. Et ſi l'on s'etonne de la bonne volonté que ces gens témoignent pour moy, ſans me connoître, il dira qu'elle vient de quelques amis que j'ay ſur les lieux, qui m'y rendent continuellement de bons offices, des ſoins que j'ay pris ici de careſſer & de gagner tous ceux de cette nation, & de plus, de la défiance qu'ils ont de leur preſent General, Dom Franciſco Toralte, & de toute leur Nobleſſe. Ainſi tout ce dont je le prie de prendre ſoin, & qui m'eſt abſolument neceſſaire, eſt de me ménager la permiſſion d'accepter l'emploi qui m'eſt offert, vn ordre, en cas que j'en euſſe beſoin pour la ſeureté de mon paſſage, à quelques vaiſſeaux ou galeres de m'accompagner, aſſiſtance de quelque argent, comme de mon côté j'en amaſſerai le plus qu'il me ſera poſſible: Et je le conjure de ſupplier Monſieur le Car-

dinal de me faire donner ce ſecours, & payer de mes penſions, & de quelque ſomme que le Roy me doit; & l'aſſurer que dés que l homme que j'attends ſera venu, je luy dépécherai en diligence vn Courrier pour luy rendre compte du détail de ces propoſitions.

De tout ce que deſſus, mon frere le Chevalier aura ſoin de me faire avoir vne prompte reſolution; & ſur tout je luy commande le ſecret, non pas tant pour mon intereſt particulier, ni de peur que cela fît manquer l'affaire, que parce qu'il en coûterois la vie à cent pauvres innocens, que je verrois avec douleur ſacrifier à ma mauvaiſe fortune.

De Rome le 16. Septembre 1647.

HENRY DE LORRAINE Duc de Guiſe.

J'avois auparavant communiqué aux Miniſtres du Roy, le particulier de toutes choſes, afin qu'ils en écriviſſent conformément à ce que j'en mandois; Mais ſoit qu'ils me diſſimulaſſent leurs ſentimens, ſoit qu'ils me cruſſent capable de faire renouveller la revolte qui paroiſſoit aſſoupie dans Naples, s'ils approuvérent la réſolution que j'avois priſe, m'y confirmérent, me preſſant d'y perſeverer, & m'aſſurant que je ne devois pas douter de tous les ſecours neceſſaires, puiſque c'eſtoit le plus grand ſervice que l'on pût jamais rendre à la France, de luy faire vne ſi puiſſante diverſion durant la guerre qu'elle avoit avec l'Eſpagne, dont elle ſauroit profiter vtilement, trouvant ſon exaltation dans l'abaiſſement de ſes ennemis, qui ſe verroient accablez par ſes forces (celles qu'ils tiroient d vn ſi puiſſant Royaume leur eſtant oſtées, qui fournit plus que tous les autres de ſes Eſtats, d'hommes, d'argent,

d'argent, de vaiſſeaux, & de galeres ;) Et qu'ainſi il ne faloit rien épargner pour les dépouïller de la Couronne de Naples, & qu'il importoit fort peu par quels moyens ; qu'ils me croyoient propre à cette entrepriſe, & homme, ſans conſideration du peril, à me ſacrifier, & à hazarder toutes choſes, pour m'acquerir de la reputation ; qu'auſſi-bien il faloit donner le temps à la Cour de prendre ſes meſures, qui ne riſqueroit que ma ſeule perſonne, dont la perte luy ſeroit peu conſidérable ; & en cas que je l'évitaſſe, & que je puſſe y brouïller les affaires, eſtant impoſſible de ſe maintenir ſans ſecours, l'on ſeroit en eſtat de ménager les conditions que l'on voudroit, les Napolitains vne fois embarquez, & rendus irréconciliables ; & profitant enſuite de mes fatigues, & de mon induſtrie, l'on auroit le loiſir de reſoudre, ſi l'on me devoit laiſſer continuer cette conqueſte, ou m'en retirer ; m'y faire avoir quelque établiſſement, ou bien travailler à ma perte, que l'on auroit toûjours entre les mains.

Monſieur le Cardinal d'Aix, qui eſtoit le ſeul en qui je pouvois m'aſſurer, eſtant perſuadé que tous les autres Miniſtres avoient beaucoup de haine contre moy, à cauſe du ſervice que je luy avois rendu, qui leur avoit, comme j'ai déja dit, fait perdre vn peu de credit & de confiance, ſe chargea d'envoyer à Monſieur ſon frere, le Memoire que l'on verra cy-aprés, accompagné ſeulement d'vn billet, ſe remettant au ſurplus à l'éclairciſſement qu'il en pourroit tirer de la lecture.

Mais avant que je paſſe outre, je croi fort important de concerter vne contrarieté qui paroiſt entre mon inſtruction, & mon diſcours, & de me juſtifier de la principale accuſation que l'on a faite contre moy, de n'avoir recherché que de l'argent, com-

me ſi j'euſſe cru eſtre capable de ſubſiſter par mes propres forces, & n'euſſe point demandé d'autre ſecours pour affecter l'indépendance.

Pour le premier point, il m'eſt fort aiſé d'y ſatisfaire : Demandant à la Cour la permiſſion d'entreprendre vn tel deſſein, ſi j'euſſe fait connoître que je n'avois dans Naples de caballe que celle que j'y avois ménagée, & que c'eſtoit moy qui m'eſtois offert d'y aller, & non pas ceux de la ville qui m'avoyent envoyé rechercher, j'euſſe peu-eſtre paſſé pour chimérique, & l'on n'eût point pris de reſolution dans vn temps où toute l'Italie croyoit tous les deſordres appaiſez, dont j'eſtois ſeul informé du contraire par mes négociations ſecrettes : outre que l'on auroit pû faire choix d'vn autre Chef pour cette entrepriſe, dont je ſouhaittois avec paſſion d'eſtre chargé, pour eſtre pleine & de dangers, & de gloire, ſi l'on ne ſe fût cru forcé de m'en laiſſer la conduite : Ainſi il eſtoit & plus à propos, & plus honorable que je fiſſe paſſer les réponſes que je recevois, pour des recherches, & mes Envoyez pour des Courriers qui m'euſſent eſté dépéchez, dequoy l'on ne me peut blâmer, puiſqu'il faut ſouvent vſer & de diſſimulation & d'adreſſe, auprés des perſonnes que l'on veut ſervir, pour les engager, quand l'on appréhende leur irreſolution ; & que ne propoſant que de hazarder ma perſonne ſans commettre l'autorité du Roy, je me croyois aſſuré que l'on ne rejetteroit pas ma demande, qui me donneroit lieu d'agir ſans contrainte, & de négocier ſans eſtre traverſé, & m'acréditeroit auprés des Napolitains, me voyant avec l'agréement & la permiſſion du Roy, en état de les aller ſervir ; & qu'enſuite j'aurois la commiſſiõ de tout ce que l'on auroit à traitter avec eux, ne pouvant plus paſſer par d'autres mains, ni penſer à envoyer d'autre

Chef que moy, qui aurois par ce moyen la diſpoſition de toutes choſes. Ce qui eſtant bien conſideré, paſſera dans l'eſprit de tout le monde pour vne adreſſe que l'on ne ſauroit condamner.

Pour le ſecond point, il m'eſt encore plus facile de faire valoir les raiſons qui m'ont obligé à prendre la conduite que j'ai euë, & faire voir que l'on la décrie ſans fondement, & que malicieuſement mes ennemis ont voulu s'en prévaloir, pour me faire abandonner, & me rendre reſponſable du mauvais ſuccés d'vne entrepriſe, dans laquelle je me ſuis gouverné de maniere, que quand l'on examinera attentivement toutes mes actions, & qu'on lira ſans préoccupation mes Memoires, l'on ſera forcé de demeurer d'accord que l'on ne pouvoit humainement rien faire de plus que ce que j'ai fait, & qu'il eſt inouï juſques ici; qu'vn homme ait pû ſeul, ſans s'étonner, ſoûtenir ſi longtemps le faix de tant d'affaires ſi embrouïllées, reſiſter à toutes les forces d'Eſpagne, & à celles de la Nobleſſe d'vn grand Royaume vnies, remedier à tant d'embarras, ſans recevoir aucun ſecours; & celuy que je devois juſtement attendre, m'ayant non ſeulement eſté refuſé; mais n'ayant meſme paru que pour me perdre, & me décrediter, & ſervi qu'à détruire tous mes travaux, rendre inutile tout ce que mon adreſſe & mes ſoins m'avoient fait avancer, & ménager d'avantageux, donner courage à mes ennemis, & à des traiſtres, d'entreprendre ſur ma vie par toutes ſortes de moyens.

Il eſt ſurprenant ſans doute, & toutes les Hiſtoires n'ont jamais rien fait voir de ſemblable, qu'au milieu des aſſaſſinats, du poiſon, & des tumultes, ſans avoir perſonne à qui prendre confiance, non pas meſme à mes domeſtiques, qui ne m'ont pas la pluſpart ſervi, ſuivant mes intentions, ni à ceux

qui ſeſtoient attachez à ſuivre ma fortune, qui n'ont pas fait leur devoir; aux Miniſtres d'vn grand Royaume pour qui je travaillois, qui ont le plus contribué à ma perte : à la Cour dont les ordres m'ont eſté retenus, & que l'on avoit prevenuë par des rapports auſſi malicieux que peu veritables : & à vn Peuple leger, cruel, ſeditieux & emporté: J'aye fait la guerre ſans poudre, ſans munitions, & ſans argent, avec des milices nouvelles, & mal armées, ſans canon, ni bagage : & qu'enfin j'aye fait vivre vne ville cinq mois entiers, dont les ennemis tenoient toutes les hauteurs fortifiées, ſerrée par la mer d'vne puiſſante armée, en ayant aux environs vne de terre, forte de cavalerie & d'infanterie, les vivres m'eſtans coupez de tous coſtez, tous les elemens contraires, battu continuellement de trois Châteaux : & que nonobſtant toutes ces choſes j aye maintenu vn grand Peuple affamé, dans le reſpect & l'obeïſſance, j'aye fait ceſſer le deſordre, les meurtres, les brigandages, & reſtably l'ordre, la iuſtice, la police, & le gouvernement, & enfin ramené le repos, & la tranquillité dans vn lieu, où l'on voyoit auparavant mon arrivée, le ſang innocent couler inceſſamment par les ruës, la violence autoriſée, les incendies, & les ſaccagemens non ſeulement ſoufferts, mais commandez, & dont les funeſtes & tragiques àvantures ne pouvoient eſtre veuës ſaus compaſſion, ſans crainte, & ſans horreur.

Si la conſideration du ſalut de beaucoup de teſtes qui me ſont cheres, ne m obligeoit à taire la pluſpart de mes négociations les plus ſecretres, je découvrirois des choſes qui convaincroient mes ennemis, & mes envieux, & paroiſtrois aux yeux de toute l'Europe, non ſeulement innocent, mais glorieux, d'avoir par vn miracle auſſi nouveau que

ſurprenant, tiré des forces de ma foibleſſe, & perſecuté de tout le monde, deſtitué de toute aſſiſtance, conduit par moy ſeul vne ſi difficile entrepriſe, au point, que la conqueſte du Royaume de Naples, & par conſequent, la perte de la Monarchie d'Eſpagne, dont il eſt le plus ſolide fondement, n'a manqué, que parce que l'on m'en a envié la gloire, & que je n'ai pas eu ce qu'il faudroit pour la priſe de la moindre place forte, qui m'auroit eſté ſuffiſant pour achever vne action ſi éclatante, & ſi extraordinaire, que j'avois entrepriſe ſans aucun intereſt que celuy d'en avoir l'honneur, aprés quoy je ſerois mort avec joie, eſtant aſſuré que dans tous les ſiecles à venir ma memoire auroit eſté glorieuſe. Mais n'ayant point tant d'ambition, que d'amitie & de tendreſſe pour mes amis, je ne veux point pour me défendre les mettre en quelque danger, & me reſous, en ne découvrant que ce que je puis declarer ſans leur pouvoir faire courre le danger de la vie, de laiſſer condamner mon procedé par les gens, qui ſans regarder les travaux, l'adreſſe, & les moyens dont on ſe ſert, ne jugent des choſes que par le ſuccés, & n'ont du mépris & d'eſtime pour les hommes, qu'autant qu'ils ont de malheur, ou de bonne fortune. On me doit aiſément pardonner cette digreſſion, que j'ai crû ne pouvoir m'empécher de faire, & où peut-eſtre le déplaiſir de me voir blâmer ſans ſujet m'a fait arreſter trop long-temps, & emporter avec trop de chaleur & de reſſentiment.

Pour revenir donc à ce que j'ai promis de faire entendre : Je dirai que n'ayant pour-lors autre grace à prétendre que la permiſſion d'accepter l'offre qui m'eſtoit faite, la liberté de négocier avec les Napolitains, de m'aller dévouër à leur ſervice, & me ſacrifier à leurs intereſts, & au recouvrement

vent les affaires ſe ruïnent pour les vouloir trop précipiter qu'en me donnant patience je verrois le temps les amener inſenſiblement au point que je ſouhaittois: Ce qui n'a pas manqué deux mois aprés, non plus que l empreſſement, avec lequel par leur ordre, j'ai ſollicité l'arrivée de l'armée navale, qui produiſit ſi peu d'effet, & les ſecours que j'ai inutilement recherchez, de troupes, de vivres, de poudre d'artillerie, & d'argent; ce qui ſe juſtifiera en ſon temps.

Il me reſte donc, pour démêler quelque confuſion qui paroiſt dans le temps, à vous dire qu'il eſt vray que Monſieur le Cardinal d Aix, qui fut depuis pourvû du titre de Sainte Cecile, n'eſtoit pas encore Cardinal quand j'envoyai ma premiere dépéche; Mais outre qu'il le fut fort peu de temps aprés, & long-temps avant mon embarquement, ſa promotion eſtant aſſurée, & n'ayant voulu couper en deux la négociation que j avois faite ſur ſon ſujet, j'ai crû que c'eſtoit vne faute bien legére de le qualifier par avance Cardinal, ayant fait voir que ce que j'en fais, n'eſt pas, ni vne mépriſe, ni vn manque de memoire.

Je vas reprendre ma narration par le billet qu'il écrivit à Monſieur le Cardinal Mazarin ſon frere, pour luy envoyer le Memoire que je luy avois mis entre les mains.

LETTRE DE MONSIEUR LE CARDINAL de Sainte Cecile.

LEs affaires de Naples ſont encore dans la revolution, & croit-on communément que les Eſpagnols ne les ajuſteront pas facilement, ni de la maniere qu'ils publient. I'ay reçu ſur ce ſujet vn Memoire de Monſieur de Guiſe, que ie vous

envoye, & me remettant ſur ce qu'il vous apprendra, ma lettre n'eſtant à autre fin, je demeureray.

De Rome ce 18. Septembre 1647.

MEMOIRE.

„ LEs Peuples de Naples ne pouvant plus ſouffrir la tyrannie des Eſpagnols, appréhendent de ſe voir rudement châtiez des demonſtrations qu'ils ont déja faites pour obtenir le repos & la liberté; & ne voyant plus de ſeureté dans les conditions qu'on leur propoſe, ſont enfin reſolus de ſecouër entierement le joug, de s'affranchir, & ſe gouverner par eux-meſmes, en ſe mettant en République. Mais connoiſſant que ſans vn Chef, de meſme qu'en a vſé la Hollande, & tiré tant d'avantage, il leur eſt impoſſible de ſe maintenir; Ayant juſques ici appris à leurs dépens qu'ils n'en peuvent choiſir dans leur païs, aſſez deſintereſſé, pour ne ſe pas laiſſer corrompre, & qui par la jalouſie naturelle de la nation s'attire pour l ordinaire autant d'ennemis que d'envieux: Ils ont pris la reſolution de jetter les yeux ſur vn étranger qui coure leur fortune, & qui ne trouve de ſeureté parmi eux que dans la fidélité de ſer ſervices. La perſonne du Duc de Guiſe, qui par vn cas fortuit ſe rencontre dans Rome, a paru aux principaux & plus éclairez d'entre eux vn ſujet propre à leur rendre vn ſervice ſi important, d'autant plus que ſa naiſſance le rend exempt de la jalouſie que ceux de la nation pourroient avoir d'vn autre: Que perſonne ne fera difficulté de luy obeïr, & qu'on ne peut ſoupçonner vn homme de ſon rang, d'eſtre capable ni de corruption, ni de lâcheté. A cét effet, luy ayant donné avis de la diſpoſition où ils

ſe trouvent, & mandé qu'ils l'informeront plus " particuliérement de toutes choſes par vn homme " exprés qu'il attend de jour à autre, chargé de tous " les pouvoirs & inſtructions neceſſaires pour trait- " ter, & faire des conditions avec luy; comme il ne " veut point s'embarquer en vn ſi grand deſſein, " quoy qu'vtile aux intereſts de la France, ſans avoir " la permiſſion du Roy, il offre en cas que la Cour " l'ait pour agréable, de prendre le riſque de cette " affaire, & ſe ſacrifiant pour rendre vn ſervice ſi ſi- " gnalé, employer ſa vie & ſon ſang pour les avan- " tages de la Couronne; dont en cas d'agréement, il " eſpere la protection, & d'eſtre aſſiſté de toutes les " choſes dont il pourroit avoir beſoin, & ſur tout " vne prompte expedition, qui luy eſt abſolument " neceſſaire: Les Peuples de Naples deſirant faire " vn dernier effort dans le mois prochain, qui eſt le " temps, où la ratification des Articles paſſez avec " le Vice-Roy arrivera d Eſpagne, & leur doit eſtre " délivrée; ou bien eſtre éclaircis de ſon refus. Le " Duc de Guiſe ſupplie tres-humblement que le " tout ſe paſſe dans le ſecret, non pas tant dans " l'appréhenſion que l'éclat fit manquer l'affaire, " que pour n'avoir pas le déplaiſir de voir ſacrifier à " ſon malheur vne quantité d'innocens, dont l'eſti- " me & l'amitié qu'ils ont pour luy, feroient tout " le crime. "

Je crus aprés avoir fait ces diligences, que je devois en attendant les réponſes de la Cour, embarquer touſiours plus fortement les choſes: & pour cét effet, j'envoyai à Dom Franciſco Toralte Général des armes du Peuple de Naples, pour preſſentir ſi ſon emploi ne choqueroit point mes prétentions, & s'il ne feroit point de difficulté de m'obeir; s'il eſtoit reſolu de pouſſer les affaires à bout, & s'il ne tenoit point quelque liaiſon ſecret-

te, & correſpondance avec les Eſpagnols. Il reçut favorablement la perſonne qui l'alla trouver de ma part, promit le ſecret de cette negociation qu'il obſerva fidelement; me manda qu'il voyoit peu de fondement à faire ſur la legereté & humeur impétueuſe du Peuple qu'il ſervoit, que dans la deſvnion de la Nobleſſe on ne pouvoit rien faire de bon, à moins que de trouver quelque expédient pour la faire ceſſer. Mais que s'il paroiſſoit vne armée de mer Françoiſe, en eſtat de débarquer du monde, & ſecourir de toutes les choſes qui ſeroient neceſſaires à pouvoir ravitailler la ville de munitions, & de guerre, & de bouche; Qu'en ce cas, il croyoit qu'on pouvoit aiſément chaſſer les Eſpagnols, vû la grande haine & la laſſitude que tout le Royaume, tant la Nobleſſe que le Peuple, avoient de leur domination. Que ſi je venois pour Chef de cette entrepriſe, volontiers il recevroit mes ordres, ſachant ce qu'il devoit déférer à mon ſang, & à mon nom, pour qui il avoit touſiours eu beaucoup de reſpect; Qu'il n'y avoit rien à ménager davantage avec luy; Qu'il ne faloit ſeulement que s'aſſurer des ſecours, & faire paroître l'armée: Sur tout que l'on ſe gardât bien de parler au ſieur Octavio Marqués, pour eſtre vn homme timide, & irréſolu, & qui tâtant les choſes, maintenoit touſiours vn commerce ſecret avec le Vice-Roy.

Je ne manquai pas non plus d'avoir des conférences particulières avec tous les Napolitains qui ſe rencontroient à Rome, les careſſant tout autant qu'il m'eſtoit poſſible, afin que s'ils ne m'eſtoient vtiles à quelque négociation, ils puſſent au moins par le bien qu'ils diroient de moy à ceux de leur nation, par leurs lettres, & par le rapport de ceux qui s'en retourneroient, me faire connoître, &

m'acquerir du crédit, & de l'amitié. J'employois vne partie de la nuit à donner des audiances à tous ceux qui m'en demandoient pour me venir dire des nouvelles, & ne tenois pas mon temps perdu, quand aprés avoir écouté vingt fâcheux j'en rencontrois vn de qui je pouvois tirer quelque lumiere. Monsieur de Fontenay estoit importuné de mille relations fabuleuses, & de cent avis qu'on luy venoit donner à tous momens. Il n'arrivoit point de Marinier, qui pour tirer quelque chose de luy, ne vinst luy rendre compte de l'état des desordres; & tel feignoit d'estre venu exprés, qui n'avoit pas bougé de Rome. L'on luy debitoit aussi-bien souvent ce qui s'estoit dit le matin à l'antichambre du Pape, à Saint André de Laval, & à la Minerve; & des gens qui ne savoient les choses qu'aprés avoir passé par vingt bouches differentes, s'écrivoient des lettres, & les dattoient de Naples pour s'acréditer, comme personnes bien informées, & qui avoient de grandes correspondances, bien qu'ils n'eussent appris leurs secrets importans que par le bruit commun. Son humeur n'estant pas naturellement ni caressante ni liberale, l'on sortoit d'ordinaire assez mal satisfait de chez luy, pour me venir chercher, & me rendre compte de tout ce qu'on avoit traitté avec luy. De-sorte que parmi tant de bagatelles, j'apprenois quelquefois des choses qu'inutilement il me vouloit cacher, & je prenois soin de contenter & flater tout le monde, afin de savoir tout, & d'attirer à moy l'inclination generale des Napolitains.

Dans ce grand nombre de donneurs d'avis, il y avoit à Rome vn nommé Laurenso Tonti, homme de peu de naissance, mais d'vn esprit adroit, qui s'étant rendu agréable au Comte de Monterey par mille intrigues, & trouvé moyen de gagner sa vie

par ſon induſtrie, quittant le travail de ſes mains, luy donnoit des avis pour avoir de l'argent, deſquels recevant touſiours quelque récompenſe, il ſe mit en état de vivre doucement de ce qu'il avoit amaſſé; & ſon protecteur n'eſtant plus dans l'emploi, & retourné en Eſpagne, il avoit choiſi Rome pour vne retraitte douce & aſſurée, eſtant vn lieu, où avec vne dépenſe fort modérée, l'on peut ſubſiſter honorablement. Il s'eſtoit attaché à la ſuite du Prince Ludoviſio, pour avoir vn ſupport, eſtant neveu du Pape: Et faiſant le meſtier de Courtiſan, il pratiquoit les artifices & les ſubtilitez qu'il avoit appriſes dans Naples, & s'eſtoit achevé de ſe perfectionner dans l'échole de la Cour de Rome. Il avoit eu ſoin de faire pourvoir ſon beau-frere nommé Auguſtin de Liéto, jeune homme aſſez ſpirituel, & d'vn naturel agiſſant, & inquiet, d'vne Compagnie dans le bataillon de Calabre, qui luy faiſoit porter le titre de Capitaine.

Ces deux hommes ne meritent pas d'eſtre oubliez, ayant joüé vn rolle aſſez conſiderable l'vn & l'autre, dans le cours de toutes les affaires. Le premier cherchant avec ſoin les moyens de ſe faire valoir, & quelque nouveauté pour les luy faire naître, eſtoit l'vn de ces debiteurs de nouvelles qui écrivent à toutes ſortes de gens, pour ſe procurer des réponſes, montrent leurs lettres à beaucoup de perſonnes, & bien ſouvent les font eux-meſmes, les rempliſſant de tout ce qu'ils ont appris de beaucoup de differentes ſortes de gens, qu'ils reduiſent & mettent en ordre, & par-là ſont bien reçus de tous les Curieux, & des Miniſtres de tous les Princes, dont ils tirent parfois quelques gratifications. La nouvelle de la revolte de Mazanielle luy fit ouvrir les yeux, & donna eſpérance de ſe faire valoir dans vne conjoncture ſi importante, & dont tout

le monde avoit curioſité de voir ou pourroit aboutir vne ſi étrange nouvauté. Il employoit ſes heures inutiles à Rippa, grand abord des felouques de Naples, & de Sicile, & de toutes celles qui viennent de dehors : Il flatoit & faiſoit boire les Mariniers, dont il tiroit tout ce qu'il pouvoit pour en venir faire le ſoir ſa cour à Monſieur de Fontenay : Et ayant reconnu que je cherchois à prendre part dans ces déſordres, il venoit enſuite toutes les nuits m'informer de tout ce qu il apprenoit ; & entretenant ce commerce avec moy, à ce qu il me diſoit à ſon inſceû, crut qu'eſtant plein d ambition, & d envie de faire quelque choſe de grand & de conſidérable pour ſervir la France, il tireroit de moy de grandes récompenſes de ſes ſervices, & qu'ainſi il feroit ſa fortune ; ou par mon moyen, ou par celuy de Monſieur de Fontenay.

Il écrivit avec application de tous côtez, afin d'eſtre mieux informé, & de s'acréditer avec plus de fondement, & d'apparence ; Il parvint enfin par ſon adreſſe à ſe rendre neceſſaire, à l'Agent du Peuple de Naples, à Monſieur l'Ambaſſadeur, & à moy. Il me fit eſperer de me faire avoir le commandement de leur armée ; Et je l'aſſurai de mon côté de ma reconnoiſſance, & de faire ſon beaufrere Capitaine de mes Gardes, afin de flater davantage ceux de ce païs, en me mettant entieremeut entre leurs mains, confiant ma perſonne à vn Napolitain, & leur oſtant le ſoupçon qu ils pourroient avoir que je vouluſſe employer les François dans les charges les plus conſidérables de ma maiſon ; ce qui m'eſtoit tout-à-fait neceſſaire, pour prendre pied parmi eux, devant avoir cette conduite juſques à tant que m'eſtant autoriſé par mes actions, je puſſe aprés en changer, & la choiſir telle que je la croirois & la plus honnorable, & la

plus ſeure. Je n'y ajoûtois pas neantmoins vne telle creance, que je n'euſſe par d'autres voies, mes correſpondances, & que je ne tentaſſe tout ce qui pouvoit contribuer au deſſein que je m'avois propoſé.

Le Capitaine Auguſtin fut dépéché à Naples, d'où à ſon retour il m'en apporta l'état, veritable, ou fabuleux. Il eſt vrai que le peu d'adreſſe de ceux qui commandoient, leur trop grande confiance, priſe mal-à-propos, & leur incapacité jointe à la malice de beaucoup de gens, y firent changer en peu de temps la face des affaires, détruiſirent les fondemens que j'avois faits, & firent perdre tous les avantages aux Peuples, en leur oſtant ceux qu'ils avoient entre les mains, leſquels eſtant bien ménagez, il n'y avoit rien de ſi aiſé que de chaſſer les Eſpagnols, prendre les châteaux de la ville & généralement toutes les fortereſſes du Royaume, ſans donner vn coup d'épée, ni répandre vne goutte de ſang, eſtant dépourvûs de toutes choſes. Ils furent aſſez mal conſeillez, pour donner durant la ſuſpenſion d'armes, dans toutes les places, des vivres, des poudres, & autres munitions de guerre, croyant par là témoigner leur reſpect pour le Roy d'Eſpagne, & l'obliger à ratifier les conditions qu'ils avoient ajuſtées avec le Vice-Roy, qui leur eſtoient trop avantageuſes pour leur eſtre confirmées. Ce que toutefois leur perſuadérent quelques-vns de leurs Chefs, que l'on avoit gagnez, ſans que, pour leur malheur, ils en euſſent aucun ſoupçon.

Vincenzo d'Andréa, dont je parlerai aſſez ſouvent, qui a toûjours trahi avec beaucoup d'adreſſe, ayant malicieuſement, pour conſumer plûtôt les bleds que l'on avoit pour quatre ou cinq mois, fait faire le pain du poids de quarente-cinq

onces, & debité au meſme prix que celuy qui n en peſoit que vingt-cinq, & épuiſé ainſi le fonds deſtiné pour le remplacement de ce que l'on tiroit des greniers publics, qui eſtoit de plus de cent mille écus, en liberalitez qu'il faiſoit aux gens de guerre, & autres Chefs les plus autoriſez d'entre eux; ayant la charge de Provediteur general. Deſorte que je n'en trouvai à mon arrivée que fort peu, & point du tout d'argent pour en achepter d'autres.

Le Capitaine Auguſtin me rapporta donc que par les dernieres reveuës, il ſe trouvoit cent ſoixante & dix mille hommes ſous les armes fort leſtes, reſolus, & prompts à exécuter toutes ſortes d'entrepriſes, quelque perilleuſes qu'elles puſſent eſtre, & qu'outre cinq ou ſix cens chevaux déja ſur pied, en prenant ceux des caroſſes, l'on pourroit, en moins de huit jours, en faire cinq ou ſix mille; Que de ce que l'on avoit conſervé des pillages, ou de ce qu'il y avoit de pierreries, argenterie, & argent monnoyé ſur les Banques, appartenant à gens ſuſpects, & ennemis, l'on feroit aiſément trois ou quatre millions d'or: Qu'il y avoit beaucoup de poudres, ſans ce que travailloient journellement trois cens ouvriers employez à la poudriere; qu'on avoit des magazins remplis de méches, de balles, & de ſalpêtre; que l'on avoit fait amaſſer tout le cuivre, & le métail qu'il y avoit dans la ville, pour fondre de l'artillerie, ſans compter quarente piéces de canon qui garniſſoient le Tourjon des Carmes, & que l'on avoit miſes à toutes les embouchures des ruës, & à toutes les avenuës, par où les ennemis les pouvoient attaquer: Que tout le Royaume eſtoit ſoûlevé auſſi-bien que la ville, & qu'outre des bleds pour cinq mois, reſſerrez dans les greniers, l'on en tireroit du plat païs, & de

toute la campagne, qui eſtoit du meſme parti, tant que l'on voudroit, & en ſi grande abondance que l'on n'en pourroit jamais manquer; qu'il n'y avoit point de forces oppoſées ſuffiſantes pour en fermer les paſſages, ni en empécher le tranſport: Que l'on n'avoit que faire d'étrangers, qui ne feroient que donner jalouſie aux Napolitains, leſquels par la crainte d'eſtre ſoûmis à vne nouvelle autorité, ſe racommoderoient avec l'Eſpagne, dans l'opinion qu'ils auroient, qu'au lieu d'obtenir la liberté qu'ils prétendoient, & pour laquelle ils étoient ſi bien reſolus de mourir, ils ne fiſſent que changer de chaînes, qui peut-eſtre leur ſeroient encore plus peſantes; Que ſi l'on parloit de quelque autre domination, il ſe formeroit beaucoup de cabales differentes qui ſe réüniroient avec les ennemis & la Nobleſſe, pour s'oppoſer à la faction qui ſe verroient en état de ſe prévaloir ſur les autres; Qu'ils n'avoient beſoin que d'vn Chef pour leur apprendre à faire la guerre, & mettre quelque ordre parmi eux; Que ſi l'on ménageoit bien leurs forces, & tout ce qu'ils avoient entre les mains, l'on pourroit non ſeulement chaſſer les Eſpagnols, mais leur aller porter la guerre dans leur païs, & leur oſter la Sicile, & la Sardaigne réünies entierement dans les inteteſt de Naples; Que ce ne ſeroit que l'ouvrage d'vne campagne, & la liberté de la ville, que l'occupation de peu de ſemaines; Que l'on avoit jetté les yeux ſur moy, comme ſur vne perſonne capable d'exécuter de ſi belles choſes; Qu'enfin, l'on me demandoit, non pas pour aller combattre; mais pour vaincre, & triompher, ſans peril, & ſans peine, & pour me rendre le plus glorieux de tous les hommes, prenant la défenſe de leur liberté, & les tirant d'vn eſclavage qu'ils avoient ſouffert ſi long-temps, avec tant de douleur, & d'impatience.

Connoiſſant la vanité de cette nation, je ne crus pas fortement toutes ces choſes; mais au moins fus-je perſuadé, qu'il y avoit quelque fondement, & que je ne pouvois douter qu'vne partie n'en fût veritable, dont je fus toutefois détrompé dans fort peu de temps; Mais ce ne fut qu'aprés m'eſtre engagé de ſorte, que je ne pouvois plus avec honneur me dédire de prendre le hazard de cette entrepriſe. Je laiſſe à juger, ſi aprés de telles eſperances, je ne devois pas eſtre bien ſurpris, quand je vis, eſtant ſur les lieux, que l'on manquoit abſolument de tout, & que je ne devois compter que ſur ma ſeule perſonne.

Cependant par le retour de mon Courrier, je reçus des nouvelles de la Cour, & des lettres de Monſieur le Cardinal Mazarin, qui ne ſervirent qu'à m'animer, & me rechauffer d'avantage. Il me mandoit que voyant tant de péril dans le deſſein que je propoſois, il n'oſeroit pas me le conſeiller; mais que ſi je voulois le hazarder, le Roy m'en donnoit la permiſſion, & que je ſerois aſſiſté de tout ce qui me ſeroit neceſſaire, que je n'aurois qu'à m'adreſſer aux Miniſtres que ſa Majeſté avoit à Rome, & prendre mes meſures avec eux, leur écrivant en conformité de ce qu'il m'avoit mandé.

Je ſçus cependant qu'à l'arrivée de ma dépéche, je paſſai pour vn viſionnaire; tous les avis de tous coſtez eſtant, que les revolutions de Naples étoient appaiſées, & que les Eſpagnols eſtoient reſolus de ratifier tout ce qui leur avoit eſté demandé, & ce que le Duc d'Arcos avoit accordé, remettant à ſe venger, & pouſſer leurs reſſentimens à vn temps moins dangereux, & où ils pourroient ſe ſatisfaire ſans rien hazarder, qui ſeroit aprés la concluſion de la paix, qui ſe traittoit à Munſter avec beaucoup

de chaleur. Je m'efforçay de ſçavoir par toutes ſortes de moyens, ce qui ſe paſſoit, & ſe diſoit chez l'Ambaſſadeur, & les Cardinaux de la faction d'Eſpagne, dont je fus toûjours ponctuellement averti, ſoit par des eſpions que j'avois gagnez, ou par des femmes; & j'appris que ma perſonne leur donnoit plus d'inquietude, que tous les preparatifs d'armemens que l'on faiſoit en France; Et ayant vn jour rencontré au cours le Comte d'Ognate, accompagné de quatre ou cinq Cardinaux, je m'apperçut que les ayant ſaluez, ils me regarderẽt fort attentivement, & leur converſation s'en réchauffa. Le ſoir vne des plus belles voix de Rome que j'allois oüy chanter ſouvent, dont le Cavalier de Liod Maiſtre de chambre du Cardinal Montalte, qui avoit tout credit ſur l'eſprit de ſon Maiſtre, & ſavoit tous ſes ſecrets, étoit éperduëment amoureux, ayant appris de luy le particulier de cét entretient qui m'avoit tant donné de curioſité, vint m'en rendre compte, & m'apprit que toute cette cõpagnie diſcourant ſur les affaires de Naples, qui eſtoient la principale matiere des converſations de Rome, le Cardinal Albornos m'ayant vû paſſer, s'écria, que ſi le Royaume de Naples avoit à ſe perdre pour le Roy leur Maiſtre, ce ſeroit moy ſeul qui leur feroit le mal, eſtant capable de tout entreprendre, & perſonne propre à me rendre le Chef des revoltez, qui n'avoient beſoin que d'vn homme à leur teſte pour leur faire tout oſer, & mettãt quelque ordre parmi eux, leur faire connoître leurs forces, & la foibleſſe des Eſpagnols. Surquoy leur eſtant repliqué par quelqu vn de la compagnie que je n'eſtois pas à craindre, ne penſant qu'à mon plaiſir, & à mon divertiſſement, il ſe mit à rire: Et leur dit que le Duc d'Oria avoit fait le meſme jugement du Comte de Lavagne, qui la nuit enſuite s'eſtoit rendu maiſtre

de la ville de Genes, & auroit achevé vne entrepriſe ſi difficile, s'il ne ſe fût noyé malheureuſement, en allant s'aſſurer de la derniere galere; Que ie n'avois pas, ni moins de cœur ni moins d'ambition que luy, que j'avois plus de naiſſance, & ſortois d'vn ſang toûjours preſt à executer de hautes entrepriſes, & ce qu'il y avoit de plus hazardeux; Qu'enfin ſelon ſon ſens, ſi la perte de Naples devoit arriver il ne croyoit pas que ce dût eſtre par vne autre main ajoûtant que ſi l'on ſe garantiſſoit de moy, il répondroit de la conſervation du Royaume; Que la France ne lui donnoit point d'inquietude, qu'il ſouhaittoit de ſavoir ſon armée à voile, & qu'elle arrivât dans le port de Naples devant celle d'Eſpagne; ſa preſence par la jalouſie de la domination Françoiſe eſtant le meilleur & le plus aſſuré moyen de faire ceſſer toutes les difficultez que le Peuple apporteroit à ſon racommodement. Ce qu'il appua de tant de raiſons, d'vne politique ſi rafinée, que tous les aſſiſtans en demeurérent d'acord avec luy.

Mes eſperances ſe fortifiérent par cette nouvelle, & je demeurai perſuadé qu'vn homme ſi éclairé ne parloit pas ſans raiſon, & que mon deſſein eſtoit plus facile que je ne me l'eſtois imaginé, puiſqu'il avoit des connoiſſances que je ne pouvois pas avoir. Ie me reſolus donc de ne plus ſortir le ſoir, & ordonnai à mes Officiers de veiller ſoigneuſement ſur tout ce que l'on me donneroit à manger & à boire, étant en danger de l'aſſaſſinat, & du poiſon.

Il vint dans ce méme temps vn Sicilien propoſer à Monſieur de Fontenay vne entrepriſe ſur l'iſle de Lipari, faiſant valoir l'importance du poſte, & les facilitez qu'il donnoit à profiter de la reuolte de Sicile, & qu'il ne ſeroit pas inutile pour aſſiſter à celle de Naples. Il me le renvoya pour examiner

ſa propoſition, ſe repentant peut-eſtre de s'eſtre trop legerement engagé avec moy ſur les affaires de Naples, dont il croyoit l'execution trop aiſée, qu'il eût mieux aimé en d'aurres mains qu'entre les miennes, s'imaginant que je pourrois prendre le change & m'attacher à vne entrepriſe preſente, plûtôt qu'à vne qui paroiſſoit plus éloignée. Ientrai d abord en ſoupçon que cét homme m'eſtoit envoyé par les Eſpagnols, qui pouvoient flater de la meſme opinion, qu'ils vouloient l'introduire dans ma confiance pour leur ſervir d'eſpion auprés de moy, ou eſtre employé à quelque autre deſſein plus dangereux J écoutay neantmoins tout ce qu'il avoit à me dire, & mépriſant les offres qu'il faiſoit; cette Iſle n'eſtant pas aſſez bien fortifiée, & eſtant de trop petite conſequence; je luy dis que n'ayant rien davantage à traitter avec moy, qu'il ſe rendroit ſuſpect auprés des Miniſtres d Eſpagne, & hazarderoit trop legerement ſa vie, s'il me voyoit davantage.

Peu de jours aprés l'on eut avis de l'arrivée de la flotte d'Eſpagne, chargée de gens de guerre, & qui portoit la perſonne de Dom Jüan d'Auſtriche; Le Peuple luy fit vne Deputation, & crut trop legerement qu'il luy apportoit la ratificatiõ des choſes que leur avoit accordées le Duc d'Arcos, & que le Roy ſon pere ne l'avoit envoyé que pour autoriſer davantage les promeſſes de conſerver leurs privileges; & d'executer plus ponctuellement tout ce qui leur auroit eſté promis de ſa part. Mais les réjoüiſſances que l'on faiſoit de ſa venuë furẽt bien tôt troublées, quand deux jours aprés, les troupes eſtant débarquées, le canon des châteaux & de toute l'armée tirant ſur la ville, les Eſpagnols y entrérent furieuſement vn flambeau dans vne main, & l'épée dans l'aurre, pour la mettre toute à feu & à

ſang. L'étonnement fut fort grand parmi le peuple de cette ſurpriſe. Mais en eſtant vn peu revenu, chacun courant aux armes, s'oppoſa vigoureuſement à leur effort, leurs ennemis appréhendans de ſe voir accablez par la multitude, ſe contentérent de gagner toutes les hauteurs, & de s'y retrancher, convertiſſant leur attaque en vne défenſive.

Pour lors les Napolitains s'apperçurent, mais trop tard, qu'ils avoient eſté trahis, & qu'ils s'étoient laiſſez endormir, ayant trop negligé de recourir à la protection de la France, dont le ſecours leur eſtoit neceſſaire dans vne ſi preſſante extrémité. Ils ſe repentirent d'avoir, pour témoigner leur zéle, & leur fidélité à l'Eſpagne, pourvû de vivres & de poudres, les châteaux dont ils auroient beſoin pour ſe défendre, pour leur faire la guerre, & pour abattre leurs maiſons à coups de canon. Ils appellérent cent fois traîtres, ceux qui avoient empéché de faire jouër la mine, que les Polites avoient faite ſous le château Saint Elme, qui leur aſſuroit la priſe de ce poſte, qui comme le plus fort, & le plus élevé de la ville, eſt celuy qui depuis les a plus incommodez. Ils reconnûrent la neceſſité qu'ils avoient d'vn Chef de naiſſance, & de conſidération, commençant à ſe défier de Dom Franciſco Toralte; combien la protection de France leur ſeroit vtile; le beſoin qu'ils auroient de ſon armée navale pour s'oppoſer à celle d'Eſpagne, qui ſe trouvant dans leur port fermoit leur ville, & leur oſtoit la communication de la mer: & ſongeant à tout ce qui leur eſtoit neceſſaire pour leur défenſe, ils ſe trouvérent avec fort peu de bleds, & moins de poudres, & dégarnis de tout ce qu'il faloit pour reſiſter à leurs ennemis. Le déplorable eſtat où ils ſe rencontroient, obligea toutes les Provinces du Royaume

à ſe declarer contre eux, & la Nobleſſe qui eſtoit demeurée juſques-là en repos, ayant pris congé, ſuivant les ordres de Dom Jüan d'Auſtriche, & du Vice-Roy, ſe retira pour aller prendre les armes; & tous les Cavaliers, ſelon leur crédit, & leurs forces travaillérent à faire des levées à leurs dépens, de cavalerie, & d'infanterie, pour former vn corps d'armée, & les venir aſſieger par terre.

Ils ſe reſolurent, eux, qui ne vouloient point de ſecours, & croyoient n'avoir beſoin de perſonne, d'en demander à tout le monde, & firent publier vn Manifeſte, pour faire voir l'eſtat malheureux où ils eſtoient reduits, & tâchant d'émouvoir à compaſſion toute la Chreſtienté, racontoient pitoyablement leurs avantures, & publioient que nalgré leur zéle & leur fidelité pour le ſervice d'Eſpagne, & les paroles qui leur avoient eſté données, & les capitulations qu'on leur avoit accordées, au mépris de leur bonne foy, & trop de confiance, on les avoit attaquez avec vne rigueur, & cruauté inouïe, battant trois jours & trois nuits de ſuite la ville à grands coups de canon, pour la mettre en ruine, & les égorger tous: Qu'ils conjuroient donc tous les Rois, Princes, Etats, & Républiques d'avoir pitié de leur oppreſſion, & de leur donner du ſecours & des aſſiſtances, pour s'oppoſer à des ennemis ſi dangereux qui vouloient les tyranniſer, & leur aider à ſe tirer de l'eſclavage, & de l'oppreſſion. Ils dépecherent auſſi-tôt à Rome, pour preſſer les Miniſtres du Roy de leur procurer ſa protection, & du ſecours, me conjurérent de les aller trouver, demanderent avec empreſſement, qu'on leur fît venir l'armée navale, & me prierent inſtamment d'eſtre leur ſolliciteur. Il n'i avoit point de jour qu'il n'arrivât quelqu'vn de leur part, pour faire de nouvelles demandes. Le Tonti eſtoit fort occupé à preſenter

tous ces nouveaux envoyez. J'écrivis vne lettre au Peuple de Naples, à qui je donnai le titre de République Royale, pour les flater, dont je chargeai le Capitaine Auguſtin, qui fut arreſté en paſſant, par les galeres de Gennes; Mais heureuſement, ayant ſur luy ſa Commiſſion de Capitaine dans le bataillon de Calabre, & la faiſant voir au Duc de Turſi, il luy perſuada qu'il alloit pour ſe rendre à ſon devoir & ſervir à ſa Charge, ſi bien qu'il luy laiſſa achever ſon voyage, & porter de mes nouvelles, qui furent reçuës avec vne joie, & vn applaudiſſement incroyable.

Cependant Meſſieurs l'Ambaſſadeur, Cardinaux de la faction, & Miniſtres du Roy, tinrent vn conſeil où je fus appellé, pour voir ce qu'il y auroit à faire dans la preſente conjoncture; où il fut reſolu d'envoyer vn Courrier à la Cour, pour luy donner avis de ce qui ſe paſſoit, preſſer en diligence l'armement & la venuë de l'armée navale, ſur laquelle je m'irois embarquer, dés que j'aurois nouvelle de ſon arrivée à Portolongon: Et pour faire voir que le ſecours eſtoit demandé par les Napolitains, l'on jugea à propos de faire paſſer en France vn Carme nommé le Pere de Juliis, pour repreſenter leurs neceſſitez, & rechercher ſa protection & ſes ſecours, nous ayant eſté depeché pour ce ſujet, croyant que l'on ſeroit bien-aiſe de voir toutes ces choſes demandées par vn homme de la nation; Qu'il faloit ſur tout, qu'il y eût vn corps ſuffiſant d'infanterie embarqué, pour mettre pied à terre, ſi l'on deſiroit des troupes; quantité de munitions de guerre, & d'argent, & conduire auſſi quelques vaiſſeaux chargez de bleds, afin qu'eſtant en eſtat de remedier à toutes leurs neceſſitez, l'on pût ménager avec eux des conditions avantageuſes pour la Couronne.

Cependant, l'on ſe battoit continuellement dans Naples, & le Peuple, croyant ne pas devoir demeurer ſur vne ſimple défenſive, ſongea à reprendre ſur ſes ennemis quelques-vns des poſtes qu'ils avoient avancez ſur luy. Le malheureux Dom Franciſco Toralte, Prince de Maſſes crut devoir commencer par l'attaque du Convent de Sainte Claire, lieu tres-important, pour eſtre quaſi dans le milieu de la ville. L'amitié que ſa femme avoit pour luy, fut cauſe de ſa perte: car le voulant retenir, la pluſpart du temps auprés d'elle, de peur des perils qu'il avoit à courre, cela faiſoit acroiſtre les défiances que l'on avoit priſes de luy, ne communiquant que rarement avec le Peuple, qui attribuoit cette retraitte, ou à vne negligence de les ſervir, ou à quelque mauvaiſe volonté, & intelligence; ce qui cauſoit des murmures contre ſa conduite, & faiſoit former des entrepriſes contre ſa vie, que ſa preſence auroit facilement diſſipées. Il fit faire vne mine, qui n'ayant pas fait tout l'effet que l'on en attendoit, le rendît reſponſable du mauvais ſuccés; & l'on ceut qu'il avoit fait oſter vne partie de la poudre, pour mettre du ſable à la place: La fuite d'Octavio Marqués, fortifia les ſoupçons que l'on avoit contre luy, eſtimant qu'elle eſtoit concertée entre eux. Penſant donc laiſſer paſſer la premiére furie de la populace, en ſe cachant, pour pouvoir eſtre aprés mieux écouté dans ſes iuſtifications; on fit tant de diligence pour le chercher, que l'on découvrit enfin le lieu de ſa retraite, d'où ayant eſté tiré, & auſſitôt inveſti de quantité de gens, comme il eſtoit homme bien fait; de qualité, d'eſprit & de merite, & naturellement eloquent, il leur fit vn diſcours de toute ſa conduite, & des ſervices qu'il leur avoit rendus, dans lequel il ſe vit ſi favorablement écouté, ayant beaucoup d'amis, & acquis l'eſtime & l'amitié

l'amitié generale, qu'il avoit quaſi procuré ſa ſeureté, attendri, & perſuadé tous les aſſiſtans; quand Gennare arrivant, ſe mit à crier qu'il eſtoit vn traître, qu'il faloit luy couper la teſte, & le traîner par les ruës. Ce qui eſtant appuyé des voix des Lazares, qui ne demandoient que de ſemblables occupations, cét arreſt auſſi injuſte que violent, fut executé ſur le champ; on luy coupa la teſte, le cœur luy fut arraché, qui fut porté dans vn baſſin d'argent à ſa femme, & ſon corps fut impitoyablement traîné par les ruës. Et par les menaces que ces canailles firent, d'aller brûler dans leurs maiſons, tous ceux qui voudroient s'oppoſer à leurs volontez, ils proclamerent tumultuairement Gennare pour leur General, le recompenſant d'vne action ſi brutale, & ſi emportée; à quoy le Tourjon des Carmes, dont la garde luy avoit eſté commiſe dés le commencement de la revolte, (pour eſtre le Capitaine du quartier, avant ſa boutique d'armurier devant la porte) contribua beaucoup à autoriſer ſa puiſſance, & lui aſſuroit vne retraite la plus importante, & la plus conſidérable de la ville, contre les tumultes, & les attentats que l'on pouvoit faire contre ſa perſonne. Marc Antonio Brancacio homme d'âge, & de reputation, ancien ennemi des Eſpagnols, dont il avoit eſté mal traité ſans raiſon, fut éleu Maiſtre de Camp general.

Le Capitaine Auguſtin trouva tous ces changemens à ſon arrivée, & s'eſtant adreſsé à luy, auſſibien qu'à Gennare, pour rendre ma lettre, expoſer ſa commiſſion, & les offres que je faiſois des ſecours de la France; Ce vieux Cavalier ne pouvant ſouffrir la brutalité, & ignorance de Gennare, appuya ſi fortement l'élection de ma perſonne, que tout le Peuple y accourut avec vne joie incroyable; & jettant les yeux ſur Nicolo Maria Mannara,

jeune homme d vn eſprit agiſſant, & qui ne faiſoit que de ſortir de ſes eſtudes, le choiſit pour m'apporter des dépéches du Peuple, accompagné d'Aniello de Falco, ancien Avocat, à qui l'on avoit donné la charge de Général de l'Artillerie, & de quelques autres, qui furent auſſi chargez de lettres pour Monſieur le Marquis de Fontenay; & le Capitaine Auguſtin revint en diligence, me rapporter tout ce qui avoit eſté reſolu.

Dans ce temps Vincenzo d'Andrea, confident du Prince de Maſſe: mais beaucoup plus des Eſpagnols; pour diſſiper les ſoupçons que l'on avoit pris de luy avec tant de juſtice, dreſſa vn ban, que le Peuple de Naples fit publier incontinent, par lequel il eſtoit défendu à peine de la vie de reconnoiſtre le Roy d'Eſpagne, & d'obeïr à ſes ordres; & commandement, de ne recevoir que ceux de la République, en qui ſeule deſormais reſideroit la ſouveraineté; & cachant par ce moyen ſes méchantes intentions, ſe mit en eſtat de pouvoir plus impunément continuër ſes trahiſons, qu'il ne manqua pas de pratiquer juſques à la fin, quoy qu'il n'ait pas évité, pluſieurs années aprés le rétabliſſement des Eſpagnols, le châtiment que les traîtres reçoivent d'ordinaire au lieu de récompenſe.

Les Députez eſtant arrivez, pour me venir offrir le commandement de leurs armes, je ne leur voulus point donner audiance; mais leur fis dire d'aller rendre leurs dépéches à Monſieur de Fontenay Ambaſſadeur du Roy, & que je ne leur parlerois point qu'en ſa preſence, afin que je fuſſe plus autoriſé, en n'agiſſant que par les ordres des Miniſtres de ſa Majeſté, & qu'ainſi ils fuſſent plus obligez à me procurer des ſecours, & moy plus en eſtat de ménager les conditions, ſans leſquelles je ne me voulois pas charger de l'exécution de cette entrepriſe.

Dés qu'il les eut écoutez, & vû les lettres qu'ils avoient à luy rendre, il envoya prier les Cardinaux de Sainte Cecile, Theodoli, & Vrſine, de la faction de France, de venir chez luy, où il tint conſeil avec eux, & avec Monſieur l'Abbé de Saint Nicolas, ſur vn ſujet ſi conſidérable. Et enſuite m'ayant mandé par le ſieur de Luſarche ſon Maiſtre de chambre, que ces Meſſieurs eſtoient avec luy, & qu'ils avoient à me communiquer quelque choſe d'important au ſervice du Roy, & à mes intereſts, je m'y rendis, pour ſavoir ce qu'ils avoient à m'ordonner: Monſieur le Cardinal Mazarin m'ayant mandé que je ſaurois d'eux les intentions de ſa Majeſté, & que déférant à leurs ſentimens, je me gouvernaſſe par leurs avis, en vne matiére ſi delicate. Ils me dirent le ſujet de l'arrivée des Députez de Naples, & l'eſtime que cette République faiſoit de moy, de me choiſir pour ſon Général, & défenſeur de ſa liberté; Que c'eſtoit vn honneur, qui, quoy qu'il fût bien dû à mon merite, & à ma naiſſance, ne laiſſeroit pas d'eſtre envié de beaucoup de Princes; Et qu'enfin, outre les ſervices importans que je pourrois rendre à la France dans cét emploi, pour laquelle ils connoiſſoient mon zéle & mon reſpect, que j'eſtois en eſtat de me voir le plus glorieux homme de mon ſiecle, par les actions que j'aurois à entreprendre, qui ſeroient d'autant plus éclatantes, qu'elles ſeroient & plus extraordinaires, & moins communes. Je leur répondis, que n'eſtant nay que pour employer ma vie au ſervice de la Couronne, j'eſtois preſt à tout hazarder ſans conſidération des perils où je m'allois précipiter, & où je ne m'expoſois pas ſans les connoiſtre; Que ma perte eſtoit inévitable, ſi j'eſtois abandonné, mais que je me confiois en la protection de Monſieur le Cardinal Mazarin, en leurs bons offices & entremiſes, & à l'in-

tereſt que la France avoit de m'aſſiſter dans vn deſſein, où je ne m'engageois que pour y ménager & ſa gloire, & ſon avantage. Chacun à l'envi m'aſſura de tous les ſecours qui me ſeroient neceſſaires; & ſur tout Monſieur le Cardinal de Sainte Cecile me dit qu'il ſeroit caution que je ne manquerois de rien, que ſon frere & luy m'avoient trop d'obligation, pour en eſtre jamais ingrats, & que je devois prendre en leur amitié vne entiére confiance.

Monſieur de Fontenay envoya pour lors querir les Députez de Naples, qui en entrant vinrent d'abord à moy; mais leur ayant montré Meſſieurs les Cardinaux auſquels par reſpect ils devoient premiérement faire la reverence, ils s'acquitérent de ce devoir; & de là ſe tournant à moy, me ſalüérent le genouïl à terre, & ne voulant point me parler qu'en cette poſture, j'eus peine à les faire lever, & les y obligeaî, en leur diſant que je ne les écouterois pas en cét état. Ils me firent vne harangue pour me repréſenter l'injuſte traittement que la ville de Naples recevoit des Eſpagnols, qu'aprés vn zéle, vne fidelité, & vn reſpect à l'épreuve des rigueurs tyranniques, dont ils avoient toûjours vſé envers les habitans, ils avoient pratiqué avec eux la derniére infidelité, les ayant attaquez, ſans aucun nouveau ſujet de plainte, en vn temps où ils ſe croyoient dans vne paix bien établie: avoient fait cannoner & battre en ruïne leur ville, avec toute l'artillerie de leurs vaiſſeaux, galeres, & châteaux, & fait entrer toutes leurs troupes les armes à la main, avec des flambeaux allumez, pour paſſer tout le Peuple au fil de l'épée, & mettre le feu à toutes les maiſons; Que ce procedé ſi violent, & ſi injuſte, ayant étouffé toute ſorte de confiance, il eſtoit reſolu de briſer ſes fers, de ſe procurer la liberté, & de ſe mettre en République, pour établir

la ſeureté de ſon gouvernement: Et qu'ayant beſoin d'vn Chef pour ſa défenſe, & pour le commandement de ſes armes, on leur avoit donné de venir de ſa part ſe jetter à mes pieds, pour me conjurer de me rendre ſon défenſeur, & prendre la meſme autorité dans la ville de Naples, & tout ſon Royaume, qu'ont eu, & poſſedent encore dans les Provinces-Unies du Païs-bas, les Princes d'Orange; Qu'ils n'avoient pas cru pouvoir jetter les yeux ſur vn autre que moy, non ſeulement à cauſe de ma reputation, de mon eſtime, & de mon merite: mais par vn juſte ſentiment de reconnoiſſance de toutes les bontez que je luy avois fait paroître, & du zéle avec lequel je m'eſtois engagé à le ſervir, & à luy ménager tous les ſecours qui luy ſeroient neceſſaires, & que par la conſidération où j'eſtois en France, je ſerois comme vn depôt ſacré qui l'obligeroit à l'aſſiſter de toutes ſes forces, à prendre ſa défenſe, & le recevoir ſous ſa protection: Mais qu'vn des principaux motifs qui l'avoit porté à me ſouhaiter pour leur Général, eſtoit, à cauſe de ma naiſſance, que je tirois d'vn ſang qui leur eſtoit ſi précieux, que l'affection & la memoire en eſtoient imprimées dans les cœurs de tous les habitans, auſſi-bien que les armes dans tous les edifices publics, dont les fondations eſtoient des marquës eternelles, & de la pieté, & de la magnificence de mes prédéceſſeurs: Qu'ils me croyent trop généreux pour refuſer de le venir ſecourir, qu'il avoit quantité de bras pour reſiſter à ſes ennemis, mais qu'il avoit beſoin d'vne teſte pour regler ſon deſordre, luy apprendre à faire la guerre, & le mettre bien-tôt en état, non pas ſeulement de ſe défendre, mais de chaſſer les Eſpagnols de ſon païs, qu'il ne manqueroit point de ſoldats quand il ſeroit aguerri, & que je n'en trouverois aucun qui ne fît gloire de mourir quand

il faudroit marcher ſous ſon commandement, répandre ſon ſang pour la défenſe de ſa patrie, & m'acquerir de la reputation.

Enſuite ils me preſentérent les lettres qu'ils avoient à me rendre; mais me retirant en arriere, je leur dis que c'eſtoit à Meſſieurs les Ambaſſadeurs, & Miniſtres du Roy preſens, à qui ils ſe devoient adreſſer, & qu'ayant l'honneur d'eſtre nay ſon ſujet, je ne pouvois ſans ſa permiſſion, & ſon commandement m attacher à vn ſervice étranger, & principalement dans vn emploi ſi conſidérable, qu'il me devoit engager, non ſeulement pour le reſte de mes jours, mais meſme mes ſucceſſeurs; qu'ainſi ceſſant en quelque façon d'eſtre François, pour m'aller faire Napolitain, ce n'eſtoit pas à moy à prendre cette reſolution, qui n'avois qu'à obeïr aveuglément à ce qui me ſeroit ordonné de ſa part. Monſieur de Fontenay prenant la parole, me dit que je devois accepter les offres qui m'eſtoient faites, puiſque le Roy m'en avoit donné la permiſſion, & qu'il ſe ſentoit obligé, & avoit ordre de me dire, que me ſacrifiant pour le ſervice de la République de Naples & pour ſa défenſe, je témoignois ma paſſion & mon zéle pour la Couronne, à qui je ne pouvois rendre de ſervice plus agréable, plus vtile, & plus important.

Alors me retournant vers les Députez, je leur dis qu'aprés ce congé que l'on me venoit de donner, j'acceptois avec joie l'honneur que me faiſoit la République de me choiſir pour Général de ſes armes, & défenſeur de ſa liberté: que je conſerverois vne eternelle reconnoiſſance d'vne grace ſi extraordinaire, & ſi peu meritée, que j'eſſairois par mon zéle, & ma fidelité, à ſuppléer à mon inſuffiſance, que je ne quitterois jamais les armes, que je ne lui euſſe obtenu le repos & la liberté, & que

je m'expoſerois à toutes ſortes de perils, hazarderois ma vie & verſerois juſques à la derniére goute de mon ſang, quand il s'agiroit de ſoûtenir ſes intereſt ou ſa gloire. Enſuite je reçus les lettres, que ie croy qu'il eſt à propos de faire voir ici pour témoigner que je ne veux rien avancer dans ces Memoires dõt je n'aye la iuſtification entre les mains.

LETTRE DE LA REPUBLIQVE de Naples.

SERENISSIME ALTESSE DUC DE GUISE,

Le tres-fidéle Peuple de Naples, & ſon Royaume, ayant aux yeax de larmes de ſang, ſupplie voſtre Alteſſe, de vouloir eſtre ſon défenſeur, comme l'eſt aujourd'huy en Hollande Monſieur le Prince d'Orange, & de luy procurer les aſſiſtances que V. A. luy a offertes de ſi bonne grace, par l'obligeante lettre que ledit tres-fidéle Peuple a reçuë aujourd'huy à bras ouverts, avec la ſincerité, fidelité, & teneur d'icelle. Ce qui nous oblige à ne pas manquer continuellement à faire icy des priéres à la bien-heureuſe Vierge Nôtre-Dame des Carmes, que bien-tôt nous puiſſons voir la perſonne de V. A. & ſentir des effets de ſa valeur, à laquelle nous baiſons les mains auec toute ſorte de reſpect & de ſoumiſſion.

De V. Alteſſe Sereniſſime.

Le tres devot, & tres-obligé ſerviteur,
LE PEVPLE DE NAPLES ET SON ROYAVME.

Du Palais du Royal Poſte du Tourjon des Carmes, le 24. Octobre 1647

LETTRE DE GENNARE ANNEZE.

SERENISSIME ALTESSE,

Ayant lû l'obligeante lettre de V. A. j'ai reſolu avec tous les autres Chefs de ce tres-fidele Peuple de Naples, d'envoyer le ſieur Nicolo Maria Mannara nôtre Agent général, avec une inſtruction, & la preſente lettre à V. A. Mais nous trouvant Ambarraſſez en tant d'affaires de guerre, nous nous remettons en tout & par tout à ce qu'il determinera, jugera, ſuppléera, & fera, tant de noſtre particuliere part, qu'au nom de ce tres-fidelle Peuple; & enfin, luy recommandant ſa perſonne de tout noſtre cœur, nous ſommes en attendant les faveurs & graces de V. A. à laquelle avec toute ſorte de reſpect nous baiſons tres-humblement les mains,

De V. A. Sereniſſime

Tres-humbles, tres-devots, & tres-obligez ſerviteurs
GENNARE ANNEZE Généraliſſime & Chef du tres-fidele Peuple de Naples.
DOM. GIO LOÜICI DEL FERRO premier Conſeiller

Du Palais du Poſte Royal du Tourjon des Carmes de Naples, ce 24 Octobre 1647.

Aprés cette lecture, je leur dis qu'eſtant dévoüé au ſervice du Peuple de Naples, par la charge qu'ils m'avoiét offert de ſa part, & que j'accepto is ſous le bon plaiſir du Roy, avec autant de joie,

que de reconnoiſſance, & de reſpect, il eſtoit raiſonnable qu'ils me rendiſſent compte de l'état préſent des choſes, & me fiſſent entendre toutes leurs neceſſitez, afin que je commençaſſe à demander de leur part, toutes les aſſiſtances dont ils auroient beſoin, & m'en rendiſſe le ſoliciteur à la Cour, & auprés de Meſſieurs les Miniſtres.

Les Députez me dirent le tragique accident du brave, & trop malheureux Prince de Maſſe, le deſordre, & la confuſion qui regnoit dans la ville, faute d'vne perſonne d'aſſez d'autorité, & de conduite pour y pouuoir remedier; que tout le Royaume à l'abord des Eſpagnols avoit quitté les armes, & abandonnant leur parti, ſuiui celuy des plus forts; qu'ils ne tiroient plus d'aſſiſtance de la campagne, les paſſages leur eſtant coupez de tous côtez, tout le plat païs ennemi, à la reſerve de quelques bourgs, & villages voiſins qui leur paroiſſoient encore affectionnez, mais que le bruit de mon arrivée feroit tout changer de face, & qu'ils ne doutoient pas que tout le monde ſe voyant vn Chef de naiſſance & de reputation, ne reprît courage, & laſſé d'vne domination ſi cruelle, & ſi inſupportable, ne fit à leur exemple tous les efforts poſſibles pour s'en affranchir. Qu'ils n'avoient que pour ſix ſemaines ou deux mois de bleds, peu d'eſperance d'en tirer des Provinces, à moins que par ma valeur vn paſſage ne fût ouvert, qui leur en donnâ & la liberté, & le moyen; que quoy que beaucoup de particulier euſſent profité des pillages, chacun ayant mis ſon argent à couvert, ils n'en avoient point pour s'aſſiſter, que celuy des Banques ne ſe pouvoit prendre ſans cauſe vne ſedition dangereuſe tout le monde, tant amis que ennemis, eſtant intereſſé à la conſervation d'vn depôt juſques-là ſacré & inviolable; que de tou-

cher à l'argenterie des Egliſes ce ſeroit attirer la colere du Ciel & l indignation du Saint Siege? Que tous les Cavaliers, & leurs ennemis les plus irritez & les plus à craindre armoient par tout le Royaume, & ſe mettroient à cheval pour venir contribuer à leur oppreſſion, & ſe venger des outrages, & indignitez que l'on avoit fait aux plus conſidérables de leurs Corps, d avoir pillé leurs maiſons, & cruellement maſſacré le Prince de Maſſe, Dom Pepe Caraffe & quelques autres Que la poudre leur manquoit auſſi-bien que le moyen d'en faire, faute de ſalpêtre n'en ayant que pour fort peu de temps, eſtant obligez d'en conſumer quantité tous les jours, par l'attaque & défenſe des poſtes, & les eſcarmouches continuelles qui ſe faiſoient nuit & jour; Que le Peuple, pour témoigner ſon zéle, & ſa fidélité pour ſon Roy, avoit innocemment, par le conſeil de gens ſubornez durant la Tréve, rauitaillé les châteaux de vivres & de munitions de guerre; Que la meſme faute s'eſtoit faite dans tout le Royaume, en muniſſant toutes les fortereſſes dégarnies de tout, croyant en obtenir plus facilement la ratification de la capitulation faite avec le Duc d'Arcos, & s eſtoit ainſi privé de toutes les choſes qu'il avoit en abondance, pour ſe reduire dans la neceſſité où il eſtoit; Que les vaiſſeaux & galéres d'Eſpagne luy oſtoient la communication de la mer, dont il avoit accoûtumé de tirer ſa ſubſtance; Que pour des hommes il en avoit vn ſi grand nombre, que pourveu qu'ils fuſſent bien commandez, & diſciplinez, eſtans & braves, & bien zelez, l'on pouvoit entreprendre toutes choſes; Qu'à la derniere reveüe, l'on avoit trouvé plus de cent ſoixante & dix mille hommes bien armes & bien déterminez à mourir pour le ſalut de la patrie; Que par ce diſcours, je pouvois mieux juger qu'eux de

ce qui leur eſtoit neceſſaire, comme plus capable & plus connoiſſant ; Et qu'enfin le courage de tous les habitans commençoit à s'abattre, & ne pouvoit ſe relever que par ma preſence ; Qu'ainſi, ils me ſupplioient de hâter mon voiage le plus qu'il me ſeroit poſſible, & preſſer qu'on les ſecourût, ſans quoy ils ne pourroient éviter la deſolation de leur ville, & enſuite celle de tout le Royaume.

Cette veritable relation me fit faire quelque reflexion, ſur les dangers où je m'allois precipiter : Mais faiſant fort peu de cas de ma vie, & eſtant reſolu de la ſacrifier pour les intereſts de la Couronne; je pris la parole, & l'addreſſant aux Miniſtres du Roy, leur fis entendre que je n'eſtois point épouvanté d'apprendre des choſes ſi ſurprenantes, & ſi contraires à tout ce qui avoit eſté rapporté juſques ici ; Que c'eſtoit à eux de conſidérer ſi le Roy vouloit employer ſes forces pour vne entrepriſe ſi difficile, & qu'en ce cas je me chargerois d'en tenter le riſque; mais qu'ils voyoient auſſi-bien que moy, que ſi j'eſtois abandonné, c'eſtoit m'expoſer à vne honte eternelle, & à vne perte inévitable; n'eſtant ni iuſte, ni raiſonnable que l'on me ſacrifiât ſi legérement, où la reputation de la France ſe trouvoit ſi fort engagée. Ils me répondirent tous d'vne voix, que je n'avois rien à craindre ; Que les ſecours ſeroient ſi prompts, & ſi puiſsans, que je ne rencontrerois pas dans l'exécution d'vn ſi glorieux deſſein, la difficulté, ni les périls que je m'imaginois. Ce que m'ayant voulu perſuader par mille raiſons, je répartis qu'il eſtoit inutile de les alléguer ; que je n'eſtois pas perſonne à me flater legérement ; que je voyois bien ce que j'avois à craindre, mais que les hazards & les difficultez, au lieu de me refroidir, ne faiſoient que m'animer davantage ; que la confiance que je prenois en leurs paro-

les, celle que j'avois en la protection de Monſieur le Cardinal Mazarin, & la paſſion que j'avois de contribuer, au peril de ma vie, aux avantages de la France, me feroient affronter la mort, & toutes ſortes de difficultez; & que je leur demandois d'en eſtre les témoins, auſſi-bien que de la fidélité, & de la paſſion avec laquelle je mépriſois & ma ſeureté, & ma perſonne, & meſme mon honneur, quand il s'agiſſoit de ſervir vtilement, Qu'ils devoient demeurer d'accord avec moy, que j'eſtois peut-eſtre le ſeul homme du monde capable de me charger d'vne ſi hazardeuſe commiſſion, dont la ſeule penſée feroit trembler les plus determinez, & les plus hardis. Ils témoignérent en eſtre perſuadez, & pour avancer & reſoudre vne ſi grande affaire, ils m'aſſurérent que je n'avois qu'à demander ce que je deſirois, & qu'ils avoient l'ordre & le pouvoir de me l'accorder; de quoy je devois faire état, les promeſſes du Roy eſtant inviolables, & aſſurées.

Je demandai l'armée navale à mes ordres, la plus forte de vaiſſeaux, & de galéres qu'il ſeroit poſſible; deux cens mille écus d'argent comptant, en attendant vn plus puiſſant ſecours; quatre mille hommes de pied preſts à débarquer à ma premiére demande; quinze cens Cavaliers démontez pour mettre à cheval; les ſelles, brides, & piſtolets pour eux; la meſme choſe pour armer deux mille chevaux, que je pretendois lever dans le Royaume de Naples; des mouſquets, & des piques pour douze mille hommes, douze piece de canon, ſix vingts milliers de poudre, avec les balles & méches à proportions, & quatre vaiſſeaux au moins chargez de bled: & qu'avec toutes ces choſes je leur répondois du ſuccés de ce grand deſſein, & d'oſter en fort peu de temps la Couronne de Naples au Roy d'Eſpa-

gne. Ce qu'ils me promirent de la part du Roy positivement, & que dans fort peu de temps je devois faire état de toutes ces choſes.

Aprés quoy, je donnai des lettres à Nicolo Maria Mannara, & Monſieur de Fontenay ſes réponſes, pour aller rendre compte à la République de l'heureux ſuccés de ſa negociation; & je le chargeai de dire que je me préparois à l'aller ſervir, & que dés que je ſaurois l'armée navale arrivée à Portolongon, je m'irois embarquer ſans perdre de temps, pour luy porter avec moy, tous les ſecours qui luy eſtoient neceſſaires.

Cependant le Tonti, pour faire voir à Monſieur de Fontenay qu'il n'avoit nulle dépendance de moy, mais ſeulement de luy, & de la France, eſpérant par cette conduite, ou de s'atréditer davantage, ou que ce Miniſtre du Roy luy procureroit à la Cour quelque penſion plus conſiderable, & quelque ſomme d'argent pour luy & pour ſes amis, avec leſquels il tenoit correſpondance à ce qu'il diſoit, avec beaucoup de dépenſe; Ou bien, pour reconnoître, comme il me le voulut perſuader, ſi les intentions qu'il avoit pour moy, eſtoient & ſinceres, & veritables: Il luy propoſa de faire venir ſur l'armée quelque perſonne de reputation, comme Monſieur le Comte d'Harcourt, ou Monſieur le Maréchal de la Meilleraye; afin de laiſſer à ſon choix de me confier cette entrepriſe, ou de la leur remettre entre les mains, s'ils eſtoient plus agréables que moy: les Napolitains ayant tant de beſoin d'eſtre ſecourus, que pourveu qu'ils reçuſſent des aſſiſtances, ils s'arreſteroient peu à conſiderer par qui. Mais ſoit que par le rapport de l'état des choſes, il les reconnût trop perilleuſes, pour s'imaginer qu'aucun autre que moy, en voulût contre la fortune; ſoit qu'il crût que j'y fuſſe

trop engagé, pour ſouffrir patiemment que l'on mît vn autre en ma place; ne voulant pas ſe porter legérement à maltraitter & offenſer vne perſonne de ma condition ; Il luy répondit qu'il ne ſeroit pas raiſonnable, aprés les démarches que l'on avoit faites pour moy, de changer de ſentimens, & prendre vne conduite differente.

Le Tonti vint avec empreſſement me faire ſa cour de cette réponſe, & me faire valoir comme vn ſervice ſignalé, l'artifice dont il s'eſtoit ſervi, pour découvrir ſi l'on marchoit de bon pied ſur mon ſujet. Enſuite de quoy il me pria, en écrivant à la Cour, de faire valoir les ſervices de ſon beaufrere, & les ſiens, & leur ménager des penſions, & quelque ſomme conſiderable, pour récompenſer ſes correſpondans, & amis, & attirer par des bien-faits beaucoup de Napolitains dans les intereſts de la France, luy acquerir des creatures, & luy former vne puiſſante cabale, pour diſpoſer en temps & lieu les eſprits à la ſervir vtilement, & contribuer à ſes avantages.

Pour moy je n'eus plus d'autres penſées que de me tenir en eſtat de partir, & pourvoir à toutes les choſes neceſſaires, pour m'aller embarquer, dés que l'armée navale du Roy ſeroit en eſtat, & en lieu commode pour me recevoir & me porter à Naples: Et comme je ne pouvois entreprendre ce voiage ſans argent, je fis tous mes efforts pour en trouver: J'envoyai chercher tous les Banquiers François, pour tirer d'eux les plus grandes ſommes que je pourrois, en leur donnant des ſeuretez, & des lettres de change payables à Paris. Mon malheur voulut que Monſieur le Duc de Modéne ayant pris le commandement des armes du Roy en Italie, & formé de grands deſſeins, & des hautes entrepriſes, en avoit beſoin auſſi-bien que moy ; ſi bien que

pour le pouvoir assister à point nommé, les Ministres du Roy leur avoient donné ordre de ne se point dessaisir de ce qu ils pourroient avoir entre les mains. Ce qui m'obligea de recourir à Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile, & à Monsieur de Fontenay pour leur faire donner la permission de traitter avec moy. Les en ayant donc suppliez, ils envoyérent querir le sieur Philippes Valenti, & luy dirent qu il serviroit vtilement le Roy, & feroit plaisir à Monsieur le Cardinal Mazarin, s'il me comptoit quatre mille pistoles, sur des lettres de change, que je luy donnerois, dont ils l assuroient du payement, la Cour prenant soin d y satisfaire, en cas que ma famille tardat à luy donner contentement. Il me tint cette somme preste en or, pour me la donner en partant, de peur que ie n'en dépensasse vne partie avant que de sortir de Rome, & qu'ils ne fussent obligez de m en faire fournir d'autre, ne pouvant patir sans argent, & la necessité des affaires faisant qu'on ne se pouvoit plus passer de moy, ni retarder mon voiage, sans les ruïner entierement.

Je ne puis m'empécher de dire ici la générosité d'vne femme, quoy que cela soit assez inutile au sujet dont je parle, qui sachant les diligences que je faisois pour trouver de l'argent pour cette entreprise qui n'estoit plus secrette dans Rome, me vint apporter ce qu'elle avoit de pierreries, & de bijoux, & dix mille écus en billets sur les Banques, dont je la remerciai, estant tout le bien qu'elle avoit amassé en plusieurs années avec assez de fatigues, & de peines.

Je me resolus d'envoyer à feu Madame de Guise ma mere, vne procuration générale pour l'administration de tout mon bien, pour l'engager plus puissamment à m'assister, la priant de tout mettre

en vſage, pour me faire tenir la plus grande ſomme qu'elle pourroit, puiſque de ce ſecours dépendoit mon établiſsement, ou ma perte.

J'eſtois tous les jours en de continuelles conférences avec Meſſieurs les Miniſtres de France, & Cardinaux de la faction pour reſoudre auec eux, tout ce que j'avois à faire pour le ſervice & les avantages de la Couronne; mais quoy que je les preſsaſse ſur la conduite que j'avois à tenir, & leur demandaſse qu'elle inſtruction ils avoient à me donner; Si je ne devois pas apres m'eſtre acredité à Naples, ſous prétexte de l'établiſsement de la République, ménager les eſprits, & les porter inſenſiblement à ſe donner au Roy, eſtant impoſſible que la Nobleſse & le Peuple auſſi diviſez d'interéſts, que d'amitié, puſsent jamais ſe réünir ſi bien enſemble, qu'ils formaſsent vn corps de République & ſe gouvernaſsent d'eux meſme, ſans venir vn jour à s'en laſser, & avoir beſoin de ſe choiſir vn Maiſtre (ce païs turbulent & inquiet n'ayant jamais eſté que ſous vn gouvernement Monarchique, & ne pouvant par la jalouſie nature le qu'ils ont les vns des autres, eſtre jamais en repos, ni en paix, que ſous le commandement d'vn ſeul.) Ils en demeuroient bien d'accord: Mais croyant qu'il ſeroit dangereux de conſeiller à des Peuples violens & ſeditieux, vne domination étrangére qu'ils avoient toûjours appréhendé; Ils me dirent qu'il faloit leur laiſser le choix, & de leur gouvernement, & de ſe faire vn Maiſtre; Que le ſeul ſoupçon qu'ils auroient que le Roy eut la penſée de l'eſtre, attireroit leur haine, au lieu de leur amitié, & contribuëroit à les rajuſter avec les Eſpagnols; Que d'alleurs le Pape, ſans l'autorité duquel l'on ne pouvoit faire de changement dans ce Royaume, pour en eſtre le Seigneur dominant, pourroit ſe li-

guer avec les Princes d'Italie pous s'y oppoſer, craignant que ſi la France y prenoit vn ſi grand pied, elle ne pût ſonger avec le temps à ſe la ſoûmettre toute entiere : Que ce luy eſtoit vn aſſez grand avantage de dépouïller la Monarchie d'Eſpagne d'vn ſi beau Royaume, dont elle tiroit ſes principales forces, & que cette perte éleveroit tout autant la France au deſſus d'elle, que pourroit faire vne conqueſte : Que d'ailleurs les perſonnes de ce païs qui ſouhaitoient vn changement, pour profiter des honneurs, & des charges du Royaume, des gouvernemens des places, & des Provinces, qu'ils avoient vû juſques ici à regret entre les mains des étrangers, appréhenderoient de ne pas ameliorer leur condition, & de ſe voir ruïner & appauvrir, pour enrichir d'autres païs, par le tranſport de leurs biens, & de leurs richeſſes ; Et qu'enfin réüniſſant avec les ennemis, tous ceux qui ſeroient du ſentiment contraire, le parti ſeroit tellement affoibli qu'il ne ſe pourroit pas maintenir long-temps ; Que par de ſi puiſſantes raiſons je devois travailler à diſſiper autant que je pourrois, les ſoupçons que l'on pouvoit avoir de ſemblables penſées, & publier que la France n'agiſſoit jamais que par vn principe de généroſité, deſintereſſé, pour ſoulager les opprimez, & procurer la liberté à ceux qui languiſſoient ſous la tyrannie de ſes ennemis; Qu'il faloit les chaſſer de ce Royaume à quelque prix que ce fût : Qu'il importoit fort peu de quels moyens on ſe ſerviroit pour achever vn ſi grand ouvrage, Que le Roy donneroit les mains à quelque reſolution que l'on pût prendre, Qu'il avoit bien conſenti au couronnement du Prince Thomas, dans l'entrepriſe qui s'eſtoit ménagée, durant le ſiege d'Orbitelle, Qu'il luy eſtoit indifférent, qui ſeroit aſſez heureux, pour profiter de

toutes ces revolutions; & qui que ce fût à qui ſa fortune fut favorable, il luy donneroit ſon appui, ſon alliance, & ſa protection, & que par-là, ſans ſe faire des ennemis & des envieux, il tireroit plus d'avantage des Napolitains que s'ils eſtoient ſes ſujets; Qu'il n'avoit pas voulu meſme faire verifier la réünion de la Catalogne à ſa Couronne, pour ne pas eterniſer la guerre, & s'oſter les moyens, quand il luy plairoit de donner la paix à la Chreſtienté: Qu'ainſi l'on n'avoit point d'ordre ni d'inſtruction à me donner; que je devois dans les temps & ſelon les conjonctures agir, ſuivant que je le jugerois à propos; que je ne pouvois rendre de ſervice plus important que de mettre Naples en liberté, & que d'en faire perdre la Couronne à l'Eſpagne.

Alors Monſieur le Cardinal de Sainte Cecile me tirant à part dans vne feneſtre, pour me parler en particulier, me dit que je ne devois pas prendre de confiance en Monſieur de Fontenay, qui n'eſtoit ni ſon ami, ni le mien; qu'il n'avoit pas le ſecret de Monſieur le Cardinal ſon frere, de l'amitié, & de la protection duquel il m'aſſuroit, & que m'eſtant obligé au point qu'il l'eſtoit, il vouloit en eſtre la caution; Que j'entrepriſſe hardiment mon voiage, & que je ne manquerois de rien: Que je ſerois ſecouru d'hommes, d'argent, de munitions de bouche, & de guerre, d'vne puiſſante armée navale, compoſée de quantité de bons vaiſſeaux, & d'vn grand corps de galéres, & qu'enfin la France abandonneroit tout autre deſſein pour m'aſſiſter de toutes ſes forces.

Nous nous ſeparâmes aprés cent embraſſades, également ſatisfaits l'vn de l'autre, & il s'en alla faire ſa dépéche, dont il eſpera vn ſuccés auſſi favorable, que je crus en devoir attendre de la mien-

ne. A mon retour j'envoye chercher le ſieur de Tilly mon Secretaire pour luy donner mes inſtructions, & l'ordre de faire dreſſer toutes les procurations & pouvoirs neceſſaires pour agir à la Cour, & auprés de mes proches, ſuivant les reſolutions que j'avois priſes, & pour me faire envoyer le plus d'argent qu'il ſe pourroit amaſſer, comme le ſecours le plus vtile à la conſervation de ma vie, & à l'exécution de mes deſſeins; & l'ayant retenu quelques jours pour porter l'avis des lettres de change, que je devois tirer ſur Paris, & pour dire des nouvelles certaines de l'état de toutes mes affaires, & du temps aſſuré de mon départ, voulant auſſi-bien laiſſer arriver les dépéches de Monſieur le Cardinal de Sainte Cecile les premiéres, afin qu'il trouvât à ſon arrivée à la Cour, les matiéres diſpoſées pour m'y pouvoir ſervir plus vtilement: Et comme les choſes qu'il devoit traitter, eſtoient trop delicates pour les oſer mettre par écrit, je luy donnai des lettres de créance, que je veux metrre ici, quoy qu'elles ne fuſſent pas fort neceſſaires; mais ſeulement pour montret que je ſuis ponctuel, & que j'eſtois perſuadé de trouver à Naples de plus grandes forces, que je n'y rencontrai pas, quand je fus ſur les lieux.

LETTRE E'CRITE A MADAME la Ducheſſe de Guiſe.

MADAME,

L'eſtime que le Peuple & Royaume de Naples ont témoigné faire de ma perſonne, m'ayant choiſi pour les tirer de l'oppreſſion des Eſpagnols, & commáder leurs armes, avec la meſme autorité que le Prince

d'Orange fait celles des Etats de Hollande, m'obligeant à me tenir preſt, pour m'embarquer ſur l'armée navale du Roy, & m'aller mettre à la teſte de cent ſoixante & dix mille hommes qui m'attendent : I'ai cru, MADAME, *que vous ne deſagréeriez pas, que je priſſe la liberté de vous rendre compte de cét honneur qui m'eſt procuré, ne croyant pas pouvoir réüſſir dans ce glorieux emploi, ſi je n'eſtois aſſez heureux pour obtenirs voſtre benediction. Ie vous la demande tres-inſtamment, & vous ſupplie de ne me pas abandonner dans cette rencontre, où je puis acquerir tant de reputation, & m'établir une ſi grande fortune. I'oſe eſperer de la bonté de voſtre naturel une puiſſante aſſiſtance, en ayant un extrême beſoin, & vous devez y conſidérer que s'il m'en revient quelque avantage, c'eſt celuy non ſeulement de toute la Maiſon, mais le voſtre particulier, puiſque je ſuis avec tous les reſpects imaginables.*

MADAME,

Voſtre tres-humble, tres-obeïſſant,
& tres-obligé fils & ſerviteur
LE DVC DE GUISE.

De Rome ce 9. Novembre 1647.

Ie vous ſupplie d'ajoûter une entiére créance à ce que ce porteur vous dira de ma part, qui eſt trop important pour l'oſer écrire.

Comme j'eſtois perſuadé que la perſonne de mon frere le Chevalier ne me ſeroit pas inutile, ſon intereſt m'obligeant d avoir plus de confiance en luy qu'en tous les autres de ma Maiſon, dans vne affaire où il devoit prendre part; je luy écrivis la lettre ſuivante, qui ne ſeroit pas aſſez reguliére pour

paroître aux yeux du public ; mais que je ne veux pas oublier, croyant que l'on excusera facilement la liberté d'agir entre proches, qu'elle fera voir comme je n'ai oublié, ni mépriſé aucun moyen de me mettre en état de ne manquer de rien, & que je me ſuis aidé de tout ce qui m'eſtoit poſſible, pour employer mon bien, auſſi bien que ma vie, pour l'exécution de l'entremiſe, dont je m'eſtois chargé, & qui devoit eſtre ſi vtile aux avantages de la Couronne.

LETTRE E'CRITE A MONSIEUR, le Chevalier de Guiſe.

CEtte dépéche ici MON TRES-CHER FRERE, *empéchera que je ne paſſe, ni pour ridicule, ni pour chimérique, & me fera croire ou vn Prophete, ou vne perſonne bien informée, puiſque l'on voit à préſent effectué tout ce que j'écrivois il y a ſix ſemaines par le Courrier que je vous envoyai. Enfin, vous apprendrez par les lettres dont Tilly eſt chargé, & par ce qu'il vous dira, que ce n'eſt pas ſans peine que ma négociation eſt au point que vous ſaurez ; & que la députation que le Peuple & Royaume de Naples m'ōt faite, ne m'eſt pas peu glorieuſe : Les intereſts de la France rencontrāt de tels avantages en l'aſſiette où j'ai mis les choſes, je prétends rendre des ſervices ſi effectifs, que j'eſpere que l'on m'aſſiſtera puiſſammēt, ſuppliez-en, mon frere & vous, Monſieur le Cardinal ; & conſidérant le beſoin extréme que j'ai d'argent, faites les diligences poſſibles pour m'en faire envoyer. Il faut auſſi que toute la famille contribuë à tous mes avantages, qui ſont les leurs, & que l'on m'envoye tout ce que l'on pourra, & d'argent, & de pierreries ; Voyez à dépouïller tous mes proches pour vn ſi bon ſujet. Ie n'ai pas loiſir d'écrire à mon frere, ni à mes ſœurs, faites leur bien mes baiſe-mains,*

Cette lettre ne partit pas de quelque temps, & m eſtant ſurvenu depuis, les nouvelles que je vais faire ſavoir, je fus forcé d'y ajoûter cette apoſtille.

J'ay retardé le départ de Tilly pour quelques lettres de change qu'il faut ajuſter: & comme Meſſieurs le Cardinal de Sainte Cicile, & l'Ambaſſadeur, ont jugé ma perſonne neceſſaire à Naples, je ſuis parti le dixiéme de Nouembre. Ce porteur vous dira m'avoir vû embarquer: j'ay tant de hâte, que je ne puis écrire à perſonne, vous en ferez part à tous nos parens & amis, & vous n'aurez plus de mes nouvelles que de Naples, où j'ai beſoin d'eſtre puiſſamment aſſiſté d'argent; ainſi il en faut ſoliciter, & amaſſer de tous coſtez.

Le Pere Capecé Jacobin arriva des ces entrefaites, pour ſoliciter mon départ & les ſecours, mais beaucoup plus encore pour eſtre connu de moy & en obtenir la charge de mon Confeſſeur, & de mon Predicateur ordinaire pour ſe faire par là conſidérer davantage dans ſon païs: Et Nicolo Maria Mannara, revint pour faire changer les reſolutions qui avoient eſté priſes ſur mon ſujet, & demander que ſans attendre l'armée, les choſes eſtant en eſtat de perir, ſi ma perſonne ne les rétabliſſoit, & ne redonneit le cœur aux Napolitains qu'ils avoient entierément perdu, je me reſoluſſe de partir. Il me rendit en preſence de Monſieurs l'Ambaſſadeur, & de tous Meſſieurs les Miniſtres du Roy, la lettre ſuivante.

SERENISSIME SEIGNEVR.

Nous avons reçu aujourd'huy des mains de Nicolo

Maria Mannara, les dépéches de V. A. par leſquelles auſſi-bien que par ſon rapport, nous apprenons que beaucoup de perſonnes, que nous avons envoyé chargées de nos lettres à V. A. ne luy ont pas rapporté fidélement nos intentions : Ainſi nous la ſupplions tres-humblement de n'ajoûter créance qu'à luy ſeul, principalement ſur la demande qu'il fera à V. A. de noſtre part, de nous aſſiſter de munitions de guerre, & de preſſer la venuë de l'armée navale de France, dont nous avons vn extréme beſoin ; mais ſur tout de la préſence de V. A. Et comme nous connoiſſons, que noſdits Envoyez n'ont pas aſſez particuliérement expoſé nos neceſſitez, nous nous remettons ſur tout ce que ledit Nicolo Maria Mannara luy repreſentera, en eſtant particuliérement informé. Nous attendons avec vn empreſſement & impatience extréme, la perſonne de V. A. pour conſoler tout ce Royaume, & luy faiſant vne tres-humble reverence, nous luy baiſons les mains.

De V. A.

La tres-humble & tres-obligée ſervante
LA REPUBLIQUE DE NAPLES.
GENNARE ANNEZE Généraliſſime du Peuple.

De Naples ce 3. de Novembre 1647.

Aprés la lecture de cette lettre, ledit Nicolo Maria Mannara nous apprit que les affaires eſtoient bien empirées à Naples, depuis ſon dernier voiage; Que par l'adreſſe des Eſpagnols, il s'y ſemoit tous les jours des differents bruits, qui mettoient le Peuple dans vne étrange conſternation ; Que l'on leur vouloit perſuader qu'ils ne tireroient aucun ſecours de la France ; Que je n'irois point prendre le

le commandement de leurs armes ; Que le deſſein que j avois d'attendre l'armée navale pour m'embarquer, n'eſtoit qu vn prétexte ſpecieux que je prenois, pour me dédire de l'engagement où je m'eſtois mis, & de la parole que je leur avois donnée trop legérement de les aller ſervir, connoiſſant qu'ils ſeroient abandonnez, & qu il y avoit trop peu d'honneur à acquerir, & trop de péril à courre dans cette entrepriſe ; Que Louigi del Ferro qui avoit pris la qualité d'Ambaſſadeur de France, leur avoit offert de la part du Roy vn million d'or, cinquante navires de guerre, trente galéres, dix vaiſſeaux chargez de bled, cinquante piéces de canon, douze mille hommes de pied, & quatre mille chevaux des munitions de guerre pour plus de deux ans ; Que je viendrois me mettre entre leurs mains pour oſtage de toutes ces choſes, & qu'il ſe rendroit priſonnier pour en eſtre caution de ſa teſte, & leur avoit enfin fait des offres ſi exhorbitantes, qu'elles en eſtoient & incroyables, & ridicules ; Qu'ils accuſoient Gennare de s'eſtre trop aiſément laiſſé perſuader de tous ces ſecours chimériques ; Que le Peuple en perdoit l'eſperance d'eſtre aſſiſté, & que les eſprits en eſtoient ſi fort abbatus, qu'ils eſtoient preſts à mettre bas les armes, n'ayant plus la reſolution de ſe défendre, pour ne pas aigrir davantage contre eux les Eſpagnols ; Et quoy que l'appréhenſion de leurs vengeances fût extréme, beaucoup ſe flatoient de s'en pouvoir délivrer, croyant que le châtiment ne tomberoit que ſur la teſte de leurs Chefs : Qu'il ſe formoit déja beaucoup de cabales dans la ville, Que l'on voyoit le monde s'atrouper dans toutes les ruës, pour murmurer : Que l'on n'entendoit que des cris & des lamentations, & qu'enfin les eſprits eſtoient pleins de deſeſpoir, & de deſolation : Que tout le monde aſſuroit neant-

moins que dés qu'ils me verroient, ils renouvelleroient de vigueur & de courage, ne doutans pas que ma preſence ne fût vn témoignage certain que la France ne les vouloit pas abandonner, pour ne pas expoſer vne perſonne de ma naiſſance, & de ma conſidération; Qu'ils auroient encore quatorze ou quinze jours de patience; mais que ſi l'armée ne paroiſſoit dans ce temps-là, ils ſe rendroient pour ne vouloir plus ſe défendre, & chercheroient leur ſeurete en livrant leurs Chefs.

Cette nouvelle nous ſurprit tous, connoiſſant bien l'impoſſibilité, quelque diligence que l'on pût faire, que l'armée pût préciſément arriver dans ce temps. Car outre que l'armement qui s'en faiſoit à Toulon, n'eſtoit pas encore achevé; quand elle auroit eſté preſte de ſemettre à la voile, l'incertitude des vents, & le péril de la navigation dans vne ſaiſon ſi avancée, faiſoient, que l'on ne pouvoit pas préciſément répondre du temps, ni du jour qu'elle ſeroit à la veuë de Naples. Le Mannara reconnut bien la verité de ce que nous diſions: Mais il nous repréſenta qu'ayant à faire à vn grand Peuple, turbulent, ſeditieux, & impatient, il étoit impoſſible de le gouverner par raiſon; Qu'il faloit le perſuader par quelque choſe de preſent & d'effectif, puiſque des gens incredules, & timides, ne ſe raſſuroient pas facilement; Qu'il n'y avoit que ma ſeule preſence qui pût faire de ſi grands effets, & que dans la joie que l'on en recevroit, il ſeroit aiſé de faire entreprendre toutes choſes au Peuple de Naples, & que juſques aux femmes meſme, tout prendroit les armes; Que la haine d'Eſpagne pouvoit ſe ralentir, mais non jamais s'éteindre; & que ſous mon commandement, il n'y avoit perſonne qui ne s'exposât à la mort, & qui ne répandît juſques à la derniére goutte de ſon ſang,

pour le ſalut & la liberté de la Patrie.

Nous reſolûmes de dépécher à l'heure meſme vn Courrier, pour faire haſter la venuë de l'armée, & je m'offris de partir dés le lendemain pour l'aller attendre à Portolongon, & m'embarquer dés qu'elle paroiſtroit, ménageant par là le temps de trois ou quatre jours qu'il faudroit pour m'avertir qu'elle y fût, & pour m'y aller rendre ſur ſon avis; Et que ſi j'avois quelque autre moyen de me conduire à Naples, je ne marchanderois pas de hazarder de m'y rendre, pour y ranimer tous les cœurs, & raſſurer tous les eſprits, puiſque j'aimerois autant mourir, que de voir perdre vne ſi belle conjoncture, qui ne ſe recouvreroit pas vne autre fois, de faire vn ſi important & ſi extraordinaire ſervice à la France.

Le Mannara me répondit que ſi je voulois prendre vne ſi belle reſolution, il me ſeroit aiſé d'entrer dans Naples ſans que les vaiſſeaux ni les galéres de l'armée d'Eſpagne puſſent empécher mon paſſage; Qu'il y avoit des felouques ſubtiles ſi legéres, que les galéres, ni les brigantins ne les pouvoient joindre, dont l'on avoit l'expérience; pas vne de toutes celles qui en avoient eſté dépéchées, depuis l'arrivée de la flotte ennemie, ne s'eſtant perduë ni en allant, ni en venant; Que ſi je voulois m'en ſervir, il envoyeroit la nuit meſme en faire venir vn nombre ſuffiſant, pour m'embarquer avec toute ma ſuite, qui ſeroit arrivé dans trois jours.

Meſſieurs les Cardinaux commencerent à ſe regarder l'vn l'autre, incertains de la reſolution que je voudrois prendre, pour en voir trop clairement le péril, eſtant dangereux ſi l'on évitoit le hazard que les ennemis pouvoient faire courre, de s'expoſer aux orages de cette mer, dont la navigation eſt plus à craindre que d'aucune autre, des coſtes de la

Méditerranée, & principalement dans le mois de Novembre, qui eſt le temps où s'élevent dans les plages, dont elle eſt remplie, les plus furieuſes tempeſtes. Monſieur de Fontenay voyant la neceſſité de mon paſſage, & n'oſant me conſeiller directement, dit, qu'en effet, ces felouques eſtoient ſi heureuſes, & leurs Mariniers ſi experimentez qu'il y avoit peu de péril à s'y fier, & que le trajet eſtoit ſi court, que prenant bien le temps comme ils le ſavoient faire, il n'y avoit quaſi pas de fortune à courre. Je me mis à rire & le regardant, luy dis, que s'il avoit envie de me faire tenter l'embarquement il n'en prenoit pas le moyen, qu'il n'avoit qu'à me dire qu'il importoit au ſervice du Roy, que je ne pouvois rien faire de plus agréable, de plus vtile, & de plus avantageux pour la France; & que jamais perſonne ne s'eſtoit expoſé à vn danger ſi grand, & ſi évident, & que je ſerois preſt à l'heure méme de l'entreprendre, puiſque je faiſois gloire de connoître le péril, & le mépriſer, & que la facilité m'oſtoit le gouſt des entrepriſes. Je luy dis enſuite, que puiſqu'il faloit ſervir le Roy, je ne craignois rien, & que je riſquerois tout avec joie, & ordonnai à l'heure meſme à Nicolo Maria Mannara d'envoyer toute la nuit querir des felouques, & de mander au Peuple de Naples qu'il me verroit bien-tôt dans ſa ville les armes à la main pour ſa défenſe, ou que je ſerois mort en chemin. Alors il ſe mit à genoux pour me remercier au nom de tout le Peuple, dont j'allois eſtre le liberateur, & au particulier de Gennare à qui je ſauvois la vie, qu'il ne pouvoit conſerver que fort peu de jours, à moins que ma perſonne le garentît du péril où il eſtoit expoſé, & dequoy il eſtoit demeuré d'accord, en cas que l'armée navale tardât plus de quinze jours à paroiſtre, ou que ma venuë fût differée. Monſieur

l'Ambaſſadeur me remercia de la part du Roy du zéle, & de la paſſion qui m'obligeoient à me hazarder de ſi bonne grace pour les intereſts de la Couronne, & m'aſſura de faire valoir ma reſolution autant qu'elle le meritoit, & qu'elle eſtoit extraordinaire; Meſſieurs les Cardinaux en eſtant aſſez ſurpris, me dirent les choſes du monde les plus obligeantes, & me cajolant ſur l'action qu'ils me voyoient entreprendre ſi gayement, m'aſſurérent que par-là j'effaçois tous les Heros de l'antiquité, & me mettoient au deſſus de ceux de la vieille Rome.

J'appris enſuite du meſme Député que la poudre manquoit dans Naples; & je me reſolus d'en porter avec moy le plus qu'il me ſeroit poſſible, & luy m'aſſura qu'avec ce ſecours, & ma preſence l'on attendroit patiemment ceux de France, & l'arrivée de ſon armée navale. Je preſſai ſur l heure la dépéche du Courrier qu on avoit reſolu pour la faire venir, eſtant bien juſte que l'embarquement que j'allois faire ſi reſolument, ſur les felouques, avançât plûtôt qu'il ne retardât ſon arrivée, afin de me laiſſer moins de temps en péril, aprés en avoir volontairement couru vn ſi grand.

Durant que le Mannara alloit écrire à Naples, nous nous mîmes en converſation Meſſieurs les Miniſtres de ſa Majeſté, & moy; & comme ils ne pouvoient ceſſer de me louër, je leur dis, que ſi ce que j allois faire eſtoit vne ſi belle choſe, il eſtoit impoſſible qu'elle ne m'acquît grand crédit, & grande autorité dans l'eſprit des Napolitains, & qu'aprés m'y eſtre établi par d'autres ſervices auſſi importans, que j eſperois de ne guere tarder à leur rendre, je ſerois en état de leur perſuader toutes choſes, & eux de ne contredire en rien mes ſentimens: Qu'alors je pourrois ménager qu'ils ſe don-

naſſent au Roy, & que je ferois exécuter ſi promptement cette reſolution, que le Pape, & tous les Princes d'Italie, quelque jalouſie qu'ils en puſſent prendre, n'auroient pas le temps de s'y oppoſer. Ils me repondirent, comme ils avoient déja fait à noſtre autre conférence, que ſi le Roy n'en avoit pas la penſée, ni ne vouloit pas ſeulement qu'on l'en crût capable; qu'il y avoit trop peu à gagner, & trop à hazarder dans cette propoſition; qu'il faloit laiſſer le choix au Royaume de Naples, & à la fortune, du maiſtre qu'ils devoient avoir; Que hors l'Eſpagnol, tout ſeroit égal à la France, qu'il ne faloit ſonger qu'à le chaſſer, (comme ils me l'avoient déja dit) & laiſſer faire le reſte au temps; & au hazard. Je propoſai enſuite de faire tomber l'élection, ou ſur Monſieur, ou ſur feu Monſieur le Duc d'Orleans. Ils me répondirent que le dernier eſtoit caſſé, incommodé des gouttes, & peu portatif; qu'il aimoit le repos, & ne ſe reſoudroit jamais à quitter la France, pour aller regner en vn lieu où la Couronne ſeroit mal aſſurée, & luy forcé d'eſtre toûjours les armes à la main, pour la conſerver: Que pour Monſieur, ſon enfance empécheroit que les Peuples ne puſſent penſer à luy, pour ne pouvoir eſtre de pluſieurs années en état de les défendre, ni de les gouverner. Je répondis, que ſon bas âge à mon avis luy eſtoit favorable, que l'élevant dans le païs, il en prendroit les mœurs, & la maniére; & qu'apres il y paſſeroit plûtôt pour naturel, que pour étranger: Que je pourrois juſques à ſa majorité gouverner ſous luy; ce qui ſe feroit fort aiſément, & ſans répugnance; les Napolitains eſtant vne fois accoûtumez à vivre ſous mon commandemnet, & à recevoir mes ordres; Qu'enfin je m'aſſurois que s'ils approuvoient cette affaire, de la ménager avec le temps, & de la faire réüſſir. Ils me

dirent que l'on ne leur avoit rien ordonné ſur ce ſujet; Qu'ils n'oſeroient me rien preſcrire, ne ſachant pas les intentions de la Cour; Qu'il ne faloit penſer qu'à mettre le païs en liberté, & luy laiſſer prendre aprés telle forme de gouvernement qu'il voudroit choiſir; & quelque reſolution qu'ils puſſent prendre, qu'elle ſeroit approuvée du Roy, qui les vouloit proteger ſans intereſt. Quelle inſtruction, (leur dis-je) Meſſieurs, avez-vous donc à me donner? Je voudrois avoir de bons ordres, & bien précis, afin de ne point prendre de conduite dont on pût ſe plaindre, & de ſervir le Roy auſſi agréablement, que j'eſpere de le faire vtilement. Faites bien la guerre, me répondirent-ils, chaſſez promptement les Eſpagnols de tout le Royaume de Naples, & pour le reſte, gouvernez-vous ſuivant que vous le jugerez plus à propos, & que vous trouverez de bonnes, ou de mauvaiſes conjonctures. Prenez auſſi-tôt aprés voſtre arrivée, ſix mille hommes de pied, & deux mille chevaux, pour vous aſſurer de quelque poſte, qui ouvrant le chemin d'ici à Naples, nous donne le moyen de nous entrecommuniquer aiſément, afin de pouvoir agir de concert, ayant ſouvent des nouvelles les vns des autres. Deux avis ſeulement avons nous à vous donner. Le premier, de ne ſouffrir jamais de déférence entre Dom Jüan d'Auſtriche, & vous, quelque choſe que vous ayez à négocier enſemble: & l'autre de ne vous laiſſer jamais perdre le reſpect le Peuple abuſant ſouvent des bontez que l'on a pour luy; & quand on eſt aſſez malheureux pour tomber dans le mépris, l'on a grand peine à s'en relever; ainſi il ne ſe faut jamais laiſſer tâter, ni ſe commettre trop legérement.

Voilà les ſeules inſtructions que je pûs tirer des Miniſtres du Roy: & n'ayant depuis mon départ

reçu aucuns de ſes ordres, l'on m'a à tort voulu blâmer, de m'en eſtre voulu rendre indépendant, puiſque je ne me ſuis jamais attaché qu'à la penſée de le ſervir, & de luy plaire; & que malgré tous les embarras qui m'ont eſté ſuſcitez ſon nom, je ſuis toûjours demeuré ferme dans le reſpect, & la fidélité; & tout abandonné que j'ai eſté, j'ai mieux aimé hazarder & ma liberté, & ma vie, que d'accepter les offres avantageuſes que m'ont fait ſes ennemis, comme je ferai voir dans la ſuite de ces Memoires.

Cependant, je me reſolus de faire partir le ſieur de Tilly, afin d'aller ſoliciter tous les ſecours dont j'aurois beſoin, & travailler à la négociation dont je l'avois chargé, luy promettant de luy dépécher vn Courrier, comme je fis, qui le rejoindroit en chemin, & l'aſſureroit du jour de mon embarquement ne le faiſant partir qu'aprés qu'il m'auroit vû à la mer. Je luy ordonnai de paſſer en Provence, pour envoyer promptement à Rome vn quartier de l'argent que j'avois deſtiné pour la dépenſe que j'y faiſois, dont j'avois aſſigné le fonds ſur les terres que j'ai dans ce païs, afin de payer toutes les debtes que j'y avois faites, laiſſant pour aſſurance la plus grande partie de la maiſon que j'y avois, avec ordre à mon Maiſtre-d'hoſtel de n'en point partir que tout le monde n'y fût ſatisfait, & de me venir rejoindre auſſi-tôt aprés; n'ayant pû ſur la ſomme que je reçus du Valenti, prendre ce qui eſtoit neceſſaire pour cela.

Mais quoy que l'arrivée du ſieur de Tilly, & tout ce qu'elle produiſit ne fut que long-temps aprés que je fus entré dans Naples; pour n'en pas embarraſſer la ſuite de ma narration, je ſuis d'avis de le mettre ici. Il fut reçu avec joie de ma famille, & avec des aſſurances, que je ſerois aſſiſté de tout ce qui me ſe-

roit neceſſaire, & que l'on mettroit le tout pour le tout, pour ne me laiſſer manquer de rien. Monſieur le Cardinal Mazarin prévenu par les dépeches de Monſieur ſon frere, le reçut fort agréablement, & aprés avoir loué, & approuvé mon zéle & ma reſolution, luy promit que je ne manquerois d'aucune choſe qui me pût eſtre vtile, & qu'il en prendroit vn ſoin particulier, & en feroit ſon affaire propre; que j'aurois des aſſiſtances plus promptes, & plus grandes, que je ne les attendois pas; Et enfin il trouva la Cour dans les plus favorables diſpoſitions pour moy, que j'aurois pû deſirer. Mes proches me publioient l'honneur de toute ma race, & le plus glorieux de tous les hommes qui avoient iuſques ici porté mon nom, & l'avoient ſoûtenu avec tant d'honneur, & de reputation. Mais avec toutes ces belles paroles, & toutes ces hautes & grandes eſperances qui furent ſans effet, je ne laiſſai pas d'eſtre aprés mal-heureuſement abandonné de tout le monde.

Je crus qu'avant mon départ je devois ſonder la diſpoſition de l'eſprit du Pape, & voir ſi l'amitié qu'il m'avoit fait paroître eſtoit aſſez tendre, & aſſez ſolide pour ne l'avoir pas contraire à mes deſſeins; & ſi la conſidération de l'Eſpagne ne l'empécheroit pas de m'eſtre favorable en l'obligeant de ſe mêler d'vne affaire, dont le bon ou mauvais ſuccés dépendroit en partie de la part qu'il y prendroit, par le poids que ſon autorité dõneroit au parti qu'il voudroit ou traverſer ou protéger. J'envoyai lui demander audience, qu'il m'accorda avec plaiſir, dans la curioſité qu'il avoit de ſavoir le particulier de tout ce qui ſe ménageoit. Je luy rendis vn compte exact de tout ce qui s'eſtoit traité juſques-là; & luy demandãt ſon ſentiment ſur la conduite que j'avois à tenir, il me dit, que je me devois laiſſer emporter

au cours de ma bonne fortune, qu'il ſouhaitoit de voir ſolidement établie ; m'avertit qu'ayant beaucoup de choſes à craindre, je devois eſtre dans vne continuelle défiance, & avoir l'œil ouvert, ne mépriſant, ni ne negligeant pas juſques aux moindres choſes, qui me devoient eſtre toutes de conſequence, puiſqu'il ne me pouvoit arriver de malheur qui ne me coûtât la vie; Que je ne devois point faire de fondement ſur les Miniſtres de France, reſidens dans ſa Cour, qui la pluſpart n'eſtoient pas de mes amis, & qui pour ſe faire valoir voudroient faire croire, que par leurs négociations, & leur adreſſe, ils ſeroient les auteurs de tous les bons ſuccez, que je procurerois par mes ſoins, & au péril de ma vie; Que ſi je trouvois de la facilité à faire ſoûlever le Royaume, ils l'attribuëroient à la diſpoſition des eſprits, & à la haine qu'ils porteroient à la domination d'Eſpagne; qu'ils ſe perſuaderoient mal-à-propos, que tout autre que moy auroit pû faire la meſme choſe; qu'élevant par-là leurs eſperances, ils feroient leurs efforts pour m'empécher de m'acréditer, & traverſeroient l'établiſſement de mon autorité; qu'ils ménageroient à mon inſceu des négociations ſecrettes, me formeroient cent cabales contraires, & tâcheroient de maintenir des diviſions afin d'en profiter; Qu'ils feroient paroître l'armée, ſans m'aſſiſter, feroient voir des ſecours, ſans les donner, afin que les Peuples deſeſperez fuſſent contraints de ſe jetter entre les bras de la France, par neceſſité, & de s'y ſoûmettre; Que cette penſée que l'on ne manqueroit pas de prendre ruïneroit les affaires, & me précipiteroit, connoiſſant, comme il faiſoit, la diſpoſition des naturels du païs, qui ſont cent fois plus ennemis de l'autorité Françoiſe, que de l'Eſpagnole, à cauſe de l'humeur impetueuſe & emportée de noſtre nation, & que c'étoit de là ſeul

que pourroient arriver la deſolation du Royaume, & le rétabliſſement des choſes dans leur premier état ; Que je devois également craindre les deux Couronnes, dont la moins ſuſpecte, ſeroit celle qui me feroit le plus de mal ; Que la diviſion du Peuple, & de la Nobleſſe, empécheroit tous mes progrés ; Que je ne ferois rien à moins que de les reünir ; Que ce devoit eſtre mon ſeul ſoin, & ma principale occupation ; Que ſi j'en pouvois venir à bout, la conqueſte du Royaume eſtoit aſſurée ; Qu'il me répondoit que la Nobleſſe eſtoit plus outrée, & ſouhaitoit plus la liberté que ne faiſoit le Peuple, quoy qu'elle diſſimulât ſes véritables ſentimens ; Que toute l'Italie s'oppoſeroit à l'établiſſement des François, & favoriſeroit volontiers celuy d'vn Prince Particulier ; Que je devois ſur ce plan bâtir mes eſperances, & regler ma conduite : Qu'il n'aimoit point les Eſpagnols au point que l'õ s'imaginoit ; Qu'il verroit les choſes en Pere commun, ſans s'y intereſſer, ni ſe declarer d'aucun côté ; Que les rigueurs & vexations qu'ils avoient exercées ſur tout le Royaume avoient attiré l'indignation du Ciel, dont peut-eſtre le temps eſtoit venu d'en reſſentir les effets, & en recevoir le châtiment ; Que la punition de Dieu, quoy-que lente, ne manquoit jamais d'arriver ; Que je priſſe bien garde à tous les piéges qui me ſeroient tendus de tous coſtez ; Que j'en trouverois à tous mes pas ; Qu'il faloit les éviter avec prudence ; Que j'en avois grand beſoin dans vne entrepriſe, & ſi delicate, & ſi glorieuſe ; Qu'il m'offroit ſes prieres, qu'il feroit continuellement pour la conſervation d'vne perſonne qui luy eſtoit ſi chere, & pour qui il avoit les meſmes tendreſſes, qu'vn pere peut avoir pour vn fils bien-aimé : Et me quittant aprés m'avoir donné ſa benediction, me dit en m'embraſſant, la

larme à l'œil, qu'il luy eſtoit indifférent deſormais, qui luy préſenteroit la haquenée, & qu'il la recevroit plus volontiers de ma main, que de pas vne autre.

Je le ſuppliai de vouloir écouter encore vn mot que j'avois à luy dire, & que je crus neceſſaire pour mieux reconnoître ſon intention, & voir ſes plus ſecrettes penſées, luy témoignant la reconnoiſſance que j'avois de toutes les bontez qu'il m'avoit fait paroître durant mon ſejour de Rome; & luy en faiſant mille remercîmens, je l'aſſurai que s'il avoit deſſein de profiter des revolutions preſentes, & réünir le fief de Naples au Saint Siége, qui luy appartenoit de plein droit, & plus qu'à perſonne, j'eſtois ſi fort dévoüé à ſon ſervice, que je luy offrois mon entremiſe, & mes ſoins, n'en deſirant d'autre récompenſe que la gloire de le ſervir: A quoy je croyois trouver beaucoup de facilité, dans la diſpoſition où ſeroit toute la Nobleſſe, & tous les Peuples du Royaume. Il me remercia de ma bonne volonté, & me dit qu'il eſtoit trop vieux, & n'avoit pas aſſez de vie, pour entreprendre vn ſi grand deſſein; Que ce ſeroit la ruïne de ſa famille, & qui laiſſeroit à ſes proches trop d'envie, & vne trop puiſſante inimitié, pour les pouvoir ſoûtenir aprés ſa mort; Que l'exemple de Paul IV. le rendoit ſage; Er qu'enfin il ne vouloit point commencer vn ſi grand ouvrage, pour le laiſſer imparfait; Que ſon ambition eſtoit aſſez reglée, pour ne ſouhaiter pour ſes parens qu'vne fortune mediocre, qu'ils puſſent conſerver: Qu'il m'eſtoit redevable d'vn offre ſi obligeante; Qu'il ne vouloit point s'intereſſer dans tout ce qui ſe paſſoit, qu'il verroit ſans affectation de parti: Que ſes ſouhaits ſeroient en ma faveur, & que mes avantages le toucheroient toûjours plus ſenſiblement que les ſiens pro-

pres : Et me confirmant tout ce qu'il m'avoit déja dit, m'embrassa de nouveau ; & me redonna sa benédiction; & luy ayant baisé les pieds, je pris congé de luy, & l'assurai que dés que je serois parti, Monsieur de Fontenay viendroit luy donner part de mon passage à Naples, par la participation, agréement & ordre du Roy, comme il m'avoit promis de le faire & exécuta ponctuellement le lendemain mon embarquement.

Le soir je coniurai Monsieur l'Ambassadeur, & Messieurs les Ministres du Roy de me donner quelqu'vn, pour estre de sa part auprés de moy & tenir les chiffres. Ils me proposérent le sieur de Cerisantes, faute d'en avoir d'autre pour lors capable de cét emploi : Et comme je n'avois point de Secretaire & que je pouvois m'en passer, j'en voulus avoir vn de leur main ; Ils jetterent les yeux sur le sieur Fabrani, qui avoit esté autrefois employé dãs le service de Messieurs les Barberins, & principalement de M. le Cardinal Antoine. Il me suivit dans mon voyage, & m'a servi jusques au jour de ma prison : Il estoit homme d'esprit, mais qui ne parloit point François, & ne l'entendoit que médiocrement ; Ce qui a donné lieu à quelqués plaintes que l'on fit de moy à la Cour, & dont ceux qui ne m'aimoient pas ont voulu se prévaloir pour me nuire. Toutes les dépéches que je fis de Naples furẽt toutes en Italien, ce que l'on trouva à redire, comme si j'eusse voulu me détacher de la France, & m'en faire voir indépendant, ne voulant pas mesme me servir de la langue. Mais il est aisé de juger que ce fut vn pur effet de necessité, & non pas de mon choix : l'acablement des affaires qui m'occupoient le jour & la nuit, ne me donnoit pas le temps d'écrire de ma main, il faloit me soulager de ce soin sur le sieur de Fabrani, qui ne faisant que prendre

mes ordres, & mes penſées pour les mettre par écrit, ne pouvoit le faire que dans la langue qui luy eſtoit connuë. Et de plus j'eſtois obligé, ayant affaire à des gens défians, de leur montrer toutes mes dépéche, qu'ils n auroient pas entenduë en François Ce qui eſt & ſi innocent ſi convainquant, que je ne dois pas m'arreſter à me juſtifier d'vne accuſation ſi frivole. Ce que je ne touche auſſi qu'en paſſant, pour faire voir que l'on n'a rien oublié pour me rendre de mauvais offices, & qu il faloit que j'en donnaſſe bien peu de lieu par ma conduite puiſque l'on s'eſt attaché à vne choſe de ſi peu d importance.

Les felouques enfin eſtant arrivées, je me préparai ſerieuſement à me mettre en chemin, & fis mes adieux à toutes les perſonnes pour qui j avois du reſpect, & de l'amitié : & Monſieur le Cardinal d'Eſt eſtant auprés de Monſieur le Duc de Modéne ſon frere, ie luy écrivis, pour luy donner part de mes avantutes, & prendre congé de luy; ayant bien de la douleur de ne pouvoir moy-meſme ſatisfaire à ce dévoir, à quoy j eſtois obligé, non ſeulement à cauſe de la parenté & amitié étroite qui eſtoit entre nous, mais pour luy eſtre redevable d avoir voulu, quoy que je tâchaſſe de m'en défendre de peur de l'incommoder, que je me ſerviſſe toújours de ſon équipage & de ſes caroſſes, tout le temps que j'ai ſejourné dans Rome. J'écrivis auſſi à Monſieur le Cardinal Grimaldi qui eſtoit à Modéne, la lettre ſuivante.

A MONSIEUR
LE CARDINAL GRIMALDI.

MONSIEUR,

Ie croy que V. E. aura eſté bien informée par Monſieur l'Ambaſſadeur, de la négociation qu'il a traittée avec les Napolitains, & que les Miniſtres de France ne faiſant rien ſans ſa participation & ſon approbation, il n'eſt pas beſoin que ie luy diſe des particularitez qu'elle ſait mieux que moy : Toutefois je n'ai pû m'empêcher de luy donner part de mon embarquement pour Naples, & luy demander l'aſſiſtance de ſes ſages conſeils, dans vne entrepriſe ſi pleine de difficultez, & de dangers. Les bontez que V. E. m'a témoignées depuis que je ſuis à Rome, me font eſperer toutes choſes de ſa generoſité ; & je ſuis aſſuré que pour en eſtre puiſſamment ſecouru en cette occurrence, il ſuffit qu'elle ſache qu'il y va de l'honneur de la France, dont V. E. ſoûtient glorieuſement les intereſts & la réputation. Si ie ſuis aſſez heureux pour ſervir vtilement le Roy en cette occurrence, i'envoyeray vn exprés à V. E. luy en porter la nouvelle, & la remercier de toutes ſes bontez, dont j'eſperois luy aller rendre graces moy-meſme, avant que de retourner en France : ſuppliant V. E. de croire, que ie chercheray tous les moyens de luy en témoigner ma reconnoiſſance, & de faire paroître que ie ſuis plus que perſonne,

MONSIEUR,

De V. E.

Le tres-humble, & tres-obligé ſerviteur, LE DVC DE GVISE.

Ma Cour eſtoit fort groſſe de Mariniers Napolitains, & je les envoyois à toutes les heures du jour, pour voir s'il n'y avoit point d'apparence que le temps ſe mît au beau & que le vent s'aſſurât pour me rendre promptement à Naples, dont je mourrois d'impatience; mais je fus neuf jours continuellement dans cette attente. L'on me vint vn ſoir donner avis qu'il eſtoit arrivé vne felouque; l'Impatience de ſavoir quelque choſe de nouveau m'en envoya querir les Mariniers, qui m'apprirent qu'ils avoient apporté vn vieux Avocat nommé Franciſco de Paſti, pour traitter quelque choſe de la part de la République. Monſieur de Fontenay me fit ſecret, & de ſa venuë, & de ſa négociation, je feignis de n'en avoir ni ſoupçon ni connoiſſance, & reconnus ce que je devois attendre de luy, qui commançoit par vn procédé ſi deſobligeant & ſe cachoit de moy dans des affaires où j'avois vn ſi notable intereſt. Franciſco de Paſti à ſon retour m'informa de toutes choſes; & je crus que c'eſtoit par honte, que Monſieur l'Ambaſſadeur m'avoit fait ce ſecret, ne voulant pas que je connuſſe qu'il donnoit trop legérement à tout ce qui luy eſtoit propoſé. L'opinion de quelques-vns de Naples avoient euë, que pour avancer les ſecours du Roy, il faloit en quelque façon s'y ſoûmettre, & avoient pour cét effet fait charger ce bon homme d'aller offrir vn tribut tous les ans à la France, qui eſtoit plus choquer le Pape que d'en prétendre la ſouveraineté & perdre la conſidération, pour vne choſe déraiſonnable que l'on vouloit avoir, quand il étoit queſtion de s'acquerir vn grand Royaume. Cependant, cette offre fut réçuë à bras ouverts, l'on fit myſtere de cette affaire, & Monſieur de Fontenay crut, en ajuſtant ce traitté, avoir rendu vn ſervice à la France d'vne importance extraordinaire, ne ſe

ſouvenant pas que le Roy Charles VIII. fort ambitieux, & fort éclairé, l'avoit autrefois refuſé, reconnoiſſant bien qu'vn Royaume ne pouvant avoir qu'vn Seigneur dominant, ne peut payer de tribut à deux en meſme temps, d'ont l'égalité du pouvoir eſtant incompatible, en détruit l'avantage & la gloire.

LES MEMOIRES DE FEV MONSIEVR LE DVC DE GVISE.

LIVRE II.

LEs felouques de Naples m'attendant depuis ſept ou huit jours à Fiumicine, pour m'embarquer, les Députez envoyez du Peuple preſſerent extraordinairement mon départ, la ville étant reduite, comme j'ai déja dit à telle extremité, ſi diviſée, & ſi fort abbattuë d'eſperance & de cœur, que la reſolution avoit eſté priſe de ſe remettre en l'obeïſſance des Eſpagnols, & ſe rendre avec leurs Chefs à diſcretion, ſi dans le Samedi 16. du mois de Novembre, l'armée navale du Roy n'y arrivoit, ou qu'ils ne fuſſent ſecourus. La neceſſité que l'on avoit de ma perſonne me donnant lieu de prendre de plus grandes aſſeurances d'eſtre ſoûtenu dans vne telle entrepriſe, de toutes les aſſiſtances neceſſaires: Je fis paroiſtre quelque refroidiſſement d'executer

vn deſſein ſi hazardeux attendu, comme je l'eſtois, de toutes les forces de mer d'Eſpagne, & outre ſes galéres & ſes vaiſſeaux, de grande quantité de felouques, & de brigantins. Les Miniſtres du Roy qui voyoient que du ſeul paſſage de ma perſonne dépendoit la continuation, ou la fin de la revolte de Naples; ſe ſervirent de toutes ſortes d adreſſes pour me faire valoir l'importance du ſervice que je rendrois à la Couronne, en me ſacrifiant pour ſes intereſts, & la reputation que je pourrois acquerir par vne action ſi extraordinaire. Et comme ils connoiſſoient l eſtime & l'amitié que j'avois pour la perſonne de Monſieur le Chevalier d Igbi, qui ſe trouvoit pour lors à Rome chargé des affaires de la Reine d'Angleterre; ils le jugérent propre à me perſuader. Je feignis de me rendre à ſes raiſons, pourveu que l'on m'aſſurât de la part du Roy d'envoyer promptement à Naples ſon armée navale à mes ordres, chargée de tous les ſecours que j'avois recherchez.

Mes juſtes demandes m'ayant eſté confirmées de la part du Roy, par Monſieur de Fontenay ſon Ambaſſadeur, Meſſieurs les Cardinaux Theodoli, Urſini, de Sainte Cecile, & l Abbé de Saint Nicolas ſes Miniſtres à Rome; Monſieur le Cardinal d'Eſt Protecteur de France, en eſtant pour lors abſent, & le Cardinal Grimaldi eſtant à Modéne pour traitter avec le Duc: Je leur donnai parole d'entrer dans Naples d'y raſſurer les eſprits, & d y maintenir tout le monde les armes à la main, juſques à tant que l'armée fût arrivé, & que rien que ma mort ne pourroit en empécher l'execution; que pour cét effet, je partirois auſſi-tôt que je verrois le vent aſſuré pour mon paſſage. Et quoy que tous ces Meſſieurs fuſſent d avis que je m'allaſſe embarquer *incognito*, je jugeai qu'il ſeroit aiſé de m'aſ-

ſommer par les chemins, les Eſpagnols ne manquant pas d'eſpions pour les avertir de mon départ ; Et ſuppliai Monſieur l'Ambaſſadeur de commander à tous les François qui eſtoient à Rome, de monter à cheval pour m accompagner, trouvant la choſe plus honorable pour moy, & beaucoup plus ſeure, puiſque je ne pourrois eſtre attaqué, que par vn corps conſidérable de troupes, que le Pape ne permettroit pas qu'on aſſemblât dans ſes Eſtats.

Le Mercredi treiziéme de Novembre, ayant eſté averti à mon lever, par les Mariniers des felouques qui me devoient porter, que le vent eſtoit changé, & aſsuré au beau pour quelques jours, j'allai m'en éclaircir moy-meſme, & en rendis compte aprés à Monſieur l'Ambaſsadeur, & luy dis, que je ſerois preſt à partir immediatement aprés le dîner. Je fus entendre la Meſse, & aprés avoir donné ordre, à mon retour chez moy, à tout ce qui m'eſtoit neceſsaire pour vn voiage ſi précipité, quittant, au ſortir de table mes habits de ville, pour en prendre de guerre, je parus le colet de buffle ſur le corps, & déclarai à tous ceux que la nouveauté de ce changement avoit attirez chez moy, que je m'en allois à Naples, bien reſolu d'y périr, ou d'en chaſser les Eſpagnols. Monſieur l'Ambaſsadeur me vint prendre pour me conduire dans ſon caroſse, juſques à Saint Paul, accompagné de Meſſieurs les Abbez de Saint Nicolas, & de la Feuillade, & ſuivi de tout ce qu'il y avoit de François à Rome à cheval, en faiſant mener en main celuy dont je me devois ſervir. Je paſsai dans cét équipage au travers de la place d'Eſpagne, pour faire voir aux Eſpagnols, que quand il eſtoit queſtion de ſervir la Couronne, je faiſois gloire de me declarer leur ennemi. Aprés avoir fait mes priéres devant le Crucifix miraculeux de l'Egliſe de Saint Paul, je pris congé de

Monſieur l'Ambaſſadeur, & montant à cheval, mon Trompette ſonnant, je pris ma marche droit à Fiumicine, où eſtant arrivé ſur les deux heures aprés minuit, je viſitai les felouques qui m'attendoient, dont je choiſis la plus petite, & la plus legere, pour pouvoir plus aiſément me ſauver devant les galéres, & les brigantins des ennemis. J'eſtois accompagné de vingt-deux perſonnes en tout; ce nombre eſtant compoſé des envoyez du Peuple de Naples, de quelques officiers, & de cinq, ou ſix de mes domeſtiques: Et le Capitaine Andréa Portaro qui commandoit la felouque que je montois, m'ayant repreſenté qu'elle ſeroit trop chargée ſi j'avois avec moi vn Valet de chambre, & vn Trompette, je fis embarquer le dernier ſur vn autre bâtiment. Ma petite armée eſtoit compoſée de trois brigantins, & huit felouques, dont quatre eſtoient chargées de ſix milliers de poudres, que j'avois achetez à Palo, port de mer du Duc de Bracciano, pour porter à Naples, eſtant informé que le Peuple n'en avoit plus. J'y portois auſſi avec moy quatre mille piſtoles, qui m'y ont ſervi vtilement, comme l'on verra cy-aprés, & qui eſt le ſeul argent que j'ai pû recevoir de dehors en cinq mois de temps que je me ſuis maintenu ſans aucun ſecours, horſmis deux mille écus qui me furent apportez par le reſte de mes gens que j'avois laiſſé à Rome.

Le Jeudi, environ ſur les quatre heures, je me mis à la voile, avec vn temps favorable, & aſſez frais; donnai à vn Valet de chambre nommé Caillet, mes dépéches pour la Cour, avec ordre de dire qu'il m'avoit vû partir, & que l'on ne recevroit plus d'autres nouvelles que celle de ma mort, ou de mon entrée dans Naples. Environ ſur le midi, l'on découvrit deux brigantins ſur noſtre route, avec la banniére d'Eſpagne, je leur fis auſſi-tôt

donner la chaſſe, & les ayant obligez de venir à bord, je reconnus qu'ils eſtoient Siciliens, chargez de citrons & d'autres fruits pour Rome: Je n'appris d'eux aucune nouvelles pour n'avoir pas touché à Naples, & leur laiſſai faire leur chemin, à condition d'aller rendre compte à Monſieur l'Ambaſſadeur de l'heure, & du lieu où ils m'avoient rencontré. Sur les quatre-heures du ſoir, je découvris l'Iſle de Pons, d'où je vis en meſme temps ſortir deux galéres, qui firent fumée, pour en avertir trois autres qui eſtoient à Terracine; qui répondirent auſſi-tôt à leur ſignal, & toute la coſte venant à eſtre avertie par de ſemblables fumées de mon paſſage, cinq autres galéres ſe tinrent preſtes dans Gayette pour s'y oppoſer. Je fis en meſme temps aſſembler toutes les felouques autour de la mienne, pour donner ordre de me laiſſer aller tout ſeul, avec défenſes de me ſuivre, jugeant que les galéres s'attacheroient à pourſuivre le plus grand corps des felouques, les croyant de conſerve auprés de la mienne, laquelle eſtant ſeule, ſeroit & moins obſervée, & moins ſuivie. Je fis en meſme temps amener la voile, & faiſant force de rames, je gagnai la terre, afin que ſon ombre, la nuit commençant à approcher, couvrant le corps de ma felouque, les galéres qui me ſuivoient en perdiſſent la veuë. Mes Mariniers eſtoient d'avis, quand nous approchâmes de Gayette, de ſe mettre au large; mais je fis mettre le Cap droit à la Tour de Roland, afin que me croyant vne felouque amie, l'on m'attendît, & que je puſſe avant que d'eſtre reconnu des ennemis, & que leur galéres euſſent ſarpé, eſtre déja bien loin. Je paſſai donc ſi prés du château, que nous répondîmes à la ſentinelle que j'étois vn Courrier, expedié au Vice-Roy de Naples; & au lieu d'aller mouïller dans le port, je commen-

çai à m'en écarter ; & pour lors les galeres ſe mirent en devoir de me ſuivre : Mais vn vent furieux du Garillant s'eſtant levé, & donnant dans la bouche du port, les empécha, quelque effort qu'elles puiſſent faire, d'en ſortir. Je voulus me ſervir de ce vent frais pour mettre à la voile, & pour faire plus de chemin : mais l'ayant pris pardevant, nous fûmes démâtez, & faillîmes à nous perdre. Deux coups de mer nous briſérent deux timons, l'vn aprés l'autre, & ayant mis vne rame pour gouvernail, avec bien du péril, & de la peine, nous achevâmes de paſſer le Golphe, & avec beaucoup de joie, nous nous vîmes couverts d'vn terrein.

A la pointe du jour, nous nous trouvâmes proche de l'Iſle d'Iſchia, où mes Mariniers me voulurent perſuader de chercher vn abri, pour laiſſer paſſer le jour, & entrer plus facilement dans Naples la nuit: mais je reſiſtai à ce ſentiment, appréhendant qu'étant découvert, ou par l'infidélité de quelqu'vn d'eux, ou par quelque autre accident inopiné, je ne tombaſſe ſans combat entre les mains des ennemis. La peur les faiſant opiniâtrer en leur ſentiment, je fus contraint de mettre l'épée à la main, & les faire voguer. Auſſi-tôt que nous eûmes paſſé les bouches, nous découvrîmes la ville de Naples, & l'armée d'Eſpagne, qui eſtoit devant : Et pour pouvoir mieux reſoudre ce que j'aurois à faire, je m'informai ſoigneuſement de tous les poſtes que tenoient les ennemis, & voulus ſavoir qui eſtoit le maiſtre des terreins qui eſtoient au deſſus, & au deſſous de la ville. Je commandai à l'heure meſme d'aller droit à la Capitaine qui portoit l'Etendart, pour faire que l'on m'attendît, & avoir le temps de m'éloigner, avant que les vaiſſeaux euſſent mis leurs barques longues, & les chaloupes à la mer. Comme je fus à deux portées de canon de la Capi-

tane, au lieu de m'en aller droit à la ville, je pris ma route au deſſous, vers la tour du Crec, pour empécher que les felouques de Chiaye, & de Sainte Lucie ne me puſſent couper chemin: Et pour donner avis à la ville de mon arrivée; j'ordonnai à mes Mariniers, en paſſant au travers de l'armée d Eſpagne, de crier qu'ils me portoient, & me levant debout ſur la poupe, je commençai à faire ſigne du chapeau, pour obliger de l'infanterie à ſortir, & venir me recevoir à mon débarquement. Je fus auſſi-tôt ſuivi de tout ce que les ennemis purent mettre à la mer de bâtiment à rame, & ſaluë de toute l'artillerie des châteaux, du mole, des vaiſſeaux, & des galéres. J'abordai terre vne lieuë au deſſous de la ville; & donnant les ordres aux mouſquetaires qui m'eſtoient venus recevoir, de faire vn feu continuel ſur les bâtimens des ennemis qui preſſoient trop, je coſtoyai Reſene, & Portici, & ne voulut point débarquer, que je ne fuſſe arrivé à la faveur de cette eſcarmouche, & au bruit de toutes les canonnades des ennemis, à la place de la Cavallerie dans le fauxbourg de Lorette: Où ſautant à terre, le Vendredi quinziéme, ſur les onze heures, je fus reçu avec vn applaudiſſement incroyable d'vn nombre infini de peuple, qui me portant en l'air quelque eſpace de temps, me mirent ſur vn beau Courſier qui m'avoit eſté préparé, ſur lequel je fis mon entrée dans la ville, & allai deſcendre à l'Egliſe de Noſtre-Dame des Carmes, pour la remercier du bon ſuccés de mon paſſage, & reçus de la main du Prieur le Scapulaire.

✕ L'on ne peut exprimer la joie de tout ce Peuple, ni les reſpects & témoignages d'affection qu'ils me rendirent, qui allérent juſqu'à l'adoration, & l'idolâtrie, venant brûler de l'encens au nez de mon cheval; & ce qui me parut, & plus extraordinaire

&

& de meilleur augure; Ce fut que parmi cette multitude innombrable de gens amaſſez pour me voir débarquer, il n'y eut pas vne ſeule perſonne de bleſſée, de plus de mille coups de canon qui furent tirez des châteaux, du port, des vaiſſeaux, & des galéres. Comme j'achevois d'entendre la Meſſe, le beau-frere de Gennare Anneze me vint faire vn compliment de ſa part, & des excuſes de n'eſtre point venu me recevoir, ne ſe croyant point en ſeureté hors du Tourjon des Carmes, où il m'attendoit auec vne impatience extréme. Je m'y rendis auſſi-tôt, & le trouvai ſur vne petite terraſſe à l'entrée de ſon logement, où par vn compliment aſſez mal arrangé, il me témoigna autant que ſon ignorance, & ſon incapacité luy purent permettre, la joie qu'il avoit de me voir; puiſque ſans mon arrivée, il devoit le lendemain matin eſtre livré aux Eſpagnols, & par conſequent au ſupplice, ſa fortune n'en ayant reculé l'execution que de ſix ou ſept mois. Beaucoup de gens eſtoient accourus, pour aſſiſter à cette entreveuë, dont les circonſtances pouvoient donner de la curioſité. Je ne fus pas peu ſurpris de l'aveuglement du Peuple de Naples d'avoir choiſi vn homme de cette ſorte, pour leur General; la perſonne m'en parut aſſez extraordinaire, pour me croire, avec la perte du moins de temps qu'il me ſera poſſible, obligé d'en faire ici le portrait.

C'eſtoit vn petit homme de fort méchante taille, fort noir, les yeux enfoncez dans la teſte, les cheveux courts, qui luy découvroient de grandes oreilles, la bouche fort fenduë, la barbe raze, qui commençoit à griſonner; le ſon de ſa voix eſtoit fort gros, & fort enroüé, ne pouvant dire deux paroles de ſuite ſans héſiter, continuellement en inquiétude, & ſi rempli d'appréhenſion, que le moindre bruit du

monde le faiſoit treſſaillir. Il eſtoit accompagné d'vne vingtaine de Gardes, dont la mine n'eſtoit pas plus relevée qué la ſienne. Il avoit vn colet de buſle des manches de velours cramoiſi, des chauſſes d'écarlatte, vn bonnet de toile d'or de meſme couleur ſur la teſte, qu'il eut aſſez de peine de m'oſter en me ſalüant, vne ceinture de velous rouge, garnie de trois piſtolets de châque coſté; il ne portoit point d'épée, mais en recompenſe il tenoit vn gros mouſqueton dans la main. La premiere careſſe qu'il me fit, fut de m'oſter mon chapeau, & de me faire apporter en ſa place dans vn baſſin d'argent, vn bonnet tout pareil au ſien, & me prenant par la main, me conduiſit dans la ſalle, dont il fit en diligence fermer les portes, défendant à ſes gardes de ne laiſſer entrer perſonne, de peur qu'on ne vinſt l'égorger. Auſſi-tôt que nous fûmes aſſis, je luy preſentai la lettre que Monſieur le Marquis de Fontenay m'avoit chargé de luy rendre, & l'aſſurai, comme il m'avoit eſté ordonné, de la protection de la France, de la venuë de ſon armée navale, & de tous les ſecours dont les Napolitains pourroient avoir beſoin pour ſe mettre en liberté, & ſe délivrer de l'oppreſſion des Eſpagnols. Il me répondit avec plus de ſatisfaction que d'éloquence, & ayant ouvert la lettre que je luy avois renduë, il la parcourut toute de la veuë, & faiſant la meſme choſe apres l'avoir tournée de tous les quatre coſtez, il me la rejetta, en me diſant qu'il ne ſavoit pas lire, & en me priant de luy en dire le contenu.

Sur ces entrefaites, l'on vient heurter à la porte, comme ſi on euſt voulu l'enfoncer; tout le monde courut à l'allarme, & la voix s'eſtant élevée de dehors que c'eſtoit Monſieur l'Ambaſſadeur de France qui me vouloit voir, elle luy fut ouverte; & me preparant à l'aller recevoir, avec la ceremonie deuë

à ſon caractere, je fus ſurpris de voir vn homme ſans chapeau, l'épée à la main, deux gros chapelets d'Ermite au col, qu'il diſoit porter, l'vn pour prier Dieu pour le Roy, & l'autre pour le Peuple; qui ſe couchant tout de ſon long, & jettant ſon épée, vint embraſſer mes jambes, pour me baiſer les pieds. Je le relevai avec aſſez de peine, & demeurai en doute, ſi je devois luy rendre la lettre de Monſieur de Fontenay, qui le traittoit d'Excellence, & d'Ambaſſadeur du Roy, voyant en la perſonne du ſieur Loüigi del Ferro, plûtôt la figure d'vn fol échappé des petites Maiſons, que d'vn Miniſtre d'vne grande Couronne: Mais croyant qu'il pouvoit avoir quelque bonne qualité cachée, que je n'avois pas encore découverte, veu le grand credit que celuy qui m'avoit chargé de ſa dépéche, m'avoit aſſuré qu'il s'eſtoit acquis parmi le Peuple; je fus obligé de la luy remettre entre les mains, de peur d'eſtre blâmé de n'avoir pas executé ponctuellement ce qu'on m'avoit ordonné.

Nous entendîmes vn grand bruit dans la ruë, du tumulte du Peuple, qui demandoit à me voir; pour ſatisfaire à ſa curioſité, je me mis à vne feneſtre, & Gennare m'ayant fait apporter dans deux baſſins, vn ſac de ſequins, & vn autre de monnoye blanche, je les jettai ſur le Peuple, & durant qu'ils ſe battoient pour les ramaſſer, je crus qu'il eſtoit temps de demander à dîner, n'ayant point mangé depuis Rome, à cauſe de la grande bouraſque que j'avois couruë ſur la mer. Gennare me fit des excuſes de la méchante chére qu'il me feroit, n'oſant, de peur d'eſtre empoiſonné, ſe ſervir pour cuiſinier, que de ſa femme, auſſi mal adroite à ce métier, qu'à faire la perſonne de qualité. Elle apporta le premier plat, habillée d'vne robbe de brocard bleu, en broderie d'argent, avec vn gard'enfant, vne chaîne

de pierrerie, vn beau collier de perles, des pendans d'oreilles de diamans, toutes dépouïlles de la Ducheſſe de Matalonne ; & en ce ſuperbe équipage, il la faiſoit beau voir faire la cuiſine, laver les plats, & ſe divertir l'apreſdinée à blanchir, & étendre du linge. J'appellai Loüigi del Ferro, comme Ambaſſadeur, pour venir laver avec nous : Mais Gennare me répondit que je me mocquois, & qu'il avoit accoûtumé de la traitter comme vn chien : & comme j'eus demandé à boire, il m'en alla querir auſſi-tôt; diſant qu'il n'appartenoit qu'à luy de me ſervir, à cauſe de ſa qualité : Il me donna à boire à genoux; ce que ne voulant pas ſouffrir, Gennare me dit qu'il le ſervoit de meſme, ce que je vis incontinent aprés. Le dîné ne dura gueres, & toutes choſes y eſtoient ſi mal propres, & de ſi méchant gouſt, que ſans le pain, la ſalade, le vin, & le fruit, que je trouvai excellens, je courois fortune de mourir de faim.

Au ſortir de table, je demandai que l'on me fît venir le Corps de ville ; le Conſeil que l'on avoit donné à Gennare, à cauſe de ſon incapacité, compoſé d'vne perſonne de chaque quartier, nommée exprés par le Peuple; les Officiers généraux, Meſtres de Camp, & principaux Capitaines, & généralement tous ceux qui pouvoient avoir de l'autorité dans la ville: afin de m'inſtruire de l'état de toutes les affaires, & pourvoir ſans perdre de temps, à toutes les choſes dont l'on pourroit avoir beſoin, rémedier à tous les deſordres, & me mettre en eſtat de faire vne vigoureuſe défenſe contre les Eſpagnols, & donner le temps à l'arrivée de l'armée navale, & au ſecours que j'avois fait eſperer à cette grande ville, de la puiſſante protection du Roy.

Je trouvai qu'il n'y reſtoit plus de vivres que pour douze ou quatorze jours; Que le fonds deſtiné

pour en acheter, avoit eſté malicieuſement conſumé; Que de cent ſoixante & dix mille hommes que l'on m'avoit fait entendre quand j eſtois à Rome, que je trouverois ſous les armes, il n'y en avoit pas quatre mille de pied,& trois cens chevaux en eſtat de ſervir, diſtribuez en corps de regiment, & campagnies particuliéres, ſous des Officiers incapables, & ſans expérience; Que le reſte du Peuple s'eſtant laſſé, ne vouloit plus prendre les armes, & que ce petit nombre occupé à la garde, chacun de ſon quartier, refuſoit de demeurer la nuit dans ſon poſte,à moins que d'eſtre payé journellement; Qu'il n'y avoit plus de poudres dans la ville que celles que j'avois portées avec moy; Qu'il n'y avoit point d'argent; Que la diviſion,& l'inimitié s'eſtant miſe entre Gennare Anneze, & Pepe Palombe, Chef de la Concherie, s'accuſant l'vn l'autre de trahiſon, & d'intelligence avec les Eſpagnols, & non ſans quelque fondement, comme je l'ai reconnu depuis, ils eſtoient entrez en telle défiance, qu'ils ne ſongeoient plus qu'à ſe retrancher, & faire vn exacte garde l'vn contre l'autre,de peur que ceux du quartier de la Concherie, ne tentaſſent quelque choſe contre ceux du Marché; Ce qui tenoit tout le reſte de la ville en ſuſpens, & en crainte,que ſa ruïne, & ſon ſacagement ne pût eſtre cauſé par cette mauvaiſe intelligence, dont les ennemis ne manqueroient pas de profiter.

Comme je m'éclarciſſois du méchant eſtat, ou la ville de Naples eſtoit réduite, il arriva deux choſes aſſez conſidérables, & capables de donner de la ſurpriſe & de l'étonnemẽt à tout autre homme que moy, qui ne ſe fût pas reſolu à toutes ſortes d extremitez. Vn Boucher, Capitaine du quartier de Porto, nommé Iommo Ropolo, homme ſeditieux & emporté, enfonça la porte de la chambre où

nous eſtions au Conſeil, & s'approchant de Gennare, & l'appellant traître, luy donna de toute ſa force, trois ou quatre coup du plat de la main ſur le col, qu'il avoit découvert, en luy jurant qu'il lui vouloit couper la teſte, dont rien ne l'empéchoit que ma préſence, & le reſpect qu'il me portoit. Gennare ſe jetta à ſes pieds, ſe mit à pleurer, & luy embraſſant les genoux, luy demanda la vie; & ſa femme accourant au bruit, & ſe mettant en meſme poſture devant moy, me conjura de le vouloir conſerver. Je m'entremis de cét accommodement, & l'ayant fait avec aſſez d'autorité, je renvoyai ledit Iommo Ropolo à ſon quartier, avec aſſurance que je l'irois viſiter le lendemain, comme tous les autres de la ville, luy ordonnant cependant de faire bonne garde.

A peine ce différent eſtoit-il terminé, & avions nous repris nos places pour continuer le Conſeil, que nous fûmes interrompus de nouveau par vn grand bruit, d'vne grande affluence de peuple avec des cris, & des lamentations, qui nous firent connoiſtre, qu'il faloit qu'il fût arrivé quelque étrange malheur; C'eſtoit vn fameux Bandit nommé Jacomo Rouſſe, qui eſtant ſorti de la ville trois ou quatre jours auparavant, avec douze ou quinze cens hommes de pied, & trois ou quatre cens chevaux, pour conſerver contre le Corps de la Nobleſſe, le bourg de Saint Anaſtaſe, & quelques autres, au pied de la montagne de Somme, dont la ville tiroit vn grand ſecours de bled, avoit eſté ſi rudement chargé, que la pluſpart de ſes gens avoient eſté taillez en piéces, & aſſez bon nombre demeuré priſonniers; le peu qui ſe retiroit avec luy eſtoient tous bleſſez, & luy de deux coups d'épée, l'vn ſur le viſage, & l'autre ſur la teſte. Ce triſte ſpectacle jetta vn tel effroy, que ſi le Peuple n'euſt eſté raſſuré

par mon arrivée, il auroit mis les armes bas. Les Duc de Mantalonne, Comte de Converſano, Prince d Ottayano, Dom Ferrante Carraciolo, & les autres Cavaliers ayant pouſſé vertement la déroute juſques dans les faux-bourgs de la ville, le Peuple s'y voyoit reſſerré, ſans eſperance de pouvoir plus tirer de vivres de dehors; ce malheureux combat ayant fait changer de parti à tous les lieux qui tenoient pour luy dans la campagne, & dans tout le reſte du Royaume; juſques à ceux meſme qui le matin eſtant encore en ſa faveur, avoient facilité mon abord, ſans quoy je ne pouvois éviter de tomber entre les mains des ennemis. Je laiſſe à juger par cét eſtat, où je trouvay les choſes à mon arrivée, ſi je n'eus pas beſoin d'vne extraordinaire reſolution, pour ne me pas laiſſer abbatre à tant d'accidens imprevus, ne pouvant faire de fondement que ſur ma ſeule perſonne, eſtant abandonné de tout le monde, & dépourveu generalement de toutes les choſes néceſſaires à la défenſe d'vne place, dans laquelle je me voyois renfermé.

Le reſte de la journée ſe paſſa dans le Conſeil, qui ſe trouvant à tout heure interrompu par l'arrivée des gens que Gennare avoit envoyez pour ſaccager les maiſons, où l'on luy donnoit avis que l'on pouvoit faire quelque butin, y ayant de l'argenterie cachée, ou quelque meuble de prix, ce qui eſtoit ſa principale occupation, laiſſant au hazard la conduite de toutes les autres affaires, ne finit que bien avant dans la nuit, ſans que je puſſe eſtre plus informé de l'eſtat de la ville, des forces de ſes troupes, ni de ſes neceſſitez, qu'à l'heure meſme de mon arrivée. Ce qui me fit bien juger que je ne pourrois avoir de lumiéres certaines, que celles que je prendrois de moy-meſme, par ma vigilance, & par mes ſoins.

Je paſſai le reſte de la ſoirée à recevoir des complimens de tous les particuliers de la ville, ſans pouvoir reconnoiſtre qu vne extraordinaire confuſion, vne incapacité générale dans tous les Chefs, tant pour les choſes de police, que pour celles de la guerre. La haine qu ils portoient aux Eſpagnols, ne s'expliquoit que par des paroles injurieuſes. Mais la laſſitude eſtoit ſi grande d'avoir eſté ſi long-temps les armes à la main, que perſonnes ne vouloit plus demeurer la nuit aux poſtes avancez, à moins que de ſe faire bien payer; Et ceux qui avoient dequoy, faiſoient faire leurs gardes par quelques pauvres miſerables, & s'en retournoient coucher chacun chez ſoy.

Je ne pus reconnoiſtre qui avoit plus d'autorité dans la ville, les Chefs de chaque quartier y commandant avec indépendance les vns des autres, ſans s'eſtre acquis cét avantage, ni par le merite, ni par la capacité; mais ſeulement pour avoir parlé plus haut, & fait plus de bruit que les autres: Gennare meſme, tout Général qu'il eſtoit, n'eſtoit reſpecté de perſonne, mais craint par la ſuite qu'il s'eſtoit acquiſe de toute la lie du Peuple, & principalement du Marché, à qui il donnoit la liberté de piller; Son élection n'ayant point eſté faite par le Corps de ville, ni approuvé de perſonnes des habitans, à ce que chacun diſoit en particulier; mais ſeulement par cinq, ou ſix cens petits garçons tous pieds nuds, qui rodant par toute la ville avec vn croc de Marinier ſur l'épaule, & vne faſcine poiſſée au bout, faiſoient des inſolences à tous les Bourgeois, & menaçoient de mettre le feu aux maiſons de ceux qui ne le voudroient pas reconnoître. Ces Lazares, car c'eſtoit le nom que cette canaille s'étoit donné, prirent amitié pour luy, dautant qu'il leur ſouffroit toute ſorte de licence, & juſques au

point meſme de luy perdre impunément le reſpect à toute heure, & pour l'avoir plus échauffé que tout le reſte du peuple, à crier des injures au malheureux Dom Franciſque Toralte, dont aprés la mort il fit déchirer le corps impitoyablemét par les ruës. L'on peut juger par-là du fondement que l'on pouvoit faire ſur ſa perſonne, & ſi je n'eſtoit pas à plaindre, de me trouver dans vn ſi grand deſordre, ſans ſavoir de qui je me devois défier, ou en qui je pouvois prendre confiance.

Comme il eſtoit déja fort tard, & que j'avois beſoin de repos chacun ſe retira & l'on me fit apporter vn ſouper d'auſſi mauvaiſe grace, & auſſi dégoûtant que le dîner l'avoit eſté, il ne dura gueres: & m'eſtant informé du lieu où l'on m'avoit préparé vn lict, je fus aſſez ſurpris, quand j'appris de Gennare qu'il vouloit que je couchaſſe avec lui. A quoy m'eſtant opposé autant qu'il m'eſtoit poſſible, ne voulant point donner l'incommodité à ſa femme, en prenant ſa place: Il me dit qu'elle coucheroit ſur vn matelas devant le feu avec ſa ſœur, & qu'il importoit à ſa ſeureté, qu'il me donnât la moitié de ſon lict, ſans quoy ſes ennemis luy viendroient couper la gorge; le reſpect ſeul de ma perſonne le pouvant preſerver de ce peril, dont l'apprehenſion l'avoit ſi fort préoccupé, qu'il ſe réveilla la nuit vingt fois en ſurſaut, & m'embraſſant, les larmes aux yeux, me conjura de luy ſauver la vie, & de le garentir de ceux qui le vouloient aſſaſſiner.

Il me conduiſit pour me coucher dans ſa cuiſine, où je trouvai vn lict fort riche, de brocard d'or, & au pied dans vn berceau vn petit eſclave noir âgé de deux ans, tout couvert de petite verole: force vaiſſelle d'argent, & blâche & verméille dorée, qui eſtoit en pile au milieu de la place, pluſieurs

caſſettes à demi ouvertes, dont ſortoient des chaînes, des bracelets, des perles, & autres pierreries, quelques ſacs d'argent, & d'autres de ſequins à demi-répandus, des meubles fort riches, & quantité de beaux tableaux jettez confuſément, faiſoient aſſez voir combien il avoit profité dans les pillages des maiſons des perſonnes les plus riches, & les plus qualifiées de la ville; ſans que de toutes ces richeſſes, il ait voulu iamais aſſiſter le Peuple de la moindre ſomme, ſoit pour acheter des munitions de guerre, ou de bouche, ſoit pour payer les troupes qui eſtoient ſur pied, ou faire de nouvelles levées; ce qui me deſeſpéroit, de me voir manquer de tout, & d'avoir ſi proche vn ſecours ſi conſiderable, ſans m'en pouvoir prévaloir. L'on voyoit de l'autre coſté de la cuiſine en grande quantité, toutes les choſes qui y peuvent eſtre néceſſaires, & qui avoient eſté pillées en différens endroits, avec toutes ſortes d'armes, le tout dans vne extraordinaire confuſion. Les préſens & les contributions qu'il recevoit tous les jours de toutes ſortes de chaſſes, de gibier, de volailles, de chairs ſalées, & de toutes les choſes que l'on peut manger, en tapiſſoient les murailles.

Ce fut-là le ſuperbe appartement que l'on m'avoit préparé, pour me regaler, & où me trouvant accablé de ſommeil, je ne penſai qu'à me deshabiller promptement pour me mettre au lict. Louïgi del Ferro ne voulut pas ſouffrir que perſonne m'approchât pour me débotter, maintenant qu'il n'appartenoit qu'à luy de me rendre juſqu'au moindre ſervice; je le refuſai: mais Gennare m'exhortant à le laiſſer faire, s'en fit déchauſſer, pour me montrer l'exemple, que ie ſuivis aprés ſans répugnance, & me couchai le plus promptement que je pus: Gennare auſſi-tôt ſe vint mettre auprés de moy, &

mettant vne chandelle ſur le lict, & ſe débandant vne jambe pour la penſer, je luy demandai ſi c'étoit quelque bleſſure ; Il me répondit, qu'eſtant replet naturellement, & chargé d'humeurs, vn Médecin de ſes amis luy avoit ordonné de ſe ſervir d'vn reméde que je ne nomme point, de peur de donner autant de dégoût, qu'il me fit de mal au cœur.

Voilà comme ſe paſſa la journée de mon arrivée dans Naples, & la reception que j'y reçus, dont le deſagreable commencement, aprés le prémier accablement du ſommeil, me donna le reſte de la nuit de fort méchantes heures, me faiſant faire beaucoup de refléxions ſur le préſent eſtat de mes affaires, & ſur tous les perils que j'avois à courre ; Et aprés m'eſtre reſolu à toutes ſortes d'évenemens, j'attendis le jour avec vne extréme impatience, afin d'aller travailler à toutes les choſes néceſſaires pour la conſervation de la ville où je m'eſtois jetté, & pour la mienne particuliére, puiſque ma perte, & mon ſalut ne pouvoient plus dépendre que de moy, & que je devois eſtre ſeul, l'artiſan de ma bonne ou mauvaiſe fortune.

Le Samedi au matin, dés que je fus levé, je m'en allai, avec Gennare, entendre la Meſſe en l'Egliſe des Carmes, qui ne manquoit point pour tenir ſon rang de Général du Peuple, de prendre toûjours la droite ſur moy ; Louïgi del Ferro marchant devant nous ſans chapeau, l'épée nuë, & pour paroiſtre mieux à la Françoiſe, avec de grands cheveux : Il avoit vne perruque noire de crin de cheval, pareille aux coëffures que nous donnons aux furies, dans nos balets, & crioit inceſſamment, *Viue le Peuple le Géné[ral] Gennare & le Duc de Guiſe* & transporté, ou de joie, ou de folie, il frappoit à grands coups d'épée tout ce qui ſe trouvoit en ſon chemin,

& bleſſa tant de gens, qu'il faillit d'en arriver vne émeute. Je fus contraint, pour m'en défaire, de luy donner vne commiſſion. Je trouvai à la grande porte de l'Egliſe les Religieux des Carmes avec la Croix & l eau benîte ; & le Prieur m'ayant fait vne harangue, on commença à chanter le *Te Deum*, & je fus conduit dans le baluſtre du grand Autel, pour y entendre la Meſſe ſur vn drap de pied qui m'avoit eſté preparé, ou Gennare ſe mit à genoux à ma droite. La Meſſe eſtant achevée, je fus reconduit de la meſme façon, avec vn grand applaudiſſement, & des benedictions de tout le Peuple, juſques hors l Egliſe, où je trouvai vn cheval que l'on m'avoit amené, pour aller me faire voir par toute la ville, & en viſiter tous les quartiers ; & Gennare ayant monté ſur vn courſier noir aſſez vigoureux, il luy voulut donner de l'éperon pour me venir rejoindre, & ſon cheval faiſant vn ſault, le jetta par deſſus les oreilles, tout étendu à mes pieds dont pluſieurs tirerent vn mauvais augure pour luy, qui de peur d'vn pareil accident, ſe fit tout le reſte du chemin, tenir par deux hommes, & mener ſon cheval par la bride. Aprés avoir fait le tour du Marché, où quantité de monde eſtoit accouru pour me voir, j'allai viſiter le quartier de la Concherie, ou je trouvai Pepe Palombe à la teſte de tous ſes gens ſous les armes ; Qui m'ayant fait vn grand compliment, me témoigna beaucoup de déplaiſir de n'avoir pû me venir rendre ſes devoirs, n'entrant point dans la maiſon de Gennare, pour qui il avoit vne inimitié extréme ; & comme il me témoigna beaucoup d'affection, & d'attachement à ma perſonne, je luy dis que je voulois qu'il fût de mes amis, & prendre vn ſoin particulier de ſa fortune ; Je le fis ſur l'heure meſme Meſtre de Camp du Régiment d'infanterie que je voulois lever ſous mon

nom, & luy ordonnai de ſe tenir auprés de moy, pour porter mes ordres par tout, en qualité de mon Aide de Camp général : Ce que je fis pour le gagner, eſtant vne des perſonnes plus conſidérées, & de plus de ſuite parmi le Peuple ; comme auſſi pour l'obſeruer de plus prés, à cauſe de la juſte défiance qu'on m'auoit dit que je devois avoir de luy. Il me fit paroître beaucoup de reſſentiment de toutes ces graces, & me proteſta qu'il dépendroit toute ſa vie aveuglement de mes volontez: j'en fis l'épreuve ſur le champ, en luy commandant de bien vivre avec Gennare, & de ſe racommoder avec luy, qui le craignant, comme le plus dangereux de ſe ennemis, fit paroître vne extréme joie de cette reconciliation ; & pour la rendre plus aſſurée, la femme de Pepe Palombe eſtant accouchée le jour meſme, je l'obligeai d'en tenir l'enfant ſur les fonts. Je fis en meſme temps abattre les retranchemens qu'ils avoient fait faire l'vn contre l'autre, & ordonnai que leurs ſoldats ne ſeroient plus employez que contre les ennemis, & vivroient dans l'intelligence que des freres, & de bons citoyens doivent maintenir enſemble. Toute la ville témoigna autant de ſatisfaction de ce racommodement, que les Eſpagnols, comme j'appris, en reſſentirent de déplaiſir. Je viſitai enſuite tous les quartiers de la ville, ſuivi de plus de cinquante mille perſonnes. Vincenzo d'Andrea, Proveditеur general, me dit alors qu'il n'eſtoit pas raiſonnable qu'il reſtât dans cette réjouïſſance publique, des miſerables dans la ville, & qu'il faloit faire ouvrir toutes les priſons ; Ce qui s'exécuta dés que je paſſai devant la porte de quelqu'vne, & principalement à la Vicairie, ancien Palais des Rois de Naples, ou tous les Juges des différens Tribunaux s'aſſemblent pour y rendre la Juſtice,

& où eſtoit renfermé le plus grand nombre de priſonniers ; Et quelque oppoſition que Gennare y voulut apporter, je fis délivrer des Cavaliers qu'il vouloit faire mourir, pour ſatisfaire à la haine qu'il portoit à toute la Nobleſſe, à qui, je chargeai le Marquis de Monte Sylvano de la Maiſon de Brancacio, vn vieux Meſtre de Camp d'infanterie nommé Bartoloméo Griffo, & quelques autres Gentilshommes, de l'aſſurer de ma part, que je prendrois vn ſoin extraordinaire de la conſervation de la perſonne & des biens de tous les particuliers, & que mon intention n'eſtant que de procurer le repos, & la liberté à tout le Royaume, je m étudierois principalement à remettre les choſes dans l ordre, eſpérant d'en venir à bout dans peu de temps ; dont ils me firent mille remercîmens, & m'aſſurérent d'en conſerver vne eternelle reconnoiſſance : Et ne s étant rien paſſé de fort conſidérable dans le reſte de ma cavalcade, je ne m'arrêterai pas à conter mille petites particularitez, & dirai ſeulement trois choſes dignes d eſtre obſervées.

La premiere, que Gennare témoigna du chagrin, de ce que dans toutes les accalamations publiques, qui furent exceſſives, l'on ne parla que de moy, ſans jamais le nommer, tout le monde affectant de me faire paroître autant de mépris, & d'indifférence pour ſa perſonne, que d amour & de reſpect pour la mienne, croyant eſtre à couvert de ſes violences, dont deſormais ma préſence les garantiroit. La ſeconde, que dans toutes les ruës où je paſſai, je les trouvai toutes tapiſſées, les feneſtres garnies de femmes qui me jettoient des fleurs, des eaux de ſenteurs, & des dragées, accompagnant ces témoignages de reſpect & de joie de mille benédictions. La troiſiéme eſt, que les gens qui ſortoient des portes, venoient étendre ſous les pieds

de mon cheval, des tapis, & leurs manteaux, & les femmes avec des caſſolettes venoient brûler des parfums au nez de mon cheval, & les pauvres gens de l'encens ſur des tuilles ; tout le monde generalement me proteſtant qu'il n'avoit plus rien à craindre, puiſque j'eſtois venu à ſon ſecours, & que me reconnoiſſant pour ſon liberateur, ils eſtoient tous reſolus de mourir avec moy, & de ſacrifier leurs biens, & leurs vies pour mes intereſts, & pour ma fortune. Ces demonſtrations d amitié ont continué de la meſme ſorte, avec les meſmes ceremonies, & la meſme chaleur, depuis ce jour-là juſque à celuy de ma priſon.

Il eſtoit aſſez tard quand j'achevai le tour de la ville, & de viſiter tous les quartiers, & je m'en vins dîner chez Gennare, qui me fit auſſi méchante chére que le jour precedent. En arrivant au Tourjon des Carmes, je trouvai le Maiſtre de chambre de Monſieur le Cardinal Filomarini, qui me vint faire compliment de ſa part, & des excuſes de ce qu'vne legére indiſpoſition l'avoit empéché de me venir viſiter, dés qu'il avoit ſeû mon arrivée ; il me fit demander audiance pour l apreſdînée : Et comme je le voulus prévenir, je me mis en ſortant de table, dans vne chaiſe de velous bleu, en broderie d'argent, qui avoit eſté de la Ducheſſe de Mataloñne, & dont la femme de Gennare ſe ſervoit, & m'en allai à l'Archeveſché, où je trouvai dans la cour, toute la famille du Cardinal Filomarini, & tous les plus qualifiez Bourgeois de la ville, qui me vinrent recevoir, & ſa perſonne qui m'attendoit ſur le haut du degré ; m'ayant donné la main, il me conduiſit dans vn fort bel appartement, où nous nous aſſimes, & tout le monde en eſtant ſorti, nous ayant laiſſé ſeuls dans ſa chambre, nous demeurâmes vne heure & demie dans vne conférence

ſecrette. Aprés s'eſtre acquitez de pluſieurs complimens de part & d'autre, il me témoigna beaucoup de tendreſſe pour le Peuple, dont il eſperoit la liberté par la puiſſante protection de la France, loüa infiniment le zéle que j'avois, de venir employer ma vie pour vne cauſe ſi juſte; me dit qu'on ne pouvoit aſſez eſtimer ma réſolution d'avoir mépriſé tant de périls que j'avois à courre, & d avoir tenté vn paſſage ſi hazardeux; Il me raconta toutes les choſes arrivées depuis les premieres revolutions, & blâmant la conduite que les Eſpagnols avoient tenuë, témoigna qu il croyoit que le Ciel vouloit délivrer vn Royaume ſi beau, & ſi conſiderable que celuy de Naples, de l'oppreſſion ſous laquelle il avoit langui juſques ici qui ne pouvoit pas durer davantage ſans ſon entiére ruïne, & que j'eſtois l'inſtrument, dont Dieu ſe vouloit ſervir, pour achever vn ſi grand, & ſi ſaint ouvrage; Qu'ayant toûjours eu l'affection d'vn vrai pere pour le Peuple de Naples, il prenoit grande part à l obligation qu'il m'avoit, de venir prendre ſa defenſe, & m'offroit le ſecours de ſes priéres, & tout ce qui pouvoit dépendre de ſon crédit, de ſon induſtrie, & de ſes ſoins. Je le remerciai de tous ſes diſcours ſi obligeans, & les reconnoiſſant plus remplis de diſſimulation, que de verité je réſolus de l'engager inſenſiblement à faire des démarches, qui le rendiſſent irreconciliable avec l Eſpagne, & l'engageaſſent par neceſſité à lier vne amitié étroite avec moy; les bonnes qualitez que je reconnus en ſa perſonne, ſon eſprit, & ſa prudence, m'obligeant à le ſouhaiter. Je pris le concert avec luy, de faire le lendemain matin dans la grande Egliſe, le ſerment de fidelité au Peuple, en jurant de le ſervir au péril de ma vie, enuers tous, & contre tous, conformement à l'ordre que j'en avois du Roy; Je

l'engageai, quoy qu'il s'en voulût défendre, de benir vne épée que le Peuple me donnoit pour ſa défenſe, comme la marque de ſon autoriré, & du commandement abſolu de ſes armes, que j'acceptois, & qu'il me remettoit entre les mains. Cette ceremonie eſtoit aſſez inutile, hors le deſſein que j'avois de brouïller ledit Cardinal avec les Eſpagnols, qui veritablement ne luy ont jamais pardonné. Comme il eſtoit fort clair-voyant il reconnut auſſi-tôt ma penſée; mais apres vne conteſtation aſſez opiniâtrée, il fut contraint de s'y reſoudre, luy ayant proteſté que ſans ſa benediction je n'accepterois point le commandement, & qu'il ſeroit reſponſable envers le Peuple de mon refus, à qui de plus il importoit que le ſerment que j'avois à luy faire, ſe fît publiquement, & entre ſes mains, afin qu'il fût le dépoſitaire de ma parole, & de ma foy.

Je me retirai, apres avoir ajuſté avec luy ce que je deſirois, & il me vint conduire juſques à ma chaiſe, & aprés mille témoignages reciproques, & d'eſtime, & d'amitié, je pris le chemin du Tourjon des Carmes, ſuivi des Capitaines Onoffrio Piſſacani, Carlo Longobardo, Cicio Batimiélo, & Mathéo Damore Chef du quartier de la Vinare, les quatre perſonnes plus fidéles que j'ai trouvées dans la ville de Naples, & qui ont eû plus d'attachechement pour moy. En paſſant dans le Marché, je m'y arreſtai, & mis pied à terre, pour parler à vne quantité de peuple qui me vouloient faire entendre leurs neceſſitez, & me demander quelque reglement ſur des differens ſurvenus entre des Officiers, & prendre en meſme temps mes ordres ſur la conduite qu'ils avoient à tenir, & ſur la maniére de faire leurs gardes, n'y ayant eu rien juſques-là de bien reglé. Je voulus voir auſſi, ſi les retranche-

mens faits entre le Marché, & la Concherie avoient eſté abbatus, comme je l'avois ordonné le matin. J'entrai dans le Tourjon où je trouvai Gennare fort embarraſſé à faire mettre les fers aux pieds & aux mains à Loüigi del Ferro, pour avoir fait imprimer, & afficher quelques placards ſans ſa permiſſion; Je luy demandai ſa grace, que quelques priéres que je luy puſſe faire, il ne me voulut pas accorder, qu'aprés qu'il auroit eſté deux fois vingt-quatre heures en cét équipage, priſonnier dans ſa cave, me diſant qu'à moins d'vn pareil châtiment de temps en temps, il eſtoit impoſſible de l'empécher de faire des extravagances.

Aprés auoir eſté témoin de cette belle execution, comme je retournois dans la ſalle; l'on me vint auertir que Monſieur le Cardinal me venoit rendre la viſite: je fus le receuoir, & nous demeurâmes vne demie-heure en conuerſation particuliere; & comme il eſtoit en inquiétude de ce qui auoit eſté reſolu dans noſtre entreveuë, il tenta de nouueau de me faire changer de ſentiment; mais y ayant perſiſté, & luy ayant allegué les meſmes raiſons, il n'oſa les contredire dauantage, & ſe retira fort inquiet de ſavoir comment ſes excuſes ſeroient reçuës du Vice-Roy, qu'il luy envoya faire la nuit, par vn Gentil-homme, qui luy rapporta que l'on eſtoit fort mal ſatisfait de luy, & qu'on s'en plaignoit hautement, comme ſi par l'action qu'il devoit faire le lendemain, il établiſſoit mon crédit, & moyennoit la confiance entre le Peuple, & moy Dés qu'il fut parti, je m'en allai ſouper, & me couchai, car il eſtoit déja tard, auec le meſme degoût, & de la meſme maniére que le jour precedent.

A mon leuer le Dimanche au matin, j'eus bien de la joie de voir toutes les perſonnes qui s'eſtoient

embarquées avec moy, arrivées en parfaite ſanté, ne s'eſtant perdu aucune des felouques, ni des brigantins de ma petite armée, qui apres avoir eſté ſuivie inutilement des galeres des ennemis, apres des fortunes diuerſes, & beaucoup d'aventures conſiderables, abordérent heureuſement dans le port, les vnes dés le ſoir, & les autres la nuit, quoy que chacune en particulier eût pris vne route differente. Ce fut vn extréme ſatisfaction de ſe revoir tous enſemble, n'ayant pû ſavoir des nouvelles les vns des autres auant que d'eſtre debarquez, ni ſortir de l'inquiétude continuelle, où tout le monde avoit eſté quatre jours entiers. Toutes choſes eſtant preparées pour s'en aller à l'Egliſe, j'envoyai auertir Monſieur le Cardinal, que je montois à cheval pour m'y rendre, les ruës ſe trouuant toutes tapiſſées, & bordées des deux côtez du peuple ſous les armes, & les feneſtres garnies de femmes, tout ce qu il y avoit dans la ville de l'vn & l autre ſexe eſtant accouru, & ayant pris des places commodes pour me voir paſſer. Les gardes de Gennare marchoient devant, & enſuite des Trompettes, ſuivis d'vne perſonne choiſie par Gennare, qui portoit dans le fourcau l épée que l'on me devoit benir, pour me la mettre entre les mains. Le Genéral & moy marchions à côté l'vn de l'autre, & luy à ma droite; nos Capitaines des gardes derriére nous, & tout ce qu il y avoit d'Officiers generaux, de Capitaines des quartiers, de mes domeſtiques, & de gens conſiderables nous ſuivoient à cheval.

En cét état ayant fait tout le chemin depuis le Tourjon des Carmes, juſques à la grande Egliſe, avec l acclamation generale de tout le monde, & toutes les marques d'amour, de reſpect, & de joie imaginable; je mis pied à terre, & fus reçu de

Monſieur le Cardinal Filomarini à la teſte de ſon Clergé, qui m'ayant fait vn compliment ſur l'obligation que la ville m'avoit d'eſtre venu prendre ſa défenſe, me conduiſit au Treſor de l'Egliſe, où il me fit baiſer le chef de Saint Gennaro, Protecteur de Naples, & me fit voir, avec admiration, le miracle continuël de ſon ſang; qui conſervé dans vne phiole, ſe diſſoût à la veuë de ſa teſte, & ſe cõgéle de nouveau, ſi-tôt qu'il en eſt ſeparé; ce que je vis pour lors, & ai vû pluſieurs fois depuis, avec beaucoup d'étonnement. De-là j'allai prendre ma place avec Gennare ſur vn drap de pied qui nous avoit eſté préparé devant le grand Autel: Et Monſieur le Cardinal s'eſtant revétu de ſes habits Pontificaux, & placé dans ſon ſiége Archiepiſcopal; Gennare s'en alla ſe mettre à genoux devant luy, luy préſenta l'épée qui devoit eſtre benîte, qu'il tira hors du foureau; & aprés les cérémonies faites que l'Egliſe a accoûtumé de pratiquer dans la benédiction des armes, Gennare la tenant toute nuë à la main, pour faire voir qu'en luy réſidoit l'autorité ſur le Peuple, auſſi-bien dans les matiéres de guerre, que dans celles de la police, ſe tint debout à ſon côté droit. Le Maiſtre des cérémonies s'en vint alors me prendre, & me conduiſit aux pieds de Monſiéur le Cardinal, où m'ayant eſté préſenté le formulaire du ſerment de fidelité que je devois faire aux Napolitains, de les ſervir moy & mes deſcendans, au peril de ma vie, envers tous, & contre tous, & de ne point quiter les armes, que je ne les euſſe tirez de la ſujétion, en leur procurant le repos, & la liberté; ce que je prononçai à haute voix, tenant la main droite ſur le livre des Evangiles: Et aprés vn diſcours que me fit Monſieur le Cardinal des obligations à quoy m'engageoit mon ſerment; Gennare luy préſenta l'épée, & il me la

remit entre les mains, me disant qu'elle m'étoit donnée pour la défense de Naples, pour m'opposer à l'effort des ennemis qui vouloient l'opprimer, & pour briser les fers sous la pesanteur desquels elle avoit gemi si long-temps. Il finit cette fonctiõ, en me proclamant Généralissime des armes du Peuple, & défenseur de sa liberté; ce qui fut suivi des acclamations, & des cris de joie de tous les assistans, qui en faisant retentir l'Eglise, en portérent par ce bruit la nouvelle par toute la ville, dõt les habitans qui estoient sous les armes, témoignérent leur satisfaction par vne grãde salve, à laquelle répondit toute l'artillerie, qui est la seule fois qu'elle a tirée pendant tout le temps que j'y ay séjourné, faute de poudre. Le *Te Deum* se chanta ensuite en musique, & ayant fait vne reverence à Monsieur le Cardinal, & vne autre au grand Autel, je révins l'épée à la main me mettre à ma place, & la donna à tenir auprés demoy, à celuy qui l'avoit apportée. La Messe fut celebrée pontificalement, & comme je me levay à l'Evangile, on me la presenta de nouveau, & je la tins haute tant qu'il dura, comme par vne espece de confirmation du serment que je venois de faire.

Toutes les cerémonies estant achevées, je me retiray au Tourjon des Carmes, de la mesme façon que j'estois venu, horsmis que l'on portoit l'épée nuë devant moy, que Gennare me ceda la droite, & que les acclamations publiques en furent redoublées. Tout le monde s'en alla dîner; & Gennare me fit vn aussi méchant repas que de coûtume. Je donnai ordre pour faire assembler sur le soir, le Corps de Ville, tous les Officiers & Capitaines, & le Conseil, qui m'avoient tous envoyé demander vne heure, pour se venir réjoüir avec moy, & conferer de toutes les choses qui estoient necessaires

pour la ſeureté de Naples, & pour remedier à ſes neceſſitez. Aprés avoir eſté rendre graces à Monſieur le Cardinal Filomarini, de la peine qu'il s'étoit donné, j'allai viſiter tous les poſtes que l'on avoit fortifiez contre les ennemis, & ordonnai pour le lendemain, vne reveuë generale de toutes les troupes. De-là, je fus voir tous les magazins, & me fis donner vn état de ce qu'il y avoit dans la ville de munitions de guerre & de bouche. J'employai vne partie de la journée à ces occupations, & voyant qu'il eſtoit tard, je me retirai pour tenir le Conſeil & me trouver à l'heure du rendez-vous que j'avois pris, avec toutes les perſonnes à qui j'avois affaire.

Je donnai la premiére audience au Corps de ville, dont je reçus les complimens, la parole m'étant portée, à faute de l'Elû du Peuple, qui n'avoit pas eſté nommé depuis la retraite de Cicio d'Arpaya, dont la charge eſt la meſme que celle de Prevoſt des Marchands, & de Lieutenant Civil ici, en ce qui regarde la police, par le plus ancien des Capitaines des Ottines. Pour réponſe, je leur proteſtai, que j'employerois ma vie pour leurs intereſts, & que je n'abuſerois jamais de l'autorité que j'avois reçuë, dont je me tenois infiniment honoré: Et ayant conferé enſuite avec eux des moyens qu'il y auroit d'avoir des vivres, & de rétablir l'abondance; Ils me répondirent que pour le vin, il y en avoit ſi grande quantité, que le tonneau ſe donnoit pour vne piſtole, que la viande de boucherie, & la chair ſalée, au lieu d'augmenter de prix, avoient baiſſé, & que l'on n'en manqueroit point de long-temps, non plus que de volailles, & toutes ſortes d'autres denrées, qui viendroient en abondance, auſſi-tôt que l'on auroit appris dans la campagne, que je commandois les armes;

ce qui obligeroit tout le pais à ſe declarer : Que la ſeule choſe qui manquoit, quoy que la plus neceſſaire, eſtoit le bled, dont l'on eût pû recouvrer quantité, ſi le fonds deſtiné pour l'achapt, que l'on nomme celuy de la Conſervation, n'avoit point eſté diſſippé : Je leur offris deux mille piſtoles, pour les ſecourir dans ce preſſant beſoin, que je leur fis compter à l'heure meſme, de l'argent que j'avois apporté avec moy, en attendant que je leur puſſe fournir des ſommes plus conſidérables, ou que j'euſſe, les armes à la main, ouvert vn paſſage, pour nous faire venir des vivres de dehors. Nous reſolûmes que le pain ſe vendroit vn peu plus cher que le bled ne nous auroit coûté, afin que par ce petit gain, nous puſſions groſſir le fonds que je leur venois de donner, & qu'il valoit mieux n'en pas baiſſer le prix d'abord, que d'eſtre par aprés obligé de le hauſſer. Nos felouques, cependant, nous fourniſſoient abondamment du poiſſon, & de toutes ſortes d'herbages, de fruits & de legumes, dont la pluſpart des habitans ſe nourriſſoient.

Les gens de guerre vinrent enſuite ſe réjoüir avec moy : Et leur ayant donné ordre de m'apporter le lendemain à mon lever, le nom de tous les Officiers, & la liſte de tout ce qu'il y avoit dans la ville de gens ſous les armes, deſquels je voulois faire faire la reveuë; tous les Capitaines me dirent qu'ils manquoient de poudre dans tous leurs poſtes, & n'en avoient point pour les défendre, en cas que les Eſpagnols en attaquaſſent quelqu'vn cette nuit. Je leur en fis donner à l'heure meſme, & commandai à Aniello de Falco Genéral de l'artillerie d'en faire déliurer deux milliers à Gennare pour la defenſe du Tourjon, & faiſant ſoigneuſement ſerrer le reſte de ce que j'en avois apporté, m'en donner vn état au

juſte, & n'en point diſtribuer que ſur vn ordre ſigné de ma main, le peu que nous en avions m'obligeant à le faire bien ménager.

Aprés avoir congedié les gens de guerre, je fis appeller ceux du Conſeil, & leurs complimens m'ayant eſté faits ſur le meſme ſujet, & y ayant répondu dans le meſme ſens qu'à tous ceux que j'avois reçus, nous nous aſſimes pour deliberer ſur les affaires publiques. Gennare prit ſa place auprés de moy, que ſon inquiétude continuelle faiſoit lever inceſſamment, pour recevoir les avis de quelque butin qu'il y avoit à faire, & ſerrer le pillage qu'on luy apportoit. Ils apperçut que nous en eſtions incommodez, eſtant neceſſaire de recommencer toûjours les diſcours qui ſe tenoient, pour eſtre de moment en moment interrompu; Il me pria de ne point prendre garde à luy, ſa préſence eſtant fort peu neceſſaire, ſe remettant à tout ce que nous réſoudrions. L'on commença par le reglement de ſon autorité, & de la mienne, & il fut conclu que je diſpoſerois ſouverainement de tout ce qui regarderoit la guerre, & que les Officiers & ſoldats ne dépendroient que de moy ſeul; Qu'il ſe mêleroit du gouvernement politique, ſans neantmoins pouvoir agir que par l'avis du Conſeil, qu'il aſſembleroit ſur toutes ſortes d'occurences, & auquel je préſiderois & tiendrois toûjours le premier lieu, & qu'en cas que je fuſſe abſent, l'on m'avertiroit de toutes les deliberations, qui ne s'exécuteroient que par mon avis, & par ma participation; Que le pouvoir qu'il avoit dans la ville, n'ayant point eſté approuvé du reſte du Royaume, ne s'étendroit pas plus loing; Et que toutes les Declarations, Manifeſtes, & Bans, qui ſeroient envoyez dans toutes les provinces, ne ſe publieroient, & ne ſe feroient que ſous mon nom.

Enſuite

Enſuite, il fut réſolu que tous les Officiers & gens de guerre prendroient nouvelle commiſſion de moy, & attendu l'extremité où l'on eſtoit de vivres, je ſerois ſupplié de lever le plus grand corps de troupes qu'il ſeroit poſſible, tant de cavalerie que d'infanterie, pour eſſayer de reprendre les fauxbourgs, dont la pluſpart eſtoient occupez par les ennemis, me rendre maiſtre de la campagne, obliger le païs à ſe declarer, & ouvrir les paſſages qui nous eſtoient coupez, pour avoir la communication avec le reſte du Royaume, & principalement avec les Provinces, dont la ville avoit accoûtumé de tirer ſa ſubſiſtance: Et comme je leur repréſentai, que ces levées ne ſe pouvoient faire ſans argent, & m'informai d'où nous tirerions les ſommes neceſſaires, Gennare fut convié de nous en donner, tous les deniers publics eſtant épuiſez; & ſur ſon refus, je m'offris d'en faire la dépenſe, tout autant que pourroit fournir le petit fonds que j'avois apporté. Ils me dirent que pour des armes, j'en trouverois quantité dans la ville, envoyant faire la viſite chez tous les habitans, dont le moindre en avoit dequoy armer quatre ou cinq perſonnes. Et ſur ce qui m'avoit eſté repreſenté, que ceux qui gardoient les poſtes, quoy que ce fût avec aſſez de commodité, puiſque c'eſtoit chacun dans ſon quartier, laſſez de cette fatigue, qu'ils trouvoient inſupportable, pour avoir duré trop long-temps, ne vouloient plus faire de fonctions, ſans eſtre payez; Nous réſolûmes que l'on chercheroit des expédiens pour remedier à cette neceſſité, & que ceux qui auroient quelque avis à me donner là-deſſus, ſeroient écoutez; & que de mon coſté, je penſerois à quelque moyen, pour éviter le malheur dont nous eſtions menacez, par le refroidiſſement de la haine que l'on avoit contre les Eſpagnols, qui ne s'exprimoit

plus que par des paroles, puiſque chacun croyoit faire vne courvée, de défendre ſa liberté, ſon bien, ſa vie, & l'honneur de ſa famille.

Je fus auſſi ſupplié d'envoyer vn Manifeſte par tout le Royaume, pour aſſûrer que je n'eſtois venu dans Naples que pour procurer ſa liberté, & en chaſſer les ennemis, avec l'aſſûrance que je leur apportois, de la puiſſante protection de la France, qui envoyeroit au premier jour vne grande armée navale, avec tous les ſecours neceſſaires, qui pour ne point donner de jalouſie, ne débarqueroit de troupes que celles qui luy ſeroient demandée; le Roy n'ayant point de deſſein d envahir le Royaume, ni de s'en rendre le maiſtre, mais ſeulement de le délivrer d oppreſſion; la France ayant accoûtumé d aſſiſter ſans intéreſt, tous ceux, qui ſe voyant tyranniſez avoient recours à elle, (ce point eſtant de la derniere conſequence pour ôter la défiance que les Eſpagnols jettoient malicieuſement dans tous les eſprits, & de la Nobleſſe, & du Peuple de Naples, qui naturellement ſont ennemis de toute domination étrangére) & que l'on ne pouvoit en tirer de preuves plus certaines, que l ordre que j'avois eû de me venir jetter parmi eux, m attacher par vn ſerment ſi ſolemnel à leur ſervice, qui me dégageant de toute autre obligation, me lioit auſſi étroitement à leurs intereſts, que ſi j'eſtois nai dans leur païs. Ils me dirent de plus, que pour m'autoriſer davantage, & faire que la Nobleſſe qui voudroit ſe réünir, eût quelqu'vn à qui s'adreſſer, leur vanité les empéchant de ſe pouvoir ſoûmettre à Gennare, par manque de naiſſance, il faloit que les graces deſormais ne fuſſent données que par moy ſeul. Quelqu'vn des plus mutins de l'aſſemblée, ſe récriant ſur le mot de Nobleſſe, dit qu'il la faloit toute exterminer, que c'eſtoit elle qui em-

péchoit les vivres, & qui tenoit la campagne, qui aprés s'eſtre en toutes occaſions accommodée avec les Eſpagnols, pour les opprimer, avoit pris les armes pour achever leur ruïne totale, avoit battu leurs troupes deux jours auparavant, & fait porter le deuïl à quantité de familles, par la perte de leurs parens, & que le Prince de Monteſarchio leur avoit coupé l'eau. Gennare eſtant revenu prendre ſa place ſur ce diſcours, propoſa d'aller dans vn Convent où il avoit quatre de ſes ſœurs, leur couper la teſte, pour les luy envoyer, ou du moins qu'il faloit pour ſe venger de luy, leur faire derniéres violences, & les abandonner au menu peuple. Je repreſentai que ce n'eſtoit pas le moyen de nous faire rendre l'eau, qu'il nous avoit ôtée, mais que je me chargeois de luy faire ſavoir le péril dont je les avois garenties; que mon autorité ne ſeroit peut-eſtre pas ſuffiſante vne autre fois, & qu'il devoit tout appréhender d'vn peuple irrité qu'il ne faloit pas achever de mettre au deſeſpoir, & que faiſant donner l'allarme dans le Convent, de tout ce que ces pauvres filles avoient à craindre, elles employeroient tout leur crédit auprés de luy, pour obtenir ce que nous demandions, d'où dépendoit leur honneur, & leur vie, ce qu'il ne leur refuſeroit pas, pour peu qu'il eût de tendreſſe, & d'amitié pour elles.

Ce conſeil fut approuvé de tout le monde, & fut ſuivi du ſuccés que j'en avois attendu; Et ſur la haine que je leur vis ſi grande contre la Nobleſſe, je leur fis connoître que n'eſtant fondée que ſur le mal qu'ils en avoient reçu, & qu'ils en appréhendoient, ne parler que de leur perte, de les égorger, & les traitter d'ennemis irréconciliables, c'eſtoit les engager à faire pis, & les réünir inſéparablement avec les Eſpagnols, qui ſans leurs forces n'é-

toient pas en état de nous beaucoup nuire, puiſque c'eſtoient elles, qui tenoient la campagne, & nous coupoient les vivres, & que ſi nous pouvions vne fois les ſeparer d'intereſts, & les attacher aux nôtres, tout le Royaume ſe declareroit pour nous; Aprés quoy il nous ſeroit aiſé, renfermant les Eſpagnols dans leurs forteresſes, de les y affamer, & les obliger à ſe rendre; & qu'ainſi nous arriverions en peu de temps au but de nos ſouhaits, étant délivrez de toute domination étrangere, & en état de former noſtre République, & la rendre auſſi puiſſante, & auſſi conſiderée que celle de Hollande.

Chacun ſe rendit à mon ſentiment, & me conjura de travailler à vn ſi beau deſſein, & de mander pour cét effet tous les Cavaliers qui ſe récontroient dans la ville, pour les aſſurer de mes bonnes intentions, & les charger de les faire ſavoir à tout le reſte de la Nobleſſe. Je ne voulus pas témoigner la joie que je reſſentois, d'avoir gagné vn point ſi important pour le ſalut public, & pour le mien particulier, de peur de me rendre ſuſpect au peuple, qui s'attachant toûjours au plus mechant parti, ne veut que ce qui luy eſt de plus préjudiciable; & diſſimulant ma ſatisfaction, je repliquai que connoiſſant la naturelle vanité des principaux de leur Nobleſſe, ils ſeroient trop fiers de ſe voir recherchez, feroient trop les neceſſaires, & s'imagineroient que l'on ne pouvoit ſe maintenir ſans eux, ce qui leur feroit exiger de nous des conditions inſupportables: Mais que ſi l'on le jugeoit à propos, je leur ferois connoître que ſans moy, leurs biens, leurs familles, & leurs perſonnes eſtoient en vn danger continuël, dont je ferois tous mes efforts pour les preſerver; Que s'ils vouloient ſe rejoindre à nous, je les aſſurois qu'ils trouveroient dans noſtre Republique

vn rang digne de leur naiſſance ; Que l'intéreſt de la Patrie les obligeoit à concourir avec nous, à chaſſer nos ennemis communs ; Qu'ils portoient des fers auſſi bien que le Peuple, qu'il faloit briſer ; Et que quand ils prendroient cette bonne réſolution, ils me trouveroient toûjours les bras ouverts pour les recevoir, & ſacrifier ma vie pour leurs intéreſt, que l'honneur, la raiſon, & l'amour de la Patrie devoient rendre inſéparables de ceux du Peuple.

L'on remit à ma diſcrétion la conduite de cette importante affaire ; & le Conſeil ſe levant, chacun ſe retira, & aprés avoir mal & legérement ſoupé, j'allai faire vne dépéche, pour rendre compte à la Cour, & à Meſſieurs les Miniſtres de Rome, de mon arrivée dans Naples, & de tout ce qui s'y eſtoit paſſé depuis ; & ayant fait armer la meſme felouque qui m'avoit apporté, je fis ſortir du port à la faveur de la nuit vn Valet de chambre nommé Bourdeaux, le ſeul de tous mes gens, qui avoit paſſé la mer avec moy, afin de ſuppléer au defaut de mes lettres, & de rendre vn compte exact de toutes choſes dont il avoit eſté le témoin.

Monſieur de Fontenay eſtoit ſi fort préoccupé du récit fabuleux qu'on luy avoit fait des forces du Peuple de Naples, que s'imaginant qu'il ne manquoit ni de vivres, ni de munitions, ni d'argent, ni de troupes, mais ſeulement d'vn Chef qui s'autoriſant, & remédiant à la confuſion, pût aprés avoir établi quelque ordre, ſe ſervir vtilement de tous les avantages. Il m'avoit chargé de prendre cinq ou ſix mille hommes de pied, & deux mille chevaux, pour ouvrir le paſſage, & rendre libre la communication de Naples à Rome, afin d'entretenir vn commerce plus étroit avec luy. Je crus donc qu'il faloit, en luy faiſant connoître l'état véritable

des choſes, luy faire voir l'impoſſibilité, où je me rencontrois d exécuter vn ſi grand deſſein, & meſme que je me voyois ſur le point de me perdre, ſi je n eſtois puiſſamment, & promptement ſecouru. Ce qui m obligea de luy écrire plus amplement toutes mes néceſſitez, afin qu'en eſtant perſuadé, il fût le ſoliciteur de toutes les choſes qui m'eſtoient néceſſaires. Mais ſoit qu'il déférât davantage aux diſcours chimériques de quelques Napolitains, ou qu'il eût quelque mauvaiſe intention contre moy, dont la raiſon m'eſtoit inconnuë, ou que par vn deſir de ſe faire valoir, & de faire croire que dans Rome il eſtoit mieux informé, que je ne l'eſtois ſur les lieux, de ce qui s'y paſſoit; ou que ſe flattant de quelques intelligences, & négociations ſecrettes avec des perſonnes, qui apoſtées des Eſpagnols, ſans qu'il s'en apperçût, luy décrioient ma conduite, & luy donnoient ombrage, du crédit que je m'acquerois tous les jours, s'imaginant que tout autre que moy eût pû faire ce que je faiſois, & peut-eſtre davantage, & que mon autorité venoit moins de mon adreſſe, & de mes ſoins, que de la haine irréconciliable des Napolitains contre les Eſpagnols, ſur laquelle, quoy que ſur vn fondement faux, il établiſſoit de grandes eſpérances pour ſe rendre néceſſaire. Il commença de ſe plaindre de moy, comme ſi pour éviter la dépendance, & les ordres que je pourrois recevoir plus fréquens, je ne voulois pas établir, en rendant le chemin libre, entre nous vn commerce plus aiſé: Et ſans vouloir m'excuſer ſur la difficulté que la mer, dans vne ſaiſon ſi fâcheuſe, apportoit à la navigation, & l'embarras qu vne armée navale compoſée de tant de vaiſſeaux, galéres, & petits bâtimens à rame, donnoit au paſſage des felouques, que je leur faiſois tenter quelquefois dix jours de ſuite inutilement; il m'accuſa de ne

point donner de mes nouvelles, quoy que je n'en perdiſſe aucune occaſion, horſmis dans les momens qui eſtoient les ſeuls, dont l'on pouvoit profiter, & dont quelque entrepriſe de guerre, & parfois mon abſence de la ville, m'empéchoient de me ſervir. Il retint toutes les dépéches que j'écrivis à la Cour, qui luy eſtoient adreſſées, tous les ordres, & toutes les lettres que l'on m'en envoyoit, ſans que j'en puſſe recevoir d'autres en cinq mois, que celles qui m'ont eſté apportées par quelques-vns de mes domeſtiques. Il donna des informations à mon deſavantage, dont je m'apperçus à l'arrivée de l'armée navale, par la jalouſie que l'on en prit, & les ſoins que l'on apporta pour m'ôter tout le crédit, & m'empécher d'exécuter, comme j'aurois fait ſans peine, des actions ſi glorieuſe, & ſi avantageuſes à la Couronne; s'efforçant de me decrier comme vne perſonne chimérique, qui ſe laiſſant emporter aveuglement à ſon ambition, ne travailloit que pour ſon établiſſement particulier, s'imaginant ſe pouvoir maintenir de ſes propres forces, & n'avoir plus de beſoin de protection ni de ſecours. Il tâcha de perſuader les meſmes choſes dans Naples, aux perſonnes les plus factieuſes, afin de m'y rendre odieux, prit des meſures avec Gennare, & enfin travailla à ma perte par toutes ſortes de moyens, comme ſi j'euſſe eſté le plus grand ennemi de la France.

Ces intrigues me furent bien-tôt connuës; car la pluſpart des Courriers qu'il envoya, eſtant ſoldats de la garniſon de Piombin, & comme François, ayans plus d'amitié pour ma perſonne, que pour la ſienne, prirent parti dans les troupes que je levois, & m'apportant leurs paquets, ne les rendoient qu'aprés que je les avois ouverts, & refermez. I'avois d'ailleurs pris ſoin de gagner toutes

les perſonnes qui approchoient Gennare (juſques à ſa femme meſme, qui m'aſſiſta de temps en temps de quelque peu de ſon argent, & dont i'aurois tiré des ſommes conſidérables, s'il ne ſe fût apperçu qu'on luy en prenoit, ſans pouvoir juger qui c'étoit:) Et comme il ne ſavoit pas lire, & qu'il faloit de neceſſité qu'il ſe fiât à quelqu'vn; ceux qui voyoient ſes lettres, venoient auſſi-tôt m'en rendre compte, & par les lumiéres que j'en tirois, il m'étoit aiſé de prendre mes reſolutions.

Quoy que cette journée eût eſté fort fatigante pour tout autre, elle fut & agréable, & ſatisfaiſante pour moy, l'ayant vtilement employée, & avancé en ſi peu de temps des choſes que j'aurois raiſonnablement cru devoir eſtre l'ouvrage de pluſieurs jours: Auſſi ſans m'arréter au ſouper, qui ne le méritoit pas, je m'allai mettre au lict, tant pour me repoſer, en ayant quelque beſoin, que pour réver à mon aiſe, à tout ce que j'avois fait, & à ce qui me reſtoit à faire le lendemain; & ſans l'importune compagnie que malgré moy j'eſtois forcé d'y ſouffrir, j'y euſſe trouvé aſſez de douceur. Je fis reſſouvenir Gennare de la parole qu'il m'avoit donnée de tirer de priſon Louïgi del Ferro; ce qu'il m'aſſura d'exécuter le lendemain matin. Aprés quoy, luy donnant le bon ſoir, je feignis d'eſtre fort aſſoupi, pour éviter vn entretien auſſi peu plaiſant, & raiſonnable que le ſien.

Le lendemain Lundi dix-huitiéme de Novembre, je me levai de fort bonne heure, & me rendis dans les Carmes, pour entretenir plus à mon aiſe les gens de guerre à qui j'avois donné ce rendez-vous. Ils m'informérent de la quantité, & de l'importance des poſtes (outre les trois châteaux) que les Eſpagnols tenoient dans la ville, du nombre du Régimens qu'ils avoient, tant de leur nation, qu'I-

taliens, & Allemans ; de celuy de leur cavalerie ; de la distribution qu'ils en avoient faite ; du nom de leurs Mestres de Camp : de leurs Officiers generaux ; de la maniere de leurs gardes ; des Officiers particuliers qui commandoient à chaque endroit ; & generalement de toutes les choses qu'il m'estoit important de savoir. Ensuite ils me dirent que nous ne pouvions pas faire état de plus de trois mille cinq cens hommes de pied de faction, & d'environs deux cens, ou deux cens cinquante chevaux ; le reste ayant esté défait au combat qu'ils avoient perdu contre le Corps de la Noblesse, le jour mesme de mon arrivée, & qu'en vne necessité pressante, je pouvois compter sur tout autant de gens que je voudrois, tout le peuple estant armé, & propre à combattre dans vn cas imprévû, pourveu que l'occasion ne durât pas. Ils me donnérent le nom des Mestres de Camp, Sergens Majors, & Capitaines, qui estoient occupez à la garde des quartiers, ou à celle de quelque poste avancé ; & comme ils devoient prendre de nouvelles commissions de moy, il n'y en eut point de paresseux à m'apporter son memoire. Je voulus aussi savoir les personnes les plus propres, les plus intelligentes, & les plus accreditées, pour les employer dans les levées que j'avois à faire : Et pour ne pas perdre la matinée que j'avois destinée à faire la reveuë de tous les gens de guerre, & de toutes les ruës que nous avions retranchées contre les ennemis, pour remédier aux defauts que j'y reconnoîtrois, & nous mettre en plus grande seureté ; j'allai entendre la Messe, & si-tôt qu'elle fut achevée, me préparant à monter à cheval, j'appris que le Conseil estoit assemblé chez Gennare. Ce qui estant contraire à la résolution qui avoit esté prise, que je présiderois toûjours à ceux qui se tiendroient, tant que je se-

rois dans la ville, j'y courus auſſi-tôt pour m'éclaircir de la raiſon de ce changement, & ſû que c'eſtoit le ſieur de Cériſantes, qui en avoit fait inſtance, pour rendre compte (diſoit-il) de quelque commiſſion, dont Monſieur le Marquis de Fontenai l'avoit chargé, & préſenter des lettres de créance. Aprés les offres qu'il fit au Conſeil de la protection, & des ſecours du Roy, il ſe mit à blâmer ma pareſſe, de n'avoir pas encore rien tenté pour ouvrir vn paſſage à faire venir des vivres, & dit, que s'il avoit eſté à ma place, il en auroit déja fait entrer en abondance. Il parla des emplois qu'il avoit eus; & comme il ne manquoit pas d'eſprit, ni d'eloquence, il s'en falut peu qu'il ne perſuadât ceux qui l'écoutoient, qu'il eſtoit auſſi grand Capitaine que les Marquis de Spinola, & Princes d'Orange, & conclut en ſoûtenant effrontément qu'il eſtoit Ambaſſadeur de France, & que comme tel il en avoit le ſecret, & la confiance, & eſtoit chargé ſeul de tous ſes ordres; prétendant par cét artifice avoir la Charge de Meſtre de Camp général, (& me neceſſiter à ne luy pas refuſer, ayant Gennare, le Conſeil, & tout le Peuple pour luy) qu'il croyoit bien ne pouvoit obtenir de moy, qui le connoiſſois de trop peu de naiſſance, de merite, & d'expérience, pour luy donner vn poſte que je prétendois reſerver pour leurrer & attirer à moy quelqu'vn des plus grands Seigneurs du Royaume, qui eût porté les armes, & dont le rang, & la capacité pût m'eſtre vtile, & m'accréditer davantage. C'eſtoit le fils d'vn Miniſtre de Saumur fort ſavant, & principalement dans les belles lettres; Le Marquis du Fors, dont il avoit eſté Précepteur, le fit Lieutenant de la Meſtre de Camp de Navarre, quand il en eût achepté le Regiment; il ſe défit de cette charge aprés ſa mort. C'eſtoit vn homme de cœur,

mais d'vne vanité chimérique. Vn embarras qu'il avoit eû assez mal-à-propos au commencement de la Régence, avec feu Monsieur de Candale, l'obligea à quitter le Royaume; il se retira en Suéde, où la Reine Christine, faisant cas des gens d'esprit, eut quelque bonté pour luy, à cause des beaux vers Latins qu'il faisoit, en quoy peu de gens de ce siécle l'égaloient. Et ayant obtenu d'elle la commission d'vn Régiment qu'il ne mit jamais sur pied, il revint en France avec le titre de Colonnel, & de son Agent: mais ayant appris le peu de cas qu'on en faisoit, & qu'elle en estoit en quelque façon décriée, elle le congédia. Il prit aussi-tôt le chemin de Rome, & voulant persuader que sa disgrace ne venoit que du dessein qu'on avoit reconnu en luy de changer de Religion, il demanda vne pension au Pape, ayant abjuré l'heresie, & luy présentant tous les jours, aussi-bien qu'aux principaux, & plus habiles du Collége des Cardinaux, de belles compositions Latines, il se mit en état de pouvoir prétendre quelque grace. Il voyoit assez souvent Monsieur de Fontenay, & me faisoit sa cour regulié-rement, afin que nous luy rendissions de bons offices. Il estoit dans cette occupation quand je fus obligé de passer à Naples; & comme je demandai quelqu'vn à Monsieur l'Ambassadeur, pour tenir les chiffres auprés de moy, n'ayant point pour lors de Sécretaire François, il me chargea de cét homme, faute d'en avoir d'autres à la main qui fussent propres pour cét emploi. La facilité qu'il avoit veuë aux Ministres du Roy, de traiter Louïgi del Ferro d'Ambassadeur, luy persuada, que le meritant d'avantage, l'on ne luy pourroit pas refuser cette qualité, principalement si l'on connoissoit qu'il se fut acquis du crédit, afin de maintenir quelque intrigue cachée, & travailler à me détruire,

ce qu'il avoit peut-eſtre reconnu que l on deſiroit. Ie ſavois meſme que par les chemins, il s'eſtoit échappé de dire au ſieur d'Orillac, l vn de mes Gentils-hommes, qui craignant avec raiſon, que je n'euſſe eſte fait priſonnier, ne ſachant point de mes nouvelles, que quand ce malheur ſeroit arrivé, le ſervice du Roy en ſouffriroit peu, puiſqu'il eſtoit capable de ſoûtenir tout ſeul le faix des affaires de Naples, quelque embarraſſées qu elles fuſſent, j uſques à l arrivée de l'armée navale.

Ce diſcours tenu à vn de mes domeſtiques, fait aſſez voir le jugement du perſonnage. Il fut fort ſurpris quand il me vid arriver dans l'Aſſemblée; où témoignant trouver fort mauvais que l'on delibérât de quelque affaire à mon inſû, l'on me fit de grandes excuſes, ſur ce qu'on n'avoit pû ſe défendre de recevoir des lettres du Roy, & d écouter ce que ſon Ambaſſadeur avoit à dire au Conſeil. Je gourmandai fort Ceriſantes, d'avoir oſé prendre ce titre, & le menaçai de le châtier ſevérement, s'il faiſoit de ſa vie vne effronterie pareille, qui alloit contre l'honneur de la Couronne, tournant en ridicule à la veuë de toute l'Europe, vn caractére, qui faiſoit repréſenter aux particuliers la perſonne des Rois.

Il ſe retira avec beaucoup de confuſion: mais ayant infatué toute l'Aſſemblée par ſes beaux diſcours, je fus prié d'vne commune voix de le choiſir pour Meſtre de Camp general. Je le refuſai, quelque inſtance que l'on m'en pût faire, comme trop préjudiciable à ma réputation, dans tous les lieux où il eſtoit connu, qu il m'eſtoit auſſi important qu'au Peuple, de me ménager, ſans faire de pareilles démarches, qui donneroient trop d'avantage à nos ennemis, & trop de ſujets de faire des railleries de nous.

Je montai incontinent à cheval, & fut faire la

reveuë que ce cas fortuit m'avoit fait différer, dont je ne revins pas fort ſatisfait, ne trouvant, comme j'ai déja dits que trois mille cinq cens hommes de pied, ou environ, ſous les armes, & quelque deux cens cinquante chevaux, dont la pluſpart des Officiers n'avoient jamais vû de guerre, que celle qui eſtoit allumé dans leur ville,& depuis les premieres révolutions,où la confuſion, & le deſordre eſtoient ſi grands, qu'il y avoit plus de lieu d'oublier que d'apprendre le métier. Je viſitai auſſi tous les poſtes que l'on y avoit fortifiez, & retranchez : & quoy que naturellement j'aye aſſez de memoire pour rapporter ce que j'ay vû, il me ſeroit tout-à-fait impoſſible d'en faire le récit, puiſque je trouvai le tout ſi ſurprenant, ſi irrégulier & ſi nouveau, que j'avouë avec verité, que je n'y pus rien comprendre. Il y avoit des coupures à la teſte de toutes les ruës qui aboutiſſoient aux lieux où les ennemis s'étoient logez ; les retranchemens eſtoient en quelques endroits de faſcines, & de barriques, aſſez bien terracez, flanquez ſeulement par les maiſons, dont quelquefois les Eſpagnols tenoient les caves & les greniers,& le Peuple les autres étages : En d'autres endroits la choſe eſtoit differente ; il y avoit des gens poſtez derriére les cheminées, & où les ruës eſtoient étroites, elles eſtoient traverſées de quelques planches, qui donnoient communication d'vne maiſon à l'autre, par-deſſus les toits ; Deſorte que les goûtiéres ſervoient le plus ſouvent de champ de bataille. Il y avoit ſeulement la Doüanne, la Porte d Albe, & deux, ou trois autres poſtes en aſſez bon état, le hazard ayant voulu qu'il s'y rencontrât quelque Officier, qui avoit porté les armes en Flandres, à Milan, ou en Catalogne.

Mais quand je penſe à ce que je vis ce matin-là, j'admire encore comment la ville a pû ſe défendre

contre les Eſpanols, & fus perſuadé, que s'ils ne l'avoient pas reduite, avant mon arrivée, c'eſtoit ou par incapacité de la pluſpart de leurs Chefs, qui obtiennent leurs Charges auprés des Vice-Rois, ſans avoir rien vû, & que l'on avance en fort peu de temps, reformant quantité de perſonnes, pour avoir le prétexte de leur donner des ſoldes, juſques au point que du temps du Duc de Medina de las Torés, vne ſeule Compagnie d'infanterie a eu ſucceſſivement en vn ſeul jour, ſept Capitaines, ou par l'irréſolution de leurs conſeils, ou par l'appréhenſion qu'ils avoient d'eſtre accablez par la grande multitude du Peuple, ou bien que manquant de vivres, ils ne vouluſſent rien entreprendre, juſques à tant que le Printemps donnât la facilité, & la ſeureté de la navigation, pour en avoir en abondance, de peur d'eſtre chargez de la nourriture de trop de gens, & conſumer par-là, le peu qui leur en reſtoit pour la conſervation de leurs châteaux. Enfin ayant trouvé le Peuple en défenſe, il m'importe fort peu par quelle de ces raiſons, j'ajoûtai à toutes ces bijarres fortifications, tout ce que je pûs m'imaginer, & les mit en eſtat de n'eſtre pas ſurpriſes, à moins que ce ne fût par vne trahiſon.

Je commençai ma levée par vne Compagnie de trois cens Chaſſeurs, qui eſtant les meilleurs tireurs du monde, je les poſtai ſur tous les toits, à toutes les lucarnes, & derriére les cheminées, & principalement dans le clocher du Convent des Filles de Saint Sebaſtien, qui voyant par revers la porte du Saint Eſprit, le plus important de tous les quartiers des ennemis, & gardé par les Eſpagnols, aſſommoient tous les Officiers qui alloient & venoient pour porter quelques ordres, & j'en allois tous les jours à mes heures inutiles en prendre le divertiſſement, où je demeurois juſques à ce que le canon

du château Saint Elme m'en chaſsât ; Et vne fois même Dom Jüan d'Autriche, & le Comte d'Ognate s'y faiſant porter en chaiſe, leurs porteurs furent tuez, & eux contraints de doubler le pas, pour ſe ſauver à pied. Ces gens adroits leur firent vn dommage incroyable, ayant en cinq mois de temps, fait tomber plus de trois mille de leurs Officiers.

Je délivrai des commiſſions pour cinq Régimens, que je donnai au ſieur Perez, qui avoit porté les armes à Milan, & en Catalogne, & qui avoit eſté bleſſé à la défenſe de la Doüane, qu'il avoit conſervée juſques-là, avec beaucoup de reputation, & que j'ay encore maintenant auprés de moy, au ſieur Caſtaldo, au ſieur Antonio de Calco, qui avoit eſté Lieutenant de Meſtre de Camp général dans le ſervice d'Eſpagne ; au ſieur Jüan Dominico, vieux ſoldat ; & à Pepe Palombe', pour commander mon Régiment. J'en fis auſſi vn de Dragon, dont il n'y eut que deux Compagnies de miſes ſur pied que je donnai à commander à Marco Piſano. Je levai cent Gardes, & trois Compagnies de cavalerie ; le tout à mes dépens : & chargeai Onoffrio Piſcani, Carlo Longobardo, & Cicio Batimiello, perſonnes de confiance, d'aller dans toutes les maiſons faire la viſite des armes qui s'y rencontreroient, pour m'en venir rendre compte dans le Marché ſur les trois heures, où je les devois attendre. Et m'ayant eſté rapporté qu'il y avoit vne émeute vers la Vicairie, je m'y rendis auſſi-tôt, & trouvai Louïgi del Ferro, qui ſuivi de quelques enfans, & de canaille qu'il avoit attroupée, avoit fait porter des échelles, & avec des ciſeaux de tailleurs de pierre, rompoit les armes de l'Empereur Charle-Quint, qui eſtoient ſur la porte ; ſa memoire eſtant en extréme vénération parmi le peuple, il ſe ſoûleva : pour l'appaiſer, je le fis prendre & conduire dans vn cul de baſſe

foſſe, les fers aux pieds, & aux mains, ce qui arreſta la ſédition. Je commandai en meſme temps qu'elles fuſſent refaites, & defendis à peine de la vie, de faire de ſemblables inſolences, comme auſſi de traîner le pourtrait du Roy d'Eſpagne par les ruës, & le percer de coups de couteaux; pourquoi je caſſai le Régiment des Lazares, n en reſeruant que la compagnie de Pione, qui les commandoit, qui ſe rendoit plus obeïſſant à mes ordres que tous les autres, & qui eſtoit celuy qui avoit accompagné Mazanielle dans la premiére révolte, & meſme outragé & pris par la mouſtache le Duc d'Arcos; & fis donner le fouët par les carrefours à deux de ces fripons, que je rencontrai déchirant à coups de croc, le portrait du Roy Catholique, croyant que, quelque guerre que l'on ait, l'on ne doit jamais perdre le reſpect aux perſonnes ſacrées.

Je ſai que l on m'a voulu rendre de mauvais offices à la Cour, de cette conduite, qui ne peut eſtre deſapprouvée par tous les gens d'honneur; pour avoir fait remettre les armes d'Eſpagne, & laiſſer par-là des marques de l'autorité des Eſpagnols, qui, quelque haine qu'ils ayent pour noſtre nation, n'ont point fait abattre ce qui conſerve aux principaux endroits de la ville la memoire de la domination Françoiſe.

Je revins dîner chez Gennare, & m'en allai dans le Marché auſſi-tôt aprés, pour y recevoir des nouvelles de ce que j'avois ordonné, où il m'arriva vne aventure aſſez remarquable, & qui ſervit à me faire craindre, & m'autoriſer davantage. Les perſonnes à qui j'en avois donné la commiſſion m'apportérent vn état des armes qu'ils avoient trouvées. Vn Boucher nommé Miquel de Santis, homme ſeditieux & inſolent, accompagné de vingt-cinq, ou trente perſonnes de meſme trempe, qu'il

avoit ordinairement à ſa ſuite, me vint faire effrontément des plaintes de ce qu'on luy avoir perdu le reſpect, d'avoir fait la viſite chez luy, comme chez les autres habitans. Je répondis que c'eſtoit par mes ordres, & que je ne ſavois par quelle raiſon il prétendoit s'en exempter, & quel reſpect luy pouvoit eſtre dû. Il me repliqua qu'il eſtoit Meſtre de Camp general. Je voulus ſavoir depuis quand il exerçoit cette charge, qui l'en avoit pourvû, & s'il avoit jamais porté les armes. Il m'avoüa que non, & qu'il n'avoit nulle experience, mais qu'il avoit pris de luy meſme cette charge; qu'il ne recevoit de commiſſion de perſonne, & que c'eſtoit la moindre récompenſe que les ſervices importans qu'il avoit rendus au Peuple pouvoient mériter, pour avoir chaſſé la Nobleſſe de la ville, dont il s'eſtoit déclaré le perſecuteur & l'ennemi. Je luy défendis d'en prendre deſormais la qualité, que je reſervois pour des perſonnes plus conſiderables, ſe devant contenter de commander en ſon quartier. Sur quoi m'ayant parlé avec trop peu de reſpect, & trop d'arrogance, je le menaçai, que s'il ne changeoit de conduite, je le ferois à l'heure meſme attacher à la potence qui eſtoit plantée dans le Marché. S'eſtant retiré dans ſa troupe, où il ſe croyoit en ſeureté, il ſe mit à murmurer contre moy, diſant qu'il n'y avoit que deux jours que j'eſtois dans Naples, & que j'y voulois déja faire le Maiſtre, & ſe vantant d'avoir coupé la teſte à Dom Pepe Caraffe frére du Duc de Matalonne, & fait traîner ſon corps par les ruës, qu'il me feroit le meſme traittement ſi je le fâchois. J'eſtois monté ſur vn cheval d'Eſpagne noir fort vigoureux, que je pouſſai droit à luy, & luy fis paſſer ſur le corps au milieu de ſes gens. Jugeant qu'vne perſonne qui le marchandoit ſi peu, ne manqueroit pas de le faire pendre, ſaiſi

de frayeur, en ſe relevant, il ſe mit à deux genoux, & me demanda la vie, me proteſtant à l'avenir d'avoir pour moy toute ſorte de ſoûmiſſion, & de déference. Je luy fis grace en l'aſſurant, que s'il avoit jamais de témerité pareille, je le ferois châtier ſi ſeverement qu'il ſerviroit d'exemple. Tous ceux qui furent preſens à cette action demeurérent ſurpris de mon procedé, & de ce que je n'avois pas apprehendé de me commettre au peril qui m'en pouvoit arriver. Sur quoi je dis en ſoûriant, que naturellement je ne craignois point la canaille, & que quand Dieu formoit vne perſonne de ma condition, il luy imprimoit je ne ſai quoi entre les deux yeux, qu'elle n'oſoit regarder ſans trembler.

Enſuitte, il vint vn Apotiquaire me demander juſtice, de ce que les ſoldats qu'il avoit commandez juſques-là, laſſez de luy obeïr, avoient de leur autorité particuliere, fait choix d'vn autre Capitaine. Je leur en fis vne grande reprimande, & leur commandai de luy obeïr, comme ils avoient fait par le paſſé, & ſur quelques plaintes qu'ils me firent de ſa mauvaiſe conduite, il me dit imprudemment qu'ils en avoient menti. La colére me prit, & voyant que ſi je ſouffrois de pareilles choſes, je ſerois tous les jours expoſé à me voir perdre le reſpect; je luy déchargeai ſur la teſte vn coup de canne, dont je l'étendis à mes pieds, qu'il me vint baiſer, reconnoiſſant ſa faute; & appréhendant quelque choſe de pis, il ſe crut bien-heureux d'en eſtre quitte à ſi bon marché, & fort redevable à ma moderation. Il m'a toûjours bien & fidélement ſervi depuis, & ſes ſoldats luy ont obeï ſans avoir jamais eû de démêlé avec luy, ce qui me parut aſſez extraordinaire.

Et comme l'affaire la plus preſſante que j'avois alors, eſtoit de pourvoir à la ſubſiſtance de ceux qui

gardoient tous nos poſtes, qui ne vouloient plus, ſans payemment, en avoir la fatigue; aprés avoir revé à cent moyens, je m'arreſtai à vn que je crus & le plus prompt, & le plus aſſuré, qui fut d'ordonner au Maiſtre de la Monnoye & à tous les Officiers, de me faire apporter chez Gennare vn fourneau, pour éprouver s'ils la faiſoient au titre qu'ils eſtoient obligez par leur Bail que je me fis repréſenter. Toutes choſes eſtant preſtes pour cét effet, ſur l'avis qu'ils m'attendoient, je m'y en allai, & ayant reconnu l'abus que ces ſortes de gens ne manquent jamais de commettre, je les menaçai de les faire pendre, comme faux monnoyeurs. Ce qu'appréhendant avec raiſon, aprés m'eſtre long-temps tenu inflexible aux prieres de tous ceux qui me parloient pour eux, je leur fis valoir pour grande grace de leur pardonner, & ne les point châtier que par la ſuſpenſion de leurs gages, & de leurs droits, au profit du public, pour autant de temps qu'il me plairoit. Par la ſupputation qui ſe fit de la fabrique, l'on trouva, qu'attendu la quantité de vaiſſelle d'argent qui avoit eſté pillée depuis le temps du ſoûlevement de Mazanielle, que les proprietaires faiſoient convertir en monnoye, l'on pouvoit faire eſtat tous les jours, l'vn portant l'autre, de la ſomme de cinq cens écus. J'affectai ce fonds pour le payement des troupes que j'avois dans la ville, lequel ſe trouva non ſeulement ſuffiſant, mais ſervit meſme à celles que depuis ce jour, juſqu'à celuy de ma priſon, j'ai toûjours tenuës en campagne, avec le ſuccés qu'on apprendra enſuite.

Ne voulant pas demeurer plus long-temps inutile, ſans faire quelque action de bruit, & qui me donnât de la reputation, je fis extraordinairement prendre les armes, juſques à deux mille hommes de pied, commandez des meilleurs gens de tous les

quartiers, afin de me ſervir de l'avis que j'avois reçu de la negligence que les ennemis apportoient à la garde de deux poſtes conſidérables, nommez les Mortelles, & Saint Carle. Ils s'y croyoient fort aſſurez, pour eſtre couverts du Château Saint Elme, eſtant entre cette forteresſe, & celle du Château-neuf; & le paſſage pour cette attaque, nous ayant eſté juſques-là interdit, Lantignane, & le Vomero qui ſont comme deux faux-bourgs de la ville, ayant iuſques à ce jour tenu pour eux: mais m'ayant envoyé aſſurer qu'ils ſe déclareroient pour moy, & prendroient les armes au moindre de mes ordres, je les envoyai par écrit au Sergent Major de la Cave, qui commandoit vn Corps de ſix cens hommes tirez de cette ville-là, dont les habitans ſont de tout temps en réputation d'eſtre les meilleurs & les plus hardis ſoldats de tout le Royaume. Je ne voulus point aller de ce côté-là, pour ne donner aucun ſoupçon de mon deſſein, & empécher que les ennemis n'en puſſent eſtre avertis par leurs eſpions. Je me tins donc la nuit, aprés ſouper, dans le Marché, à la teſte de mes deux mille hommes, preſt à marcher quand il en ſeroit temps. Je fis faire deux attaques aux ennemis, l'vne du côté de la Doüanne, & l'autre du Convent des Religieuſes de Sainte Claire, pour les occuper, & divertir leurs forces, ſe perſuadant que je me tenois en eſtat de renforcer de gens, l'vne des deux, où je verrois plus de facilité, & d'apparence de réüſſir. Les Cavayoles cependant s'eſtoient rendus proche Saint Carle, pour donner auſſi-tôt que je ferois le ſignal, qui devoit eſtre de trois fuzées; cinq cens Mouſquetaires du Vomero, & de Lantignane les devoient ſoûtenir, & je devois en meſme temps m'y rendre, à la teſte de mes deux mille hommes, afin de chaſſer les Eſpagnols de tout ce qu'ils tenoient dans la

ville, à la reſerve des Châteaux. Ces deux poſtes forcez me les faiſant prendre par derriere dans tous leurs quartiers, dont je pouvois facilement venir à bout, veu l'incapacité de la pluſpart de leurs Chefs, l'étonnement & la confuſion qui ſe rencontroit parmi eux d'vne telle ſurpriſe. Cent hommes devoient attaquer les premiers, & ſoûtenus de pareil nombre, devoient avancer plus avant, auſſi-tôt que le retranchement qu'ils auroient emporté, auroit eſté garni, & en eſtat de les aſſurer de ne pouvoir eſtre coupez; La meſme choſe ſe devoit pratiquer enſuite de poſte en poſte: & par ce moyen, ſans hazarder gueres de monde, j'aurois reüſſi dans cette belle entrepriſe. Le ſignal ſe devoit faire ſur les quatre heures du matin, & comme i'en attendois le temps avec impatience, celle de mes gens fut ſi grande, qu'ils commencerent l'attaque, deux heures devant, ſans donner temps à ceux qui les devoient ſoûtenir d'eſtre arrivez, ni à moy, celuy de pouvoir leur porter du ſecours. Le grand feu que j'entendis m'avertit auſſi-tôt de leur precipitation, je ne perdis point de temps de me mettre en marché, & à peine avois-je fait vn quart d'heure de chemin, quand j'appris par vn Officier qu'on m'avoit dépéché à toute bride, que Saint Carle avoit eſté forcé, avec la perte ou la priſon de trente-cinq Officiers reformez qui le gardoient. L'eſperance que ce bon ſuccez me donnoit, me cauſa bien de la joye, qui fut bien moderée vn quart-d'heure apres, quand je ſus que mes gens, tranſportez de trop de chaleur, pour la facilité qu'ils avoient rencontrée, avoient eſté plus auant ſans regarder s'ils eſtoient ſoûtenus, pris les Mortelles, & quelques autres poſtes fortifiez, & pouſſé juſques à la Gardiole, & à la Chapelle de Sainte Anne, qui ſont proche du Palais du Vice Roy qui en fut tellement épouvanté, qu'il

l'abandonna, & ſe retira en diligence dans le Château-neuf : De-ſorte que ſi mes ordres euſſent eſté ſuivis, & que j'euſſe pû arriuer à temps, les Eſpagnols ſe pouvoient dire chaſſez de Naples, n'ayant par hazard en ce temps-là, que pour vingt-quatre heures de vivres dans les Châteaux, dont ie leur coupois la communication. Mes gens ſe laiſſant éblouïr à leur bonne fortune, s'abandonnerent au pillage, & entrerent dans les maiſons ; Ce que le Regiment de Naples ayant reconnu, & eſtant reveuu de ſon deſordre, s'en vint ſans reſiſtance reprendre les poſtes que nous avions gagnez, & qui ſe rrouvérent abandonnez;& de trois cens hommes qui furent coupez, ils en tuérent quelques-vns, en firent executer ſept ou huit, & le reſte leur fut vne fort grande recruë pour l'armement de leurs galéres.

Cét accident me toucha ſenſiblement, & me fit regretter de n'avoir pas vn Corps de troupes reglées, qui ne m'auroient pas expoſé à ce déplaiſir, ayant plus d'obeïſſance, & connoiſſant qu'on ne doit jamais s'avancer, ſans eſtre aſſuré de ſa retraitte. Eſtant piqué au vif de cette diſgrace, je me réſolus de ne me point retirer que je n'euſſe entrepris quelque autre choſe;& pour cét effet ayant mis les troupes que j'avois avec moy en bataille dans la place qui eſt devant le Palais du Cardinal Filomarini, j'en fis deux détachemens ; l'vn pour attaquer vn retranchement qui avoit eſté porté par les ennemis juſques à la teſte de la ruë qui aboutit à l'Egliſe de Sainte Marie la Nove, où ils avoient logé vn de leurs plus conſiderables Corps d'infanterie;l'autre, pour tâcher de s'élargir vers le fonds du Cedrangulo, où ils avoient gagné tant de terrein qu'ils nous pouvoient aiſément prendre par derriére, en deux ou trois lieux de plus importans, où nous

nous eſtions poſtez. Ces deux attaques me réüſſirent, & les rafraichiſſant continuellement, je fus aſſez heureux pour regagner ſur eux, en vn quart d'heure, dans ce dernier endroit tout ce qu'ils avoient pris ſur le Peuple en ſix ſemaines. Le combat fut plus opiniâtré vers Sainte Marie la Nove; mes gens y furent repouſſez par deux fois, & voyant qu'ils relâchoient de la vigueur qu'ils avoient fait paroître d'abord, je fus contraint de leur montrer l'exemple, & ſuivi de quelques-vns de mes domeſtiques, & de perſonnes particuliéres, je chargeai ſi rudement les ennemis l'épée à la main, que je les pouſſai juſques dans le Convent, & perçant de maiſons en maiſons, je regagnai toute vne ruë, & portai vn retranchement juſques à dix pas, quoy qu'ils euſſent cinq cens hommes dedans. Je donnai l'ordre à Cériſantes de s'y loger ſeurement, à quoy il ſe porta auſſi bravement qu'il avoit fait à l'attaque, & le mit ſi bien en défenſe, que je l'ai toûjours conſervé depuis. Je m'en allai de meſme temps faire ouvrir des canoniéres à droit & à gauche des logis voiſins, pour les flanquer, & y loger des mouſquetaires; & à peine avois-je fait ouvrir vne muraille, que voulant par curioſité voir la contenance des ennemis, j'y reçus vne mouſquetade au deſſous de l'œil gauche, qui ne fit que m'éffurer la peau, & brûler vn peu de mes cheveux. Ce coup fut ſi favorable, qu'il ne ſervit qu'à m'accréditer parmi le Peuple, & à luy donner plus de tendreſſe pour moy, puiſqu'il n'y eut perſonne dans la ville, ni homme ni femme qui n'en voulût venir voir la marque, que j'en portai huit ou neuf jours, me donnant mille benédictions, & me conjurant de me ménager davantage, puiſqu'ils perdroient tout, en me perdant, & n'eſpéroient aprés Dieu que de moy ſeul, leur repos, & leur liberté.

Cette petite action que je n'avois pas mal conduite, fit oublier le mauvais ſuccés que nous avions eû le matin, & voyant que mes levées commençoient à s'avancer, je me reſolus à quelques jours de là de me mettre en campagne pour faire entrer des vivres dans la ville, que la neceſſité commençoit à faire murmurer. Tous les bourgs, & terres auprés de la ville, ſur le bruit que j'y commandois, ayant pris les armes pour moy, ce qui fut ſuivi de la declaration du plat païs de tout le Royaume, hors des places où il y avoit garniſon: qui prenant cœur ſur la reputation de ma perſonne, & l'autorité de mon nom, dés qu'ils ſûrent mon arrivée, & qu'ils eurent vû les Manifeſtes que j'avois eû le ſoin de faire tenir par tout; j'envoyai Jacomo Rouſſe pour aſſembler mille mouſquetaires, & ſe rendre auprés de moy dés que je le manderois, en qualité de Meſtre de Camp des ſoldats que l'on tireroit des villages voiſins, & employant huit ou dix jours pour tout ce qui m'eſtoit neceſſaire, pour me mettre en campagne.

Je fis cependant publier vne défenſe à peine de la vie, de ne plus ſacager aucune maiſon bourgeoiſe, ſous pretexte de viſiter s'il n'y avoit point d'armes cachées, ou de meubles, & d'argent, Vne autre pareillement, que tous ceux qui auroient quelque avis à me donner de trahiſons, ou d'entrepriſes ſecrettes, euſſent à s'adreſſer à moy, ſur l'aſſurance d'eſtre bien récompenſez de leurs accuſations, en cas qu'ils les puſſent juſtifier; mais au contraire d'eſtre punis irremiſſiblement du meſme ſupplice que mériteroient les crimes, dont ils ſe feroient les denonciateurs, en cas qu'ils ne les puſſent prouver. Cét ordre eſtoit abſolument néceſſaire, puiſqu'auparavant que j'euſſe pris l'autorité, vn fripon eſtoit capable de faire mourir le plus honneſte

neſte hõmme; Gennare, ſans rien éclaircir davantage, faiſant couper la teſte, & traîner par les ruës ceux qu'on luy rapportoit avoir quelque intelligence avec les ennemis, quelque méchant deſſein contre le Peuple, ou ſa perſonne particuliére: ce qui maintenoit toutes choſes dans vne étrange confuſion, dans vn païs, où les haines ſont violentes; celuy qui avoit vn ennemi, devant appréhender la mort à toute heure, ſans avoir le temps de s'en garantir, ni pouvoir eſtre écouté dans ſes juſtifications.

Et m'appliquant aux moyens d'avoir de la poudre, ſans quoy l'on ne pouvoit maintenir la guerre; (en attendant que je puſſe faire venir les ſalpêtres de dehors) je fus à la poudriére hors du fauxbourg de Saint Antoine, & commandai aux Entrepreneurs de faire prendre de la terre des étables & écuries, & autres endroits, dont l'on pourroit tirer du ſalpêtre, pour faire de la poudre en la plus grande quantité qu'il ſe pourroit, & de n'épargner pour cela ni le travail ni les hommes. Quelque effort que l'on pût faire, jamais je n'en ai pu avoir que quarante-quatre, ou quarante-cinq livres par jour, que je faiſois apporter chez moy pour la conſerver ſoigneuſement, ne ſe délivrant que ſur des billets ſignez de ma main, ayant reconnu qu'Aniello de Falco Général de l'artillerie, & les Officiers en faiſoient vne trop grande diſſipation.

Je me trouvois ſi fatigué de la méchante chére que me faiſoit Gennare, & du giſte mal propre qu'il me donnoit tous les jours, que je me réſolus, en attendant que j'euſſe fait préparer vn Palais, d'aller loger aux Carmes, dans l'appartement reſervé pour leur Général, & de me faire ſervir par mes Officiers, croyant qu'il n'eſtoit pas ni de la bien-ſeance, ni de ma réputation, de vivre plus long-temps ſans

maiſon, ni ſans équipage; & la patience que i'avois euë huit jours durant eſtant à bout, je dis ma reſolution à Gennare, qui fit tous ſes efforts pour m en détourner, mais ce fut inutilement; & le lendemain ving-deuxiéme de Novembre, je le conviai à venir dîner avec moy dans mon nouveau ménage, & luy ayant donné le bon ſoir, je m en allai coucher chez moy, & dormir à mon aiſe dans vn bon lict que l'on m'auoit préparé; Ce que je n'avois encore pû faire depuis le temps de mon arrivée dans Naples.

Dés que je fus parti de chez luy, il fut averti qu'il y auoit dans les Jeſuites vn coffre caché ſous vn degré, rempli d'argent & de pierreries; ſont avarice l'y fit courir auſſi-tôt, & ayant fait rompre quelque maçonnerie qu'il reconnut eſtre faite de nouveau, il y trouva le coffre dont on luy avoit parlé, & l'ayant fait rompre avec précipitation, il ne le vid rempli, contre ſon attente, que de calices & autres ornemens d'Egliſe. Il crut que le portier luy pourroit donner lumiére de quelque autre cache qui enfermeroit plus de richeſſes. Il l'emmena chez luy, & ſe divertit toute la nuit à le tourmenter & luy donner la queſtion de ſa propre main. Il m'en viut teudre compte le lendemain au matin, dont je luy fis vne grande reprimande, & l'obligeai à le renvoyer auec tout ce butin qu'il avoit fait de hardes ſervans à l'Egliſe, & l'intimidai ſi fort du châtiment qu'il devoit en attendre de Dieu, qu'eſtant naturellement timide, il me promit de ne retomber jamais dans vne pareille faute.

De-là nous fûmes enſemble à la Meſſe, où ayant fait mettre ſur mon drap de pied, vn carreau pour luy auprés du mien, je trouvai que l'on en mettoit vn autre à ma gauche, & m'eſtant in-

formé pour qui c'eſtoit, il me fut répondu qu'on l'avoit préparé pour l'Ambaſſadeur de France ; & Ceriſantes ſe diſpoſant à y venir prendre cette place, je renvoyai le carreau dans la Sacriſtie, & luy dis, que s'il ne ſe rendoit ſage, aprés les leçons que je luy avois faites, je l'envoyerois aux Petites Maiſons, ou je le ferois enfermer, ne voulant pas que par ſon imprudente témérité, l'honneur de la France, ni mon autorité fuſſent tournez en de ridicules ; A quoy je devois ſoigneuſement prendre garde ; toute l'Europe ayant les yeux ouverts ſur moy, pour obſerver s'il ne ſe trouveroit point dans ma conduite dequoy ternir l'éclat des actions que j'avois eſſayé de faire avec tant de peril, & de peine.

J'avois cependant reſolu de laiſſer le Baron de Modéne dans Naples durant mon abſence, pour préſider à tous les Conſeils, eſtant homme d'eſprit, & en qui j'avois confiance, afin d'obſerver toutes les démarches de Gennare, m'avertir de tout ce qui s'y reſoudroit, & voir avec adreſſe à tourner les eſprits, de ſorte que toutes les déliberations fuſſent ſuivant mes intentions. Il ſe rendoit agreable à tout le Peuple, & ſe faiſoit conſiderer & aimer, l'ayant chargé d'y apporter tous ſes ſoins; il avoit meſme pris aſcendant ſur l'eſprit de Gennare. Il ſe ſervit de tous ces avantages pour ſe faire Meſtre de Camp general, ne pouvant ſouffrir que l'on luy préferât Ceriſantes, ou par vn zéle de me ſervir, s'y croyant plus vtile dans cét employ, & ayant l'envie & l'ambition de faire la guerre, & d'acquerir de la réputation les armes à la main ; Ce qui me le rendit inutile à ce que je l'avois deſtiné, le brouïlla depuis auec moy, & m'apporta beaucoup d'embarras. Tout le Peuple en corps me vint prier avec des inſtances incroyables,

me croyant faire plaiſir par ce choix, de luy vouloir donner cette charge ſi importante. Je les remerciai de l'affection qu'ils me témoignoient, en prenant confiance de la ſorte en vne perſonne qui avoit ſuivi ma fortune; & leur dis qu'eſtant juſte de conſerver ce poſte pour quelqu vn de leur nation, dont l'honneur & l'avantage pourroit attirer dans noſtre parti vn des principaux de la Nobleſſe, de la naiſſance & capacité duquel nous puiſſions nous prévaloir; & que par ce moyen aſſuré, que je reſervois tout exprés, je prétendois oſter aux ennemis quelque galant homme, dont la perte leur ſeroit auſſi préjudiciable que l'acquiſition nous en ſeroit avantageuſe.

Je demeurai ferme dans ce ſentiment, que je luy voulus faire approuver par des raiſons, où il y avoit peu de replique; mais agiſſant ſous-main par la preoccupation où il eſtoit, & leur faiſant perſuader que je ne ſerois pas fâché que l'on me fît violence ſur ce ſujet, je fus fort étonné l'apreſdinée, quand il me vint trouver avec la commiſſion de Meſtre de Camp général, ſignée de Gennare, & de tous les Capitaines des quartiers & Chefs du Peuple, qu'il me dit l'avoir forcé d'accepter, aprés avoir fait en vain tous ſes efforts pour s'en défendre. Je fus ſurpris & touché de cette conduite; & diſſimulant le reſſentiment que j'en avois, je luy dis que je me réjouïſſois de voir l'eſtime que l'on faiſoit de luy, qu'il en ſeroit plus en eſtat de me ſervir: Mais que la conſéquence ſeroit fâcheuſe, & tout à fait contre mon autorité, ſi le Peuple s'accoûtumoit à donner des commiſſions. Je luy en fit expedier vne; & pour celle du Peuple, je luy commandai de la reporter & la faire biffer devant luy, comme il fit, fort ſatisfait par cette adreſſe d'eſtre venu à bout de ſa prétention.

Le ſieur de Ceriſantes ſupportant impatiemment qu'vn autre fût pourveu d'vne charge qu'il avoit prétenduë, aprés quelques heures de chagrin, prit vne autre viſée; & ayant appris le ſoûlevement d'vne partie de la Calabre, & que ceux du païs m'avoient envoye demander vn Chef pour leur commander; il crut qu'il y pourroit trouver vn poſte aſſez conſidérable pour le dédommager de celuy duquel il avoit perdu l'eſpérance; & m'eſtant venu trouver, il m'aborda avec de fort grandes proteſtations d'attachement, de zéle, & de fidélité pour mon ſervice; Il me dit que ſon bonhéur & ſa fortune dépendoient de moy, & m'ayant conté vne partie de ſes avantures, de ſes diſgraces, & de ſes voyages, m'apprit qu'vne Dame de qualité en eſtoit cauſe, qu'il aimoit il y avoit long-temps, & dont il eſtoit réciproquement aimé; mais que par faute & de fortune, & de naiſſance, il ne pouvoit eſpérer la ſatisfaction ni l'avantage de l'épouſer: Qu'elle luy avoit donné du temps pour voir ſi par ſes actions, & par ſon mérite, il pourroit aſſez s'élever en dignité, & en biens, pour qu'elle pût, ſans faire tort à ſa réputation, & à ſa Maiſon, ſe marier avec luy; Que la Fortune luy avoit eſté contraire en cent endroits où il eſtoit allé pour la chercher, & qu'il ſembloit qu'elle l'eût conduit par la main à ma ſuite, puiſque ſi j'avois de la bonne volonté pour luy, il ne dépendoit que de moy de le faire le plus heureux homme du monde.

J'écoutai ce Roman avec aſſez de plaiſir, & luy demandant ce qu'il pouvoit prétendre de moy, il me répondit le Gouvernement des deux Calabres, avec vn titre de Duché, ou de Principauté de quelques-vnes des principales terres que poſſedât dans ces Provinces vn Eſpagnol, ou quelqu'vn de la Nobleſſe, qui nous faiſoit la guerre.

Je repliquai que je ne pouvois l'éloigner de ma perſonne, qu'il n'en fût arrivé vn autre, pour ſe charger des chiffres qu'il tenoit auprés de moy; ce qui ſe pourroit faire à l'arrivée de l'armée navale, ou bien aprés avoir reçu la réponſe d'vne lettre que j'écrirois à Rome pour ce ſujet. Ma repartie, quoy que fort raiſonnable, ne le ſatisfit pas, & ſortant de ma chambre, en grondant, Louïgi del Ferro arrivant tout à propos, & me demandant ce qu'avoit Ceriſantes, je crus me devoir venger d'vn fol par vn autre, & luy dis ce qui s'eſtoit paſſé dans noſtre converſation. Il partit auſſi-tôt de la main, prétendant que s'il s'éloignoit de moy il devoit luy remettre les chiffres de la Cour, nul ne pouvant à ſon préjudice les garder, puiſqu'il eſtoit Ambaſſadeur. L'autre, dont le ſang eſtoit déja échauffé, le traittant de fol, & de chimérique, refuſa de s'en défaire en ſa faveur [illegible]

[illegible] Louïgi del Ferro luy repartit bruſquement qu'il les vouloit avoir, ou bien le voir l'épée à la main. Ceriſantes outré de ſe voir en competence avec luy, s'en vint tout tranſporté m'en demander juſtice, ſe plaignant qu'il luy avoit perdu le reſpect. Je répondis en riant, qu'outre que ce n'eſtoit pas vne injure de vouloir faire tirer l'épée à vn homme, quand le diſcours n'eſt point accompagné de paroles outrageuſes, ou de mépris; je ne ſavois pas quel reſpect luy pouvoit eſtre dû, ni quelle différence il devoit ſe faire entre eux; Qu'à tout bien conſidérer, l'avantage eſtoit tout entier pour Louïgi del Ferro, puiſque j'avois eu ordre de le traitter d'Ambaſſadeur, & luy avois moy-meſme rendu des lettres de Monſieur de Fontenay, qui luy donnoient ce titre; & que luy ne m'avoit pas eſté donné de ſa main, que pour tenir auprés de moy les chiffres. Il perdit toute patience, & s'é-

cria, en jurant, qu'il eſtoit Ambaſſadeur, & que ſi je ne luy faiſois raiſon de cét outrage qu'il avoit reçu, qu'il ſe la ſauroit bien faire luy-meſme. Ce diſcours peu reſpectueux m'obligea de luy ordonner de ſe retirer dans ſa chambre, & commander au Capitaine de mes gardes d'en laiſſer vn à la porte, avec défenſe de le laiſſer communiquer avec perſonne, que je n'euſſe eû des nouvelles des Miniſtres du Roy, que j'avois laiſſez à Rome, pour ſavoir en quelle qualité il avoit eſté envoyé avec moy, afin que ſi c'eſtoit comme Ambaſſadeur, l'on luy rendît tous les honneurs qui luy ſeroient dûs; Mais auſſi que s'il ne l'eſtoit pas, je me ferois tort de ſouffrir qu'il paſsât pour tel, & qu'il y alloit trop de l'honneur de la Couronne de voir deux fois de ſuite, en vn meſme lieu, impunément s'en attribuer le caractére. Aprés eſtre revenu de ſon emportement, il m'envoya demander pardon, & conjurer de ne pas écrire à Rome ce qui s'étoit paſſé, qui ruîneroit entiérement ſa fortune. Il me fit pitié, & que je ne le voulus pas perdre; Mais je l'en tins huit jours dans l'inquiétude, pour voir ſi ce châtiment ne luy donneroit point plus de jugement, & plus de conduite.

Ce ſoir-là meſme, il arriva vn accident que je n'appris que le lendemain matin à mon réveil: Mais ce qui paroiſt de plus ſurprenant, c'eſt que je reçus deux lettres de deux differens endroits, l'vne le ſoir, & l'autre le matin; par leſquelles l'on me donnoit avis de prendre garde à moy, que l'on me devoit empoiſonner, & que c'eſtoit Pepe Palombe qui avoit promis aux Eſpagnols de ſe charger de cette exécution. En effet, vn jeune homme entrant dans ma cuiſine, avant mon ſouper, fit tout

ce qu'il put pour s'approcher de ma viande ; cette affectation donnant lieu de le ſoupçonner, l'on l'en fit ſortir. Il ſe mêla parmi la foule de ceux qui me venoient voir ſouper, & s'approchant du buffet, tenant quelque choſe dans ſa main, il offrit à vn Officier Nadolitain que j'avois pris depuis mon arrivée, vne ſomme d'argent conſidérable, s'il vouloit mettre dans mon verre quand je demanderois à boire, ce qu'il avoit dans vn petit papier. Vn de mes gardes, par hazard en ayant oüy quelque choſe, ſuivit cét homme, l'arreſta au ſortir de mon appartement, & le conduiſit dans la chambre du Capitaine de mes gardes, auquel il en donna avis, & qui ayant appris la meſme choſe de l'Officier, il ne m'en voulut rien dire, avant que d'en avoir entiérement éclairci la verité.

Je m'allai coucher vn peu de temps aprés ſouper, & durant que j'eſtois au lict, il luy fit donner la queſtion, & luy confrontant l'Officier, il demeura d'accord de toutes choſes, & ſe trouvant ſaiſi du poiſon, l'on en fit l'épreuve ſur vn chien, qui mourut vn quart-d'heure aprés. Comme l'on le preſſa, pour ſavoir qui le luy avoit donné, il dit que c'eſtoit l'Aide Major de Pepe Palombe, & celuy qui avoit & ſon ſecret, & ſa confiance. L'on m'avertit le matin de tout ce que s'eſtoit paſſé la nuit: je défendis d'aller ſi vîte vne autre fois, & preſſer vne affaire de cette nature ſans me l'avoir auparavant communiquée, & avoir reçu mes ordres. Je ne voulus point faire arreſter l'homme que ce malheureux avoit accuſé, & connoiſſant le crédit qu'avoit Pepe Palombe dans ſon quartier, je crus qu'il valoit mieux eſſayer de le gagner, que de tenter de le perdre, & je réſolus d'en vſer ſi obligeamment, que s'il avoit de l'honneur, il en conſervât vne eternelle reconnoiſſance, & me fût à jamais fidéle. Il s'en vint

à mon lever, & l'ayant tiré à part, je luy montrai les deux lettres d'avis que j'avois reçuës, du méchant deſſein qu'on m'écrioit qu'il avoit contre moy; & luy faiſant raconter par le Capitaine de mes gardes tout ce qui s'eſtoit paſſé, il me dit qu'il ſeroit caution de ſon ami que l'on accuſoit. Je luy témoignai eſtre perſuadé de ſon innocence, & pour étouffer l'affaire, & l'obliger plus ſenſiblement, je commandai qu'on fit ſortir le priſonnier, & que l'on le laiſsât aller où il voudroit. La nouvelle (quelque ſoin que l'on prît de l'empécher) courut auſſi-tôt par la ville, que j'avois eſté empoiſonné, & tout le Peuple s'étant ſoûlevé s'en vint en foule à la porte du Convent des Carmes pour demander à me voir. Je me fis auſſi-tôt amener vn cheval, & montant deſſus, je me reſolus d'aller faire le tour de tous les quartiers, pour donner à tout le monde la ſatisfaction qu'il deſiroit ſi ardemment; Et comme j'entendis quelques-vns dans le Marché qui accuſoient Pepe Palombe de cét attentat, & qu'il m'eſtoit important de le juſtifier, & faire voir la confiance que j'avois en luy, pour me l'acquerir tout-à-fait, je pris mon chemin vers la Concherie, ſuivi d'vne multitude incroyable de gens, & le trouvant ſur la porte de ſon Ingis, je luy dis que n'ayant rien pris le matin, le cœur me faiſoit mal, & que je le priois de me faire apporter vn doigt de vin, vne croûte de pain, ou vn morceau de confitures. Il m'en alla querir auſſi-tôt, & aprés avoir bû à ſa ſanté, & mangé de ce qu'il m'avoit apporté, je l'embraſſai, & luy dis à l'oreille que ce que je venois de faire avoit eſté ſans néceſſité, mais pour le diſculper auprés du Peuple, & luy témoigner combien j'avois de confiance en luy, l'aimant chérement, & voulant qu'il fût de mes amis. Il me proteſta de ne me manquer ja-

mais de fidélité & de conſerver vne eternelle memoire d'vne ſi grande, & ſi extraordinaire grace.

J'employois toute la journée à viſiter les poſtes, donnois les ordres de fortifier ceux qui ne l'eſtoient pas à mon gré & y faiſois travailler devant moy; Il ne ſe faiſoit point d'attaque ni le jour ni la nuit, que je n'y couruſſe auſſi-tôt, & les Espagnols étoient étonnez d'apprendre qu'il ne ſe tiroit pas deux coups de mouſquet, que je ne m'y trouvaſſe à meſme temps, & ſurpris de me renconter par tout en leur chemin, & bien ſouvent à leur dam, le renfort que je menois avec moy, les repouſſant vigoureuſement : de-ſorte que dans tout le temps que j'ai demeuré dans Naples, ie ne ſuis jamais venu aux mains avec eux, ſans les avoir battus en toutes ſortes de rencontres, & remporté quelque notable avantage. Le Peuple avoit pris tant de créance en moy & j'avois acquis tant d'eſtime qu'il ſe croyoit invincible quand je combattois à ſa teſte ce qui fit que les ennemis ne s'appliquérent qu'à ma perte perſuadez, que ma ſeule perſonne dépendoit ou la ruine, ou le rétabliſſement de leurs affaires. Le poiſon qu'ils m'avoient fait préparer n'ayant pas eû le ſuccés qu'il en eſpéroient, & la tentative qu'ils firent en deux ou trois autres rencontres de m'en donner, n'ayant pas reüſſi plus heureuſement, ils recoururent à d'autres moyens, pour me faire périr; Et pour n'en pas irriter davantage contre eux tous les eſprits des Napolitains, ils tâchérent de rendre ma conduite ſuſpecte & de me procurer la mort par quelque ſedition & tumulte populaire, Un matin que le marché eſtoit rempli de monde, pour me prier d'accommoder comme je fis, deux de leurs Chefs qui auoient eû quelque différent

enſemble, vn petit garçon me vint rendre vne lettre qu'il me dit eſtre d'importance, & ayant diſparu dans la preſſe, ſans pouvoir le rencontrer, ni ſavoir de luy qui la luy avoit donnée, je l'ouvris, & voyant ce qu'elle contenoit, je la lûs tout haut devant le Peuple, & au lieu de me faire ſoupçonner, elle ne ſervit qu'à réchauffer leur amitié pour moy & la haine contre les ennemis. Elle eſtoit du Duc de Siane fils du Régent Capici Lapro; & eſtant en forme de réponſe, elle portoit que Dom Jüan avoit reçu avec vne joye extréme l'offre que je luy faiſois de luy livrer vn poſte, & luy procurer l'entrée de la ville, afin de la mettre à feu, & à ſang, & luy donner lieu de punir la rebellion de ſes habitans; mais que la bonté du Roy ſon pere ne luy pouvant faire autoriſer vne ſi cruelle vengeance, les conſidérant comme des enfans deſobeïſſans, qu'il aimoit tendrement, & qu'il ne vouloit ramener que par la clemence & la douceur, n'ayant point d'autre penſée que celle de leur pardonner, il me remercioit de mon affection, dont il eſtoit perſuadé, & me prioit de la conſerver pour vne autre occaplut favorable, ſachant que je n'avois entrepris de venir à Naples, que de concert avec luy, & hazardé tant de perils que pour les ſervir plus vtilement en ne donnant point de défiance; Qu'auſſi il m'aſſuroit que l'argent que j'avois damandé eſtoit tout preſt, & que l'on me le feroit compter à Gênes, ou en tel autre lieu que je luy ferois ſavoir; & qu'il s'eſtoit adreſſé à luy, comme à vn homme de qualité, & de mes amis, afin que j'y puſſe prendre plus de confiance.

Ce groſſier artifice ne produiſit qu'vn effet tel que je pouvois deſirer, & tout-à-fait contraire à leur attente. Tout le Peuple en murmura haute-

„ ment, & deteſtant leur malice ſe mit à crier, Vive „ le Duc de Guiſe noſtre défenſeur, pour lequel „ nous voulons employer nos biens & nos vies, & „ ſacrifier celles de nos femmes, & de nos enfans. Et voulant leur gagner le cœur d'avantage par vn procedé doux & honneſte, j'accordai toutes les graces qui me furent demandées pour des condamnez, & continuai d'en vſer de meſme quelques jours de ſuite, ne pouvant me réſoudre à faire mourir perſonne. Mais ces gens accoûtumez au ſang, & aux maſſacres, vouloient voir des ſpectacles ſanglans; & connoiſſant par les diſcours & les murmures, qu'il eſtoit temps de me faire craindre, & m'étant dit par les ruës que j eſtois trop bon, de ne point faire faire d'executions, & que ſans des exemples, je ne contiendrois jamais dans le devoir, ceux qui eſtoient ſi habituez aux meurtres & aux brigandages, ſept hommes ayant eſté pris pour de ſemblables actions, je les fis tous pendre à la fois, & reconnus que cette juſtice ſevére avoit eſté fort agréable, & que le reſpect & l'amitié pour moy en eſtoient fortifiez & accrus. Depuis, me faiſant paroiſtre infléxible, quand je voulois pardonner à quelqu vn, je me ſervois d'vne adreſſe que j'ai toûjours pratiquée juſques à la fin. Eſtant averti de l'heure que quelque malheureux eſtoit conduit au ſupplice, je ſortois de mon logis, & prenant le chemin qu'il devoit tenir, je le rencontrois comme par hazard, & me montrant fâché, que ceux qui marchoient devant ne s'eſtoient pas détournez, & m'obligeoient, malgré moy, à voir paſſer ce miſerable, je luy accordois la vie à la priére de ſa femme, & de ſes enfans, diſant qu'il n'eſtoit pas raiſonnable que ſon bonheur l'eût porté en ma préſence, & qu'il mourût, le pardon eſtant naturellement inſéparable de la veuë du Prince.

Vincenzo d'Andréa ne penſant qu'à ſa trahiſon, travailloit ſecrétement à donner jalouſie à Gennare, de l'autorité que je prenois tout les jours, à quoy il le trouvoit fort diſpoſé, voyant affoiblir ſa conſidération; & venoit inceſſamment me faire des plaintes de ſa brutalité, ignorance, pareſſe & avarice, qui perdroient toutes choſes à la fin, ſi je n'en prenois la conduite: il autoriſoit ſous main les deſordtes, & les ſacagemens, & n'oublioit rien pour parvenir à ſes fins. Il ſurvint vn accident qui luy donna bien de la joie, & de l'eſpérance, mais qui n'eut pourtant aucune ſuite fâcheuſe, comme il ſe l'étoit imaginé. Trois Capitaines du Régiment de Sebaſtien de Landi, avec ſon Sergent Major, qui gardoit la porte d'Albe, le poſte le plus jaloux, & le plus conſidérable de tous ceux que nous tenions, donnant l entrée la plus facile, & la plus dangereuſe de la ville, (comme il s'eſt vû par l'application que les Eſpagnols ont pris depuis à l'acheter de luy, & par où ils ſe ſont enfin rendus les maiſtres de tout, & réduit Naples dans leur obeïſſance, & enſuitte tout le Royaume) me vinrent faire des plaintes de la priſon de leur Meſtre de Camp, & leur ayant demandé ſi les ennemis avoient fait vne ſortie, ou s'il y avoit eû quelque combat, ils me répondirent que non, mais que Gennare l'avoit fait arrêter, pour s eſtre oppoſé au pillage d'vne maiſon, qu'il envoyoit faire dans ſon quartier, au préjudice du ban que j'avois fait publier pour empécher de ſemblables violences: Et m en eſtant allé au Tourjon des Carmes, fort irrité d'vne action ſi déraiſonnable, je renvoyai le Sergent Major, & deux des Capitaines, pour faire redoubler la garde, & empécher que nos ennemis ne ſe prévaluſſent d'vn pareil accident, & n'emmenai qu'vn des Capitaines avec moy. Je trouvai Gennare avec tous

milles & du ſac & deſolation de la ville & de tout le Royaume, que j'abandonnois à la cruelle vengeance des Eſpagnols; Que j'allois chercher des felouques pour m'en retourner, & me retirer d'vn lieu où l'on faiſois ſi peu de cas de moy, & où je n'avois qu'à acquerir de la honte, & de l'infamie, au lieu de la gloire que je m'eſtois propoſée; Que je ne ſavois ce que c'eſtoit de me laiſſer perdre le reſpect, connoiſſois trop ce qui m'eſtoit dû, & principalement par de la canaille comme luy, & que j'eſtois fort tenté, avant que de partir, de faire vn exemple ſur ſa perſonne, & le faire jetter par les feneſtres. Tous les aſſiſtans s'y offrirent, & luy ſe mettant à pleurer, ſe jetta à mes pieds, qu'il me baiſa plus de cent fois, me demandant pardon; & ſa femme, & ſon beau-frere en faiſant de meſme, avec cent demonſtrations de deſeſpoir, & autant de proteſtations de me rendre plus d'obeïſſance, & de ſoûmiſſion que la moindre perſonne de la ville. Tout le monde à genoux, les larmes aux yeux, me ſupplia de reprendre le commandement, n'ayant d'eſpérance qu'en moy ſeul, & ſe croyant abſolument perdu ſi je ceſſois de prendre la défenſe de ſa liberté. Je me laiſſai aller à tant de priéres; & m'ayant eſté préſenté vne canne, je l'acceptai, comme vne marque du commandement, dont je me chargeois de nouveau. J'eus alors bien de la peine d'empécher que l'on ne le tuât devant moy; tant tout ce qui eſtoit préſent paroiſſoit animé contre luy. Je renvoyai le Meſtre de Camp Landi à ſa charge, & luy ordonnai de s'appliquer à l'avenir avec autant de ponctualité, de vigilance, & de zéle qu'il en avoit eû juſques à ce jour-là, dequoy il me donna toutes les paroles & promeſſes, que ſon obligation & l'amitié que je luy avois fait paroître l'y engageoient.

Cependant, Pepe Palombe à la teſte de ceux de la Concherie ; Mathéo Damore, ſuivi de toute Lavinare, tous les quartiers voiſins, & tout le peuple du Marché s'y eſtant aſſemblez ſous les armes, demandoient avec des cris élevez, & vn tumulte furieux, que la perſonne de Gennare leur fût livrée pour luy couper la teſte ; & le pendre par vn pied, pour apprendre par ſon châtiment la deférence que l'on devoit avoir pour moy. Je deſcendis pour les appaiſer ; ce que ma préſence fit à l'heure meſme, & ayant calmé leur emportement, par l'aſſurance que je leur donnai d'eſtre content, ils m'appellérent cent fois leur Pere, & leur Libérateur, me conjurant avec pleurs de ne les pas abandonner, ſans quoy ils ne pourroient ſe délivrer de l'eſclavage, me recommandant la conſervation de leurs vies, de leurs biens, & de l'honneur de leurs familles.

Cét orgueilleux repentant ne ſe croyant pas en ſeureté, me pria de le garentir contre le reſſentiment de toute la ville. Il vint publiquement ſe mettre à genoux devant moy, & me demander la vie. Je l'embraiſſai devant tout le monde, & commandai à tout le Peuple, luy ayant pardonné, & le tenãt pour le meilleur, & le plus aſſeuré de mes amis de l'aimer & le conſidérer comme auparauant, le prenant ſous ma protection, & embraſſant les intéreſts, & ſa défenſe envers tous ; & contre tous, de-ſorte que ie tirai de l'avantage d'vne affaire, que vray ſemblablement devoit cauſer du péril, de l'embarras, & de la peine. Il ſe retira dans ſon Tourjon, & je monrai à cheval pour m'aller montrer à toute la ville, & reconnoître ſi les coſtes étoient en état, & ſi les gardes ſe faiſoient exactement, pour n'avoir rien à craindre la nuit. En paſſant auprés du Convent de Saint Laurent, j'enten-

dis du bruit dans vn Palais appartenant à vne perſonne de qualité. J'envoyai vn Officier de mes gardes, pour reconnoître ce que c'eſtoit : il me rapporta qu'on le pilloit, & qu'il y avoit rencontré quinze ou ſeize perſonnes ; je luy commandai d'en arreſter le Chef & de me l'amener, & me l'ayant préſenté, je luy demandai s'il n'avoit pas connoiſſance du ban que j'avois fait publier, par lequel je défendois à peine de la vie de ſacager deſormais aucune maiſon; Il me répondit que ouï : mais que ſur l'avis qu'il y avoit des armes cachées, il eſtoit allé en faire la perquiſition, par vn ordre qu'il avoit ſigné de Vincenzo d'Andrea, & de moy. Je le fis repréſenter, & ayant reconnû ma ſignature contrefaite, j'envoyai querir vn Religieux dans le Convent pour le faire confeſſer; & auſſi-tôt aprés je le fis pendre aux grilles des feneſtres. Cette prompte juſtice m'attira mille benedictions, & intimida ſi fort tous ceux qui juſques-là impunément faiſoient de ſemblables violences, que depuis ce jour il n'en arriva plus dans la ville.

Je m'appliquai ſerieuſement à ménager quelque intelligence avec la Nobleſſe, & fis enjoindre à tous les Cavaliers, qu'il y avoit dans la ville, de ſe rendre auprés de moy le lendemain matin dans les Carmes, pour vne conférence que je voulois avoir avec eux. Ils ne manquérent pas de s'y trouver, & les careſſant tous extraordinairement, je leur dis qu'eſtant venu à Naples pour tirer tout le Royaume, auſſi bien que la ville, de la rude domination des Eſpagnols, je m'eſtimois heureux de me voir vtile au ſervice de la Nobleſſe, & me croyoir déja bien payé de tous les périls que j'avois courus, puiſque j'avois eû la fortune de ſauver les maiſons de beaucoup de perſonnes de condition, & de garentir leurs biens de la fureur du Peuple, plus irrité

contre eux par l'artifice des Eſpagnols, & pour ne pas connoître ce qui leur eſtoit & vtile & néceſſaire; que par aucune averſion particuliére; Que je ſouhaittois de trouver les moyens de les réünir enſemble, puiſqu'ils ne devoient avoir qu'vn meſme intéreſt; que la liberté les devoit toucher également; que je ne pouvois la procurer au Peuple, ſans que la Nobleſſe en profitât; Que ne devant faire qu'vn Corps, elle devoit y tenir le premier lieu, & conſerver le rang & la prérogative, que le Ciel & la Nature luy avoient donnez: Qu'vne perſonne de ma condition ne manqueroit jamais à l'eſtime qui étoit deuë aux gens de qualité; & que je ferois voir par la ſuite de mes actions, que je connoiſſois & ſavois bien faire la difference entre les gens de rien, & les perſonnes de naiſſance; Qu'il n'y avoit pas vn d'entre eux, qui ne ſe dût réjouir, de voir que l'autorité tomboit entre mes mains, puiſqu'au lieu des violences qu'ils avoient ſouffertes juſques ici, ils ne trouveroient en moy, que civilité, que courtoiſie, & paſſion de les ſervir tous en général & en particulier.

Ce compliment fut reçu d'anſſi bonne grace, qu'il avoit eſté fait de bon cœur, & eſtant accompagné de remercîmens, des favorables effets que ma préſence avoit déja fait reſſentir, garentiſſant tous les Cavaliers de l'oppreſſion, du péril, des brigandes, & de l'inſolence du menu peuple. Je repliquai que je n'avois encore rien fait qui me dût attirer leur bonne volonté; mais que je m'aſſurois, quand le temps me donneroit lieu de pouvoir faire connoître la verité de mes ſentimens, que la Nobleſſe avouëroit de m'en eſtre en quelque façon redevable, & que, ſi je ne pouvois attirer leurs perſonnes, au moins eſpérois-je de les forcer à me donner quelque part dans leur amitié, & leur eſtime, &

que quelque attachement qu'ils puſſent avoir aux Eſpagnols, ne ſeroit plus que par devoir, puiſqu'ils ne pourroient défendre contre mes ſervices, & les ſoins que je prendrois de leur en rendre, en toutes ſortes de rencontres, leurs cœurs & leurs inclinations. Je leur dis enſuite, que j'attendois tous les jours l'armée navale de France qui venoit à mes ordres pourveuë de tous les ſecours neceſſaires pour la ruïne des ennemis dans laquelle appréhendant qu'ils ne ſe viſſent tous envelopez, je les conjurois d'ouvrir les yeux & de ſonger à leur ſeureté, & à leur avantage; qui leur priois d'y faire de ſerieuſes reflexions, d'informer du véritable état des choſes tout le reſte de la Nobleſſe abſente, & compter entierément ſur moy, pour tout ce qui pourroit les regarder; Qu'au reſte, comme, l'on étoit ſur le point de faire quelque établiſſement dans la forme du Gouvernement, & de travailler à former vne République, ils ne s'en devoient pas laiſſer exclure, ni ſouffrir qu'on la fît ſimplement populaire ce qui leur ſeroit préjudiciable, & à quoy il ſeroit difficile de rémedier enſuite; Que j'en defférerois la réſolution tout autant qu'il me ſeroit poſible, pour leur donner temps d'en prendre quelque bonne; Qu'ils n'auoient plus affaire à vn Mazanielle, ny a vn Gennare; mais à vn homme qui les conſidéroit, & les aimoit tendrement, & qui préféroit toûjours leurs intéreſts, aux ſiens propres; Et qu'ainſi ils pouvoient, & devoient prendre en moy vne entiére confiance; Que je leur conſeillois d'aſſembler les Siéges, où je leur répondois qu'ils pouvoient ſeurement & librement traiter de leurs affaires, & voir à prendre leurs meſures, ſur les conjonctures préſentes parce que telle choſe pourroit arriver qu'ils n'y ſeroient peut-eſtre plus à temps. J'obſervai ſoignuſement le

viſage de tous en particulier, pour tâcher de penétrer dans leurs penſées les plus ſecrettes; je vis ſur la pluſpart de la gayeté : m'imaginant que quelques-vns avoient eſté ébranlés de mes diſcours, & generalement que tous avoient pour moy quelque ſorte de bonté & d'eſtime; Il n'y eut que le ſeul Prince de la Roque, parent du Cardinal Filomarini, qui me fit aſſez renonnoître par ſa froideur, quoy qu'il me rendiſt tous les reſpects & civilitez imaginables, que je ne devois jamais me fier à luy; de quoy je n'ay eu que trop d'experience dans la ſuite.

Je m'apperceus bien toſt apres de l'effect de cette conferẽce, qui me tira de nouvelles de beaucoup d'endroits, & qu'ayant conſideré à loiſir tout ce que je leur avois fait entendre, me fit ſouhaiter du bien, & déſirer ma conſervation par la pluſpart de ces Meſſieurs, qui reconnurent que d'elle ſeule dépendoit celle de leurs biens, de leurs familles, & de laurs perſonnes. J'envoyay vn compliment à la Princeſſe de Maſſe ſur la perte de ſon mari, qui m'avoit touché ſenſiblement, & luy offrir pour ſes enfans, & pour elle, tout ce qui pouvoit dépendre de mon credit, & de mon autorité, m'excuſant ſur l'accablement des affaires que j'avois entre les mains, ſi je n'allois pas en perſonne luy faire ces civilitez.

J'entendois la Meſſe quelquefois, comme j'ai fait depuis aſſez ſouvent, dans des Convents de Religieuſes, où il y avoit des perſonnes de qualité; & les allant voir toutes à la grille, je les priois de faire à tous leurs proches, toutes ſortes d'offres, & de complimens de ma part, & les chargeois de m'avertir de toutes lés choſes que je pouvois faire, pour les obliger & les ſervir; Enfin je n'oubliois rien de tout ce qui dépendoit de moy, pour attirer la

Nobleſſe, ſans laquelle je connoiſſois que les Eſpagnols ne pourroient ſe maintenir & qui jointe avec eux faiſoit leurs principales forces, & me pouvoir donner plus d'embarras & de peine: Et me trouvant vn jour dans l'vn de ces Convents, je voulut voir la Princeſſe de Sens & ſes filles à qui j'offris tout ce qui dépendoit de moi, comme à vne perſonne animée contre les Eſpagnols, par la mort de ſon mari, qui par conſéquent s'emploieroit avec plaiſir, & application à détacher de leur ſervice & engager avec moy, tout ce qu'elle avoit & de parens & d'amis. Je crus auſſi qu'il eſtoit de la Politique de conſidérer en quelque façon la mémoire de Mazanielle, puiſqu'il avoit jetté les premiers fondemens de la liberté de Naples; Et envoyant chercher ſa veuve qui eſtoit dans vne extréme néceſſité, je pris vn ſoin particulier de l'aſſiſter, comme j'ay fait juſques au iour de ma priſon; ce qui fut fort agreable à tout le Peuple.

Cependant, le manquement de vivres me forçant de tout hazarder pour en faire venir, ne pouvant plus ſubſiſter ſans cela; je réſolus de me mettre en campagne, & d'aller tenter l'entrepriſe d'Averſe, quoy que véritablement avec beaucoup de difficulté & peu d'apparence; ie me préparai à marcher le douziéme de Décembre, avec les Régimens de Pepe Palombe, qui commandoit le mien, celuy de Jacomo Rouſſe compoſé de mille mouſquetaires, deux autres que je donnai depuis au ſieur Perez, & de Mallet, & celuy d'Antonio de Calco, & les Compagnies d'Onofrio Piſacani, Carlo Longobardo, Batimiello, pouvant bien faire quatre cens mouſquetaires, & toute mon infanterre, trois mille cinq cens, ou quatre mille hommes, dont il y en avoit quinze cens qui n'eſtant pas encore armez, & la pluſpart ſans épées, n'avoient que des

bâtons brûlez par le bout. Il y vint encore quatre ou cinq cens Lazares, qui portoient de grands bâtons armez de crocs, comme font les Mariniers, avec leſquels ils prétendoient attaquer la cavalerie, & tirer à bas de cheval les cavaliers. Aniello de Falco Général de l'artillerie la commandoit, compoſée de quatre piéces de canon, avec vn équipage convénable. Il eſt vrai que n'ayant en tout que quatre cens livres de poudres, je faiſois porter, pour l'apparence, quantité de barils remplis de ſable, vn Maltois en eſtant Commiſſaire. Ma cavalerie eſtoit compoſée de la Compagnie de mes gardes, de celle de Cicio Ferlingére Général (commandé par ſon Lieutenant) n'ayant pû à cauſe de la goute venir ſervir, de celle de Gennare, dont Horacio Vaſſalo eſtoit Lieutenant, de celle d'Andréa Rama, de Rocco, de Damiane, & du frere Auguſtin de Liéto, qui pouvoient bien faire cinq, ou ſix cens chevaux. Le ſieur d'Orillac qui eſtoit à moy, & qui devoit commander ma Compagnie de chevaux légers, faiſoit la charge de Lieutenant général, & Philippes Prignani Avocat, eſtoit Commiſſaire général, & tout ce Corps devoit eſtre commandé ſous moy, par le Baron de Modéne, en qualité de Meſtre de Camp général; & Bernardo Spinto eſtoit Auditeur général. Toute cette petite armée avoit ſon rendez-vous dans vne grande eſplanade au ſortir de la porte Capuane à la teſte du faux-bourg de Saint Antoine, & m'attendoit en bataille, pour marcher le douziéme de Décembre ſur les deux heures aprés midi : mais vn accident conſidérable qui ſurvint, me fit différer mon départ juſques au lendemain.

Au ſortir de table, comme mes gens achevoient de dîner, je me rendis dans le Marché, & faiſant donner des armes à vne Compagnie de cent hom-

mes levez de nouveau, j'eus avis que les ennemis, croyant avec raiſon que mon départ apporteroit quelque deſordre, ſe reſolurent d'attaquer les poſtes de la Doüanne, de l'Iſle de Saint Barthelemi, & les Viſita Pauveri, & ils s'en rendirent les maiſtres, les trouvant dégarnis ; ceux qui les gardoient les ayant abandonnez pour aller dîner chez eux. Dés que j'en eus l'avis, je commandai à la Compagnie qui eſtoit dans le Marché, de s'en aller en diligence, pour s'y oppoſer, & envoyant avertir mes gens de monter à cheval & ſe tenir preſts pour me ſuivre, je pouſſai à toute bride à la porte Capuane, je donnai ordre au Baron de Modéne de détacher cinq cens mouſquetaires ſous le Meſtre de Camp Antonio de Calcò, & envoyai commandement aux trois cens Cavayoles qui me reſtoient, en qui j'avois vne entiére confiance de ſe rendre en diligence auprés de moy, qui me ſervirent avec beaucoup de valeur & de ſuccés en cette occaſion ; & revenant avec la meſme viteſſe que j'eſtois allé, je marchai droit aux ennemis à la teſte de mes gens, & de quelques autres qui à ce bruit me joignirent, ce qui pouvoit en tout faire quarente chevaux ; la Compagnie qui eſtoit dans le Marché, ne faiſoit que de partir. Ainſi l'ayant rencontrée, à peine avois-je fait deux ruës de chemin, qu'arrivant à la Cellerie, lieu fort ſpatieux, principalement à l'endroit de la Fontaine des ſerpens, & quaſi au milieu de la ville, j'y trouvai trois cens Officiers reformez Italiens qui commençoient à ſe mettre en corps, & avoient leur premier rang armé de pertuiſanes ; Je les chargeai vigoureuſement, & les ayant rompus, je les pourſuivis juſques dans la Doüanne, & ayant quitté mon cheval à vn petit pont qu'il y avoit à paſſer, j'entrai pêle-mêle avec eux, & les chaſſai de ce poſte avec vne fort grande tuërie,

Ils voulurent ſe loger dans les ruïnes d'vne des ſalles, que ie leur fis quitter. Toutes les troupes que j'avois commandées eſtant arrivées, ils tentérent vne ſeconde fois de s'y retrencher ; Mais ayant poſté mes gens ; ils furent bruſquement repouſſez. Cependant, le combat s'eſtant réchauffé, la poudre me manqua, & j'envoyai en demander à Gennare qui m'en envoya vn baril, & fus contrains de ſoûtenir à coups de pierre, & d'épée les efforts qu'ils faiſoient contre nous à bons coups de mouſquet, ce qui dura plus d'vne groſſe demie-heure : Cependant ſe prévalant de mon mangue de munitions, ils firent le logement qu'ils avoient entrepris.

Dans cette extrémité je donnai l'ordre au Meſtre de Camp Melonne, avec cinq cens hommes, de reprendre l Iſle de Saint Barthelemi; ce qu il fit avec fort peu de reſiſtance : & aprés la ſatisfaction à découvert, ſuivi de trois cens l'épée à la main, laiſſant les autres pour la conſervation de ce qu'il avoit regagné, je l'envoyai pour couper les ennemis & eſſayer de s emparer de la Doüanne des farines. Je détachai Antonio de Calco avec deux cens mouſquetaires, pour les chaſſer de Viſita Pauveri. Cependant, je montai dans vne des ſalles, qui nous reſtoit, & faiſant allumer du feu, je fis chauffer de l'huile, que j'y trouvai en grande quantité, & faiſant rompre vne murail le, je la fis jetter ſur les ennemis, & me ſervant des faſcines poiſſées qui eſtoient reſervées en ce lieu, pour le beſoin que nous en pourrions avoir, & des chemiſes de feu que j avois fait préparer, pour faire tenter le brûlement de quelques vaiſſeaux, ils n'y purent reſiſter, & furent contraints de ſe retirer, leur logement fut brûlé, & par là, je conſervai la ville, qui ſans ma diligence & vigueur, eſtoit perduë, les ennemis

eſtant

eſtant dedans, & avancez juſques à deux ruës du Marché.

Aprés avoir aſſuré toutes les choſes, je m'en allai à Viſita Pauveri, que nous avions repris; & ne me contentant pas de ce bon ſuccés, je fis gagner toute vne ruë, & portai vn retranchement juſques à la Comédie Italienne; & ayant trouvé à la derniére maiſon, des Eſpagnols logez au deſſus de nous, je me ſervis de la poudre que j'avois envoyé chercher, qui ne m'arriva qu'en ce temps, pour les faire voler, où ils perdirent douze ou quinze hommes.

Dans toute cette occaſion qui dura plus de deux heures, & qui fut vne des plus chaudes, & des plus opiniâtrées qui ſe foient veuës dans Naples, il n'en mourut de mon coſté que deux ou trois, & cinq ou ſix de bleſſez, & par l'aveu que les Eſpagnols m'en ont fait depuis ma priſon, il y eut ſix-vingts Officiers reformez de tuez, ou mis hors de combat, & quaſi tous de coups d'épée. Cette action redonna grand cœur à tout le Peuple, dont je fus reçu avec d'extraordinaires applaudiſſemens.

Les Eſpagnols picquez au vif de cette malheureuſe journée n'en attribuërent l'effet qu'à ma préſence; & me croyant enſuite ſorti de la ville, ils s'imaginerent qu'ils pourroient prendre leur revanche la nuit, & que le Peuple au lieu de penſer à ſa défenſe, ne l'emploieroit qu'en des réjouïſſances; & remplaçant ce qu'ils avoient perdu de gens, d'autres Officiers reformez, ils tinrent vn Corps conſidérable preſt pour les ſoûtenir. Sur les onze heures, ils attaquerent fortement la Doüanne. Mais comme j'avois reconnu de quelle importance elle nous eſtoit, la conſervation de la ville dépendant de la ſienne, comme ſa perte, de celle de ce poſte; j'a-

vois eſté ſur les neuf ou dix heures le viſiter ; ce qui fit qu'ils trouvérent les gardes exactes & redoublées, & qu'ils furent ſurpris à peine l'eſcarmouche commencée, de m'y ſavoir arrivé, & d'y reconnoître ma préſence par les cris de tous nos ſoldats, de Vive Son Alteſſe, noſtre défenſeur. Cette nouvelle leur fit perdre cœur, & les faiſant retirer, de peur que la nuit ne leur fût pas plus heureuſe que l'avoit eſté la journée, ils déchargérent leur chagrin à coup de canon, dont ils ſe laſſerent bien-tôt, pour ne pas conſumer inutilement leur poudre.

Cependant à leur veuë, je fis achever le retranchement de nos bréches, que j'avois fait commencer l'apreſdînée, & mis ce poſte en état de n'avoir plus à craindre que la trahiſon : & de fait depuis ce jour-là, ils n'eurent jamais la hardieſſe de l'attaquer. Je m'en vins apres me mettre au lict pour me repoſer, afin de regler le lendemain matin tout ce qui eſtoit neceſſaire pour la défenſe de la place, durant que j'en ſerois dehors, & la maniére dont l'on devoit agir pour les Conſeils, afin de ſe mettre en ſeureté, & que les ennemis ne puſſent rien entreprendre dans vn temps, où ils ſe perſuadoient que mon éloignement leur rendroit toutes choſes faciles.

Le lendemain treiziéme de Decembre, dés qu'il fut jour, je m'en allay entendre la Meſſe, & enſuite je montay à cheval pour viſiter tous les poſtes, & quartiers de la ville, & y laiſſer les ordres neceſſaires. Je donnai le commandement de la Doüanne au Meſtre de Camp Melonne, avec vn Sergent Major ſous luy, & des Officiers & ſoldats pour la garder: Je mis auſſi ſous ſon autorité tous les quartiers voiſins, comme de l'Iſle de Saint Barthelemi, gardée par vn Capitaine, de Porto, & Viſita Pau-

veri par vn Sergent Major. Le Meſtre de Camp Pouca fut chargé de la garde de Sainte Claire ; vn Sergent Major, du fonds du Cédrangulo ; San Dominico Soriano fut Commis au Meſtre de Camp Hannibal Brancacio ; Montoliveto , à vn Sergent Major;La porte d'Albe, & le Convent de Saint Sebaſtien;au Meſtre de Camp Sebaſtien de Landi ; La Foſſe du grain,au Capitaine de Cicio Coſta , Saint Dominique,& Saint Aniello,à deux Capitaines; La porte de Saint Gennare, & faux-bourg des Vierges, au Meſtre de Camp Diégo Paſſero;La porte Nolane, & ſon fauxbourg , au Meſtre de Camp Ioan Dominico ; Celle de Capuane , & fauxbourg S.Antoine, au Meſtre de Camp Caſtaldo ; de Sant Effrémo,Nouo & Sangue de Chriſt , au Meſtre de Camp Dom Bernardin Caſtrocucco; De Poſilippe à vn Sergent Major ; de fore de Grotto, & deux ou trois petites terres , qui ſont comme des eſpeces de fauxbourgs, ſous le commandement du Sergent Major Aléxio, qui depuis la priſe de Chayia fut fait Meſtre de Camp , & y commanda ; du fonds del Cavone au Meſtre de Camp Lombarde ; de la Cellaria, au Capitaine Cimino;de la monnoye, au Capitaine Ignatio Spagnuolo ; de la Vinare , au Capitaine Mathéo Damore ; de la Conciéria à Pepe Palombe , & en ſon abſence à ſon Lieutenant ; de la Sauaterie , au Capitaine Pepo Ricco : de Pietra de Peſcé,à Onoffrio Pagano:du Marché, au Capitaine des Gardes de Gennare, ſous luy : De tous les autres quartiers de la ville, à leurs Capitaines particuliers, & la garde de la Vicairia à Graſſulo de Roza , avec celle des Priſonniers, & la charge de Carcerero Major : Leur ayant à tous donné toutes les choſes neceſſaires, & les ordres pour le payement ponctuel de leurs gens,ſur le fonds que j'ai déja dit avoir deſtiné pour cela.

Ainſi les choſes reglées pour ce qui regardoit les gens de guerre ; j'envoyai querir le Corps de ville en préſence de Gennare, & luy dis que tous les ſoins que je prenois pour la conſervation de la ville, ſeroient inutiles s il ne ſongeoit à empécher la néceſſité des vivres, & aux moyens de faire couler le Peuple doucement, & ſans murmure, juſques à tant que je leur euſſe ramené l'abondance; ce que j'eſperois bien-tôt, ne me mettant en campagne que pour cét effet ; Et que pour ceux du Conſeil, je les conjurois d aſſiſter Gennare de leurs bons avis, veiller de prés à ſa conduite, & ne rien réſoudre d'importance ſans ma participation ; Que cela ne retarderoit point les affaires, puiſque je ne m'éloignerois pas ſi fort, que je ne puſſe avoir de leurs nouvelles, & eux de mes réponſes, deux fois le jour; Que je me confiois à eux durant mon abſence; Que nous devions eſtre bien vnis, puiſque nous n'avions que le meſme intéreſt ; & que la liberté, que nous ſouhaitions tous ſi ardemment, devoit auſſi-bien eſtre l'ouvrage de leur teſte, que de mes mains. Je recommandai ſur tout, ces choſes à Vincenzo d Andrea, auſſi-bien que ce qui eſtoit de ſa charge de Provéditeur général, à Tonno Baſſo, à Aniello Porcio, à Antonio Scaciavento, & à Auguſtino Mollo, & chargeai ce dernier, en qui j avois vne extréme confiance, de veiller à mes intéreſts, m'avertir ponctuellement de toutes choſes, & s'oppoſer à tout ce qu'on voudroit entreprendre contre moy ; ce qui luy eſtoit aiſé, eſtant vn homme fort agiſſant, fort éclairé, & fort adroit, qui eſtoit tout-à-fait bien intentionné pour moy, pour qui il avoit beaucoup de zéle & de fidélité.

Toutes ces précautions néceſſaires m'ayant occupé plus long-temps que je ne penſois, la nuit qui s'approchoit, ne me permit que de venir cou-

cher dans le faux-bourg Saint Antoine pour partir le lendemain quatorziéme de Décembre à la pointe du jour. Ce ne fut pas neantmoins ſans aller auparavant prendre congé & la benediction de Monſieur le Cardinal Filomarini, & viſiter les reliques de Saint Gennare. Je donnai la liberté à Cériſantes de ſortir de ſa chambre, & la permiſſion de me ſuivre en campagne: Et le ſoir l'ayant fait appeller, aprés luy avoir fait vne remontrance, & luy avoir conſeillé de profiter de tout ce qui luy eſtoit arrivé, il me dit que ce qui luy donnoit tant d impatience de faire quelque choſe pour ſa fortune, étoit l'appréhenſion que l armée navale n'apportât quelqu'vn de confiance, pour eſtre l homme du Roy auprés de moy, & retirât les chiffres d'entre ſes mains; Ce qui luy ſeroit fort préjudiciable, luy faiſant perdre le crédit & la conſidération; & qu'ainſi s il n'eſtoit établi auparavant, difficilement le pourroit-il eſtre par aprés. Il m'ajoûta de plus que j'eſtois dans le meſme hazard; que l'on ne m'avoit laiſſé partir de Rome que par pure neceſſité, faute d'avoir vn homme qu'on pût envoyer, que l'on n'avoit point d'amitié pour moy, que l on craignoit mon élevation, & en avoit-on jalouſie, & que je devois me hâter de m'établir auſſi-bien que luy, puiſque l'armée pourroit apporter quelqu'vn, capable de remplir ma place; & qu'ainſi je devois me preſſer de prendre mes meſures, ou bien que j'étois infailliblement perdu auſſi-bien que luy. J'avouë que cette comparaiſon qu'il faiſoit toûjours de luy à moy, me paroiſſoit deſagreable, pour n'eſtre ni juſte ni reſpectueuſe. Auſſi luy repliquai-je, qu il avoit quelque ſujet d'inquiétude, puiſqu'il ſe trouveroit cent perſonnes capables de tenir le poſte qu'il avoit auprés de moy, & qui l accepteroient ſans ſe ſoucier qu'il le trouvât ou bon, ou

mauvais : Mais que pour moy, j'eſtois de naiſſance à n'eſtre pas deſobligé legérement : que peu de gens dans le monde ſeroient propres à remplir ma place, qui quelque glorieuſe qu'elle fût, eſtoit trop penible, & trop hazardeuſe : Que ſi mon ſejour à Naples eſtoit deſagreable au Roy, & mes ſervices ſuſpects, que ſans me faire tirer l'oreille, je ſerois toûjours preſt à me retirer au moindre ordre que j'en recevrois de ſa Majeſté : mais que ſi ſans cela, quelqu'vn par caprice pretendoit me venir faire des intriques & des cabales, pour me debuſquer par adreſſe, & profiter de ma deſpoüille auſſi bien que de mes travaux & de mon induſtrie, il ne le feroit pas impunément ; & que j'eſtois certain qu'on y penſeroit à deux fois, avant que de ſe reſoudre à s'expoſer à ce peril, à moins que de m'apporter vn commandement, auquel ma fidelité & mon reſpect me ſeroient toûjours eſtre ſans replique, eſtant incapable d'autre paſſion que celle de ſervir aveuglement mon Maiſtre, & obeïr à ſes volontez. Mais qu'auſſi ſaurois-je bien pouſſer mes reſſentimens contre ceux qui voudroient m'outrager ſans fondement, & ſans raiſon ; & qu'aſſurement, ils ſeroient plus craints & conſiderez que ne ſeroient les ſiens, par ceux qui ſongeroient à le depoſſeder de ſon employ.

Ie laiſſe à juger ſi cette réponſe a riẽ de contraire au reſpect & à la fidelité : Mais cependant j'ay ſû que l'on m'en a quaſi voulu faire vn crime, & ſa prẽdre pour vne menace contre ceux qui viendroient negocier de la part de la Cour, ſoit que mes paroles n'ayent pas eſté fidelement rapportées, ou que l'on en ait voulu empoiſonner le ſens. Cependant, peu de jours apres la verité de mes ſentimens fut eſclaircie, & mon reſpect bien averé par la conduite que je tins avec l'Abbé Baſqui, auquel je fis toûjours

cent civilitez à cauſe du caractere qu'il avoit d'eſtre envoyé de la part du Roy, quoy que je fuſſe pleinement informé qu'il recherchoit ma perte par cent intrigues differentes, & ménagoit meſme vne conjuration contre ma vie, ſervant en cela au préjudice de la France les Eſpagnols dont je ſavois parfaitement qu'il eſtoit penſionnaire.

Je fis expédier avanc que de partir des commiſſions à quantité de Bandits qui s'aſſembloient & m'en envoyoient demander, pour faire prendre les armes dans tout le Royaume. (Ce ſont gens propres à faire des ſoûlevemens, dont l'on doit promptement ſe prévaloir, mais qui font tant de deſordres, & de violences, qu'ils cauſent la ruïne de tous les lieux par où ils paſſent, & qu'il faut aprés ſacrifier à la haine publique, & s'acquerir l'amitié générale aux dépens de leurs teſtes, aprés que l'on en a tiré tous les ſervices qu'ils ſont capables de rendre, ne gardant ni foy ni paroles dans leurs capitulations, ſans faire de diſtinction dans leur conduite des villes & terres qui ſe rendent volontairement, ou qui ſe font prendre par force; & il faut en cela, ſuivre l'exemple des peres qui brûlent les verges dont ils ont châtié leurs enfans.) Je fis marcher Paponé ſur le Griglean, avec deux Gentils-hommes nommez les Daretzo, qui ſe rendirent maiſtres de tous les environs, avec vn peu de temps, & aprés beaucoup de tentatives; de Seſſa, & de la Tour de Sperlonga, où l'on mit pour commander le Capitaine Pierre Piedmontois; le ſieur de Laſcaris vers Fondi, dont il s'empara, Marcello Truſſardo, en Calabre: Piétro Creſcentio, du côté de Monte Fuſculo; Le Comte del Vaglie, & Mathéo Criſtiano en terre de Bary; Marotta, en Baſilicata; Sabato Paſtore, en Puglia; d'autres Bandits en Abruſſo, où ſe déclarérent aprés pluſieurs

perſonnes, que je nommerai, & dont je parlerai en temps & lieu. Politto Paſténa eut le commandement vers Salerne ; Paul de Naples, & les Vaſſalles, vers Saint Severin, Nocéra, la Cave, & Avellines & leur renvoyai pour ce ſujet les Cavayoles qui me reſtoient dans Naples, ce qui eſtonna fort les Eſpagnols, de ſe voir attaquez de tous côtez, & amaſſa tant de forces, qu'en moins d'vn mois tout le Royaume fut declaré, & toutes les villes priſes, à la reſerve de celles qui avoient des citadelles & des châteaux, & toute la Nobleſſe fut contrainte de recourir à moy pour avoir des ſauvegardes, & ſe garantir des pillages de leurs terres & de leurs maiſons : A quoy je prenois tous les ſoins imaginables, pour les attirer ; & comme ils eſtoient contraints de les abandonner, je leurs demandois des gens de leurs mains pour veiller à la ſeureté de leurs meubles & de leurs revenus : De ſorte qu'ils ne firent aprés la guerre que fort reſpectueuſement, & s'intereſſérent dans ma conſervation, comme neceſſaire à celle de leurs biens, de leurs enfans, & de l'honneur de leurs femmes, de quoy il y a fort peu d'entre eux qui ne m'en ſoient redevables, & qui n'en ayent conſervé dans leurs cœurs, & de la reconnoiſſance & de l'amitié pour moy, qui leur donnois vne ſi puiſſante protection.

Apres trois héures de marche, j'arrivai à Juliane; lieu fort peuplé, & dont il ſort tous les ans, pour tenir la campagne, vne quantité de Bandits, où je trouvai bien cinq cens bons hommes ſous les armes j'y fis mon quartier général, & envoyai le reſte de mes troupes à Saint Antimo, diſtant d'vne demie-lieuë, & ſcitué ſur vn ruiſſeau, avec ordre de s'y retrancher, comme je fis toutes les avenuës de mon quartier, aprés les avoir bien reconnuës. & retournant à mon logis, je trouvai la Marquiſe d'Ata-

viane perſonne de qualité qui me vint demander vne ſauvegarde, que je luy fis expédier à l'heure meſme, & luy fis donner vn caroſſe pour s'en retourner, eſtant venuë à pied par vn mauvais chemin, & vn temps aſſez fâcheux : Mais comme elle eſtoit veuve, & embraſſée de deux grands enfans, elle me demanda permiſſiõ de les envoyer à Naples auprés de ſes parens avec quelques pierreries, & de l'argent; ce que je luy accordai avec vn paſſeport pour leur ſeureté, & elle s'én rétourna fort ſatisfaite de mes civilitez & bien réſoluë à ce qu'elle me promit d'employer tous ſes ſoins à me gagner ſes parens & amis.

J'avois ammené auec moy vn Religieux Auguſtin fort connu de toute la Nobleſſe pour auoir eſté compagnon de Fra. Andrea d'Avallos, pour lors Eveſque, frere du Marquis dell'Uüaſte, nommé Frere Thomas Sebaſtien, qui m'eſtoient fort effectionné, & qui eſtant homme deſprit, pouvoit m'eſtre vtile dans ma négociation. Il m'avertit qu'il y avoit dans le voiſinage vn Cavalier nommé Vincenzo Carafa, homme intelligent, & grand ennemi des Eſpagnols, qui pourroit aiſémẽt traiter avec la Nobleſſe retirée dans Averſe. Je luy donnai ordre de me le faire venir le lẽdemain à mon lever. Enſuite, ayant appris qu'à vne lieuë de là il y avoit vn grand bourg nommé Saint Cyprian, dont les ennemis avoient tiré déja quantité de bleds, & où il en pouvoit reſter encore douze ou quinzemille ſacs, j'envoyai querir Jacomo Rouſſe, qui, comme fameux Bandit, ſavoit mieux le chemin que pas vn autre, & avoit grande créance parmi ces gens. Je luy commandai de prendre ſon Régiment compoſé de mille bons hommes & de s'y en aller le lendemin matin à la pointe du jour ce qu'il pouuoit faire aiſément ſans craindre la cavalerie des ennemis, le païs eſtant

coupé de fossez, & remply d'arbres, & qu'ainsi sans s'arrester, ni se laisser amuser par de legéres escarmouches, ni de petits partis, que l'on ne manqueroit pas de détacher à sa suite, il s'y rendît le plus promptement qu'il pourroit, & s'y retranchât afin de le pouvoir garder, jusques à tant que j'en eusse fait porter à Naples tous les bleds. Son imprudence m'engagea le lendemain, faute d'avoir suivi mes ordres, dans vn combat fort hazardeux, mais qui ne servit qu'à me donner de la réputation, & me faire naître vne occasion, que je sus si bien ménager, que ce fut la source de tout le bonheur qui m'est arrivé depuis, & faillit aussi à l'estre de l'irréparable perte des Espagnols.

Le lendemain à mon lever, je vis venir Vincenzo Carafa, auquel pour oster le soupçon que l'on auroit pris de luy, j'avois envoyé quatre de mes gardes, pour me l'amener. Je fus enfermé avec luy vne bonne heure & demie, & ayant sû que la Noblesse estant cent fois plus ennemie des Espagnols que n'estoit le Peuple, souhaitoit plus ardemment de se voir délivrer de leur domination, il m'assura que la haine de la canaille, & l'appréhension de s'y voir soûmis, estoit la seule considération qui la pouvoit retenir, de rechercher tous les moyens de se mettre en liberté. Je luy dis tout ce qui pouvoit luy plaire, & la tirer de cette inquiétude; & estant ravi de connoître mes sentimens, il m'assura que je n'en trouverois pas vn de leur Corps qui ne recourût volontiers à moy, qui ne me souhaitât pour Chef, & qui n'obeît avec joye à tous mes ordres: & aprés mille embrassades, je l'envoyai à Averse, bien instruit & bien intentionné, avec vn passeport, sous prétexte de s'y vouloir retirer avec ceux qui y étoient assemblez, & le fis accompagner de Frere Thomas Sebastien, qui feignit de s'y rendre pour

informer quelques-vns de ces Meſſieurs de leurs affaires, dont il luy avoient confié la conduite. Je fis grand fondement ſur cette négociation, & en conçus de grandes eſpérances : Mais l'indiſcrétion du zéle de Vincenzo Carafa, pour eſtre trop emporté, & d'vn naturel trop ardent, fit bien quelque bon effet, mais non tout celuy que j'attendois. Il fut reçû & écouté à bras ouverts ; mais pour s'eſtre découvert à trop de gens, il ſe fit arréter, dont j'eus beaucoup de déplaiſir.

Je ne faiſois que de me mettre à table, quand Jacomo Rouſſe m'envoya dire qu'ayant rencontré quelques coureurs de la cavalerie des ennemis, il les avoit pouſſez juſques ſous les murailles d'Averſe, où il eſtoit aux mains avec eux, avec aſſez d'avantage ; & que ſi je voulois marcher promptement à luy, il m'aſſuroit de ſa priſe. Je fus tellement touché de cette extravagante nouvelle, que me levant bruſquement de table, je la renverſai, & faiſant à l'heure meſme ſonner à cheval, je me réſolus de tout hazarder, pour le ſauver, & empécher que ſon Régiment ne fût taillé en piéces, eſtant le meilleur Corps de mon infanterie. Je luy envoyai l'ordre de ſe retirer tandis que j'attaquerois les troupes, que je jugeai bien que les ennemis envoyeroient au devant de moy, pour m'empécher de l'aller dégager, & pour luy couper la retraitte. Je commandai au Baron de Modéne de faire mettre à la teſte de mon quartier, que j'avois fait retrancher, deux piéces de canon chargées de cartouches, & de me donner cinq cens mouſquetaires pour m'aſſurer de tous les défilez qui me donneroient lieu de me retirer, & de faire tenir tout le reſte de l'infanterie ſous les armes, dans le quartier, pour empécher que l'on ne le vînt attaquer, & pour marcher où j'en aurois beſoin, ne doutant point d'eſtre pouſſé, y ayant

dans Averſe plus de trois mille chevaux. Je fis prendre à d'Orillac la garde de cavalerie, avec ordre d'aller reconnoître les ennemis, tâcher de les amuſer par vne eſcarmouche, m'avertir promptement de leur marche, prendre garde à ne pas s'engager legérement, & me donner le temps de mettre en baatille dans le grand chemin d'Averſe à Naples, bordé de deux grands foſſez, comme ſont la pluſpart de ceux de Flandres, la campagne eſtant toute coupée de petits foſſez, & remplie d'arbres fruitiers, entourez de vignes, comme dans quelques endroits du Piedmont, & de la Lombardie. Je laiſſai mon infanterie dans les lieux où je la crus & la plus vtile & la plus neceſſaire. Je fis avancer les troupes du quartier de Saint Antimo, pour empêcher que l'on ne me pût par ce côté-là prendre par derriére. A peine commençois-je à me mettre en bataille, que d'Orillac ayant trouvé les ennemis plus prés de luy qu'ils ne les avoit jugez, à cauſe de l'incommodité de la veuë, qu'il avoit courte, fut chargé par vn eſcadron de cavalerie, commandé par le Capitaine Latin, auquel ayant abatu le chapeau d'vn coup de piſtolet, & tournant ſon cheval pour ſe retirer, comme le terrein eſtoit mauvais, il s'abatit, & fut malheureuſement pris ſous lui, & amené priſonnier, quand vn Eſpagnol nommé Dom Diégo de Halamo luy vint donner deux coups d'épée par derriére, dont il le tua de ſang froid, au grand regret de toute la Nobleſſe de Naples, qui eut horreur d'vne ſi vilaine action. Je vis venir la garde fuyant, & qui tombant ſur vn eſcadron qui eſtoit devant moy, le rompit, & le renverſa ſur le mien, qui le culbuta, & je fus ſi rudement choqué, que mon cheval tomba dans vn foſſé, le Capitaine de mes gardes porté par terre, qui y perdit ſon chapeau, & m'eſtant relevé je fus contraint de

fuïr deux mille pas avec tout le reſte de ma cavalerie, pour tâcher de prendre du terrein pour me remettre en bataille, eſtant ſerré par les deux foſſez à coſté du chemin : de ſorte, que dans le deſordre où nous eſtions, ſi la déroute eût eſté pouſſée vigoureuſement, j'euſſe eſté mené battant juſques dans les portes de Naples, ſans qu'il m'eût eſté poſſible de tourner. Mais voyant les ennemis ralentis dans noſtre pourſuite, je gagnai la teſte des fuyards, & fis tous mes efforts par mes paroles, & à grands coups d'épée, pour ramener mes gens au combat ; Le Capitaine Rocco s'enfuit à la teſte de ſa Compagnie, ſans regarder derriére luy, criant qu'il eſtoit fort bleſſé, quoy qu'il ne le fût pas, & paſſant ſur le ventre de l'infanterie, qu'il trouva à la teſte de mon quartier, il y rentra fort épouvanté, où je le caſſai à mon retour, & le fis deſarmer, avec toutes les marques d'infamie, que méritoit ſa laſcheté : Et hauſſant le bras pour donner de l'épée à vn Officier que je ne pouvois arreſter, je reconnus que c'eſtoit Philippes Prigani, Commiſſaire general de la cavalerie, qui avoit vn peu de ſang à la main, de l'égratignure d'vn clou du pommeau de ſa ſelle, qu'il me voulut faire paſſer pour vn coup d'épée, me diſant qu'il l'avoit répandu avec joie pour mon ſervice, comme il feroit en toutes rencontres celuy qui luy reſtoit, & qu'il avoit vn coup de carabine au travers des reins ; je le renvoyai ſe faire penſer dans mon quartier, qui eſtoit tout ce qu'il ſouhaitoit.

Cependant, je m'arreſtai tout ſeul dans le chemin, & criai que ceux qui auroient de l'honneur, tournaſſent avec moy ; trente hommes s'y joignirent, & les ayant mis en eſcadron, durant que l'on alloit rallier le reſte, je chargeai les ennemis que je trouvai en deſordre, qui ſe renverſant ſur deux eſ-

cadrons qui ſoûtenoient le prémier, les rompirent, & je les pouſſai prés d'vne demie lieuë, juſques à vn petit pont, où je fis faire alte. Les Lazares croyãt qu'il n'y avoit qu'à aller piller, & gagner des chevaux, m'en demanderent la permiſſion, que je leur donnai de bon cœur, à deſſein de m'en défaire, comme de gens inutiles & incommodes, leur diſant que ſe jettant dans la campagne ils allaſſent le plus loin qu'ils pourroient, pour eſſayer de venir prendre les ennemis par derriére; ce que faiſant imprudemment, ma malice me réüſſit, car il y en eut bien trois cens d'aſſommez. J'y joignis le Lieutenant de cavalerie qui commandoit leurs coureurs, & qui faiſoit en ſe retirant l'arriére-garde, & je le fis priſonnier, fort glorieux de s'eſtre rendu à moy, & d'avoir perdu ſa liberté de ma main. Nos fuyards voyant que les ennemis avoient lâché le pied, & que je les avois pouſſez vertement, s'eſtant ralliez, commençoient de marcher, reconnoiſſant qu'il n'y avoit plus rien à craindre, quand ils firent faire vne décharge ſur moy, par trente, ou quarante mouſquetaires avancez derriére deux maiſons, pour garder le pont, qui tuérent à mes pieds quatorze perſonnes des trente que j'avois avec moy; le reſte épouvanté prit la fuite & m'abandonna moy troiſiéme. Le Maltois Commiſſaire d'artillerie, vn de ceux qui eſtoient demeurez, fut envoyé par moy, pour faire avancer deux cens mouſquetaires, & voyant venir douze ou quinze de mes domeſtiques avec des fuſils, j'allai au devant d'eux, & leur défendant de ſe montrer, le les fis jetter à droit & à gauche dans les foſſez qui bordoient le chemin, leur ordonnant de ne pas tirer, que je ne leur commandaſſe. Trois eſcadrons des ennemis défilant l'vn aprés l'autre, paſſérent le pont, & ſe remirent en bataille devant moy, dont le Prince de Minorujne ſe détacha l'é-

pée à la main, menaçoit nos fuyards, les traittant de canailles & de veillaques ; & voyant deux de mes eſtafiers auprés de moy, dont la livrée de velours verd, avec les galons d'or, eſtoit fort remarquable, vint en abattre vn à l'étrier de mon cheval, d'vn grand coup d'épée ſur la teſte. Je demandai à Horatio Vaſallo, s'il ne connoiſſoit point vn homme ſi bien fait, & ſi vigoureux ; ſe méprenant à la reſſemblance, il me dit que c'eſtoit le Prince de la Torelle, & l'ayant renvoyé pour rallier ſa Compagnie, me la ramener, je m'en allai cependant à luy, qui s'eſtant fait amener vn courſier frais, fort beau, & gris pommelé, monta deſſus à dix pas de moy, ſentant le ſien trop fatigué ; je mis alors le piſtolet à la main, & luy criay, Prince de la Torelle, en attendant que vos gens s'auançent, & que les miens ſe rallient, puiſque nous nous trouvons tous deux ſeuls, vn coup de piſtolet entre vous & moy, il y a de l'honneur à acquerir de part & d'autre : mais il commença de ſe retirer ſans s'arreſter à moy, qui le pouſſant & l'ayant joint d'aſſez prés, luy criai bon quartier, rendez vous au Duc de Guiſe ; mais baiſſant la main à ſon cheval, il s'en alla de vîteſſe devant le mien las & quaſi rendu. Je ne voulus pas hazarder mon coup de ſi loin, ni m'attacher à le pourſuivre, pour ne me pas engager mal à propos, & luy criant à moy, fit avancer ſon eſcadron, & s'alla remettre à la teſte, pour ſoûtenir mes gens, qu'il voyoit de loin commencer à marcher. Je reconnus dans ſon premier rang quantité de Nobleſſe, à la beauté de leurs chevaux, & à des juſtes-au-corps de velours noir qu'ils avoient tous ; je tournai à eux, & faiſant faire des paſſades, je les voulus engager à me ſuivre ; dés qu'ils me preſſoient je me retirois vingt pas,

& puis tournois à eux faire la meſme choſe ; ce procedé à la fin les attira inſenſiblement dans le recoin du chemin où j'avois logé mes fuſiliers, je leur fis alors ſigne du chapeau de tirer, & que chacun choiſît ſon homme, ce qui reüſſit malheureuſement pour eux. Dom Emanuel de Vaïs Capitaine de cavalerie fut tué tout roide : le Marquis de Phaihede eut la main droite briſée : le Marquis de Saint Juliani reçut deux coups, l'vn dans le coſté, & l'autre dans la teſte, dont il mourut trois ou quatre jours aprés; & enfin ſept des plus beaux furent portez par terre ; leur eſcadron s'en ébranla, & s'affoibliſſant de ceux qui emportoient les morts, & remenoient les bleſſez, mes gens ayant repris cœur, je les repouſſai vne ſeconde fois juſques au pont, dont je fus rechaſſé par leur cavalerie, & quelques mouſquetaires, à la teſte deſquels le Duc d'Andréa ſe vint mettre, pour leur donner plus de courage, & repaſſa le pont avec trois eſcadrons. Mes gens ayant repris l'épouvante aprés la décharge de leurs carabines, m'abandonnerent vne troiſiéme fois tout ſeul dans le chemin, où je me crus en plus de ſeureté dans l'appréhenſion qu'ils avoient de mon infanterie. Neantmoins le premier eſcadron marchant en fort bon ordre pour me charger ; le Duc d'Andrea l'épée à la main pouſſant devant, leur commanda de faire alte, ſoit qu'il apprehendât d engager vn combat, ſoit auſſi, comme il me le voulut faire croire à nôtre entreveuë, deux jours apres, qu il ne voulut pas commettre ma perſonne, ni la remettre en nouveau péril. Dans cetre entrefaite, l'infanterie que j avois envoyé querir, eſtant arrivée, je la fis voir aux ennemis, & la mettant dans les foſſez, je pris toute ma cavalerie, par-là vn peu raſſurée, & remiſe en corps, & je marchai à eux ; ils ne tinrent pas pied devant moy, & les ayant renverſez, ils repaſſerent

de nouveau ce pont fatal, où l'eſcarmouche ſe réchauffa, & dura plus d'vn gros quart-d'heure. Dans cette pourſuite le cheval d'vn Officier de cavalerie eſtant tombé, il ſe vid environné de quelque canaille qui le vouloit tuer de mille coups ; mais l'entendant crier quartier, je pouſſai à luy, & faiſant retirer a coups d'épée ceux qui le vouloient maſſacrer ſi cruellement, il ſe rendit à moy avec bien de la joie, & le donnant à vn de mes gardes, je le renvoyai à mon quartier. Ce qui me fit avoir facilement ce dernier avantage, fut que le Duc d'Andréa s'étoit retiré pour détacher de ſon arriére-garde cinq cens chevaux pour me venir couper, & m'empécher la retraitte. Jamais perſonne n'a couru tant de danger que je fis en ce rencontre non pas tant des ennemis, que de mes gens, qui faiſant leurs décharges derriére moy, me bruſlérent tous les cheveux, & toutes mes plumes ; & la pluſpart aprés ce beau régal, venoient me dire qu'ils avoient tiré leur coup: de-ſorte que je puis dire que je n'en réchappai que par miracle. Jacomo Rouſſe obeïſſant à l'ordre que je luy envoyai, ſe ſervant de l'avantage des arbres, & des foſſez qu'il y avoit dans la campagne, ſe retira heureuſement en combattant touſiours, ſans perdre qu'environ huit ou dix hommes, & pareil nombre de bleſſez. La cavalerie qui me vouloit couper, ayant trouué deux cens mouſquetaires à vn paſſage que j'y avois laiſsez exprés, eſtant arreſtée par leur feu, ne penſa qu'à ſe retirer.

Cependant, mes gens prirent vne nouvelle épouvante de leur marche, & s'écriant que nous eſtions coupez, j'eus aſsez de peine à les raſsurer, en leur perſuadant que c'eſtoit ma cavalerie du quartier de Saint Antimo, que j'avois fait avancer pour me favoriſer la retraite, dequoy je me tenois aſsuré, en garniſsant, comme j'avois fait d'abord, tous les

défilez avec de l'infanterie. Quelques-vns s'appercevant que ce corps eſtoit plus grand que celuy dont je leur parlois ; je leur dis que les eſcadrons qu'ils voyent paroiſtre, n'avoient point de fonds, & que me ſervant de l'ombre des arbres & de la nuit qui s'avançoit, je leur avois commandé de faire ce grand front, pour avoir plus d'apparence, & ayant appris que Jacomo Rouſſe eſtoit en ſeureté, n'ayant engagé tout ce combat que pour cela, je ne penſai qu'à me retirer : j'en donnai le ſoin au ſieur de Ceriſantes qui m'arriva fort heureuſement, & faiſant mettre pied à terre à trente de mes gardes des plus réſolus, ils empéchérent les ennemis de paſſer le pont, ayant ordre en cas qu'ils ſe viſſent preſſez d'abandonner leurs chevaux, & ſautant le foſſé de ſe retirer à la faveur des arbres qu'il y avoit dans la campagne. Je commençai donc à marcher à mon quartier, & dés que je vis le pouvoir faire avec ſeureté, je fis revenir Ceriſantes qui me vint rejoindre aprés vne legére eſcarmourche, ſans perdre perſonne : j'eus deux de mes gardes priſonniers, dont l'vn eut la meſme aventure que d'Orillac, & l'autre fut aſſez heureux pour réchaper d'vn coup d'épée reçu par derriére, à la porte d'Averſe, où je le trouvai encore bleſſé dans l'hôpital, quand quelques jours aprés je m'en rendis le maiſtre. Cette eſcarmouche dura plus de trois heures, avec perte de quatre ou cinq cens hommes, mais ſeulement de cinquante ou ſoixante des ennemis, la mort de d'Orillac eſtant la ſeule à plaindre, & gagnant beaucoup plus que je perdois, à celle de tous les autres, puiſque je m'eſtois défait de force gens inutiles & incommodes.

Je rentrai dans mon quartier, avec vn fort grand applaudiſſement, laiſſai à la Nobleſſe beaucoup d'eſtime & d'amitié pour moy, & n'eus de la fatigue

de cette journée que l'incommodité d'estre fort enroüé, à cause du chaud & de la poussiére, & pour avoir esté obligé de crier, & me tourmenter dans le desordre de mes gens. Je fus fort étonné en arrivant à mon logis de trouver Philippes Prignani en parfaite santé, & luy demandant des nouvelles de sa blessure, il me dit qu'il n'y avoit eû que sa casaque percée, & que le coup de carabine ne l'avoit pas touché ; & comme il s'apperçut que je ne fis pas de cas de luy depuis ce jour-là, il eut tant de honte qu'il ne servit jamais à sa charge, comme aussi ne l'aurois-je pas souffert : ce qui le rendit si fort mon ennemi, qu'il chercha tous les moyens de me nuire, & prenant habitude avec Monsieur de Fontenay, il n'y a sorte de mauvais offices qu'il ne m'ait rendus, & passant en France tout exprés, où il continua de faire la mesme chose, jusques au retour de l'armée navale, aprés que je fus fait prisonnier, qu'vn malheureux coup de canon luy emportant les deux jambes le punit & de sa lâcheté & de sa malice.

A peine entrois-je dans ma chambre, que la Marquise d'Attaviane me vint faire des plaintes que ses enfans avoient esté arrestez à Naples, & pillez nonobstant mon passeport, & qu'au lieu de le respecter, il avoit esté insolemment déchiré, & foulé aux pieds : Je l'assurai de luy en faire raison, y estant plus interessé qu'elle. Je fis partir à l'heure mesme le Prevost de l'armée pour informer de cette action, avec ordre d'arrester les coupables, faire rendre ce qui avoit esté pris, & relâcher ces Messieurs, & envoyai vn de mes gardes pour les accompagner jusques au quartier des ennemis. Miguel de Santis, dont j'ai déja parlé, s'intituloit tousiours Mestre de Camp général, n'ayant aucun poste fixe, & se promenant accompagné de douze ou quinze

coquins, ſe trouva au fauxbourg de ſaint Antoine, au paſſage de ces Meſſieurs, & craignant autant la Nobleſſe, qu'il la haïſſoit n'en eſpérant jamais de pardon, à cauſe du meurtre de Dom Pepe Caraffe, recherchoit tous les moyens de luy nuire, & de l'outrager. Il ne perdit pas cette occaſion de ſe ſatisfaire, & mon paſſeport luy eſtant préſenté, il le déchira, & le foula aux pieds, diſant qu'il ne recevoit d'ordre de perſonne; Il fit encore arreſter mon Prevoſt, & ſa temerité luy faiſant croire que je le devois craindre, il me renvoya mon garde m'aſſurer que le lendemain il me viendroit rendre compte de ſon action.

Je fis dés le ſoir expédier vn paſſeport au Sergent Major Jean Luïgi Landi, pour aller le lendemain à la pointe du jour, avec vn Trompette, ſavoir des nouvelles de d'Orillac, & demander vne tréve pour enterrer les morts, & vne conference de quelque Officier general, pour regler le quartier entre nos troupes; & je chargeai mon Trompette de faire vn compliment & vne plainte au Prince de la Torelle, de m'avoir mépriſé, ne croyant pas qu'il y eût aſſez d'honneur à acquerir avec moy, refuſant de faire vn coup de piſtolet, quand je l'en avois convié; que l'eſtime de la belle action que je luy avois vû faire, prevalant ſur mon reſſentiment, m'obligeoit à luy demander ſon amitié, eſtant d'humeur à rechercher toûjours avec ſoin, celle de toutes les perſonnes de cœur & de merite, comme luy.

Le matin à mon lever, Frére Thomas Sebaſtien me rendit compte du malheur de ..... qui me toucha ſenſiblement; il m'apprit la diviſion qui ſe mettoit parmi toute cette Nobleſſe, & la diſpoſition où il l'avoit trouvée, qui me parut aſſez favorable, & me donna lieu d'eſpérer que j'avois commencé à jetter vne bonne ſemence, qui eſtant vn peu culti-

vée produiroit avec le temps vne avantageuſe recolte.

Cependant, Jean Luïgi Landi, & le Trompette que j avois envoyez à Averſe eſtant arrivez, l'on les fit attendre quelque temps à la porte, pour mettre les choſes dans l'état que l'on ſouhaitoit qu'ils les trouvaſſent pour me les rapporter : aprés quoy l'on les fit entrer & conduire à la grande Egliſe qu'ils virent toute tenduë de deuïl, & avec force luminaires; toute la Nobleſſe, & tous les Officiers de leurs troupes, la pluſpart avec vn manteau de deuïl, y eſtoient aſſemblez pour aſſiſter au ſervice qu'ils firent faire au ſieur d'Orillac, avec les meſmes honneurs & cérémonies que celuy d'vn General d'armée. Ils dirent tous à mon Trompette, que par ce qu'ils avoient rendu à ſa memoire, ils témoïgnoient aſſez la douleur qu'ils avoient euë de ſon funeſte accident, & combien ils avoient deſapprouvé la brutale action d'vn Eſpagnol qui l'avoit tué de ſang froid par derriére, aprés avoir eſté fait priſonnier & deſarmé ; Qu'il me devoit rapporter fidélement ce qu'il avoit vû, & m'aſſurer qu'ils traitteroient fort civilement tous les François, & principalement ceux de ma ſuite ; mais qu'ils n en vſeroient pas de meſme pour les gens du Peuple, qui les avoient ſi mal traittez, & leur avoient ſi fort perdu le reſpect en toutes ſortes de rẽcontres, qu'ils ne méritoient d'autres traittemens que celuy qu'on fait aux chiens enragez: Que pour la tréve ils la feroient volontiers pour deux jours, pour enterrer les morts, quoy qu il y en eût vn aſſez petit nombre de leur coſté, & que ceux du mien fuſſent indignes qu'on leur donnât la ſepulture; mais qu'ils ſeroient trop incommodez dans la ville, & moy dans mon quartier par la puanteur de tous ces corps; & qu'ainſi pour l'intéreſt commun, il eſtoit à propos de les

couvrir de terre: Que pour la conférence que je demandois, pour l'ajuſtement du quartier, ils s'aſſembleroient pour en reſoudre, & rendroient la réponſe dans deux heures. Ce temps expiré, ils firent choix de la perſonne du Duc d'Andria, aprés quelque conteſtation & quelque différence d'opinions, pour conférer avec vn Officier général de ma part, dont ils me priérent de mander le nom le lendemain, & d'envoyer quelqu'vn, pour concerter le temps & le lieu de la conférence, & combien chacun améneroit de gens de ſon coſté.

Durant que toutes ces choſes ſe régloient, je m'en allai entendre la Meſſe à l'Egliſe de Juliane; & le Curé me venant recevoir à la teſte de tous les habitans ſous les armes, & ſuivis de quelques Preſtres, me préſenta le dais que je refuſai, nonobſtant cette ambition démeſurée, dont l'on m'a voulu accuſer, ne l'ayant jamais accepté dans tout le temps que j'ai eſté dans le Royaume, quoy que l'on me l'ait offert aſſez ſouvent. Au retour de la Meſſe, on m'amena vn eſpion, qui ayant eſté dans le quartier de Sant Antimo, eſtoit venu dans le mien, où il fut pris, obſervant attentivement toutes choſes, & ſe trouvant chargé de lettres qu'il avoit cachées. Je le fis remettre entre les mains de l'Auditeur général, avec ordre, auſſi-tôt ſon procés fait, de le faire pendre ſur le grand chemin. Je commandai mes chevaux au ſortir de table pour m'aller promener, & me ſervant de la liberté de la tréve, viſiter ſoigneuſement le lieu du combat que nous avions fait la veille: Et comme j'eſtois à la feneſtre, dans l'impatience de l'arrivée de mes chevaux; je vis entrer inſolemment de mon logis Miguel de Santis, accompagné de huit ou dix perſonnes, il me ſalüa avec aſſez de peine, & mettant pied à terre pour me venir trouver, il fut fort ſurpris quand le Capi-

taine de mes gardes, ſur le haut du degré, l'arreſta de ma part, avec tous ſes compagnons, & faiſant ſemblant de ſe mettre en défenſe, mes gardes ſe mirent en état de le tuer. Alors ſaiſi de peur, il ſe mit à pleurer, & ſe laiſſa deſarmer avec ceux de ſa ſuite. Je les fit tous mener en priſon, & pour luy, il fut mis dans vn cachot, avec les fers aux pieds, & aux mains; je l'envoyai interroger ſur l'heure, & luy faiſant repréſenter les piéces de mon paſſeport qu'il avoit déchirées & foulées aux pieds, il confeſſa ſon inſolence, & eut recours à demander la vie, que je ne voulus pas luy accorder, le reſervant pour faire vn exemple de ſa deſobeïſſance, & peu de reſpect, & vn ſacrifice à la Nobleſſe, pour m'acquerir leur amitié, en vengeant la mort de Dom Pepe Caraffe, qu'il avoit fait mourir avec tant d'inhumanité, & dont il ſe vantoit continuellement. Ses camarades confeſſérent que c'eſtoit luy ſeul, contre leurs ſentimens, qui avoit fait arreſter les enfans de la Marquiſe d'Attaviane; & que luy repréſentant le reſpect que l'on devoit à mon paſſepport, il leur avoit dit ne m'en devoir aucun, & ne m'en vouloir point rendre, & accompagnant ſes diſcours inſolens & injurieux qu'il tenoit contre moy, d'actions pareilles, il prit le paſſeport, le mit en piéces, & mit les pieds deſſus, jurant qu'il traitteroit ma perſonne de la meſme maniére, s'il la tenoit entre ſes mains. Ils luy maintinrent toutes ces choſes à la confrontation, auſſi-bien que deux valets de la Marquiſe d'Attaviane, & le Prevoſt de l'armée qu'il avoit ſi temérairement fait arreſter.

Je fis rendre tout l'argent & pierreries qui avoient eſté pris à ces Cavaliers, pardonnant à ces miſerables qui n'avoient d'autres crimes, que celuy de s'eſtre rencontré à la ſuite. L'aventure qui m'eſtoit ſurvenuë dans le Marché avec

luy deux jours aprés mon arrivée, l'arrogance de ſes diſcours, avec le mépris & la haine qu'il avoit fait paroître contre moy, me firent juger qu'il pourroit bien avoir entrepris contre ma vie; & que je tirerois de luy quelque lumiére de ceux qui pourroient avoir de pareilles penſées, & de qui j'aurois à craindre & à me défier. J'ordonnai pour ce ſujet qu'on luy donnât la queſtion, qu'il ſouffrit d'abord avec quelque fermeté, mais elle ne dura gueres; car ſe ſentant preſſé des tourmens, il avoüa qu'il avoit réſolu de me tuër, & qu'il ne faiſoit qu'en épier les occaſions; Qu'il avoit déja vne fois manqué ſon entrepriſe; Et que la grande averſion qu'il avoit contre moy, ne venoit point de l'amitié qu'il eût pour les Eſpagnols; mais de la rage qu'il avoit contre toute la Nobleſſe qu'il eût voulu détruire juſques au dernier, & les mettre en piéces, & déchirer comme il avoit cruellement fait le frere du Duc de Matalonne, n'ayant point d'autre regret de mourir que de n'avoir pû luy en faire autant; Qu'il me conſidéroit comme leur ami, & leur protecteur, qui ne ſouffrirois jamais que l'on leur fît quelque violence; Que c'eſtoit pour cela ſeul qu'il ſe vouloit défaire de moy, afin de pouvoir par aprés à leur égard ſe contenter & ſe ſatisfaire. En deux ou trois jours de temps ſon procés fut achevé, & il fut condamné d'avoir le col coupé, ſa teſte miſe ſur vn poteau, & ſon corps pendu par vn pied, comme on a de coûtume d'en vſer avec les aſſaſſins & les traîtres. Je fis différer ſon exécution, pour attendre l'occaſion de m'en prévaloir avec la Nobleſſe, & d'en tirer quelque avantage.

Revenant donc à la réponſe qui me fut rapportée d'Averſe, elle m'obligea de renvoyer mon Trompette avec ledit Luïgi Landi, pour dire de ma part à Monſieur le Duc D'Andria, que j'avois réſolu d'envoye-

d'envoyer le Baron de Modéne Meſtre de Camp général, pour conférer avec la perſonne qui devoit eſtre nommée de leur part, pour leur reglement du quartier entre nos troupes ; Mais ayant appris avec joie, que l'on avoit jetté les yeux ſur luy, pour venir faire ce traitté, j'avois crû n'eſtre pas trop bon moy-meſme, pour me rendre au lieu dont nous conviendrions, dont je luy laiſſois le choix, ayant tant de confiance en ſa parole, que je me trouverois avec pareil nombre de gens que luy, en quelque lieu qu'il me voulût marquer.

Ma civilité fut fort bien reçuë, & l'on y répondit avec toute la galanterie imaginable. Mais craignant que les Eſpagnols ne rompiſſent cette entreveuë qui leur donneroit beaucoup de ſoupçon, s'ils en eſtoient avertis, & que je croyois fort néceſſaire à l'exécution de mes deſſeins ; j'avois donné l'ordre audit Landi, de convenir du lieu des Capucins d'Averſe, également diſtant de la ville, & de mon quartier ; Que chacun améneroit pour ſa ſeureté cent cinquante chevaux, & deux cens mouſquetaires, pour faire garder les avenuës ; Que l'on avanceroit des corps de garde, & des ſentinelles de peur d'eſtre ſurpris ; Que les troupes de part & d'autre n'approcheroient pas de cinq cens pas du lieu où nous ſerions ; Que nous viendrions chacun avec nos piſtolets, & nos épées, accompagnez de dix perſonnes, avec vn Aide de Camp pour porter les ordres à nos gens, quand il ſeroit néceſſaire de les faire avancer, ou reculer, ſuivant que nous le jugerions à propos ; Que l'on n'améneroit de chaque parti qu'vne douzaine de laquais ou d'eſtafiers pour tenir les chevaux ; Et que nous nous rendrions le dix-huitiéme du mois de Decembre ſur les deux heures aprés midi, au lieu deſtiné. Beaucoup de Cavaliers ayant curioſité de me voir, voulurent accompagner

le Duc d'Andria, & aprés bien des conteſtations, le ſort tomba ſur Dom Fabricio Spinelli, Dom Scipion Pignatelli, Dom Carlo Caëttano, Carlo Marullo Chevalier de Malte, Dom Ceſare de la Marra, Joſep Papalette Capitaine de cavalerie, Jüan Jacobo Affati, Baron de Canoſa, Dom Franciſco de Taſſis, vn Cavalier Eſpagnol, & l'Aide de Camp Battimiello. Pour moy je menai de mon coſté, le Baron de Modéne Meſtre de Camp général, le ſieur de Ceriſantes, le ſieur de Taillade, Auguſtin de Lietto Capitaine de mes gardes, Antonio Tonti Gentilhomme Romain, le ſieur Deſſinar Gentil-homme du Comtat, Onoſſrio Piſſacani, Jomo Sant-Apollina mon Eſcuyer, Cicio Battimiello, Aniello de Falco Général de l'artillerie, & Pepe Palombe pour porter mes ordres, comme mon Adjudant général.

Le jour eſtant venu, où tout ce que je ſouhaitois le plus ardemment depuis mon entrée dans Naples m'eſtoit arrivé, de pouvoir moy-meſme tâter les ſentimens de la Nobleſſe, & d'employer de vive voix toute l'adreſſe que je pourrois pour l'attirer à moy; je m'y préparai avec autant de joie que d'eſpoir, que cette conférence ne pourroit que produire vn bon effet: puiſque, ou je la gagnerois par mes civilitez, & par mes raiſons, ou je la rendrois ſuſpecte aux Eſpagnols, qui par leur défiance, & mauvais traittemens la forceroient avec le temps de recourir à moy, & ſe venir jetter entre mes bras. J'envoyai querir les deux Officiers que j'avois pris à la derniere eſcarmouche; & que j'avois fort bien traittez; je leur propoſai aprés avoir loüé leur valeur, & témoigné de l'eſtime pour eux, de prendre employ, les tentant par les avantages que je leur ferois: mais m'ayant répondu que la fidelité des Bourguignons eſtoit inébranlable, & qu'ils vou-

loient mourir pour le ſervice du Roy, duquel ils eſtoient nais ſujets, je leur dis que je les en aimois moins, mais que je les en eſtimois davantage; Qu'il eſtoit juſte qu'ayant eſté pris de ma main, ils ſe prévaluſſent de ma courtoiſie, qu'ils eſtoient libres, & qu'ils pouvoient s'en retourner; & leur faiſant rendre leurs armes, & leurs chevaux, & donner quelque argent, je les fis accompagner par vn Trompette pour me rapporter quand le Duc d'Andria monteroit à cheval pour me trouver auſſi-tôt que luy à noſtre rendez-vous, & le diſpoſer à m'accorder plus librement le quartier, par l'exemple que j'avois commencé de donner, d'en vſer honneſtement avec les priſonniers de guerre. Ces deux-ci ne ſe pouvant aſſez louër de ma bonté, en dirent tant de choſes, que toutes leurs troupes en furent ébranlées, & preſtes à ſe débander pour me venir ſervir.

Cependant, j'envoyai reconnoître tous les environs des Capucins, de peur de quelque embuſcade, & viſiter exactement tout leur Convent; je fis mettre toutes mes troupes ſous les armes, monter à cheval toute ma cavalerie, à la teſte de mon quartier, ſaiſir tous les paſſages pour favoriſer ma retraitte, & me tins preſt à marcher, avec le nombre dont nous eſtions convenus, aux premiéres nouvelles que je recevrois. Je ne tardai guéres d'en avoir, & marchant juſques à mille pas du lieu de noſtre conférence, je fis faire alte, & envoyai reconnoître ces Meſſieurs, qui ayant fait le meſme de leur coſté, & nous eſtant aſſurez de la bonne foy les vns des autres, nous nous avançâmes, & nous trouvâmes en meſme temps en préſence, l'eſcorte eſtant demeurée à la diſtance dont nous eſtions convenus.

Le Duc d'Andria venant à moy, mit pied à

terre, à trente pas, & descendant de cheval je courus à luy les bras ouverts, & aprés beaucoup d'embrassades & de témoignages d amitié & d'estime, il me présenta tous ces Messieurs qui l'accompagnoient; comme aussi je le fis saluër par tous ceux de ma suite. Aprés quoy, il me témoigna la joie qu'il avoit d'avoir esté choisi pour cette conférence & l'obligation qu'il m'avoit, au lieu d y envoyer quelqu'vn de ma part, d'y avoir voulu venir en personne, qui estoit vn honneur qu'il recevoit comme il le devoit, & dont il conserveroit toute sa vie & la mémoire, & la reconnoissance. Je luy répondis que sachant & son mérite & sa naissance, je ne pouvois ni ne devois faire moins, estant trop bien informé de la grandeur & antiquité de la Maison des Caraffes, dont il estoit le Chef, & en soûtenoit la dignité par sa vertu & son courage, & mille autres bonnes qualitez personnelles qui luy acqueroient vne si générale estime; Que je souhaitois passionnément son amitié, & estois venu exprés pour la luy demander. Il ajoûta que la curiosité qu'il avoit de me connoître, avoit esté satisfaite il y avoit deux jours, m'estant fait voir de si prés l'épée à la main qu'il avoit aisément pû remarquer tous les traits de mon visage; Qu'il y avoit eû & honneur à acquerir & satisfaction à m'approcher; Mais que j'estois vn si dangereux ennemi, que cette curiosité n'estoit ni facile à contenter, ni sans vn péril extréme; Qu'au reste il m'avoit vû faire des choses si extraordinaires, qu'il n'avoit pas esté nécessaire de demander mon nom, puisque toute la Noblesse avoit jugé avec luy, qu'il faloit nécessairement que ce fût moy, n'y ayant point d'autre personne dans le monde, capable de soûtenir tout seul vn combat dans vn chemin, abandonné, comme il m'avoit vû, trois fois de toutes mes troupes

épouvantées, ſans que l'on pût reconnoître en moy d'autres ſentimens que d'vne extréme fierté contre vn grand corps de cavalerie que j'avois ſur les bras, & de chagrin de n'eſtre pas ſuivi ; & que ſi j'euſſe eſté à la teſte de gens aſſez braves pour m'accompagner dans les dangers, où je les menerois, qu'il ne croyoit pas que je puſſe rien trouver de difficile, ni qu'il y eût de puiſſance capable de reſiſter à ma valeur ; Qu'il avoit vû avec quelque déplaiſir qu'elle eſtoit ſi mal ſecondée, qu'il m'en avoit meſme donné des marques de tendreſſe, & de vénération, en ne me voulant voir ni mort ni priſonnier, lorſqu'ayant reconnu que je ne pouvois éviter ou l'vn ou l'autre, j'avois pû remarquer qu'il s'eſtoit venu mettre à la teſte de ſes troupes, & leur avoit commandé de faire alte, pour empécher qu'ils ne s'attachaſſent ſi vertement à ma pourſuite.

A ce diſcours ſi galant, je repartis que l'eſtime que je faiſois de tous les Cavaliers Napolitains avoit failli à me coûter cher, puiſque c'eſtoit plûtôt l'envie de me faire aimer & conſidérer d'eux, qui m'avoit donné du cœur & de la hardieſſe, que le ſang que j'avois hérité de mes anceſtres, & que j'aurois eû honte la premiére fois que je paroiſſois devant eux d'avoir plûtôt fait remarquer ma taille, que mon viſage ; Que l'exemple de ce que je leur voyois faire de ſi bonne grace, m'engageoit à les imiter, pour faire naître par la ſympathie, quelque ſorte d'inclination pour moy ; Que j'avois bien reconnu ce qu'il avoit voulu faire d'obligeant, dont je voulois demeurer d'accord, pour ne pas affoiblir la reconnoiſſance que j'en deſirois conſerver toute ma vie, quoy que je ne fuſſe pas en fort grand péril, eſtant ſoûtenu par de l'infanterie, comme je l'avois à mon grand regret fait voir, aux dépens

de quelques-vns de ſes camarades. A quoy m'ayant reparti qu'il me voyoit avec douleur à la teſte d'vn nombre de canaille indigne d'avoir vn Chef tel que moy, dont les vertus égaloient la naiſſance, & que je méritérois d'eſtre mieux accompagné ; Je luy répondis avec vn grand ſoûpir qu'il ſeroit aiſé, s'il vouloit, avec toute la Nobleſſe, ſe reſoudre à me voir combattre pour leur liberté, & employer mon ſang, & ma vie, pour les tirer des fers qu'ils portoient, trop peſans pour eſtre soufferts plus longtemps ; Les perſonnes de leur cœur & de leur qualité n'eſtant pas nées pour mourir eſclaves, mais pour vivre avec l'honneur, les avantages & les prérogatives, à quoy le Ciel les avoit deſtinées, en leur donnant vne naiſſance [illegible], il me repartit qu'ils s'eſtimoient glorieux d'employer leurs vies pour le ſervice d'vn Roy, dont ils eſtoient nais les Sujets ; Que leur fidelité leur rendoit douce la domination de leur Maiſtre; & que jamais vn joug n'eſtoit peſant, que l'on portoit avec plaiſir, & ſans contrainte; & qu'ils ne pouvoient mieux employer leurs vies qu'à châtier vne troupe d'infames revoltez, qui vouloient ébranler vne Couronne, de laquelle l'honneur & le devoir engageoient tous les Cavaliers d'eſtre le ſoûtien ; & que comme il en eſtoit le plus zélé, il prétendoit auſſi donner l'exemple à tous les autres.

Je vis que nous nous engagions trop avant pour parler en public, & croyant qu'en particulier je découvris plus aiſément ſes ſentimens, faiſant ſigne à ceux de ma ſuite d'entretenir ſes camarades, je luy propoſai d'entrer dans l'Egliſe, où ayant fait noſtre priére, nous nous aſsîmes ſur vn banc, & commençâmes vne converſation plus libre & plus importante. Il me dit regreter avec des larmes de ſang, de voir qu'vne perſonne pour qui il avoit déja le

cœur attendri, par des ſentimens d'affection, d'eſtime, & de reſpect, d'vn ſang ſi illuſtre, & meſme de celuy de leurs anciens Rois, qui l'obligeoit d'avoir vne particuliére venération pour moy, dont les anceſtres avoient ſoûtenu la Religion Catholique en France, & qui s'eſtoient acquis par tant de belles & grandes actions, l'admiration de toute l'Europe, & qu'en ayant herité les hautes vertus, pouvois non ſeulement les imiter, mais les ſurpaſſer par tous les talens, dont le Ciel m'avoit ſi avantageuſement partagé, fût expoſée à tant de périls, pour ſoûtenir les intéreſts d'vn Peuple revolté, cruel, ingrat, traître, & leger, qui ne recompenſoit les ſervices que l'on luy rendoit que par des maſſacres, & des cruautez, dont le Prince de Maſſe eſtoit vn aſſez malheureux exemple; fût venuë en vne felouque au travers d'vne puiſſante armée, mépriſant la tempeſte, & les fortunes de la mer, dans vne ſaiſon ſi dangereuſe, pourſuivie de tant de galéres, & tant de différens bâtimens à rame, préparez à ſa perte, s'expoſer dans vn lieu où il n'y avoit qu'à hazarder ſa réputation, & ſa vie, pour chercher vne mort auſſi aſſurée, que pleine de honte & d'infamies, ſans eſtre appuyée d'vne armée navale, abandonnée de tout ſecours hors de celuy de ſa vertu, & de ſon courage, ſans avoir vn homme à qui ſe fier, ni capable de le ſoulager, & exécuter ſes hautes entrepriſes; avec des puiſſances en teſte ſi conſidérables, que la ſeule penſée ſeroit capable de faire trembler les plus déterminez, & dont le riſque avoit plus d'air d'vne action d'vn deſeſperé, que de celle d'vn Prince généreux, brave & ambitieux; Qu'il n'y pouvoit penſer ſans douleur; Qu'il me conjuroit d'y vouloir faire vne ſerieuſe reflexion, & conſidérer ſans préoccupation ce que j'avois à

eſpérer & à craindre. Il me dit de plus, qu'il voyoit bien que je me flattois de l'eſpérance de pouvoir attirer tous les Cavaliers dans mon parti, à quoy je ne devois pas m'attendre; Qu'il eſtoit vray qu'il n'y en avoit pas vn qui n'euſt pour moy beaucoup d'eſtime, de reſpect & d'amitié, & qui ne crût m'eſtre redevable de la ceſſation de l'incendie, & ſacagement de leurs maiſons, de ſe voir depuis mon arrivée garenti des inſolences & outrages du menu peuple, & qui n'attribuât à mes ſoins & à ma protection la conſervation des biens qui leur reſtoient, des perſonnes de leurs proches, & de l'honneur de leurs familles, dont ils ne ſeroient jamais ingrats: Mais qu'à bien conſidérer, je n'avois nul intéreſt dans cette affaire, puiſque je n'y prenois de part que celle que m'y donnoit le commandement des armes du Peuple que je ſervois, & dont je n'eſtois pas le maiſtre, puiſque Gennare en eſtoit le Chef, que les gens de qualité ne voudroient jamais reconnoître; Qu'il me croyoit trop généreux pour avoir le deſſein de leur conſeiller, & qu'ils avoient trop de vanité & de gloire, pour ſe ſoûmettre à des canailles, qu'ils avoient touſiours tenu ſous leurs pieds; Que ce ne ſeroit pas ſe mettre en liberté, mais ſe rendre eſclaves d'vn menu peuple, duquel ils voyoient avec douleur & reſſentiment les mains encore degoutantes du ſang de leurs proches, dont la vengeance leur auroit eſté auſſi aſſurée que prompte, ſi ma venuë, ma vigueur, & ma conduite n'en avoient retardé l'execution, par le courage & la réſolution que je faiſois voir à ſoûtenir vn ſi méchant parti; Que leur honneur, & leur naiſſance les rendant les ſoûtiens de la Couronne de Naples, les obligeoient à pouſſer juſqu'au bout leur fidélité; Que je pouvois juger de leur zéle, ayant fait vn corps d'armée à leurs dépens, & fai-

ſans la guerre ſans crainte d'expoſer à la rage des revoltez leurs biens & leurs familles: Qu'ils faiſoient gloire d'employer juſqu'au dernier ſol, & répandre juſqu'à la derniére goutte de leur ſang pour conſerver cette Couronne au Roy leur Maître; quoy qu'à m'en parler franchement, ils n'eſpéraſſent pas d'en tirer d'autre récompenſe, que celle d'auoir ſatisfait à leut devoir, & qu'il eſtoit & beau & généreux de tout ſacrifier, aprés avoir eſté ſi mal traittez & ſi peu conſidérez qu'ils avoient eſté juſques ici des Eſpagnols; ne s'attendant pas meſme d'eſtre remerciez de ce qu'ils faiſoient de ſi bon cœur, & qui leur coûteroit leur ruine totale; mais qu'ils ſe contenteroit de faire voit à toute l'Europe, qu'ils avoient ſans ordre conſumé tous leurs biens, & hazardé leurs perſonnes pour ſauver vn Etat qu'ils pouvoient laiſſer perdre ſans crime, en ne s'oppoſant point au cours des choſes, & ne s'appliquant qu'à la défenſe de leurs terres, & à la conſervation de leur fortune Et qu'enfin ils me voyent auec déplaiſir à toutes les heures du jour en danger de la vie, ayant à craindre le poiſon, l'aſſaſſinant, & la trahiſon; Que je ne pouvois pas ſeul reſiſter à tant d'oppoſitions que je verrois naître tous les jours; Que je ne devois faire aucun fondement ſur des gens ſans-cœur & ſans honneur, qui m'abandonneroient comme ils avoient fait deux jours auparavant dans toutes les occaſions de guerre; Qu'il faloit aſſurément que l'on m'eût fait dans Rome vn état fabuleux des forces du Peuple, puiſque j'eſtois venu le ſeruir; mais qu'ils ne doutoient pas, qu'ayans reconnu les artifices malicieux, dont l'on auoit vſé pour m'engager, je ne me fuſſe déja repenti plus de cent fois de m'eſtre ſi legérement jetté parmi vne ſi infame canaille; Que je devois conſidérer qu'au moindre

mauvais ſuccés, dont ſuivant ſa coûtume, elle me voudroit rendre reſponſable, ou à la premiére ſedition qu'exciteroit quelque fol, ou quelque emporté, dont le crédit viendroit de crier plus haut que les autres, l'on me couperoit la teſte, & me traineroit-on par les ruës; Qu'il ſavoit déja qu'en deux ou trois rencontres, l'on m'avoit perdu le reſpect, & que ſi j'y avois remédié avec hardieſſe & réſolution, je n'aurois pas toûjours la meſme fortune, quoy que j'euſſe toûjours le meſme cœur, & que pour peu qu'elle me manquât, je perdrois infailliblement la réputation & la vie; Qu'il étoit venu exprés pour me repréſenter toutes ces choſes, de la part de la Nobleſſe, & m'offrir en cas que je vouluſſe me retirer à Rome de m'accompagner en corps, juſques-là: Que comme mon ſerviteur il me conſeilloit de prendre cette réſolution, puiſque je ne pouvois, ni ne devois me mettre dans l'eſprit la penſée d'aucun établiſſement de fortune par le Peuple, qui n'eſt capable que de faire des tumultes, & exciter des ſéditions; Les révolutions des Monarchies, ni les changemens de dominations, ne ſe faiſant que par la Nobleſſe, qui ne pouvoit jamais m'eſtre favorable dans les eſperances dont je me ſerois peut-eſtre flatté, la dépendance & l'attachement que j'avois avec le Peuple, l'empéchant de pouvoir ſe réünir à moy, qui ne croirois pas auſſi bien luy avoir obligation de mon établiſſement, dont le Peuple auroit jetté les premiers fondemens.

Je commençai par le remercier des bons conſeils qu'ils me donnoit, auſſi-bien de la part de toute la Nobleſſe, que de la ſienne particuliére, que je n'étois pas en volonté de ſuivre, ne le pouvant ni avec bien-ſeance, ni avec honneur: Je luy dis meſme que je croyois qu'il avoit aſſez bonne opinion de

moy, pour ne s'y eſtre pas attendu ; Que je n'avois pes tenté vn paſſage ſi hazardeux, pour perdre la gloire qu'il m'avoit acquiſe, en faiſant paſſer pour vne action d'imprudence, ce que j'avois entrepris de ſi bonne grace, & avec tant de réſolution ; Que je n'avois rien vû dans Naples qui m'eût ſurpris ; Que j'avois prévû tous les périls où je me voyois expoſé, & m'eſtois meſme imaginé avoir à courre plus de fortune que je n'en trouvois pas; Que la réputation ne s'acqueroit pas ſans danger ; Que la paſſion que j'avois de ſervir la Couronne, dont j'avois l'honneur d'eſtre nay ſujet, m'avoit fait réſoudre à tout ; Que je conſidérois de ſang froid tous les bons & mauvais ſuccez de la Fortune, & cherchois tous les moyens d'avancer les vns, & remedier aux autres ; Et que mettant dans vne balance d'vn coſté l'honneur, & la gloire que j'avois à acquerir, & de l'autre, toutes les ſortes de riſques que j'avois à courre, je me ſentois tellement animé & confirmé dans mes deſſeins, que rien au monde ne ſeroit capable de m'en faire perdre la penſée ; Que je ne m'eſtois point engagé ſi legérement, qu'il pouvoit croire ; Que ſi l'on m'avoit vû paſſer tout ſeul dans vne felouque au travers de l'armée d'Eſpagne, & mépriſer tous les perils, que tout autre que moy auroit pû craindre avec raiſon, que ce n'eſtoit point que je cruſſe comme vn Chevalier errant fabuleux, défendre vn Peuple contre de ſi grandes puiſſances de terre, & de mer, que j'avois à combattre, ni faire tout ſeul la conqueſte d'vn grand Royaume ; mais qu'ayant appris que tout le Monde avoit perdu cœur dans Naples, j'avois crû m'y devoir jetter, pour les animer, & leur en faire reprendre, & donner temps à l'armée navale de France d'arriver, avec tous les ſecours qui me ſeroient néceſſaires, non ſeulement pour la conſer-

vation de la ville, mais pour chaſſer les Eſpagnols de tout le Royaume, dequoy j'eſpérois de venir bien-tôt à bout. En effet j'ai pourveu, luy dis-je, à toutes choſes; Il vient vne puiſſante armée à mes ordres, qui eſt préſentement à la voile, & dont le vent ſeul peut retarder l'arrivée; vous la verrez bien-tôt venir brûler & couler à fond la flotte d'Eſpagne; elle eſt équipée de tout ce qui peut eſtre néceſſaire, au lieu que je ſai que l'autre eſt entiérement deſarmée; Elle me conduit des vaiſſeaux chargez de bled, m'apporte des munitions de guerre, de l'artillerie & de l'argent; Il y a deſſus, vn grand corps d'infanterie, pour me débarquer, en tel nombre que je croirai en avoir beſoin, & quantité de cavaliers démontez, que quand j'aurai vne fois mis à cheval, rien ne me peut empécher d'eſtre maiſtre de la campagne. Je ſuis bien aiſe de vous donner cét avis, & à toute voſtre Nobleſſe, pour vous faire voir que je ne ſuis point chimérique, & que ſans me flatter, je puis me vanter de faire bien-tôt la loy, & non pas de la recevoir. Je plains ſon aveuglement, de ne pas penſer à elle, & je crains bien que ſi elle n'ouvre les yeux pour chercher ſa ſeureté, elle ne ſe trouve irréparablement enveloppée dans la ruïne des Eſpagnols. Ne croyez point que j'aye deſſein de vous faire faire de fauſſes démarches, je vous aime trop pour vous précipiter; Je veux que vous faſſiez des refléxions, mais que vous ne reſolviez ni n'éxécutiez rien, que vous n'ayez vérifié tout ce que je vous dis. Si vous eſtes vnis avec les Eſpagnols, les forces de France jointes au Peuple, ſe déclareront contre vous; L'on pourra ſonger à l'établiſſement d'vne République Populaire, vous en aurez regret, & en eſtant vne fois exclus, vous ne pourrez pas y reprendre le rang & l'authorité qui raiſonnablement vous y ſont acquis. Vous me direz que

l'execution de ce projet eſt difficile, tant que vous y ſerez oppoſez : j'en demeure d'accord, & que meſme vous l'empécherez ; mais ce ne pourra eſtre que par vne grande effuſion de ſang, par la deſtruction de toutes vos familles, par la ruïne de vos biens, & par la déſolation de tout le Royaume, que vous aurez rendu le theâtre de la guerre, peut-eſtre pour pluſieurs années ; au lieu que réüniſſant tous les corps de cét Etat dans vn meſme intéreſt, comme naturellement ils n'en doivent point avoir de ſéparez, la liberté, & l'affranchiſſement de la cruelle domination d'Eſpagne, n'eſt qu'vn ouvrage de peu de ſemaines: Et comme vous en devez profiter plus avantageuſement que le Peuple, il eſt bien juſte que vous preniez voſtre part de la peine & du travail, & il ne ſeroit pas honorable que vous luy en laiſſaſſiez toute la gloire, & vouluſſiez en avoir le profit. Ce ſeroit moy ſeul qui en ce cas la pourroit prétendre, ayant le commandement de leurs armes entre les mains ; Mais je la veux bien partager avec vous, afin d'en faire de meſme des avantages de la Fortune qui la doivent ſuivre. Ne croyez pas que je veüille par là vous conſeiller de vous venir mettre à ſes pieds ; je hai trop la canaille, & aime trop les gens de qualité, pour eſtre capable d'vne penſée pareille. Si l'autorité de Gennare vous choque, vous en ſerez bien-tôt défait, car je vous donne ma parole qu'à mon arrivée à Naples, je la luy oſterai, & vous la ſaurez bien-tôt toute entiére entre mes mains ; je vous promets que je n'y ſerai pas huit jours, que vous ne m'y ſachiez le maiſtre, & que l'on n'entende plus parler d'autres ordres que des miens ; les choſes y ſont ſi bien diſpoſées, que perſonne n'eſt plus en état de s'y oppoſer ; Je m'y ſuis fait aimer des honneſtes gens, & ſi fort craindre de la populace, que je ſuis plus abſolu que vous n'y

avez vû autrefois Mazanielle. Quand les affaires ſeront en ce point, & que vous voudrez venir à moy, vous me trouverez toûjours vous attendant les bras ouverts, pour vous recevoir, preſt à vous rendre toutes ſortes de ſervices, & de marques d'eſtime, & d'amitié; & pour vous en oſter toute répugnance, ſachez que je ſuis ennemi du deſordre, de l'inſolence, & du tumulte; Que je les feraj ceſſer, rétabliray la juſtice & le repos, feray rendre le reſpect qui ſe doit aux perſonnes de qualité, & mettray la canaille dans le mépris, la ſujetion & la dépendance qu'elle en doit avoir, & dans laquelle elle a toûjours eſté avant les révolutions. Je puniray tous les incendaires, & tous ces gens accoûtumez à ſacager les maiſons, j'immoleray au reſſentiment des proches, tous ceux qui ont trempé leurs mains dans le ſang des Cavaliers: & pour commencer, je tiens dans les fers Miguel de Santis, qui maſſacra ſi cruellement le pauvre Dom Pepe Caraffe; je vous le veux ſacrifier, & à toute voſtre parenté, & avant qu'il ſoit ſix jours, vous verrez ſa teſte ſur vn poteau à la porte d'Averſe, & ſon corps pendu par vn pied à vn arbre du grand chemin. Ce ſont là les marques que je veux vous donner de mon credit & de ma puiſſance, auſſi-bien que de l'amitié que j'ai pour toute la Nobleſſe, & du deſſein que j'ai de rechercher tous les moyens de m'en faire aimer, en luy rendant toute ſorte de ſervice; eſpérant auſſi, qu'aprés avoir vû toutes ces choſes, plus pour ſon intéreſt, que pour le mien, elle ſongera à prendre de bonnes meſures, & ſe garentiſſant d'eſtre envelopée dans la ruïne des Eſpagnols, travaillera, comme la prudence le veut, à en profiter, & en tirer des avvntages.

Je luy dis enſuite, que je loüois ſon zéle & ſa fidélité pour l'Eſpagne, qui ſeroit infailliblement

payée d'ingratitude, & qu'elle ſe devoit aſſurer que tous les ſervices qu'elle rendoit eſtoient autant de crimes, puiſque la Politique rafinée de ſes Miniſtres feroit réſoudre la perte des perſonnes qu'ils ne pourroient récompenſer ſuivant leurs mérites, & dont aprés ils craindroient le reſſentiment, qu'attireroient avec raiſon leur mépris & leur ingratitude; Qu'il eſtoit plus aiſé de cauſer la perte d'vn Royaume que de le conſerver, & le maintenir, contre les decrets du Ciel & des révolutions générales, & qu'ils ne voudroient pas ſe mettre dans le péril de dépendre des caprices de la Nobleſſe, qui pourroit, quand il luy plairoit, leur oſter vne Couronne, qu'elle auroit ſouſtenuë avec tant de généroſité & de courage; Qu'ils ſavoient bien qu'il n'y avoit pas vn Cavalier qui n'eût le poignard dans le ſein, & qui ne fût outré des injures & mauvais traitemens qu'ils luy avoient faits; Qu'ils ne compteroient pas à obligation la dépenſe d'avoir armé pour eux, & d'avoir aſſemblé vn corps de troupes ſi conſidérable, qui les avoit juſques ici garentis d'eſtre chaſſez, & avoit conſervé toutes leurs places; Qu'ils attribuëroiẽt cette réſolution à la haine conçuë contre le menu peuple, & à la vengeance que l'on vouloit faire de leur inſolence, des ſacagemens de leurs maiſons, & au reſſentiment du ſang de leurs proches qu'il avoit répandu ſi barbarement: Qu'enfin le Conſeil d'Eſpagne craignoit tout, & ne s'obligeoit de rien, châtioit, & ne récompenſoit jamais, tenoit pour ennemis ceux dont l'autorité leur faiſoit ombrage, appréhendoit vne révolution, & ne ſongeoit qu'à perdre ceux qu'il voyoit capables de la faire; & dans ſa défiance naturelle s'appliquoit à prévenir ceux qu'il croyoit en état de faire du mal quand ils voudroient: Qu'avec douleur je voyois tous les Cavaliers dans ce péril, & luy,

pour eſtre le plus puiſſant, & le plus conſidérable, dans vn plus grand que tous les autres ; Qu'il devoit s'imaginer qu'il ſe rendroit coupable à faire de belles & généreuſes actions ; & qu'enfin ſa perte étoit inévitable, auſſi-bien que de tous ſes compagnons, puiſque dans celle des Eſpagnols ils ſeroient miſérablement envelopez ; & qu'ils périroient certainement, s'ils remettoient leurs affaires & rétabliſſoient leur autorité, ne ſe pouvant garantir de leur ſevérité ni de leur défiance ; Qu'il ne ſe faiſoit point avec eux de fautes legéres; Qu'ils appelloient trahiſon, & entrepriſes tout ce qui leur donnoit du ſoupçon ; qu'ils en prenoient ſans fondement, Qu'ils ſeroient plus coupables à leur égard, que ceux du peuple qui s'eſtoient révoltez, en s'oppoſant à leurs inſolences, & prenant le ſoin d'étouffer, comme ils faiſoient, les ſéditions générales de tout le Royaume, & empéchant le bouleverſement de l'Etat ; Qu'ils connoiſſoient trop leur diſſimulation, pour y devoir prendre confiance ; Et qu'aprés beaucoup de belles paroles & de ſpecieuſes apparences, le temps viendroit qu'ils reſſentiroient les effets de leurs cruelles maximes, ſans pouvoir s'en parer.

Il goûta toutes mes raiſons, & fut contraint d'en demeurer d'accord ; Il me repartit qu'il avoit bien conſideré tout ce que je luy repréſentois ſi judicieuſement, mais qu'il continuëroit, comme il avoit commencé, & que juſques à la mort, il vouloit ſatisfaire à ſes obligations. La premiére que vous ayez, luy dis-je, eſt de conſerver voſtre païs, & le garentir d'vne ruïne totale, & toute voſtre Nobleſſe, & voſtre famille particuliére, de périr miſérablement ; Et vous ſerez à jamais blâmable, ſi ayant pû prévenir tant de maux, dont vous eſtes menacez, vous attirez par opiniâtreté, la famine, la guer-

re, les incendies, les meurtres, & les ſacagemens, & vous vous rendez le deſtructeur de voſtre patrie, en pouvant en eſtre le conſervateur. Ce n'eſt point vous qui avez commencé le ſoûlévement de l'Etat, mais qui ne pouvant appaiſer, vous en ſervirez, pour luy procurer le repos, & la liberté : les Eſpagnols ſeront les ſeuls coupables de cette révolution, leur mauvaiſe & violente conduite ayant attiré la haine générale des peuples, & leur négligence, & leur foibleſſe leur oſtant les moyens de ſe garantir de leurs reſſentimens. Ainſi vous ne les abandonnerez point, qu'aprés qu'ils ſe ſont abandonnez eux-meſmes, & vous autres Meſſieurs les premiers, à la violence & barbarie d'vne populace deſeſpérée. Eſtes-vous obligez de faire l'impoſſible pour des gens qui ſe ſont laiſſez accabler faute de prévoir, & de ſe précautionner contre vn malheur que l'on peut dire qu'ils ont bien voulu ſe procurer, puiſqu'aprés tant d'avis reïterez, ils n'ont pas changé de conduite ? Pouvez-vous maintenir toûjours à vos dépens les troupes que vous avez levées dans vne guerre, qui ſelon toute apparence, doit eſtre de longue durée ? Vous ſerez épuiſez dans peu de temps, ne pouvant rien tirer du revenu de vos terres, & je ne pourrai pas toujours empécher que l'on ne les ruïne, & que vos maiſons ne ſoient razées, quand vous vous ſerez opiniâtrez contre toute raiſon, & au préjudice de vos intéreſts propres à demeurer les armes à la main contre moy. Quand la néceſſité vous forcera de les mettre bas, vous ſerez ruïnez, & n'aurez plus de conſidération dans aucun parti, n'eſtant plus en eſtat ni de favoriſer, ni de nuire. Prévenez par voſtre prudence cét inconvenient inévitable, qui vous feroit perdre le crédit & la réputation. Je ne vous demande pas de vous joindre à moy, il ne ſeroit pas honneſte pour vous,

de le faire ſi legérement, ni raiſonnable à moy, de vous le propoſer, prenant vn ſoin particulier de vôtre honneur; il faut que vous ayez auparavant vû ce que je vous ai promis: Mais vous devez vous retirer chacun dans vos terres, pour ſonger à leur conſervation, & vous donner le temps de voir le cours des choſes, & prendre avantageuſement voſtre parti. J'aurai grand ſujet de me louër de vous, & les Eſpagnols n'en auront aucun de ſe plaindre, leur faiſant connoître que vous avez fait pour eux tout ce qui vous eſtoit poſſible, que vous avez levé & entretenu des troupes à vos dépens; que faute d'argent, vous ne pouvez plus tenir enſemble; Que vous allez eſſayer d'en amaſſer d autre, & tâcher de conſerver le peu de bien qui vous reſte; ayant mangé le ſurplus dans leurs intéreſts. Je vous donnerai non ſeulement des ſauvegardes, mais le commandement de vos terres, aux perſonnes que vous me nommerez, la conſtellation qui domine, faiſant que le moindre petit village veut avoir vn Chef & faire la guerre. J'empécherai que l on ne parle de l'établiſſement d'vne République, juſques à tant que vous puiſſiez y prendre la part que vous devez avoir dans le gouvernement, & dire voſtre ſentiment ſur la forme de ſon établiſſement.

Le mien, & celuy de toute la Nobleſſe, me dit-il, eſt que la République ne nous eſtant pas propre, nous ne pouvons, ni ne voulons jamais en ouïr parler; nous ne ſouffrirons jamais que le Peuple partage l'autorité avec nous, & nous ſommes d vn génie ſi agiſſant, & naturellement ſi glorieux, qu'il nous eſt impoſſible, ſans nous entremanger les vns les autres, de nous voir beaucoup dans vne égalité de puiſſance: Il en arriveroit infailliblement des diviſions, des haines, & des jalouſies, qui feroient abſolument ruïner & perdre le païs. Nous ſommes

nais pour l'Etat Monarchique, nous ne saurions nous passer d vn Roy; Il faut qu'vne autorité supréme nous tienne en paix & en repos, en appaisant nos dissensions, & nos inimitiez, à quoy nous portent le naturel, & l'éducation que nous avons euë; & cela supposé, il faut de necessité, que nous nous résolvions à perdre & les biens, & la vie pour nous conserver sous la domination de nostre Roy, quelque rude qu'elle soit; nous y sommes accoûtumez, & nous croyons que celle de France ne nous seroit pas plus douce; nous ne gagnerions rien à ce changement, & peut-estre y pourrions nous perdre; nous verrions tout de mesme nostre nation soûmise à des étrangers, nos charges, nos emplois, les gouvernemens de nos places & de nos Provinces entre leurs mains, nos biens & nos richesses passeroient, à l'ordinaire, dans vn autre païs, que nous enrichirions en nous appauvrissant, & nous serions toûjours forcez de faire la cour, & fléchir le genouïl devant vn Vice-Roy, qui ne seroit pas nay plus que nous autres. Par-là, vous voyez bien que ce ne seroit pas amender nostre condition, & de plus, l'humeur Espagnole est plus sortable à la nostre, la Françoise estant & trop enjoüée, & trop galante, pour des gens sérieux & jaloux, comme nous le sommes naturellement.

Je luy repartis qu'à tort il prenoit ombrage de la France, qui prétendoit contribuer de ses forces, & de ses assistances, à mettre le Royaume de Naples en liberté, & le tirer de captivité, & d esclavage, sans autre interest que la gloire de secourir des opprimez, cõme elle avoit fait les Princes d Allemagne, qui avoient eû recours à sa protection, & l'avantage de faire perdre à ses ennemis vne Couronne, dont ils tiroient leurs principales forces, pour resister à ses armes victorieuses: Que le Roy connoissoit

les humeurs, & les maniéres de ſe gouverner, du païs, l'on pouvoit dire, qu'ils ſe formeroient vn Roy à leur mode, qui n'eſtoit pas vn petit avantage. Que ſi quelque raiſon particuliére les empéchoit de s'arréter aux choix de l'vn de ces deux Princes; que l'Italie leur pouvoit fournir d'aſſez bon ſujets, ou bien le reſte de l'Europe, & qu'enfin quel que fût celuy qu'ils éleveroient ſur leur Thrône, la France le reconnoîtroit, l'approuveroit, & l'aſſiſteroit pour ſe maintenir.

Il me dit qu'il ne faloit pas ſe mettre en peine de leur chercher vn maiſtre, puiſqu'ils en avoient vn, qu'ils eſpéroient de ſe conſerver, & n'épargneroient rien pour cela: Mais quand quelques-vns du Corps de la Nobleſſe ſe laiſſeroient ébranler à tous mes raiſonnemens, qu'il m'avoüoit eſtre fort bons, fort véritables, & fort puiſſans, il ne vouloit pas eſtre le premier à faire vne ſemblable démarche, & qu'il vouloit auparavant que tout le monde vît qu'il y ſeroit forcé par vne néceſſité indiſpenſable, pour n'eſtre pas en eſtat de faire autrement: Et que s'il faloit ſonger à ſe ſoûmettre à quelqu'vn, ils ne pouvoient jamais le prendre parmi eux, chacun en ce cas y ayant prétention, non pas pour croire le mériter, mais pour ne pas céder à ſon compagnon, dont il ne ſouffriroit jamais lélevation. Que pour les deux Princes que je propoſois, ils ne leur étoient pas propres: le premier pour eſtre incommodé des gouttes, & peu agiſſant, & qu'ils auroient beſoin d'vn Prince vigilant, brave, & vigoureux; pour défendre la liberté qu'il leur auroit acquiſe: L'autre, qu'outre qu'il eſtoit trop jeune pour les gouverner, le Roy ſon frére n'ayant point d'enfans, ou luy venant à en manquer, par la mort de l'vn, ou de l'autre, ils ſeroient réünis à la Couronne de France; qui eſtoit tout ce qu'ils craignoient

au monde, rien n'eſtant capable de les faire réſoudre à prendre les armes contre leur devoir, que la penſee de rendre vn jour leur Couronne indépendante d'vne autre. Il me dit enſuitte, que pour les Princes d'Italie, il n'avoient pas tous trop d'inclination pour eux, qu'ils prendroient plûtôt vne perſonne qui leur ſeroient inconnuë, & dont les belles actions qu ils luy auroient vû faire, auroient attiré leur eſtimé & leur amitié. Je ne répondis rien à ces diſcours, pour les voir pleins de cajolerie, & trop flateurs. Aprés quoy il me demanda ſi le crédit que j'avois ſur le Peuple me donnoit quelque bonne eſpérance, & ſi je croyois que la Couronne de Naples pût jamais dépendre de ſon appui, de ſa faveur, & de ſon élection; Que ce ſeroit prendre de fauſſes meſures, puiſque la Nobleſſe periroit pour s'oppoſer à toutes leurs réſolutions, ne voulant point avoir jamais de dépendance de luy, ni s'aſſujetir ſous l'autorité d'vn homme qui tiendroit ſon élevation de la canaille, & qui pourroit croire luy en eſtre redevable.

Je luy répondit, que mon ambition eſtoit trop modérée pour prendre de ſi hautes penſées; Que je n'eſtois point aſſez chimérique pour me flater d'vn rang, & d'vne dignité que je ne ſerois pas capable de ſoûtenir; Que je ne m'expoſerois pas aux diſgraces de la Fortune, que j'en appréhendois trop les revers, & que je ne ſongerois pas à monter ſi haut, que je puſſe faire vne cheute qui me coûtât & l'honneur & la vie, ou la derniere venant à m'eſtre conſervée par vn effet de bon-heur extraordinaire, m'en feroit paſſer ce qui m'en pourroit reſter, dans vne douleur, & vne honte eternelle; & que s'il m'arrivoit jamais, contre toute apparence, aucun avantage, je ne voulois le tenir que de la Nobleſſe, afin de luy en avoir l'obligation, & eſtre en-

gagé par-là d'employer tous mes ſoins pour la remettre dans ſon premier éclat, les peuples dans l'abaiſſement, & dans la dépendance où la nature les avoit mis, & où la raiſon les devoit faire demeurer; Que je travaillerois à la venger de tous les outrages qu'elle en avoit reçus, & à en punir ſevérement, & exemplairement les auteurs; Qu'enfin je ne voulois rien de glorieux, ni d'éclatãt, luy dis-je, que par les mains du Duc d'Andria, à qui ſeul j'en voulois eſtre redevable, afin que ſi jamais je tenois le premier lieu dans ſon païs, il y tinſt la ſeconde place, partageant la fortune avec moy, & avec ſes amis, tous les biens, honneurs, charges, & gouvernemens du Royaume.

Il me remercia de ſes bon ſentimens, & m'aſſura qu'il ne ſouhaittoit, ni ne croyoit pas que les choſes puſſent à la fin venir à ce point, eſtant perſuadé que je ne ſerois jamais en état d'avoir des forces ſuffiſantes, pour chaſſer les Eſpagnols, & qu'il croyoit que la Nobleſſe en avoit aſſez, auſſi-bien que de cœur, & de fidelité, pour conſerver au Roy leur maiſtre, vne Couronne qu'il avoit héritée de ſes péres, & à laquelle le Ciel & leur devoir les avoient ſoûmis.

Je le priai, dans la diſpoſition où j'eſtois de ne rien oblier pour leur rendre toutes ſortes de ſervices, de m'avertir de leur réſolution, en cas que la néceſſité les obligeãt d'en prendre quelqu'vne: Et moy je m'engageai à luy faire ſavoir l'arrivée de l'armée navale de France, & des ſecoûrs que j'en attendois; & lors que j'aurois oſté l'autorité à Gennare & à tous les Chefs du Peuple, dont les perſonnes leur eſtoient ſi odieuſes, pour prendre ſeul la conduite de toutes les affaires, afin de leur faire perdre tous les ſcrupules qui pouvoient les empécher de penſer à leurs intéreſts: Et apré mille proteſtations d'ami-

tié, & autant d'embraſſades, nous ſortîmes de l'Egliſe, pour aller réjoindre la compagnie, où nous recommençâmes vne converſation publique, moins ſerieuſe & plus galante.

Je luy demandai en préſence de tous ces Meſſieurs, ſi ce n'eſtoit pas le Prince de la Torelle qui eſtoit le brave Cavalier que j'avois vû dans l'eſcarmouche, il y avoit deux jours, faire de ſi belles actions, qui m'avoient fait naître beaucoup d'eſtime pour luy; mais de qui neantmoins je croyois avoir quelque ſujet de me plaindre, de m'avoir refuſé de faire vn coup de piſtolet avec moy, quand je l'en avois convié, comme s'il ſe fût imaginé qu'il n'y eût pas eû aſſez d'honneur à acquerir dans cette rencontre. Il me répondit que c'eſtoit le Prince de Minorvine, qui l'avoit prié de me faire des complimens de ſa part, & des excuſes de n'avoir pas accepté vn combat qui luy eût eſté ſi glorieux; mais qu'outre qu'il avoit déja tiré ſes deux coups de piſtolets l'apprehenſion de m'engager par l'approche de ſes troupes qu'il ne pouvoit pas retenir, & la lâcheté der miénnes, qui au lieu d'en ſoûtenir le choc, auroient pris la fuite infailliblement, & m'auroient abandonné, comme il leur avoit déja vû faire, l'avoient forcé de refuſer l'honneur que je luy propoſois, dont il ſe ſentoit ſi fort obligé, qu'il n'en perdroit jamais la mémoire, & en ſeroit mon ſeruiteur toute ſa vie. Je reçus ce compliment avec autant de reconnoiſſance que le méritoit ſa galanterie, & le conjurai de luy témoigner de ma part que je luy en eſtoit fort redevable, & que je croyois avoir évité vn grand péril, eſtant à mon opinion fort dangereux de venir aux mains avec vne perſonne de ſa valeur.

Dom Fabricio Spinelli reconnut parmi mes chevaux vn courſier gris qu'il eſtimoit fort, & qui avoit eſté

eſté pris par des gens du Peuple, dans l'vne de ſes maiſons, je voulus le luy rendre, mais il ne voulut pas le recevoir, témoignant eſtre bien-aiſe qu'il fût entre mes mains; Et Monſieur le Duc d'Andria me dit que les Eſpagnols eſtans naturellement défians, auroient pris de luy quelque ſoupçon, s'il avoit reçû de moy vne pareille courtoiſie. Il trouva qu'vn fort beau courſier bay que j'avois, luy auroit eſté fort propre pour achever vn attelage de caroſſe qu'il avoit de chevaux de meſme taille, & de meſme poil; & s'eſtant informé s'il eſtoit à quelqu'vn de ma ſuite qui s'en voulût defaire, je luy répondis que non, & qu'il me feroit beaucoup de grace de le recevoir de moy. Il le refuſa pour la meſme raiſon que ſon camarade avoit fait l'autre: & luy en ayant loüé vn gris pommelé de ſon haras, ſur lequel il eſtoit venu, il me preſſa fort de l'accepter de ſa main, je l'en remerciai, & ne voulus pas luy propoſer de le troquer avec le mien, ce qu'il auroit fait fort volontiers, dans la penſée qui me vint de le lui envoyer le lendemain, comme je fis, par vn Trompette, auſſi-bien que celuy de Dom Fabricio Spinelli, qui me les renvoyérent, en me mandant que je les traittois aſſez mal, pour eſtre mes ſerviteurs, & mes amis, puiſqu'il y avoit bien autant de malice, que de generoſité, dans le preſent que je leur voulois faire, & qu'il ſembloit que je travaillois à les rendre ſuſpects, afin de les forcer, par le péril où je les expoſois, de venir chercher leur ſeureté auprés de moy.

Nous tînmes de part & d'autre force diſcours obligeans, aprés leſquels la nuit qui s'approchoit, nous força de nous ſeparer; & je reconnus avoir beaucoup gagné de part dans leur inclination & dans leur amitié par cette entreveuë, qui produiroit avec le temps de bons effets. Et quoy que le

principal ſujet eût eſté d'ajuſter le quartier entre nos troupes : je ne voulus pas malicieuſement en dire vn mot, pour faire naître plus de jalouſie aux Eſpagnols, d'vne conférence ſi longue, & ſi ſecrette, où l'on n'auroit point traitté du ſujet qui l'avoit fait demander : ce qui réüſſit à point nommé, comme je me l'eſtois imaginé : Et ces Meſſieurs s'en retournérent tellement ſatisfaits de ma perſonne, qu'ils en parlérent à tout le reſte de la Nobleſſe dans des termes ſi obligeans, & ſi affectionnez, que l'on ne douta point que je ne leur euſſe gagné le cœur.

A mon retour j'appris avec bien de joie, l'arrivée de l'armée navale de France, qui fut d'autant plus grande, que le bruit avoit couru, que la meſme tempeſte, dont j'avois vû ſe briſer devant moy dans le port de Naples deux vaiſſeaux d'Eſpagne, le jour meſme que j'en eſtois parti, l'avoit ſeparée, & fait périr vne partie de leurs navires. Le Peuple fut ravi de la voir paroître, & les Eſpagnols fort ſurpris qui ne s'y attendoient pas, croyant d'abord que ce fût vn ſecours qui leur devoit venir, & qu'ils eſperoient de jour en jour. La flotte d'Eſpagne eſtoit ſur le fer, tous les vaiſſeaux démaſtez, & n'ayant perſonne deſſus : De ſorte que la noſtre qui venoit avec vn vent frais, la pouvoit ſans nul péril brûler, & prendre quaſi toute, ſans qu'il s'en pût échaper que fort peu de vaiſſeaux, leſquels auroient eſté rendus inutiles, n'oſant pas tenir la mer devant vne armée puiſſante & victorieuſe, comme l'auroit eſté la noſtre. Je ne ſai par quelle raiſon ce coup ſi important, & ſi facile ne fut pas entrepris, dont les Eſpagnols ne ſe ſeroient jamais relevez ; Mais au moins puis-je dire, qu'ils m'ont avoüé dans ma priſon, qu'ils n'ont jamais eſté ſi prés de leur perte, qu'ils n'auroient jamais pû éviter, ſi on l'eût voulu. Tous

ceux qui montoient l'armée ſont demeurez d'accord de cette verité, ſans que perſonne puiſſe donner ni de raiſon, ni d'excuſe, de cette faute, ni ſavoir à quoy l'attribuer.

Le lendemain matin à mon lever, l'Abbé Baſqui me vint trouver, & m'ayant rendu toutes les dépéches dont il eſtoit chargé pour moy, leſquelles m'aſſuroient de la ſatisfaction que l'on avoit reçuë à la Cour de la nouvelle de mon paſſage, & que pour confirmer toutes les paroles que j'avois données au Peuple de Naples, de la protection, & puiſſant ſecours de la France, l'armée eſtoit venuë pour fournir tous ceux que l'on pourroit deſirer, & débarquer tout ce que l'on auroit beſoin, & d'hommes & de munitions; il me preſenta enſuite l'état de toutes les choſes qu'elle portoit: Et venant au détail, je luy demandai de combien d'argent nous pourrions eſtre ſecourus, & qu'il faloit faire débarquer vn homme qui en fût chargé de la part du Roy, pour le diſtribuer ſuivant mes ordres, l'aſſurant qu'il ſeroit ménagé avec toute ſorte d'œconomie, & que je ne ſouffrirois point qu'on fît de depenſe inutile. Il me dit qu'il y avoit cinq cens mille francs; Mais que n'ayant pû toucher à Génes, pour y recevoir cette ſomme, elle n'eſtoit qu'en lettres de change, qu'il faloit que je la fiſſe trouver dans Naples ſur mon crédit, & que le rembourſement en ſeroit fait ponctuellement à Génes à lettre veuë. Je luy répondis que ce qu'il me propoſoit eſtoit inutile, puiſque dãs vne ville, où le deſordre avoit regné ſi long-temps tout le monde avoit caché ſon argent, & mis à couvert, & que s'il m'avoit eſté poſſible d'y en trouver, je m'en ſerois ſervi vtilement, l'armée m'auroit trouvé en vn autre état que je n'eſtois pas: mais qu'il faloit renvoyer promptement quelques vaiſſeaux, pour nous en rapporter, puiſque c'eſtoit la choſe

qui nous eſtoit la plus neceſſaire,& dont nous manquions davantage. Enſuite, je luy demandai ſi l'on nous avoit fait venir du bled: il me dit que non, mais que l'on avoit laiſſé l'ordre d'en faire charger des vaiſſeaux en Prouence, qui arriveroient bien-tôt,& que nous n'en manquerions point. Je m'informai de ce que l'on nous pourroit débarquer d'infanterie, il me dit tel nombre que je demanderois : je propoſai que l'on me donnât, ſix mille hommes, il trouva que c'eſtoit trop ; je me réduiſis à quatre mille, & puis à trois, à deux mille cinq cens, & à deux mille ; enfin je me reſtreignis à dix-huit cens, qui fut ce dont il convint,& que l'on pouvoit mettre à terre ſans deſarmer les vaiſſeaux. Je m'eſtois attendu à quantité de Cavaliers démontez, mais il me falut contenter de la Compagnie des gardes de la Reine, qui avoit autrefois eſté celle de Monſieur le Duc de Brezé, & celle de Monſieur de Manicamp, n'ayant point d'autres gens à me donner, propres à monter à chaual. J'avois pretendu quatre-vingts milliers de poudre, mais je me contentai de quarente, qui me furent promis avec des balles & meſches à proportion, J'avois demandé des mouſquets & des picques en quantité, pour armer de l'infanterie, des ſelles, brides, & piſtolets, pour faire deux mille chevaux, & me ſerois reduit à la moitié; Mais ſoit qu'on n'eût pas eû le temps d'en charger ſur l'armée, ou qu'on l'eût oublié, l'on me dit n'en avoir pas apporté. L'on demeura d'accord de me débarquer dix piéces de canon,& que je n'avois pour cét effet qu'à faire des pontons,& les faire trouver, pour les recevoir, à la pointe de Poſilippe. Enſuitte, ayant inſtruit l'Abbé Baſqui de l'état de toutes les choſes qui s'eſtoient paſſées depuis mon arrivée, luy ayant rendu compte de toutes mes négociations avec la Nobleſſe, dont la réünion nous eſtoit ſi neceſſaire,

& que je tenois infaillible, dés qu'ils apprendroient que j'avois de ſi puiſſans ſecours en main, & que l'armée navale eſtoit à mes ordres; Il me dit que l'armée & tous les ſecours eſtoient envoyez au Peuple de Naples, & devoient obeïr à celuy qui luy commandoit, & qui avoit la principale autorité dans la ville. Je luy repliquai que c'eſtoit moy, puiſque les ſecours, & le commandement de l'armée eſtant choſes qui regardoient la guerre, le Peuple m'ayant donné le meſme commandement de ſes armes, qu'à Monſieur le Prince d'Orange en Hollande, de celles des Eſtats, & de plus le titre de Défenſeur de ſa liberté, la diſpoſition de toutes les choſes qui regardoient la guerre m'appartenoit, & ne dépendoit que de moy ſeul. Il me repartit que Gennare en eſtoit le Chef, & le Généraliſſime, & la France ayant crû qu'il avoit l'abſolu pouvoir dans la ville, il ne pouvoit s'empécher de s'adreſſer à luy. Je luy fis connoître ſon incapacité, ſon manque d'expérience, & ſon peu de credit; Qu'il ne ſe mêloit quaſi plus rien; qu'il n'y avoit pas meſme de ſeureté de ſe fier à luy, tenant toûjours quelque commerce ſecret avec les ennemis, & ſe laiſſant gouverner par des gens ſuſpects d'intelligence avec eux; & qu'enfin j'avois acquis l'eſtime & la confiance de tout le peuple, dont je diſpoſois comme il me plaiſoit. Quand vous aurez fait voir, me dit-il, voſtre autorité abſoluë dans la ville, que vous en eſtes le maiſtre, & que l'on n'obeït qu'à vos ordres, l'on ne s'adreſſera plus qu'à vous: Mais juſques-là, je ne puis m'empécher de traiter de la part du Roy, avec celuy qui a paru juſqu'ici avoir le principal commandement. Je luy promis qu'il en ſeroit éclairci le lendemain, & que s'en retournant coucher ſur l'armée navale, je luy en manderois des nouvelles, par vn Gentil-homme que j'envoyerois à ceux qui

avoient l'honneur de la commander, pour leur faire compliment ſur leur arrivée, les informer de l'état de toutes les affaires, leur demander les ſecours dont nous eſtions convenus, & dont j'aurois beſoin, remettant de le faire juſques à tant que je le puſſe au nom de tout le Peuple, & au mien, comme en eſtant le Chef, ayant dépouïllé Gennare de ſon autorité, & que pour cét effet, je m'en retournerois à Naples dés que j'aurois dîné.

Je commandai auſſi-tôt à Pepe Palombe, Onofrio Piſſacani, Carlo Longobardo, & Cicio Battimiello de s'y rendre avec leurs Compagnies, comme gens de confiance, & qui m'eſtoient néceſſaires pour l'exécution du deſſein que je venois de prendre: & laiſſant toutes les troupes ſous le commandement du Baron de Modéne, je luy ordonnai de continuer le blocus d'Averſe, en ſe conſervant dans les quartiers que j'avois pris de Julianne, & Saint Antimo, & le chargeai de me faire ſavoir tout ce qui ſe paſſeroit de nouveau, & de ne rien entreprendre ſans mes ordres, que je luy envoyerois ponctuellement tous les jours. En ſortant de table je montai àcheval pour aller à Naples, où je fus reçu avec des applaudiſſemens extraordinaires, mon crédit & ma réputation y eſtant augmentez par le bruit des choſes qui s'eſtoient paſſées dans l'eſcarmouche d'Averſe, & par le tranſport de joie où je trouvai toute la ville, de l'arrivée de l'armée navale, & de voir l'exécution des paroles que j'avois données de la part du Roy, d'vn puiſſant & prompt ſecours. Gennare ne ſe ſentant pas d'aiſe; non ſeulement par la part qu'il prenoit à celle du public, mais par l'eſperance qu'il avoit de rétablir ſon autorité, par l'appui & les ſecours que l'Abbé Baſqui luy avoit promis, qui ne travailloit qu'à nous deſunir & mettre du deſordre dans la ville, faiſant en

cela meriter d'eſpion, & de penſionnaire d'Eſpagne, tel qu'il eſtoit, quoy qu'il fût chargé, en qualité d'Agent, de toutes les affaires de France. Je me fis amener vn cheval frais, & m'en allai auſſi-tôt viſiter tous les poſtes, pour voir en quel état ils étoient, & me faire rendre compte de tout ce qui ſe ſeroit paſſé dans mon abſence,

A mon retour je commandai à Pepe Palombe, & à Mathéo d'Amore ſe tenir le lendemain matin à neuf heures ſous les armes dans leur quartier, & à Onoffrio Piſſacani, Carlo Longobardo, Cicio Battimiello, le Capitaine Cimino, Ignatio Spagnuolo, & Graſſullo de Roſa, d eſtre en bataille à la meſme heure à la teſte de leurs Compagnies, dans le Marché. Le Conſeil m'ayant informé de tout ce qui eſtoit ſurvenu durant que j'eſtois hors de la ville, je le priai de venir le lendemain matin entre huit & neuf me trouver, pour luy communiquer vne affaire d'vne extréme conſequence : & Vincenzo d'Andréa m'eſtant venu trouver & m'entretenir à ſon ordinaire, de l'ignorance & brutalité de Gennare qui perdoit tout, & cauſeroit la ruïne totale du Peuple, ſi par charité je ne voulois prendre l autorité toute entiére, & me charger de la conduite de toutes choſes; aprés m'en eſtre fait preſſer fort long-temps, je feignis de me laiſſer perſuader, & d'en prendre la réſolution, par la deference que j avois à ſes ſentimens, afin de l'engager plus fortement à appuyer vn deſſein dont il croiroit eſtre l'auteur, & m'avoir donné les premieres lumiéres : je luy donnai le bon ſoir, & luy dis de ne manquer pas de ſe rendre le lendemain matin de bonne heure auprés de moy, qui aurois grand beſoin & de ſes bons avis, & de ſon crédit pour exécuter ce que j'avois entrepris, & à quoy il m'avoit fait réſoudre ; Et aprés avoir ſoupé, je m'allai mettre au lict pour

me repoſer, & attendre le lendemain, qui devoit eſtre, & la plus belle, & la plus glorieuſe journée de ma vie, comme l on le verra par ce que je fis, qui me reüſſit heureuſement, & par l'établiſſement ſolide de ma ſouveraine autorité, que j'ai conſervée juſques au jour de ma priſon, avec vn reſpect, & vne ſoûmiſſion plus grande des Peuples de Naples, qu'ils n'ont jamais euë pour la perſonne de de leurs Rois.

LES MEMOIRES DE FEV MONSIEVR LE DVC DE GVISE.

LIVRE III.

IE me levai le vingtiéme de Décembre à la pointe du jour, & m'en allai entendre la Meſſe, & de-là m'enfermant avec Vincenzo d'Andrea, nous conférâmes des moyens que j'aurois à tenir, pour finir vne ſi grande, & ſi importante entrepriſe que celle que j'avois réſolu d'exécuter. Le Conſeil ſe rendit auprés de moy, à qui je fis entendre que l'incapacité, ignorance, & brutalité de Gennare perdoit abſolument toutes choſes; qu'il ne penſoit qu'à piller, & faire ſacager toute la ville; Qu'il eſtoit temps de faire ceſſer tous ces deſordres, & qu'ayant des ſecours, & des moyens en main pour travailler ſérieuſement à l'établiſſement du repos, & de la liberté il s'y faloit appliquer de tout ſon pouuoir; & régler

les choſes de façon, que par la police, & le bon gouvernement que nous ferions obſerver dans la ville, nous commençaſſions à nous mettre en crédit, & acquerir quelque réputation dans toute l'Italie, qui nous eſtoit neceſſaire, afin que l'on vît, que ne faiſant plus les choſes tumultuairement, mais avec ordre & bonne conduite, nous fuſſions conſidérez comme perſonnes capables de pouſſer à bout vn ſi glorieux & ſi grand deſſen que celuy de tirer le Royaume de Naples de la domination des Eſpagnols; Que nous ne pourrions les chaſſer, ſans nous réünir avec la Nobleſſe, qui ſeule les pouvoit maintenir, en s'oppoſant par leurs forces, & par leur crédit, à tout ce que nous pourrions entreprendre contre eux; Qu'ayant remarqué que tous les Cavaliers avoient pour moy de fort bons ſentimens, & y prenoient confiance, & que la principale raiſon qui les pouvoit empécher de ſe déclarer, eſtoit l'averſion de ſe ſoûmettre à Gennare, & aux autres perſonnes du Peuple pour qui ils avoient tant de haine, & de mépris, que l'on ne les ſurmonteroit jamais par aucun moyen; Qu'il faloit lever cét obſtacle, aprés quoy nous trouverions tout facile, remettant l'autorité entre les mains d'vne perſonne pour qui ils euſſent de l'eſtime, du reſpect, & de l'affection, & qui leur pût oſter l'apprehenſion d'eſtre ſujets à l'avenir aux inſultes, & violences du menu Peuple: Que je me trouvois en cét état, & que toutes ces puiſſantes conſidérations me faiſoient réſoudre à prendre la conduite de toutes le affaires, à me charger ſeul du faix du gouvernement, quoy que je connuſſe les fatigues & les périls à quoy il m'expoſoit; mais qu'eſtant le ſeul moyen de tirer le Royaume de la tyrannie d'Eſpagne, j'y travaillerois autrement ſans ſuccés, & que par l'a-

mour que j'avois pour les Napolitains, j'eſtois réſolu de me ſacrifier, & de mettre ma vie au hazard de la guerre, du poiſon, des aſſaſſinats, des tumultes, & des ſéditions, à quoy m'expoſeroit l'envie de beaucoup de gens, & la rage de ceux que je voudrois tenir dans le reſpect & dans la crainte, en les empéchant de continuer les brigandages, & les inſolences qu'ils avoient coûtume de pratiquer, pour donner à tout le monde le repos & la liberté.

Sur quoy je les priai de me dire ſans contrainte, & ſans aucune conſidération leur avis, eſtant reſolu d'acquieſcer à leurs ſentimens, quels qu'ils puſſent eſtre. Ils furent tous conformes, & approuvérent non ſeulement ma reſolution, mais me prierent tous d'vne voix, de ne pas différer plus long-temps de la mettre en execution; qu'étans en état de ſe perdre, & ne ſe pouvans ſauver ſans cét expedient, ils eſtoient tous reſolus, avec tout le Peuple, dont ils me répondoient des intentions, d'employer leur ſang, & leurs vies pour l'établiſſement & la conſervation de mon autorité.

Voyant vne ſi belle diſpoſition, je commandai à tous les Officiers de ſe rendre à la teſte de leurs ſoldats dans le Marché, & à tous les Capitaines des quartiers d'y faire aſſembler tout le Peuple, & d'y aller attendre mes ordres; Je chargeai les ſieurs Antonio Scaciavento, & Auguſtino Mollo, de s'en aller de la part de tout le Peuple, & de la mienne particuliere, trouver Gennare, pour le remercier de toutes les fatigues qu'il avoit priſes juſques-là de maintenir la ville, & la conſerver en ſi bon état, & garantie de retomber ſous la cruelle & violente domination des Eſpagnols: Mais comme il eſtoit tẽps d'établir quelque ordre dans Naples, & d'ache-

ver ce que l'on avoit ſi heureuſement commencé, la Nature ne luy ayant pas donné les lumières, ni la capacité neceſſaire pour ſoûtenir des affaires d'vn ſi grand poids, tout le monde m'avoit generalement prié de m'en charger; Qu'il étoit temps qu'il penſât à ſe repoſer, aprés avoir ſi long-temps, & ſi vtilement travaillé; Que pour ſa recompenſe, l'on luy offroit le gouvernement du Château neuf quand nous en ſerions les maiſtres, vn titre de Duché ou de Principauté de la plus belle des terres que l'on confiſqueroit ſur les ennemis, & cinquante mille écus de rente, pour luy, & pour les ſiens; Que l'on ne feroit rien ſans ſes avis; Qu'il auroit la ſeconde place dans le Gouvernement & dans les Conſeils, auſquels il préſideroit en mon abſence; Qu'attendu le nombre d'ennemis qu'il eſtoit fait dans le temps de ſon adminiſtration, l'on luy permettroit d'avoir des gardes, & de les mener avec luy pour ſa ſeureté; Et qu'enfin s'il conſidéroit ſerieuſement les offres que l'on luy faiſoit, il devoit ſe louër de la reconnoiſſance que l'on avoit de ſes ſervices, s'eſtimer heureux de voir ſa fortune ſi bien établie, & ſe voir décharger avec plaiſir du tracas des affaires, dont auſſi-bien il n'eſtoit pas capable, & ſe réjoüir de ſe voir garenti de tant de périls & d'accidens fâcheux qui l'avoient menacé juſques ici, en ſe dépoüillant de bonne grace entre mes mains de l'autorité que le Peuple pour de tres-importantes raiſons ne pouvoit ni ne devoit pas laiſſer plus long-temps entre les ſiennes; Et que s'il ne prenoit volontairement ce parti, l'on le contraindroit à le ſuivre par toutes ſortes de movens, & que ce ſeroit avec bien du deplaiſir, que l'on ſe verroit forcé de recourir à des voies de fait, & de violence, & travailler à ſa perte; comme à celle d'vn ennemi, & d'vn perturbateur du repos public.

Ces deux Meſſieurs luy repreſentérent toutes ces choſes avec beaucoup d efficace, & d éloquence, eſtans de fort habiles gens : Mais luy, qui d'vn naturel timide, auroit à genoux accepté ces conditions avantageuſes, qu'il avoit meſme recherchées pluſieurs fois ; ſe croyant appuyé de l'armée de France, & animé par la conférence qu il avoit euë avec l'Abbé Baſqui, répondit inſolemment qu il vouloit demeurer le maiſtre, & ſauroit fort bien maintenir ſon pouvoir & ſon autorité. L'on me rapporta cette réponſe ; & je montai auſſi-tôt à cheval ſuivi de mes domeſtiques, & des François que j'avois auprés de moy, dont le nombre eſtoit déja accru des ſieurs de Mallet & Villepreux Capitaines dans le Régiment de la Motte, perſonnes de merite & de valeur, qui de la garniſon de Portolongonne eſtoient venus avec des lettres de Monſieur de Fontenay pour prendre employ ; des Sieurs de Beauvais, d Apremont, de la Serre, & Chevalier de la Viſelette, dont les vns eſtoient venus de Rome, & les autres de Veniſe, & quelques autres, que l'envie de ſervir dans la guerre que nous allions faire, & de ſuivre ma fortune, avoit attirez, & accompagné de Vincenzo d'Andréa, & des principaux du Conſeil, je m'en vins dans le Marché : où ayant fait faire ſilence, je déduiſis toutes les raiſons que j'avois déja alleguées, & demandai enſuite que l'on deſiroit qui commandât dans Naples, de Gennare, ou de moy. L'on me répondit par de grands cris, que l on ne vouloit plus ouïr parler du commandement de Gennare, homme brutal & incapable ; Que l'on vouloit vivre & mourir ſous le mien, m'ayant de trop eſſencielles obligations, & ne croyant obtenir que de moy ſeul, le repos, & la liberté. Ce qui fut ſuivi d vn applaudiſſement général en ma faveur, & d'vn cri vniverſel de Vive

le Duc de Guiſe noſtre Roy, nous n'en voulons point d'autre que luy, & n'en reconnoîtrons jamais d'autre.

J'appaiſai tout ce bruit, & leur dis que mon ambition eſtoit plus réglée; Qu'il n'eſtoit pas temps de ſe faire vn maiſtre; qu'il faloit auparavant chaſſer les Eſpagnols; Qu'vne réſolution ſi précipitée cauſeroit infailliblement & leur perte, & la mienne m'attireroit l'envie de toute l'Europe, & nous priveroit de tous les ſecours que nous devions attendre, & qui nous eſtoient ſi néceſſaires; Et que plûtôt que d'y conſentir, je me rembarquerois ſur l'armée, & me retirerois; Que je ne ſongeois qu'à les ſervir, & me ſacrifier pour les tirer de l'eſclavage, ſans prétendre d'autre récompenſe que celle, que je tirerois d'vne ſi belle & grande action; & fort ſatisfait de leur amitié pour moy, j'allai dans la Concerie, Lavinare, & generalement dans tous les autres quartiers de la ville, où tout ſe paſſa de là meſme façon, & d'vne maniére encore plus obligeante.

Ce grand tour qu'il me falut faire, ne me permit que de me rẽdre fort tard dans le Convent de Saint Laurent, où ſe font toutes les déliberatiõs qui concernent les affaires du Royaume; J'y fis auſſi-tôt ſonner la cloche, pour y aſſembler tous les Corps, de Ville, des Capitaines des Otines, de ceux de la Milice, & du Conſeil. S'y eſtant rendus, je leur dis que je les avois tous fait venir, non pas pour leur demander l'autorité & commandement abſolu que le Peuple m'avoit deferé tout d'vne voix, Mais pour les avertir, que l'ayant accepté, ils euſſent à le faire entendre à tous les particuliers, leur défendre à peine de la vie de plus recevoir, ni reconnoître d'autres ordres que les miens; Que je protégerois, & traitterois comme vn bon pere, tous ceux qui ſe rangeroient dans le devoir, & m'obeïroient de bon cœur,

Mais auſſi que je ferois punir tous ceux, qui à l'avenir ne me rendroient pas toute ſorte de reſpect, & de déférence.

Aprés quoy, je les congédiai, & m'ayant eſté rapporté que Gennare incitoit vne grande émeûte parmi le menu peuple, luy perſuadant que je n'avois pris le commandement à la veuë de l'armée, que pour remettre la ville entre les mains de la Frãce, & que ſous prétexte de procurer la liberté, je leur allois ſeulement faire changer de fers, & leur en faire porter de plus rudes, & de plus peſans que ceux dans leſquels les Eſpagnols les avoient retenus juſques-ici, & fait ſouffrir vne ſi cruelle tyrannie. La nuit eſtant trop avancée, pour aller appaiſer ce tumulte, eſtant accompagné d'ordinaire de l'inſolence & du deſordre, je remis cette affaire au lendemain, & mandai à Gennare qu'il prît vne bonne réſolution; que j'irois ſur les dix heures à la Meſſe aux Carmes, & que ſi il ne ſe dépouilloit de ſon autorité entre mes mains, que je luy ferois couper la teſte, la mettre ſur l'epitafe du Marché, & ferois pendre à vne potence qui eſtoit plantée au milieu, ſon corps par vn pied: Et me mettant au lit pour me repoſer, j'attendis le jour avec vne extréme impatience pour achever ce que j'avois ſi heureuſement commencé.

Cependant il fit force allées & venuës, & quantité de cabales, que je diſſipai neantmoins avec aſſez de facilité. Le matin je me levai de fort bonne heure, force Cavaliers me vinrent faire leur çour, & les gens les plus importans de Naples, entre autres Mazillo Caraciolo, Marco Antonio Brancacio, & Bartholeméo Griffo, que je réſolus de faire Meſtre de Camp du Régiment de mes gardes, pour eſtre homme de qualité, vieux ſoldat de beaucoup de mérite, & d'experience, & l'autre Meſtre de Camp géneral, pour eſtre vne perſonne de

naiſſance, de beaucoup de capacité, qui avoit porté les armes toute ſa vie avec beaucoup de reputation, & qui eſtoit ennemi irréconciliable des Eſpagnols, de qui il avoit eſté forr mal traitté. Le Peuple neantmoins ayant pris ombrage de leurs perſonnes, ce projet n'eut point de ſuite, voulant déférer quelque choſe à leur averſion. Mais je tins toûjours auprés de moy le vieux Marco Antonio Brancacio, dont je ſuivis les conſeils en toutes les importantes occaſions, m'en eſtant toûjours bien trouvé, & ayant tiré beaucoup d'avantage de la confiance que j'avois en luy.

Je deſcendis ſur les huit heures à la Meſſe, & aprés l'avoir entenduë, je haranguai le Peuple, qui m'écouta favorablement, & que je trouvai par ſes réponſes, & par les meſmes cris & acclamations que le jour precedent, plus rechauffé, plus affectionné pour moy, & plus réſolu de me vouloir pour ſon Roy, dont je les diſſuadai par les meſmes raiſons, luy diſant réſolument que je me retirerois & l'abandonnerois s il vouloit perſiſter dans cette penſée. Je montai à cheval pour m'en aller à Saint Auguſtin ſuivi de plus de vingt mille perſonnes, où j'appris que le Corps de ville, & le Conſeil eſtoient aſſemblez, eſtant le lieu ordinaire où ils ont atcoûtumé de faire leurs délibérations, & m'eſtant arreſté ſous les feneſtres de la ſalle où ils eſtoient au Conſeil, j'envoyai le Capitaine de mes gardes, pour ſavoir ce qu'ils faiſoient, & leur mandai qu'il eſtoit fort inutile aprés leur avoir fait entendre ma volonté, qu ils s'imaginaſſent avoir quelque choſe à réſoudre; Que tout le Peuple m'avoit reconnû, & que par les acclamations générales, ils entendoient quelle eſtoit ſa volonté; Que s'ils penſoient y apporter ou quelque difficulté, ou quelque moderation, je n'avois qu'à le laiſſer aller, ayant

assez de peine à le retenir, & qu'il les jetteroit tous par les fenestres. Ils me demandérent vn peu de patience, & que je serois fort satisfait de leur zéle & de leur obeïssance ; & vn moment aprés, ils m'apportérent vn résultat de leur assemblée, signé de tous les assistans ; par où ils me declaroient pour cinq ans, Duc de la Republique, avec vn pouvoir absolu & souverain; ce qui fut approuvé par le consentement & les cris de tout le Peuple.

Apres quoy je m'en allai dans le Marché, où je trouvai cinq ou six mille hommes sur les armes, mutinez, & faisant vn étrange tumulte. Je m'avançai vers eux, pour savoir qui les obligeoit à cette émeûte; ils me répondirent que Gennare leur avoit fait entendre, que je n'avois pris l'autorité, que pour les remettre entre les mains de la France, & que je prenois possession du Royaume au nom du Roy, faisant état de faire debarquer ce qu'il y avoit de troupes sur l'armée, pour leur livrer la ville, à quoy ils ne consentiroient jamais, souhaittans vne entiere liberté, & de voir leur Royaume indépendant de tout autre ; Qu'autrement ils se verroient toûjours sujets d'vne autre nation, ce qu'ils ne vouloient plus souffrir, estant le principal motif qui les avoit obligez de prendre les armes, pour chasser les Espagnols, & se rendre libres ; ce qu'ils n'obtiendroient pas, s'ils estoient soûmis aux François, dont la domination leur seroit également rude & insupportable; Qu'ils en vouloient bien les secours & la protection, mais non pas la sujétion ; Et quand ils leur avoient envoyé demander de l'assistance, ils avoient crû l'obtenir sans autre intéreſt que celuy de l'affoiblissement & de la ruine de leurs ennemis. Je tâchai à les détromper, & leur faire perdre cette erreur, prise sans aucun fondement, les assurant que la France n'avoit point de pareilles

intentions ; que j'en eſtois ſuffiſamment inſtruit, ayant eû charge, comme j'avois déja fait, de leur donner parole du contraire, & que l'on ne donnoit point de commiſſion à des perſonnes comme moy, pour les deſavouër, & leur faire recevoir le démenti des choſes que l'on leur avoit commandé d'avancer de la part d'vne Couronne, ſi exacte à exécuter tout ce qu'elle promettoit poſitivement, & ſi religieuſe à l'obſervation de ſa foy ; Que j'en eſtois vne caution à laquelle il devoit ajoûter toute créance, & que je n'aurois jamais accepté le titre de Défenſeur de leur liberté, pour aider à la leur faire perdre, au lieu de la leur faire obtenir.

L'on me répondit que l'on n'auroit point de ſoupçon ni de défiance de moy, ſi je n'eſtois nai François, mais que l'on avoit ſujet de tout craindre d'vne perſonne qui eſtant de la Nation prefereroit toûjours ſes intereſts à toute autre choſe. Je leur répondis que ce n'eſtoit point ſon intéreſt, mais que je n'en avois point d'autre que le leur; mon ſerment fait ſi ſolemnellement, quand j'avois accepté le commandement de leurs armes, m'ayant diſpenſé de tout autre, & me faiſant ceſſer d'eſtre François, pour me rendre Napolitain, dequoy ils ne devoient pas douter, ne l'ayant fait que par la permiſſion & l'ordre de mon Roy, qui par là me diſpenſoit de ce que je luy devois, en approuvant que je m'engageaſſe dans leur ſervice. Vn des plus mutins s'opiniâtrant à me dire que je ne pouvois me détacher de l'amitié de ma patrie, & où j'avois pris la naiſſance ; je luy repartis que j'eſtois nai dans la felouque qui m'avoit apporté, & que je ne connoiſſois rien au delà. Cette réponſe à quoy ils ne s'attendoient pas, les ſurprit ſi agréablement, & fut reçuë avec tant de plaiſir, qu'ils en firent vne grande ſalve, & s'écriérent tous enſemble, qu'ils vouloient

vivre & mourir avec moy, & ſe reſolvoient à n'avoir jamais d'autre Maiſtre.

De là je marchai à l'Egliſe des Carmes, où je trouvai Gennare qui étonné de ma bonne fortune, & ſe croyant ſans ſupport, & ſans appui, m'attendoit à la porte de l'Egliſe, bien informé de ce qui s'eſtoit paſſé à Saint Laurent, à Saint Auguſtin, & au Marché. Il ſe mit à genoux devant moy, me demanda pardon, me pria de luy accorder tous les avantages que je luy avois envoyé offrir la veille, & jettant ſa canne à mes pieds, que je luy ordonnai de reprendre en qualité de mon Lieutenant, me fit vne renonciation de ſon pouvoir pardevant Notaires, que nous ſignâmes tous deux ſur le baluſtre du grand Autel, & fîmes ſigner comme témoins aux principaux des aſſiſtans, aprés quoy l'on chanta le *Te Deum*, & nous entendîmes la Meſſe enſemble; je luy fis auſſi dreſſer vn acte qu'il me demanda de toutes les graces & avantages que je luy avois accordez, & enſuite de mille acclamations & cris de joye, je rentrai dans le Convent, & le menai dîner avec moy dans mon appartement. A l'iſſuë duquel, Mazillo Caraciolo m'eſtant venu repreſenter que le haras du Roy eſtoit entierement ruiné; je luy donnai l'ordre néceſſaire pour faire remettre toutes les cavales qui en avoient eſté priſes, & je fus ſi ponctuellement obeï, qu'il s'en trouva fort peu de perduës; & pour en prendre ſoin avec plus d'autorité, je luy fis expédier les proviſions de Grand Eſcuyer du Royaume, charge poſſedée de temps immémorial par ceux de ſa Maiſon, & qui avoit eſté exercée par le Marquis de Saint Erme, ſon oncle; ce qui l'obligea depuis à plus d'aſſiduité auprés de ma perſonne. J'envoyai auſſi-tôt chercher Auguſtino Mollo Avocat fameux, & grand

ami de toute la Nobleſſe, pour avoir eû entre les mains les affaires des principaux, & luy donnai ordre de les avertir de tous ces bons évenemens, de l'arrivée de l'armée, & de la ſatisfaction qu ils devoient avoir, de n'avoir plus à s'adreſſer qu'à moy qui avois l'autorité abſoluë, & me pouvois dire le maiſtre; aprés quoy ils n'avoient plus à crandre les inſolences de la canaille, ayant en moy vn Protecteur puiſſant, & fort affectionné à leurs intéreſts. Je fis enſuite écrire par tout le Royaume, & dreſſer des Manifeſtes que j'envoyai par toutes les Provinces, avec tant de ſuccés, que peu de temps aprés toutes les villes generalement, à la reſerve des forteresſes, m'envoyérent aſſurer de leurs obeïſſances & témoignérent vne extréme joie de n'avoir plus à reconnoître que mon autorité, que je pris tous les ſoins imaginables de rendre juſte & agréable, ne m'étudiant qu'à obliger tout le monde, & m acquerir l'eſtime & l'amitié generale, à quoy je réüſſis heureuſement.

J'avois fait preparer vn grand regal compoſé de toutes ſortes de rafraichiſſemens, & de toutes les choſes qui ſe pouvoient trouver dans vne ville grande, riche, & ſuperbe, mais qui ſouffroit depuis pluſieurs mois les incommoditez des revoltes & de la guerre, dont il y avoit la charge de douze felouques, pour envoyer à ceux qui commandoient l'armée du Roy, & leur rendre compte de meſme temps, de l'état, & diſpoſition où ſe trouvoit Naples, de la renonciation que Gennare m'avoit faite de ſon autorite, de l'établiſſement de la mienne, du conſentement general de tout le Peuple, & du titre qui m'avoit eſté donné de Duc de la République, joint à celuy de Défenſeur de ſa liberté, & de Géneraliſſime de ſes armes; Et que par-là, je n'avois plus de lieu de douter que l armée ne fût à

mes ordres, puiſque l'Abbé Baſqui m'avoit aſſuré qu'elle avoit ceux du Roy, de n'en recevoir que de la perſonne qui ſeroit le Chef du Peuple, & le maître abſolu de la ville; Que ce diſcours m'avoit obligé de tenter, ce que j'avois fait ſi heureuſement, & d'établir ma puiſſance pour l'abaiſſement de celle de Gennare.

Le ſieur de Taillade à qui j'avois donné cette commiſſion, devoit auſſi faire mes complimens aux Generaux, & à tous les Officiers particuliers, & faire inſtance de ma part, que l'on me débarquât tous les ſecours dont j'eſtois convenu deux ou trois jours auparavant, avec ledit Abbé Baſqui; Mais je fus contraint de differer ſon départ par l'éloignement de l'armée qui s'eſtoit retirée de la veuë de la ville, pour aller brûler, comme elle fit, cinq vaiſſeaux des ennemis, qui eſtoient mouïllez ſous Caſtelamare, leurs Chefs voulant effacer par cette petite action, la honte qu'ils avoient euë de n'avoir pas à leur abord, pris ou fait périr toute la flotte d'Eſpagne, comme ils l'avoient pû facilement, & ſans rien hazarder s'ils euſſent voulu; ce qui auroit terminé toutes les affaires, & forcé le Vice-Roy, & tous les Eſpagnols de ſe rendre à diſcrétion, eſtant dépourveus generalement de toutes choſes, & ne pouvant aprés vne perte ſi conſidérable recevoir aucun ſecours de dehors. Ils firent donc embarquer ce qu'ils purent de gens, ſur leurs vaiſſeaux, qui levant l'ancre ſe mirent à la voile, pour aller livrer à ceux de France, vn combat qu'ils n'avoient pas voulu gagner lors qu'ils n'eſtoient pas en état de leur reſiſter, ni de ſe défendre: En effet la bataille navale ſe donna, qui dura cinq où ſix heures; Mais l'avantage de part ou d'autre fut ſi peu conſidérable, le tout s'eſtant paſſé à ſe canonner ſans venir à l'abord, que je ne m'arreſterai pas à en faire le récit; le dé-

tail en ayant eſté ſû, & ne voulant point employer de temps qu'à raconter les choſes qui me regardent. Les Eſpagnols s'en revinrent vne partie ſe mettre à couvert ſous le Château de l'Oeuf, & l'autre s'en alla mouïller dans le port de Bayes.

Dés que l'armée du Roy parut à noſtre veuë, j'envoyai le ſieur de Taillade s'acquiter de la commiſſion que je luy avois donnée, & demander de ma part les quarente miliers de poudre que l'on m'avoit promis, & les autres munitions de guerre, avec le debarquement des dix-huit cens hommes de pied, des gardes de la Reine Mére, & du ſieur de Manicamp, pour mettre à cheval, que l'on m'avoit fait eſperer; & pour recevoir les dix pieces de canon qui m'eſtoient promiſes, j'avois fait faire à la pointe de Poſilippe des pontons. Toutes ces choſes luy furent accordées, mais ne s'exécutérent pas; Je luy avois donné charge en meſme temps, de prier tous les Généraux, & les principaux Officiers de l'armée, de venir mettre pied à terre au meſme endroit, où je prétendois leur donner à dîner, pour conférer avec eux de toutes les choſes que nous avions à faire de concert, principalement de l'attaque des Eſpagnols, qui n'ayant pas de forces ſuffiſantes pour garnir tous leurs poſtes & leurs vaiſſeaux ſeroient contraints de ſe deſarmer, ou en terre ou en mer, ou d'eſtre ſi foibles aux deux endroits, s'ils vouloient partager leurs gens, qu'il faloit de néceſſité qu'ils perdiſſent vn combat, & tout ce qu'ils tenoient dans la ville, ſi l'armée & moy venions aux mains avec eux en meſme temps; Mais comme c'eſt à la mer à régler la terre, les actions qui s'y font, dépendant du vent, j'attendrois le ſignal qui me ſeroit fait de l'armée, & me tiendrois preſts à donner dés que je la verrois s'appareiller au combat.

Le ſieur de Taillade vint me rapporter beaucoup de belles paroles, & de promeſſes, de tout ce que je luy avois ordonné de demander de ma part, & l'Abbe Baſqui me vint trouver, accompagné du Pere de Juliis, pour régler plus particuliérement avec moy toutes les affaires. Je les reçus à bras ouverts, croyant que cette conference me devoit eſtre d'vne entiére ſatisfaction; mais je reconnûs qu'il ne vouloit que chercher des pretextes de ſe plaindre de moy, & que l'on n'avoit point d'intention de me donner du ſecours. Il m'offrit le débarquement des troupes, que je ſouhaitois paſſionnément; Mais ayant demandé de l'argent, ſans quoy elles m'auroient eſté non ſeulement inutiles, mais tout-à-fait préjudiciables, & ruïneuſes, il me répondit qu'il n'en avoit point à me donner, les lettres de change ſur Génes ne pouvant pas eſtre ſi-tôt acquitées. Je luy dis que ſi les troupes mettoiét pied à terre ſans que j'euſſe de l'argent pour les payer, il me ſeroit impoſſible de les faire vivre avec ordre, & que s'imaginãt eſtre en vn païs de conqueſte, & en vne guerre nouvelle, je ne pourrois les empécher de piller ni de vivre licencieuſement, les ſoldats ne ſe réprimant que par le châtiment, que l'on ne peut faire quãd ils ne ſont pas payez; & qu'ainſi leur inſoléce, & leur déréglement attireroit non ſeulemẽt la haine du païs contre la Nation Françoiſe; mais qu'ayant meſme affaire à vn Peuple cruel & emporté, qui ſe voyant maltraitté, par ceux dont il eſperoit du ſecours, ne manqueroit pas de les égorger tous, & moy avec eux, & que ce ſeroit vn aſſuré moyen de rétablir les affaires d'Eſpagne. Pour remédier à cét inconvenient, je luy dis que je ſavois que l'on joüoit grand jeu ſur l'armée, & qu'il y avoit beaucoup d'argent, & qu'il ſeroit aiſé en bourſillant, d'amaſſer deux mille piſtoles, dequoy je me contenterois,

en attendant de plus grandes ſommes ; & qu'ayant dequoy payer les gens que je demandois, pour huit ou dix jours, je me ferois fort dans ce temps de chaſſer les Eſpagnols de toute la ville, & meſme d'emporter quelqu'vn des trois châteaux ; & donnerois le moyen à noſtre armée, en tenant occupées en terre toutes leurs forces, de trouver leur flotte deſarmée & de la prendre toute, ou de la brûler. Il me répondit que l'armement s'eſtant fait ſi à la haſte, tout le monde eſtoit ſi dépourveu d'argent, qu'il ne pourroit pas ſeulement me fournir cent piſtoles. Sur quoy je luy repliquai, que cela eſtant, il ne faloit pas ſonger à me donner des troupes, dont je me paſſerois fort bien, & coulerois le temps juſques à ce qu'il eût fait venir de l'argent, ſans quoy, au lieu de profiter de leur débarquement, je ferois perdre la réputation à la France, & il m'en coûteroit infailliblement la vie, & nous procurerions aux ennemis des avantages, qu'ils n'eſtoient pas en eſtat d'eſpérer.

L'on a pris de cette réponſe, le prétexte de ſe plaindre de moy, & de dire, que j'avois refuſé les ſecours que l'on m'avoit voulu donner, pour vouloir eſtre indépendant de la France, & croire me pouvoir maintenir ſans elle. Mais je laiſſe à juger à ceux qui conſidéreront ces choſes ici ſans paſſion, ſi ma conduite eſt plus blâmable, que la maniére d'agir que l'on a tenuë avec moy.

Je demandai enſuite de la poudre, l'on me promit de m'en donner ; & envoyant des felouques pour la querir, l'on les chargea de trente-ſix barils, trente qui furent envoyez à Gennare pour la munition du Tourjon des Carmes, & ſeulemens ſix pour moy, me faiſant eſpérer le reſte des quarente milliers que je n'ai jamais vû, n'en ayant pû tirer davantage. Pour l'artillerie, mes pontons ne ſe trouvérent pas

aſſez

assez bien faits au gré des Officiers de l'armée, qui dirent ne pouvoir l'hazarder, qu'ils ne fussent racommodez; ce que je fis faire inutilement. Pour des méches, & des balles, l'on ne parla point de m'en donner.

L'Abbé Basqui me proposa de m'en aller sur l'armée, pour m'aboucher avec les Généraux; Mais outre que je ne pouvois ni avec honneur, ni avec bien seance, m'y rendre, vn Gouverneur ne sortant iamais de sa place assiegée, estant chargé de la seureté de la ville, du commandement des armes, & de l'autorité sur tout le Royaume, il n'eût esté ni honneste, ni raisonnable que je me fusse mis en danger que Naples se fût perduë, durant qu vn vent contraire m'auroit empéché de venir remedier au desordre qu'auroit causé mon absence; le respect seul de ma personne, & ma presence y maintenant dans l'ordre, & le devoir, vn peuple turbulent & seditieux. Qnand je n'aurois pas eû toutes ces raisons, il m'en fit la proposition de façon à ne me pas persuader, mais à me donner de l ombrage, & de la défiãce: De-sorte que je m'apperçus qu'il n'avoit point d'autre fin, que celle de me rendre de méchans offices, en publiant comme il fit, à son retour, que non seulement j'avois refusé toutes les assistances que l'on m'avoit offertes; Mais mesme que je n'avois pas voulu avoir de correspondance ni de commerce avec les Officiers de l'armée, & eut de plus la malice de me faire dire en confidence, par le Pere de Iuliis, que je me gardasse bien d'aller sur l'armée navale, puisque l'on avoit l'ordre, & le dessein de m'arrester. Ledit Pere, par la mesme instigation, dit qu'il avoit reconnû que j'avois pensée, au dîner que je voulois donner à Posilippe, de retenir les Officiers qui débarqueroient pour ostages, jusques à tant que l'on m'eût donné toutes les assistances que j'a-

vois demandées, & que l'on m'avoit promiſes ; Ce qui fut vn artifice, pour empécher que nous ne puſſions avoir de communication enſemble, où nous euſſions pû nous éclaircir de toutes les fourberies de ce galand homme, que je verifiai par-là, comme j'en eſtois déja ſuffiſamment informé, qu'il eſtoit vn eſpion, & penſionnaire d'Eſpagne : je croi qu'il n'y a perſonne, qui conſidérant attentivement ſa conduite, n'en ſoit perſuadé auſſi-bien que moy, & qui ne le juge plûtôt vn Agent d'Eſpagne, que de France. I'en eus encore des preuves plus eſſencielles. Car la Nobleſſe ayant envoyé ſavoir de moy, ſi l'armée en dependoit, dans la réſolution, en ce cas, de ſe déclarer, je luy fis part de cette bonne nouvelle ; & dés le ſoir meſme, il fut trouver Gennare, pour l'aſſurer qu'elle n avoit ordre que de luy obeïr ; ce qu'il publia dés le lendemain, afin de rompre mes deſſeins, & de rengager tous les Cavaliers dans le ſervice d'Eſpagne, plûtôt que de ſe voir ſoûmis à l'inſolence & brutalité de Gennare.

Il arriva vne choſe, qui faillit à me deſeſpérer, & me faire perdre patience. Deux vaiſſeaux chargez de bled, qui venoient aux Eſpagnols, furent pris par l'armée, à noſtre veuë : I'en eus vne extréme joie, me perſuadant que le Ciel nous les avoit envoyez miraculeuſement pour nous tirer de la néceſſité : mais l'on les fit paſſer à Portolongone, nous donnans de méchantes excuſes, & nous faiſant eſpérer leur retour de jour en jour. La malice fut pouſſée plus loin, car l'Abbé Baſqui me diſant, que l'armée manquoit de biſcuit, & qu'il me prioit de l'en pourvoir, en attendant qu'il luy en pût venir de Provence, & de meſme temps beaucoup de bleds pour nous ; il ne m'en reſtoit qu'environ pour trois ſemaines, j'en fis biſcoter la moitié : aprés

quoy, m'ayant consumé vne partie de mes vivres, & rendu inutile ; il me laissa mon biscuit, me disant qu'vn vaisseau en avoit apporté à l'armée, & qu'elle n'en avoit plus de besoin.

Il me fit ensuite vne proposition assez ridicule, qui fut de faire donner la protection du Royaume de Naples à Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile. A quoy je luy répondis que j estois trop serviteur de Monsieur le Cardinal Mazarin son frere, pour consentir à vne chose si fort contre sa réputation, qui le rendroit la risée & la fable de Rome, le faisant Protecteur d'vne République, qui ne pouvoit passer que pour chimérique, puisqu elle n'estoit encore qu'en idée. Il empoisonna aussi cette judicieuse reponse, & s'en servit pour débiter, que non seulement j'estois ennemi de la France, mais mesme de feu Monsieur le Cardinal Mazarin, & de toute sa famille.

Vincenzo d'Andrea, partisan secret d'Espagne, prit quelques mesures avec luy, pour me rendre vn piége, que je reconnus dabord, & évitai. Ce fut que pour faire voir l'entier établissement de mon autorité, je devois faire battre monnoye, & ne souffrir que celle du Roy d'Espagne eût aucun cours, afin de me rendre inutile le peu d'argent que je pouvois avoir. Je témoignai approuver cét avis; & de fait, j'en fis fabriquer d'argent & de cuivre; mais avec cette précaution, que quand j'en faisois faire pour mille écus, il n'y en avoit que pour cinquante tout au plus au coin de la République, le reste estoit à la marque d'Espagne, mais dattée de l'année precedente. De quoy l'on se voulut servir pour me nuire ; mais j'appaisai par mes raisons vn petit tumulte que l'on excita sur ce sujet, & crus qu il valoit mieux ne se pas laisser emporter à la vanité, que de se mettre en état de mourir de faim.

L'on me voulut faire vn nouvel embarras dont je me tirai avec vigueur, & réſolution. Gennare s'en vint à la teſte de quantité de gens de la populace, me demander tumultuairement la grace de Miguel de Santis, eſtant vne perſonne fort aimée de toute la ville, pour l'agréable ſervice qu il luy avoit rendu dans les premieres ſeditions, d avoir coupé la teſte à Dom Pepe Caraffe, & fait traîner ſon corps par les ruës, me repreſentant que ſi je le faiſois mourir, l'on croiroit que je le ſacrifiois au reſſentiment de la Nobleſſe, pour qui je témoignerois par là trop d'inclination : ce qui mettroit le Peuple au deſeſpoir. Je luy répondis que ſon ſupplice importoit à la conſervation de mon autorité, ſa temérité & ſon inſolence ayant eſté trop exceſſives & trop publiques, pour demeurer impunies. Il me dit que tout le monde vouloit que je luy pardonnaſſe, & que ſi je refuſois vne priére qu'ils avoient ſi à cœur, il arriveroit vne générale ſedition Je luy repartis que je n'eſtois pas d'humeur à ſouffrir que l'on me fît faire les choſes par force : que la conſequence en ſeroit trop dangereuſe ; que je voulois accoûtumer le peuple à me porter plus de reſpect, & à me venir demander à genoux, les graces que l'on deſiroit obtenir de moy, & non pas s'imaginer de me faire, par la crainte, condeſcendre à leur volonté ; Que ce procedé ſi peu ſoûmis avanceroit ſa mort, contre mon intention, puiſque ſi l'on s'y fût pris d'vne maniere plus raiſonnable, & plus pleine de déférence, je luy aurois accordé la vie ; Que je ne craignois point les tumultes, ayant aſſez de crédit, & de réſolution pour les appaiſer, contenir la ville dans le devoir, & faire punir ceux qui voudroient s'émouvoir, & que ſi j'entendois le moindre murmure, l'on verroit bien-tôt les potences du Marché, garnies des plus emportez, &

des plus mutins ; Qu'ils appriſſent à connoître mieux mon humeur & la façon dont il faloit agir avec moy : Et appellant vn de mes gardes, je luy commandai devant eux d'aller porter l'ordre à Bernardo Spirito Auditeur général, de faire confeſſer Miguel de Santis, & de l'aller faire exécuter à l'heure meſme, ſur le chemin d'averſe, d'y faire planter vn poteau, ſur lequel on mettroit ſa teſte, & attacher à vn arbre ſon corps par vn pied, avec vn écriteau, que je l'avois fait mourir comme perſonne ſeditieuſe, & ſanguinaire, deſobeïſſant à mes ordres, & mépriſant mon autorité. Ce qui fut fait ponctuellement, à la grande ſatisfaction de la Nobleſſe, dont l'amitié pour moy redoubla beaucoup, voyant la ponctualité que j'apportois à l'execution de mes paroles, & le ſoin que je prenois de les venger, & de les ſatisfaire. Aprés quoy, congédiant ceux qui m'eſtoient venu haranguer, avec tant d'effronterie & d'imprudence, je m'allai promener par toute la ville, pour voir ce que produiroient les menaces que l'on m'avoit faites, & j'y trouvai les meſmes marques de reſpect, & d'amour qu'à l'ordinaire, ſans que perſonne osât ſe plaindre, ni ouvrir la bouche ſur ce ſujet.

Vn ſoir l'Abbé Baſqui fut trouver Gennare, qu'il crut outré du peu de cas que j'avois fait de luy & de ſon interceſſion ; & conſultant avec luy les moyens de me perdre, il luy promit en ce cas l'aſſiſtance de la France, & le rétabliſſement de ſon autorité. Ils n'admirerent dans cette conference ſecrette, que Tonno Baſſo, & quelques autres leurs adhérans, avec le Docteur Franciſco de Pati, homme qui ne leur eſtoit point ſuſpect, pour avoir concerté à Rome, à mon inſçû, deux jours auparavant mon départ, avec Monſieur de Fontenay, de rendre

le Royaume de Naples tributaire à la Couronne de France, & avoir tenu depuis vn commerce ſecret avec luy.

Sur les cinq heures du matin, ledit Franciſco de Pati me vint trouver, & me demandant audiance, ſe mit à genoux à la ruelle de mon lict, & me rendit compte de tout le détail de ce qui s'eſtoit paſſé entre l'Abbé Baſqui & Gennare, ce qu'il avoit négocié avec Monſieur de Fontenay, & generalement tous les ſecrets de leur correſpondance, dont il me promit deſormais de m'avertir ponctuellement, me demandant pour recompenſe de cét important ſervice vne charge de Preſident en la Chambre des Comptes. Et l'Abbé Baſqui m'eſtant venu trouver le matin à mon lever, je luy dis eſtre fort ſurpris de ſa conduite, & que s'il eſtoit payé des Eſpagnols, & avoit deſſein de les ſervir, il n'en pourroit pas tenir vne autre. Ce diſcours l'étonna & fit changer de couleur; Il commença d'entrer dans de grandes juſtifications, & me fit mille proteſtations, & d'amitié & de ſervice; à quoy je luy repartis, qu'il ne m'ébloüiroit pas par ſes beaux diſcours; Que je le croyois fort habile, mais qu'il ne l'eſtoit pas aſſez, & avoit la phyſionomie trop épaiſſe pour me dupper; Que je croyois qu'il avoit fort lû Machiavel; mais que quand je voudrois jouër d'eſprit, j'aurois vne politique ſi rafinée, que j'y ferois en deux heures de commentaires, qu'il n'entendoit pas en dix ans d'étude. Il me dit ne comprendre rien en tous ces diſcours, & je les luy voulus expliquer, en luy declarant que je ſavois ſes intrigues les plus ſecrettes, ſes négociations avec Gennare, les deſſeins pris avec luy contre mon autorité, ma liberté & ma vie. Ce qu'il voulut nier effrontément. Mais il fut tout-à-fait embarraſſé, quand je luy racontai par le menu, le détail de tout

ce qui s'eſtoit paſſé, & les moyens dont ils ſe prétendoient ſervir pour executer leurs intentions ; je luy nommai meſme toutes les perſonnes qui avoient connoiſſance de ce complot. Il me parut fort inquieté, & ſe retranchant ſur la negative, il perdit toute contenance, quand je luy découvris que je tenois toutes ces choſes de Franciſco de Pati, & luy dis la recompenſe que je luy avois accordée, pour vn ſervice ſi ſignalé, & que s'il vouloit, je le ferois venir pour les luy ſoûtenir. Il perdit la parole, & ſaiſi de frayeur, crut que c'eſtoit fait de ſa vie ; mais je le raſſurai, en luy jurant que j avois tant de reſpect pour le caractere qu'il avoit d'Agent du Roy, que quelque choſe qu'il eût entrepris contre moy, au lieu d'en avoir du reſſentiment, il ne trouveroit en moy que des careſſes, & vn deſſein de ſe ſervir ; Que je voulois par mon procedé luy faire avouër, que j avois pour la France plus de zele, plus de paſſion & de fidelité, que luy ; puiſqu'il ne travailloit qu'au rétabliſſement des Eſpagnols, en cherchant tous les moyens de faire manquer vne entrepriſe ſi avantageuſe à la Couronne, & ménageant la perte du ſerviteur le plus paſſionné, le plus fidele, & le plus deſintereſſé qu'elle auroit jamais ; & que moy, malgré tous ces artifices & ſa mechanceté, je demeurerois dans le reſpect, & ne ſongeois qu'à ſacrifier ma vie pour ſa gloire, & ſes avantages ; Que j'eſtois aſſuré qu'il ſeroit deſavoüé d'vn ſi infâme procedé : Que ce n'eſtoit point par ordre de la Cour, qu'il agiſſoit de la ſorte ; & qu'il n'eſtoit pas beſoin de recourir à de ſi étranges moyens, pour ruiner ma fortune, & s'oppoſer à mon établiſſement ; puiſque, ſi ma perſonne donnoit quelque ombrage à la Cour, & que l'on ne voulût pas que je demeuraſſe davantage à Naples ; au premier ordre que je

verrois signé du Roy, ou au moindre billet que je recevrois de la main de Monsieur le Cardinal Mazarin, je partirois sans répugnance, & irois rendre compte de mes actions; préférant la gloire d'obeïr & de satisfaire à mon devoir, au plus grand & plus solide établissement que je pusse tenir de la fortune. Il fut surpris de me voir dans vne telle soûmission, pour n'avoir aucun prétexte de me nuire: mais je croy qu'aprés en avoir si mal vsé avec moy, il n'eut garde de témoigner la verité de ma conduite; qu'au contraire, il me rendit tous les plus méchans offices qu'il luy fut possible, afin de m'empécher d'estre secouru, & d'avancer par vn abandon général, la perte d'vn homme qu'il avoit trop offensé, pour luy pouvoir pardonner, & qui seroit toûjours vn témoin irréprochable de la perfidie qu'il avoit euë pour la France.

Depuis cette conversation il séjourna encore deux jours dans Naples, qu'il n'employa pas inutilement, suivant ces desseins, comme l'on le verra par la suite de ce discours. Il tâcha de me faire tuër par vne émotion populaire; en ayant concerté les moyens avec Vincenzo d'Andrea, & les autres personnes de sa cabale, me voulut faire passer pour le Tyran de Naples, plûtôt que pour le Restaurateur de sa liberté: & en cas qu'il n'y pût réüssir par cette voie, qu'il croyoit plus honneste, pour ne pas paroître avoir de part à vn accident que l'on n'attribuëroit qu'à la sedition d'vne populace emportée, & tumultueuse, il résolut en levant le masque, de me faire poignarder, par vne conjuration qu'il forma de dix-sept personnes, dont les Chefs estoient Tonno Basso, Saluator de Gennaro, & Piétro Damico, leur persuadant qu'estant ennemi de la France, j'estois cause que le Peuple n'en recevoit aucun secours, qui leur fourniroit toutes les choses en

abondance, dont il pourroit avoir beſoin, dés que je ſerois mort; & qu'autrement l'armée avoit ordre de ſe retirer, & de les abandonner. J'eus quelque ſoupçon de tout ce complot, & je jettai deux hommes, parmi ces gens, ſuſpects, qui paroiſſant fort mal ſatisfait, & fort animez contre moy, furent reçus dans toutes leurs aſſemblées, & m'avertiſſoient ponctuellement de toutes les réſolutions que l'on y prenoit.

L'on fit dés ce ſoir aſſembler quantité de peuple dans le Marché ſous les armes, & entrer beaucoup de monde dans le Convent des Carmes où je logeois, & je fus ſurpris durant que nous eſtions l'Abbé Baſqui & moy en conference, de voir arriver le Corps de Ville & le Conſeil, qui demãdoient à me parler d'vne affaire de la derniére conſequence, pour le bien public; Vincenzo d'Andrea s'y rencontrant comme par hazard, Tonno Baſſo fut celuy qui me porta la parole, homme éloquent & d'vn eſprit fort chaud, & fort emporté. Il me dit que le Peuple eſtoit ſatisfait de ma conduite, & avoit beaucoup de reconnoiſſance des grands ſervices que je luy avois rendus; Mais que l'établiſſement de la République eſtant ſi neceſſaire; il me prioit d'en vouloir jetter les premiers fondemens; Que j'y conſerverois la qualité de Duc, & de Général de ſes armes, avec le titre de Défenſeur de la liberté, que j'avois ſi bien merité; Mais qu'il eſtoit temps de former vn Sénat, ſans l'avis & déliberation duquel il ne ſe devoit ni rien ménager ni rien entreprendre; & que de voir en ma ſeule perſonne toute l'autorité, cela ſentoit trop ſon Tyran, ou ſon Roy; Que ce ſoupçon m'attiroit la haine de tout le monde, puiſqu'il paroîtroit que j'aurois plus de deſſein d'opprimer la ville, & le Royaume, que de les tirer de captiuité.

Ce diſcours captieux me ſurprit, mais ne m'étonna pas, & me fit rappeller en vn moment toutes les lumiéres d'eſprit que je pouvois avoir, qui furent redoublées par la neceſſité où je me vis, de me tirer d'vn pas ſi gliſſant & ſi dangereux, y ayant de tous les deux coſtez beaucoup à craindre; puiſque ſi je refuſois la demande que l'on me faiſoit avec tant d'inſtance, je ne pouvois éviter la mort, comme vn Tyran que je me déclarerois vouloir eſtre, ou ſi j'accordois ce que l'on deſiroit de moy, je ne ſerois plus qu'vn fantôme, ſans crédit, & ſans pouvoir. Chacun jetta les yeux ſur moy, attendant avec impatience de voir le parti que je prendrois, ne croyant pas que ſans eſtre préparé, je puſſe en choiſir vn qui me fût avantageux, ni éviter vn péril évident, & quaſi égal, de quelque coſté que je vouluſſe pencher. Je leur répondis en riant; Que je m'eſtimois extremément heureux, de ce que les ſervices que j'avois eſſayé de rendre au Peuple juſques ici, euſſent eſté reçus agréablement, & que j'euſſe eû l'avantage de luy plaire; mais que ma joie ſe redoubloit en voyant la paſſion avec laquelle il ſouhaitoit de ſe mettre en République, ſe devant ſouvenir que j'eſtois le premier qui avoit propoſé cette maniére de gouvérnement, & que je deſirois ardemment, puiſque je luy en avois fait venir la penſée, comme la réſolution la plus avantageuſe que nous puſſions jamais prendre; Que j'avois plus d'envie que perſonne du monde de la voir mettre en exécution, puiſque de ſon établiſſement dépendoit & le repos, & la liberté du païs; Qu'il faloit y penſer, & y travailler ſérieuſement; Mais que toute l'Europe, & Rome principalement, ayant les yeux ſur noſtre conduite, il faloit la prendre, & ſi juſte, & ſi raiſonnable, que l'on ne pût pas nous tourner en

ridicules, les affaires dépendant de la réputation, qu'il faloit ménager de ſorte, que nous ne fiſſions rien dont les ennemis puſſent tirer quelque avantage, qui obſervoient ſoigneuſemeut toutes nos démarches, afin de profiter de toutes les fautes que nous ferions, qui ne pourroient eſtre légéres; nôtre ſalut ou noſtre perte dépendant de la bonne ou mauvaiſe maniére de nous gouverner; Qu'il y avoit beaucoup de ſortes de Républiques, & que nous devions bien conſiderer, avant que de choiſir, celle qui nous ſeroit la plus avantageuſe, & plus ſortable à l'humeur & à la diſpoſition du païs; Que la Populaire avoit ſes douceurs, maïs auſſi qu'elle avoit ſes inconveniens; Que toute la ville, & tous les peuples y auroient aſſurément plus de penchant; Que Naples eſtant vn Royaume rempli de Nobleſſe, brave, & généreuſe, qui avoit jûſqu'ici eû tant de part au gouvernement, je croyois fort dangereux de les en exclurre, puiſque le deſeſpoir réüniſſant inſéparablement les Cavaliers aux intéreſts des Eſpagnols, nous aurions bien de la peine à reſiſter à ces deux puiſſances jointes enſemble; Que le nombre en eſtant ſi grand, nous ne pourrions pas aiſément, ni les chaſſer tous, ni les exterminer; Qu'il n'y en avoit pas vn qui n'eût ſes habitudes, & ſa ſuite, & qu'ainſi ils nous formeroient des diviſions dangereuſes parmi nous, & feroient naître de ſi grands embarras, qu'il faudroit des ſiécles entiers pour les ſurmonter; Que des gens deſeſpérez eſtoient à craindre, qui n'ayant plus rien à ménager, mettroient tout en vſage, pour conſeruer leurs biens, leurs vies, leur honneur, & leur rang: Que nous aurions à combatre vn hydre renaiſſant; Que je ne voyois pas quelle raiſon nous pouvoit obliger à nous jetter dans des périls ſi difficiles à

ſurmonter, que j'oſois meſme aſſurer d'eſtre impoſſibles, nous attirant Rome ſur les bras, que nous avions à ménager ſerieuſement, puiſque dans vn Etat, dont le Pape eſtoit le Seigneur dominant, l'on ne pouvoit pas faire vne ſubverſion generale, ſans ſa participation & ſon conſentement, que nous n'obtiendrons jamais, rencontrant tant d'oppoſitions dans le crédit de quelques-vns de nos Cavaliers, qui eſtoient liez de ſang & de parenté avec les Cardinaux les plus accreditez, & les principaux Seigneurs de cette Cour; Que cette ſorte de République ne nous pouvoit jamais eſtre propre, eſtant bien plus raiſonnable d'affoiblir les Eſpagnols, que de les fortifier de ceux, dont la valeur & la conſideration faiſoit toute leur puiſſance, & n'eſtant pas moins las de leur cruelle domination que nous, ne penſeroient quand ils y verroient leur ſeureté, qu'à travailler conjointement avec nous, à chercher le repos, & la liberté, & employer contre ceux qui nous opprimoient également, leur ſang & leur vie, pour tirer la patrie de l'oppreſſion, ſous laquelle elle languiſſoit depuis tant d'années. Qu'ainſi je croyois que nous devions penſer à regagner toute noſtre Nobleſſe en luy faiſant connoître qu'elle pouvoit trouver avec nous & ſon repos & ſon avantage.

Chacun applaudit à mes raiſons, & demeura d'accord qu'il ne les faloit pas exclure du Gouvernement; Et qu'vne République populaire ne pouvant s'établir que tres-difficilement ne feroit qu'avancer noſtre perte. Je leur dis que je ne voyois pas moins d'inconvéniens à la compoſer purement des Nobles, qui tyranniſeroient le Peuple, ayant la memoire trop fraîche des outrages qu'ils en avoient reçus, & dont ils leur voyoient encore les mains teintes du ſang de leurs proches;

Qu'ils n'oublieroient pas l'incendie de leurs maiſons, le ſaccagement de leurs biens, & la ruïne entiére de leurs terres; & qu'ils employeroient le crédit & l'autorité qu'ils auroient acquiſe, à venger leur paſſion particuliére; Que les Eſpagnols y pourroient rencontrer leur perte; mais que le Peuple n'y trouveroit que des fers, au lieu de la liberté qu'il recherchoit, & ſe verroit traitté plus cruellement qu'il n'avoit eſté juſques-ici par les ennemis pour qui il avoit pris tant d'horreur, & tant d'averſion. Tout le monde s'écria tout d'vne voix que ce ſeroit empirer ſon mal, au lieu de le ſoulager, & qu'il n'eſtoit pas queſtion d'en parler davantage; Mais qu'il faloit s'arréter au choix d'vne République mixte, où le Peuple & la Nobleſſe euſſent vne égale autorité. Je leur répondis que j'y voyois encore beaucoup de difficultez, puiſque nous ne pouvions pas prendre ſeuls la réſolution de l'établir, ſans conſulter auparavant tous les Nobles, les détacher d'avec les Eſpagnols, & les réünir avec nous, n'eſtant pas juſte que le Ciel leur ayant donné de ſi grands avantages ſur le Peuple, ce meſme Peuple leur voulût faire la loy, & formât ſans eux, vne maniére de gouvernement, où ils devoient avoir la meilleure part: Et qu'ainſi, auparavant que de rien conclurre, l'on devoit leur donner avis de la réſolution que l'on eſtoit ſur le point de prendre, afin que leur intereſt les obligeât à venir dire leurs ſentimens dans vne affaire, où ils devoient avoir le principal.

Chacun me dit, que comme Duc de la République, je devois leur écrire à tous de ſe rendre auprés de moy, pour délibérer ſur la forme du gouvernement que nous avions à prendre, & voir enſemble les moyens les plus promts, & les plus aſſurez de donner à tout le païs le repos & la liberté. Je ſuis

preſt, leur dis-je, de faire tout ce que vous m'ordonnerez ſur ce ſujet: Mais je prévois de cette réſolution, des ſuites fâcheuſes, qui pourroient vous donner du déplaiſir, & que je me ſens obligé de vous repreſenter, afin que vous n'ayez pas à me reprocher que je vous aye jettez dans les inconveniens, dont j'aurois bien de la peine à vous retirer. Nous donnerons trop de vanité à la Nobleſſe, ſi nous avons recours à elle, comme nous eſtant néceſſaire; tous ceux de ce Corps croiront que nous reconnoiſſons noſtre foibleſſe, & que nous ne nous ſentons pas capables de reſiſter à nos ennemis, à moins que de nous voir ſoûtenus de leur valeur, & de leur autorité; & ſe perſuadant nous eſtre néceſſaires, ils nous tiendront le pied ſur la gorge, & exigeront de nous des conditions que nous ne pourrons ni ne devrons leur accorder avec honneur, & le refus que nous leur en ferons, les aigriſſant contre nous, les réünira plus étroitement avec nos ennemis, s'imaginant que nous ſommes ſur le point de nous perdre.

Mon ſentiment ſeroit donc de faire publier vn Manifeſte, par lequel je déclarerois qu'ayant eſté élû Duc de la République, j'attends les bras ouverts tous ceux qui voudront avoir recours à moy; Que ce titre, auſſi-bien que celuy de Défenſeur de la liberté, m'engage auſſi étroitement dans les intéreſts de la Nobleſſe que dans ceux du Peuple; Que je les conſidére également, ſachant bien neantmoins faire la difference, que l'ordre du Ciel & la naiſſance apportent entre les perſonnes; Que je ſuis comme vn bon pere, qui aimant tendrement tous ſes enfans, fait la diſtinction d'avec les autres, de celuy à qui appartient le droit d'aîneſſe: Et qu'ainſi je convie tout le monde à recourir à moy, réſolu de traitter chacun ſelon ſes mérites, & don-

ner dans l'établiſſement que je prétends faire d'vne République, le rang & l'avantage, que la vertu & le ſang doivent regler entre les perſonnes ; ainſi je ferai les conditions à ceux qui ſe préſenteront, au lieu de les recevoir d'eux : Et comme il y a de trois ſortes de Nobleſſe dans le Royaume, il faut auſſi ſe gouverner de differentes maniéres. Il y a des Cavaliers, qui ont bien vécu avec noſtre ville, & avec leurs ſujets, & qui ſe ſont fait aimer & eſtimer généralement par leur ſage conduite ; à ceux-là, l'on ne leur ſauroit faire trop d'avantages, & de trop bons traittemens. Il y en a d'autres qui ſe ſont fait aimer dans Naples, & qui ont tyranniſé leurs ſujets ; il les faut obliger à changer de conduite, les raccommoder avec leurs vaſſaux, de peur de les perdre en gagnant leurs maiſtres, & entremettant mon autorité, pour les obliger de bien vivre enſemble, m'engager à faire executer ponctuellement ce qui m'aura eſté promis de part & d'autre. Ceux qui reſtent, qui ſont également haïs dans leurs terres & dans la ville, ayant toûjours eû vne conduite violente & emportée, ne doivent pas eſtre exclus de toute eſperance de pardon, ce qui par néceſſité les rendroit inſéparables de nos ennemis ; Mais l'on les doit obliger à s'éloigner pour quelque temps, leur laiſſant la jouïſſance de leurs biens, & ne les rappeller qu'aprés avoir ſouffert vne eſpéce de banniſſement pour l'expiation de leur faute, qui ſera ou plus ou moins long, ſuivant l'apparence qu'il y aura de leur amendement.

L'on applaudit à tout ce raiſonnement, me priant d'agir en conformité avec la moindre perte de temps qui ſeroit poſſible. Je me chargeai d'y ſatisfaire, repréſentant neantmoins qu'il faloit vn peu de loiſir ; la précipitation gâtant plûtôt, qu'elle n'avance les affaires de cette nature. Tonno Baſſo,

aprés avoir approuvé mes raiſons, comme les autres, me dit qu'il n'y avoit rien de ſi juſte, ni de ſi raiſonnable que ce que je venois de leur déduire; Mais que comme l'établiſſement de la République devoit de neceſſité tirer de longue, il croyoit à propos cependant, de commencer à former vn Sénat. Je me mis à ſoûrire de ce diſcours, & luy fis connoître que le Sénat eſtant le corps de la République, l'établiſſement de l'vn n'eſtoit autre choſe que celuy de l'autre; Qu'il faloit voir auparavant, de quelle façon l'on le devoit régler, quel nombre l'on fixeroit de Sénateurs, combien il y en devoit avoir de chaque Province, ſi chaque ville du Royaume en devoit avoir vn, combien de voix devoit avoir la ville de Naples, & enfin mille choſes qui ne ſe pouvoient pas régler ſur le champ; Et puis, qu'il ſavoit bien que pour mettre vne impoſition legére ſur le Royaume, il faloit les vœux des Communautez des Provinces, & du Baronnage; Que celuy de Naples eſtoit compoſé de cinq ſiéges de la Nobleſſe, & de trente-deux Ottines du Peuple, ſans quoy il eſtoit imparfait; Qu'a plus forte raiſon pour déliberer ſur vne affaire de cette importance, il faloit de néceſſité faire cette aſſemblée générale qui nous eſtoit abſolument impoſſible.

Il en demeura d'accord, & me propoſa de faire en attendant des Vice-Senateurs. Je luy dis qu'il avoit eſté juſques-ici inouï que l'on eût commis des gens à l'exercice des Charges qui n'avoient jamais eſté en nature; Mais que je reconnoiſſois que me jugeant incapable de gouverner ſans Conſeil, tout ſon diſcours n'alloit qu'à m'en établir vn; en quoy il m'obligeoit ſenſiblement, n'aimant pas à me rendre grand des évenemens, & eſtant bien-aiſe d'avoir des gens ſur qui me ſoulager, & qui fuſſent capables de me donner des bons avis; Qu'il faloit

voir de combien le corps en ſeroit compoſé, & qui auroit à les nommer, & que n'ayant pas à diſputer des noms, ils prendroient s'ils vouloient celuy de Vice-Senateurs; Qu'encore eſtoit-il à craindre que le Royaume ne voulut pas deferer à l'autorité de ceux qui ne ſeroient nommez que par la Ville, & ſans ſa participation, & que Naples ne perdît la prérogative d'en eſtre le Chef, chaque ville prétendant en ſon particulier, faire vne Republique independante, & qui ne fut ſimplement que ſon alliée. Ce que je ne diſois pas ſans fondement, pour avoir dans ma poche deux lettres, que je leur fis voir, ſignées l'vne, la Republique de Saint Severin; & l'autre, la Republique de la Cave.

Tout le monde commença à murmurer, & trouver que j'avois grande raiſon; mais Tonno Raſſo s'échauffant, & s'obſtinant dans ſon opinion, je luy demandai encore vne fois, qui devoient eſtre ces Vice-Senateurs, ou qui les devoit nommer. Il me répondit avec chagrin que ce devoient eſtre eux qui repreſenteroient le corps du Senat, qui devoient faire cette nomination. Je luy répondis qu'il y avoit plus d'apparence que ce fut le Corps de Ville, & les Capitaines d'Ottines. Il repartit avec emportement que le Corps de Ville ne devoit point ſe mêler de choſes pareilles, ſon autorité ne s'étendant qu'à régler les vivres, & à pourvoir à l'abondance. Je m'étonne, luy dis-je, que vous conteſtiez la puiſſance de ceux qui vous l'ont donnée: vous avez eſté nommé pour aſſiſter & ſervir de Conſeil à Gennare, à cauſe de ſon incapacité; ſon employ eſtant ceſſé, le voſtre l'eſt meſme: il s'agit de matiere plus importante, & il eſt à propos de ſavoir, ſi les Ottines ne veulent point faire de nouvelles nominations, ou en confirmant celles de vos perſonnes, vous deſtiner pour les emplois dont il eſt queſtion,

La diſpute s'échauffa entre le Conſeil & le Corps de Ville; Ils ſe prirent de paroles avec tant d'aigreur, que ſans l'interpoſition de mon autorité ils ſeroient infailliblement venus aux mains. Ils me prierent de terminer leur differend, & de régler ce qui eſtoit de leurs prétentions. Je répondis que je ne me ſentois pas capable de prononcer ſur vne matiere ſi importante; Mais que ne voulant point deſobliger perſonne, il faloit que d'vn coſté le Corps de Ville, & les Ottines, & de l'autre ceux qui pretendoient former celuy du Conſeil, donnaſſent leurs raiſons par écrit aux quatre plus habiles Juriſconſultes de la ville, qui ſachant les coutûmes du païs, & ce qui s'y eſtoit pratiqué avant qu'il fût en Royaume, ou dans le temps de quelques révolutions, comme celle qui eſtoit arrivée cent ans auparavant pour le fait de l'Inquiſition, me fiſſent entendre leurs ſentimens, apres avoir bien étudié la matiére, & que j'en déciderois avec connoiſſance de cauſe, puiſqu'ils avoient les vns & les autres la bonté de s'en rapporter à moy; dont ils demeurérent d'accord: & je nommai pour cét effet Jean Camille Cacaccio, Antonio Scaciavento, Auguſtino Mollo, & Aniello Portio; Et je leur demandai entre les mains de qui, cependant, devoit demeurer l'autorité; Entre les voſtres, me répondirent-ils. De qui dois-je donc prendre conſeil, car je ne veux point gouverner, ſans recevoir les avis de quelqu'vn, ne m'en ſentant pas capable. Vous n'en avez pas beſoin, ſe reſcriérent-ils; car vous en ſavez plus que nous. Je m'en exçuſai; leur diſant, qu'ayant affaire à vn Peuple ſoupçonneux & difficile à contenter, je ne voulois pas m'expoſer à luy déplaire, ni ſouffrir qu'il prît jalouſie de mon autorité; que je ne pourrois auſſi-bien ſeul reſiſter à l'accablement de tant d'affaires; que je n'eſtois venu me jetter parmi eux que

pour les ſervir, ſans avoir l'ambition de les commãder, qu'autant de temps qu'ils le voudroient, & de maniére qu'ils l'ordonneroient, & que plûtôt que de me voir dans de continuelles inqnietudes, & d'eſtre toûjours en peine par les ombrages que l'on pourroit prendre de moy à toute heure, ſans aucun fondement, j'aimois mieux me retirer: Que je demandois mon congé, durant que l'armée eſtoit en état de me rembarquer. La voix s'éleva par toute la chambre, en ſuite dans les ſalles, & de là dans le Marché; Que le Peuple eſtoit perdu, ſi je l'abandonnois, qu'il n'avoit de confiance ni d'eſpérance qu'en moy ſeul; Qu'il ne deſiroit point que j'euſſe de conſeil de perſonne, que je n'en avois que faire; Et qu'enfin il n'obeïroit qu'à moy ſeul; Qu'il vouloit que je commandaſſe ſouverainement, me reconnoiſſant pour ſon Maiſtre.

J'appaiſai cette émeute en déférant à la volonté tant de gens; Et pour eſtre mieux éclairci de leurs ſentimens, j'ordonnai que tout le monde s'aſſemblât le lendemain matin, chacun dans ſon quartier, où j'irois les apprendre.

L'Abbé Baſqui, au ſortir de chez moy, s'entretint avec les conjurez, qui enragez de n'avoir pas réüſſi dans leur deſſein, & de voir avec quelle adreſſe j'avois évité vn piége ſi dangereux, qu'ils m'avoient tendu, & que mon autorité en eſtoit mieux affermie, & eux entiérement exclus de la part qu'ils prétendoient dans le gouvernement, & s'allérent aſſembler dans vne Egliſe, pour reſoudre de me poignarder: Mais n'ayant pû demeurer d'accord, ni du temps, ni du lieu de l'exécution de leurs entrepriſes, ils remirent à en conferer la nuit ſuivante. Et le lendemain matin l'Abbé Baſqui m'eſtant venu dire adieu, pour s'en retourner ſur l'armée, afin d'attendre le ſuccés de la conſpiration qu'il m'avoit

préparée, ne croyant pas de seureté pour luy de demeurer dans Naples, où je n'aurois pas le crédit d'empécher qu'il ne fût déchiré par le Peuple, son dessein venant à n'avoir point d'effet, & à s'éventer, & luy reconnu pour en estre l'auteur; Je le retins pour estre le témoin de ce qui se passeroit dans la ville.

Je m'en allai dans tous les quartiers, où ayant exposé à tout le monde, ce qui estoit arrivé le soir, & demandant le sentiment public, il fut fort surpris de voir que tout d vne voix, l'on me declara que l'on voulois que je fusse le maistre absolu, que j'agisse souverainement, en me demandant la permission d'aller prendre, & traîner par les ruës ceux qui s'y voudroient opposer. Ce qui fut suivi d'vne acclamation generale, que l'on ne reconnoîtroit jamais d'autre autorité que la mienne; Que c'estoit trop peu pour ce qu'ils me devoient, que de me faire Duc de leur Republique; qu'ils vouloient que je fusse leur Roy. A quoy je m'opposai par les mesmes raisons que j'avois fais les deux autresfois, les menaçant de les abandonner, & m'aller embarquer sur l'armée, s'ils s'opiniâtroient dans vne pensée si peu raisonnable, & si hors de saison. Et m'appellant leur Pere, & leur Liberateur, le Conservateur de leurs biens, de leur vie, & de l'honneur de leurs familles, me protestérent avec les témoignages d'vn respect & d'vn amour extraordinaire, qu'ils vouloient tous vivre, & mourir avec moy, & qu'ils n'épargneroient ni leur sang, ni mesme la vie de leurs femmes, & de leurs enfans, aussi-bien que la leur, toutes les fois qu'il s'agiroit de m'obeïr, ou du moindre de mes intérests.

L'Abbé Basqui s'étonna du grand crédit que j'avois acquis en si peu de temps, & de voir que toutes les ruës avoient esté en vn moment tapissées sur

mon paſſage ; Que l'on me jettoit des eaux de ſenteur, des fleurs, & des confitures des fenêtres ; Que l'on étendoit des manteaux, & des tapis ſous les pieds de mon cheval, & que l'on venoit brûler devant moi du parfum & de l'encens, & qu'il n'y avoit ni femmes, ni enfans, auſſi-bien que les hommes, qui ne me donnaſſe mille benedictions, & des témoignages d'amitié, que l'on reconnoiſſoit aiſément venir du fond du cœur, ſans aucune flaterie ni diſſimulation. Et m'ayant dit qu'il n'auroit jamais crû ce qu'il avoit vû ; je le priai d'en rendre vn fidéle compte, & de me faire entendre quelles eſtoient les intentions de la Cour ; Que je tournois les eſprits du peuple comme il me plaiſoit, Et que je me ferois fort avec vn peu de temps, par mon adreſſe, & mes ſoins, de faire tomber la Couronne de Naples entre les mains du Roy ; ou s'il ne l'agréoit pas pour luy, de la mettre ſur la teſte de Monſieur, ou de feu Monſieur le Duc d'Orleans, & que je le conjurois de me parler librement ſur vn point ſi important, puiſque je n'avois, ni n'aurois jamais d'autre intention que de faire réüſſir celles de la France quelles qu'elles puſſent eſtre. Il m'aſſura n'avoir aucune inſtruction particuliere ſur ce ſujet, & que tout ce qu'il pouvoit ſavoir, eſtoit que le Roy ne deſiroit autre choſe que de voir chaſſer les Eſpagnols de Naples ; Et que pourveu qu'ils perdiſſent le Royaume, il luy eſtoit indifférent à qui il tombât, puiſqu'il en tireroit toûjours vn aſſez grand avantage. Je ne ſai s'il n'eſtoit pas plus inſtruit de ce que la France pouvoit deſirer, ou qu'il ne s'en voulût pas expliquer avec moy, pour avoir toûjours ſujet de ſe plaindre de ma conduite ; Mais il eſt conſtant, que ni de lui, ni des Miniſtres réſidens à Rome, je n'ai jamais pû apprendre comment l'on vouloit que je me gouvernaſſe. Ainſi l'on n'a pû, ni dû me blâmer

avec juſtice de ma maniere d'agir, ne m'ayant jamais eſté rien commandé.

La peur qu il eut que je ne puſſe avoir quelque commerce avec les Officiers de l'armée, & leur donner des informations particulieres de toutes choſes, l obligea à apporter tous ſes ſoins pour empécher que le Gentilhomme que Monſieur le Duc de Richelieu m envoyoit, pour me faire compliment, ne débarquât, & faire en ſorte que l'on le fit paſſer & garder ſoigneuſement ſur vn autre navire, de peur qu'il ne retournât dans le bord de l'Admiral, que lors que l'armée ſeroit ſur le point de ſe mettre à la voile. Par où l'on peut voir, que ſi je n'ai pû avoir de commerce avec ſes Officiers, ce que je ſouhaittois ardemment, il n'a pas tenu à moy.

L'on me fit ſavoir de l'armée, que faute d'eau elle ſeroit contrainte de ſe retirer, ſi je n'y remediois, je leur envoyai auſſi-tôt dix-huit felouques pour en faire : mais ce nombre n'ayant pas eſté jugé ſuffiſant, ſous ce méchant pretexte, elle ſe mit à la voile, & reprit le chemin de Portolongone, ſans avoir fait autre choſe, que m'expoſer à mille perils, dont je puis dire, ne m'eſtre garanti que par vn pur miracle : Et ſi je n'euſſe établi vne créance extraordinaire parmi le Peuple, je devois cent fois eſtre déchirè, ſe voyant privé de tous les ſecours que je luy avois fait eſperer, avec tant d'appaſence, dont j'étois le garand, & la caution, & n'ayant que ma ſeule perſonne pour les aſſiſter.

Cette puiſſante armée ne voulut point contribuer à la ruïne de l'Eſpagne, qui eſtoit infaillible, en prenant, ou bruſlant toute ſa flotte qu'elle trouva ſur le fer, & toute deſarmée, & deſarborée à ſon abord; me conſuma la moitié de mes vivres inutilement, & ſi j'oſe dire avec malice, prit deux vaiſ-

ſeaux de bled à ma veuë, & les envoya à Portolongone ; me refuſa le peu d'argent que je demandois pour faire ſubſiſter les troupes dont je preſſois avec tant d'inſtance le débarquement ; ne me donna de poudre que ſix barils, & je n'en tirai d'aſſiſtance que de l'arrivée des ſieurs Chevalier de Fourbin, Baron de la Garde, Chevalier de Gent, Souïllac, de Glandeveze, Baron Durand, Saint Maximin, depuis Mareſchal des logis de mes gardes, & Beauregard Officier d'Artillerie, encore firent-ils tous les efforts poſſibles pour les empécher de me venir trouver. Je laiſſe à juger ſi tout autre que moi ſe voyant ſi malheureuſement abandonné, n'auroit pas perdu le courage, auſſi-bien que l'eſperance ; Et ſi je n'eus pas beſoin d'vne extréme reſolution, pour reſiſter à vne ſi mauvaiſe fortune, & de beaucoup d'adreſſe pour me parer des périls où j'eſtois expoſé avec tant d'apparence. Neantmoins renouvellant de vigueur dans ce déplorable état, voyant que tout rouloit ſur ma perſonne, je m'employai avec tant d'ardeur, & de ſoins, que non ſeulement j'évitai ma perte, mais faillis ſeul à cauſer celle des Eſpagnols, comme l'on le verra, ſi l'on veut lire attentivement la ſuite de ces Mémoires, qui quoy que veritables, ſeront trouvez ſi extraordinaires, qu'ils paroîtront fabuleux à bien des gens.

J'envoyai le lendemain matin querir le Corps de Ville, & ceux qui avoient juſques-là compoſé celuy du Conſeil, & leur dis que je ſavois qu'il y en avoit parmi eux qui avoient conjuré contre ma vie, & s'eſtoient aſſemblez la nuit, dans vne Egliſe, pour déliberer ſur cét attentat ; Que comme je n'aimois pas à m'enſanglanter les mains, je leur pardonnois de bon cœur, pourveu qu'ils vouluſſent s'en repentir, & prendre à l'avenir vne conduite différente ; Mais que s'ils vouloient perſiſter opiniâtrément

dans ce méchant deſſein, que je leur ferois ſentir des effets de ma rigueur & de ma juſtice, aprés avoir refuſé ceux de ma clemence, & de ma bonté, avec l'aſſurance que je leur donnois de perdre non ſeulement la memoire d'vne ſi deteſtable penſée, mais de ne les pas moins aimer & conſidérer à l'avenir. Tous les aſſiſtans furent ſurpris de cette modération, les coupables ne s'en ébranlérent pas trop, & les autres me priérent de les déclarer, & de les punir ſevérement, eſtans indignes de pardon; Et que ſi ma bonté m'empéchoit de les vouloir châtier, je laiſſaſſe le ſoin au Peuple d'en faire l'exécution, qui ſeroit aſſez rude pour donner de la terreur à toutes les perſonnes capables de ſemblables perfidies, devant cét exemple au public, qui m'en conjuroit à genoux. Ie répondis, que ſi les complices de cette action ſi noire avoient quelques reſtes d honneur, ils ſeroient touchez de ma douceur, & me ſeroient à l'avenir & affectionnez & fidéles; Mais que s'ils perſevéroient dans leur mauvais deſſein, mettant à bout ma patience; je les ferois punir comme ils le méritoient. La nuit ſuivante ils ſe raſſemblérent dans vne autre Egliſe, pour délibérer vne ſeconde fois ſur l'exécution de leur entrepriſe. Je renvoyai querir le lendemain matin les meſmes perſonnes, & leur dis encore les meſmes choſes que j avois fait le jour précedent, & que je me laſſois de leur ingratitude, & qu'aprés leur avoir pardonné deux fois, s'ils retomboient la troiſiéme dans la meſme faute, rien au monde ne ſeroit capable de les ſouſtraire à ma juſte vengeance. Ils ne changérent point de ſentiment: mais s'eſtant contentez de changer de lieu pour s'aſſembler, comme j'en fus averti, j'envoyai à meſme temps les Officiers de mes gardes, ſe ſaiſir de leurs perſonnes, & deux des dix-ſept qu'ils eſtoient, ayant demandé

de

de m'eſtre amenez pour prendre l'indulte,& me declarer toute la conſpiration, j'ordonnai qu'on les conduiſit chez moy, où ſe jettans à mes pieds, ils me demandérent la vie, & me rendirent compte de tout ce qu'ils ſavoient.

J'appris de leur bouche, que l'Abbé Baſqui leur ayant fait entendre que j'eſtois ennemi de la Couronne de France, j'avois paſſé à Naples contre ſes ordres, & ſans ſa participation, & que j'eſtois la cauſe que le Peuple ne recevoit aucun ſecours; Que l'armée navale par cette ſeule raiſon n'avoit débarqué ni troupes, ni munitions, ni artillerie, & avoit fait paſſer à Portolongone, les deux vaiſſeaux chargez de bled qu'ils avoient pris à la veuë de la ville: Qu'il y en avoit encore d'autres arrivez de Provence, tout preſts à leur faire venir, qu'ils recevroient avec toutes ſortes de ſecours, dés qu'ils auroient défait la France d'vn rebelle, & d'vn ennemi, & leur ville d'vn Tyran,qui ſous le prétexte de leur procurer le repos, & la liberté, ne travailloit qu'à s'accréditer parmi eux, pour pouvoir par aprés les opprimer plus à ſon aiſe,& vſurper la ſouveraine autorité: Que l'envie de ſe voir aſſiſtez à chaſſer les Eſpagnols, les avoit fait réſoudre d'oſter le ſeul obſtacle qui les privoit de l'aſſiſtance, & de la protection de la France; Que le deſeſpoir de ſe voir abandonnez, & l'aſſurance de recevoir en abondance toutes ſortes de ſecours, leur avoient fait jurer à tous ma perte,& prendre le deſſein de me poignarder; Qu'ils eſtoient dix-ſept de ce complot; mais que Tonno Baſſo, Salvator de Gennaro, & Piétro d'Amico eſtoient les plus animez, & les Chefs de cette entrepriſe; Qu'il y avoit encore vn Preſtre appellé Camillo Todino, & vn Greffier, nommé Caldedino, & me déclarérent enſuite tous les autres dont j'ai perdu la memoire, pour y avoir

trop de temps ; que pour eux ils auoient eû toûjours horreur de cette affection, avoient diſſimulé leurs véritables ſentimens pour découvrir ceux des autres & venir par aprés m'en rendre compte, & que je ſavois bien leur avoir ordonné de feindre d'eſtre mal ſatisfaits de moy & ſe mêler parmi tous les gens qu'ils connoîtroient ſuſpects, & mal intentionnez. Je ne leur pardonnai ſeulement; mais leur témoignai que je lur avois obligation de me tirer d'vn ſi grand péril & que je m'en ſouviendrois en temps & lieu pour payer le ſervice qu'ils me rendoient. Je leur fis auſſi-tôt apporter du papier & leur commandai d'écrire ce qu'ils me venoient déclaret, & de le ſigner, aprés quoy je les fis remener priſonniers dans la Vicairie, & envoyant chercher l'Auditeur général je luy commandai de s'en aller interroger les coupables & de les confronter auec ces deux qui s'eſtoient indultez, les faiſant appliquer à la queſtion ſeulement par forme ſuivant la coûtume du païs, afin que leurs temoignages euſſent plus de force à la confrontation. Tous les complices eſtant préſentez devant eux, n'eurent aucune cauſe de récuration à alléguer &, la conſcience leur reprochant leur crime, ils ne le niérent pas, ni ne le confeſſérent pas auſſi entiérement. L'on me vint rendre compte de tout ce qui s'eſtoit paſſé & voyant la conſéquence de l'affaire & que ces malheureux ne manqueroient pas de mêler la France dans leurs confeſſions, & d attribuer à ſes ordres ce qui ne procedoit que la malice & de la perfidie de l'Abbé Barqui; jordonnai à l'Auditeur général de faire donner aux Chefs de la conſpiration la queſtion ordinaire & extraordinaire, & quand ils voudroient commencer à parler de faire ſortir le greffier, & les autres Officiers de la Juſtice, afin d'écrire de ſa main leurs dépoſi-

tions, pour les pouvoir tenir ſecrettes, & empécher le Peuple d'entrer en connoiſſance de tout ce qu'ils pourroient dire de la France, qui produiroit quelque méchant effet, dans l'apparence qu'elle pût avoir quelque part en cette vilaine action, ſi contraire aux coûtumes & à l'humeur du païs, & dont le ſeul Abbé Baſqui eſtoit l'auteur, eſtant capable, & accoûtumé à de ſemblables infamies, & entreprenant celle-ci, pour ſervir vtilement l'Eſpagne, à deſſein de décrier la France dans l'eſprit des Napolitains, en la faiſant ſoupçonner d'autoriſer vn aſſaſſinat, à quoy elle n'avoit nulle part. Tonno Baſſo parut d'abord aſſez conſtant à la queſtion; mais preſſé par la violence des tourmens, & plus encore par les remords de ſa conſcience, il confirma de point en point la dépoſition des deux perſonnes à qui j'avois fait grace, & y ajoûta encore beaucoup de circonſtances fort conſidérables, & entre autres, que l'on trouveroit dans vn des Convents des Iacobins, dans la chambre d'vn Docteur, qu'il nomma, vn Manifeſte qu'il avoit dreſſé pour faire publier auſſi-toſt que j'aurois eſté poignardé, afin de juſtifier ſon action, & la faire voir néceſſaire, n'eſtant entrepriſe, que pour le ſervice de la France, & pour les avantages du païs, qui ne devoit qu'à ce prix recevoir les ſecours qui luy eſtoient néceſſaires pour acquerir la liberté & le repos, & l'affranchir de l'oppreſſion des Eſpagnols; Et que n'agiſſant que par le zéle qu'il avoit pour la patrie, ſon action n'auroit rien que de glorieux; oſtant la vie à vn Tyran, & au perturbateur du repos public, pour tirer des fers tous les habitans de ſa ville & de ſon païs. J'envoyai auſſi-tôt chercher ce Manifeſte qui me fut apporté, & que je trouvai dans les meſmes termes, & les meſmes ſentimens qu'il avoit dit. Les autres conjurez ſe trouvérent tous conformes

dans leurs dépositions, & leur procés éstant achevé, pour ne pas répandre tant de sang, je me contentai d'exposer à la rigueur de la Justice les trois Chefs, faisant retenir les autres dans la prison, jusques à tant que j'eusse la liberté de les bannir, & les envoyer seurement par mer hors du Royaume. Les femmes & les parens des condamnez vinrent échevelées, & se déchirant le visage avec les ongles, pour m'émouvoir à compassion, suivant la coûtume du païs, se jetter à mes pieds, & me demander leurs graces; ce que je leur refusai, & n'aurois pas pû leur faire, quand je l'eusse voulu, tant le peuple estoit animé contre eux: & aprés des efforts redoublez deux ou trois jours de suite, sans rien obtenir, elles me priérent qu'au moins l'exécution ne s'en fît pas en public. Je fis grande difficulté en apparence de le leur accorder, & m'en fis presser fort long-temps, quoy que je l'eusse résolu, pour empécher qu'ils ne parlassent à la mort, & comme ils estoient abusez, ils ne déclarassent que j'estois ennemi de la France, que j'estois cause qu'elle ne donnoit pas de secours, & que c'estoit pour son service, & par la participation qu'ils avoient entrepris de me poigner; ce que je savois bien estre faux, & que je ne voulois pas, ni qu'on pût croire, ni mesme le soupçonner. Aussi-tôt qu'ils eurent les testes coupées, on les porta sur l'épitaphe du Marché, & leurs corps furent pendus tout nuds par vn pied, supplice ordinaire des traîtres, & l'on y mit des inscriptions, qui portoient qu'on les avoit fait exécuter comme assassins, perturbateurs du repos public, & gens qui avoient conspiré contre moy. Ce cruel spectacle satisfit extraordinairement tout le Peuple, & luy donna bien de la joie, de me voir délivré d'vn si grand péril, & par l'horreur & l'apprehension qu'il en conçut, il redoubla

pour moy & ſa tendreſſe, & ſon amitié.

Enſuite je dépéchai à la Cour le ſieur de Taillade, pour rendre compte de toutes les négociations que j'avois achevées ; de la ſcituation où j'avois mis toutes les affaires;de la demande que j'avois faite de tous les ſecours que me pouvoit fournir l'armée, dont j'avois eſté entiérement refuſé ; de la méchante conduite de l'Abbé Baſqui ; des preuves évidentes que j'avois, qu'au lieu de ſervir la France, il n'avoit fait qu'appuyer les intéreſts d'Eſpagne,travailler à ma ruïne particuliére, auſſi-bien qu'à celle de Naples, & de tout le païs ; des émeûtes qu'il m'avoit ſuſcitées pour me faire périr, des artifices dont il s'eſtoit ſervi,pour y parvenir;de la propoſition ridicule qu'il m'avoit faite,touchant Monſieur le Cardinal de Sainte Cecile;de l'empéchement qu'il avoit apporté à l'accommodement de la Nobleſſe; & enfin de la conjuration qu'il avoit pratiquée pour me faire poignarder ; des ſujets de plaintes que j'avois à faire de ce que j'avois inutilement tenté de prendre commerce & correſpondance avec les Officiers de l'armée,dont l'on me vouloit malicieuſement rejetter la faute,du manquement qu'elle avoit fait à ſon arrivée de ne pas faire périr toute la flotte d'Eſpagne ; ce qui ſe pouvoit avec autant de facilité,que peu de péril ; Et finalement de m'avoir abandonné aprés m'avoir fait conſumer la moitié de mes vivres,ſans me vouloir donner vn grain de bled, de la charge de deux vaiſſeaux qu'ils avoient pris à ma veuë ſur les ennemis ; ce qui auroit mis le Peuple dans le dernier deſeſpoir, & m'auroit fait maſſacrer malheureuſement, ſi je ne m'eſtois par mes ſoins acquis vn ſi grand crédit,que je pouvois aſſurer de maintenir les affaires ſans déperir juſques au retour de l'armée:Que je conjurois Monſieur le Cardinal Mazarin, ſur l'amitié & pro-

tection de qui je faisois vn solide fondement, de me renvoyer promptement vn puissant secours de nitds, d'hommes, d'argent, d'artillerie, & de munitions de guerre, sans quoy il me seroit impossible de me soûtenir plus long-temps; Mais aussi que les recevant, j'assurois de rendre au Roy des services plus importans que ceux que l'on attendoit de moy & de faire perdre en peu de temps aux Espagnols la Couronne de Naples. Je luy donnai des instructions fort précises de tout ce qu'il avoit à traitter de ma part avec mondit Sieur le Cardinal, & avec mes proches, que je luy donnois charge de presser de me secourir d'argent, le plus promptement, & en la plus grande somme qu'ils pourroient, puisque de là dépendoit ou mon salut, ou ma perte. Je le chargeai sur tout, de m'obtenir de Monsieur le Cardinal Mazarin des instructions de la maniére dont j'avois à me gouverner, afin de ne point manquer en suivant ses ordres, & de témoigner par bon obeïssance aveugle, la fidélité, le respect, & le zéle que j'aurois toûjours pour la Couronne de France. Je les fis partir en diligence, & luy ordonnai de passer à Rome, de communiquer toutes choses à Monsieur de Fontenay, & de luy rendre les lettres dont je l'avois chargé pour luy.

Durant les festes de Noël, tous les Bandits que j'ai déja nommez, s'animans par l'espérance que je leur avois donnée de la prise d'Averse, & par la présence de l'armée, firent la guerre avec plus de hardiesse, & de succés. Les Espagnols attribuoient à ma vigilance, & à mes soins, tout ce qui leur arrivoit de desavantageux, & crurent que ma conduite avoit plus de part en ma bonne fortune, que le hazard.

Le Prince de Montesarchio incommodé de la fiévre quarte, s'en estant allé chez luy pour se faire

traitter quelques jours auparavant ; Ils le ſoupçonnérent d abord d'intelligence avec moy, qui neantmoins n'eſtoit autre que la reconnoiſſance qu'il m'avoit témoignée d'avoir garenti ſes ſœurs de la fureur du Peuple, & de laiſſer en ſeureté dans ſa maiſon. Leurs ombrages s'accrûrent, quand eſtant obligé de ſe retirer en Pouïlles pour quelques affaires particuliéres, de peur que ſa maiſon ne fût pillée dans ſon abſence, j'envoyai vne commiſſion à vn de ſes gens, pour y commander de ma part, auſſi-bien que toutes les milices de ſes terres. Ce fut vn procédé que j'obſervai tout autant qu'il me fut poſſible avec toute la Nobleſſe, pour mettre leurs biens à couvert, me faire aimer d'eux par cette protection, & redoubler la défiance des Eſpagnols, dont j'eſpérois d heureuſes ſuites.

J appris auſſi que Polito Paſténa s'eſtoit emparé de Salerne, & marchoit pour attaquer Scafatta, dont la priſe m'eſtoit d'vne extréme importance, me rendant maiſtre de la riviére de Sarne, & de dix-ſept moulins, qui faiſoient ſubſiſter les ennemis dans les Châteaux, & dans les quartiers qu'ils tenoient de la ville, ne tirant que de là leurs farines. J'eûs auſſi avis que Paul de Naples s'eſtoit rendu maiſtre d'Avelline, & ſe fortifioit de gens pour faire de plus conſidérables entrepriſes. Paponi, qui n'avoit fait juſques ici que de courir la campagne, & faire des brigandages ſur le bord du Garillan, accompagné des ſieurs Daretze, avoit pris la ville de Seſſa, Itri, & la Tour de Suerlonga, poſte aſſez cõſidérable, pour eſtre ſur le bord de la mer. Le ſieur de Laſcaris neveu du Grand Maiſtre de Malte ; que j'avois envoyé ſervir auprés de luy, s'empara de la ville de Fondi ; Et ce petit Corps d'armée ſe rendit aſſez conſidérable, pour devenir maiſtre de la campagne, & bloquer de telle ſorte la ville & château de

Gayette, qu'il luy oſtât la communication du reſte du Royaume, & l'empéchat de pouvoir plus recevoir de ſecours par terre. Piétro Creſcentio, avec ſept ou huit cens hommes qu'il avoit ramaſſez, attaqua la ville de Montefuſculo, capitale de la Province qui porte le meſme nom, & réſidence d'vn Préſident, qui eſt le titre qu'on donne aux Gouverneurs de Provinces, qu'il obligea d'en ſortir, la prenant en fort peu de temps, ſes troupes s'allant groſſiſſant de jour en jour.

Dns la Pouille, Sabatto Paſtore me donna avis qu'il eſtoit aſſez fort; ne trouvant rien qui luy reſiſtât à la campagne, pour y exécuter quelque deſſein conſidérable; & je luy envoyai l'ordre de marcher droit à la ville de Fogia, lieu fameux par la foire qui vaut ſix cens mille écus de rente, qui ne conſiſte qu'au péage des beſtiaux qui paiſſent l'hyver dans les plaines de la Pouille, & vont l'eſté chercher des paſturages dans les montagnes de l'Abbruſſe, dont il s'empara en fort peu de jours, & enſuite des villes de Luſciéra & de Troya.

Dans vne partie de la Calabre, Truſſardo s'eſtant fortifié commença de s'y faire craindre, & prit quelques lieux importans, qui avoient fait difficulté de ſe déclarer dans noſtre parti. Dans vne autre partie de la meſme Province, il me fut demandé vn Chef, & quelque Officier François avec luy: j'y envoyai vn jeune Avocat nommé Paris, perſonne de réſolution & de vigueur, accompagné du ſieur de la Serre, qui ne fut pas moins heureux que les autres qui combattoient ailleurs ſous mes commiſſions. Dans la Baſilicatte, & la terre de Barri, le Comte del Vaillé, & Mathéo Chriſtiano aſſemblant du monde, chacun de ſon coſté, firent des priſes aſſez conſidérables, & entre autres d'Altamura Matéra, Gravina, Caſſano, Bitento, & autres lieux,

Les Bandits commencerent auſſi à remuer dans l'Abbruſſe, & beaucoup de gens m'envoyérent demander des commiſſions. Les ſuccez des nos armes n'y furent pas plus malheureux ; Mais comme ils n'arriuerent pas ſi-tôt, je remets à en parler en ſon temps.

Les Eſpagnols recevant tous les jours de ſi mauvaiſes nouvelles, commencerent à apprehender leur perte ſerieuſement, voyant que toutes choſes me réüſſiſſoient avec tant fortune, que je venois à bout de toutes mes entrepriſes, & croyant ne pouvoir plus prendre de confiance en la Nobleſſe, avec laquelle ils ſoupçonnoient que j'avois d'étroites intelligences, & pris de grandes meſures. Ce qui les confirma dans cette opinion, fut que le Duc de Vairanne levant le maſque, m'envoya demander la commiſſion de Meſtre de Camp general, dans la terre de Labour, ſur les confins de l'Etat Eccleſiaſtique. Le Duc de Vietry, dont les terres ſont proche de Salerne, ne crut pas les pouvoir conſerver ſans ſe rendre auprés de moy : Il arriva dans ce temps à Naples pour me venir aſſurer de ſon obeïſſance, & de ſes ſervices. Beaucoup de perſonnes de haute naiſſance, & des plus riches du Royaume, deſquelles il ſeroit trop ennuyeux de particulariſer ici les noms, s'eſtant retirées dans la ville de Benevent, m'envoyérent exprés faire compliment en des termes fort obligeans ; dequoy les Eſpagnols furent ſenſiblement touchez.

Je crus de mon coſté ne devoir pas demeurer les bras croiſez ; & aſſemblant de troupes dans la ville, que je fis joindre par les milices de Nocéra, & de la Cave, j'envoyai attaquer la Tour du Grec, que les ennemis avoient regagnée ſur nous, qui fut priſe en vingt-quatre heures, & de-là je fis aſſiéger la Tour de l'Annonciate, donnant le com-

mandement de ce ſiége au Meſtre de Camp Melloni. Les Eſpagnols enuoyant à leur ſecours la galére de Saint François de Borgia, les forçats qui étoient deſſus ſe revoltérent, prirent priſonnier le Capitaine, & la firent échouër en terre, au meſme endroit, où trois jours auparauant, celle de Sainte Thereſe avoit fait la meſme choſe. La place dura trois jours, & m'ennuyant de ſa réſiſtance, je me réſolus d'y aller en perſonne; Mais je trouuai à mon arrivée, que la nuit les ennemis l'avoient abandonnée, & s'eſtoient retirez. Aprés la priſe de l'Annonciate, je fis revenir les troupes qui l'avoient aſſiegée, pour le faire partir le lendemain, & tâcher de prendre Caſtellamare, lieu d'où les ennemis tiroient leurs vivres, n'en pouvant qu'avec peine recevoir de Capouë, & Gayette en eſtant ſi dépourveuë, qu'ils ne pouvoient recevoir aucune aſſiſtance de ce côté-là. Et comme le Melloni m'eſtoit neceſſaire dans Naples, où il faiſoit la charge de Meſtre de Camp general, eſtant le plus ancien de nos Officiers, je donnai cét emploi au ſieur de Cériſantes, m'ayant eſté demandé vn Chef François. Il prit poſſeſſion du commandement de ce petit Corps, qui eſtant en bataille preſt à marcher, ſe mutina, demandant de l'argent. J'envoyai leur en promettre pour appaiſer ce deſordre; mais les ſoldats luy perdirent le reſpect, le menaçant de le tuer, s'il les preſſoit davantage. Il vint m'en avertir afin d'y apporter remede, j'y courus auſſi-tôt, & vis qu'à mon abord, tous ces revoltez ſouffloient leurs meches, & les compaſſoient, ſe preparant à tirer ſur moy, en me preſentant leurs mouſquets; je leur demandai fierement; qui eſtoient ceux qui ne ſe fioient pas à ma parole, & ne vouloient pas m'obeïr: Vn inſolent me répondit, C'eſt moy, & generalement tous les autres: Je pouſſai mon cheval droit à luy, & met-

tant l'épée à la main, luy paſſant au travers du corps, je le tuai tout roide. Y en a-t-il d'autres, m'écriai-je, qui veuïllent mourir de la main. Vn de ſes camarades me dit que c'eſtoit luy : Vous ne le meritez pas, luy répondis-je, mais vous mourrez de celle d'vn bourreau ; & le prenant par le collet, je le fis deſarmer, & le faiſant confeſſer par vn Aumônier du Régiment, je le fis pendre à l'inſtant à vn arbre. Tout le reſte étonné de ma réſolution mit les armes bas, & me demãda pardon. Alors je leur commandai de marcher, & leur faiſant voir de l'argent, que j'avois fait apporter pour leur donner, je leur dis que pour les punir de leur revolſe, ils n'en recevroient de trois jours. Aprés quoy, les ayant accompagnez vn quart de lieuë, je m'en revins dans la ville, d'où je détachai quelques gens, pour s'aller ſaiſir de la Cerra, paſſage qui nous eſtoit d'vne extraordinaire conſéquence : Et ordonnai à Paul de Naples, d'aller attaquer la ville de Nola ; Elle ſe rendit en fort peu de jours, & voulut envoyer faire la capitulation avec moy, que ledit Paul de Naples n'obſerva pas, dont il fut puni quelque temps aprés, auſſi-bien que de tous ſes autres crimes.

Gennare & Vincenzo d'Andréa s'eſtant railliez enſemble, ſe ſervirent de cette favorable conjoncture pour me ſuſciter vn embarras des plus dangereux qui me ſoit ſurvenu, dans tout le temps que j'ai eſté dans Naples, dont me démêlant avec vigueur & adreſſe, j'en tirai de l'avantage, & de l'accroiſſement en mon crédit, & en ma réputation. Ils fomentérent ſous main, l'averſion de la canaille avec les bons Bourgeois & Peuple civil, qui à cauſe du mal qu'ils avoient ſouffert de leurs inſolences, avoient autant de haine pour elle qu'ils s'y voyoient obligez. Ces gens, dont le Bourg des Vierges eſtoit rempli, s'appelloient les Capes-Négres, & le menu peuple

avoit pris le nom de Lazares, dés le commencement des révolutions, comme les revoltez de Flandres, celuy de Gueux; ceux de Guyenne, de Croquans; de Normandie, de Pieds-nuds; & de Sabotiers, ceux de Beauſſe & de Soulongne. Ces Lazares s'en allant le jour de l'an, qui fut la plus belle & la plus glorieuſe journée de ma vie, enflez de tous nos bons ſuccez, demander les étrennes dans le faux-bourg des Vierges, peuplé de trente, ou quarente mille perſonnes, aux Capes-Nègres, avec beaucoup d'inſolence; vn Gentilhomme leur ayant répondu que leurs pilleries les avoient mis hors d'état de leur pouvoir faire des libéralitez; vn de ces coquins luy repartit qu'il luy donneroit quelque choſe, ou qu'il luy arracheroit la mouſtache, & s'en eſtant mis en devoir, ce Gentilhomme le tua d'vn coup de poignard, & ſe retira dans ſa maiſon. Ces Lazares animez par la mort de leur compagnon, envoyérett auſſi-tôt chercher du ſecours dans le Marché, & dans les autres quartiers, dont il y courut bien trois ou quatre mille hommes, & il s'y commença vne batterie, qui fut ſuivie d'vne eſcarmouche furieuſe, deſavantageuſe neantmoins à la canaille, qui outre le Corps qu'elle avoit en teſte dans la ruë, eſtoit arquebuſée des feneſtres. Cette nouvelle m'eſtant rapportée comme je ſortois de table; mon premier ſoin fut d'envoyer renforcer tous nos poſtes, & en redoubler les Gardes, de peur que les Eſpagnols ne perdiſſent pas vne ſi belle occaſion qu'ils avoient de profiter de ce deſordre, pour en attaquer quelqu'vn. Je commandai à Onoffrio Piſacani d'y marcher avec ſa Compagnie, pour tâcher d'apporter quelque remede à ce fâcheux accident. J'y courus auſſi-tôt ſuivi de mes gardes, & de trois ou quatre de mes gens, ayant diſtribué tous les autres dans tous les poſtes pour avoir l'œil ſur tout

ce qui s'y paſſeroit & m'en venir donner avis. Je menai avec moy Mazillo Caracciolo, mon grand Eſcuyer, qui me pouvoit ſervir vtilement, eſtant perſonne ſage, aimé & accredité dans toute la Bourgeoiſie, & capable de negocier quelque choſe avec celle de ce fauxbourg, & la Nobleſſe qui y demeure. J'avois ce jour-là vn habit à l'Italienne le ſeul que j'aye fait faire dans tout le temps de mon ſejour, qui faute de trouver du drap, dont nous n'avions point dans la ville, eſtoit de gros de Naples vert en broderie d'or, & qui pour eſtre fort brillant & remarquable, me fut neceſſaire pour me faire reconnoître de loin. A mon arrivée je trouvai Onofrio Piſacani bleſſé d'vne arquebuſade à la main, qui m'avertit qu'il y avoit dans le fauxbourg vne étrange confuſion, & avoit prudemment fait fermer la porte de la ville, pour empécher le grand concours de gens qui y accouroient de tous coſtez, qui auroient accrû le deſordre, & rendu plus difficile à s'appaiſer. Je fis ſigne de la main à tout le Peuple que je trouvai amaſſé de m'écouter; & pour faire ceſſer la diviſion, je défendis ſur peine de la vie, de prononcer de toute la journée, les noms de Lazares, & des Capes-Negres, de parler de trahiſon, ni d'appeller perſonne rebelle, qui n'auroient fait qu'alterer davantage les eſprits.

A peine avois-je achevé de parler, que quatre ou cinq coquins tirailant vn Chirurgien, qui malheureuſement pour luy, à cauſe de ſa profeſſion, ſe trouvoit habillé de noir, & l'appellant traître, rebelle, & Cape-Negre, le vouloient aſſommer devant moy. Il ſe jetta fort effrayé à l'étrier de mon cheval, quand vn Boucher s'en vint avec vn grand coûteau, pour luy couper la gorge: je luy déchargeai vn coup de canne que je luy caſſai ſur la teſte, & l'étendis à mes pieds. Vn autre s'écriant que le

Peuple ſouffriroit pas d'eſtre traité de la ſorte, je luy fis paſſer mon cheval ſur le vẽtre, & les ayane envoyez tous deux priſonniers je les menaçai de les faire prendre avant la nuit. L'on me donna vne autre canne que je rompis ſur d'autres mutins, & en fis de meſme juſques à la quatriéme; ce qui fit que le tumulte s'appaiſa, tous ces Lazares me demandant pardon à genoux. Enſuite faiſant ouvrir la porte de la ville, & y laiſſant mes gardes pour la garder, je n'en pris que ſix avec moy pour porter des ordres, Mazillo Caracciolo, le Pére Capecé, & deux ou trois Gentilshomme, & entrans dans le faux bourg je trouvai les Lazares aux mains, avec les Capes-Negres, & y ayant bien deux ou trois mille hommes de chaque coſté, ie criai à ceux du Peuple de s'ovurir & paſſant au milieu d'eux, je m'allai mettre entre les deux partis, faiſant ſigne du chapeau qu'ils s'arrétaſſent, & ceſſaſſent de tirer: Ce qui fut fait à l'heure meſme & avec vn ſi grand reſpect que ſans plus autre d'actes d'hoſtilité, ils écoutérent avec beacoup d'attention, ce que j'avois à leur commander Et pour lors prenant la parole, je leur dis que je voyois avec vne extréme douleur que tous les ſoins que je prenois de réünir le peuple civil auec le menu Peuple, eſtoient inutiles par la haine qui ſe rallumoit entre eux à la moindre occaſion, dans vn temps où ne devant avoir quvn meſme intereſt, ils ne devoient auſſi avoir qu'vne meſme penſée; Que l'oppreſſion qu'ils avoient ſoufferte des Eſpagnols, leur eſtant commune, ils devoient tous faire les meſmes ſouhaits pour s'en délivrer, & contribuer tous leurs ſoins avec moy pour ſe mettre en liberté; mais que leurs partialitez eſtant le plus grand obſtacle que j'y rencontraſſe ils devoient s'appliquer à les faire ceſſer; ce que j'avois eſſayé juſques ici vainement de leur

perſuader, leur repréſentant ce qui eſtoit de leurs intéreſts, auſquels ils devoient ſacrifier leurs animoſitez, s'ils avoient de l'amour pour leur patrie; Et qu'enfin voyant mes raiſons, & mes exhortations ſi peu conſiderées, je ſerois forcé de recourir à des remédes plus violens pour les contenir dans le devoir; & que j'eſtois tellement touché de ce dernier deſordre, que j'employerois toute ſorte de rigueur pour empécher, par vn grand exemple, qu'il n'en arrivât à l'avenir d'auſſi dangereux que celuy-ci, dont les ennemis n'auroient pas manqué de profiter, ſans la précaution que j'y avois apportée. Je commandai que l'on fît planter deux rouës, & quatre potences, dans le milieu du fauxbourg, pour donner de la terreur par les ſupplices des coupables de cette émeûte. J'ordonnai en meſme temps à tous les Capes-Negres de ſe retirer dans le Convent de Sancta Maria de la Sanita; & à Mazillo Caracciolo, & au Pere Capecé mon Confeſſeur, de s'en aller avec eux pour s'inſtruire du particulier de tout ce qui s'y eſtoit paſſé, & des auteurs de cét embarras, pour venir m'en rendre compte, aprés quoy je les irois trouver, pour leur faire entendre mes volontez. Ils m'obeïrent auſſi-tôt, & marchérent vers le lieu, où je leur avois commandé de ſe rendre, aprés leur avoir défendu aux vns & aux autres ſur peine de la vie, de faire aucun acte d'hoſtilité: Et de-là, me tournant vers le Peuple, je luy fis vne ſevére reprimende, d'avoir au lieu de recourir à moy pour me demander juſtice, eû la penſée de ſe la faire ſoy-meſme, & mettre toute la ville au hazard de retomber entre les mains des Eſpagnols, ſi je ne me fuſſe précautionné contre tout ce qu'ils pouvoient entreprendre, durant que tout le monde eſtoit occupé à venger ſes paſſions par-

ticulières, abandonnant la defenſe publique, pour contenter leurs animoſitez; Et ayant commandé qu'on me remiſt entre les mains, pour les faire châtier, ceux qui avoient commencé le tumulte, il ſe trouva qu'ils avoient eſté tuez, & qu'ainſi le hazard en avoit fait la punition. J'envoai l'ordre à Anielo Porcio Auditeur general de venir informer de part & d'autre de tout ce qui eſtoit ſurvenu, pour ordonner aprés tout ce que je jugerois eſtre néceſſaire. Ie fis rouvrir la porte de la ville, & fis rentrer le Peuple, enjoignant à tout le monde, de ſe retirer chacun chez ſoy, & de mettre bas les armes; ce qui fut fait à l'heure meſme, & faiſant refermer la porte de la ville, j'y fis demeurer mes gardes avec défenſes expreſſes de laiſſer rentrer perſonne dans le fauxbourg.

Mazillo Catacciolo, & le Pere Capecé vinrent me rendre compte de ce qu'ils avoient appris des Capes-Negres, que j'allai trouver moy-meſme auſſi-tôt, pour leur faire vne reprimende; differente de celle que j'avois faite au Peuple, leur diſant que j'avois eſté fort ſurpris de leur emportement, m'attendant de trouver plus de ſageſſe en d'honneſtes gens, dont la pluſpart eſtoient Gentilshommes; Que connoiſſant l'inſolence des Lazares, ils ne ſe devoient pas commettre avec eux; & qu'eſtant la pluſpart des enfans, ils les devoient mépriſer & n'entrer pas en diſcours avec eux; Qu'il faloit ſe retirer dans leurs maiſons; & m'envoyer avertir de leur tumulte, ſans prendre les armes contre des gens qui n'en avoient pas; Que j'y ſerois auſſi-tôt accouru, leur en aurois fait juſtice, & donner le fouët dans les fauxbourgs, aux plus mutins de cette petite canaille; Que je les priois, pour l'amour de moy, d'eſtre plus ſage vne autre fois; Que j'aurois vn ſoin particulier de les proteger & garantir de

toutes les insultes que l'on leur voudroit faire à l'avenir; Que s'il y en avoit parmi eux, d'affectionnez au Roy d'Espagne, ils devoient mieux dissimuler leurs sentimens, lesquels estans inutiles à son service, ne feroient que les mettre en péril, hazarder l'honneur de leur famille, & attirer le pillage de leurs maisons, dequoy je les mettrois à couvert, pourveu que par vn zéle trop indiscret, ils ne donnassent pas dans les apparences, qui me lieroient les mains, & m'osteroient les moyens de les servir, comme j'en avois l'intention; Et qu'aprés tout, la conservation de ma personne estant néceſſaire à celle de ce qu'ils avoient de plus cher au monde, ils devoient s'y intéresser à bon escient, & non pas m'exposer tous les jours à de nouveaux périls, puisque leurs vies, leur repos, & leur honneur ne dépendoient que de ma protection, dont ils avoient reçu, depuis mon arrivée, de si grandes preuves en tant de rencontres différentes.

Ils m'écoutérent avec autant de patience que de soûmission, & me protestérent de ne jamais perdre la memoire des obligations qu'ils m'avoient, & que me devant toutes choses, ils employeroient tout ce qu'ils avoient au monde, pour le salut & la conservation de ma personne, pour qui ils feroient des vœux & des priéres continuelles. En effet, quoy que la pluspart d'eux s'intéressassent au rétablissement des affaires des Espagnols, ayant la plus grande partie de leurs biens sur les Gabelles, & qu'ils eussent vne haine mortelle contre la populace, qui en avoit recherché avec tant d'ardeur la suppression, & les avoit outragez en toute maniére; ils eurent tant de ressentiment de la façon obligeante, dont j'vsois à leur égard, qu'ils ne se contentérent pas seulement de prier Dieu pour moy avec toute leur famille; mais croyant que leur perte estoit in-

ſéparable de la mienne, ils veillérent ſoigneuſemeut à ma ſeureté, en me découvrant toutes les conjurations qu'on pouvoit faire contre ma vie, & m'avertiſſant de toutes les entrepriſes des Eſpagnols, dans leſquelles j'aurois pû courir quelque fortune. Je les aſſurai qu'ils pouvoient s'en retourner chez eux, & y demeurer ſans aucune crainte, puiſque je me chargeois de leur défenſe, & de leur protection.

Je remontai auſſi-tôt à cheval, & fis tout le tour du fauxbourg, pour y laiſſer toutes choſes en aſſurance & en repos, & pouſſant mon cheval à toute bride, vers vne ruë, où j'avois ouï tirer vn coup de mouſquet, j'y rencõtrai vne Damoiſelle fort éplorée, qui ſe jettant à genoux devant moy, me demanda juſtice de la mort de ſon frere, qu'vn ſoldat d'vne Compagnie que je rencontrai dans cette ruë, venoit de tuër d'vne mouſquetade à la feneſtre de ſon logis. Je m'adreſſai au Capitaine pour ſavoir celuy qui avoit tiré nonobſtant la défenſe que j'en avois faite, le coup eſtant parti auprés de luy; ce que m'ayant répondu ne pas ſavior, le ſaiſiſſant au baudrier, je le fis deſarmer, & le mis entre les mains de deux de mes gardes, luy diſant que ſa vie me répondroit de l'action de ſon ſoldat, & commandant au Pére Capecé mon Confeſſeur, de mettre pied à terre pour le confeſſer, j'envoyai querir le Bourreau, que j'avois fait venir dans le fauxbourg, pour retenir par la terreur que donneroit ſa préſence, tout le monde dans le reſpect & le devoir. Le Capitaine effrayé, me demandant la vie, m'aſſura qu'il me livreroit le ſoldat coupable; ce qu'il fit à l'inſtant, & les autres ayant témoigné la verité de la choſe, je luy fis rendre ſes armes, & luy commandai dés que l'exécution ſeroit faite, à laquelle je voulois qu'il aſſiſtât, de s'en retourner

avec ſa Compagnie dans la ville. Le criminel ayant eſté confeſſé, & pendu par mon ordre aux grilles des feneſtres du mort, la perte fut vengée ſur l'heure, & ſa ſœur conſolée, autant qu'elle le put eſtre, d'vne ſi prompte juſtice.

J'achevai enſuite la viſite de tout le fauxbourg; & entendant du bruit dans vne maiſon d'vne ruë écartée, je m'y rendis en diligence, & trouvai le Sergent Major Gennaro Griffo, fils du vieux Meſtre de Camp Bartholoméo Griffo, dont j'ai déja parlé, que huit ou dix coquins armez, l'vn d'vn poignard, l'autte d'vn grand coûteau, traînoient à terre, & le reſte luy tenant les épées à la gorge preſts à le tuer de mille coups : Je leur commandai de le laiſſer, & de ſe retirer. Mais voyant que malgré ma défenſe, Ils ne laiſſoient pas de perſiſter dans leur deſſein, je me jettai en bas de cheval l'épée à la maîn, & entrant dans la maiſon, je commençai à les charger pour leur faire quitter prſe. Le pauvre Gentilhomme ſe jettant à mes genoux, me pria de luy vouloir ſauver la vie, je l'embraſſai de la main gauche, & parai de l autre main huit ou dix coups d'épée, que ces canailles luy allongeoient entre mes bras, & ſans vne fortune extraordinaire, ils m'auroient tué avec luy. Je le pouſſai dans vne chambre baſſe, & ſortant à la pourſuite de ces inſolens, je joignis celuy qui avoit allongé le dernier coup, que j'avois paré, & qui m'avoit paſſé deux pieds derriére le corps, je luy donnai vn ſi grand coup, que je le jettai à deux pas de moy tout étendu, mon épée ayant ployé juſques à la garde, ſans entrer, pour avoir rencontré l'endroit, heureuſement pour luy, ou vne baſque de ſon collet de buffle croiſoit ſur l'autre, & ſe relevant à la haſte, Il s'enfuit avec ſes compagnons, que je ſuivis à coups d'épée ſur les oreilles, juſques à la grande ruë du fauxbourg, où je

trouvai douze ou quinze cens hommes ſous les armes, qui ayant paſſé par les autres portes de la ville avoient accouru au bruit, qui eſtoit parvenu juſques à eux, de ce qui ſe paſſoit dans le fauxbourg. Je les menaçai de les châtier rudement, d'eſtre revenus contre la défenſe que j'avois faite; & leur commandant abſolument de rentrer dans la ville dont j'avois fait r'ouvrir la porte, j'eſtois ſurpris de voir qu'ils n'oſoient marcher; & leur en ayant demandé la raiſon, ils me dirent qu'ils craignoient que je ne leur donnaſſe quelque coup de plat d'épée: j'en mis la pointe en terre, & m'appuyant deſſus, je leur donnai parole de ne les point fraper s'ils m'obeïſſoient; ils mirent bas les armes, & ſe jettant tous à genoux, me demandérent pardon. Cette marque de ſoûmiſſion me fit juger que je pouvois encore faire quelque choſe de plus que ce que j'avois fait, & envoyant querir par vn de mes gardes, Gennaro Griffo, je luy mandai qu'il pouvoit venir ſur ma parole, & qu'il importoit même à ſa ſeureté. Il ſe rendit auſſi-tôt auprés de moi, & le prenant de la main gauche, je tournai du coſté de cette populace, & luy dis, Vous voyez ce Gentilhomme, je l'aime & le conſidére, & l'ai pris ſous ma protection: de-ſorte que ſi pas vn de vous autres le fâche jamais, ou luy perd le reſpect, rien au monde ne m'empéchera de le faire pendre. Où ſont ces inſolens qui l'ont tantôt voulu aſſaſſiner, qu'ils s'avancent, je leur pardonne pour l'amour de luy? mais je veux qu'ils luy demandent pardon à genoux, & luy viennent baiſer les pieds. Ce qu'ils firent avec toutes les marques de repentance, & de ſoûmiſſion imaginable. Et l'embraſſant, je luy dis devant tout le monde, qu'il pouvoit demeurer en repos chez luy, puiſque je prenois ſa défenſe envers tous, & contre tous, & que ſi deſormais quelqu'vn avoit la

moindre penſée de l'offenſer, ou de luy déplaire, j'en ferois vn ſi ſevére châtiment, que cét exemple le feroit reſpecter de tout le Peuple. Il ſe retira fort reconnoiſſant de l'obligation qu'il m'avoit, & fort ſatisfait d'avoir vn ſi bon protecteur. Je remontai à cheval, & faiſant rentrer tout le monde dans la ville, par la porte de Saint Gennare, je la fis refermer, & aprés avoir fait vne autre ronde par tout le fauxbourg, y laiſſant toutes choſes tranquilles, & dans vn profond repos, je fis le tour pour m'en retourner par la porte Capoüanne.

A peine eſtois-je dans la ville, que jouïs vne allarme à vn des poſtes, où je courus en diligence. Les Eſpagnols me croyant fort occupé à remédier à la confuſion qu'ils avoient appris eſtre dans le fauxbourg des Vierges, avoient crû ſe prévaloir de mon abſence, pour entreprendre quelque choſe du coſté de Sainte Claire. Mais ils furent bien trompez dans leur attente, quand par les cris redoublez de tous les ſoldats de Vive ſon Alteſſe noſtre Duc, & noſtre Défenſeur, ils furent aſſurez de ma préſence; ce qui les obligea de ſe retirer ſans avoir fait le moindre feu depuis.

En arrivant chez moy, je trouvai les ſœurs & les femmes de ces miſerables que j'avois envoyé priſonniers; qui toutes échevelées, & les larmes aux yeux, me venoient demander leur grace. Cette journée m'avoit eſté trop glorieuſe, & j'en eſtois trop ſatisfait, pour eſtre en état de rien refuſer; je la leur commodai de bon cœur, & envoyai dés l'heure meſme pour les faire mettre en liberté, à condition qu'ils ſeroient vne autrefois, & plus reſpectueux, & plus ſages. Ayant l'eſprit fort ſatisfait d'vne ſi belle journée, je me retirai chez moy, pour me délaſſer de toutes les fatiques qu'elle m'avoit cauſées, & pour penſer la nuit plus en repos, à

toutes les choſes que j'avois à faire au lendemain : Ee m'attachant à établir plus de police, & plus de regle dans la ville, je pris vne maniére de vivre, que je crus néceſſaire, & que l'on trouvera eſtre aſſez raiſonnable, quoy que difficile à pratiquer à toute autre perſonne moins laborieuſe, & moins vigoureuſe que moy, qui n'y auroit pû reſiſter, à moins que d'avoir le corps auſſi bon que la Nature me l'a donné.

Dés que je me levois en m'habillant, l'on me venoit rendre compte de tout ce qui s'éſtoit paſſé la nuit à nos attaques & les gens les plus conſidérables de la ville m'informoient de tous les deſordres où il y avoit à remédier, & donnoient leurs avis ſur tout ce qu'il y auroit à faire pendant la journée. J'allois enſuite me mettre dans ma ſalle ſous vn dais ; appuyé contre vne table, donner audiance particuliére, faiſant tenir mes gardes Suiſſes en haye, pour empécher que l'on n'approchât de moy qu'vne perſonne à la fois, afin que ceux qui avoient à me parler, ne puſſent eſtre ni interrompus ni écoutez ; & tenant vn Gentilhomme à coſté de moy, je luy remettois entre les mains tous les placets qui m'avoient eſté donnez, ayant établi l'ordre de négocier par écrit, pour éviter la confuſion, & ſoulager ma memoire ; écoutant neantmoins toutes les choſes que l'on me vouloit dire, & répondant ſur le champ, à tout ce qui eſtoit de nature à le pouvoir faire. De-là je me mettois en chaiſe, pour m'en aller entendre la Meſſe, tous les Mécredis & Samedis, à Noſtre-Dame des Carmes, & les autres jours dans les Egliſes où l'on faiſoit quelque feſte particuliére, ou dans les Convents de Religieuſes, où il y avoit des perſonnet de qualité, pour avoir par leur moyen correſpondance avec leurs proches, & ſavoir d'elles tout ce que je pouvois faire pour

leur ſervice, m'acquerir leur amitié, & les engager dans mes intéreſts par les ſoins que je prenois de les obliger en toutes ſortes de rencontres. Par les chemins je faiſois arreſter ma chaiſe pour parler à tous ceux qui avoient quelque choſe à me dire. Les femmes me venoient demander des graces, que je leur accordois, ou refuſois ſans les amuſer, ſelon qu'il eſtoit raiſonnable, & m'apportant la pluſpart vne plume, & de l'ancre pour répõdre leurs requeſtes, je le faiſois tout autant qu'il eſtoit poſſible. J'avertiſſois dés le ſoir du lieu où je devois aller à la Meſſe, afin que les Dames de qualité s'y puſſent rendre, ne venant point chez moy, pour n'eſtre pas la coûtume du païs. Dés que je les avois entẽduës, je les allois aborder, pour ſavoir d'elles ce qu'elles pouvoient deſirer de moy, & les ayant écoutées toutes les vnes aprés les autres, ſur les baluſtres de l'Autel, je leur expédiois toutes les graces qu'elles prétendoient pour leurs freres, pour leurs maris, & leurs parens. A mon retour attendant que ma viande fût portée, je redonnois encore audiance à tout ce qui ſe préſentoit, & de-là je me mettois à table. Durant mon dîner je faiſois venir ma muſique, qui eſtoit des meilleures de l'Europe, pour me divertir; Elle eſtoit ſouvent interrompuë par ceux qui avoient, ou quelque avis à me donner, ou quelque choſe à me dire, ou par la ſignature des expéditions que l'on m'apportoit, qui d'ordinaire eſtoient de la hauteur de plus de quatre doits. Je demandois mes chevaux au ſortir de table, & en attendant que mes gens euſſent dîné pour m'accompagner, je paſſois ce temps-là à douner des audiances: aprés quoy, montant à cheval, je m'arreſtois à tous les coins des ruës, où je voyois du monde attroupé, pour recevoir toutes les plaintes que l'on avoit à me faire,

& m'informer de toutes leurs neceſſitez, pour y pouvoir remedier. Je faiſois de la façon le tour de toute la ville que je trouvois tapiſſée avec les acclamations, & l'encens dont j'ai déja parlé; ce qui a duré de la meſme force, iuſques au jour de ma priſon; & dés que l'on eût eû le temps d'avoir de mes portraits, j'en trouvois à tous les carrefours, ſous des dais avec des caſſolettes devant. J'allois exactemenr viſiter tous les poſtes, & y donnois les ordres néceſſaires. Aprés quoy, je ſortois de la ville, pour aller prendre l'air, & le plus ſouvent me promener au Poge réal, dont les jardins, & les eaux ſont les plus délicieuſes choſes du monde; Les autres fois je faiſois monter mes chevaux devant moy, & en montois ſouvent moy-meſme. A l'entrée de la nuit je me retirois écoutant, & entretenant par le chemin, tous ceux que je trouvois en avoir envie. En arrivant chez moy, les audiances recommençoient pour tous ceux qui ſe préſentoient pour en avoir; Et quand elles eſtoient finies, tous les Officiers des poſtes, & de tous les quartiers venoient prendre l'ordre, & demander des billets pour avoir de la poudre, que je leur donnois, ſuivant le beſoin que je reconnoiſſois qu'ils en avoient. Le ſieur Chevalier de Fourbin, en qui j'avois vne entiére confiance la leur diſtribuoit, luy ayant donné le ſoin de la garder, aprés avoir reconnû qu'Anniello de Falco, Général de l'Artillierie, en faiſoit vne trop grande diſſipation, n'ayant pas la force d'en refuſer à tous ceux qui luy en demandoient, & y ayant trouvé tant d'abus, que meſme on l'avoit quelquesfois venduë aux ennemis.

Le Corps de Ville & les Ottines ſe rendoiét tous les ſoirs chez moy, ſuivant l'ordre que je leur en avois donné, & pour lors, je conferois avec eux de tous les moyens de faire ſubſiſter le Peuple, & de luy

luy faire fournir ſuffiſamment tout ce qui eſtoit neceſſaire à la vie. Le vin que nous avions en quantité, eſtoit à ſi bas prix, que le meilleur ne revenoit pas à deux ſols le pot ; ce qui aidoit beaucoup à ſupporter au peuple le manquement des choſes qu'on avoit pas en abondance. J'avois fait publier la viande de la boucherie au rabais, ſuivant la coûtume du païs ; & l'adiudication en fut donnée pour vn prix fort modique à vn homme riche, qui avoit eſté Boucher, qui depuis plus de vingt ans, en avoit toûiours pris le parti : C eſtoit vne perſonne de laquelle le peuple avoit autrefois eû quelque ſoupçon ; mais qui eſtant fort agiſſante, fort entenduë & fort zelée pour moy, ne nous laiſſa manquer de rien, & eut tant deſſein de nous en faire venir de la campagne, que la groſſe viande ne nous a jamais coûtée plus de deux ſols la livre, le veau qui eſt en ce lieu-là des plus délicats, ne nous revenoit qu'à trois ſols, non plus que la livre de jambon, de lard & de chairs ſalées. Nous tirions de la campagne ſi grande quantité de volailles, de gibier, & de toute ſorte de chaſſe, que nous l'avions quaſi pour rien. Nous ne manquions pas de pigeons, plus délicats encore que ceux de Rome. Enfin hors le pain, qui eſtoit vn peu cher, toutes les choſes neceſſaires à la vie & à la bonne chere, eſtoient à meilleur marché qu'en lieu du monde ; Nous avions le plus beau & le meilleur poiſſon qu'on eût sû voir, qui nous coûtoit fort peu de choſe. Je tenois ſi exactement la main à la conſeruation de nos bleds, que ie reſolvois tous les ſoirs avec ces Meſſieurs, de quel poids devoit eſtre le pain, & quel prix l'on le devoit vendre, ordonnant combien le lendemain matin l'on devoit envoyer moudre le bled, & quelle quantité de farine on devoit diſtribuër aux Boulangers, ne ſe tirant rien des greniers

publics, que ſur des billets écrits & ſignez de ma main: Et pour éviter le deſordre & la confuſion, j'avois reglé combien de fours cuiroient pour la ſoldateſque, laiſſant tout le reſte pour le ſervice des Bourgeois & de la ville. Le ſoir l'on retiroit des Boulangers le prix du pain qu'ils avoient vendu, & l'on en conſervoit l'argent pour remplacer, par l'achapt d'autres bleds, ce que l'on tiroit des greniers; & l'on m'apportoit des eſſais du pain que l'on devoit debiter, pour voir s'il eſtoit du poids, & de la qualité que j'avois ordonné. Nous ne manquâmes jamais de fruits, de legumes, ni d'herbages, & ayant aſſez grande quantité de bled d'Inde, l'on en méloit dans le pain des pauvres gens, qui par ce moyen l'avoient à plus bas prix. Outre cela, les villages de la campagne, depuis que nous en fuſmes maiſtres, apportoient vendre tous les matins du pain dans la ville, de meſme que ceux de Gonneſſe en apportent à Paris. Pour l'orge, & le fourrage pour nos chevaux, nous n'en avons jamais eſté en trop grande neceſſité.

Le reglement de toutes ces choſes eſtant de la fonction du Corps de Ville, m'occupoit vne partie du ſoir avec eux; Aprés je me retirois dans ma chambre, où quelquefois me mettant au lict pour me délaſſer, j'y faiſois trouver vn des Officiers de la Chambre des Comptes, vn Conſeiller de la Vicairie Civile, ou de la Criminelle, & vne perſonne du Conſeil de ſainte Claire, pour me donner leur avis ſur la differente matiére des placets qui m'avoient eſté preſentez la journée, que je faiſois tous lire devant moy; ce qui me tenoit quelquefois deux ou trois heures; & n'en laiſſois pas-vn qui ne fût ou accordé ou refuſé, faiſant mettre le matin à la porte de ma Secretérerie,

vne liſte de tout ce qui m'avoit eſté preſenté, où chacun alloit voir, ſi ſon affaire eſtoit faite où faillie, avec tant de ponctualité, que je n'en ai jamais remis d'vn jour à l'autre. Mais pour me rafraichir durant vn ſi grand travail, nous beuvions toutes ſortes d'eaux glacées que l'on fait meilleures, & plus delicieuſes à Naples, qu'en pas-vn endroit d'Italie. Apres donnant le bon ſoir à ces Meſſieurs, je me faiſois apporter à ſouper, & retenois cependant quelques-vns de mes plus confidens, pour me divertir & m'entretenir avec eux. En ſortant de table, je me promenois par ma chambre, & me faiſois lire toutes mes dépêches que j'avois reçuës du Royaume durant la journée, ordonnant les réponſes, & faiſant faire des extraits devant moy des principaux points: l'on y travailloit toute la nuit; & dés que j'eſtois éveillé le matin, l'on m'apportoit toutes ces lettres pour les ſigner. Mais pour ce qui regardoit mes négociations avec la Nobleſſe, pour les tenir plus ſecrettes, je ne montrois à perſonne les lettres que j'en recevois, & faiſois toutes les réponſes de ma main. Il eſtoit toûjours prés de trois heures, quand je me mettois au lict; & j'ordonnois à mes Valets de chambre de me réveiller à quelque heure de la nuit que ce pût eſtre, pour parler à tous ceux qui avoient quelque choſe à me dire. Ce qui arrivoit ordinairement cinq ou ſix fois: Mais je croyois ne devoir rien négliger dans l'état où j'eſtois, eſtimant que parmi vn grand nombre de choſes inutiles, l'on en pouvoit par hazard apprendre d'importantes. Ainſi de quelque âge, qualité, ou ſexe que puſſent eſtre les gens qui me venoient demander, ils eſtoient auſſi-tôt introduits auprés de moy. Voilà la maniére, dont je me ſuis toûjours gouverné, & puis dire avec verité, qu'en cinq mois de temps, je n'ai

ce jour-là, la ville de Naples fut plus paisible & plus en repos qu'elle n'avoit jamais esté, dans le temps de la plus profonde paix : Toutes les boutiques y furent ouvertes, & garnies de toutes sortes de marchandises ; tous les commerces s'y firent avec autant d'assurance, que de liberté ; il ne s'y vola pas la moindre chose du monde ; l'on n'y voit point d'armes, & l'on n'y entendoit point de bruit; les artisans y gagnoient leur vie, du travail de leurs mains, comme auparavant les révolutions, & l'on y véqnit avec plus de douceur, & de tranquilité que l'on n'y auoit jamais fait. Cét ordre que les Espagnols n'y ont jamais pû établir, dans le temps de leur autorité la plus absoluë, & que je fis observer à l heure mesme que je leur fis savoir ma volonté, surprit tout le monde qui ne pouvoit pas s'imaginer que cela fût possible, & m'attira plus fortement l'amour & l'estime d'vn chacun.

Les choses estoient en cét état, quand les Espagnols qui recherchoient ma perte, & essayoient de me susciter tous les jours quelque nouvelle émeûte, se servirent de la personne du Duc de Turfi, qu'ils croyoient considéré parmi le Peuple, pour y ménager quelque entreprise. Il s'adressa à vn Sergent Major, nommé Alexio, & employant le crédit de l'Internonce pour luy gaigner vn Prestre, nommé Joseph Scopa, il leur fit proposer vn abouchement avec luy : dont : m'ayant rendu compte, ie ne pus pas me persuader qu'vn homme de son âge, & de son importance, fût capable de se laisser transporter à vn zéle inconsidéré pour l'Espagne, jusques au point de faire vne démarche si hazardeuse, qu elle n'auroit pas esté excusable à vn ieune homme. Ces deux personnes me dirent qu'elles estoient assurées qu'il ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous qu'elles prendroient avec luy, & qu'elles

avoient penétré qu'il avoit deſſein de leur propoſer vne entrepriſe ſur ma perſonne, & en meſme temps, de livrer aux ennemis l'entrée dans la ville; Qu'elles avoient ſi bien ioüé leur ieu, qu'elles m'aſſuroient le lendemain quatriéme de Janvier, de m'apporter ſa teſte. Je leur défendis à peine de la vie de rien entreprendre ſur ſa perſonne, dont ie ne voulois point, ſi elles ne me la livroient en parfaite ſanté. Mais ſur tout, qu'elles priſſent bien garde de ne me rien déguiſer, & de ne pas engager ma parole, pour aſſurance au Duc de Turſi, que ie croyois trop prudent pour ſe venir mettre autrement entre les mains, & ſe fier à des gens qui n'avoient aucun caractére qui les autoriſât à pouvoir donner de ſeurté. Je leur permis de prendre toutes leurs meſures, pour le lendemain aprés dîner, leur ordonnant de venir à mon lever recevoir mes ordres, & me rendre compte de tout ce qu'ils auroient ménagé. Ils s'y rendirent ponctuellement, & m'apprirent que le Duc de Turſi, avec l'Internonce, ſon petit fils le Prince d'Avelle, l'héritier de ſa Maiſon, & le Secretaire de Dom Jüan d'Auſtriche, ſe trouueroient ſur les trois heures dans l Egliſe de li Patri Luchezi, dans le fauxbourg de Chiaye; qu'ils me demandoient des gens pour pouvoir mettre en embuſcade, & qu'ils me répondoient ſur leur teſte, de me ramener deux heures aprés le petit-fils, & le grand-pére, le Secretaire de Dom Jüan d'Auſtriche, & ſa perſonne meſme, que l'on leur faiſoit eſperer qu'il ſe rendroit à cette conférence. Je leur commandai ſur tout, de prendre bien garde à ne faire aucun outrage à la perſonne de l'Internonce, qui leur devoit eſtre ſacrée, auſſi-bien qu'à moy, puiſque d'avoir le Pape, ou favorable ou contraire, dépendoit abſolument ou la ruine ou l'établiſſement de nos affaires.

L'heure eſtant venuë, & le Duc de Turſi s'y eſtant

trouvé, avec ſon petit-fils le Prince d'Avelle, âgé de dix-huit à dix-neuf ans, & Dom Proſpero Suardo Cavalier de beaucoup d'eſprit, & fort ennemi du Peuple, ils me mandérent que le Secretaire de Dom Jüan eſtoit allé querir ſon Maiſtre, que ces Meſſieurs leur faiſoient eſpérer de faire venir, afin de leur confirmer toutes les conditions avantageuſes qu'ils leurs promettoient pour le Peuple, & que ſi ie voulois me donner vn peu de patience, ils le prendroient priſonnier avec les autres. Je iugeai que les Eſpagnols ne conſentiroient pas qu'ils s'habordât ſi legérement, & que pour faire vn beaucoup ils perdroient celuy qu'ils avoient entre les mains; de-ſorte que ie leur mandai qu'ils ſe contentaſſent des perſonnes du Duc de Turſi, du Prince d'Avelle, & de Dom Proſpero Suardo, & craignant l'inſolence du Peuple, & qu'il ne ſe trouvât dans la troupe quelques-vns aſſez brutaux pour les aſſommer par les chemins, ie les enuoyai eſcorter par la Compagnie de mes gardes, fis trouver trois chaiſes pour les apporter plus commodément, & donnai ordre au Capitaine de mes gardes, de leur aller faire compliment ſur leur diſgrace, & me les faire conduire aux Carmes, où ie les attendrois. Le Duc de Turſi reçut fort mal ma civilité, plus enragé de ſon imprudence, de s'eſtre ainſi livré luy-meſme entre les mains du Peuple, que de ſa priſon; Et dit, avec aſſez d'emportement, à Auguſtin de Liéto, que s'il avoit crû qu'il eut eſté engagé dans mon ſervice, quand, avec ſes galéres, il l'avoit rencontré paſſant à Naples, dans vne felouque, qu'il auroit fait pendre à l'antenne de ſa Capitane. Et ayant fait éclairer toutes les feneſtres des ruës par où il devoit paſſer, tout le Peuple eſtant ſous les armes, l'on luy fit voir toutes les Boucheries garnies de viande en abondance, quantité de

volailles, de gibier, & de venaiſon pendant aux Boutiques, & le Marché rempli de tables couvertes de pain, comme ſi c'eût eſté ce qui reſtoit du debit de la journée; ce qui luy donna grand mal de cœur, ne voyant que miſére du coſté des Eſpagnols. Il trouva vne garde d'Infanterie devant le Conuent des Carmes où je logeois, mes gardes Suiſſes en haye ſur le degré, mes Gardes de meſme dans ma ſalle, eſtant revenus de l'accompagner; & vingt-quatre Eſtaffiers, avec chacun vn flambeau de cire blanche; mon appartement richement paré, & fort éclairé. Je le fis recevoir au bas du degré par plus de trente Gentilshommes, & cinquante Officiers; & je l'attendois dans ma ſalle avec Gennare, quelques Cavaliers, & tous les Chefs du Peuple, & les principaux Officiers des troupes. Je luy fis toutes les careſſes & honneurs poſſibles, luy offris la main pluſieurs fois, qu'il refuſoit avec vn abbatement incroyable, je le pris par la main, & le menai dans ma chambre, où nous eſtant aſſis, nous entrâmes dans vne fort grande converſation. Elle commença par vn compliment que je luy fis ſur ſon malheur, luy diſant, que ceux qui portoient vne épée, étoient ſujets à de pareils accidens, qui ne devoient ni eſtonner ni ſurprendre vne perſonne d'eſprit & de cœur comme luy; Que quelque vtilité que je puſſe tirer de ſa priſe, je ne laiſſois pas de compatir à ſon affliction, que j'eſſayerois d'addoucir par toute la courtoiſie, & tous les ſervices imaginables; Et qu'enfin je luy promettois qu'il recevroit de moy le meſme traittement que je voudrois que l'on me fît, ſi le malheur m'avoit mis à ſa place. Mais que ſi j'oſois luy dire mes ſentimens, ſans le choquer, je luy dirois que je n'aurois jamais crû, qu'vn homme de ſon âge, & de ſon experience eût eſté capable de ſe fier à vn Preſtre, & à vn ſoldat de fortune, à

la parole desquels il ne devoit pas avoir pris tant de confiance, puis qu'outre qu'ils n avoient pas assez d'honneur pour tenir celles qu'ils donneroient, ils n'avoient pas aussi assez de crédit, ni n'estoient en vn poste assez élevé pour la pouvoir garder, ni donner aucune seureté pour l'execution de leurs promesses quand ils en auroient eû l'intention, Qu'il y avoit quelques jours, qu'ils m'avoient rendu compte de ce qu ils traittoient avec luy, qu'ils n'auroient pas continué sans ma permission; Et que sans luy vouloir faire considerer l'obligation qu il m'avoit, je devois l'informer que leur premiére pensée n'avoit esté que de luy couper la teste pour me l'apporter; Que cette proposition m ayant fait de l'horreur, je leur avois défendu de rien entreprendre contre sa vie, dont la leur me répondroit; Mais que s'ils me le pouvoienr amener sans luy faire courir de fortune, j'approuvois leur dessein, & les en récompenserois, comme d'vn service signalé; & que quelque profit que mon parti pût recevoir d ôter à nos ennemis vne teste si propre à donner de bons conseils, & vne personne si capable par sa valeur, & son expérience, de leur rendre des services considérables, j'aimois mieux le souffrir, & me priver des avantages que je pouvois recevoir de sa prison, que de voir exposer pour mes intérests, à quelque peril, vn homme dont le mérite, la, naissance la vertu, & la réputation m'avoient donné tant d estime, & de venération pour luy. Il me remercia d'vn discours si obligeant, & m'avoüa qu'il reconnoissoit qu'il s'estoit bien legérement hazardé, & avoit fait le tour d'vn jeune homme; mais qu il auroit bien risqué d'avantage pour le service de son Roy, & qu'ayant à traitter avec vn Peuple leger & rebelle, il faloit de necessité se sacrifier, puisqu'il n'y avoit personne dans la ville capable de luy donner de

ſeureté que moy ſeul, à qui il n'avoit garde de s'ouvrir, le principal point de ce qu'il avoit à negocier, ne pouvant eſtre que contre moy, comme le plus dangereux ennemi de l'Eſpagne, du malheur ou proſperité duquel dépendoit ſa bonne ou mauvaiſe fortune. Vous voyez, ce luy dis-je, le ſoin particulier que le Ciel prend de ma conſervation, puiſqu'il punit ſevérement les deſſeins que l'on peut avoir contre ma perſonne. Il me dit qu'il s'en appercevoit à ſes dépens; mais que j'eſtois trop genereux, pour luy vouloir mal de tenter toutes ſortes de moyens de conſerver vne Couronne ſur la teſte d'vn Maiſtre, aux intéreſts duquel, ſon honneur, ſon devoir, & ſon inclination l'attachoient ſi puiſſamment? Qu'il me plaignoit de m'eſtre engagé dans vne entrepriſe qui ne pouvoit qu'eſtre ruineuſe à la fin, & qui devoit vraiſemblablement me coûter la perte de la reputation & de la vie; Qu'vne perſonne de ma qualité, & de mon mérite, devoit employer ſon courage, & faire les belles actions que je faiſois tous les jours, pour vn ſujet plus juſte, & plus honneſte, & pour vne meilleure cauſe: Qu'il eſtoit honteux qu'vn homme comme moy, qui devoit eſtre à la teſte des armées royales, dont le commandement ne me pouvoit manquer, quelque parti que je vouluſſe ſuivre, ou de France ou d'Eſpagne, fût venu ſe faire le Chef d'vn Peuple revolté; Que cét emploi trop indigne de moy, terniroit toute la gloire que je pourrois acquerir, quelque choſe d'extraordinaire, que je fiſſe, que je n'avois qu'à craindre, & rien du tout à eſpérer dans ce que je tentois; Que la Monarchie d'Eſpagne eſtoit ſi eſtablie, avoit tant de puiſſance, & de ſi grandes reſources, que l'on ne pourroit jamais impunément eſſayer de l'ébranler: Que ſi la ſuite de mon bonheur venoit à luy donner de l'in-

quietude, elle envoyeroit contre moy de telles forces, & de terre & de mer, que je m'en trouverois accablé; Que mon ambition auoit déja donné tant d'ombrages à la France, que je n'en devois attendre aucun ſecours; Que le départ de ſon armée navale m'en devoit avoir ſuffiſamment éclairci, qui n'avoit pas voulu me débarquer aucun ſecours, & avoit mieux aimé ne pas perdre la flotte d'Eſpagne, ce qu'elle avoit pû faire avec grande facilité, & ſans aucun péril, que de gaigner vne victoire, & faire vne ſi belle action dont j'aurois pû me ſervir pour m'eſtablir; Que l'intention de la France n'eſtant autre que de s'emparer du Royaume de Naples, elle vouloit laiſſer manquer le Peuple de toute aſſiſtance, afin que la néceſſité, & le deſeſpoir l'obligeaſſent à ſe jetter entre ſes bras; Que j'en ſerois conſideré comme ſon plus grand ennemi, mon intéreſt particulier m'engageant de m'oppoſer à ſes avantages, & ne croyant pas trouver de plus grand obſtacle qu'en ma perſonne, qu'elle eſſayeroit de perdre par toutes ſortes de voyes, comme j'avois pû reconnoiſtre par la conſpiration qu'avois ménagé contre moy l'vn de ſes Miniſtres; Que le Peuple qui m'obeiſſoit avec joye, m'abandonneroit dés que la Fortune ceſſeroit de m'eſtre favorable; Que mon bon-heur me faiſant aimer, mon malheur me rendroit odieux, & feroit mon crime: Qu'au moindre mauvais ſuccez, il m'en rendroit reſponſable: Que l'exemple du Prince de Maſſe me devoit tenir en continuëlle inquiétude: Et qu'enfin j'eſtois toûjours expoſé au poiſon, à l'aſſaſſinat, & aux ſeditions, & que connoiſſant mieux que moy leur naturel, défiant leger, cruel & turbulant, il m'aſſuroit que je ne pourrois éviter, pour récompenſe de tous les ſervices que ie leur rendois de me voir vn jour déchirer, & traîner

par les ruës : Qu'il croiroit par ce ſacrifice ſanglant, appaiſer le reſſentiment de l'Eſpagne : Qu'il y avoit des gens dans la ville aſſez éclairez, pour juger qu'il faudroit vn jour retourner ſous leur premiere domination : Que le Peuple civil, & les honneſtes gens eſtoient perſuadez de cette verité, & que les autres venant à ouvrir les yeux, recourroient à la clemence de leur Roy, & reſſentoient les effets de ſa bonté, quand ils voudroient, & dont il ſeroit volontiers la caution, & leur répondroit de ſa teſte: Que le ſoin que je prenois d'empêcher les ſaccagemens, & les brigandages me perdroit, puiſque la canaille ne trouvant plus à profiter de leur revolte, ſe laſſeroit de fatiguer ? & de porter les armes, ſans prévaloir de leurs peines, & ſeroit la premiere à recourir au pardon, ne s'imaginant pas avoir rien à craindre, eſtant vne victime indigne de la colére de ſon Maiſtre, qui n'auroit pour elle que du mépris, & s'appaiſeroit par le chaſtiment, & le ſupplice de quelques-vns de ſes Chefs : Que la Nobleſſe, ſans la reünion, de laquelle je ne pourrois jamais rien faire, ayant autant d'honneur que de naiſſance, ne ſe ſepareroit jamais de ſon devoir, & auroit pour moy vne haine eternelle, me conſidérant comme le tyran de ſa patrie, & vn Prince ambitieux qui vouloit en envahir la ſouveraineté, & qui l'empêchoit de ſe vanger ſur le menu peuple, du ſacagement de ſes maiſons, du maſſacre de ſes proches, & de tant d'outrages qu'elle en avoit reçus : Mais que l'amitié qu'il avoit toûjours euë pour feu mon pere, & celle qu'il avoit pour moy, l'obligeoient à me conjurer de prendre garde ſerieuſement à moy, eſtant plus prés de l'échafaut que du thrône : Que devant eſtre fort mal ſatisfait de l'abandon de la France, l'Eſpagne ſeule pouvoit ſatisfaire à mon ambition, ſi je voulois recourir à elle,

& qu'il me pouvoit répondre, qu'ayant assisté si puissamment ceux de ma Maison durant la Ligue, si j'avois dessein de me vanger, comme à dire le vrai, le traittement que j'avois reçu m'y convioit, l'on me me feroit des partis si avantageux, que j'aurois sujet d'estre satisfait.

Je luy repartis que de la maniére que j'avois disposé les choses les Espagnols estoient plus en péril que moy : Que je leur avois déja osté la communication de tout le Royaume, & par conséquent coupé les vivrees : Que je sçavois qu'ils en manquoient, & que nous en aurions dans peu de jours en abondance ; Que les bouraſques & les tempestes de la saison, si contraire à la navigation, leur empécheroient d'en tirer par mer ; Qu'ils avoient esté prests d'abandonner ce qu'ils tenoient de la ville, & les Châteaux mesme, pour n'avoir pas dequoy les conserver ; Qu'ils s'estoient trouvez en telle extrémité, qu'ils n'avoient que pour vingt-quatre heures de vivres, sans la galére, qui leur en avoit apporté si heureusement ; Que des miracles pareils ne se faisoient pas tous les jours ; Que s'ils avoient vne puissante armée, il sçavoit bien qu'elle estoit devenuë invtile, par le manquement de matelots & de soldats, dont ils n'avoient pas suffisamment pour l'armer, & pour garnir leurs postes ; Que leurs galéres, par sa prison, manquant de Chef, & ne s'en rencontrant point d'assez expérimenté pour remplir sa place, elles ne pourroient quasi plus servir ni se rendre considérables ; Que l'armée de France reviendroit bien-tôt ; que ses Officiers auroient des ordres si précis, qu'ils ne manqueroient pas de faire leur devoir, & ne laisseroient pas perdre, comme ils avoient fait, l'occasion de ruïner la flotte d'Espagne, ce qu'ils recouvreroient fort aisément, la trouvant encore à leur retour plus foible & plus desarmée;

Que j'avois envoyé vn Gentilhomme en France, pour y apprendre ce que de tout ce qui eſtoit arrivé, l'on ne ſavoit que confuſément, & rendre compté de toutes choſes ; Que j eſtois aſſuré de toutes ſortes de ſecours ; Que l armée ne s'eſtoit retirée qûe pour aller faire de l'eau, & joindre vn nombre conſidérable de vaiſſeaux qui s'armoient en Provence, & qu'il la reverroit bien-tôt paroître plus forte de moitié, qu'il ne l'avoit veuë la premiére fois ; Qu'elle m'amenoit force navires chargez de bleds, dont j'avois nouvelle, & des troupes, que l'on y faiſoit embarquer ; Qu'elle avoit l'ordre de me donner des munitions & des gens ; Et qu'avant qu'il fut trois ſemaines, j'aurois vn Corps fort conſidérable de François, & les meilleurs Officiers que nous euſſions dans le Royaume, pour mettre pied à terre quand je leur preſcrirois, & en tel endroit que je le jugerois à propos ; Que la Cour eſtoit trop perſuadée de mon zéle & de ma fidelité envers la Couronne, pour en prendre ombrage ; Que je n'agiſſois que ſuivant les inſtructions que j'en avois reçeuës ; Qu'elle n'avoit nulle penſée d'envahir le Royaume de Naples ; Qu'elle donneroit à ſes peuples toute ſorte d'aſſiſtance, ſans autre intéreſt que celuy de proteger ceux qui avoient recours à elle, comme elle avoit ſi glorieuſement témoigné en tant d'endroits de l'Europe ; Qu'elle ſe contentoit de voir chaſſer les Eſpagnols d'vn Royaume tyranniſé par eux depuis tant de temps ; Et qu'elle laiſſeroit à ceux du païs le choix du gouvernement qu'ils voudroient ſuivre, & celuy d'vn Maiſtre, s'ils jugeoient qu'il leur fût néceſſaire d'en avoir vn ; reconnoîtroit & appuyeroit de toutes ſes forces qui que ce fût qu'ils vouluſſent élever ſur leur Thrône ; Qu'elle ne vouloit point donner de jalouſie à l'Italie, n'ayant autre penſée que de la mettre en repos & en liberté;

Que l'abaiſſement de ſes ennemis élevoit ſuffiſamment ſa puiſſance, & qu'elle gagnoit aſſez d'avoir ligué avec elle toutes les forces de terre & de mer, qu'ils perdroient avec le Royaume de Naples, qui eſtoient les plus conſidérables qui ſe fuſſent oppoſées aux cours de ſes victoires; Que ſes galéres trouveroient peu d'oppoſition & de reſiſtance en celles d'Eſpagne, dépourveuës d'vn Chef ſi conſidérable que Monſieur le Duc de Turſi; Et que pour moy, eſtant plus obeïſſant que n'eſtoient anciennement les Bachas de Turquie, elle ne doutoit point que je n'allaſſe luy porter ma teſte, & rendre compte de mes actions au premier ordre qu'elle m'en envoyeroit; Qu'il ne faloit pas l'accuſer de la méchante conduite de l'Abbé Baſqui, des embarras qu'il m'avoit ſuſcitez, & de la conſpiration qu'il avoit faite contre ma vie; Que iamais l'on ne s'eſtoit ſervi de pareils moyens, qui faiſoient horreur à toute noſtre Nation, & que ſa généroſité n'avoit iamais pratiquez; Qu'il ſavoit mieux que moy, par quel eſprit ce galant homme avoit agi, puiſqu'il eſtoit penſionnaire d'Eſpagne, que cette verité ſeroit bien-tôt éclaircie, & que ie ſerois blâmé de ne l'avoir pas puni; ce que i'aurois fait, ſi ie n'avois pas reſpecté ſon caractére; Que la puiſſance de la Monarchie d'Eſpagne, n'eſtoit plus à craindre, comme elle avoit eſté par le paſſé; Qu'elle eſtoit épuiſée, & d'hommes & d'argent, & ne pouvoit que faire foiblement vne guerre défenſive en Flandres, en Catalogne, & dans l'Eſtat de Milan; Qu'elle apprendroit bien-tôt le ſiége de Crémône, par la déclaration en noſtre faveur de Monſieur le Duc de Modéne, & que l'attaquant vigoureuſement, comme je faiſois dans ce païs, elle ſeroit hors d'état d'y reſiſter; Que j'eſtois déja le maiſtre de la campagne dans tout le Royaume, & le ſerois bien-tôt de cette ville,

& de ſes châteaux ; Que j'avois tant de forces diſperſées en differens endroits, que quand je voudrois les réünir, je mettrois plus de vingt-cinq mille hommes enſemble ; Que les ennemis n'ozant plus paroître eſtoient renfermez dans leurs forteresſes, qui ne tarderoient gueres à tomber entre mes mains, eſtant dépourveuës de toutes choſes, & n'ayant pas aſſez de monde pour leur défenſe ; Que le Peuple de Naples n'eſtoit plus ni cruel ny turbulant ; Que i'avois ſû l'appriuoiſer ; Qu'il eſtoit ſi bien diſcipliné, & en ſi bon ordre par mes ſoins, qu'au lieu d'inſolences, & de tumultes, je n'y trouuois que reſpect, & qu'obeïſſance ; Qu'il me craignoit, bien loin que je le deuſſe craindre, & que les ſervices conſidérables que je lui avois rendus, m'avoient tellement accrédité, que mon pouvoir n'eſtoit établi que ſur l'amour, & l'eſtime vniverſelle ; Que mon autorité n'eſtoit plus conteſtée de perſonne, & que l'on ne diſputoit plus dans Naples, ni il n'y avoit plus de conteſtation parmi le monde, que celle de me témoigner à l'envi plus de déférence, & de ſoûmiſſion ; Que la populace eſtoit deſaccoûtumée de ſes violences, & de ſes brigandages ; Que le Peuple civil reconnoiſſant tenir de moy, la conſervation de leurs biens, & de l'honneur de leurs familles, & qu'ils avoient plus de zéle, d'affection, & de reſpect pour moy, que les Lazares ; Et qu'enfin pour la Nobleſſe, il ne ſavoit peut-eſtre pas le fonds de leur penſée, ni ce qu'elle avoit dans le cœur, & que je voyois bien qu'il ignoroit mes intrigues, mes négeciations ſecrettes, & les meſures que j'avois priſe avec elle ; Qu'elle ne pouvoit plus tenir dans Averſe, dont la priſe ſeroit ſuivie du débandement de leurs troupes ; Que la pluſpart de ces Meſſieurs prendroient auſſi-tôt le chemin de leurs terres, ce qui donneroit aſſez d'inquiétude à l'humeur défiante

des Eſpagnols ; Et qu'aprés tout cela, je luy laiſſois à juger par tout mon diſcours, ſi j'eſtois en état d'eſperer, ou de craindre ; Que pour le thrône je n'y avois jamais aſpiré, & que pour l'échafaut je n'eſtois pas preſt d'y monter, mais bien d'y faire monter qui il me plairoit.

Il parut fort étonné de tout ce que ie luy venois de dire ; Et retournant ſur ſon ſujet, il me demanda ce que ie voulois faire de luy : Vous bien garder ; luy dis-je, & vous traitter auec toute la courtoiſie imaginable. Mais à quoy vous peut eſtre bon, vn homme de quatre-vingts ans, me répondit-il, vne rançon dans la néceſſité où vous eſtes, vous ſeroit plus profitable que ma perſonne ; Si vous voulez en traitter, je vous ferai ponctuellement compter à Génes la ſomme dont nous conviendrons. Il n'y en a point d'aſſez forte pour faire ſortir de mes mains vn homme de voſtre portée, repartis-je ; Et j'en puis tirer de ſi grands avantages, que quelque beſoin que j'aye d'argent, il ne faut pas penſer de m'en propoſer, puiſque j'eſtimerois moins vn mil'ion que de vous avoir. Il me conjura du moins d'avoir compaſſion de la ieuneſſe de ſon petit-fils, qui eſtoit le ſeul eſpoir de ſa famille, & ſon vnique héritier. Vous eſtes vn homme, luy répondis-ie, d'vne fermeté Romaine, ie n'ai reconnu de foible en vous, que celui-là, dont ie veux me prévaloir, & puiſque c'eſt vn dépoſt ſi ſacré & ſi conſidérable, ie ne veux pas m'en déſaiſir, puiſque dans l'âge où vous eſtes, s'il vous arrivoit vn accident ie perdrois tout, & ie ne pourrois profiter de voſtre priſon. Il me pria de les laiſſer aller tous deux ſur leur parole ; Ce que ie n'eus garde de luy accorder, leur préſence m'eſtant néceſſaire à mille ménagemens : Et comme i'attendois mon frere le Chevalier, en cas que dans ſon paſſage il tombaſt malheureuſement au pouvoir des

ennemis ; i'eſtois bien-aiſe d'avoir vn échange tout preſt, pour l'en retirer. Quel moyen, me dit-il donc en ſoûpirant, & les larmes aux yeux, puis-ie avoir de me voir, & mon petit-fils, en liberté ? Il n'y en a qu'vn ſeul, luy repartis-ie, que ie ne vous conſeillerois pas, & n'oſerois vous propoſer, s'il n'y avoit dans voſtre famille l'exemple d'vn des plus grands hommes de ſon ſiécle ; C'eſt de faire comme fit André Doria, qui à la veuë de Naples, paſſa avec toutes ſes galéres, du ſervice de France à celuy d'Eſpagne ; faites auiourd huy de meſme : Il creut en avoir eſté mépriſé, & vous auez plus de ſuiet de vous plaindre avec iuſtice, de vous avoir ſi légerement expoſé, pour l'intéreſt de leur Couronne. Ha ! ſe récria-t-il, que vous me connoiſſez mal, ie ſouffrirois plûtôt mille morts, que de faire vne ſemblable lâcheté ; Et quoy que i aime tendrement mon petit-fils, ie l'égorgerois de ma main, ſi ie le croyois capable d'avoir iamais vne penſée pareille, & ie luy donne dés à cette heure ma malédiction, s'il ſe ſépare en toute ſa vie, pour quelque raiſon que ce puiſſe eſtre, du ſervice du Roy mon Maiſtre. Vous m'avez forcé, luy répondis-ie, de vous donner cette douleur ; Mais ie vous ay dit franchement le ſeul prix que peut avoir la liberté de deux perſonnes ſi conſidérables.

Je me levai auſſi-tôt, & croyant qu'il avoit beſoin de ſe repoſer, ie luy voulus quitter mon appartement, qu'il ne voulut pas accepter, quelque preſſé que ie luy en fiſſe : Mais il me pria qu'il pût aller coucher dans quelque autre Convent, où il fût plus en repos, & hors du tracas de tout le peuple, & des gens de guerre, qui ne bougeoient de chez moy. Je luy envoyai auſſi-tôt appreſter le logement du Général, dans le Convent de Saint Laurens, & faiſant venir vn carroſſe pour le conduire, il fut bien-aiſe de s'al-

ler retirer. Je luy fis porter du linge par deux de mes Valets de chambre, avec ordre de demeurer à le ſervir. Je détachai, pour le garder, quinze de mes gardes avec vn Officier, & commandai à vn Gentilhomme Polonois qui eſtoit à moy, & qui parloit fort bien Italien & Eſpagnol, de demeurer auprés de luy, & de veiller continuellement ſur ſes actions, empécher qu'il ne communiquât avec perſonne, & qu'on ne luy parlât point, ſans mon ordre; Et l'Officier de mes gardes eut celuy de ſuivre ponctuellement tous ceux que luy donneroit, de ma part, ce Gentilhomme Polonois. Pour la perſonne de Dom Proſpero Suardo, ie le fis conduire à la Vicairie, où il fut reſſerré, & traitté comme les autres priſonniers, pour avoir voulu dés le ſoir meſme, négocier avec quelques gens qu'il rencontra. Le Duc de Turſi ne voulant point que ſon petit-fils ſe ſéparât d'auprés de luy, le fit coucher dans ſa chambre, quoy que ie luy en euſſe fait préparer vne autre. Mes Officiers furent auſſi-tôt pour leur porter à ſouper; Mais ce bon homme avoit le cœur ſi ſerré, qu'il ne mangea qu vn peu de fruit, & vn morceau de confitures, & bût vn verre d'eau glacée; Il ne voulut pas meſme ſe deshabiller pour ſe mettre au lict, il ne fit que ſe coucher deſſus, & paſſa la nuit ſans dormir, avec beaucoup d'inquiétude.

Le lendemain matin i'envoyai le viſiter, & apprendre des nouvelles de ſa ſanté, par le ſieur Chevalier de Fourbin, & ſavoir s'il vouloit entendre la Meſſe, & luy ordonnai, en ce cas, de l y accompagner, & luy dire que ſi l'apreſdînée il vouloit aller à la promenade, ie l'irois prendre dans mon carroſſe pour l'y mener & tâcher à le divertir du chagrin de ſa priſon. Enſuite de ce compliment, il luy préſenta de ma part douze baſſins de fruits & de confitures, qu antité de gibier, & de volailles, vn ſanglier, & d'autre

venaiſon qui m'avoit eſté enuoyée de la campagne: Je luy fis dire auſſi que s'il vouloit faire venir de ſes gens pour le ſervir, je luy en donnerois la permiſſion, auſſi-bien que d'écrire pour ſes affaires particuliéres, & que puiſqu'il eſtoit mon priſonnier, ie luy donnerois la mainlevée du revenu de toutes les terres qu'il avoit dans le Royaume, que i'avois fait ſaiſir durant le temps qu'il eſtoit les armes à la main contre moy. Il écrivit quelques lettres à Génes à ſes parens, & vne à ſon Maiſtre-d'hoſtel pour luy envoyer vn Valet de chambre, & vn Cuiſinier, que ie fis tenir auſſi-tôt aprés que ie les eus veuës. Il alla entendre la Meſſe dans l'Egliſe, où au ſortir, voyant beaucoup de peuple attroupé, il commença à leur faire vne exhortation de la fidélité qu'ils devoient avoir pour l'Eſpagne. Elle fut bien-tôt iuterrompuë par ceux qui eſtoient auprés de luy de ma part, qui le remenérent auſſi-tôt dans ſon appattement, & m'envoyérent rendre compte de ce qui s'eſtoit paſſé. Et comme ie me diſpoſois à l'aller voir, au ſortir de mon dîner; tout le peuple eſtant fort ſcandaliſé de ſon procedé, quelques-vns me demandérent ce que ie voulois aller faire chez luy, & qu'il ne meritoit pas que ie luy fiſſe cét honneur, & me donnaſſe cette peine. Ie luy renuoyai le meſme Chevalier de Fourbin, luy dire, que par ſon zéle indiſcret, il m'avoit oſté la liberté de l'aller voir, & que puiſqu'il abuſoit de celle que ie luy donnois avec tant de courtoiſie, s'il n'eſtoit plus ſage vne autre fois, il me forceroit à ne la plus continuer, & le faire reſſerrer. En effet les perſonnes qui ne m'aimoient pas, & qui ne cherchoient que les occaſions de me nuire, firent malicieuſement ſemer par le ville que ſa priſon n'avoit eſté qu'vn artifice des Eſpagnols, pour me donner le moyen de traitter avec eux ſans ſoupçon. Ce qui fut cauſe que ie ne le vis

point durant tout le temps qu'il demeura mon priſonnier.

Gennare & Vincenze d'Andrée qui ne demandoient qu'à broüiller, firent faire vne émeûte ſur le ſuiet des bruits que i'ai déia dit qu'on avoit fait courir, & dont ils eſtoient les auteurs. Il s'attroupa quelques gens pour aller au Convent de Saint Laurens luy couper la teſte : i'y courus, & ma préſence diſſipa auſſi-tôt cette ſédition. Et m'en eſtant revenu aux Carmes, Gennare me vint faire vne belle propoſition ; Qui fut que pour ſatisfaire aux ombrages que donnoit au Peuple la priſon du Duc de Turſi, qu'il croyoit concertée, il le faloit le ſacrifier à ſes défiances, auſſi-bien que le Prince d'Avelle, & Dom Proſpero Suardo, & leur faire publiquement couper la teſte dans le Marché ; Que ce ſpectacle le réioüiroit d'avantage, & luy ſeroit plus agréable, que le retour de l'armée navale de France, & le débarquement de tous les ſecours qui luy eſtoient ſi néceſſaires. Je fus ſurpris de ſa brutalité ; & ie luy répondis, que ſi ſon ignorance ne luy ſervoit d'excuſe, ie le ferois châtier, d'avoir la hardieſſe de me venir propoſer vne action ſi infame; Que s'il n'eſtoit plus raiſonnable vne autrefois, & s'aviſois iamais de me parler de choſes pareilles, que ie ne luy pardonnesois pas, & luy ferois connoître que ie n'aimois pas à répandre le ſang innocent, mais ſeulement celuy des perſonnes conuaincuës de crimes ; & que cela euſt eſté bon à faire à luy, ou à Mazanielle, qui n'agiſſoient que comme des beſtes, ſans iuſtice, & ſans raiſonnement ni diſcrétion.

Le lendemain matin, ie renvoyai le Chevalier de Fourbin faire à mon priſonnier vn compliment, & apprendre des nouvelles de ſa ſanté, avec ordre, s'il vouloit ſe conduire avec plus de prudence qu'il n'avoit fait le iour précédent, de le mener

à la Messe. Il le promit ; mais ne pouvant s'empécher de haranguer le Peuple, il m'obligea de ne le plus laisser sortir : Et l'apresdînée ie le fis conduire au Palais du Marquis de Terracuse, que ie luy avois fait préparer & meubler fort proprement. Le Prince d'Avelle naturellement plus modéré que son grand pere, luy fit de grandes leçons sur l'indiscrétion de son zéle qui leur faisoit perdre la liberté que ie leur accordois. Le Duc de Turfi m'envoya demander la permission de voir son Maistre-d'hostel pour l'envoyer à Génes, pourquoy ie luy fis donner vn passeport, & les Officiers de ses terres, pour régler avec eux quelques affaires domestiques ; à quoy ie consentis, à condition qu'il ne leur parleroit que tout haut, & en présence du Chévalier de Fourbin, & de celuy qui le gardoit. Il me manda que le Marquis de l'Uaast son neveu luy avoit donné vn courtier pie, le plus beau qui fût dans tout le Royaume, & qui étoit dans l'vne de ses maisons : Je l'envoyai chercher, & luy fis mener, croyant qu'il en vouloit faire vn présent à Dom Jüan d'Austriche ; mais il me l'envoya, & me pria de le vouloir garder pour l'amour de luy. Je le reçus de bon cœur, quoy qu'à dire la verité, ce n'estoit que me donner vne chose qui étoit à moy, puisque quand ie donnai l'ordre de le faire venir, il avoit esté pris par des Officiers de mes trouppes qui me l'envoyoient.

Je vis venir, le sixiéme de Janvier au matin, vn Trompette des ennemis, avec vn passepors du Baron de Vuateville, pour me demander qu'il fût permis à Dom Pédro de la Molta Sarmiento, premier Maître d'hostel de Dom Jüan, de venir visiter le Duc de Turfi, & le Prince d'Avelle, de la part de son Maître, qui avoit autant d'amitié pour le petit-fils, que d'estime pour le grand pere, que l'on luy avoit donné d'Espagne pour le conseiller, & pour l'instruire,

comme vn homme de beaucoup de confiance, & fort expérimenté. Je donnai les ordres néceſſaires pour le faire recevoir, & me le conduire ; luy faiſant voir avec ſoin, que nous ne manquions de rien, mais qu'au contraire nous avions toutes choſes en abondance. Il me fit vn remerciement de la part de ſon Maiſtre du bon traitement que ie faiſois à mes priſonniers, qu'il me prioit de continuer, dont il me ſeroit fort obligé, leurs perſonnes luy eſtant extrémement chéres. Enſuite il me fit force civilitez, & à ſon particulier, me dit en avoir beaucoup reçû à Bayonne de feu mon pere, de qui il avoit eſté toûiours depuis fort ſerviteur, lors qu'il accompagnoit le Duc d'Uzede au mariage de la Reine Mere, & de la feuë Reine d'Eſpagne. Il me demanda la permiſſion de s'aller acquitter de ſa commiſſion, que ie luy donnai, à condition de me venir revoir avant que de partir. Je le fis accompagner par le Chevalier de Fourbin, par Onoffrio Piſacani, & deux autres, des perſonnes les plus accréditées du Peuple, pour eſtre témoins de la converſation que l'on auroit dans cette viſite, qui ne ſe paſſa qu'en public & en complimens de condoleance, ſur ſon malheur, & en offres de toutes ſortes de ſervices. Eſtant enſuite revenu chez moy, ie luy parlai du bon état où nous eſtions, dont il avoit eſté témoin, & que ie le priois de rapporter fidelément. Je l'aſſurai que i'avois nouvelle du prompt retour de noſtre armée, qui feroit mieux ſon devoir que la premiére fois, en ayant les ordres bien précis, & luy faiſant entendre que ie ſavois la néceſſité qu'ils ſouffroient de leur coſté. Je luy dis que ſi ie ne croyois que ſon Maiſtre l'attribuât plûtôt à vne fanfare, qu'à vne civilité, ie luy envoyerois tous les iours de la glace, des fruits, de toutes ſortes d herbes, & du gibier, des confitures, du pain frais, de bons vins, & mille au-

tres régales délicieux. Je le renvoyai fort ſatisfait de toutes les courtoiſies qu'il avoit reçeuës de moy, dont i'appris qu'a ſon retour il s'eſtoit loüé fort hautement.

Cependant, comme il falois ranimer l'eſprit de tout le monde, abattu par la retraitte de l'armée, & par vn ſi étrange abandonnement de tous les ſecours que l'on avoit attendus; ie m'appliquai a faire quelque choſe d'extraordinaire, & ſongeai aux moyens de faire entrer des viures dans la ville, la néceſſité y augmentant, qui faiſois que tous les matins on entendoit crier en beaucoup d'endroits, Du pain, & vive Eſpagne; Mais ma perſonne diſſipoit ces diſpoſitions, que l'on voyoit à quelque ſoûleuement, & quand i'avois parlé au Peuple, il ſe récrioit auſſitôt, que puiſqu'il m'avoit vû, il ne ſe ſoucioit plus d'avoir du pain.

Par les intelligences que i'avois dans Averſe, i'appris la diviſion qui ſe mettoit parmi la Nobleſſe, dont la pluſpart ne penſoit qu'à ſe retirer, laſſez de faire la guerre à leurs dépens, & tellement épuiſez d'argent, que faute de payement, ils ne pouvoient plus retenir leurs troupes enſemble, ni les empécher de ſe débander. Il arriva meſme vn grand démêlé, entre le Comte de Converſano, & Dom Vincenſe Toutteville commandant le Corps de la Nobleſſe, qui alla ſi avant que tout le monde ſe partial ſa; & qu'à la fin ne voulant plus luy obeïr, les Eſpagnols furent contraints de luy oſter le commandement, & de laiſſer à la Nobleſſe le choix d'vn Général; ce qui n'arriva neantmoins que quelque temps aprés. Je me ſervis vtilement de tous ces deſordres; & pour donner le prétexte d abandonner Averſe, à ceux qui avoient deſſein de ſe retirer, ie donnai l'ordre au Baron de Modéne d'envoyer cinq cens mouſquetaires ſe ſaiſir de Luſciano, &

trois

trois cens de Marcianiſe, pour les enfermer, & les ſerrer plus étroitement, & par le poſte que je prenois proche du Vulturne, leur oſter la communication avec Capouë : j'envoyai auſſi cent mouſquetaires ſe ſaiſir de la Tour de Patria, lieu mémorable par la retraitte de Scipion dans ſa diſgrace: leur commandant de ſe bien retrancher dans ces trois endroits, pour n'y pouvoir pas eſtre forcez. Cette marche donna tant d'inquiétude à toute la Nobleſſe aſſemblée dans Averſe, qu'aprés vn grand conſeil, ils reſolurent de l'abandonner, & de ſe retirer à Capouë. Ce fut vn coup mortel pour les Eſpagnols, puiſque je me rendois maiſtre d'vne ville pleine de bleds ; que je leur oſtois les moyens d'en tirer par terre, & que je procurois par cette retraitte, celle de quaſi tous les Cavaliers dans leurs maiſons, & m'oſtois de deſſus les bras vn corps d'armée, le ſeul qui tint la campagne pour eux. J'en tirai de fort grands avantages par la jalouſie qu'ils prirent contre toute la Nobleſſe, n'attribuant pas tant cette action à la néceſſité, qu'aux négociations ſecrettes, & correſpondances qu'ils crûrent que j'avois ménagées ; & cette opinion m'eſtant fort profitable, je tâchai de la confirmer par toutes ſortes d'apparences.

Ce coup de miracle que le Ciel fit en ma faveur, qui m'eſtoit néceſſaire pour relever le cœur du Peuple, & le conſoler de la retraite de l'armée, m'arriva la veille des Rois. J'en reçus la nouvelle ſur les dix heures du matin, avec vne joie extréme, & vn applaudiſſement géneral de toute la ville; Elle fut accõpagnée d'vne circõſtance aſſez ſatisfaiſante pour moi, qui fut que la marche de mes troupes donna vne telle épouvante au corps d'armée que je tenois aſſiégé, quoique beaucoup plus foibles, qu'il abandonna la place dés la pointe du jour, en tel deſordre, qu'il

y laiſſa dix-neuf drapeaux & quelques cornettes, dont j'vſai fort modeſtement, ne voulant point en faire trophée dans la ville de Naples, ni les y faire apporter, non pas tant pour avoir eſté pris ſans combat, que pour eſtre des troupes particuliéres de la Nobleſſe, que je voulois favoriſer en toutes choſes, & obliger par cette modération, n'ayant pas beaucoup gagné d'en vſer autrement, & leur voulant épargner vn peu de chagrin & de honte. Ce que je trouve de plus remarquable, & qui paroiſtra plus extraordinaire, c'eſt qu'en vingt jours de temps, je me rendis maiſtre d'vne grande place, ravitaillai Naples pour quelque temps, fis diſſiper vne armée de plus de trois à quatre mille chevaux, & quaſi de pareil nombre d'infanterie, enfermée dans vne place que je ne fis que bloquer de fort loin, n'ayant que quatre mille hommes d'infanterie, dont il y en avoit plus de quinze cens deſarmez, cinq ou ſix cens chevaux de méchante cavalerie, quatre piéces de canon, & ne me mis en campagne qu'avec quatre cens livres de poudre; Et ne laiſſai pas en cét état de donner de la terreur, & mettre les Eſpagnols à deux doigts de leur perte.

J'envoyai auſſi-tôt au Baron de Modéne ordre de faire publier vn ban, portant défences, à peine de la vie, de piller aucune maiſon dans Averſe, dont les habitans nous ouvroient les portes avec tant de joye, nous ayant enuoyé avertir en diligence de la retraitte des ennemis; de faire viſiter, & dreſſer vn état de tout ce qui ſe trouveroit de bled dans la ville, & faire obſerver vne ſi bonne police, que le ſeptiéme de Janvier que je m'y rendrois au matin, je ne reçuſſe aucune plainte, ne pouvant y aller le ſixiéme, à cauſe de la venuë de Dom Pédro Sarmiento, que ie ne pouvois remettre

pour luy avoir envoyé vn paſſeport, & deſirant me trouver dans la ville, afin qu'il n'y eût point de deſordre, & que perſonne ne pût conférer avec luy.

Je donnai en meſme temps part de cette bonne nouvelle à Monſieur le Cardinal Filomarini, pour en faire chanter le *Te Deum* l'apreſdinée dans la grande Egliſe, & noſtre ioye fut celebrée par toute la ville, au ſon des cloches; le peu de poudre que nous avions ne nous permettant pas de le faire au bruit du canon, ni par des ſalves, & feux d'artifice. La nouvelle dignité que i'avois acquiſe, m'obligeant à marcher avec vn peu plus d'éclat, ie montai à cheval pour me rendre à l'Egliſe, accompagné de la Compagnie de mes gardes, de quelques Cavaliers qui s'attachoient à me faire leur cour, de tous les François qui eſtoient à ma ſuite, de tous les Officiers d'armée, Capitaines des quartiers, & gens plus conſidérables de la ville, & précédé de ma Compagnie de Suiſſes qui devant eſtre de cent, n'avoit pû eſtre encore que de cinquante, & fut la premiére fois qu'elle commença à marcher. Le *Te Deum* chanté, ie m'allai promener par toute la ville, pour me faire voir au Peuple, & luy promettre qu'avant qu'il fût trois ou quatre iours, il verroit arriver quantité de bleds dans la ville, & que ie luy ferois reſſentir des effets de mon addreſſe & de mes négociations; Qu'il nous viendroit bien-tôt de puiſſans ſecours; mais qu'ils ſeroient différez, ie les mettrois en état de les attendre avec patience, & reduirois les ennemis au point d'en avoir plus de beſoin que nous, qui nous pouvions vanter d'eſtre a préſent les maiſtres de la campagne, puiſque nous n'avions plus d'armée, qui osât y paroiſtre devant nous. Mes diſcours furent écoutez avec bien du plaiſir; La confiance & l'affection qu'on avoit pour

moy redoubla de telle ſorte, qu'il n'eût pas fait trop ſeur de venir conteſter mon autorité. Je paſſai le reſte de la journée à viſiter tous les poſtes, & le ſoir à faire des dépêches par tout le Royaume, pour me ſervir de la chaleur, que cette bonne nouvelle donneroit à tous les eſprits.

Le jour des Rois je fus averti que mes troupes avoient fait du deſordre dans Averſe, & en ayant reçu des plaintes, je promis aux habitans de m'y en aller le lendemain, de faire rendre tout ce qui auroit eſté pris, & châtier ſi exemplairement ceux qui auroient contrevenu au ban que j'avois fait, que perſonne à l'avenir n'eût plus l'inſolence d'y deſobeïr. Le lendemain matin je partis, pour me rendre de bonne heure à Averſe, où j'arrivai ſur les dix heures; Le Baron de Modéne s'en vint avec la pluſpart des Officiers au devant de moy. Il fut aſſez ſurpris de ce que je luy fis froid à ſon arrivée; Il me dit qu'il paroiſſoit que j'euſſe peu de joie du bon ſuccés d'Averſe, qui me garantiſſoit du danger où m'expoſoit l'abandonnement de l'armée navale, & mettoit mes affaires en vn état avantageux, m'accréditant, & me donnant lieu de bien eſpérer. Je luy répondis, que n'ayant à récompenſer perſonne, pour ne devoir qu'à la Fortune vn événement ſi heureux, je n'en reſſentois qu'vne joie moderée; Mais que j'avois bien de la douleur, de la deſobeïſſance de mes ſoldats, d'avoir malgré le ban que j'avois fait publier, pillé des gens qui m'avoient reçu de ſi bon cœur dans leur ville, & de la négligence de mes Officiers généraux à ne l'avoir pas empeſché, & n'en avoir pas fait de châtiment. Il me repartit que l'on n'avoit pas eu de lieu de me faire des plaintes, & qu'il n'avoit vû perſonne qui ne ſe fût tenu exactement dans le devoir; Je n'aime pas, luy dis-je, que l'on m'excuſe des

coupables; quand leur châtiment eſt néceſſaire à l'établiſſement de mon crédit, de mon honneur, & de mon autorité; je ſaurai fort bien découvrir la verité des choſes, & devant la juſtice à ceux qui me la demandent, je me ferai aimer de ceux de cette ville, & craindre des gẽs de guerre; Et par les exemples que je ferai, avant que de partir d'ici, mes ordres ſeront obſervez vne autre fois exactement dans mes troupes. Aprés quoy, j'entrai dans la ville aſſez chagrin, & m'en allai dans la grande Egliſe, pour entendre la Meſſe. Le Chapitre me vint recevoir à la porte, avec les honneurs accoûtumez, & puis l'on châta le *Te Deum*. En ſortant de l Egliſe, aprés la Meſſe, vn Preſtre ſe vint jetter à mes pieds, pour me demãder juſtice de ce qu'on avoit pillé le linge de l hôpital de l'Annonciate. Je luy dis, que ſans crainte il me nõmât ceux qui eſtoient coupables de cette action; ce qu'ayant fait, je les envoyai arréter auſſi-tôt, & faiſant faire la viſite en leur maiſon, le linge fut retrouvé, que je luy fis rendre à l heure meſme. Enſuite vne femme fort éplorée ſe préſenta devant moy, s'écriant qu'elle eſtoit ruinée, & qu'on ne luy avoit rien laiſſé de ce qu'elle avoit chez elle. Je luy promis que ſi elle reconnoiſſoit ſes voleurs, ils ſeroient châtiez à l'heure meſme. Elle m'en montra vn, qui par hazard eſtoit aſſez proche de moy, je le pris par le baudrier, & le deſarmant, je le mis entre les mains de mes gardes, & l'envoyai priſonnier: Les Chanoines s'y voulurent oppoſer, diſant que l'Égliſe devoit donner vn aſyle: Je leur répondis que ce n'eſtoit pas pour de pareilles actions; Que ſi je ſouffrois l'inſolence des gens de guerre, & que l'on contrevînt impunément à mes défenſes, je ne pourrois garentir aucune maiſon, ni meſme les Egliſes d'eſtre ſaccagées, & qu'ainſi, il faloit en reſerver les immunitez,

& leurs interceſſions pour des ſujets qui en fuſſent plus dignes, & dont la grace ne pût apporter de fâcheuſes conſéquences. De-là, je m'allai promener par toute la ville pour la voir, & ſuivant les plaintes que je reçus, je fis mettre des ſoldats priſonniers. M'en revenant à l'Eveſché, où l'on m'avoit appreſté à dîner; j'envoyai querir Bernardo Spirito Auditeur général, & luy commandai de faire dreſſer des potences dans les principaux quartiers de la ville, & vne devant la porte de l'hoſpital de l'Annonciate, & faiſant confeſſer cinq ſoldats priſonniers, au nombre deſquels la iuſtice ſe reduiſit, à les faire pendre auſſi-tôt pour l'exemple, n'eſtant pas beſoin de plus de formalité, puiſqu'ils eſtoient condamnez par le ban qu'ils avoient oüy publier. Le Baron de Modéne emmenant dîner avec luy vne partie de ceux de ma ſuite, ie luy dis de tenir la main, à ce que cette exécution fût faite avant que ie montaſſe à cheval pour m'en retourner. Il vint quantité de gens de la ville me voir diner, que ie careſſai tout autant qu'il me fut poſſible, & principalement la Nobleſſe, dont il y en a beaucoup de Maiſons, & des plus anciennes du Royaume. la coûtume d'Italie étant que les Cavaliers demeurent dans la ville. Aprés dîner, ie me fis apporter l'état de tout le bled qu'on avoit trouvé dans la ville, demandai le nom des propriétaires, & le prix qu'ils le vouloient vendre, dont eſtant convenu je défendis d'en enlever, ſinon pour la ville de Naples, ni d'en vendre à perſonne qu'à moy, promettant de le faire payer ponctuellement: Et pour celuy que les ennemis avoient aſſemblé, pour faire ſubſiſter leurs troupes, faiſant chercher dans tous les villages du voiſinage, ce qu'il y avoit de chevaux, & de mulets, j'ordonnai que dés le l'endemain, l'on en chargeât trois cens, & que l'on me les amenât à Naples.

Aprés avoir ainſi réglé toutes les choſes que l'on devoit faire; je commandai qu'on fit venir mes chevaux pour m'en retourner, & deſcendant, je trouvai ſur le degré le Baron de Modéne, qui venoit de dîner, à la teſte de beaucoup d'Officiers. Ie luy demandai, ſi l'exécution que j'avois ordonnée, eſtoit faite. Il me répondit qu'il n'en ſavoit rien, & qu'il avoit peine à faire pendre de pauvres ſoldats pour ſi peu de choſe, croyant qu'il eſtoit bon de flatter les gens de guerre, dans le beſoin que nous en avions. Surquoy je repartis bruſquement, qu'il faloit m'obeïr, plûtôt que d'avoir pour eux tant de clemence, & laiſſer leurs deſordres impunis, me conduiſant en cela par vne politique particuliére, ſur laquelle il n'avoit pas fait les meſmes refléxions que moy. Il me dit qu'il m'obeïroit toûjours en toutes choſes; Mais qu'en celle-là, il me prioit de l'en diſpenſer, & qu'il auroit de la peine à ſe reſoudre à faire châtier ces miſérables ſi legéremẽt. Comme je voulois ſatisfaire les peuples, & n'aimois pas les repliques; Ce n'eſt pas à vous, luy dis-je, à conſidérer ſi j'ai raiſon ou non; vous devez, ſans conteſter avec moy, faire ce que je vous commande, & ſi vous y manquez, je ſaurai fort bien me faire obeïr, & vous apprendre ce qui eſt du devoir de voſtre charge. Il s'y en alla vn peu touché de la rigueur avec laquelle je le traittois, ſans neantmoins ni s'en plaindre ni murmurer. Toute la ville d'Averſe me donna mille benédictions de cette ſevére juſtice que j'avois fait faire, & en reſta tout-à-fait ſatisfaite, & hors d'appréhenſion que mes troupes leur fiſſent des inſolences à l'avenir.

Enſuitte, faiſant venir le Baron de Modéne, je luy témoignai d'eſtre fâché d'en avoir vſé ſi rudement en public, mais qu'il m'y avoit forcé, en ſe prévalant trop legérement de l'amitié, & de toutes

les bontez que je luy avois toûjours témoignées; Que j'aurois reçu ſes remontrances, s'il me les eût faites en particulier ; mais que les diſcours qu'il m'avoit tenus, pouvoient donner trop d'avantage à nos ſoldats, & meſme, lieu d'en abuſer, pour eſtre faits devant le monde; Qu'vn Meſtre de Camp général devoit reprimer leur licence, & non pas l'autoriſer, comme il avoit en quelque façon paru vouloir faire ; Que les graces devoient toûjours partir du Général, & non pas des ſubalternes ; Et qu'il faloit vne autrefois être plus conſidéré, parce qu'eſtant vn peu chaud de mon naturel, je pourrois quelquefois eſtre d'humeur à ne pas paſſer les choſes ſi legérement ; Et que c'eſtoit à luy à montrer l'exemple au reſte du monde, de la déférence qu'il faloit rendre à mes volontez ; Qu'il ſavoit bien la confiance que j'avois toûjours priſe en luy, & l'affection particuliére que je luy avois fait paroître en toutes ſortes de rencontres; Qu'il devoit ſe conſerver avec plus de précaution, & ne me pas forcer malgré moy, par de ſemblables démarches à le perdre. Je luy ordonnai de tenir la main à ce qu'il ne ſe fît aucun deſordre dans Averſe, & de n'y rien innover, ſans ma participation, faire conſerver ſoigneuſement tous les bleds, ne pas ſouffrir qu'il s'en tranſportât, ſans mes ordres, qu'il pourroit recevoir deux fois le jour, auſſi-bien qu'en quatre heures de temps, mes ſentimens, ſur tous les avis qu'il me donneroit, & qu'il fît partir le lendemain à la pointe du jour les trois cens mulets, chargez de bled, que j'avois commandé qu'on m'envoyât. Aprés quoy l'ayant embraſſé, auſſi-bien que tous les Officiers de l'armée, & tous les principaux de la ville, je montai à cheval pour m'en retourner à Naples.

Cependant, comme il eſtoit bon, & d'vn temperament doux, il prit trop de créance à des gens

mal affectionnez pour moy, qui tâchérent de l'aigrir, en ſe ſervant de ſon chagrin, pour le détacher de mes intéreſts. Ils l'engagérent inſenſiblement à faire des choſes qui le perdirent, vû la délicateſſe de mon humeur, & ſans y avoir en rien contribué, quelque ſoin que je priſſe de me le conſerver, dont ſon malheur l'empécha de profiter. Il avoit auprés de luy vn Secretaire nommé Pepe Caëtane, capable de toutes ſortes de friponneries; vn Meſtre de Camp nommé Antonio de Calco, homme de ſervice, mais qui ayant appris ſon métier ſous les Eſpagnols, conſervoit toûjours de l'amitié pour eux, & quelque deſſein de les ſervir; vn Colonel de Dragons, appellé Marco Piſano, qui n'oublioit pas les inclinations de piller, & de faire des inſolences, à quoy la profeſſion de Bandit qu'il avoit fait aſſez long-temps, l'avoit accoûtumé; Andrea Rama Capitaine de cavalerie, qui conſervoit les ſentimens que les Sergens ont accoûtumé d'avoir, ce qu'il avoit eſté dans Naples avant les révolutions; & le Cavalier Michellini ſon Aide de Camp, homme d'eſprit & fort intéreſſé, qui ne penſoit qu'à me perdre, afin de faire prévaloir de ma ruine, Monſieur le Prince Thomas, dans les prétentions qu'il avoit ſur le Royaume de Naples, auquel il avoit de ſecrets & particuliers attachemens. Le pauvre Baron de Modéne mettant toute ſa confiance entre les mains de ces gens dangereux, & ne penſant qu'à ſe faire aimer, en careſſant les gens de guerre, & faiſant bonne chére à tous les Officiers, ſe trouva précipité, ſans le vouloir, & ſans s'en eſtre apperçeu, ſe laiſſant aller par trop de facilité à leurs conſeils, & leur donnant tant de main, que ſous ſon nom il ſe fit des choſes qui m'eſtoient préjudiciables, auſſi-bien qu'à tout le parti, & qui m'obligérent à les en châtier,

ſans qu'il me fût poſſible d'empécher qu'il ne ſe trouvât enveloppé dans leur malheur, quoy qu'en effet il ne fût pas coupable. L'on peut iuger de quelle maniére je fus reçû dans Naples, par l'avantage que nous apportoit la priſe d'Averſe, & par le grand ſecours que nous en pouvions tirer, ayant trouvé dedans plus de trente milles charges de bled.

Le huitiéme de Janvier, les trois cens mulets chargez de bled en arrivérent, dont la ioye fut exceſſive dans Naples, qui n'avoit plus que pour quatre ou cinq iours de vivres. Je voulus aller au devant de ce convoi, & le ramener moy-meſme dans la ville; Et revenant de Cappo de Chino, iuſques où ie m'eſtois avancé, il m'arriva vne choſe aſſez extraordinaire, & que plus de trois mille perſonnes virent avec moy. Ce fut ſur les quatre heures du ſoir, qu'il parut vne eſtoille ſur ma gauche, de la grandeur qu'eſt le corps des plus prodigieuſes cometes, qui ne paroiſſoit pas plus élevée qu'elles ont coûtume de l'eſtre; elle demeura vn quart-d'heure ſans mouvement, & tombant du Ciel avec vne viteſſe extraordinaire, traverſant pour venir ſur ma droite; s'arréta à moitié chemin au deſſus de la teſte de mon cheval, & ſe ſéparant en trois aſſez grands feux, ſe réünit environ à trente pieds de terre, & puis en achevant d'y tomber, diſparut. Ce prodige donna matiére à quantité de diſcours, mais peu de perſonnes expliquérent ce qu'il nous pouvoit ſignifier. J'appris avec chagrin que le Baron de Modéne, par le conſeil des perſonnes que j'ai déja nommées, & par vn zélé vn peu trop emporté, ſans m'en avoir donné avis, avoit chaſſé d'Averſe trente-cinq familles, ſuſpectes d'intelligence avec les ennemis, & la pluſpart de Nobleſſe, ſur les inſtances que le Peuple luy en avoit faites, qu'il croyoit important de contenter, & avoit en meſme

temps fait saisir tous leurs biens. J'eus pitié de ces malheureux, qui se vinrent jetter à mes pieds, & leur donnai leur restablissement par écrit, & signé de ma main; avec défenses au Baron de Modéne, sous peine de mon indignation, de faire jamais de semblables actions, sans ma participation, & mes ordres particuliers; luy commandant de m'envoyer les chefs d'accusation que l'on avoit donnez contre eux, avec les dénonciateurs, pour pouvoir examiner à loisir cette affaire, qui me paroissoit d'vne extréme conséquence. Ils s'en retournérent fort satisfaits de moy, & principalement d'vn ordre que j'y joignis, à tous ceux qui auroient détourné quelque chose de leurs meubles, de les rendre dans vingt-quatre heures, à peine de la vie: & leur dis, que s'il y avoit le moindre retardement à l'exécution, je m'en irois moy-mesme leur faire rendre justice, & en faire vn châtiment exemplaire. La mesme Marquise d'Attaviane, dont j'ay déja parlé, m'enuoya faire dés plaintes, que l'on luy avoit pillé sa maison, & en mesme temps, vne liste de ce qui luy avoit esté pris; Je fis pour elle le mesme commandement, & sous les mesmes peines que pour les autres, afin que l'on luy en fît raison. Elle n'y trouva pas la promtitude que je desirois, non plus que les exilez. Et supportant impatiemment ce retardement, & le Baron de Modéne allant l'entement dans cette affaire, à cause de l'intéreſt qu'avoient dans ces pilleries des Officiers, qui pour estre puissans dans nos troupes, il croyoit devoir ménager; Je luy écrivis vne lettre fulminante, par où je luy mandois, que si dans le iour mesme mes volontez n'estoient suivies, j'envoyerois Aniello Porcio que j'avois fait Auditeur général, en la place de Bernardo Spirito, en qui je n'avois pas trouvé assez de vigueur, ni assez de fermeté, pour

faire cette charge, afin d'informer de ce qui ſe ſeroit paſſé ; & que deux jours aprés j'irois en perſonne faire vn exemple de ceux qui s'en trouvoient convaincus, ſans exception ni conſidération de perſonne. Ce qui n'avoit pas eſté fait au premier ordre, ſe fit ſans delai, par le reſpect, & par la crainte de mon humeur naturellement impérieuſe, & qui ne peut ſouffrir de retardement dans l'exécution de mes volontez. Et comme je ne fus pas fort ſatisfait de cette maniére d'agir, je croy qu'on ne le fut pas tout-à-fait de moy, & qu'on eut de la peine à s'empécher d'en murmurer en ſecret, puiſque l'on m'avoit obeï, ſans oſer ſe juſtifier, ny m'alléguer de raiſons.

Peu de temps aprés, je donnay le Gouvernement de Nole, au ſieur Antonio Tonti, Gentilhomme Romain ; Il y eut aux enuirons de cette place vne eſcarmouche entre quelque corps des troupes de la Nobleſſe, & des noſtres, que j'avois fait fortifier des milices de toutes les terres voiſines, où Dom Ferrante Caraciolo, Duc de Caſtel de Sangre, Cavalier fort acrédité, & fort animé contre le Peuple, qu'il avoit toûjours traitté avec beaucoup de rigueur, fut tué, avec vn fils du Comte de Converſano, & vn du Prince d'Octayanne, de la Maiſon de Médicis ; ce qui obligea leurs gens à ſe retirer, & à ſe débander enſuite. Il nous vint encore d'Averſe en cinq ou ſix jours de temps, mille ou douze cens charges de bled ; Ce qui étonna fort les Eſpagnols, auſſi-bien que les mauvaiſes nouvelles qu'ils reçûrent de tous coſtez, que ne pouvant plus avoir de vivres de la campagne, & n'en tirant que de la mer, vne tempeſte qui dura quelques jours, empéchant la navigation de leurs galéres, & leur en faiſant échoüer vne, & trois tartanes, chargées de vivres, les avoit réduits à n'en avoir plus que pour vingt-quatre heures. Ils ſe tenoient entiérement perdus,

quand vne galére chargée de farine leur arrivant comme par miracle, les retira de cette extrémité, où ils retombérent deux autres fois. Toutes ces bonnes fortunes donnérent beaucoup de joie à tout le Peuple, & d'eſpérance de ſe voir bien-tôt en liberté.

Gennare qui ne perdoit aucune occaſion de travailer à ma perte, ayant ſû tout ce qui s'eſtoit paſſé entre le Baron de Modéne & moy, & qu'il en eſtoit ſenſiblement touché, croyant ſe pouvoir ſervir de ſon mécontentement, envoya vn Preſtre nommé Dom Carmine Caſtelli, en qui il avoit vne confiance entiére, luy offrir ſon ſervice, & luy propoſer, que s'il vouloit prendre des liaiſons avec luy, il luy donneroit à commander toutes les armes du Royaume, ſous ſon autorité, ayant réſolu de me renvoyer en France, & de reprendre le commandement; ce qu'aiſément il exécuteroit au retour de l'armée navale, s'il pouvoit s'aſſurer de nos troupes, ayant pris pour cela toutes ſes meſures avec les Miniſtres du Roy, qui eſtoient à Rome. A quoy il ne voulut pas entendre, répondant, que quand je ne ſerois pas ſatisfait de ſa conduite, il ſe retireroit chez luy, & m'envoya donner cét avis par Pepe Caëtano ſon Secretaire. Et Gennare n'ayant pû l'attirer dans ſes intereſts, tâcha de me le rendre ſuſpect, & me fit donner de faux avis, qu'ils avoient pris des meſures enſemble, & avoient des conférences ſecrettes; Ce qui fut appuyé malicieuſement par Auguſtin de Liéto, qui crut qu'aprés l'avoir ruiné auprés de moy, il auroit enſuite plus de part en ma confiance, n'ayant pas découvert cette pratique. J'entrai en quelques ſoupçons de luy, qu Aniello Porcio, Auditeur général, tâcha de fortifier autant qu'il put, ne travaillant qu'à me donner des défiances, & des jalouſies des

François, estant pensionnaire & partisan d'Espagne, comme il l'a luy mesme publié depuis ma prison, & en a esté bien récompensé.

Il nous arrivoit tous les jours beaucoup de bled d'Averse, & il nous en vint bien jusques à vingt ou vingt-cinq mille septiers. Et croyant qu'il estoit nécessaire de pourvoir à la charge d'Elû du Peuple, vacãte depuis long-temps, par la retraitte de Cicio d'Arpaya, l'élection fut faite de la personne d'Antonio Macella, homme riche, & intelligent, natif de Procita, qui se ralliant avec Vincenzo d'Andrée, & Gennare, & ayant vne correspondance secrette avec les ennemis, me causa des embarras, que j'eus assez de peine à surmonter, comme je le ferai connoître en son temps. Je fis ensuite jetter des billets parmi les ennemis, pour débander leurs troupes, offrant de donner vne pistole par teste, à tous les soldats qui se débanderoient, service à ceux qui voudroient prendre parti, & passeport aux autres qui demanderoient à se retirer. En huit jours, il en vint bien se rendre jusques à deux cens; Ils me rapportérent l'extrémité qu'ils souffroient, & vn morceau du pain qu'ils mangeoient, que je trouvai fort noir, & fort plain de terre, & enfin si mauvais, que je ne comprens pas qu'ils en puissent vivre, ne leur en estant donné que huit ou dix onces par jour. De ce nombre de rendus, il y en eut bien six-vingts, qui me demandérent de servir, je les distribuai dans tous les corps, pour les séparer, à la reserve de soixante Portugais, que je mis dans la Compagnie colonele de mon Régiment, en attendant que j'en pusse avoir vn nombre suffisant pour en former vn corps. Les Espagnols furent fort touchez d'entendre le soir dans tous nos postes, des gens qui en leur langue, les convioient à deserter, leur représentant la nécessité qu'ils souffroient, & l'abondance où

nous estions de toutes choses, & qui leur chantoient des injures. Ce que je trouvois de plus plaisant, & que quelquefois ils les appelloient rebelles du Peuple de Naples. Leur prodigieuse nécessité m'estoit confirmée tous les jours, de plus en plus, par la prise que nous faisions de six & sept à la fois de ces misérables, qui n'ayant pas figure humaine, sortoient de leurs quartiers pour aller paistre l'herbe cõme des bestes, & dont quelques-vns crevoient, aprés avoir mangé leur soûl, dés qu'ils avoient passé de nostre costé. Le débandement s'en accrut de plus en plus, & tel qu'appréhendant, que l'on ne les retînt en passant, pour fortifier la garnison de Gayette, & les autres du Royaume, je fis enfermer dans la Vicairie tous ceux qui ne vouloient pas prendre parti. Il y avoit parmi ces rendus, vn Portugais de méchante mine, mais d'assez d'esprit, qui passant par mon ordre aux ennemis; ne revenoit point sans débaucher cinq ou six de ses compagnons, & m'en amena dix-sept pour vne fois; cela luy réüssit huit ou dix voyages: mais venant à la fin à estre découvert, pour s'estre imprudemment fié à vn Sergent qui en avertit, il fut pendu; ce qui interrompit ce petit commerce, & empécha pour quelque temps la grande desertion de leurs soldats.

Ce fut en ce temps que les Espagnols se crûrent perdus, & résolurent d'abandonner les Châteaux, & se retirer dans Gayette, & les autres fortereſſes du Royaume, pour y attendre des secours d'Espagne, & des rives de Sardaigne, & de Sicile, dont il leur arriva trois tattanes chargées de bled, si à propos, qu'ils n'avoient plus que pour trois ou quatre jours de subsistance. Cette grande nécessité leur fit rechercher tous les moyens de me faire retirer de Naples, croyant que ma seule présence leur causoit tout le mal qu'ils souffroient, & que mon

adreſſe, ma vigilance, & mes négociations ſecretres, eſtoient ce qui les reduiſoit dans ce malheureux état. Vn accident qui ſurvint, & que je ménageai adroitement, redoubla les ſoupçons qu'ils avoient de la Nobleſſe. Le Duc d'Andria s'eſtant rendu auprés de Dom Jüan, & du Vice-Roy, pour leur demander congé de ſe retirer chez luy, envoya vn Preſtre de confiance, pour luy rapporter deux mille écus qu'il avoit laiſſez dans Naples, à vn de ſes amis, & quelques étoffes pour s'habiller. Il fut pris en s'en retournant avec toutes ces choſes, me fut amené, & l'on m'apporta quelques lettres, dont il eſtoit chargé. L'ayant fort queſtionné ſur la ſanté de ſon Maiſtre, je luy ordonnai de luy faire force complimens de ma part, & fis retrouver les étoffes, & tout l'argent, ſans qu'il y eût rien d'égaré, que je luy fis remettre entre les mains, & luy dis, en préſence de quelques gens, afin que la choſe ſe publiaſt, que je voulois eſtre le correſpondant de ſon Maiſtre, & de toutes les perſonnes de qualité qui auroient quelques affaires dans la ville, ou quelque choſe à en deſirer, & que perſonne ne s'acquiteroit mieux, ni de meilleur cœur que moy, de toutes leurs commiſſions, ne deſirant que de les ſervir, & prenant plus de part dans tous leurs intéreſts, que dans les miens propres. Je luy donnai deux de mes gardes, pour l'eſcorter, & le faire repaſſer du coſté des Eſpagnols, qui prirent d'étranges ſoupçons de cette maniére d'agir, s'imaginant que c'eſtoit vne ſuite de l'amitié particuliére que j'avois liée avec luy, dans la conférence que nous avions euë enſemble. Il s'en reſſentit fort mon obligé, & ne demeura gueres auprés du Vice-Roy, qui balança s'il devoit le faire arréter; ce qu'il n'oſa, appréhendant par le crédit que ſa naiſſance & ſon mérite luy donnoient dans tout le Corps de la Nobleſſe,

que ſa priſon ne fût ſuivie de ſa déclaration générale en ma faveur : mais cela demeura ſi avant dans l'eſprit de cette Nation défiante & vindicative, que ſur le ſoupçon de quelque intelligence avec moy, à mon dernier voyage, peu de jours aprés mon retour, ils le firent malheureuſement aſſaſſiner.

Vn matin, Dom Carlo Gonſaga qui ne bougeoit de chez moy à chercher de l'emploi, me vint trouver, & me demander, ſi je luy voulois donner ſeureté de me parler. Ce que luy ayant promis, il me dit qu'vn fort honneſte-homme de ſes amis, chargé de bons pouvoirs à n'eſtre pas deſavoüez, l'avoit prié de me venir ſonder, ſi je voudrois recevoir vne propoſition de la part des Eſpagnols, à condition neantmoins, que ſi je ne l'agréois pas, je ne m'informerois point de ſon nom; ce qu'il me fit jurer, & que j'obſervai religieuſement. Je voulus l'écouter pour juger par la grandeur de leurs offres, l'extrémité où ils eſtoient réduits; elle fut de me donner Final, & les places de Toſcane en ſouveraineté, avec la Principauté de Salerne, Piombin, & Portolongone, que l'on me donneroit des forces pour attaquer, outre toûtes celles que par mon crédit je pourrois aſſembler dans le Royaume de Naples, ſi je voulois me retirer: Qu'ils me feroient valoir leurs offres 300000. écus de rente; dont j'aurois toutes les cautions & ſeuretez néceſſaires; & que quād je ſerois hors de péril de m'expoſer, ils me feroient le médiateur de leur accōmodement avec le Peuple: Et que ſachant les prétentions que je pouvois avoir par ma Biſayeule, ſur le Duché de Modéne, ils m'en feroient venir l'inveſtiture de l'Empereur, feroient deſcendre vne armée d'Allemagne pour joindre à celle de l'Etat de Milan, & que dans le deſſein de ſe venger du Duc de Modéne,

ils abandonneroient toutes les affaires qu'ils avoient ailleurs, & me feroient commander de ſi grandes forces pour m'en mettre en poſſeſſion, que je n'y rencontrerois que peu d'obſtacles ; l'Italie ne pouvant pas prendre d'ombrages, que je ne m'appliquaſſe à faire valoir le droit que j'avois ſur cette Souveraineté.

Je luy répondis, en riant, qu'il m'avoit fait plaiſir de m'apprendre par ſon diſcours, que les Eſpagnols eſtoient ſi prés de leur perte; que je la pourſuivrois avec plus de chaleur ; & que quand je verrois la mienne aſſurée, je ne manquerois jamais de fidélité à la Couronne de France, n'attaquerois point ſes Alliez, & obſerverois religieuſement le ſerment que j'avois fait au Peuple de Naples, de mourir, ou de ne jamais quitter les armes que je ne l'euſſe mis en liberté : Que je ne luy voulois point de mal de la commiſſion qu'il avoit priſe, ſachant que ce n'eſtoit que par l'amitié qu'il avoit pour moy ; & qu'eſtant ennemi des Eſpagnols, comme j'en eſtois informé, qui l'avoient toûjours mal-traitté, & tenu ſi long-temps priſonnier, j'eſtois aſſuré que c'eſtoit à contre-cœur qu'il avoit pris cét emploi, & qu'il eſtoit trop homme d'honneur, pour me conſeiller de manquer à mon devoir, & trahir ceux que j'eſtois obligé de ſervir: Qu'il remerciât de ma part ſon ami de ſa bonne volonté, & luy aſſurât que je ne m'informerois jamais quel il pouvoit eſtre.

X La ville, cependant, eſtoit diviſée en ſix factions, qui m'obligeoient à me gouverner avec vne delicateſſe extréme, de peur, que m'attachant à l'vne, les autres ne ſe ralliaſſent avec nos ennemis, ce qui m'auroit infailliblement perdu. Mais je ménageai tous ces eſprits diviſez ſans découvrir mes ſentimens, & je me maintins ſi bien avec tout le monde, que je les faiſois concourir à l'éxecution de mon

entrepriſe ; ce qui n'eſtoit pas peu difficille. La premiére de ces factions eſtoit celle de Gennare, & de la canaille, qui aprés avoir eû de la haine pour les Eſpagnols, s'eſtoit ſi fort habituée aux pillages des maiſons, & à toutes ſortes d'inſolences, qu'elle ne s'en pouvoit plus paſſer. Ces gens enrageoient contre moy, de ce que par la juſtice que je faiſois faire de ſemblables actions, ils eſtoient forcez d'obſerver les défenſes que j'en avois faites, de peur d'eſtre ſevérement châtiez. Mais ils ſouhaittoient quelque deſordre, & quelque révolution, ſans ſe ſoucier de quel coſté elle pût venir, ni qui en pût profiter, pourveu qu'ils puſſent voler impunément, & faire des meurtres, eſtant ſi fort accoûtumez au ſang, qu'ils préferoient le plaiſir d'en répandre à toutes ſortes d'avantages. Ils conſervoient vne haine irréconciliable contre la Nobleſſe, & le Peuple civil, qu'ils craignoient, leur ayant fait tant d'inſultes, qu'ils n'en eſpéroient point de pardon. Je tenois bas ces ſortes de perſonnes, dont j'eſtois l'ennemi capital, croyant bien, que ſi je ſouffrois des deſordres, je ne pourrois pas long-temps me maintenir, & je les appaiſois par le ſoin que j'avois de leur faire avoir à bon marché, toutes les choſes néceſſaires à la vie.

La ſeconde, eſtoit celle qui deſiroit ſe donner à la France, dont la pluſpars eſtoient des Artiſans, s'imaginans de faire fortune avec ceux de noſtre Nation, & s'enrichir par les dépenſes en habits, & en toutes ſortes de choſes, qu'elle a accoûtumé de faire plus qu'aucune autre, & qui ne prétendans ni à charges ni à emplois, ne ſe ſoucioient pas de ſe voir ſoûmis à vne autre domination, & ſouhaitoient celle-là, plus qu'aucune autre, croyant en tirer plus de profit & d'argent. Je flattois tous ceux qui en eſtoient, & leur témoignois que je n'avois point d'autre penſée,

& ne travaillois que pour cét effet; Mais qu'il faloit conſeruer leur bonne volonté, & la bien déguiſer, pour ne pas reünir tous ceux qui eſtoient de ſentiment contraire, avec nos ennemis, qu'il faloit chaſſer premiérement; aprés quoy, il nous ſeroit fort aiſé de venir à bout de nos deſſeins.

La troiſiéme, eſtoit compoſée de Moines, de Preſtres, & de quelques autres devots, qui vouloient la réünion de la Couronne de Naples au Saint Siége. Je leur témoignois à tous, que c'eſtoit ma principale fin; Que j'eſtois d'vne Maiſon fort Catholique, tout-à-fait attachée au Pape, avec qui j'avois pris de ſecrettes meſures, & des liaiſons ſi étroites, qu'il eſtoit bien perſuadé de mes intentions; Qu'ils devoient concourir avec moy, pour chaſſer les Eſpagnols, tenir ſecrettes leurs penſées, de peur que nous n'y trouvaſſions des obſtacles, par la ligue que pourroient faire enſemble tous ceux qui en avoient de contraires, & que je leur promettois, qu'auſſi-tôt qut nous ſerions venus à bout de nos ennemis, nous nous rangerions ſous l'autorité de l'Egliſe.

La quatriéme m'eſtoit bien plus aiſée à gouverner que les autres. Car voulant vn Roy, & me témoignant avoir fait choix de ma perſonne, elle reconnoiſſoit bien la neceſſité du ſecret, & par l'amitié qu'elle avoit pour moy, elle eſtoit perſuadée de ma reconnoiſſance, ſuiuoit mes ſentimens, & n'agiſſoit que par mes ordres. Elle n'eſtoit que de perſonnes qui aſpiroient aux grandeurs, & aux charges du Royaume, chacun ſelon ſa portée, & qui ne voulant point eſtre ſoûmiſes à aucune domination étrangére, deſiroient que leur argent ne ſortît point de leur païs, & s'imaginoient que c'eſtoit le ſeul moyen de l'enrichir, & y retablir les commerces, & qu'vn Roy qu'ils auroient choiſi, par ſon

intéreſt propre, & pour celuy de ſa conſervation, n'auroit plus d'autre partie que ſon Royaume, ni de confiance, d'amour, & d'inclination que pour ſes ſujets.

La cinquiéme faction eſtoit de ceux qui deſiroient vne Republique, dont la pluſpart ignoroiét ce qu'ils vouloient, s'arrétant au ſeul nom qu'ils ne ſavoient pas meſme prononcer, s'imaginant qu'ils ne ſeroient ſujets de perſonne, & que le dernier du peuple auroit autant de crédit, & ſeroit auſſi puiſſant que le plus riche, & le plus qualifié. Je leur faiſoit entendre que ſon établiſſement eſtois ma plus forte paſſion, que je regardois cette forme de gouvernement avec amour, comme l'œuvre de mes mains, puiſque j'avois eſté le premier à le propoſer; Et que la dignité de Duc que l'on m'y avoit donnée, m'y faiſoit avoir la premiére place, la principale autorité, & tous les honneurs d'vn Souverain. Je leur faiſois conſidérer combien il faloit nous cacher d'avoir cette viſée, pour ne pas élever contre nous, tout ce qui pouvoit y eſtre contraire; & que dés que les Eſpagnols ſeroient chaſſez; à quoy il faloit employer ſa vie, & tous ſes efforts, cette forme de gouvernement s'établiroit quaſi d'elle-meſme, perſonne n'en eſtant exclus, & tout le monde y pouvant trouver ſa fortune, ſa ſeureté & ſes avantages, de quelque profeſſion & qualité qu'il pût eſtre. Ainſi chacune de ces cinq factions me croyoit de ſon parti, & changeant comme vn Cameléon, ſelon que je parlois aux vns, & aux autres, je découvrois leurs ſentimens, ſans faire paroître les miens, pour en tirer des lumiéres, & prendre de certaines meſures.

La derniére eſtoit celle qui eſtoit affectionnée aux intéreſts d'Eſpagne, par celuy qu'elle avoit

ſur les Gabelles, où eſtoit la meilleure part de ſon bien. Je luy en faiſois eſpérer la conſeruation, en cas d'vne ſubverſion d'Etat ; Et luy répréſentois, qu'eſtant plus ſuſpecte que les autres, elle devoit obſerver plus ſoigneuſement ſa conduite, ne pouvant faire de démarche qui ne fût criminelle. Elle m'eſtoit obligée de la conſeruation de ſes biens, & de l'honneur de la famille de chacun d'eux, dont je les aſſurois de prendre vn ſoin particulier, pourveu qu'ils ne fiſſent rien qui m'oſtât les moyens de les protéger. Je loüois leur zéle, & leur fidélité, & leur diſois que je les eſtimois, & aimois plus que les autres, puiſqu'ils eſtoient plus gens d'honneur. Ils veilloient ſoigneuſement à ma ſeureté, qu'ils croyoient néceſſaire à la leur ; & comme leur perte eſtoit infaillible à la moindre révolution, eſtant haïs du menu peuple ; n'eſtans pas ſuſpects aux Eſpagnols, ils m'avertiſſoient de toutes les conſpirations qui ſe tramoient contre moy, & de toutes les entrepriſes qui ſe faiſoient, craignant que je ne vinſſe à périr, & eux auſſi, ſi le ſuccés en eſtoit incertain. Et ce ſont ceux qui m'ont le plus vtilement ſervi, & que je réüniſſois inſenſiblement au quatriéme parti, puiſqu'ils eſtoient réſolus, s'ils perdoient leur ancien Maiſtre, de n'en avoir point d'autre que moy. Ainſi je tirai meſme de l'avantage de la diviſion des eſprits, gouvernant toutes ces cabales, chacune en ſon particulier, avec tant d'adreſſe, que les autres n'en prirent pas ſeulement du ſoupçon.

Cependant, comme toutes les actions de ma vie m'avoient fait paroiſtre d'amoureuſe complexion, toutes les belles de la ville, & quelques-vnes des Dames, tâchoient d'embarquer avec moy vn commerce de galanterie; les vnes ſuſcitées par les ennemis, pour avoir quelque priſe ſur moy ; les autres

par la Nobleſſe, pour reconnoiſtre ſi elle n'en avoit rien à craindre à l'avenir, la nation eſtant naturellement jalouſe, & appréhendant ſur ce ſujet, l'humeur de la noſtre ; & les autres pouſſées de leur inclination, & des conſeils de leurs parens, pour en profiter, entrant dans ma confiance, & prétendant par-là de me gouverner. Mais je fermai les yeux & les oreilles à tant de belles amorces, reconnoiſſant que pour me juſtifier du paſſé, je devois eſtre plus ſur mes gardes qu'vne autre perſonne, & veiller plus ſoigneuſement ſur toutes mes actions, qui eſtoient éclairées de tout le monde. Ma conduite a bien démenti toutes les fauſſes accuſations que l'on a voulu faire contre moy ; car j'ai refuſé tous les rendez-vous que l'on m'a donnez, & meſmes de recevoir des viſites particuliéres chez moy, de perſonnes qui vouloient s'expoſer, pour me voir à toutes ſortes de riſques, & que l'on pouvoit aſſurément nommer de bonnes fortunes. Il m'arriva vne avanture qu'il n'eſt pas inutile de rapporter : mais je dois dire auparavant, que n'eſtant plus en inquiétude des tumultes populaires du Marché, je crus en devoir quitter le voiſinage, pour m'aller loger plus prés du cœur de la ville, & eſtre plus en état de courir par tout, où ma préſence ſeroit néceſſaire. Je choiſis le Palais de Dom Ferrante Caraciolo, l'vn des plus beaux de Naples, que je fis meubler magnifiquement, & où je paroiſſois avec plus de grandeur, & toute ma Cour, avec plus d'éclat. Il eſt ſcitué devant l'Egliſe de Saint Jean des Carbonnares, où eſt la ſepulture du Roy Ladiſlas, & de la Reine Jeanne ſa ſœur, qui ont fondé ce Convent, qui eſt vn des plus beaux, & des plus ſomptueux edifices d'Italie. Il y a devant ce Palais, vne place capable de mettre plus de quatre mille hommes en bataille ; C'eſt où j'ai toûjours fait depuis ma réſi-

dence. Le lendemain que j'y fus établi, eſtant allé entendre la Meſſe aux Carmes, force Dames s'y trouvérent à l'accoûtumée, & parmi elles, la fille d'vn Auocat avec ſa mére, âgée de dix-ſept ans, vne des plus belles créatures de la ville. A peine eſtois-je à genoux ſur mon drap de pied, qu'elle ſe leva, & s'en vint, en rougiſſant, me faire vne revérence de bonne grace, & me préſenter des heures couvertes de broderie, & puis ſe retira. Aprés la Meſſe, ſa mére me demanda vne grace, que je luy accotdai, en ſignant ſon placet ſur les baluſtres de l'autel. Le ſoir, ſur les dix heures, elle ſe fit porter chez moy en chaiſe, & en voyãt appeller vn de mes Valets de chambre, elle me fit dire par luy. que la perſonne qui m'avoit le matin donné des heures, eſtoit venuë pour me demander vne audiance ſecrette, comme je luy avois ordonné. Je luy mandai que mes affaires m'occupoiẽt trop pour la pouvoir entretenir à loiſir, que je la remerciois de ſa bonne volonté, la priant de me la conſerver; & de crainte qu'il ne luy arrivât quelque fâcheux accident, en s'en retournant, je la fis accompagner chez elle par deux de mes gardes. Je ne voulus point parler de cette avanture, pour ne pas faire de tort à ſa réputation, & en vſai de meſme, en beaucoup d'autres rencontres, pour ne pas perdre, par vne galanterie, qui n'auroit pas pû demeurer ſecrette, la bonne opinion que je m'eſtois acquiſe avec tant de peine, croyant que je devois donner à tout le monde vn exemple de ſageſſe, travaillant continuellement à la faire obſerver aux autres, & les tenir dans l'ordre, & dans le devoir.

Vn matin que je donnois audiance à mon ordinaire, Onofrio Pagano, Capitaine de la Piétra del Peſce, homme fort inſolent, grand ami de Gennare, & qui n'a jamais eû d'amitié pour moy, accompagné

compagné d'vn peſcheur, de meſme humeur que luy, ſon Alfiére, ſe tournant avec chagrin de tous coſtez, me dit brutalement, qu'il eſtoit étrange que l'on ne me pût parler, ſans eſtre preſſé, & écouté; Ce qui m'obligea de commander à mes gardes Suiſſes de faire faire place, & de ne laiſſer approcher perſonne, afin que les audiances fuſſent ſecrettes, & qu'elles ne fuſſent point interrõpuës; ſon Enſeigne voulut s'avancer, vn de mes Suiſſes l'en empéchant, il luy donna vn ſi grand coup de poing dans l'eſtomach, qu'il l'enuoya tomber à mes pieds. Son impudence me mit en colére, & m'en allant à luy, je luy déchargeai vn ſi grand coup de canne ſur la teſte, qu'il avoit quaſi raſe, qu'il en fut abbattu à mes pieds, tout couvert de ſang. Son Capitaine me dit d'vn ton arrogant, que mes gardes commençoient à eſtre auſſi inſolens que ceux du Vice-Roy. Je luy répondis fiérement, que je prétendois apprendre le reſpect qui m'eſtoit dû; & que l'on en rendit à mes Sûiſſes, quand ils eſtoient auprés de moy, autant que l'on en eût jamais porté au Vice-Roy de Naples: & commandant que l'on menât ſon Enſeigne en priſon, je jurai ſans remiſſion de le faire pendre; leur arrogance ſe convertit en ſoûmiſſion, & ſe jettant à genoux devant moy, ils me demanderent tous deux pardon, & la vie, pour ce miſerable, que je refuſai, & il fut conduit à la Vicairie. Comme je fus à la Meſſe, ſa femme & ſes filles échevelées me vinrent demander grace, que je feignis de ne leur pas accorder; mais ayant recours à des Dames, pour intercéder pour elles; à leurs priéres j'accordai ce que l'on me demandoit, à condition que cét homme que j'envoyai mettre en liberté en méme temps ſeroit vn autre fois plus reſpectueux; Ce qu'elles me promirent pour luy, & s'en retournérent fort contentes.

L'apresdinée, comme j'estois devant la porte de mon Palais, attendant des chevaux pour m'aller promener, l'Elû du Peuple qui ne cherchoit qu'à me faire de l'embarras, s'en vint fort échauffé, me dire qu'il ne vouloit plus exercer sa charge, puisqu'il estoit exposé à des insultes, & que mes bans estoient si mal obseruez, qu'vn Chef de Peuple du fauxbourg de Laurette, estoit venu chez luy, accompagné de trente soldats, pour luy parler d'affaires, l'avoit outragé de paroles, & que ces soldats l'avoient couché en joüe. Je luy promis de luy en faire justice, & cét homme passant à point nommé avec la mesme suite devant mon logis, je m'enquis d'où il venoit en cét équipage. Il me dit que c'estoit de chez l'Elû du Peuple. Je luy demandai, s'il n'avoit pas connoissance de la défence que j'avois faite à peine de la vie d'aller avec des soldats armez par la ville, hors l'heure de monter la garde, & principalement chez les Magistrats. Il me répondit, qu'oüy ; Mais qu'estant vn homme accrédité dans son quartier, il luy estoit libre de faire ce qu'il vouloit. Surquoy l'ayant fait desarmer & mener en prison, je me retirai dans mon logis, pour parler de quelques affaires à l'Elû du Peuple, & pour entretenir Marco Antonio Brancaccio qui arriva dans ce temps-là pour me voir. A peine estois-je entré dans ma chambre, qu'ils s'assembla force peuple tumultuairement dans la place ; Et que cent ou six vingts de leurs Chefs montérent en haut, faisant vn grand bruit dans ma salle, & criant qu'ils me vouloient voir. Je sortis, en leur demandant ce qu'ils desiroient de moy ; Ils me dirent que le Peuple ayãt sû que j'avois fait arréter vn de ses Chefs, me demandoit sa liberté. Ie leur répondis que ce n'estoit pas le moyen d'obtenir des graces de moy, que de venir de la sorte ; que ce procedé estoit bon avec Maza-

nielle, & avec Gennare ; mais que je n'eſtois ni d'humeur, ni de naiſſance à le ſouffrir, & qu'il en coûteroit la vie à leur camarade, puiſqu'ils la venoient demander de la façon ; Qu'il ne ſe faloit adreſſer à moy qu'à genoux, & par des ſupplications, quand l'on en vouloit obtenir quelque choſe. Deux ou trois plus inſolens, & plus échauffez que les autres, me dirent arrogamment que le Peuple ne vouloit pas qu'il mourût, & qu'il prendroit les armes pour en empécher l'exécution. Je mis l'épée à la main, & m'en allant au plus impudent, pour luy en donner dans le vêntre, il ſe jetta à genoux, & me demanda pardon en pleurant. Je leur dis à tous, que pour leur faire voir que je ne les craignois pas, il ſeroit pendu ſur le champ, & me tournant à vn de mes gardes, je luy commandai d'aller porter l'ordre à l'Auditeur général de le faire mener au ſupplice à l'heure meſme, & de le faire pendre au milieu du Marché, & dis à tous les mutinez, Vous eſtes cauſe de ſa mort, car je voulois luy faire grace: & aux trois qui m'avoient parû les plus échauffez; Je veux que vous aſſiſtiez à ſon ſupplice, & me répondiez qu'il n'y ait aucune ſédition ; je m'en vais monter à cheval, & ſi quand j'arriuerai, je n'ai eſté obei, & entende le moindre murmure du monde, je vous ferai tous trois, avant que revenir, attacher aux potences que j'ai fait planter dans le Marché. Ils ſe retirérent fort ſoûmis, & fort étonnez. Et peu de temps aprés, j'allai voir ce qui s'eſtoit paſſé, j'y trouvai toutes choſes paiſibles, mes ordres exécutez ; & ces trois qui avoient paru ſi animez, s'en vinrent au devant de moy, me diſant, Vous voyez comme nous vous avons obei, il n'y a pas eû le moindre bruit du monde, la choſe s'eſt fort bien paſſée. Je leur témoignai eſtre ſatisfait d'eux, & leur dis : A préſent, que vous me connoiſſez, appre-

nez vne autrefois que je me laiſſe attendrir aux priéres qui me ſont faites avec reſpect, & de bonne grace, & ſuis toûjours inexorable, quand l'on croit me forcer à faire les choſes ; retirez-vous, & vne autre fois ſoyez plus raiſonnables, & connoiſſez mieux ce que vous me devez, & que je ſai fort bien me faire rendre. Aprés j'allai viſiter toute la ville, & tous les poſtes, & retournai chez moy achever la journée, dans mes occupations ordinaires ; & je me conduiſis toûjours de ſorte, que tous les tumultes que l'on me voulut exciter, ne ſervirent qu'à me faire craindre, & à m'autoriſer toûjours de plus en plus.

Gennare, cependant, Vincenſe d'Andrée, & l'Elû du Peuple, travailloient ſecrettement à faire faire des émeûtes, croyant que ſi j'en appaiſois beaucoup, il eſtoit impoſſible qu'à la longue je ne ſuccombaſſe à quelqu'vne; & par de nouveaux bruits qu'ils faiſoient ſemer tous les jours, ils échauffoient les eſprits, & animoient la populace contre le Duc de Turſi, publioient que je ne prenois le ſoin de le conſerver, que parce qu'il m'eſtoit néceſſaire pour tenir des correſpondances ſecrettes avec les Eſpagnolss, & négocier avec eux. Il ne ſe paſſoit guéres de jours que je ne fuſſe obligé de m'en aller à ſon Palais, pour chaſſer la canaille qui s'attroupoit autour, à deſſein de luy faire quelque violence. Je me laſſai d'eſtre toûjours dans cette inquiétude; & pour mieux pourvoir à ſa ſeureté, & me mettre l'eſprit en repos ſur ſon ſujet, je le fis venir dans vne maiſon qui eſtoit au derriére de mon Palais, afin que ſi le corps-de-garde qui eſtoit devant ſa porte n'eſtoit pas ſuffiſant pour le garentir de quelque tumulte populaire, je le puſſe renforcer de la garde qui eſtoit devant mon Palais, qui avoit ordre d'y marcher au moindre bruit qu'elle enten-

droit. Vn jour que je l'envoyai visiter par le Chevalier de Fourbin, il me fit faire de grandes plaintes de ce que le Gentilhomme Polonois que j'avois mis auprés de luy, luy perdoit le respect en toutes rencontres, & vivoit avec luy fort insolemment. Ce qui m'estant confirmé par mes gardes, pour le satisfaire, & punir l'imprudence du Polonois, je le fis mettre prisonnier, & mis en sa place le Baron de la Garde, Gentilhomme Provençal, de la sagesse & vigilance duquel, luy & moy eûmes grand sujet de nous louër.

Je veux ici me justifier de l'accusation que l'on m'a faite, de ne m'estre pas prévalu, dans la nécessité où j'estois d'argent, de celuy que j'aurois pû tirer de sa rançon. Deux raisons m'en empéchérent. La prémiere, que je crûs le devoir garder pour avoir, comme j'ai déja dit, entre les mains, vn échange tout prest pour mon frere le Chevalier, en cas que ne passant pas avec tant de fortune que j'avois fait, il fût assez malheureux pour estre pris par les chemins, en me venant trouver. L'autre est, que ne m'offrant de me faire compter de l'argent qu'à Génes, j'aurois esté assez empéché à me le faire apporter, la navigation estant fort incertaine dans la saison où nous estions, & que n'ayant point de galéres, il n'y avoit point d'apparence d'hazarder vne somme si considérable sur des felouques, & que de plus, il ne vouloit point délivrer d'argent qu'il ne fût arrivé dans Génes, & qu'il estois homme à m'aposter des brigantins pour le faire reprendre par les chemins.

L'on m'a blâmé de plus, de ne l'avoir pas envoyé à Portolongone, disant que sa personne & celle de son petit-fils, eussent esté capables de me tirer des mains des Espagnols, quand je fus assez malheureux quelque temps aprés d'estre arrêté. Mes

ennemis qui n'ont perdu aucune occaſion de me nuire, ont voulu m'accuſer injuſtement, que ne voulant point avoir de dépendance de la France, je n'y prenois pas aſſez de confiance pour luy remettre des priſonniers ſi conſidérables. Ce qui n'auroit pas eſté en mon pouvoir, quand je l'aurois voulu, puis qu'il faloit de nèceſſité que j'attẽdiſſe l'arrivée des galéres de France, ne pouvant l'envoyer par terre, & le faire conduire par les Etats du Pape, & beaucoup moins l'hazarder ſur des felouques, qui auroient pû aiſément eſtre priſes par celles des ennemis, ou par leurs brigantins, & leurs galéres; outre que je ne pouvois pas me fier à des Mariniers, qui ſe pouvoient laiſſer gagner par la tentation de faire leur fortune, ou ſuivant le naturel ſanguinaire de la populace de Naples, luy auroient coupé la teſte, & à ſon petit-fils, n'en eſtant plus retenus par le reſpect de ma préſence. Toutes ces raiſons eſtant meurement conſidérées, font aſſez voir, que l'on n'a pas eû plus de ſujet de me blâmer dans cette rencontre, que dans toutes les autres, ſur leſquelles avec auſſi peu de fondement, l'on m'a voulu rendre de mauvais offices.

Les Eſpagnols ayant vû que la tentative qu'ils avoient fait faire auprés de moy, leur avoit ſi mal réüſſi, l'extrémité de leurs affaires les fit recourir à toutes ſortes de moyens, pour ſe garentir de leur perte. Ils conſultérent la Nobleſſe pour voir quels remédes ils pourroient apporter à des maux ſi preſſans; Ils envoyérent auſſi au Cardinal Filomarini pour prendre ſes avis, lequel conférant avec Vincenzo d'Andrea, fit auſſi préſenter Gennare Anneſe, & tous enſemble demeurérent d'accord; que le Peuple ayant conçu vne haine, & vne défiance fort grande du Duc d'Arcos, l'on devoit rejetter ſur luy, toutes les choſes paſſées, & ils crûrent que luy

oſtant l'autorité & la remettant entre les mains de Dom Jüan d'Auſtriche, cela produiroit quelque bon effet ; Que la conſidération de ſa qualité, & de la tendreſſe que tout le monde ſavoit qu'avoit pour luy le Roy ſon pére, feroit que l'on prendroit créance à tout ce qu'il promettoit de ſa part, que l'on eſtimeroit qu'on ne courroit pas fortune d'eſtre deſavoüé, & qu'vn jeune Prince ambitieux, qui recherchoit avec tant de ſoin d'acquerir de la réputation, ſeroit religieux obſervateur de ſa parole, & faciliteroit toutes choſes afin d'avoir l'honneur de conſerver à l'Eſpagne vne couronne que l'on tenoit déja perduë, & qu'il ſe croiroit trop heureux de la ſauver à quelques conditions que ce fût, & pour deſavantageuſes qu'elles puſſent eſtre ; Les Eſpagnols eſpérant, que ſi vne fois ils avoient deſarmé le Peuple, & fait ceſſer les ſéditions, ils ſe fortifieroient de ſorte, qu'ils rétabliroient avec le temps leur autorité, remettant toutes choſes en leur premier état, & n'obſerveroient de toutes leurs promeſſes, que ce qu'il leur plairoit, & principalement aprés la paix avec la France, que leurs Miniſtres preſſoient à Munſter de tout leur pouvoir. Et quoy que l'exécution de ce deſſein fût ſuivie peu de temps aprés, j'ai crû que les projets, & les négociations s'en faiſant, il n'y avoit point de mal d'anticiper ſur la relation de quelques jours.

La Nobleſſe ayant chargé de ménager auprés de la perſonne de Dom Jüan, toutes leurs affaires, le Prieur Gio Baptiſta Caraciolo, Chevalier de Malte, Dom Diomede Carafa, Dom Giuſeppe di Sangré, & Dom Marco Antonio de Gennaro, perſonnes d'eſprit & de crédit, & pour luy repréſenter que ne pouvant pas eſtre accuſé du deſordre du païs, ni de toutes les tyrannies que les Vice-Rois y avoient exercées, tout le monde verroit avec plaiſir l'auto-

rité entre ſes mains, que l'on s'attendoit à recevoir toutes ſortes de douceurs & de bons traittemens ſous le gouverment d'vn jeune Prince liberal, & que l'on ne pourroit croire capable d'avarice, ni de vouloir piller le païs, pour s'enrichir; Que ſa perſonne agréable & careſſante, gagneroit le cœur de tout le monde, auſſi-bien que ſa naiſſance imprimeroit toute ſorte de reſpect, & que perſonne n'appréhenderoit les reſſentimens de la colére d'vn pére, quand vn fils qui luy eſtoit ſi cher, ſeroit le médiateur de ſes affaires, & demanderoit des graces qu'il luy accorderoit avec joie, afin de le faire aimer, & autoriſer davantage; Et qu'enfin n'y ayant aucune autre voie de ſalut pour l'Eſpagne, leur ſentiment eſtoit que l'on la devoit eſſayer, afin de ramener tous les eſprits dans leur devoir; Que le Duc d'Arcos ayant eſté malheureux, ſeroit facilement crû coupable; Que jamais il ne pourroit regagner la confiance qu'il auroit vne fois perduë; Que toute l'indignation du paſſé tomberoit ayſément ſur luy, & que ſa dépoſſeſſion, quoy que concertée, paſſeroit, pour vn châtiment, qui ſatisferoit les Peuples, & calmeroit la violence de ces reſſentimens, qui s'appaiſent d'ordinaire, dés que l'on a vn ſujet ſur qui les rejetter, & qu'infailliblement ils écouteroient plus favorablement vn accord, puiſqu'au lieu de parler de châtiment, & de ſupplices; l'on ne parleroit plus que de graces, de pardons, de clemence, & de bons traittemens.

Vn matin que j'eſtois à la Meſſe aux Carmes l'on m'amena vn Preſtre, domeſtique du Cardinal Filomarini que l'on avoit pris chargé de quantité de lettres pour ſon Maiſtre, & pour d'autres, repaſſant du quartier des Eſpagnols. Il me dit qu'il avoit eſté envoyé par luy pour des affaires particuliéres, & principalement pour remédier à quelques deſordres

arrivez entre des Religieux, & qu'il venoit de trouver l'Internoncé, & luy porter quelques dépéches de Rome. Le Peuple ne ſe paya pas de ces méchantes raiſons, & commençant à s'échauffer, s'échappa iuſques à dire avec de grands cris, qu'il faloit aller égorger le Cardinal dans ſon Palais, puiſqu'il les trahiſſoit, & qu'il entretenoit commerce avec les énnemis. Je lus quelques-vnes de ces lettres, & ayant jugé que quelque avantage que je puſſe recevoir de laiſſer agir la fureur du Peuple, & me défaire d'vn ennemy ſi dangereux, les conſéquences en pourroient eſtre fâcheuſes; & que la mort d'vn Cardinal aigriſſant contre nous la Cour de Rome, nous attireroit l'indignation du Pape, & à toute la ville, des cenſures, des excommunications, & vn interdit, qui apportant vn grand deſordre dans les conſciences aſſez delicates des gens du païs, en altereroient de ſorte les eſprits, qu'il ſeroit beaucoup à craindre que les ſuites n'en fuſſent périlleuſes; Que nos ennemis s'en pourroient prévaloir, & ſe réjouïroient meſme de la perte du Cardinal, en qui ils n'avoient pas vne confiance entiére, & dont ils ne ſe ſervoient que par pure néceſſité. Je réſolus de le garentir des violences que l'on luy pouvoit faire, & d'eſſayer à me le gagner tout-à-fait, par vne obligation ſi eſſencielle. Faiſant donc ſigne de la main au Peuple, pour qu'ils euſſent à m'écouter, je leur dis: Vous ſavez, mes enfans, que Monſieur le Cardinal noſtre Archeveſque nous a toûjours aimez tendrement, comme vn vray & bon pére, Qu'il nous a donné des preuves de ſon affection en toutes ſortes de rencontres; Qu'il a toûjours deſaprouvé le tyrannique procedé des Eſpagnols, qui ne luy ayant jamais pardonné, ne taſchent qu'à le perdre, veulent en tirer le profit, & jet-

jetter ſur nous la colére & le reſſentiment du Saint Siége. Tout ceci n'eſt qu'vn de leurs artifices ordinaires, croyant, que ſans faire de refléxion nous nous laiſſerons aller d'vn emportement qui nous ruineroit entiérement : gardons-nous bien de tomber dans ce piége qu'ils nous tendent avec tant d'adreſſe, & de malice. Je connois les ſentimens pour nous de Monſieur le Cardinal, & il s'en eſt aſſez découvert avec moy, aimons-le, & conſidérons-le comme nous devons, défions-nous de la malice de nos ennemis, & faiſons tout le contraire de ce qu'ils attendent de nous: Ils veulent que nous le perdions, ne ſongeons qu'à nous le conſeruer, pour les faire enrager, & luy découvrant tout ce qu'ils entreprennent contre ſa vie, augmentons ſa haine pour eux, & ſon amitié pour nous autres. Je m'en vas l'inſtruire de tout ce qui ſe paſſe, & vous verrez, que de la conduite que je tiendrai avec luy, nous profiterons de l'amitié de Rome, & rejetterons ſur les Eſpagnols, la haine qu'ils prétendoient faire tomber ſur nous. L'affection & le reſpect ayant toûjours eſté extrémes pour luy, je les réchaufai dans le cœur de tout le monde, qui ſe récria tout d'vne voix, Nous le reconnoiſſons pour noſtre pére, & les ennemis ſi méchamment nous le vouloient faire aſſaſſiner, nous l'en voulons aimer davantage : Il nous a toûjours protégez, & nous n'avons jamais eû de ſujet de nous en défier ; aſſurez l'en de noſtre part, & que nous le vengerons de l horrible perfidie des Eſpagnols, auſquels, pour l'amour de luy, nous voulons faire vne guerre ſans quartier, & noſtre reſſentiment ne finira qu'avec la vie du dernier Eſpagnol qui reſtera dans le Royaume.

Laiſſant le Peuple dans le ſentiment que je leur avois inſpiré, je me mis dans vne chaiſe pour l'aller trouver, & pris avec moy toutes les lettres pour

les luy porter. Je luy envoyai vn eſtaffier l'avertir que je m'en allois chez luy, ayant vne affaire tres-importante à luy communiquer. Je le trouvai qui revenoit de dire la Meſſe; Et nous eſtant aſſis, & fait fermer ſur nous la porte de ſa chambre, de peur d'eſtre ou écoutez, ou interrompus, je luy dis: Monſieur, vous pouvez juger ſi mon amitié vous eſt vtile, puiſque ſi j'en euſſe manqué pour vous, vous ne ſeriez plus en vie: Je viens d'appaiſer le Peuple, tellement animé contre vous, que ſi par mon crédit, & mes diſcours, je ne l'euſſe adouci, il s'en venoit tumultuairement vous égorger, & vous traîner par les ruës. Vous eſtes bienheureux que l'autorité dans Naples ne ſoit plus entre les mains des Mazanielles ni des Gennares; mais dans celle d'vn homme de mon humeur, & de ma condition, qui a toute ſorte de reſpect pour le Saint Siége, de vencration pour la Pourpre, dont vous eſtes revétu, & d'eſtime & d'amitié pour voſtre perſonne, & qui ſouhaittant la voſtre avec paſſion, recherchera tous les moyens de la mériter par ſes ſervices. Ce diſcours le fit trembler, & luy fit venir les larmes aux yeux, & tranſporté de ſon appréhenſion, & de ſa reconnoiſſance, il fut ſur le point de ſe jetter à mes pieds. Vous devez, luy dis-je, vous intéreſſer à ma conſervation, puiſque tant que je vivrai, vous n'aurez jamais rien à craindre. J'ai calmé l'orage qui vous menaçoit, & je vous amenerai tantôt les principaux du Peuple vous aſſurer de l'affection, & du reſpect général de la ville pour vous. Je vous avouë que je vous ai vû ſur le point de voſtre perte, & que tout autre que moy ne l'auroit pas détournée, ſi adroitement ni ſi facilement que j'ai fait. Vn de vos gens a eſté pris chargé des lettres que je vous apporte. Je l'ai fait relâcher à l'heure meſme pour l'amour de vous; Mais il eſt bien

juſte que vous m'éclairciſſiez de vos négociations, & il ne ſeroit pas raiſonnable que je demeuraſſe en péril pour vous avoir ſauvé d'vn ſi grand. Je voy bien que ces lettres traittent d'autres choſes que d'affaires des Moines, & que ce jargon de Convent, n'eſt que pour cacher des correſpondances, & des négociations conſiderables. Ces noms de *Général*, de *Provincial* de *Prieur* & de *Procureur* ſont appliquez à des perſonnes plus relevées, & il ne s'agit point ici ni de froc, ni d intrigues de Religieux. Il ne faut point eſtre ſurpris; Mais il faut agir avec moy avec plus de franchiſe, & de confiance, puiſque je ſuis aſſez éclairé pour ne me laiſſer endormir facilement en des matiéres ſi importantes, qu'il ne s'agit pas moins que de ma réputation, de ma liberté, ou de ma vie.

Enſuitte nous limes enſemble toutes les lettres, dont je luy demandai l'explication. Aprés m'avoir long-temps amuſé par de legéres juſtifications, & de frivoles excuſes, il fut contraint, voyant que je ne prenois pas le change, de me faire vne confeſſion générale, & de m'inſtruire qu'il s'agiſſoit de la renonciation du Duc d Arcors, & de remettre l'autorité entre les mains de Dom Jüan, & que ſur ce que l'on en avoit demandé ſon ſentiment, il l'avoit donné avec franchiſe; Qu'il croyoit eſtre obligé par le caractére d'Archeveſque, d'employer tous ſes ſoins à calmer les deſordres de ſon Diocéſe; Qu'il avoit eû toûjours autant d'horreur de la tyrannie des Eſpagnols, que de la brutalité & emportement du Peuple; Qu'il avoit crû par ce moyen, que le repos ſe pouvoit rétablir, & que rejettant ſur le Duc d'Arcos toute la haine du paſſé, & luy attribuant la méchante conduite des Eſpagnols, & la violence de leur gouvernement, l'on pourroit ajoûter plus de créance aux paroles d'vn jeûne

Prince fort autoriſé de ſon pére, capable d'avoir ſes reſſentimens, & qui s'intéreſſeroit à faire valoir le pardon, & maintenir les graces qu'il promettroit; Que le Royaume de Naples ſe tenant pour perdu, il voudroit le conſerver à quelque prix que ce fût; Que l'on pourroit demander telles conditions que l'on deſireroit, que l'on ſeroit trop heureux d'accorder, pour ne pas tout perdre, en voulant avoir trop d'avantage; Que je ne le pouvois blâmer de cette conduite, que je prendrois aſſurément moy-meſme, ſi j'eſtois à ſa place: & pour ce qui me regardoit, la mienne avoit eſté ſi prudente, & ſi obligeante, que ſa premiére penſée avoit eſté de ſonger à ma ſeureté; Et qu'il eſtoit bien raiſonnable de veiller à la conſervation d'vne perſonne, à qui toute la ville, & tout le païs, devoient celle des biens des plus conſidérables, & de l'honneur de toutes les familles, puiſque du jour de mon arrivée, l'on avoit vû ceſſer les incendies, les pillages, & les meurtres, & que j'avois établi plus d'ordre & plus de repos que les Eſpagnols n'avoient pû faire dans leur plus grande proſpérité.

Je luy répondis que pour changer de gouvernement, cette nation ſi vindicative ne changeroit pas de ſentimens; Que les lions, quoy qu'aprivoiſez, eſtoient toûjours à craindre; Que l'on ne ſe fieroit non plus à Dom Jüan d'Auſtriche qu'au Duc d'Arcos; Que l'on ſavoit que les réſolutions ne venoient pas des perſonnes particuliéres; Que l'on n'agiſſoit que par les ordres des Conſeils, dont la Politique ne changeoit pas; Que les châtimens, pour eſtre differez, n'en eſtoient pas moins à redouter, puiſqu'ils ne manquoient jamais d'arriver; Que j'avois trop bien inſtruit les Napolitains de toutes ces veritez, pour qu'ils ſe laiſſaſſent

endormir, ou ſurprendre; Qu'ils ne pouvoient jamais eſtre en repos ni en ſeureté, tant qu'il reſteroit vn Eſpagnol dans le Royaume; Que l'amitié de la patrie luy devoit inſpirer les meſmes ſentimens; Que les ſervices qu'il rendoit ſeroient à l'avenir payez d'ingratitude; Que l'on ne recouroit à luy que par vne pure néceſſité; Que le crédit qu'il avoit ſur tous les eſprits luy ſeroit imputé à crime capital; Qu'il en pâtiroit quelque jour, ſans pouvoir jamais s'acquerir vne parfaite confiance, & qu'il n'éviteroit pas, aprés les démarches qu'il avoit faites, la vengeance d'vne nation irritée, cruelle, & ſanguinaire; Que je luy conſeillois de ne ſe plus mêler, comme il avoit fait juſques-ici, de toutes leurs négociations, où il ne pourroit tenir vn ſi juſte contrepoids, que l'vn ou l'autre parti eſtant mal ſatis-fait de luy, & venant à en prendre du ſoupçon ne le mît en égal péril de la vie, que je luy venois de ſauver; mais que je ne pourrois peut-eſtre pas le faire d'autres fois de meſme; Que je le conjurois de ne plus s'expoſer à vn ſi grand danger, qu'il avoit fait, mais de demeurer ſans prendre d'intéreſt, à voir ce que le Ciel reſoudroit des choſes, ne pouvant auſſi-bien s'oppoſer qu'inutilement à ſes decrets.

Il me promit de profiter de mes avis, & de ne jamais perdre la mémoire de l'obligation qu'il reconnoiſſoit m'avoir, & qu'il s'intereſſeroit toute ſa vie à ma ſeureté, & à mes avantages. Je luy répondis qu'il pouvoit fort aiſément m'en donner vne preuve convainquante, en me découvrant qui étoient ceux de la ville à qui je pouvois me fier, & dont auſſi je me devois garder. Je ne puis, me dit-il, contrevenir au ſerment que j'ai fait de garder le ſecret, & peut-eſtre auriez-vous pour ſuſpect tout ce que je vous pourrois dire. J'avouë, luy

dis-je, que c'eſt trop vous preſſer, & je ſai auſſi bien ſur qui ſe doivent arréter mes ſoupçons, & je vous ſupplie ſeulement de tout mon cœur, de prendre vne telle conduite, qu'ils ne puiſſent jamais tomber ſur vous. Il m'en donna toutes les aſſurances poſſibles; Et je me retirai, croyant avoir aſſez fait que de l'avoir empeſché par la crainte du hazard qu'il avoit couru, de maintenir à l'avenir aucun commerce ſuſpect, dont il s'abſtint au moins pour quelque temps, s il n'obſerva pas exactement ce qu'il m'avoit promis.

L'apreſdinée je luy menai les principaux du Peuple, qui l'informant du péril qu'il avoit évité, luy dirent ce que j'avois fait pour l'en tirer, & l'aſſurérent que cette rencontre n'avoit ſervi qu'à augmenter pour luy, la confiance & l amitié du Peuple, & redoubler ſa haine, & ſon reſſentiment contre les Eſpagnols; Et il reconnut de quelle maniére je ſavois tourner tous les eſprits par mon crédit & mon adreſſe.

La diſette de vivres que ſouffroiét les Eſpagnols, me fit reſoudre à leur oſter toutes ſortes de moyens d'en recevoir par terre. J'appréhendai toutefois, que le deſeſpoir ne les obligeât à faire vn effort, pour ſe rendre libre le chemin de Capouë, d'où l'on pouvoit aiſément venir juſques à Pouſſol; Mais de Pouſſol juſqu'à Naples, le village de Fuor di Grotta que je tenois, leur en coupoit le chemin. Je crus qu'ils pourroient vn jour s'en rendre les maiſtres, ſi je n'eſſayois de m'emparer de la Tour de pied de grotte, & enſuite du fauxbourg de Chiaye, qui eſtoit le ſeul de tous ceux de la ville, qui tint encore pour eux. Et pour cét effet, le dixiéme de Janvier, je m'allai promener au Convent des Camaldolis, lieu fort éleué, & dont je pouvois aiſément conſidérer tout ce fauxbourg, &

cette tour, que je prétendois faire attaquer le lendemain. La veuë de ce Convent eſt vne des plus belles du Monde; Mais ce qui m'y plut d'avantage, fut, qu'ayant obſervé ſoigneuſement les avenuës & la ſcituation de la Tour de pied de grotte, paſſage qui m'eſtoit néceſſaire pour deſcendre dans le fauxbourg, je reconnus avec plaiſir, que mon entrepriſe étoit facile pourveu que l'on la tentât avec vigueur. Et le ſoir eſtant retourné chez moy, j'envoyai chercher Jacomo Rouſſe, & luy commandai de prendre trois cens hommes de ſon Régiment, & de s'en aller attaquer la Tour de pied de grotte, qui eſt vn ancien edifice des Romains, joint à vn Convent de Religieux, & proche du tombeau de Virgile, où l'on voit vne choſe aſſez remarquable; Il eſt de marbre blanc, fait en petit dôme, ſur le haut duquel, le temps immémorial, vn laurier a pris racine dans le marbre, ſans qu'il y ait aucune terre pour le conſerver; vn vieux meſme, qui y eſtoit, eſtant mort depuis quelques années, la Nature en a repouſſé vn nouveau, ſemblant vouloir eterniſer la mémoire de ce grand homme par le prodige de ce laurier, dont les branches ont ſervi de tout temps à couronner les grands Poëtes, auſſi-bien que les victorieux.

L'attaque du Convent, & de cette Tour, fut faite vigoureuſement & ſoûtenuë de meſme, depuis les onze heures du matin, juſques à trois heures aprés midy, que la garniſon ſe voyant hors d'apparence de ſecours, & que l'on mettoit le feu à la porte, avec des faſcines poiſſées, fut contrainte de ſe rendre à diſcrétion. Il en ſortit dix Eſpagnols & vingt Napolitains, commandez par vn Capitaine Reformé. Les Eſpagnols furent conduits priſonniers dans la Vicairie, & les Napolitains prirent parti avec moy. Le lendemain, cette priſe m'ayant

facilité l'entrée du fauxbourg de Chiaye, je commandai le Sergent Major Aléxio, qui avoit pris priſonnier le Duc de Turſi, avec trois ou quatre cens hommes tirez de Vomero, & de Lantignane, & renforcé de la Compagnie de Mathéo d'Amore Chef de la Vinara, compoſée de prés de deux cens bons hommes, d'aller attaquer le Convent de Saint Leonard, où il y avoit plus de ſix-vingts hommes de garniſon, commandez par les Capitaines Joſeppe Riva, Paulo Fioretti, qui fut depuis ce fameux Bandit, qui ayant amaſſé ſept à huit mille hommes en mil ſix cens cinquante-cinq, fit trembler tout le Royaume de Naples, & donna bien de l'inquiétude aux Eſpagnols, & du Meſtre de Camp Onoffrio de Scio. Le combat y fut fort opiniâtré, & dura vn jour tout entier: Et craignant que les ennemis ne tentaſſent de la ſecourir, avec des felouques, ce poſte eſtant de la derniére importance, & la mer n'ayant pas aſſez de fond en cét endroit pour que des galéres y puiſſent aborder; je commandai douze felouques bien armées, qui repouſſant celles qui ſe préſentoient pour y apporter du ſecours, donnérent vn petit combat naval, dont l'avantage demeura tout entier de noſtre coſté. J'avois envoyé Pioné, Capitaine des Lazares, avec trente de ſes gens pour porter des faſcines & ſervir de travailleurs à ce petit ſiége, lequel commençant à mettre le feu au Convent de tous coſtez, les aſſiégez n'ayans plus d'eſpérance d'eſtre ſecourus ni de ſe pouvoir défendre davantage, furent contraints de ſe rendre à diſcrétion, & ayant eſté conduits vers moy, les ſoldats prirent parti dans mes troupes, & les Officiers demeurérent auprés de moy, en attendant que j'euſſe de l'emploi à leur donner.

Par la priſe de ce poſte conſidérable, aſſis ſur le bord de la mer, & dont la naturelle ſcituation eſt

forte & aiſée à garder, je fus le maiſtre de tout le fauxbourg de Chiaye; & les Eſpagnols tellement ſerrez, qu'ils n'eurent plus de communication par terre, avec tout le reſte du Royaume. Mes gens animez pour ce bon ſuccés avancérent juſques à la porté de Chiaye, où trouvant vne garde aſſez foible, ils la chargérent ſi rudement, qu'ils l'obligérent à ſe retirer, entrant peſle meſle avec eux. Ils eſtoient en état de pouſſer juſques au milieu de tous les quartiers des ennemis, ſi le Baron de Varteville n'y fût accouru avec vn corps aſſez conſidérable d'infanterie Eſpagnole, & d'Officiers reformez. Il s'y fit vne eſcarmouche qui dura prés de trois quarts-d'heure, l'avantage balançant tantôt d'vn coſté, tantôt d'vn autre; mais à la fin mes gens furent contraints de céder au nombre, & de ſe retirer au Convent de Saint Leonard, & au Palais de Dom Pédro de Toléde, que nous avons toûjours conſervez juſques à la fin. Ce fut vne action des plus opiniâtrées, & des plus remarquables qui ſe ſoient faites dans Naples durant tout le temps des révolutions.

Je fus le lendemain viſiter ces deux poſtes, me promener dans le jardin du Prince de Biſignane, vn des plus agréables d'Italie, pour la quantité d'orangers; & fus fort ſatisfait de l'acquiſition de ce fauxbourg, pour la grande incommodité qu'en recevoient les ennemis, & pour y trouver les plus belles & les plus délicieuſes promenades du monde. La garniſon que j'y laiſſai, établit avec les ſoldats des ennemis vn petit commerce, que l'vtilité que i'en tirois me fit autoriſer, & qui dura juſques à tant que le Baron de Varteville s'en eſtant apperçu l'interrompit, en faiſant pendre deux ou trois des ſiens. C'eſtoit de troquer des raves, & ſemblables racines contre de la poudre; les Eſpagnols dans

leur extréme miſére, nous livrant pour ce petit rafraîchiſſement, toute celle qui leur eſtoit diſtribuée pour la garde de leur poſte.

Dans ce temps vn Médecin me vint propoſer vne entrepriſe ſur celuy de Pitzo Falcone, que j'eſtime encore plus que les châteaux, puiſqu'étant vne colline élevée, eſcarpée quaſi de tous coſtez, elle commande au Château-neuf, & au Château de l'Oeuf, & peut raſer à coups de canon tout le Palais du Vice-Roy. Ce deſſein me parut fort beau; mais aprés l'avoir bien examiné, j'en trouvai l'exécution, & ſi difficile, & ſi dangereuſe, que je ne jugeai pas à propos de la tenter. Cependant le Prince de Cellamare, Achille Minutalo, & Céſaré Blanco, le premier Doyen, & les deux autres Conſeillers du Collatéral, m'envoyérent demander des ſauvegardes pour la conſervation des maiſons qu'ils avoient dans les quartiers des Eſpagnols, prévoyant que j'en ſerois bien-tôt le maiſtre, & qu'ils ne pourroient plus les défendre, ou ſeroient contraints de les abandonner, eſtant dépourveus de vivres, & leurs ſoldats tellement affoiblis par la miſére qu'ils ſouffroient, qu'ils n'avoient quaſi plus la force de faire aucune faction. Cette nouvelle me donna beaucoup de joye, m'apprenant l'extrémité où je les avois reduits, qui ſe trouva bien redoublée, quand deux jours aprés, le meſme Prince de Cellamare Génevois, fort attaché à ſon intéreſt, & craignant d'avoir mal employé ſon argent à la charge de grand Maiſtre des Poſtes du Royaume, d'vn grandiſſime revenu, m'en envoya demander la confirmation, que je luy fis eſpérer, à condition d'eſtre informé par luy & par ſes deux amis, de toutes les réſolutions qui ſe prendroient dans le Conſeil Collatéral; Et en effet, il ne s'y paſſa rien depuis que je n'en fuſſe averti ponctuellement, ſoit par eux,

ſoit par d'autres intelligences ſecrettes, que j'avois ménagées.

Le corps d'armée de la Nobleſſe, eſtant quaſi tout diſſipé, & le peu de Cavaliers reſtez enſemble dans Capouë, ne pouvant ſouffrir le commandement de Vincenzo Tuttavilla, en faiſoient des plaintes continuelles, dautant qu'ils avoient pris beaucoup d'averſion pour ſa perſonne. Le Vice-Roy donc, & le Conſeil Collatéral réſolurent de le rétirer, & de laiſſer aux Cavaliers le choix d'vn Général qui leur fût agréable, qui par ſon crédit pût empécher le débandement du reſte, & rappeller auprés de luy, vne partie de ceux qui s'eſtoient retîrez dans leurs terres. Ils demeurérent tous d'accord d'obeïr à Dom Louïs Podérico, dont la valeur & la prudence luy avoient acquis vne eſtime générale. Cette élection reçut l'approbation de tout le monde, & fit fortifier le corps de leurs troupes, qui auparavãt eſtoit quaſi réduit à rien, & n'eſtoit plus, tant en cavalerie, qu'en infanterie, qu'environ de quinze cens hommes; Il le renforça de telle façon, qu'il mit enſemble, en quinze jours de temps, environ trois mille hommes: Et les Eſpagnols luy ayant envoyé l'ordre de leur faire venir des bleds de Capouë, il refuſa d'y obeïr pour ne ſe pas dégarnir du peu qu'il en avoit, qui n'eſtoit qu'à peine ſuffiſant pour la ſubſiſtance de ſes troupes. Ce qui les obligea de faire paſſer auprés de luy le Baron de Goëſlan avec la cavalerie Bourguignone, n'ayant plus de fourages ni d'orge pour la nourriture de leurs chevaux, & voulant ſe décharger d'autãt de gens, eſtant réduits à la derniére miſére. Comme j'eſtois fort ſoigneux de me prévaloir de toutes ſortes de conjonctures, je ménageai vne intelligence avec vn Sergent & trois Soldats Eſpagnols; pour me livrer le poſte de Dom Aluine. Le traitté fut fait pour cinq

cens écus, dont je leur en fis toucher deux cens d'avance. Le jour que cette entrepriſe ſe devoit exécuter, le Sergent ſe repentant de la trahiſon qu'il faiſoit à ſa nation, ou voulant ſeul profiter de l'argent que ſes compagnons avoient partagé avec luy, alla trouver le Baron de Vatteville, & luy déclara tout ce qui s'eſtoit ménagé, aprés avoir eû l'aſſurance du pardon, & d'hériter de la dépouïlle de ſes camarades. Il ſe rendit à ce poſte le jour qu'il me devoit eſtre livré; aprés avoir fait pendre les trois coupables, & fait paroître à leur place quatre Officiers reformez, qui parlérent à vne perſonne que j'envoyai pour recõnoître s'il eſtoit aiſé d'exécuter ce qui avoit eſté tramé. Ils luy firent voir le peu de gardes qu'il y avoit, Vatteville les ayãt fait retirer, & ſe tenãt derriére, avec deux cens Officiers reformez. J'entrai en quelque ſoupçon de ce que je trouvois la choſe ſi aiſée, & tãt de négligence à la garde d'vn poſte ſi cõſidérable. I'y fis marcher les troupes à l'heure concertée, & les quatre ſoldats traverſtis ayant commencé eux-meſmes d'abattre leur retranchemẽt, je les fis obſerver par celuy qui avoit traitté de ma part avec les premiers. Il me rapporta que ce n'eſtoient pas les meſmes viſages, j'ordonnai, en arrivant, que l'on tirât ſur eux, & que par leur mort ils fuſſent punis de la tromperie qu'ils me vouloiẽt faire. Uatteville accourant à l'alarme, fut reçu de mes gens, par vne grãde ſalve, & voyant qu'ils n'avançoient pas, & qu'il eſtoit reconnu, ne penſa qu'à faire relever prõptement ſa trãchée, où il y eut vne eſcarmouche d'vne demie heure, avec peu de perte de leur coſté, mais ſans aucun avãtage conſidérable.

Vn frére lay du Convent de Sainte Marie la Nove, vn des plus importans poſtes des ennemis, me vint propoſer de me le faire ſurprẽdre, en introduiſant mes ſoldats par le Formal: c'eſt vn certain aque-

duc qui passe par dessous toutes les ruës de la ville, & porte l'eau dans toutes les maisons, & tous les Convents. I'envoyai vne personne de confiance avec luy, pour reconnoître si la chose estoit faisable; il l introduisit sans peine, & luy fit voir qu ayât la clef des eaux, il pouvoit bien y recevoir iusques à deux cens hommes, & le menant jusques au corps-de-garde des Espagnols, ils les trouva si abbatus de la faim, & si rendus & lassez de tant de continuelles fatigues, qu ils n'avoient pas la force de se soûtenir. Le malheur voulut, qu'vn vieux Religieux qui ne dormoit pas, ayant vu par hazard ce petit frére ramener vn inconnu dans les eaux du Convent, en avertit Dom Alvaro de la Torré, Lieutenant de Mestre de Camp général, qui l'ayant fait arrêter, luy fit confesser à force de tourmens tout ce qu'il avoit ménagé. Et comme il ne me vint pas trouver le lendemain, & que je fus trois jours sans avoir de ses nouvelles, je reconnus que mon affaire estoit découverte: & ayant fait diligence pour m'en éclaircir, j appris que l'on l'avoit fait mourir, & que j avois manqué vn des plus beaux coups, & des plus importans qui se put faire dans Naples.

Je me résolus de faire donner des alarmes trois ou quatre fois la nuit de tous costez, pour lasser les Espagnols, que je savois fort affoiblis, & de fatigues, & de misére: ce que je continuai toûjours depuis; ce qui les mit en état de ne se pouvoir quasi plus servir de leurs armes, & de ne plus courir aux alarmes. Ce que je faisois, pour pouvoir les surprendre vn jour, me servant de la négligence à quoy je les aurois accoutumez. Mais ne voyant rien à faire pour l'heure dans la ville, je me résolus de tenter quelque chose au dehors, & commandai Jacomo Rousso de s'en aller à Poussolo, les habitans m'ayant fait savoir que leur garnison estoit affoi-

blie, & que pour peu qu'ils fuſſent ſoûtenus, ils leur pourroient aiſément couper la gorge, & nous livrer l'entrée de leur ville, dont la priſe me facilitoit l'attaque du château de Baye, de la dérniére importance, oſtant le port à l armée d'Eſpagne; celuy de Naples eſtant ſi découvert, que les vaiſſeaux n'y peuvent tenir par vn mauvais temps. Il y marcha avec trois mille hommes, & les habitans commençans de venir aux mains, avec leur garniſon, le Marquis de Fuſcaldo à ſa veuë, entra dedans avec vn puiſſant ſecours. Ce qui obligea mes gens de ſe retirer, aprés vne legére eſcarmouche. Et voyant que les entrepriſes de guerre ne me reüſſiſſoient pas fort heureuſement, les remettant à vn autre temps; j'eus recours à l'adreſſe, & aux négociations. En effet, je fis ſonder le Gouverneur de Baye, vn vieux Eſpagnol, & fort intereſſé, qui connoiſſant le mauvais eſtat des affaires de ſa nation, preſta l'oreille à mes offres, & aprés force allées & venuës qui conſumérent bien quinze jours de temps, il convint avec moy de me rendre ſa place, moyennant douze cens piſtoles & de meſme temps je ménageai pour cent mille francs, de m'emparer de la ville & château de Gayette, où Monſieur de Fontenay avoit déja eu quelques pratiques. Et comme l'argent me manquoit pour deux entrepriſes ſi importantes, je luy en donnai avis, pour faire tenir preſtes ces deux ſommes; Mais ſoit qu'il en voulût profiter, ou qu'il crût ſes intrigues meilleures que les miennes, il ne me fit point de réponſe; & je vis évanouïr de ſi belles & ſi grandes eſpérances.

La priſe cependant des lieux les plus conſiderables de la terre de Labeur, & des confins de l'Eſtat Eccleſiaſtique, nous ouvrit le chemin de Rome, & le rendit ſi libre, que deux fois les Meſſagers y paſſé-

rent, & entre autres ils me ramenérent le Chevalier des Eſſarts, le Baron de Cauſans, les ſieurs de Beauchamp, de la Breche, autrefois Capitaine de cavalérie dans le ſervice du Pape Vrbain, de Miniére, de Graville, le Baron de Rouvrou, le Marquis de Chabans, les ſieurs de Canhéron, du Fargis, du Chalar, & ſept ou huît autres Officiers, & leurs valets. Cette liberté ne nous dura pas long-temps; Le Papone imprudemment, ſans avoir raſſemblé toutes ſes troupes, vint aux mains avec Dom Baltaſar de Capouë, Prince de la Roque Romaine, qui le défit, & reprit enſuite tous les lieux qu'il avoit occupez, à la reſerve de Fondi, & de la Tour de Sperlonga, durant qu'il s'employoit à rallier le débris de ſes gens, & reformer vn Corps avec ceux qui ne s'eſtoient pas trouuez au combat.

LES MEMOIRES DE FEV MONSIEVR LE DVC DE GVISE.

LIVRE IV.

LEs Miniſtres de Rome, & les Cardinaux de la faction d'Eſpagne ayant eſté conſultez ſur la dépoſſeſſion du Duc d'Arcos, & ſur l'établiſſement de l'authorité en la perſonne de Dom Jüan, jugeant que c'eſtoit le ſeul moyen de rétablir leurs affaires, conſeillérent qu'il ne faloit pas negliger cét expedient, que l'on devoit executer ſans remiſe, l'on commença d'y travailler ſerieuſement; Et peu de jours apres il ſe dépoüilla de la Vice-royauté; Et Dom Jüan en prit poſſeſſion, avec vn applaudiſſement general des Eſpagnols, & de tous ceux de leur parti, & l'autre ſe ſacrifiant au bien de l'Eſtat, & ſe reſolvant à ſe charger de la haine publique pour que ſon Maiſtre & ſon Roy en put tirer quelque avantage, diſpoſa toutes choſes

pour ſon départ, qui fut au vingt-ſixiéme de Janvier; les châteaux, les vaiſſeaux, & les galéres luy rendant les derniers honneurs par des ſalves d'artillerie, & de mouſqueterie, qui durerent tout le jour: le Peuple ne le ſolemniſa que par des injures & des imprécations contre luy.

Le lendemain Dom Jüan ayant reçu les complimens accoûtumez de tous les Miniſtres, de la Nobleſſe, des gens de guerre, & du Peuple qui eſtoit de ſon coſté; fit vne ſuperbe cavalcade avec l'accompagnement de tous ceux qui purent avoir des chevaux pour le ſuivre, & ſe fit voir dans tous ſes quartiers, viſita let châteaux, & tous les poſtes, dont nous fumes avertis par les ſalves de réjouïſſance, les generales acclamations, & les feux de joie qui durerent toute la nuit. Enſuite, il fit publier vn Manifeſte, rejettant toutes les violences paſſées, & tout le mauvais gouvernement, ſur l'humeur altiére, & ſur l'avarice du Duc d'Arcos, promettant au Peuple vn pardon general de ſa rebellion, la conſervation de ſes priviléges; & non ſeulement la confirmation des Capitulations qui luy avoient eſté accordées, mais vne augmentation de graces, dont il s'offroit d'eſtre la caution, & il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit ébranler ſon eſprit. Il écrivit auſſi des lettres à Monſieur le Cardinal Filomarini, à l'Elû du Peuple, à Vincenzo d'Andréa, & à beaucoup d'autres des plus autoriſez de la ville. La pluſpart m'apportérent leurs lettres toutes fermées: Mais Gennare ne me dit rien de la ſienne; Et comme il ne ſavoit pas lire, celuy à qui il s'eſtoit confié pour en apprendre le contenu, vint auſſi-tôt m'en rendre compte. Je diſſimulai quelques jours, pour voir comment il en vſeroit, & laſſé de ſon ſilence, je luy dis vn matin qu'il vint à mon lever, qu'il me faiſoit vn ſecret d'vne dépéche ſi importante qu'il

avoit reçuë ; Il me l'alla querir à l'heure meſme, & m'aſſura qu'il avoit oublié de me l'apporter plûtôt, quoy qu'il en eût eu l'intention. Je me payai de cette méchante excuſe, & l'obſervai depuis de plus prés, comme vne perſonne qui entretenoit des commerces avec les ennemis.

Deux jours aprés, vn Gentilhomme parent du Cardinal Filomarini, qui, quoy que partial pour l'Eſpagne, eſtoit de mes amis particuliers, ne ſe mêlant de rien qui pût m'eſtre contraire, & ayant tant de tendreſſe & d'amitié pour moy, qu'il m'avoit donné de fort bon avis, des deſſeins que quelques gens avoient contre ma vie, & que j'avois toûjours trouvé veritables ; m'eſtant venu faire ſa cour, me dit, que ſi je luy voulois donner la liberté de me parler, il auroit quelque choſe d'important à me faire ſavoir. Je l'écoutai, & aprés m'avoir repréſenté, qu'eſtant abandonné comme j'eſtois, il me voyoit en eſtat de me perdre ; Que le peuple prêtoit l'oreille à vn accommodement ; Que s'il avoit à ſe faire, il valoit mieux que ce fut par moy, puiſqu'autrement, s'il venoit à ſe conclure à mon inſû, la premiere condition ſeroit ma mort, ne ſe pouvant faire ſeurement, tant que je ſerois en vie ; Mais que ſi je voulois, j'en ſerois l'arbitre, & le médiateur, & y trouverois mes avantages ; Que ſi ceux qui m'avoient eſté propoſez ne flatoient pas aſſez mon ambition, qu'outre l'inveſtiture du Duché de Modéne, que l'Empereur me donneroit, l'Eſpagne me fourniroit toutes les forces néceſſaires pour m'en mettre en poſſeſſion. Il m'aſſuroit qu'il ne tenoit qu'à moy d'avoir en ſouveraineté les deux Calabres, dont toutes les places me ſeroiét remiſes entre les mains, & que j'aurois pour grand, le Pape, tout le College des Cardinaux, & tels des Princes d'Italie que je voudrois choiſir. Je refuſai la choſe foiblement,

& lui témoignai lui eſtre fort redevable de ſa bonne volonté, croyant que cette diſſimulation me feroit aiſément reconnoître toutes les cabales qu'il y avoit dans la ville,& ceux qui eſtoient portez à vn accommodement.

En effet, l'Elu du Peuple m'ayant, au bout de deux jours, dit que la diſette recommençoit dans la ville; Que le Peuple eſtoit las d'eſtre depuis tant de temps les armes à la main,ſans rien avancer;Que les ſecours de France retardant, & eſtant incertains,l'armée faiſant peut-eſtre le meſme au ſecond voyage, qu'au premier, il eſtoit à craindre que les François ne fuſſent bien aiſes de nous voir dans la neceſſité, pour taſcher par le deſeſpoir, de nous obliger à nous jetter entre leurs bras, à quoy le Royaume ne conſentiroit jamais, craignant beaucoup plus la domination Françoiſe, que l'Eſpagnole; Qu'il croyoit avantageux d'écouter les propoſitions de Dom Jüan d'Auſtriche; Qu'il eſtoit aſſuré qu'il aimeroit mieux traitter avec moy, qu'avec pas vn autre, y trouvant plus de ſeureté, puiſque je pourrois autrement par mon crédit, luy rompre toutes ſes meſures; Que le Peuple me remettroit volontiers tous ſes intéreſts, ne pouvant jamais prendre de ſoupçon de ma conduite; Que je pourrois ménager quelque choſe de bon par vn abouchement; Et qu'au moins, ſi la choſe venoit à ſe rompre, il rallumeroit ſa haine contre l'Eſpagne, qu'il voyoit s'amortir de jour en jour; Et que je trouverois dans ce traitté, outre la gloire d'avoir vtilement ſervi le Royaume de Naples, en le garentiſſant de ſa perte, des établiſſemens capables de contenter mon ambition: Qu'il ne faloit que faire vne tréve de trois jours; & que ſi je voulois agréer vne conference avec Dom Jüan d'Auſtriche, il l'accepteroit, la ſouhaitant avec paſſion; & qu'é-

tant plus expérimenté & plus habile que luy, tout l'avantage assurément seroit de mon costé dans cette entreveuë.

Sur la fin de cette conversation, Gennare entrant, me proposa la treve, & la conference; Je reconnus par-là le fond de leurs pensées, leurs liaisons secrettes, & jurai en moy-mesme, la mort de l'vn & de l'autre. Je dissimulai neantmoins, croyant trop hazardeux d'entreprendre hautement leur châtiment. Ie leur répondis, que j'attribuois tous leurs discours au zele qu'ils avoient pour la patrie, plûtôt qu'à aucune amitié pour les Espagnols; Que je voyois bien qu'ils ne connoissoient pas leur naturel, aussi arrogant dans leur prosperité, que doux & soûmis dans leurs disgraces; Qu'il ne faloit pas se fier à leurs promesses, ni se laisser endormir à leurs belles paroles; Qu'ils se devoient souvenir, qu'aprés des capitulations si avantageuses, leur flotte estant arrivée, & se sentant fortifier par vn nombre de bonnes troupes, au lieu d'en donner la ratification qu'ils avoient tant de fois fait espérer, & dont ils avoient fait de si solénels sermens, ils avoient voulu brûler & sacager toute la ville, & faire passer au fil de l'épée tous ses habitans; Que leurs sentimens n'étoient adoucis que par l'extrémité où ils estoient reduits; Et que ne pouvant remedier par la force, à leur perte, dont ils estoient si proches, & qu'ils voyoyent inévitable, ils avoient recours à l'artifice; Qu'il ne faloit pas s'y fier; Qu'ils ne respiroient que la vengeance, quoy que leur cruauté fût dguisée sous les apparences de douceur, & de clemence; Qu'ils seroient tous deux les premiéres victimes de leurs ressentimens; Que je voulois observer religieusement ce que j'avois si solemnellement promis, de mourir, ou de ne jamais quitter les armes, que je ne les eusse tous chassez

du Royaume, & procuré la liberté dont j'avois eſté fait le défenſeur ; Que je les exhortois à me ſuivre dans vn deſſein ſi juſte, où nous trouverions plus de facilité, qu'ils ne ſe l'imaginoient pas ; Que je voyois aſſez clair pour les en aſſurer, & que les Peuples ne ſeroient jamais abuſez de mon conſentement ; Que je leur deſſillerois les yeux pour leur faire voir clairement ce qu'ils avoient à craindre, & ce qu'ils devoient faire pour leur ſeureté, & pour leur repos ; Et que je leur déclarois, que je tenois pour ennemis de la patrie, tous ceux qui à l'avenir écouteroient aucune propoſition de la part des ennemis, dont tout devoit eſtre ſuſpect, & que je perſécuterois à toute outrance, & punirois du dernier ſupplice, ceux qui deſormais me tiendroient des diſcours pareils à ceux qu'ils m'avoient tenus ; Que je pardonnois à l indiſcrétion de leur zéle, de s'eſtre laiſſé abuſer ſi lourdement ; Et qu'enfin, s'ils vouloient eſtre de mes amis, ils devoient ſe gouverner plus prudemment, & avoir plus de fidélité & d'amour pour le bien du païs; Que j'avertirois le Peuple de tout ce qui s'étoit paſſé, mais que ce ſeroit avec tant de diſcrétion, qu'ils n'en auroient rien à craindre, & ne pourroient eſtre ſoupçonnez de trahiſon, & d'intelligence. Ils me remercierent de ma bonne volonté, & m'avoüerent que j'eſtois bien plus éclairé qu'ils n'eſtoient pas, & qu'il n'y avoit rien de ſi juſte, ni de ſi véritable, que ce que je leur venois de dire, & qu'eſtant convaincus de mes raiſons, ils déteſtoient de tout leur cœur la malice des Eſpagnols, dont ils pourſuivroient la perte deſormais, au péril de leur vie, & ſeroient toûjours preſts de répandre leur ſang pour la cauſe publique, & pour la défenſe de la liberté.

Dés qu'ils furent ſortis j'envoyai querir tous les Chefs du Peuple, & leur rendit compte de la confé-

rence que j'avois euë avec eux. Ils me parurent auſſi ſatisfait de ma conduite, que l'eſtre peu de celle de Gennare, & de l'Elû du Peuple. Vincenzo d'Andréa, plus adroit & plus caché, ne parut point dans toutes ces choſes : mais je ne l'en tins pas pour cela moins dangereux. Je donnai charge à tous ces gens d'informer le Peuple, chacun dans ſon quartier, de ce que je leur venois d'apprendre, d'obſerver ſoigneuſement toutes les démarches, & les actions des perſonnes qui nous devoient ſi juſtement eſtre ſuſpectes, & chargeai mes plus confidens de veiller avec attention pour m'en avertir, ſur tout, ce que les ennemis pourroient tenter, qui ne devoient pas, ſelon mon avis, demeurer long-temps ſans tramer quelque entrepriſe. Je fis veiller avec ſoin ſur ceux qui paſſoient de leur part à quelqu'vn de nos poſtes pour revenir dans la ville. Vn matin je fus averti par quelque correſpondance que j'avois parmi les Eſpagnols, que l'on devoit diſtribuer à tous les affectionnez à leurs intéreſts, de petits eſcuſſons de leurs armes, afin de ſe reconnoître entre eux, & que s'eſtant vnis enſemble les armes à la main, ils vinſſent prendre par derriére nos gens, en deux ou trois endroits que les ennemis devoient attaquer afin de faciliter leur entrée dans la ville, puſſent s'en rendre les maiſtres, & ſe venger à leur gré, de la ſedition & deſobeïſſance du Peuple.

Vn matin à la pointe du jour, vn Jardinier fut pris vers la porte de Medine, qui revenoit de leur quartier, portant vne grande boëtte de ſapin ſous le bras. Il me fut auſſi-tôt amené, & l'ayant ouverte, je la trouvai toute pleine de petits eſcuſſons d'armes d'Eſpagne, grands cõme la paulme de la main; Et l'ayant queſtionné ſur ce que cela vouloit dire, il me répondit qu'il n'en ſavoit rien. Mais m'ayant paru fort interdit, je jugeai ce que ce pouvoit eſtre,

demander la vie,& me promettre qu'il m'avouëroit tout ce qu'il avoit fait. Il me déclara qu'vn Greffier, nommé Caldérino, priſonnier dans la Vicairie, pour avoir eſté complice de l'attendat que Tonno Baſſo avoit voulu faire ſur ma vie,& vn autre priſonnier, convaincu du meſme crime, luy avoient donné cent écus pour venir dénoncer tous ceux que Graſſullo de Roza avoit mis priſonniers, croyant comme du temps de Mazanielle,& de Gennare, que ce ſeroit aſſez de les accuſer, pour les faire mourir; ſans rien approfondir davantage. Je luy fis apporter du papier & de l'ancre,& luy commandai d'écrire tout ce qu'il me venoit de dire,& le ſigner; Et luy dis, que s'il vouloit joüir de la grace que je luy venois d'accorder, il faloit qu'il ſoûtînt ſans ſe dédire, ni ſans balancer, à ceux qui luy avoient promis de l'argent, tout ce qu'ils avoient traitté avec luy. Je le renvoyai en priſon, & commandai à l'Auditeur général de le confronter aux deux perſonnes qu'il avoit chargées, & afin que ſon témoignage eût plus de force, de le mettre à la corde, ſans neantmoins l'élever ni luy faire ſouffrir de tourment. Caldérino & ſon compagnon luy eſtant confrontez, n'eurent aucun reproche à faire, ni aucune cauſe de recuſation à alleguer contre luy; De-ſorte qu'aprés avoir ouï ſon rapport, la peur des tourmens leur fit avouër leur crime; & l'on leur fit ſigner enſuite leur dépoſition, qu'ils confirmérent à la queſtion, que l'on ne laiſſa pas de leur donner. L'Auditeur général vint auſſi-tôt m'en rendre compte, & j'envoyai à l'heure meſme faire élargir tous les priſonniers, ne jugeant pas raiſonnable, que des gens que je ſavois innocens, couchaſſent dans la priſon. Pour les deux coupables, je fis inſtruire leur procés toute la nuit, & les ayant fait juger, ils furent condamnez à mort, & pendus le

lendemain ſur les neuf heures du matin, devant la porte de la Vicairie, avec chacun vn écriteau au milieu de l'eſtomach, qui portoit, *Calomniateurs, & Perturbateurs du repos public* Cette juſtice ſi prompte m'attira mille benedictions, & empécha depuis que lon ne me vînt faire des fauſſes accuſations, & que la haine, l'envie ou la vengeance, n'expoſaſſent plus à l'avenir, la vie des innocens à aucun péril, comme elles avoient fait avant que la ſouveraine autorité fût entre mes mains.

Il ſe fit le lendemain vne autre exécution, que je ne pus empécher, à cauſe des formalitez de la Juſtice, quoy que ne la croyant pas juſte, je ne la ſouffris qu'à contre-cœur, & en ai toûjours eu quelque remord. Ce fut d'vn miſerable, qui vint accuſer le Meſtre Camp Mélonne, & Pepe Palombe, d'intelligence avec les ennemis. Ce que j'avois toûjours ſoupçonné, & que je verifiai depuis; mais trop tard. Je le mis entre les mains de la Juſtice; & faute de prouver ce qu'il m'avoit avancé, il fut pendu.

L'armée navale des ennemis, dépourveuë de matelots, & ayant beſoin de ſe radouber, & de faire vn nouvel armement, leur Général Pimienta repréſenta que cela ne ſe pouvoit faire à Naples, & qu'il faloit de neceſſité la remener en Eſpagne. Les ennemis tinrent vn grand Conſeil, y voyant beaucoup d'inconvénient, quelque parti que l'on pût prendre, puiſque reſtant, elle acheveroit de ſe deſarmer, & leurs vaiſeaux appeſantis par l'ordure dont ils s'eſtoient chargez, faute d'eſtre carenez, leur demeuroient tout-à-fait inutiles; d'autre coſté, leur retraite les réduiroit aux derniéres extrémitez, n'en ayant plus pour tenir la mer, d'où leur venoit toute leur ſubſiſtance, & vne partie de leurs galéres eſtant allé porter le Duc d'Arcos, ils s'y

trouveroient ſans aucunes forces. Le Baron de Vatteville fut d'opinion qu'elle allât hiverner à Meſſine. Pimienta, au contraire, inſiſtant toûjours pour ſe retirer en Eſpagne, la flotte ne ſe pouvant remettre facilement, ni promptement que là, ſon opinion prévalût, & Dom Jüan déferant à ſes raiſons, conſentit à ſon départ; de-ſorte que leurs galions ſe mirent à la voile avec vn fort bon vent, au commencement de Février. Jamais la perte des Eſpagnols ne fut ni ſi certaine, ni ſi proche, puiſque leur ayant oſté toute commuication par terre, avec le reſte du Royaume, l'arrivée ſeulement de douze navires François leur empéchant toutes celles qu'ils pouvoient avoir par mer, ils euſſent eſté contraints de ſonger à leur retraitte, ce qui fut reſolu par trois fois dans leur Conſeil, & capitulant avec moy, de me demander aprés avoir abandonné les châteaux, la permiſſion de ſe retirer à Gayette, & aux autres places maritimes, pour y attendre au Printemps le ſecours d'Eſpagne, & le retour de leur flotte. Ce qu'ils eſtoient encore réſolus d'exécuter, quand ils reprirent la ville; ſi le traitté qu'ils firent de l'achapt d'vn poſte, ne leur eût pas réüſſi, ou qu'ils euſſent trouvé de la reſiſtance à leur entrée. Ils preſſerent alors leurs confidens de faire les derniers efforts; ce qui me cauſa bien de l'embarras, & de la peine.

La Nobleſſe, cependant, jugeant qu'elle ſe devoit garder d'eſtre envelopée dans leur ruine, leur proteſta, qu'apres s'eſtre conſumée à faire la guerre à ſes dépens, comme elle avoit fait ſi long-temps, n'en pouvant plus ſoûtenir la dépenſe, elle ſeroit contrainte de prendre quelque réſolution, & reſſerrer plus étroitement ſa correſpondance avec moy. Les Eſpagnols connoiſſant la juſtice de ſa demande, la prierent d'avoir patience juſques à la fin de

deux ou trois de nos poſtes des plus importans ; ceux de leur parti, & qui porteroient de pareilles marques, accourant à l'alarme, chargeroient nos gens par derriére, & faciliteroient par-là, l'étrée, & la priſe de la ville. Je leur demandai qui eſtoient les principaux des Chefs. Ils me répondirent que ſachant bien qu'il faloit qu'ils mouruſſent, ils ne me découvriroient point le détail de l'entrepriſe, pour ne la pas faire manquer, puiſqu'auſſi-bien, tout ce qu'ils diroient ne leur ſauveroit pas la vie, & que cette affaire réüſſiſſant, ils auroient la ſatisfaction d'eſtre vengez, & de ſervir leur Roy, pour lequel ils s'eſtimoient heureux de mourir. Je les fis remener en priſon : & aprés avoir deliberé ſur ce que nous aurions à faire, ils furent premiérement condamnez à mort, & l'on réſolut que l'Auditeur général tâcheroit à force de tourmens, de tirer plus d'éclairciſſement d'vne conjuration ſi dangereuſe, & qu'il faloit les tourmenter comme ils diſent dans le païs, *tanquam cadaver*. qui eſt à dire ſans nulle pitié, & juſques au point de les faire mourir dans la queſtion. Ils furent tout briſez, ſans vouloir rien déclarer davantage, que ce qu'ils avoient confeſſé d'abord, & furent pendus le lendemain matin dans le marché, avec quelques-vns de ces eſcuſſons, attachez au col. Ils commencérent à la potence d'exhorter le Peuple à ſe remettre en leur devoir ; ce qui fit haſter leur exécution.

Cependant, comme leur reſolution me donnoit avec raiſon, de grandes inquiétudes, je fis faire d'exactes perquiſitions dans toutes les maiſons ſuſpectes de la ville, & dans la pluſpart des Convents, ne paroiſſant plus aucun de ces eſcuſſons, ni perſonne n'ayant plus voulu garder chez ſoy les armes d'Eſpagne. Cela faillit à cauſer de grands

desordres dans toute la ville, & ceux qui ne cherchoient que des prétextes de piller, faisoient courre le bruit, qu'il y avoit en bien des endroits des armes cachées, pour avoir, sous le prétexte de les chercher dans les maisons, l'occasion de les sacager.

Gennare me vint donner avis, que dans le Convent des Jacobins de Sainte Marie de la Sanita, il y avoit des gens cachez dans les caves, & grande quantité d'armes pour fournir aux Capes-Négres du fauxbourg des Vierges, & qu'il faloit y envoyer faire la visite. Tout le Peuple s'émût à cette nouvelle : Et Gennare s'offrit avec quantité de canaille d'en aller faire la perquisition. Je reconnus aussitôt quelle estoit sa pensée, & le péril qu'il y avoit que l'animosité des Lazares, & des Capes-Négres ne nous rejettât dans le mesme inconvénient que le jour de l'an, auquel j'avois eu tant de peine à remédier. Je me chargeai d'aller moy-mesme aussi-tôt aprés dîné, faire cette diligence, défendant à peine de la vie, à personne d'y aller avant moy, ni de me suivre, hors ceux que je choisirois. Je commandai à Mathéo d'Amoré, avec sa Compagnie, de se saisir de la porte de Saint Gennare, & de ne pas souffrir que qui que ce fût entrât dans le fauxbourg.

Au sortir de table, je montai à cheval, suivi de mes gardes, & ordonnai à Pepe Palombe, Carlo Longobardo, Onoffrio Pissacani, Cicio Batimiello, & Peppo Ricco, tous gens accréditez parmi le Peuple, & en qui je me fiois, de m'accompagner; Et pris encore en passant avec moy Mathéo d'Amoré à la porte de Saint Gennare. Et me rendant au Convent de Santa Maria de la Sanita, j'en fis saisir la porte par mes gardes ; & entrant dans le cloistre, je dis au Pere Prieur, & au Provincial qui s'y trou-

va pour lors, faiſant ſa viſite, l'avis que Gennare m'étoit venu donner, & l'intention que j'avois reconnuë en beaucoup de gens, ſous ce prétexte, de piller leur Convent; ce qui m'avoit obligé d'y venir en perſonne, pour empécher qu'il ne s'y fît aucun deſordre: Mais que pour les mettre hors de péril à l'avenir de pareilles accuſations, que je croyois malicieuſes & affectées, il faloit que le Pere Prieur fît voir tous les lieux du Convent, juſques aux caves, & aux gréniers, & autres plus ſecrets, aux perſonnes nommées, & que j'avois amenées exprés, que je ferois accompagner par le Capitaine de mes gardes, pour empécher qu'il ne s'y fît aucune inſolence. Il ſe fit apporter toutes les clefs, & l'on fit vne viſite générale, où l'on ne trouva rien de ſuſpect, ni pas vne ſeule arme à feu. Je m'en retournai fort ſatisfait, & ordonnai à ceux qui avoient fait la viſite, de rendre compte au Peuple de ce qu'ils avoient vû; & jurai devant eux, que ſi l'on venoit à l'avenir me faire de fauſſes dénonciations, je ferois châtier ſevérement ceux qui ne pourroient juſtifier les choſes qu'ils m'auroient rapportées; ce qui nous tiendroit autrement toûjours dans vne extréme confuſion.

Eſtant arrivé chez moy, & ayant employé vne partie de ma ſoirée à mes occupations ordinaires; Graſſullo de Roza Carceriéro Major, me vint donner avis que l'on avoit découvert vne grande conjuration, & qu'il venoit d'arréter tous les complices, qui eſtoient au nombre de trente, & qu'il les avoit conduit priſonniers dans la Vicairie. Je pardonne, luy dis-je, à l'indiſcrétion de voſtre zéle, l'action que vous venez de faire; Mais s'il vous arrive de voſtre vie de prendre perſonne ſans mes ordres, voſtre teſte m'en répondra. Il me répondit qu'il avoit crû la choſe ſi importante, qu'il avoit

tulations, eſtoit toûjours de demeurer le Chef du Peuple, d'avoir cinquante mille écus de rente, avec vn titre de Duché, ou de Principauté, d'eſtre la ſeconde perſonne aprés le Vice-Roy, de pouvoir tenir des gardes, & s'en faire accompagner, pour ſe garentir de ſes ennemis, & de conſerver ſa vie durant cette autorité. Les Eſpagnols ne le voyant pas aſſez accrédité pour pouvoir leur remettre la ville entre les mains, & réduire le Peuple à leur obeïſſance, tiroient de longue avec luy, & l'amuſoient par de belles eſpérances, afin de pouvoir s'en ſervir en quelque occaſion, & principalement pour entreprendre ſur ma vie, à quoy ils n'épargnoient aucune choſe, croyant que tant que je vivrois, je pourroit ruiner tous leurs deſſeins, & qu'aprés ma mort ils trouveroient toutes choſes faciles; leur ſalut, ou leur perte, n'eſtant attachées qu'à ma conſervation, ou à ma cheute.

J'avois vn ſenſible déplaiſir d'apprendre par les lettres qu'il recevoit de France, & des Miniſtres du Roy à Rome, qu'on le croyoit ſi fort attaché aux intéreſts de la France, que l'on n'eſperoit tirer que de luy ſeul, tous les avantages que l'on prétendoit de la ſédition de Naples. Il tâchoit de perſuader, que je m'y oppoſois par mon ambition particuliére, & que je ne travaillois qu'à mon établiſſement, & à mon élévation. L'on ajoûtoit vne telle creãce à toutes ſes relations, quoy que fabuleuſes, que les miennes eſtoient rejettées comme ſuſpectes. Les Miniſtres de Rome eſtant perſuadez que les défiances que je prenois de luy, avec tant de juſtice, n'étoient cauſées que par l'opinion que j'avois qu'il prenoit des liaiſons étroites avec la France, & que par-là il empéchoit que je ne fuſſe ſecouru. Cette préven-tion me faiſoit rendre à la Cour tous les méchans offices imaginables, & j'y paſſois pour vn homme

qui affectoit d'en estre indépendant, qui mépriſoit toutes choſes, à moins qu'elles ne puſſent contribuer à ma fortune, & qui ne ſongeoit à chaſſer les Eſpagnols, que pour monter ſur le thrône. Sa puiſſance n'eſtoit pas ſi ſuſpecte que la mienne, puiſque l'on ſe flattoit de pouvoir venir plus aiſémẽt à bout d'vne perſonne comme luy, que d'vn homme comme moy que l'on croyoit plus difficile à contenter que Gennare, dont la baſſe naiſſance, & le peu d'eſprit, ne le faiſoient pas juger capable de diſſimulation, de malice, & de penſers ambitieux. Vincenzo d'Andréa plus habile que luy, l'obligeoit à donner toûjours des ſoupçons de moy, pour m'empécher d'eſtre aſſiſté, & pouſſer par-là le Peuple par le deſeſpoir de ſe voir abandonné, à reprendre ſes premiers fers. Il débitoit la confiance que la France avoit priſe en luy, les ombrages qu'elle avoit conçus contre moy, & tâchoit par cét artifice, de me ſuſciter tous les jours de nouveaux embarras, & des conſpirations contre ma vie.

Pluſieurs dépeches venuës de Rome, qui m'étoiẽt tombées entre les mains, m'éclairciſſoient de toutes ces intrigues, & m'apprenoient avec vn ſi ſenſible déplaiſir que Monſieur de Fontenay en penſant ſervir la Couronne, travailloit ſans s'en appercevoir, à l'avantage des Eſpagnols, & l'obligeoit innocemment (dans le deſſein qu'il avoit de me nuire) à trahir elle-meſme ſes intereſts. Il ſe croyoit dans Rome mieux informé que moy de tout, qui voyois les choſes de plus prés, qui fatiguois continuellement, & eſtois expoſé à tous les dangers imaginables, ſans que l'on me sût gré de toutes mes fatigues, & de tous les périls que je courois à toute heure. Il ſe faiſoit valoir par ſes négociations, qui ruinoient toutes choſes, & attribuant à l'averſion & animoſité des peuples contre leurs anciens ty-

rans, quoy qu'elles fuſſent ſi affoiblies, qu'elles ne s'expliquoient que par des paroles injurieuſes, tout ce qu'il voyoit arriver tous les jours, me croyoit vn phantôme heureux, qui ne contribuois que de ma preſence à toute ma bonne fortune, & qui ne faiſois que ce que tout autre auroit pû faire à ma place: & Gennare Annezе, tout traiſtre qu'il eſtoit, paſſoit pour fidéle, & bon François; & moy, dont le reſpect, la paſſion & la fidelité eſtoient inébranlables, pour vn traiſtre, & pour vn ennemy de ſa patrie.

A mon retour de priſon, je sûs de feu Monſieur le Cardinal Mazarin, comme toute la Cour avoit éſté ou mal, ou point du tout informée de tout ce qui s'eſtoit paſſé à Naples. Sur tout il demeura ſurpris de l'aveuglement que l'on avoit eu pour Gennare, quand je luy prouvai par d'irreprochables témoignages ſa perfidie. Je luy rapportai d'Eſpagne le Mémorial du Baron de Vatteville imprimé dans Madrid depuis ma priſon; par lequel demandant au Roy Catholique récompenſe de ſes ſervices, il alléguoit pour le plus important, le commerce ſecret qu'il avoit entretenu avec Gennare devant mon arrivée à Naples, & tout le temps que j'y avois demeuré, cottant pluſieurs avis qu'il luy avoit donnez de tout ce qu'il avoit menagé & entrepris contre moy, pour le ſervice d Eſpagne. Et alors Monſieur le Cardinal Mazarin me blâma de ne l'avoir pas châtié quand je l'avois pû, auſſi-bien que l'Abbé Baſqui; Dequoy je ne me juſtifiai que par le reſpect que j'avois pour la France, qui auroit mal expliqué mes intentions, qui m'auroit accuſé de ſacrifier à mes intereſts ſes creatures, & auroit pris de-là vne occaſion de m'abandonner. J'ai crû devoir à mon honneur cette diſgreſſion, pour détromper le public, de tous les faux bruits que l'on avoit

ſemez contre moy : Et revenant à ſuite de mon diſcours, il eſt à propos de découvrir vn piége dangereux que l'on me tendit, & dont je ne me tirai que par preſence d'eſprit, & vne adreſſe tout-à-fait extraordinaire.

Gennare par le conſeil de Vincenzo d'Andrea, ayant émû beaucoup de peuple, ſous le pretexte de l'amitié que j'avois pour la Nobleſſe, envoya douze ou quinze cens hommes, qui ſe mirent en bataille dans la place de mon Palais, où cinquante à ſoixante des plus factieux entrérent, accompagnant vn Frére lay Cordelier, qui demanda à me parler ſur les neuf ou dix heures du ſoir. Je me mis contre le pied de mon lict pour l'écouter, il commança à m'exaggerer les mauvais traittemens que la Nobleſſe faiſoit au Peuple, dont quelques-vns avoient ſouffert des grandes violences dans la Pouïlle & dans les autres Provinces; Qu'il faloit pour le ſatisfaire, la ſacrifier toute à ſes reſſentimens, & principalement les perſonnes du Prince de Monteſarchio, & du Prince de Troya ſon frére qu'il croyoit que je conſidérois particuliérement. Reconnoiſſant ſon diſcours fort ſéditieux, & qu'il ne tendoit qu'à émouvoir contre moy toute la canaille, je le tirai dans le fond de ma chambre, & m'allai appuyer contre la muraille, afin que noſtre converſation ne fût entenduë de perſonne. J'eſſayai de le ramener par mes raiſons, luy repréſentant que ſi je ne diviſois toute la Nobleſſe d'avec les Eſpagnols, ce qui ne ſe pouvoit qu'en la careſſant, & luy faiſant toutes ſortes de bons traittemens, leur vnion leur donneroit des forces ſi conſidérables, qu'il nous ſeroit impoſſible d'y reſiſter. Ce dangereux Moine hauſſant la voix me dit d'vn ton fort inſolent, que l'on ſavoit bien l'amitié que j'avois pour tous les Cavaliers, qui m'eſtant beaucoup plus chers que le

peuple, je le voulois immoler à leur animosité, comme j'avois déja sacrifié Michel de Santis à la vengeance des parens de Dom Pepe Caraffe ; Et que, puisque je ne voulois pas envoyer l'ordre à Sabatto Pastore de faire égorger le Prince de Montesarchio & son frere, ce qu'il pouvoit fort aisément, & aux autres Bandits de m'assacrer tout ce qu'ils pourroient attraper de Cavaliers dans le Royaume, je me déclarois par-là leur partial, & par consequent le plus dangereux ennemi du Peuple, puisque j'abusois de l'autorité qu'il m'avoit donnée pour le perdre. Je lui repondis qu'il seroit trop dangereux d'entreprendre vne semblable violence; mais que je l'assurois de châtier ceux qui se trouveroient trop arrogans, & qui auroient tyrannisé ou opprimé dans le Royaume ceux qui tenoient nostre parti. Il s'échauffa davantage, & mit la main dans sa poche pour en tirer quelque lettre qu'il en avoit reçuë. Je m'apperçus que ce qui estoit dans ma chambre commençoit à s'émouvoir, & causer du tumulte; & voyant que c'estoit vn complot fait pour m'assassiner, & qu'on n'en cherchoit qu'vn prétexte, de la main gauche je luy arrétai celle qu'il avoit dans sa poche, & de la droite le prenant à la gorge, je m'écriai, Ah ! traître, vous en voulez à ma vie, & attentez sur ma personne ; à moy, Gardes, à moy : Et Augustin de Lietto s'estant avancé, je le luy remis entre les mains, & luy dis de le faire fouïller, qu'il avoit vn couteau dans sa poche, que je l'avois saisi quand il l'en tiroit pour m'en donner dans le ventre. Le Capitaine de mes Gardes l'ayant fait visiter dans mon anti-chambre, l'on luy en trouva vn fort grand dans vne gaisne, avec vn manche rond, & vne petite garde en forme de bayonnette ; ce qu'ayant fait voir à tout le monde, l'on vouloit sur l'heure le jetter par les feneſtres.

Mais je dis qu'il eſtoit important de le faire interroger, & luy faire ſon procés, pour ſavoir de luy ceux qui l'avoient pouſſé à faire vn coup ſi témeraire : & prenant vne plume & du papier, j'écrivis vn billet au Cardinal Filomarini, & luy mandai que ne voulant pas entreprendre ſur ſa Juſtice Eccleſiaſtique, j'envoyois dans ſes priſons vn Moine qui m'avoit voulu poignarder ; Que je le priois de le faire mettre dans vn cachot, défendre qu'il ne parlât à perſonne, & que l'on prît ſoigneuſement garde qu'il ne s'évadât, afin qu'vne action ſi noire ne demeurât pas impunie, & que l'on en pût découvrir les complices ; Que j'attendois ce ſoin de ſa bonté, que méritoit bien le reſpect que je voulois garder à l'Egliſe. Le Cardinal Filomarini fit exécuter exactement ce que je deſirois de luy, eſtant bien le moins qu'il pouvoit faire, pour l'obligation ſi grande, & ſi recente qu'il m'avoit de l'avoir ſauvé de la fureur du Peuple, qui par le péril qu'il croyoit que j'avois évité, redoubla pour moy ſa tendreſſe & ſon affection : Et mon adreſſe remplit de confuſion & de douleur ceux qui avoient juré ma perte, & ſi bien concerté leur entrepriſe, qu'ils ne croyoient pas qu'il me fut poſſible de m'en garentir.

Cependant, comme Gennare ne s'appliquoit qu'à rechercher les moyens de me faire perir, j'avois à ſon égard la meſme penſée ; & Auguſtino Mollo qui m'a toûjours bien ſervi, quoy que beaucoup de gens l'ayent voulu ſoupçonner du contraire, m'ayant debauché le Capitaine de ſes gardes, me l'amena pour m'aſſurer qu'il feroit tout ce que je lui ordonnerois, & m'avertiroit ponctuellement de toutes ſes démarches, & de tous ceux qui négocieroient avec luy ; qu'il m'offroit de l'empriſonner quand je voudrois, ſi je luy fourniſſois dequoy le faire ; mais que pour le poignarder il ne s'y porteroit

pas aiſément, parce que ce ſeroit trop ſe déclarer, & que cela ne ſeroit pas honneſte à vn Capitaine des gardes. Sa mort importoit à ma ſeureté; mais je ne voulois pas l'entreprendre, de façon, que j'en puſſe paroiſtre l'auteur, pour ne pas m'attirer l'indignation de la France, qui le croyant attaché à elle, l'attribuëroit plûtôt à mon ambition particuliere, comme eſtant le plus grand obſtacle que j'y puſſe renconrrer, qu'à vn juſte chatiment de ſes perfidies.

Le lendemain matin allant à la Meſſe aux Carmes, je donnai ordre au Chevalier de Fourbin, avec trente Cavaliers François de ma Compagnie de Chevaux-legers qu'il commandoit, qu'auſſi-tôt que je ſortirois de l'Egliſe & monterois à cheval, comme il me venoit conduire juſques ſur la porte, n'oſant plus s'écarter du Tourjon des Carmes, & appréhendant la mort, que le remord de ſa conſcience luy faiſoit juger avoir bien meritée, de venir avec ſes gens le pouſſer hors de l'Egliſe, où Mathéo d'Amoré, Carlo Longobardo, & Pepe Rico avoient reſolu de luy couper la teſte, & de me dire quand je ſerois retourné au bruit que j'entendrois qu'ils l'avoient puni des trahiſons qu'il faiſoit au Peuple, & des intelligences qu'il entretenoit avec Dom Jüan d'Auſtriche : Ce qui ſe ſeroit juſtifié par ſes lettres qu'on auroit trouvées en faiſant la viſite chez luy; le Capitaine de ſes gardes m'ayant averti du lieu, où il les tenoit ſerrées.

Cette affaire ſi bien menagée n'auroit pas manqué de reüſſir, ſans la trahiſon d'vn François nommé le Baron de Rovrou, qui l'alla avertir de prendre garde à luy, eſtant entré en ſoupçon de quelques allées & venuës qu'il avoit vû faire, & d'avoir remarqué que quelques-vns de ceux du complot, chuchetoient enſémble. Il eſt bon que je faſſe ici

ſon portrait, afin que l'on connoiſſe que ce qu'il fit, fut vn effet de malice noire,& non pas d imprudence. C'eſtoit vn Gentilhomme Normand, d'autant d'eſprit,que de peu de jugement,fort emporté,auſſi grand eſcroc de ſon naturel, que grand joüeur, & qui voulant avoir de l'argent à quelque prix que ce fut,ſon pere ne luy en donnant pas aſſez à ſon gré, n'avoit ni honneur, ni conſcience ; du reſte, brave, & determiné de ſa perſõne. Il eſtoit au ſiege d'Aire, Capitaine de Fuſeliers, dans le Régiment de feu Monſieur le Cardinal de Richelieu, où apres avoir perdu tout ſon équipage, il joüa ſa Compagnie,& craignant le reſſentiment du Mareſchal de la Meilleraye, le ſoir venant viſiter ſa garde avancée, il paſſa du coſté des ennemis, & ſe vint rendre, publiant que par l'amitié qu'il avoit pour moy, il me venoit trouver pour ſuivre ma fortune ; le Cardinal Infant me le renvoya. Mon malheur, & la ſuite du parti de Sedan m'ayant engagé dans le ſervice de la Maiſon d'Auſtriche, en qualité de General des troupes de l'Empereur, il me donna avis de la retraitte du Mareſchal de la Meilleraye, qui ayant déja fait abatre ſes lignes, ſe reſolvoit, aprés la priſe de la place, de décamper. Son avis s'eſtant trouvé veritable, l'on marcha en diligence, abandonnant les hauteurs de Terroane, où l'armée d'Eſpagne, & l'Impériale s'eſtoient campées pour empêcher vn convoy, & la jonction d'vn corps conſiderable qu'amenoit le feu Marquis de Geſvre, afin de charger l'arriére-garde des François : ce qui ſe fut aiſément executé, ſans la diligence & precaution des Generaux,qui ſe poſtant ſur vne eminence, firent que toute la journée ſe paſsât en vne eſcarmouche fort chaude, au lieu d'vn combat general que les Eſpagnols ne voulurent par hazarder : Et la maladie ſurvenuë au Cardinal Infant, qui à la fin ſe

trouva mortelle, m'ayant obligé de me retirer à Bruxelles pour la difficulté du commandement, Rouvrou m'y ſuivit; mais il y fit tant d'extravagances, que je fus contraint de l'en faire ſortir. Il paſſa enſuite en Angleterre, où ſa méchante conduite le fit arréter priſonnier, & meſme avec vn fort grand péril de la vie. Vn an aprés, il revint en France, ſans avoir eû d'abolition de ſa trahiſon. Vn jour que durant la Régence, j'eſtois dans le cabinet de la Reine Mére, parlant au Maréchal de la Meilleraye, nous l'y vîmes arriver, & l'ayant reconnu, il réſolut d'en avertir la Reine, pour le faire arréter, & punir. Je le priai pour l'amour de moy, de ne pas pouſſer ce miſérable; ce qu'il m'accorda à condition qu'il ne ſe préſenteroit jamais devant luy. J'allai auſſi-tôt luy en donner avis, & luy conſeillai, ne pouvant trouver de ſeureté dans la Cour, de s'en aller chez luy. Peu de temps aprés ſon retour en Normandie, n'eſtant pas perſonne à demeurer en repos, il s'attira vne méchante affaire, ayant par jalouſie d'vne femme, ſans aucun ſujet d'offenſe, donné des coups de baſton à vne perſonne de qualité de la robbe, à la priére du Comte de Menfreville mon ami particulier, & ſon parent. Je luy donnai retraitte dans Meudon, ne le voulant pas tenir chez moy dans Paris; où ne ſe croyant pas en ſeureté, ſur les grandes pourſuites que l'on faiſoit contre luy, il me demanda des lettres pour mon frére le Chevalier, que la citation générale avoit obligé de ſe rẽdre à Malte, dans l'appréhenſion que les Turcs ne la vinſſent aſſiéger. Il partit pour l'aller trouver avec ma lettre; & s'arrétant à Rome, il s'en ſervit pour eſcroquer Monſieur le Cardinal de Valencé, & demander vne audience au Comte d'Ognate, Ambaſſadeur d'Eſpagne dans cette Cour, il luy fit entendre qu'il n'oſoit demeurer en France, &

qu'il eſtoit vagabond depuis trois ans ; Et que la nécessité où il ſe trouvoit le forçoit d'avoir recours à ſa generosité. Le Comte eſtant homme d'oſtentation, luy fit auſſi-tôt compter mille écus. Il tira auſſi des Cardinaux Montalte, Albornos, & autres de ſa meſme faction quelque ſecours, perſuadez que la miſére qu'il ſouffroit ne venoit que du ſervice qu'il avoit rendu à l'Eſpagne. Ayant amaſſé vne ſomme aſſez conſidérable, il s'en alla courre le monde, & exercer ailleurs ſes friponneries ordinaires ; Et ſur l'avis qu'il eut que j'eſtois à Naples, il s'en vint m'y trouver, & paſſant par Rome, il concerta avec les Miniſtres Eſpagnols, moyennant cinquante piſtoles par mois, dont il en toucha deux d'avance, de leur ſervir d'eſpion auprés de moy, leur faiſant entendre que je prenois confiance en luy. Ils luy ordonnérent de communiquer avec Gennare, & de ſe lier avec luy ; ce que pour ſon bonheur je ne découvris que dans ma priſon, d vn Secrétaire Bourguignon du Comte d Ognate, que j'avois connu en Flandres, & ayant eſté pris priſonnier avec moy, il ſe vanta hautement qu'il ſeroit bien-tôt en liberté, & qu il ne manqueroit pas d'argent, ne ſe cachant plus de ſa perfidie, & faiſant mal traitter tous les autres priſonniers François : mais n'eſtant plus en eſtat de rendre aucun ſervice, il fut, pour eſtre trop connu, trois ou quatre ans dans la priſon, plus reſſerré, & plus obſervé que pas vn de tous les autres de ma ſuite : bien me prit de le connoître, & de me défier de luy, car autrement il m'auroit fait de méchans tours; mais il ne manqua pas de bonne volonté en toutes ſortes de rencontres.

Dans ce temps vn Gentilhomme Génevois, appellé Gioan Grilly, riche & puiſſant, me vint trouver pour me demander vne commiſſion de com-

mander dans le Piano de Sorriento, où il avoit tout ſon bien, & le gouvernement de la ville qui porte le meſme nom, s'il pouvoit la prendre, eſtant vn lieu, dont les ennemis tiroient vne partie de leurs rafraîchiſſemens, m'offrant de faire les levées & la guerre à ſes dépens. C'eſt vne des plus agréables, & des plus délicieuſes contrées du monde, dont la beauté du ſejour, & la douceur de l air, conviérent Tibére, quand il voulut ſe délaſſer des fatigues des affaires, & du gouvernement de l Empire, pour s'adonner à ſes plaiſirs, de choiſir cét agréable endroit, ſe retirant la nuit pour ſa ſeureté dans Capri petite iſle, quaſi deſerte, & qui n'eſt recommandable que par la priſe des Cailles, qui ſe fait en ſi grande abondance, qu'elle eſt ſuffiſante à compoſer le revenu d'vn Evéché. Ce qui a fait tant parler des délices de Caprée à tous les Hiſtoriens de ſon temps. Il eut en peu de jours mis enſemble vn corps aſſez conſidérable pour y tenir la campagne, & obliger tous les bourgs & villages voiſins à ſe déclarer pour nous. Il m'en envoya auſſi-tôt donner la nouvelle, avec vn régale compoſé de tout ce que ce païs abondant produit de bonnes & délicates choſes, & principalement des veaux eſtimez les meilleurs & les plus friás de toutes l'Italie. Il marcha enſuite avec trois piéces de canon pour aſſiéger la ville de Sorriento : Mais comme il n'avoit que des milices, & de nouvelles troupes, qu'il manquoit d'Officiers, & luy-meſme d'expérience, & de capacité, pour faire la guerre, la place eſtant réduite à la derniére extrémité, ſe trouvant attaqué par trois cens Eſpagnols ſortis de Caſtelamare ſous le commandement du Meſtre de Camp Dom Gaſpar de Sultas, & du Lieutenant du Meſtre de Camp général Dom Miguel d'Almeyda, les aſſiégez à meſme temps faiſant vne ſortie, ſes gens

épouvantez ſe mirent à fuir, & le ſiége fut levé, avec perte de ſon artillerie. Il ne laiſſa pas de rallier ſes troupes, & de demeurer le maiſtre de la campagne; les Eſpagnols s'eſtant retirez dans Caſtelamare, dans la crainte qu'ils eurent que leur abſence n'en facilitât la priſe à Cériſantes, que je rappellai, voyant qu'il n entreprenoit rien de conſidérable, renvoyant les troupes qu'il commandoit, vne partie à Paul de Naples, & l'autre à Polito Paſtena, qui continuant à ſe faire craindre dans tout le Principato Citra, le réduiſit entiérement à noſtre obeïſſance, & ayant pris vn château du Marquis de la Bella, vn des meilleurs hommes de cheval de toute la Nobleſſe, il y trouva vingt chevaux, dont il m'envoya ſix courſiers, des plus beaux, & des meilleurs que l'on eût sû voir.

Monſieur de Fontenay ne perdant aucune occaſion de négocier dans Rome, avec tous les Napolitains qui s'y eſtoient retirez, la pluſpart eſtant de la Province d Abbruze, crut avec raiſon qu'on y pourroit tenter quelque choſe de conſidérable, & pour cét effet m'envoya demander quantité de commiſſions que je luy envoyai, pour diſtribuer aux perſonnes qu'il jugeroit à propos. Et comme il trouva néceſſaire d'appuyer les naturels du païs, & de ſoldats & d'Officiers expérimentez, il tâcha d'en aſſembler le plus qu'il luy fut poſſible, & envoya pour les commander le Marquis Palombara, de la Maiſon de Savelli, & Tobia Pallavicini Gentilhomme Génevois, qui avoit ſervi de Maréchal de Camp dans les armées du Roy; leur donnant particuliérement ordre de n'en recevoir que de luy, & de n'avoir nulle correſpondance avec moy, ni aucune dépendance. Mais, comme ils eſtoient gens d'honneur, ils m'en donnérent avis, ne croyant pas devoir manquer à déférer toutes choſes, & eſtre

entiérement ſoûmis à la perſonnne, ſous les ſeules commiſſions duquel ils avoient à faire la guerre. Il ſe déclare beaucoup de Bandits dans cette Province, dont les plus fameux furent Antonio Siſti, Martello & Scoccia Ferro; Et pour la Nobleſſe, le Duc de Caſtelnovo, le Baron Quinzio, le Baron de Juliane, le Baron de Bugnano, le Baron Laurenzo Alfiéré avec ſon frére, & l'Abate Gaſparo, Hiéronymo Caſtiglione, & quelques autres qui firent révolter quaſi toute la Province, prirent Chiéti, Civita di Penna, Celano, & juſqu'à la ville meſme de l'Aquila, à la reſerve du château, & de la forteresſe de Peſcare; Ce qui ne s'exécuta neantmoins qu'avec vn aſſez long eſpace de temps. Giulio Pezzola fameux Bandit, qui avoit toûjours eſté dans les intéreſts des Eſpagnols, ayant eû mécontentement de Dom Miguel Pignatelli Préſident de cette Province, eut auſſi quelque commerce avec les Miniſtres du Roy à Rome, deſquels ayant tiré des lettres pour moy, il me les envoya par vn exprés, afin que j'y ajoûtaſſe plus de créance, & m'offrit pour ſe venger de ſon ennemi, de le ſurprendre avec le château de l'Aquila, & que pour luy, il ſe rendroit auprés de moy, avec trois cens Bandits, gens déterminez, & capables d'entreprendre toutes choſes. Mais comme j'eſtois continuellement en défiance, je crus que ſon mécontentement pouvoit eſtre feint; Et que ſous ce prétexte les Eſpagnols le vouloient jetter auprés de moy avec ſes gens, pour me faire aſſaſſiner. Je careſſai fort la perſonne qu'il m'avoit envoyée, & luy répondis que le crédit qu il s'eſtoit acquis dans l'Abbruze, & la connoiſſance parfaite qu il avoit de tout le païs me le rendoit plus néceſſaire dans cette Province, qu auprés de moy; Qu'il penſât, ſans perdre de temps, à ſurprendre le château de l'A-

quila ; Et que s'il en pouvoit venir à bout, je luy en donnois le gouvernement, & toutes les graces, terres, & revenus qu'il pourroit me demander, croyant découvrir par-là le fond de ſa penſée ; Et que s'il agiſſoit avec moy ſans diſſimulation, ſans rien hazarder j'en pourrois tirer des ſervices importans.

Il ne ſe paſſoit point de jour cependant, qu'il ne nous vînt d'Averſe force mulets chargez de bled, & quand j'en eus tiré les quinze mille charges que les ennemis y avoient amaſſées pour leur proviſion, je ſongeai à employer l'argent que nous avions reçu du débit du pain que l'on avoit fait, à acheter le reſte du bled qui y eſtoit demeuré, appartenant à des particuliers. Mais je fus bien ſurpris, quand m'en faiſant envoyer l'eſtat, je le trouvai diminué de plus de la moitié de celuy que j'avois laiſſé dans la ville, quand j'y allai deux jours aprés qu'elle ſe fut remiſe entre mes mains : Et comme ſous le prétexte de le venir vendre à Naples, l'on en avoit fait ſortir beaucoup ſur des paſſeports, l'on me voulut faire croire, que puiſque je n'en avois pas profité, il avoit eſté vendu aux ennemis ; ce qui fit murmurer tout le Peuple l'ayant sû, quelque ſoin que je priſſe de cacher cette méchante nouvelle. J'envoyai en meſme temps l'ordre au Baron de Modéne de me venir trouver, ſous prétexte de luy communiquer quelque choſe de conſequence. Il ſe rendit auſſi-tôt auprés de moy ; & le faiſant entrer dans mon cabinet pour luy parler en particulier, je l'aſſurai que le connoiſſant de longue main, je ne pouvois le ſoupçonner ni d'intelligence avec les ennemis, ni d'eſtre capable de me manquer de fidélité ; mais que ſur les plaintes & les crieries du Peuple, j'eſtois obligé de m'informer d'où pouvoit venir la diſſipation de nos bleds, à quoy je ne pou-

vois pas m'imaginer qu'il pût avoir de part, puiſqu'outre que je le tenois fort homme de bien, je le ſervirois toûjours de caution, s'il en avoit beſoin, & qu'il avoit trop d'eſprit pour ne pas voir à quels périls le manquement de vivres pouvoit expoſer, & ma perſonne, & la ſienne. Il me répondit avoir eſté ſurpris luy-meſme', de trouver vne ſi grande diminution dans les bleds; Qu'il faloit conſidérer que la ville d Averſe eſtant aſſez peuplée, & les troupes que j'y avois dedans, en avoient conſumé quelque partie; Que les bourgs & villages voiſins luy avoiẽt demandé la permiſſion d'en pouvoir faire ſortir; Que nous en avions tiré l'avantage, puiſque le pain qui s'y faiſoit ſe venoit débiter dans Naples. Je luy répondis que ces deux choſes pouvoient bien en partie en cauſer la diminution, mais non pas ſi grande qu'elle eſtoit: Mais que je croyois aſſurément qu'on avoit abuſé de ſes paſſeports, & que les Officiers particuliers en avoient fait ſortir en plus grande quantité qu il ne l avoit pas permis; Que ſon Secré aire eſtant Napolitain, & en réputation d eſtre aſſez intéreſſé, pouvoit bien avoir fait quelque friponnerie: Que j'eſtois réſolu pour le diſculper envers le Peuple, de le faire arrêter, & rejetter ſur luy tout le manquement, s il y en avoit eu aucun, ne ſuffiſant pas dans ce rencontre, que je fuſſe bien aſſuré de ſa probité; Qu il faloit de plus empêcher le menu Peuple d en avoir du ſoupçon, que les honneſtes gens ne prendroient jamais de luy.

Cette propoſition luy parut vn peu rude, puiſque l'on ne pourroit accuſer ſon Secrétaire, qu'il n'en réjalît quelque choſe ſur luy. Je luy répondis, que dans les néceſſitez preſſantes, l'on eſtoit bien ſouvent forcé de payer de ſon infanterie. Enſuite, je luy fis de petits reproches, mais neantmoins obligeans, de quelque choſe qui ne m avoit

pas plû dans ſa conduite paſſée, & que j'attribuai plûtôt à la delicateſſe de mon humeur qu'à aucune faute qu'il eût faite; Et que puiſqu'il la connoiſſoit ſi parfaitement, je le priois qu'à l'avenir il ne ſe paſsât rien juſques à la moindre choſe, ſans ma participation, & ſans mes ordres; Qu'il pouvoit s'aſſurer que j'avois pour luy, & la meſme amitié, & la meſme confiance que j'avois toûjours euë, que rien n'altéreroit jamais, pourveu qu'il prît vn peu de ſoin de ſon coſté, de me ménager: Qu'il s'en retournât à Averſe; Qu'il fît toutes les diligences poſſibles pour s'informer d'où venoit la diſſipation de nos bleds; Qu'il eſtoit trop bon, & qu'il devoit à mon exemple, apprendre à devenir vn peu plus ſeveré, puiſque quand on eſtoit dans le commandement, il ne faloit conſidérer perſonne, & faire la juſtice ſans égard d'amitié, ou de haine, à tous ceux qui méritoient ou récompenſe ou châtiment; Qu'il ne faloit jamais ſouffrir ni négligence, ni replique, aux ordres que l'on donnoit; Que c'eſtoit mon humeur & mon ſentiment, que je croyois fort raiſonnable; Qu'il agît ſur ce fondement, & qu'il crût que rien ne nous brouïlleroit enſemble, malgré le ſoin que malicieuſement on y pourroit apporter. Quelque mal que nous fuſſions Gennare & moy, comme je conſervois toûjours les apparences, je ne défendois pas de le voir; & comme il ne travailloit, par les conſeils de Vincenze d'Andrée, qu'à dégoûter ceux qu'il croyoit attachez à moy, ou à m'en donner des ſoupçons, me croyant naturellement défiant, il me fit adroitement dire que le Baron de Modéne l'avoit viſité, qu'il avoit affecté de l'entretenir fort long-temps, & luy faire mille careſſes, pour me faire croire qu'ils avoient pris des meſures enſemble. Ce que j'ai trouvé depuis n'eſtre pas aprés m'en eſtre éclairci, mais qu'il

l'avoir fait malicieuſement débiter, & appuyer par Auguſtin de Liéto, pour les deſſeins que j'ai déja remarquez.

Le ſecond de Février, jour de la Purification, ayant donné au Pére Capecé mon Confeſſeur la charge de Recteur de l'Hôpital des Incurables, il me pria d'y vouloir aller entendre la Meſſe, qu'il y devoit dire pontificalement pour la premiére fois, & d'y faire trouver ma Muſique; il y eut vn grand concours de peuple, & toutes les Dames s'y rencontrérent. Cette feſte fut fort grande; mais ce qui me la rendit plus agréable, ce fut la nouvelle que l'on m'apporta à la fin de la Meſſe, que la Capitane de Naples, s'eſtoit venu rendre; Elle eſtoit fort mal armée, auſſi-bien que toutes les autres galéres, & Jannetin Doria Général de l'Eſcadre de Naples; & qui depuis la priſon de ſon pére, commandoit généralement à toutes les autres qui eſtoient au ſervice d'Eſpagne, ayant mis pied à terre à Pouſſole, avec tous ſes camarades, & vne partie des Officiers, pour entendre la Meſſe à vne Egliſe de Noſtre-Dame de grande devotion, la Chiourme trouvant vne belle occaſion de ſe revolter tua ſon Comite, & faiſant ſauter à la mer ce qui eſtoit reſté d'Officiers ou de ſoldats, pour la garde de la galére, la releva, & s'en vint échouër aux coſtes de Poſilipe, en vn lieu appellé la Gayolle. Ce qu'ayant appris, j'envoyai auſſi-tôt pour tâcher de la conſerver, eſtant la plus belle, & la meilleure qui fût dans la mer Mediterranée: mais comme elle eſtoit à demi briſée, d'avoir donné à terre, il falut, malgré moy, la laiſſer rompre, puiſqu'auſſi-bien elle eſtoit inutile. Tous les forçats furent déferrez; Et pour les Turcs, ayant demeuré quelques jours vagabons par la ville, je les fis tous raſſembler, auſſi-bien que ceux des deux autres galéres qui s'eſtoient renduës, pour

les conſerver, & m'en ſervir quand je pourrois eſtre en eſtat d'en armer quelqu'vne ; & pour les entretenir cependant, & les pas laiſſer oiſifs, je fis vne Compagnie de cent cinquante Tures que j'avois ramaſſez, dont je fis Capitaine, Salem, Eſpalier de la Capitane. Ils eſtoient tous robuſtes, & braves ; & appréhendant, s'ils eſtoient repris, de retourner à la chaîne, ils combattoient contre les Eſpagnols avec vne ardeur & vne animoſité incroyable. De-ſorte que cette Compagnie m'a rendu ſeule plus de ſervice que quatre des meilleures que j'euſſe dans Naples.

Il y avoit trop long-temps que je n'avois rien fait, & je me laſſois d'eſtre inutile & de laiſſer les ennemis en repos. C'eſt pourquoy, au lieu de m'amuſer à des petites attaques, je me réſolus d'en faire vne générale, & de tenter tout d'vn coup de me rendre maiſtre de tous les poſtes que les ennemis tenoient dans la ville, & les forcer à ſe renfermer dans les châteaux. Pour cét effet je donnai l'ordre à Paul de Naples de m'amener tous les Bandits qu'il pourroit amaſſer, à Polito Paſtena de ſon coſté d'en faire de meſme, & aux habitans de la Cave, & de Nocére, de me venir joindre au plus grand nombre qu'il ſeroit poſſible, & choiſis le dixiéme de Février pour le rendez-vous.

Cependant, pour haraſſer les Eſpagnols, & les mettre par la fatigue hors d'eſtat de combattre, je leur fis donner toutes les nuits deux ou trois alarmes, & autant le jour, aux heures que je croyois qu'ils ſe pouvoient repoſer. Ce qui joint à leurs miſéres, & à leur manquement de vivres, les mit ſi bas, que ſelon toute ſorte d'apparences, j'en devois avoir bon marché. Le jour de l'attaque, je n'attendois que l'arrivée de mes Bandits, & de toutes les troupes que j'avois envoyé querir, pour

exécuter ce grand deſſein. Et apprenant tous les jours les commerces de Gennare avec les ennemis, & luy s'eſtant apperçû de mes ſoupçons, & de ceux de tout le Peuple, nous voulut amuſer par vne fauſſe apparence de fidélité. Il vint m'avertir qu'il avoit découvert vne entrepriſe de quelques-vns de ſes gens qui vouloient livrer le Tourjon des Carmes aux Eſpagnols, & qu'il eſtoit aprés à s'éclaircir de la verité; Et le lendemain matin, il fit pendre Labati Gennaro, Franceſco Giordano, & ſon frére, quoy que Preſtre, nommé Dom Félice Giordano, leur imputant les intelligences dont il eſtoit le Chef, & par conſéquent, le ſeul coupable. Ce qui ne me fit pas pourtant prendre le change, & ne diminua pas mes défiances, eſtant trop bien informé de tout ce qui ſe paſſoit; mais appaiſa ſeulement celles du Peuple, lequel perſuadé de ſes bonnes intentions, crioit le ſoir aux Eſpagnols des poſtes avancez, qu'ils n'avoient qu'à venir au Tourjon des Carmes, où ils eſtoient attendus, & où l'on leur feroit le meſme traittement qu'à leurs correſpondans.

Il arriva à peu prés en meſme temps, vn petit deſordre devant mon Palais, où il fut remédié à l'heure meſme. Vn Meſtre de Camp, nommé Caſtaldo, homme brutal & emporté, s'entretenant avec vn Capitaine devant la porte, & au milieu du corps-de-garde, & s'eſtant échauffez de paroles enſemble luy donna vn ſoufflet; ce que le Capitaine qui eſtoit accompagné d'vn autre, qui eſtoit ſon camarade, n'ayant pû ſouffrir mit l'épée à la main, & bleſſa le Meſtre de Camp d'vn coup mortel dans la cuiſſe. La garde ſe mit auſſi-tôt en devoir de les arréter, mais la reſiſtance qu'ils firent ayant cauſé vn grand bruit, je reconnus en mettant la teſte a la feneſtre de ma chambre ce qui ſe paſſoit, & voyant

plus de cent perſonnes l'épée à la main, je deſcendis pour l'y mettre pareillement, & me faiſant jour au milieu de tous ces gens, j'abordai les deux Capitaines que je fis deſarmer & amener dans mon Palais, où je trouvai le Meſtre de Camp expirant, ſon coup eſtant dans la vaine crurale : ſa mort ſi prompte le garentit du ſupplice que méritoit ſon inſolence. Je fis confeſſer les deux Capitaines, & dreſſer vn échaffaut, pour leur faire couper la teſte, au meſme lieu où ils m'avoient perdu le reſpect. Force gens me demandérent leur grace, me diſant qu'vn ſoufflet reçû oſtoit toute conſidération à vn homme de cœur : mais croyant qu'vn exemple eſtoit néceſſaire pour tenir tout le monde dans le devoir, & empécher à l'avenir vne pareille temérité, qui par tout ailleurs qu'en préſence du corps-de-garde, auroit eſté pardonnable ; Diégo Perez leur Meſtre de Camp, me repréſenta que ces deux Officiers eſtant braves, & expérimentez me pourroient ſervir vtilement à l'attaque des poſtes que je prétendois faire. Je demeurai inflexible, & les fis conduire ſur l'échafaut, & leur bander les yeux. L'exécution eſtant preſte à ſe faire, Maſillo Caraciolo ſe jettant à mes pieds, me demanda leurs vies, au nom de toute la Nobleſſe, & de toutes les Dames de la ville. Je luy dis que ne pouvant rien refuſer à des interceſſions qui m'eſtoient ſi chéres, & ſi conſidérables, je leur pardonnois ; & aprés leur avoir fait vne fort grande reprimende, je les envoyai ſe faire ſeigner, dont ils avoient fort grand beſoin.

Le Baron de Modéne, trois ou quatre jours aprés ſon retour à Auerſe, me manda que le deſordre n'eſtoit pas ſi grand que l'on me l'avoit fait entendre ; ſoit que ce fût la vérité, ou qu'eſtant bon & facile naturellement, il ne vouloit pas m'accuſer,

les principaux Officiers, par la crainte qu'il eût que je ne les fiſſe châtier, connoiſſant mon humeur ſevére qui ne pardonne pas aiſément de pareilles fautes, & principalement, quand elles ſe font au préjudice de mes défenſes, & de mes ordres, & de peur auſſi qu'il n'en arrivât vn ſoulévement dans noſtre armée; ce qui l'obligeoit à me diſſimuler ce qu'il en avoit peut-eſtre reconnu. Ie fis deſſein de le tirer auprés de moy, afin d'envoyer durant ſon abſence, faire informer de la diſſipation de nos bleds, qui faiſoit crier hautement toute la ville, qu'il faloit contenter par quelque demonſtration de juſtice. Il ſe réſolut de m'obeïr, & de me venir trouver, & l'on me donna avis qu'Antonio de Calco, Marco Pyſano, & Andrea Rama, craignant que ſi je luy oſtoit le commandement, je ne le donnaſſe à quelque autre qui plus rigoureux, ne leur laiſſeroit pas tant de licence, furent luy dire adieu, & l'aſſeurer qu'il reviendroit bien-tôt ſe remettre à leur teſte, puiſqu'ils n'obeïroient pas à d'autre Général que luy, & qu'ils avoient aſſez de crédit parmy les troupes, pour leur faire faire ce qu'ils voudroient, & me forcer malgré moy à luy laiſſer ſon employ, & que les ayant tous cabalées, pour s'attacher à ſa fortune, ſi je m'obſtinois a luy vouloir oſter le commandement, ils les meneroient aux ennemis, eſtant aſſurez qu'elles les ſuivroient, quelque parti qu'ils vouleuſſent prendre. Les Officiers prirent bien cette réſolution qu'ils avouërent à leur mort, & ils ne la luy voulurent pas communiquer, de crainte qu'il ne m'en avertît. Mais ayant ajoûté foy au diſcours que l'on me fit ſur des apparences aſſez grandes que le concert en avoit eſté pris au jour de l'attaque des poſtes, ce qui me choqua ſenſiblement; je pris, quoy qu'à regret, la réſolution de le faire arréter.

Le dixiéme du mois de Février, l'aprés dînée Polito Paſtena, & Paul de Naples ayant laiſſé leurs troupes en marche, arrivérent auprés de moy; & aprés leur avoir fait cent amitiez, & les avoir aſſuré de la reconnoiſſance que je conſerverois des ſervices importans qu'ils m'avoient rendus, je les menai avec moy au Poge Réal, où la beauté du jour me convia de m'aller promener. Ils me préſentérent leurs Officiers principaux, que je pris grand ſoin de careſſer, & m'ayant rendu compte l'vn, & l'autre, de ce qu'ils avoient fait depuis qu'ils avoient pris les armes en ma faveur, je leur communiquai le deſſein que j'avois de faire vne attaque générale de tous les poſtes des ennemis, afin de me rendre tout d'vn coup maiſtre de toute la ville, & finir vn affaire qu'il y avoit à mon gré trop long-temps qui duroit.

Aprés nous eſtre bien promenez, voyant que la nuit approchoit, je m'en retournai chez moy où j'employai la ſoirée, de meſme que je faiſois toutes les autres; & ayant dépéché toutes mes affaires, je m'enfermai ſeul dans mon cabinet, pour réſoudre de qu'elle façon s'exécuteroit mon entrepriſe, & en mettre tous les ordres par écrit: Qui furent que le Meſtre de Camp Diégo Paſſero, ſortant de la Doüanne, iroit attaquer celle des farines, avec cinq cens hommes, ſoûtenus de pareil nombre de gens de Nocheré, commandez par leurs Officiers ſous la conduite du Meſtre de Camp Landerio; Que Diégo de Soriento ſortant de Porto & Viſita Pauveri, iroit attaquer Santo Bartholoméo, ſalle des Comédies Italiennes, avec les cinq cens hommes de la Cave qu'il commandoit en qualité de Sergent Major, ſoûtenus par trois cens hommes deſtinez à la garde de ces deux poſtes, & deux Compagnies de cent hommes chacune, des troupes du

Peuple ; Que le Sergent Major qui gardoit le Fundo del Cedrangulo, & celuy qui commandoit au Cirillo, feroient deux fauſſes attaques, pour amuſer les ennemis ; Que le Meſtre de Camp Pouca attaqueroit le poſte de Santa Ghiara, avec ſon Régiment, ſoûtenu de ſix Compagnies du Peuple, chacune de cent hommes ; Que le Meſtre de Camp Jean Dominico attaqueroit le Convent de Dona Alvina, avec trois cens hommes de ſon Régiment, ſoûtenus du reſte, & de trois compagnies du Peuple ; Que Sainte Marie la Nove ſeroit attaquée par cinq cens hommes détachez de troupes de Polito Paſtena, ſoûtenus par pareil nombre des gens du Peuple, dont le Melloné Meſtre de Camp général par commiſſion, auroit le commandement ; Que Polito Paſtena avec quinze cens hommes qui luy reſtoient, attaqueroit Monte-Olivéto, & deux autres poſtes voiſins, avec tel nombre de ſes gens, qu'il jugeroit à propos, les faiſant ſoûtenir par le reſte; Que le Meſtre de Camp Landi, avec ſon Régiment, occuperoit les ennemis par deux fauſſes attaques, du coſté de la porte d'Albe, & de celle del Spiritu Santo, Que les Capitaines du Peuple feroient la meſme choſe dans tous les poſtes où ils commandoient, & principalement vers la porte de Conſtantinople ; Que le Meſtre de Camp Annibal Brancaccio attaqueroit les ennemis du coſté de Santo Dominico Soriano, avec ſon Régiment, & feroit faire le meſme par ma compagnie de Turcs à Sangué de Chriſto; Qu'a la porte de Médine Matheo d'Amoré, Carlo Longobardo, & Onoffrio Piſſacani, dont les trois Compagnies pouvoient bien faire cinq cens hommes, feroient donner vne eſcalade avec trente eſchelles, les murailles de la ville de ce coſté-là n'ayant pas huit pieds de haut ; Que ceux de Lantignane donneroient

l'alarme la plus chaude qu'ils pourroient ; Que le Meſtre de Camp Dom Bernardino Caſtro Cucco, avec ſon Régiment, par le coſté du Voméro, attaqueroit les dehors du château Saint Elme : Qu'il ſe feroit trois attaques du coſté de Chiaya de cinq cens hommes chacune ; l'vne à Santa Maria Paréde, par des gens détachez du corps de Paul de Naples; l'autre à San-Carlo ele mortellé ; le Meſtre de Camp Diégo Perés commandant à toutes les deux; & l'autre à Li-Angeli noviciat des Jeſuites, commandée par le Meſtre de Camp Aléxio, ſoûtenuë par mille hommes de meſmes troupes, dont Paul de Naples, & le Meſtre de Camp Tita de Fuſco ſon couſin, prendroient ſoin ; Que je garderois mille hommes pour envoyer du ſecours où je le jugerois néceſſaire, & que je les tiendrois en bataille derriére le Palais de la Ducheſſe de Gravine, où je me rendrois à la pointe du jour, n'eſtant pas plus éloigné que d'vne portée de mouſquet de chacune de ces trois attaques, que je pouvois voir également de deſſus la terraſſe dudit Palais : Que ce que j'avois de cavalerie demeureroit en eſcadrons dans vne place, au devant de la Porte royale, afin d'entrer dans la grande ruë de Toléde, & venir pouſſer juſques à la place du Palais, dés que l'entrée en ſeroit libre. Selon toutes les apparences, rien ne ſe devoit oppoſer à l'exécution d'vn ſi grand deſſeïn, tout eſtant ſi bien concerté ; ſi mes ordres euſſent eſté ſuivis, mes troupes euſſent fait leur devoir, ou qu'il n'y eût point eu d'infidelité parmi les Chefs.

Ayant ainſi diſpoſé toutes choſes, je m'allay coucher, pour me repoſer, croyant que je ne manquerois pas de fatigue le lendemain. Je me levay d'aſſez bonne heure ; & aprés avoir donné audience, je m'en allai entendre la Meſſe ; aprés quoy,

montant à cheval, j'allai voir toutes les troupes qui m'arrivoient de la campagne, que j'avouë estre les plus belles que j'aye jamais veuës; entre autres celles du Paul de Naples. Il avoit bien trois mille cinq cens hommes, dont le plus vieux n'avoit pas quarante-cinq ans, & le plus jeune moins de vingt. Ils estoiẽt bien faits & de belle taille, tous avoient de grands cheveux noirs, & la plusspart frisez, des colets de maroquin noir, les manches de velours, ou de toile d'or, les chausses de drap, & des galons d'or sur le costé, & la plusspart d'écarlate, des ceintures de velours bordées de galon, où ils avoient deux pistolets de chaque costé, vn couteau pendu à vne bandouliére de mesme parure, large de trois doigts, & de la longueur de deux pieds, leur gibeciére hatachée à leur ceinture, & leur fourniment pendu au col avec vn gros cordon de soye; vne partie avoit des fusils, & les autres des mousquetons; il n'y en avoit pas vn qui ne fût bien chaussé, & qui n'eût de bas de soye, & chacun vn bonnet sur la teste de toile d'or, ou de toile d'argent de différentes couleurs, ce qui estoit fort agréable à la veuë. Polito Pastena n'avoit pas plus de deux mille hommes, ayant laissé beaucoup de gens pour la garde de Salerne; ils n'estoient gueres moins bien faits que les autres, quoy qu'ils ne fussent pas si parez. Les gens de Nochére, & de la Cave, qui estoïent bien mille ou douze cens hommes, ne paroissoient pas si galands, mais ils avoient la mine bien plus soldate; ils estoient en effet fort braves & fort déterminez, & avoient de plus belles, & meilleures armes, chacun ayant son fusil de cinq pieds à cinq pieds & demi, & de bonnes épées dont ils savoient fort bien se servir dans l'occasion. Je fus fort satisfait de cette reveuë, & crus assurément d'estre le lendemain le maistre ab-

ſolu de Naples. Je les envoyai ſe rafraîchir, ayant donné ordre à leur logement, & à leur faire fournir toutes les choſes qui leur étoient néceſſaires. Je m'en revins dîner, & remontant à cheval, au ſortir de table, je viſitai tous les poſtes, où je donnai par écrit les ordres de l'attaque que je prétendois faire le lendemain matin à la pointe du jour, ayant commandé à toutes les troupes de marcher ſur les deux heures aprés minuit, pour ſe tenir preſtes à donner au ſignal que je ferois faire par le tocſin de toutes les cloches de la ville, & principalement de celles de Saint Laurens. Je m'en allai coucher chez Marco de Laurenzo pour diſpoſer de toutes choſes dans le fauxbourg de Chiaya, & eſtre plus prés du Palais de la Ducheſſe de Gravine, où je prétendois me rendre deuant le jour.

Le douziéme à la pointe du jour, je fis ſonner le tocſin par toute la ville, & fis commencer les attaques. Diégo Paſſaro s'avança à la Doüane des farines, & y entra: mais le canon du Château neuf, & du Mole, faute de s'y eſtre terraſſé, la luy fit abandonner, & l'obligea de ſe retirer. Diégo de Sorientò avec les Cavayoles, ſe rendit maiſtre de Saint Bartholoméo, où ſe fait la Comédie Italienne, & le conſerua juſques à tant que je fis ſonner la retraitte, & en l'abandonnant, y mit le feu. Ceux qui faiſoient de fauſſes attaques entretenoient toûjours vne eſcarmouche fort chaude, & firent toute la diverſion & tout l'effet que j'en attendois. Pouca attaqua Sainte Claire, mais fort mollement, & y trouvant vn peu de reſiſtance ſe retira ſans rien faire. Jüan Dominico ne fit gueres mieux à Dona Aluina, & le tout s'y paſſa en vne eſcarmouche fort froide. Mellonné qui trahiſoit ne voulut pas ſe rendre maiſtre de Santa Maria la Nuova, que les Eſpagnols ébranlez commençoient d'abandonner.

Polito Paſtena, aprés avoir emporté le premier retranchement de Mont-Oliuéto ne le conſerva pas, ſes gens ayant pris l'épouvante, & ſon Lieutenant, aprés avoir pris vn poſte voiſin, fut pour s'eſtre trop avancé, & n'avoir pas eſté ſoûtenu, pris priſonnier & bleſſé d'vne mouſquetade à la jambe, dont il mourut trois jours aprés. Les Turcs firent leur devoir, mais ayant vû qu'ils eſtoient abandonnez, & qu'Annibal Brancaccio, faute, ou d'expérience, ou de valeur, ſe retiroit, furent contraints d'en faire de meſme. Mathéo d'Amoré, Carlo Longobardo, & Onofrio Piſſacani firent planter leurs échelles, quatre deſquelles, pour eſtre trop chargées de monde, rompirent ſous le poids, s'eſtant trouvées trop foibles, & les autres eſtant trop courtes, & leur vigueur, & leurs bonnes intentions demeurérent inutiles. Dom Bernardino Caſtro Cucco emporta vne demie lune du château de ſaint Elme, du coſté de Chiaya. Diégo Perés ſe rendit maiſtre de Santa Maria Paréde, & de San-Carlo, & voulant faire avancer les Bandits de Paul de Naples, ils ſe jettérent ſur le ventre derriére vne muraille, où j'envoyai le Chevalier de Fourbin, pour les faire marcher, qui leur donna cent coups de canne, meſme aux Officiers, ſans qu'il luy fut jamais poſſible de les pouvoir faire relever. Aléxio prit l'Angeli, qu'il abandonna aprés par vne terreur panique. Le Baron Durand, les ſieurs de Glandevez, & de Villepreux gagnerent vn Palais gardé par les Allemans, & y furent tous trois bleſſez; Villepreux, au deſſous de l'œil d'vn éclat de feneſtre, Glandevez d'vn coup de mouſquet au travers de la cuiſſe, & Durand à la jambe, qui ne laiſſérent pas de me ramener deux ou trois priſonniers.

Cependant, je faiſois mon devoir, pour faire rafraîchir mes attaques, & faire avancer les trou-

pes qui les devoient ſoûtenir, & y renvoyant le Chevalier de Fourbin, pour faire marcher Tita de Fuſco, jamais il ne luy fut poſſible, rejettant la choſe ſur ſes Capitaines, les Capitaines ſur leurs Alfiéres, & les Alfiéres ſur les Sergens, & fut contraint de mener par force tous les ſoldats, vn à vn, pour s'emparer d'vn Palais que les ennemis avoient abandonné. Le château de Saint Elme, cependant, tiroit continuellement ſur la terraſſe, d'où les ennemis me voyoient donner tous les ordres qu'il m'eſtoit poſſible. Ils tuérent quelques gens autour de moy, & je faillis meſme d'eſtre emporté de deux volées de canon. Ce qui m'ayant piqué, je détachai trois cens hommes, pour en attaquer les dehors. Ils furent auſſi-tôt emportez, & mes gens s'avancérent juſques à Saint Martin, Convent des Chartreux, où ils ſe logérent. Les Eſpagnols ſe trouvérent tellement fatiguez d'avoir à reſiſter en tant d'endroits, qu'ils commençoient à s'ébranler de tous coſtez, quand ils reprirent cœur à l'arrivée d'vn grand ſecours qui leur vint des gens qui défendoient les poſtes de la ville. Mellonné, & Polito Paſtena, & les autres Chefs s'étant retirez, ou par trahiſon, ou par poltronnerie, Vatteville auſſi-tôt accourut de noſtre coſté, avec les Officiers reformez, & le corps des Eſpagnols, pour reprendre les poſtes que nous avions emportez, ſans quoy ils eſtoient abſolument perdus, puiſque nous leur avions coupé la communication de Saint Elme, & que nous eſtions maiſtres de tous leurs quartiers, prenant par derriére tous les poſtes avancez qu'ils avoient du coſté de la ville. Le combat ſe réchauffa plus fortement, & malheureuſement Diégo Perés eſtant bleſſé d'vn coup de mouſquet au travers du col, l'on me le rapporta, & je le fis penſer devant moy, & luy fis tirer la balle qui

n'eſtoit couverte que d'vn peu de peau de l'autre coſté de ſon entrée.

Cériſantes arrivant ſur l'heure en riant, fort ſatisfait de ce que les choſes ne me réüſſiſſoient pas, comme je le ſouhaitois, me dit, Vous n'avez point d'Officiers qui vaillent, vous ne ferez rien ſans moy, mais ſi je vas là-bas, je remettrai toutes choſes, & forcerai aſſeurément tous les retranchemens que les ennemis défendent encore. Ie luy répondis en colére, Souvenez-vous qu'vn homme qui ſe vante comme vous faites, & qui mépriſe ſi fort les autres, doit faire ce qu'il promet, ou ſe faire tuer. Il y courut auſſi-tôt, & l'émotion, ou quelque néceſſité preſſante l'ayant obligé de mettre chauſſes bas derriére vne muraille, il reçût vne mouſquetade qui luy emporta l'ongle du gros orteil, où la gangrenne ſe mettant, il mourut trois jous aprés; & pour pouſſer ſa vanité iuſques au bout, il fit vn teſtament, & m'en choiſit pour exécuteur, laiſſant en fondations, donations, ou legs pieux, plus de vingt-cinq mille écus, quoy qu'il n'eût pas vn quart-d'écu de bien.

Nos affaires n'eſtoient pas en ſi mauvais état, que ſi Paul de Naples eût marché avec ſes gens, & fait ſemblant de ſoûtenir les attaques, les Eſpagnols ne fuſſent réſolus de tout abandonner, & ſe retirer dans le Château-neuf, & le poſte de Piſo Falconé, pour capituler, à ce qu'ils m'ont avoüé depuis. Je luy en envoyai l'ordre par le ſieur de la Botellerie, l'vn de mes Aides de Camp, mais au lieu de cela, il ſe renverſa ſur les Palais de Chiaye, & principalement ſur celuy du Prince de Monteſarchio, que ſes Bandits ſe mirent à piller: Et comme il luy repréſenta que je ne ſouffrirois pas ce deſordre, & que je viendrois en perſonne y remédier, il luy répondit inſolemment, Je n'ai pas

amené mes gens pour combatre, mais pour ſaccager Naples; & le Duc vient pour l'empécher, je luy ferai couper la teſte, & la mettant dans vn baſſin, je l'irai préſenter à Dom Jüan d'Autriche. Outré d vne réponce ſi temeraire, je ne pus m'empécher de dire que l'on verroit dans vingt-quatre heures, qui tenoit mieux ſur les épaules, de ſa teſte ou de la mienne. Je me repentis de cét emportement, jugeant que je devois encore diſſimuler avec luy. Et apprenant en meſme temps, que les Bandits de Polito Paſtena commençoient à faire des deſordres dans la ville, & à piller de leur coſté, je fis ſonner la retraitte, aprés vn combat fort opiniâtré trois heures durant, où il n'y eut pas neantmoins deux oux trois cens hommes de tuez, ou de bleſſez de part & d'autre. L'aide Major de Diégo Perés ayant eſté fait priſonnier, l'on le voulut faire pendre; mais je mandai que je ferois faire la repreſaille ſur celuy du Meſtre de Camp Cicio Podérico, qui avoit eſté pris dans les Chartreux, dont l'échange ſe fit trois jours aprés.

Le malheur du Baron de Modéne voulut que ne m'ayant pas ſuivi, Auguſtin de Liéto, par l'intéreſt que j'ai déja fait connoître, me vint dire qu'il avoit appris qu'il avoit vû durant ce temps Vincenzo d'Andrea, & Gennare. Ce qui me donna du ſoupçon, qui fut redoublé par l'arrivée du Pére Capecé & du Cavalier Michellini, qui venant inſulter à ma diſgrace, me dirent en riant, Voilà ce que c'eſt de ne vous pas ſervir du Baron de Modéne, vous voyez bien que ſans luy, vous ne ſauriez rien faire de bon, & le Peuple en eſt bien perſuadé. Je leur tournai le dos, ſans rien répondre, reſervant à vne autre fois mon reſſentiment. J'enuoyai en meſme temps ordre à Polito Paſtena de faire ſortir ſes Bandits de la ville, & d'aller coucher dans le fauxbourg

de Saint Antoine, pour s'en retourner à Salerne le lendemain à la pointe du jour. Il partit auſſi-tôt ſans me dire adieu, aprés avoir laiſſé ſix vingts Bandits à Gennare, pour ſa ſeureté, & pour entreprendre tout ce qu'il voudroit. Chacun me voulant perſuader que le Peuple me rendant reſponſable de ce mauvais ſuccés, il n'y auoit point de ſeureté pour ma vie, & que je ne devois pas rentrer dans Naples; je mépriſai ces vaines terreurs, & réſolus d'y retourner comme je fis dés le ſoir: Et pour faire croire que j'avois vn deſſein conſidérable à exécuter la nuit, j'ordonnai qu'à huit heures du ſoir, tous ceux qui pouvoient porter les armes ſe rendiſſent dans la place de mon Palais, & tout du long de la ruë de Saint Iean de Carbonares.

Paul de Naples, cependant, me vint trouuer au Palais de Gravine avec vne extraordinaire effronterie, & me dit que ſes gens n'eſtant pas accoûtumez à combattre dans vne ville, il avoit réſolu de les remener à la campagne, pour aſſujettir toute la Pouïlle, & tout le reſte du Royaume, & qu'à cét effet, il me demandoit vne patente de Vicaire général, avec pouvoir de donner des commiſſions d'Officiers généraux, les gouvernemens des Provinces, & des places, & de diſpoſer de toutes les confiſcations des biens de la Nobleſſe. Je luy dis, que je la luy accordois de bon cœur, mais qu'il faloit qu'il vînt chez moy, pour y faire expédier tout ce qu'il deſiroit; & que pour empécher que ſes gens ne fiſſent du deſordre dans la ville, il faloit les remener dans les fauxbourgs, où ils avoient logé le ſoir auparavant, pour marcher le lendemain matin. Il me promit d'y obeïr; & remontant à cheval, je m'en retournai à Naples, où je fus reçu par le Peuple, de tous les deux ſexes, avec plus d'acclamations, & plus de témoignages encore de

reſpect, & d'amour qu'à l'ordinaire, toutes les ruës eſtant éclairées ſur mon paſſage, chacun me criant, que l'on ſavoit bien que j'avois eſté trahi, que je devois bien prendre garde à ma ſeureté, & faire châtier ſevérement tous les traîtres. Voyant par-là que rien ne me pouvoit détruire dans l'eſprit du Peuple, mon chagrin ceſſa, & mes eſpérances redoublérent; mais me jugeant encore en vn extréme péril, je crus qu'il faloit tâcher avec adreſſe, de me tirer d'vn pas ſi gliſſant & ſi dangereux.

Paul de Naples, cependant, au lieu d'aller faire rafraîchir ſes gens, les fit demeurer ſous les armes, les poſta dans tous les plus conſidérables endroits de la ville, & s'en alla tenir vne conférence de deux heures; avec Vincenzo d'Andréa, & Gennare; En arrivant à mon Palais, je trouvay tout le monde alarmé, tant Lazares que Capes-Négres, de l'ordre que j'avois donné indifféremment à tout le monde de prendre les armes, me repréſentant, que quelque entrepriſe que je puſſe avoir, ſi l'on les faiſoit combattre la nuit, dans l'animoſité qui eſtoit entre eux, il eſtoit à craindre qu'ils ne penſaſſent qu'à ſe charger les vns les autres, & que ces deux partis venant aux mains, comme il arriveroit indubitablement, les ennemis s'en pourroient prévaloir. Je témoignai de déférer à leurs raiſons, & que j'avois vn extréme regret que par vne complaiſance trop grande pour eux, ils me fiſſent manquer le plus beau, & le plus infaillible deſſein que je puſſe jamais tenter: Que quand j'avois fait ſonner la retraitte, ce n'avoit pas eſté par aucun ſoupçon que j'euſſe de la laſcheté, ou de l'infidelité de mes gens; mais bien ſur l'avis que l'on me devoit livrer ſur la minuit, deux poſtes importans, qui me rendroient facilement maiſtre de toute la ville; les ennemis abbatus de miſéres, eſtant tellement fatiguez

guez d'avoir combattu tout le jour, que ne ſongeant la nuit qu'à ſe repoſer, ils n'auroient pas la force de prendre les armes. Mais nonobſtant cela, perſiſtans dans leurs remonſtrances, je leur permis à tous de ſe retirer dans leurs quartiers, avec ordre de paſſer toute la nuit ſous les armes pour reſiſter aux Bandits, qui ſongeroient peut-eſtre à faire du deſordre, & à piller la ville. Je ne gardai auprés de moy de mes gardes, que la brigade qui avoit accoûtumé de paſſer la nuit dans ma ſalle.

Dans ces entrefaites deux Députez de Nole me vinrent demander juſtice du ſaccagement de leur ville, que malgré la capitulation qu'elle avoit reçuë de moy, Paul de Naples avoir fait faire, ſans obſeruer aucun des articles que je luy avois accordez, quand elle s'eſtoit rénduë de ſi bonne foy, croyant que je leur en pouvois faire raiſon, durant qu'il eſtoit auprés de moy. Vne femme vint auſſi ſe jetter à mes pieds pour me faire des plaintes, qu'ayant trouvé ſa fillé à ſon gré, âgée de ſeize ans, vne des plus belles de la ville, en paſſant devant ſa maiſon, il l'avoit envoyé enlever de force, par quinze ou vingt de ſes gens, & fait porter à ſon logis, pour la violer. Je luy dis que l'honneur de ſa fille eſtoit en ſeureté, s'il ne couroit fortune que de ſa part; qu'elle ſe mît en repos, & ſe retirât chez elle, & ſe tînt preſte à me venir trouver, quand je l'envoirois querir. Je dis le meſme aux deux Députez de Nole; & rentrant dans mon cabinet, j'écrivis trois billets; l'vn à l'Auditeur général de ſe rendre à la Vicairie, avec vn Confeſſeur, & vn Boureau, pour exécuter ce que je luy commanderois; deux autres à Onoffrio Piſſacani, & à Carlo Longobardo, avec ordre de ſe rendre avec cinquante mouſquetaires chacun de leur Compagnie, &

deux chaiſes à la porte de derriére du jardin de mon Palais, où je leur manderois ce qu'ils auroient à faire.

Dans ce temps Paul de Naples arriva chez moy, avec ſix cens de ſes meilleurs hommes, dont il en laiſſa trois cens qui ſe rendirent maîtres du corps-de-garde de la porte, deux cens qui ſe ſaiſirent de la cour de mon Palais, & du pied de l'eſcalier, & cent qu'il l'aiſſa dans la ſalle de mes gardes, ayant chacun cinq ou ſix bouches de feu. Vn de mes gens s'en vint fort alarmé, me croyant perdu, m'avertir de cette précautîon. Je me mis à ſoûrire, & luy dis que je ne pouvois recevoir vne plus agréable nouvelle. J'appellai à meſme temps le Capitaine de mes Gardes, & l'ayant inſtruit des ordres qu'il avoit à tenir, je luy commandai de s'en aller, avec douze de mes gardes, ſe ſaiſir du pied d'vn eſcalier ſecret, qui deſcendoit de mon cabinet dans ma Secrétairerie, & de me faire ſigne dés que Piſſacani & Longobardo ſe ſeroient rendus au lieu que je leur avois preſcrit. Paul de Naples entra dans ma chambre, ſuivi ſeulement de Tita de Fuſco ſon couſin, qu'il vouloit faire ſon Meſtre de Camp général, & m'abordant, en riant, me vint demander toutes les graces dont j'ai déja parlé, y ajoûtant de plus, la confiſcation du Prince d'Aveline, dont il eſtoit nai ſujet, & dont il vouloit prendre le titre. Je luy répondis que j'admirois ſa modeſtie, de ſe contenter de ſi peu de choſe, aprés les ſervices importans qu'il m'avoit rendus; Que j'avois tant d'eſtime & tãt d'amitié pour luy, que je ne luy pouvois rien refuſer; Que je luy ferois expédier tout ce qu'il deſiroit de moy, & en telle forme qu'il luy plairoit: dont il témoigna eſtre fort content, attribuant en luy-meſme, toutes ces obligeantes paroles, à l'excés de l'appréhenſion qu'il m'avoit don-

née. Et Auguſtin de Liéto m'ayant fait ſigne que tout ce que je luy avois ordonné eſtoit preſt, ie luy dis qu'afin que les expéditions fuſſent plus à ſon égré, il valoit mieux qu'il les allât ordonner luy-meſme & appellant Innocentio premier Commis de Hiéronymo Fabrani mon Secrétaire, je luy commandai de l'aller avertir de ma part d'obeïr à Paul de Naples, comme à ma prropre perſonne, de luy faire expédier tout ce qu'il voudroit, & en telle forme qu'il l'auroit agréable. Paul de Naples ravi que tout luy réüſſiſſoit ſi bien, deſcendit à ma Secrétairerie, accompagné de Tita de Fuſco ſon couſin, & ſuivi du Capitaine de mes Gardes. A peine furent-ils au bas du degré, quils furent faiſis par les Gardes qui les attendoient, qui leur mettant le poignard à la gorge, les menacérent que s'ils faiſoient le moindre bruit du monde, ils les tuëroient. Ils demanderent que l'on ne les fit pas mourir ſans confeſſion, l'on leur répondit que les châtimens que je faiſois faire, n'eſtoient pas ſi prompts, ni ſans les formalitez de Juſtice. Ils ſe l'aiſſérent conduire ſans parler, ni ſans faire de réſiſtance juſques à la porte de derriére de mon Palais, où trouvant les deux chainés, que j'avois fait préparer, ils furent mis dedans & emportez à la Vicairie, eſcortez des cent mouſquetaires que javois fait venir exprés.

J'envoyai auſſi-tôt à la femme dont ils avoit fait enleuer la fille, & aux deux Députez de la ville de Nole de ſe rendre à la Vicairie pour ſervir de témoins contre eux. Dés qu'ils y furent arrivez, l'Auditeur général les ayant fait dépouïller ſon couſiin & luy, pour les faire appliquer à la queſtion, ils ſe jettent à genoux devant luy demandant par grace de n'eſtre point tourmentez, & confeſſérent plus de crimes, qu'il n'en faloit

pour faire mourir cent hommes A l'abord de cette femme, il avoüa qu'il en avoit fait enlever la fille, & qu'il l'avoit encore chez luy : Mais qu'on ne luy avoit point fait juſques-là de violence, remettant à la faire quand il ſeroit de retour de mon Palais. A la veuë des deux Députez de Nole, il confeſſa de n'en avoir pas fait obſerver la capitulation, & d'avoir fait ſaccager la ville. Son couſin ſe trouvant complice de toutes ſes méchancetez, & les avoüant auſſi-bien que luy, ils furent tous deux condamnez à mort, & mis entre les mains des Confeſſeurs; aprés quoy, s'attendans d'eſtre exécutez, ils furent ſurpris de ſe voir mis à la queſtion que je leur fis donner ordinaire, & extraordinaire. Ce fut dans les tourmens, qu'ils déclarérent qu'ils n'eſtoient venus dans la ville qu'en intention de la piller, & non pas de forcer les poſtes des ennemis, ne voulant pas voir ſi-tôt finir les deſordres du Royaume: Que quand ils m'avoient menacé de me couper la teſte, & la porter à Dom Jüan d'Auſtriche, que ç'avoit eſté leur intention, en cas que j'empéchaſſe le butin qu'ils vouloient faire; croyant tirer de ce préſent vne ſomme fort conſidérable des Eſpagnols; Qu'il avoit crû m'intimider de telle façon par cette menace, que je n'oſerois luy rien refuſer de ce qu'il me demanderoit; Que l'autorité de Vicaire général qu'il prétendoit; luy devoit donner les moyens de tirer impunément tout l'argent des Provinces, & de ſaccager tout le Royaume; aprés quoy, il pourroit faire au prix de ma teſte ſa paix quand il voudroit avec les Eſpagnols, ou bien ſe retirer avec ſon butin, dans le lieu du monde où il croiroit avoir le plus de ſeureté; Qu'appréhendant que je ne m'aſſuraſſe de ſa perſonne, il n'avoit pas fait ſortir ſes gens de la ville, comme je luy avois commandé; Mais qu'il les avoit retenus

exprés pour m'épouvanter, & s'eſtoit rendu maiſtre de mon Palais, pour me forcer à luy donner les expéditions, qu'il connoiſſoit bien que je ne luy pouvois accorder que malgré moy; Qu'en cas de refus, il eſtoit réſolu de me poignarder, & en avoit eſté prendre le concert, avant que de venir chez moy, avec Gennare, & Vincenze d'Andrée; Qu'auparavant l'attaque des poſtes, il avoit envoyé vne vieille femme trouuer Dom Jüan d'Auſtriche, pour ſavoir combien l'on luy voudroit donner de ma teſte. Et l'ayant fait arréter, ſur les indices qu'il en donna, elle remit la réponſe qu'elle avoit entre les mains. Mais n'ayant pas voulu la faire mourir pour cela, je me contentai de luy faire donner le lendemain le foüet par tous les carrefours de la ville. Il confeſſa enſuite des crimes, des ſacrileges, & des abominations ſi étranges, que j'en eus horreur quand je vins à lire ſes dépoſitions. Je le fis interroger ſur le pillage du Château d'Avelline, fis prendre vn état de tout ce qu'il avoit pris dedans, & des lieux où il avoit fait tranſporter tout ce butin, & où il avoit fait ſerrer celuy qu'il avoit fait le matin dans le Palais du Prince de Monteſarchio, & autres maiſons voiſines, qu'il déclara avoir fait mettre dans ſa maiſon, pour l'emballer, & le faire amener le lendemain, avec tout ce qu'il y avoit de meilleur dans la ville, qu'il prétendoit piller avant que de partir: & voyant que l'on n'en pouuoit pas tirer d'avantage, l'Auditeur général le fit exécuter avec ſon couſin, & m'en envoya auſſi-tôt donner avis.

Cependant, le Baron de Modéne m'ayant demandé la permiſſiou de retourner à l'armée, je luy dis de ſe donuer vn peu de patience, & que je le dépécherois le ſoir: Et Antonio de Calco, Marco Piſano, & Andrea Rama, eſtant venus dépu-

tez de mes troupes, pour me prier de leur renvoyer leur Meſtre de Camp général dont vn autre à la place ne leur ſeroit pas ſi agréable ; le ſieur de Malet eſtant demeuré cependant à commander : je leur promis de leur faire raiſon ſur leur demande; mais qu'il faloit qu'ils euſſent vn peu de patience. Enſuite je leur dis que je leur voulois apprendre à tous, vne nouvelle fort ſuprenante, qui eſtoit que je venois de faire arréter Paul de Naples, & enſuite luy faire trancher la teſte, leur demandant leur ſentiment, & s'ils ne trouvoient pas que j'euſſe bien fait. Ils me répondirent qu'oüy ; mais ſe regardans les vns les autres, ils me parurent fort interdits. Je fis prendre deux flambeaux enſuite par vn Valet de chambre, & m'en allant dans la ſalle, je demandai à tous ceux que j'y rencontrai, ce qu'ils y faiſoient ſi tard. Ils me répondirent qu'ils y attendoient leur Général. Je leur repartis qu'ils ne pouvoient plus en avoir d'autre que celuy que je leur voudrois donner, puiſque je venois de faire couper la teſte à Paul de Naples, pour mille crimes qu'il avoit commis, & que n'eſtans gueres plus gens de bien que luy, ils devoient appréhender le meſme châtiment ; Mais que s'ils me vouloient promettre de changer de vie,, & de s'amender, je leur pardonnerois de bon cœur, & les traitterois comme vn bon pére fait ſes enfans. Ils ſe mirent tous à genoux devant moy, & me demandérent pardon ; aprés quoy je leur commandai de ſe retirer, & de faire entendre à leurs compagnons, que je voulois, ſur peine de la vie, que le lendemain à huit heures du matin, il n'en reſtât aucun dans la ville, & qu'ils ſe gardaſſent bien d'en emporter quoy que ce pût eſtre. Ce qui fut ſi ponctuellement exécuté, qu'ils laiſſérent tout le butin qu'ils avoient fait, que je fis rendre à tous les inté-

reſſez, aprés que chacun eûs reconnu ce qui eſtoit à luy. J'enuoyai en meſme temps deux de mes gardes, pour faire remettre la fille qui avoit eſté enlevée, entre les mains de ſa mére, ſans qu'il luy eût eſté fait aucune violence.

Le Capitaine de mes Gardes avoit fait venir ſur le haut de mon eſcalier quantité de chaiſes, pour s'en ſervir, ſuivant que je luy avois ordonné; & r'entrant dans mon cabinet, je dis au Baron de Modéne & à tous ceux qui l'accompagnoient, qu'il eſtoit trop tard pour le dépécher; Mais qu'ils revinſſent le lendemain à mon lever, & que j'avois aſſez fait de choſes pour avoir beſoin de me repoſer. En paſſant dans ma ſalle, il fut arrêté par le Lieutenant de mes Gardes, Antonio de Carlo, Marco Piſano, Andrea Rama, le Cavalier Michellini, le ſieur Deſinare & ſon Secrétaire, par les Officiers & autres de mes Gardes, & conduits tous priſonniers dans la Vicairie. Je rentrai dans mon cabinet écrire vn billet au Cardinal Filomarini, pour l'avertir, qu'ayant fait arréter le Pere Capecé mon Confeſſeur, comme homme broüillon & ſéditieux, je l'envoyois dans ſes priſons, ne voulant en rien choquer la Juſtice Eccléſiaſtique, & le priant de le faire tenir reſſerré, ſans qu'il pût communiquer avec perſonne. J'allai auſſi-tôt dans ma chambre, où trauvant le Pere Capecé, je luy contai tout ce qui venoit d'arriver. Il demeura fort ſurpris, quand il apprit que le Baron de Modéne eſtoit priſonnier. Je luy dis qu'il ne devoit pas s'en eſtonner, puiſqu'il en eſtoit en partie cauſe. Il ſe voulut fonder ſur de beaux raiſonnemens, que j'interrompis, & remis au lendemain, ayant envie & grand beſoin de m'aller coucher. Quand il fut ſur le haut de l'eſcalier, au ſortir de ma ſalle, le Capitaine de mes Gardes l'abordant, s'aſſura de luy, dont il demeura fort

interdit, & le faiſant remettre dans vne chaiſe, le fit porter dans les priſons de l'Archeveſché, & accompagner par l'Enſeigne de mes Gardes, chargé du billet que j'avois écrit au Cardinal Filomarini.

Ainſi finit la journée de l'attaque des poſtes, que je puis diré fort grande, & fort extraordinaire, non pas tant parce qu'il y arriva, que par la ſuitte, & pour avoir échappé par ma réſolution, & par mon adreſſe à tant de ſortes de perils différens, & m'eſtre rendu ſi finement, & ſi hardiment le maître d'vn homme, qui croyoit l'eſtre de ma perſonne & de ma vie.

Le lendemain matin, les teſtes de ces deux coupables furent miſes ſur l'épitaphe du Marché, & leurs corps pendus chacun par vn pied, avec vne inſcription qui portoit, Qu'ils avoient eſté exécutez pour s'eſtre trouuez convaincus de meurtres, ſacriléges, violemens, & incendies, pour intelligence avec les ennemis, attentat ſur ma perſonne, avoir fauſſé la capitulation faite avec la ville de Nole, n'avoir pas voulu combattre par poltronnerie, & avoir eû deſſein de piller Naples. Leur trahiſon ainſi avérée, tout le peuple courut en foule les voir avec vne horreur ſi grande, que l'on ne put quaſi empécher que leurs corps ne fuſſent déchirez & mis en piéces. Et aprés avoir oüi la Meſſe, paſſant par le Marché, je reçus mille benédictions, tout le monde vint me baiſer les pieds, & me donna des demonſtrations encore plus grandes, s'il eſt poſſible, qu'à l'ordinaire, de reſpect, d'amour, & de tendreſſe : Si bien que de cette fâcheuſe rencontre, & du malheur de l'attaque des poſtes, je vis l'accroiſſement de mon autorité, de l'amitié pour moy, & de la haine pour les Eſpagnols. L'on pouvoit juger de-là quelle eſtoit ma bonne fortune,

puiſque je tirois meſme de l'avantage de mes diſgraces.

Je fis partir en meſme temps, l'Auditeur général, pour aller informer de la diſſipation des bleds d Averſe, & de la malverſation des Officiers; Et comme il fut néceſſaire de pourvoir au gouvernement, ſous prétexte de confiance, je le donnai à Pepe Palombe, pour le tirer de Naples, où ſes négociations avec les ennemis me le rendoient ſuſpect, & le mettre en lieu, où il ne me pourroit nuire, & où je ferois obſerver de plus prés ſa conduite, ne luy laiſſant qu'vne ombre d'autorité. Je donnai le Régiment de Calco au ſieur de Beauvais, Gentilhomme François; à Saint Maximin, depuis Maréchal des logis de mes Gardes, fort brave ſoldat, & fort fidéle, vne Compagnie dans le meſme Corps; & deux autres à deux François: & laiſſai ce Régiment que je mis à huit cens hommes, de garniſon dans cette place. J'en fis ſortir tout le reſte de troupes, que j'enuoyai ſous le ſieur de Malet, en qualité de Sergent général de bataille, à Sainte Marie, diſtante d'vne lieuë de Capouë; Et pour cét effet, je jettai le ſieur du Fargis, avec vne garniſon ſuffiſante, dans le ville de Cayaſſe; tenant déja de lautre coſté Marcianeſe, & Luſciano que j'avois fait retrancher, auſſi-bien qur la Tour de Patria, n'attendant que l'arriuée des galéres de France, pour me rendre maiſtre de Caſtel Vulturne, qui quoy que fort peu fortifié eſtant l'emboucheure de la riviére, pouvoit eſtre ſecoru par mer: mais je faiſois faire des courſes continuellement pour empécher que l'on ne fît deſcendre des vivres qui ſe pouvoient tranſporter aiſément de Capouë par mer aux ennemis. Les Eſpagnols ſe trouvoient tous les jours en plus grande néceſſité, ne tirant de ſubſiſtance que de Caſtelamare par leurs galéres, qui ne pouvoient

pas naviger par le mauvais temps, & eſtoient quelquefois quinze jours ſans venir; ce qui mettoit les châteaux, & les quartiers des ennemis à la fin : Et quand le temps eſtoit beau, elles eſtoient ſi deſarmées, que les faiſant toûjours ſuivre par des brigantins, & des félouques armées, elles ne faiſoient aucun voyage ſans riſque, eſtant contraints, faute de ſoldats, de les fortifier de Bourgeois, & la pluſpart de gens inutiles; ils preſſoient leurs correſpondans d'entreprendre ſur ma perſonne, eſtant la ſeule voie de ſalut qui leur eſtoit ouverte.

La Nobleſſe, cependant, eſtoit fort en inquiétude, quelques-vns s'eſtant jettez dans des places, l'inimitié irréconciliable du Duc de Martina, & du Comte de Converſano les empéchant d'en tirer aucun ſervice, s'attachant plus à ſe détruire, & s'oppoſer l'vn à l'autre, qu'à rien exécuter pour leur intéreſt, & je ne ſai, ſi c'étoit avec quelque raiſon : Mais ils attribuoient leurs ſoupçons qui augmentoient tous les jours davantage, à mes intelligences ſecrettes, & croyoient que ceux qui ſe jettoient dans les places fortes, ou qui amaſſoient des troupes, ne travailloient qu'à ſe mettre en état de faire avec moy des conditions plus avantageuſes; & peut-eſtre n'eſtoient-ils pas trop abuſez.

Deux jours aprés l'attaque des poſtes, je m'en allai, ſuivi ſeulement de mes gardes, & de mes domeſtiques, remercier Dieu à Noſtre-Dame de l'Arco, lieu d'vne grande devotion, voir le deſordre qu'avoit cauſé le dernier embraſement du Mont Veſuve, & remarquer le miracle du fleuve de flâmes qui en ſortoit, & couloit à la mer, & qui s'eſtant ſeparé en deux, s'eſtoit rejoint, aprés avoir laiſſé, comme dans vne iſle, cette petite chapelle, quoy que naturellement la pente du valon l'eût dû

faire emporter, & consumer. Au retour je me vins divertir dans la maison de Gaspar de Romero, dont le jardin est vn des plus délicieux de tous les environs. Gennare ayant eû avis que i'y estois, s'y rendit aussi-tôt pour me tuer, accompagné de plus de six-vingts Bandits ; Mais soit que mon heure ne fût pas encore venuë, que j'eusse pris trop de précaution, ou qu'il manquât de résolution pour entreprendre vn coup si hardi, je m'en garantis heureusement, & luy n'ayant pas moins de fortune, évita les piéges que je luy avois tendus, ce qu'il ne pouvoit pas faire selon toutes les apparences du monde. Le voyanc venir de loin, je fis demeurer fort peu de mes Gardes hors de la porte, & mis tout le reste dans la cour, sans les faire paroistre ; je l'envoyai recevoir par le Capitaine de mes Gardes, qui l'ayant introduit dans la maison, fit renfermer la porte sur luy, ne le laissant entrer que luy quatre ou cinquiéme. J'envoyai, cependant, ordre à Onoffrio Pissacani, & Carlo Longobardo, avec leurs Compagnies, de se saisir du Pont de la Magdelaine, par où vrai-semblablement il devoit s'en retourner. Ils estoient mes confidens, ses ennemis particuliers, & les plus accréditez de toute la ville, qui pouvoient le tuer impunément, sans que l'on pût croire que ce fût par ma participation, mais seulement à cause des pratiques qu'il entretenoit avec les ennemis. Il y avoit encore vn autre chemin, pour rentrer par la porte Capuane, où par mon commandement Mathéo d Amoré, & Cicio Batimiello l'attendoient pour le mesme dessein, avec leurs Compagnies. Je le menai faire vn tour de jardin, & aprés montant tout au haut du logis sur vne terrasse, où la veuë est la plus belle du monde, il pâlit & fut fort étonné de se trouver avec si peu de gens, au milieu

de trente de mes Gentils-hommes, & ſe repentir à mon avis de s'eſtre ſi legérement hazardé Je luy dis, voyant tous les ſiens les armes hautes, qu'il n'eſtoit pas bien ſéans qu'il fuſſent de la ſorte devant mes Gardes, & qu'il leur commandât de les mettre bas, & de ſe retirer; la peur où il ſe trouvoit le rendant fort obeïſſant, il leur cria de faire l'vn & l'autre, ce qui fut auſſi-tôt exécuté, Tous ceux de ma ſuite en meſme temps me vinrent demander l'vn aprés l'autre, ſi je voulois que l'on le poignardât, ou qué l'on le jettât du haut en bas, ce qui auroit eſté fait au moindre ſignal que j'en euſſe donné. Je leur défendis expreſſément, & en fus retenu par deux conſidérations; La premiére que paroiſſant l'auteur de ſon châtiment, les Miniſtres du Roy perſuadez de ſes bons deſſeins pour la Couronne, auroient crû que c'eſtoit ce qui luy coûtoit la vie, & que je le ſacrifiois à mon ambition, prendroient de-là ſujet de me rendre de méchans offices, d'empécher le retour de l'armée navale, & que l'on ne me donnât aucun ſecours. L'autre, que ne me fiant pas au courage de mes gardes, & luy voyant ſix-vingts Bandits, ſans ſavoir s'il n'avoit pas plus grand nombre de gens cachez c'eût eſté trop riſquer; m'imaginant que la choſe ſeroit plus ſecretement, & que ſelon toute raiſon ſa perte eſtoit infaillible, à ſon retour. Aprés deux heures de converſation qu'il voulut abréger autant qu'il luy eſtoit poſſible, & que j'entretenois exprés, en attendant que les perſonnes que j'avois envoyé ſe poſter ſur ſon chemin, fuſſent aſſeurément arrivées, je luy donnai congé, & il remonta à cheval, ravi de ſe voir hors de mes mains, & bien réſolu, comme il me l'a fait voir depuis de ne s'y plus remettre. aprés auoir long-temps balancé ſur la route qu'il devoit prẽdre, allant faire le tour d'vn

grand marais, il rentra dans la ville par la porte Nauales. Je n'eus pas assez de temps, aprés m'en être apperçû, pour y faire avancer du monde, & nous manquâmes de la sorte chacun nostre coup. Et aprés avoir fait reconnoître s'il n'y auoit point d'embuscade, je men révins chez moy par le pont de la Magdelaine, où je trouvai Pissani & Longobardo desesperez d'auoir perdu vne si belle occasion, qu'il faloit remettre à vne autre fois.

Vincenzo d'Andrea me vint trouver le soir, pour me dire que le temps estant expiré il faloit procéder à vne nouvelle élection des Capitaines des Ottines, & qu'il estoit important de bien choisir. Je luy répondis que par les capitulations faites auec le Duc d'Arcos, la nomination en appartenoit au Peuple, & que ne voulant point rien alterer à leurs priviléges, je me reserverois seulement l'autorité d'exclure ceux qui me pourroien estre suspects. Il me répondit qu'il n'appartenoit qu'à moy de les choisir, & qu'il mapporteroit le lendemain matin trois billets du Duc d'Arcos, par où je pourrois justifier, qu'il en avoit vsé de la sorte, depuis qu'il eût passé les articles, par lesquels il l'avoit déferée au Peuple. Je donnai ordre à mes confidens de m'apporter tous les noms des prétendans, afin d'examiner soigneusement ceux qui nous seroient les plus propres, il ne manqua pas de mettre le lendemin matin entre les mains les, trois billets qu'il m'avoit promis, & employa tout le reste de la journée à caballer, & échauffer contre moy tous les esprits, leur représentant que j'en vsois tyranniquement, & que m'arrogeant vn pouvoir absolu, je faisois toutes les choses souverainement sans considérer ni le bien ni les avantages du Peuple, leur ostant mesme ce que les Espagnols leur avoient accordé; croyant que dans vne émeute,

il me feroit égorger, ne doutant pas que les billets qu'il m'avoit apportez, ne m'obligeaſſent à m'opiniâtrer à vouloir que mon crédit ne fût moindre que celuy d'vn Vice-Roy. Le ſoir ayant fait attrouper force monde dans la place de mon Palais, il me vint trouver à la teſte du Corps de Ville, & des Ottines, & levant le maſque, il me porta effrontément la parole; Mais de bonne fortune, j'avois auprés de moy tous mes confidens, qui n'eſtant point ſuſpects, & eſtant encore plus accréditez que luy, me ſervirent vtilement dans cette rencontre. Il me dit donc, Que le Peuple eſtoit fort ſurpris que je vouluſſe de mon autorité particuliére faire la nomination des Capitaines des Ottines, dont le choix luy appartenoit; Que ce ſeroit le metrre au deſeſpoir, en luy oſtant vn privilége, pour la conſervation duquel il avoit pris les armes, l'inobſervation de ce point ſi important, eſtant ce qui avoit le plus aigri; que je devois y prendre garde de bien prés, puiſque ce ſeroit oſter la liberté à la Ville, au lieu de la luy procurer, & me déclarer plûtôt ſon Tyran que ſon Défenſeur. Je reconnus alors ſon artifice, puiſque me rélâchant de ma prétention, il en tireroit tout le mérite, & m'y opiniâtrant, il me feroit tuer par vne émotion générale. Je luy répondis froidement que je n'aurois pas crû ſa malice ſi noire, ni ſon effronterie ſi grande que je la connoiſſois; Qu'il ſe devoit ſouvenir, quand il m'avoit parlé de cette affaire, que je luy avois dit ne m'en vouloir mêler que pour exclure les ſuſpects, & au lieu d'oſter au Peuple ſes priviléges, je prétendois les augmenter, hazardant tous les jours ma vie pour procurer le bien & la liberté de Naples, bien loin d'avoir la penſée de l'opprimer; Qu'il ſe ſouvint qu'il m'avoit repréſenté de quelle importance il eſtoit, que je fiſſe le choix des Capitaines des Ottines pour éviter

le desordre & le malheur qui pourroit arriver, s'il s'en trouvoit quelques-vns parmi eux, mal intentionnez, & qui eussent commerce avec les ennemis. Et que pour me faire connoître que personne ne pouvoit se scandaliser avec justice, que j'en fisse la nomination, à l'exemple du Duc d'Arcos, dont la puissance ne devoit pas estre si établie que la mienne, durant les révolutions, il m'en auoit luy-mesme apporté les trois billets, que prenant dans vn livre où je les avois serrez exprés, je fis voir à tout le monde, qui fut par-là convaincu, & de mon innocence & de sa malice. Tous ceux qui m'estoient affectionnez commencérent à s'écrier qu'il estoit bien rnde que l'on me soupçonnât, & me calomniât sans sujet; Que le Peuple me devoit tenir pour son pere, ne pouvant pas avoir pour luy des sentimens plus tendres que ceux que j'avois, & que m'exposant tous les jours à tant de périls, comme je faisois pour luy procurer la liberté & le repos, il ne pouvoit avoir trop de respect pour moy, ni trop de déférence à mes volontez: tous les assistans en demeurérent généralement d'accord. Et Vincenze d'Andrée voyant que les choses ne tournoient pas comme il s'y estoit attendu, dissimulant avec adresse, me dit qu'il m'avoit porté les paroles, dont il avoit esté chargé, & que n'ayant jamais douté de la maniére dont j'en vserois, qu'il se reservoit à faire valoir au Peuple ma conduite, & l'obligation qu'il m'avoit, de luy déférer vne chose que j'aurois pû prétendre avec raison, par l'exemple des billets du Duc d'Arcos qu'il m'avoit luy-mesme apportez. Je luy repartis, que je luy estois obligé sensiblement de deux choses; La premiere, de m'avoir donné lieu d'éclaircir le public de la sincérité de mon procédé; Et la seconde; de m'avoir appris à connoître ses artifices, que je luy pardonnois de bon cœur:

Mais que je l'assurois que je serois vne autre fois sur mes gardes, & vserois de plus de prêcaution; quand il me proposeroit quelque chose, ou que j'aurois quelque affaire à traitter avec luy.

Cependant, je priai ceux qui estoient assemblez, puisqu'ils estoient nombre suffisant pour procéder à cette élection, de là vouloir faire devant moy, afin que je pusse au moins dire mon sentiment sur l'exclusion des personnes qui me seroient ou suspectes, ou desagréables. Ils me protestérent tous, qu'ils me déféroient leurs voix, & me prioient de leur nommer ceux qui me plairoient d'avantage, m'assurant qu'ils souscriroient tous à mon sentiment. Je ne voulus pas abuser de leur respect, & prenans la liste de tous les prétendans, j'en lus tous les noms, & mes amis apostez excluant les gens qu'ils savoient bien que je ne voulois pas, j'écrivis devant eux les noms de tous ceux qui furent généralement approuvez; tout le monde estant demeuré fort satisfait de cette élection, je tirai de ma poche la liste que j'avois faite comme vn projet des personnes que je croyois nous estre les plus propres, & leur lisans, elle se trouva conforme à ceux que nous venions de choisir. Surquoy je leur témoignai beaucoup de joie de voir que nous avions tous de si bonnes intentions, puisqu'elles se rencontroient si conformes. Je leur mis vne des listes entre les mains, afin de faire dresser l'acte de la nomination dans les formes ordinaires: & les priai tous en se retirant de faire entendre au Peuple chacun dans son quartier, de quelle façon j'en avois vsé, & le sujet qu'il avoit de se louër & de mon affection, & de ma conduite.

Cette malicieuse finesse de Vincenze d'Andrée, au lieu de me ruiner, redoubla mon crédit, & luy fit perdre le sien; Et depuis ce temps-là, il fut aussi

ſuſpect à tout le monde qu'il me l'eſtoit avec juſtice. Le remord de ſa conſcience le tint depuis en de continuelles appréhenſions. Il n'oſa plus ſortir le ſoir, ni boire, ni manger chez moy, comme il faiſoit quelquefois, appréhendant également le fer & le poiſon connoiſſant bien qu'il méritoit la mort, de quelque maniére qu'elle luy pût eſtre donneé. Il ne me vint plus parler d'affaires qu'en public, & autãt qu'il lui fut poſſible, hors de mon Palais, nous gardant également l'vn de l'autre, chacun de ſon coſté ne penſant qu'à ſe prévenir.

Le lendemain ſur le midi, les bourgeois me vinrent faire des plaintes que les Bouchers, au préjudice du ban que j'avois fait publier, tenoient leurs armes ſur les étaux en vendant la viande, maltraittoient les habitans & leurs faiſoient prendre par force celle dont ils ſe vouloient défaire, pour le prix, & dans la quantité qu'il leurs plaiſoit J'envoyai à meſme temps pour en faire arréter vn, qui ayant fait plus d'inſolence que les autres, avoit non ſeulement maltraitté de paroles mais meſme frapé vn artiſan qui a voit refuſé d'acheter quelque choſe qui ne luy plaiſſoit pas, ou qui luy paroiſſoit gaſté. Tous les autres Bouchers ſe mutinérent & prirent les armes. Dequoy eſtant averti, j'envoyai, Mathéo d'Amoré auec ſa Compagnie, ſe ſaiſir d'vne avenuë des boucheries, & de l'autre Onoffrio Piſſacani,, & Carlo Longobardo avec deux cens mouſquetaires & m'y eſtant auſſi-tôt rendu j'y entrai, ſuivi de mes gardes, fis deſarmer ſix-vingts Bouchers, & lier deux à deux, & fis en cét équipage, promener par toute la ville jurant que ſi je ne les faiſois tous pendre, au moins les ferois-je decimer pour l'exemple. Toutes leurs femmes s'en vinrent en pleurant ſe jetter à mes pieds & me demander leur grace. Je reſiſtai aſſez long-temps à la

leur accorder ; & enfin me reſtreignis à ne faire mourir que celui qui avoit fait la plus grande inſolence : Mais je me laiſſai toucher aux larmes de ſa femme & de cinq ou ſix petits enfans qu'il auoit, qui me firent pitié, & me demandant ſeulement ſa vie, & que je le fiſſe châtier de quelle façon que je le jugerois à propos ; Je me contentai de luy faire donner le fouët par les carrefours, ſuivi de tous ſes camarades liez deux à deux, comme j'ai déja dit Toute ſa famille m'en remercia comme de la plus grande marque de clemence que je luy peuſſe donner ; & cette punition exemplaire fit vn ſi grand effet, que jamais depuis perſonne n'eut l'inſolence de contrevenir à pas vne de mes ordonnances que je fis publier.

Vincenzo d'Andrea ne penſant qu'aux moyens de me faire péril, eut recours à vn artifice, auquel il croyoit que je ne me pourrois jamais parer. Il me vint trouver avec le Prince de la Rocque Filomarini, parent du Cardinal, paſſionné pour les intéreſts d'Eſpagne dans leſquels il ne perdoit aucune occaſion d'y ſervir. Il eſtoit cette année Graſſiéro, qui eſt vne charge qui luy donnoit l'autorité ſur ce qui concerne les vivres & l'abondance, & qui eſt exercée, tous les ans, alternativement, par vn homme de robbe, & par vn Cavalier. Ils me repréſentérent qu'il ſe commettoit vn grand abus par les gens des villages autour de Naples, qui y apportoient du pain à vendre tous les jours en quantité ; Mais qui le tenoient à vn ſi haut prix, que le Peuple en eſtoit reduit à la faim. Ils me dirent qu'il eſtoit néceſſaire d'y en mettre vn modéré, ou qu'autrement l'on ne pourroit plus ſubſiſter dans la ville. Je reconnus bien la malice de cette propoſition; puiſque, ſi je refuſois de faire vn réglement, je m'attirois la haine publique, & ſi je le faiſois publier,

l'on n'apporteroit plus de pain de la campagne. Je feignis de ne pas reconnoître leur malice, & leur dõnay charge de dreſſer l'Edit que je ferois afficher par toute la ville. Dés que la publication eut eſté faite l'on n'y apporta plus rien; & le lendemain je fus averti, que par tous les quartiers la populace crioit du pain, ou vive Eſpagne, n'en voyant plus venir de dehors, ce qui les mettoit en deſeſpoir. Je montai auſſi-tôt à cheval, & me faiſant voir par toutes les ruës, toute cette crierie s'appaiſa par ma préſence, & je promis à tout le monde, qu'avant le ſoir, j'en ferois venir en abondance, informant tout le Peuple de la méchanceté que l'on avoit faite pour les affamer; Et envoyans de mes gardes par tous les villages, je commandai que tous les païſans apportaſſent tout le pain qu'ils pourroient, auec promeſſe de leur laiſſer vendre tout ce qu'ils voudroient. En trois heures aprés, l'on en vid arriver en ſi grande quantité que depuis les premiéres révolutions l'on n'en auoit jamais tãt vû venir. Tout le monde me donna mille benedictions qui furent bien redoublées par l'expedient que je trouvai qui empécha la chéreté: qui fut de défendre qu'il n'en reſortît point de la ville; & que le jour l'on en feroit le débit ſi cher que l'on voudroit, mais que tout celuy qui ne ſeroit pas vendu à l'entrée de la nuit ſeroit confiſqué. De cette ſorte l'eſpérance du gain en faiſoit apporter de tous coſtez & les Bourgeois ne ſe preſſant pas d'en avoir, & attendant le ſoir, obligeoient les Marchands à leur donner à prix raiſonnable. Je me trouvai ſi bien de ce réglement, que je l'ai toûjours fait obſerver

Durant que je fus faire vn tour à la campagne, craignant que les Eſpagnols bien informez de ce qui ſe paſſoit, n'eſſayaſſent d'entreprendre quelque choſſe durant mon abſence, j'ordonnai à Onoffrio

Piſſacani, Carlo Longobardo, Cicio Batimiello, & Mathéo d'Amoré, de roder avec leurs Compagnies par tous les poſtes, pour renforcer & ſecourir celuy qui pourroit eſtre attaqué. Ce dernier paſſant à la Porte de Médine, trouvant que les ennemis y faiſoient vne ſortie, les repouſſa vertement, & s'étant engagé trop avant, & ſe voyant coupé, il ſe jetta avec ſa Compagnie dans vne maiſon aſſez forte, où il ſe défendit plus de deux heures. Mais la poudre luy venant à manquer, il ſe voyoit dans l'impuiſſance de reſiſter davantage, & réſolu de périr, il ne vouloit point prendre de quartier. Je fus averti à mon retour, de ſa diſgrace, & voulant conſerver vn homme ſi brave & ſi fidéle, je commandai à la garde de mon Palais de courir le dégager; je ne trouvai pas pour lors d'Officier pour luy en donner la charge, le Capitaine par hazard ne s'y rencontrant pas; Mais le Meſtre de Camp Diégo Perés ſortant la premiére fois aprés ſa bleſſure, dont il n'eſtoit pas encore guéri, croyant que je ne luy voulois pas envoyer à cauſe de ſa foibleſſe, deſcendit ſans me rien dire, & ſe remettant dans ſa chaiſe, s'y fit porter, & ſon cœur ſuppleant au defaut de ſes forces, mettant l'épée à la main, & ſe traînant le mieux qu'il luy fut poſſible, non ſeulement il dégagea Mathéo d'Amoré; mais donna vne telle épouvante aux Eſpagnols, qu'ils abandonnérent tous les poſtes qu'ils tenoient de ce coſté-là, & fuïrent juſques au corps-de-garde du Palais du Vice-Roy; ce que je n'aurois pû croire s'ils ne me l'avoient avoüé eux-meſmes durant ma priſon. Ainſi je vis revenir enſemble, deux hommes qui m'eſtoient auſſi chers, que je m'y ſentois obligé par leur valeur, & leur zéle à me ſervir; auſſi leur témoignai-je par mes careſſes l'eſtime que je faiſois d'eux, & la joie que je reſſentois que le Ciel

m'eut conſervé des perſonnes qui m'eſtoient ſi néceſſaires.

J'eſtois fort ſatisfait de voir que nous avions le pain, quoy qu'vn peu cher, au moins en abondance: Vincenzo d'Andrea m'en voulut oſter la ſatisfaction, en me la rendant invtile, & y apporta tous ſes ſoins, en empéchant que la monnoye que j'avois fait battre par ſon conſeil n'eût de cours, & comme il y en couroit déja en aſſez grand nombre, bien de pauvres gens s'en trouvant entre les mains, ſe voyoient en eſtat de mourir de faim. Il me fut aiſé d'y apporter du remède, en faiſant publier par vn Edit que je fis afficher par tout, défenſe à peine de la vie de la refuſer. J'eſtois ſi abſolu, & ſi fort craint, que perſonne n'oſoit deſobeïr à mes ordonnances; le châtiment ſans aucune remiſſion s'en faiſant ſur l'heure meſme. Ainſi cette méchante intention fut ſans effet, le mal eſtant prévenu, quaſi auparavant que d'eſtre arrivé.

Le deſordre eſtoit tout-à-fait appaiſé dans la ville, l'on n'y parloit plus de vols, d'incendies, ni de violences: mais je ne voulus pas me contenter d'vne choſe qui me paroiſſoit ſi peu, quoy que tout autre que moy auroit crû en avoir fait de preſque impoſſibles. Je voulus rétablir la Juſtice, & faire voir que je ſavois la faire regner au milieu de la guerre civile, & du bruit des armes. Je fis aſſembler ceux qui avoient exercé des charges de judicature, ou qui eſtoient perſonnes capables de s'en bien acquiter. En effet deux jours aprés, je rétablis la Chambre des Comptes, dont je fis Lieutenant général Jean Camille Cacalcio, hõme fort experimenté, & le plus propre de la ville à faire cette fonction. Je fis Préſident Franciſco de Pati, pour le récompenſer de l'avis qu'il m'avoit donné des menées de l'Abbé Baſqui: je pourveus tout ce qui eſtoit néceſſaire de

gens pour cette Chambre. Je rétablis le Conſeil de Sainte Claire, formai la Vicairie civile, & criminelle, donnai ordre que les Officiers n'allaſſent jamais ſans leur robbes, & qu'ils ſe rendiſſent ſans y manquer à leurs tribunaux, tous les jours que l'on avoit accoûtumé de s'aſſembler : Et toutes les affaires s'y traittérent avec tant de ſoin, qu'il s'eſt plus vuidé de procez en deux mois de temps, que l'on n'avoit fait en dix ans, & avec tant de juſtice, & de ponctualité, que toutes les Sentences, & Arreſts qui ont eſté rendus, durant mon gouvernement, ont eſté obſervez réguliérement depuis, ſans que l'on ait pû trouver de prétexte, & beaucoup moins de raiſon de les caſſer; ce qui m'acquit vne ſi grande amitié du public, que tant que Naples durera, ma mémoire y ſera toûjours en veneration. Cela m'acquit autant d'eſtime par toute l'Italie, qu'il donna d'étonnement, d'avoir pû, en vn temps ſi embarraſſé, & dans vn lieu ſi rempli de confuſion, & de deſordre, régler ſi bien les choſes, dont je ne tardai guéres à reſſentir les effets. Mais ce qui obligea les Juges à faire ſi bien leur devoir, fut que tous les Mercredis, & les Samedis, l'on me venoit rendre compte de toutes les affaires que l'on avoit faites; Et quand j'en trouvois quelqu'vne, dont le jugement me paroiſſoit defectueux, j'en faiſois faire la réviſion devant moy, & il ne s'exécutoit aucun Arreſt que je ne l'euſſe auparavant approuvé & viſé; & dans deux ou trois rencontres, je changeai ce qui avoit eſté fait, & jugeai ſouverainement. Ce qui ſe trouva avec tant de juſtice, & de raiſon, que perſonne n'a sû trouver à dire à ce que j'avois prononcé, qui a eſté exécuté meſme depuis ma priſon. Et pour tirer plus d'éclairciſſement de toutes les menées des ennemis, j'ordonnai à Auguſtino Moſſo, & à deux ou trois de ſes amis, dont j'eſtois

fort assuré, d'envoyer demander au Vice-Roy la permission d'accepter les charges que je leur avois données, afin que ménageant par cette conduite, leur confiance, ils me pussent donner de bons & assurez avis; Et mesme par mon ordre, il leur en donnoit souvent de quelques résolutions secrettes que je prenois, qu'il m'estoit avantageux qu'ils fussent. Cette adresse me fut fort vtile, & mesme fit soupçonner ledit Mollo d'avoir des intelligences, & le mit dans la défiance du Peuple; Mais je me sens obligé de luy rendre ce témoignage, que personne dans Naples ne m'a servi si fidelement que luy, m'ayant decouvert deux ou trois conspirations contre ma vie, & fait garentir de beaucoup de perils, que je n'aurois pû éviter sans son conseil, dont je me suis soûjours fort bien trouvé.

✗ Le dix-neufiéme de Février les Espagnols reçûrent vne grande mortification, & le Peuple avec moy, vne joie extréme, de l'arrivée de Dom Jüan de Saint Severine, Comte de la Saponare, & depuis Prince de Bisignagne, Chef de la plus ancienne & la plus noble Maison du Royaume, & dont la grandeur n'a pû s'abbatre par la persécution de plusieurs Rois, & mesme par celle de Ladislas, qui en fit égorger vingt-deux dans le château de Laïna, où ils s'estoient rendus sur sa parole, picqué de ce que pour se garentir de son oppression, ils avoient mis ensemble en huit jours dix-huit mille hommes seulement de leurs sujets, & sept mille chevaux en vingt-quatre heures, en campagne. En passant dans le Marché tout le monde courut luy baiser les pieds, & je le reçus chez moy les bras ouverts: il m'apporta, en effet, les meilleures nouvelles du monde, qui furent le mécontentement général de toute la Noblesse, qui n'attendois que l exemple de quelqu'vn des principaux de leur Corps pour le

ſuivre ; & peu de perſonnes , ou pour mieux dire, aucun ne luy pouvant diſputer l'avantage du bien, ainſi que la naiſſance, il avoit voulu eſtre le premier à faire voir l'amour qu'il avoit pour ſa patrie , & employer ſa vie pour ſeconder mes bons deſſeins, & contribuer à ſon repos, & à ſa liberté. Il me dit, qu'il venoit ſe ranger auprés de moy pour recevoir mes ordres , & y obeïr, avec autant d'affection que de fidelité ; Que ſa Maiſon avoit eſté la derniére à tenir le parti de celle d'Anjou , qu'eſtant bien informé que j'en deſcendois , il venoit reſpecter en ma perſonne le ſang de ſes anciens Rois , depuis leſquels , le Royaume avoit eſté cruellement opprimé par des Tyrans , ce qu'il ne vouloit pas ſouffrir davantage ; Que des perſonnes comme luy , ne devoient jamais perdre l'occaſion de briſer leurs fers quand le Ciel & la Fortune leur en donnoient les moyens ; Que les Eſpagnols avoient pris toute la conduite qu'il faloit pour perdre le Royaume; Qu'il ne les abandonnoit qu'aprés qu'ils s'eſtoient abandonnez eux-meſmes ; & qu'il ne ſeroit ni honneſte, ni raiſonnable, que la Nobleſſe ſe voulût enveloper dans leurs ruines, puiſqu'à bien conſidérer les choſes , ils ne pouvoient paſſer que pour des vſurpateurs , & non pas pour des légitimes Maiſtres; Qu'au reſte , eſtant bien informé de l'eſtat de leurs affaires , il voyoit leur perte indubitable, eſtant dépourveus généralement de toutes choſes, & ne pouvant attendre aucun ſecours de pas vn endroit; Qu'il ne faloit , pour voir finir vne ſi grande entrepriſe que la mienne , que j'avois ménagée avec tant de réſolution & de conduite , qu'outre le retour de l'armée de France , la priſe d'vn des châteaux de Naples , & le premier jour de May , dans lequel tous les Cavaliers dégagez du ſerment de fidélité par la proteſtation qu'ils en avoient faite, ſe

décla

déclareroient ſans y manquer ; comme il m'en répondoit par la connoiſſance qu'il avoit de leurs intentions, qui rendoient la perte des Eſpagnols infaillible. Il y avoit encore vn moyen plus prompt & qui n'eſtoit pas moins ſeur, qui eſtoit qu'abandonnant la ville, je vouluſſe venir en Pouïlle, lieu plus propre que tout autre pour ſe raſſembler, pour eſtre au milieu du Royaume; Et qu'auſſi-tôt que j'y ſerois, toute la Nobleſſe monteroit à cheval pour ſe rendre auprés de moy, & me mettre à ſa teſte, Que j'y aurois bien-tôt mis enſemble vn grand corps d'armée, pour revenir accabler tout d'vn coup les ennemis dans Naples ; Que ce qu'il me diſoit, n'eſtoit pas pour m'en faire ſortir, mais ſeulement pour oſter tout ſcrupule à la Nobleſſe, qui croiroit, en m'y venant trouver, que ce ſeroit ſe réünir au Peuple, au lieu qu'elle vouloit que je tinſſe d'elle ſeule, & mon élevation, & ma fortune ; Que je n'euſſe point d'inquiétude des fortereſſes du Royaume, qu'elles eſtoient entiérement dégarnies de toutes les choſes néceſſaires à les défendre, & qu'enfin il n'y en avoit pas vne, où quelque Cavalier n'eût aſſez de crédit, & d'intelligence pour s'en rendre le maiſtre à jour nommé ; Que je n'avois qu'à couler vn peu de temps, aprés quoy, je ne manquerois, ni d'argent ni de vivres, ni de troupes; Qu'au vingt-cinquiéme d'Avril la Doüanne de Foggia me feroit toucher ſix cens mille écus comptant; Que ſi je le voulois faire Préſident des deux Calabres, il ſe faiſoit fort de mettre enſemble, en moins de trois ſemaines, ſix mille hommes de pied, & deux mille chevaux, & de me raſsẽbler en ſoyes, en ſel, & en huile, plus d'vn million d'or; Que pour des bleds, j'en trouverois en Pouïlle & en Baſilicate plus qu'il ne ſeroit néceſſaire, pour nourrir deux années la ville de Naples ; Et qu'enfin il me

répondoit que la conqueſte du Royaume eſtoit faite ; Qu'il ne faloit qu'vn peu de patience & de temps, pour voir l'effet des mines, qui toutes chargées eſtoient ſur le point de joüer.

I'avouë que ſon entretien me charma, & que j'employai tous mes efforts pour luy bien témoigner ma reconnoiſſance, & combien j'avoüois luy eſtre obligé. Je luy dis que ſon arrivée m'aſſuroit de la déclaration de la Nobleſſe ; que je n'avois jamais douté de ſes intentions : Mais que j'avois toûjours crû qu'il faloit vn exemple comme le ſien pour fortifier ceux qui eſtoient encore irréſolus ; Que je m'aſſurois de le voir bien-tôt ſuivi de tout ce qui reſtoit de gens de qualité, & que ce n'eſtoit pas d'aujourd'huy, que l'on ſavoit que la Maiſon de Saint Severine donnoit le branſle à tout le Royaume ; Que j'avois toûjours eû pour elle beaucoup d'eſtime & de venération, & que je ſerois indigne du ſang d'Anjou dont je deſcendois, ſi je n'en avois auſſi hérité tous les ſentimens pour celuy dont il tiroit ſa naiſſance ; Que je m'y ſentois encore plus engagé par le galant procedé qu'il tenoit avec moi, dont je ne voulois pas mourir ingrat, & que je ne ſouhaiterois jamais de fortune, que pour en partager avec luy, & avec ſes amis, tous les avantages ; Que j'eſtois bien informé de la foibleſſe & de l'extrémité où les Eſpagnols eſtoient réduits ; qu'aprés l'avoir de mon parti, je ne pouvois que les mépriſer, & n'eſtois plus en eſtat de les craindre ; Que perſuadé de toutes les choſes qu'il m'avoit appriſes, je tenois la conqueſte du Royaume plus qu'à demi faite, & voyois avec plaiſir, le deſſein que j'avois entrepris de le mettre en liberté, infailliblement & promptement exécuté, ſans neantmoins autre intéreſt, que celuy d'avoir eû la gloire d'y contribuer au péril de ma vie ; & qu'aprés cela, je ſerois fort

content de mourir, croyant que ma mémoire ne ſeroit jamais éteinte, m'eſtant rendu par ſon moyen l homme le plus illuſtre de mon ſiécle; Que j'attendois le retour de l'armée de France, avec autant de certitude, que d'impatience; aprés quoy la priſe des châteaux de la ville, & l'expulſion des ennemis ne ſeroient plus vne affaire; Que mon deſſein avoit bien toûjours eſté de me mettre à cheval, & de m'en aller en Pouïlle raſſembler toute la Nobleſſe, comme il me le conſeilloit, ce que je ferois auſſitôt, que mon frére le Chevalier ſeroit arrivé pour le laiſſer dans Naples, que je perdrois infailliblement, ſi je l'abandonnois; ce que je ne conſidérois qu'à cauſe de la réputation, eſtant certain de la reprendre ſans peine, dés que je paroiſtrois devant, ſuivi de toute la Nobleſſe; Que je luy donnois de bon cœur la charge de Préſident des deux Calabres, & tout ce que généralement il pourroit deſirer de moy, puiſque ce n'eſtoit que luy faire vn préſent des choſes, dont ſon crédit, & ſa déclaration me mettoient en eſtat de pouvoir diſpoſer. Il ne demeura que deux jours auprés de moy, tant il avoit d'impatience d'aller mettre en exécution, tout ce qu'il m'avoit fait eſpérer d'avantageux; Il deſiroit amener avec luy quelques François, & je luy donnai le Baron Durand, & deux ou trois autres, avec Dom Carlo Gaëtan, pour Commiſſaire général de ſa cavalerie, que l'on a vû depuis ici, avec la Ducheſſe Gaëtane ſa femme.

Durant que nous le laiſſerons aller travailler en Calabre, il eſt bon, que pour ne pas interrompre la ſuite de ce diſcours, je retourne aux choſes qui m'arrivérent cependant, & que je die l'ordre que j'envoyai au ſieur de Malet, de prendre vn poſte ſur le Vultune, pour ſerrer Capouë, luy oſter la navigation de cette riviére, & la communication de

la mer. Il envoya trois cens hommes du coſté de Graçaniſe, ſe fortifier ſur le bord de l'eau ; ils délogérent quelques gens qu'ils y trouvérent : Et Dom Louïs Podérico ayant fait inutilement attaquer les miens, réſolut d'y retourner faire vn plus grand effort. Il fit d'abord donner quelque infanterie, qui fut repouſſée vigoureuſement : Mais feignant de ſe retirer, il fit recommencer l'attaque vne heure aprés ; & pour luy donner plus de chaleur, fit mettre pied à terre à deux ou trois cens Cavaliers, qui aprés vne demie heure d'eſcarmouche, forcérent mes ſoldats de ſe retirer, avec perte de trente à quarante hommes, qui demeurérent ſur la place. Ainſi nous perdîmes ce poſte que nous avions conſervé trois jours, & en ayant reconnu l'importance, il le fit fortifier & retrancher, de ſorte que la difficulté de le reprendre nous en fit perdre la penſée.

Deux jours aprés, il y eut vne furieuſe eſcarmouche auprés de Sainte Marie de Capouë, qui dura bien deux ou trois heures, avec égal avantage de part & d'autre. Le ſieur de Malet ne pouvant comprendre à quel deſſein Dom Louïs Podérico l'avoit fait engager, en fut éclairci auſſi-tôt qu'elle fut finie, quand il apprit, que durant qu'il l'amuſoit, il avoit fait brûler les moulins de Mourrone, croyant que nous en recevrions bien plus d'incommodité que nous ne fîmes.

Le lendemain je reçus avis du ſieur Malet, que Dom Louïs Podérico luy avoit fait connoiſtre qu'il ſeroit bien aiſe de s'aboucher avec luy. Il m'en envoya demander la permiſſion que je luy accordai, luy donnant ordre de le tenter autant qu'il luy ſeroit poſſible, & de tâther à reconnoître quels étoient ſes ſentimens, & ceux de la Nobleſſe retirée avec luy dans Capouë. Chacun de ſon coſté eſſaya de gagner ſon compagnon, par mille propoſitions,

& offres avantageuſes ; & aprés deux heures de converſation ils ſe ſéparérent ſans rien faire qu'ajuſter vn bon quartier entre nous, & ſe donner l'vn à l'autre beaucoup de temoignage d'vne eſtime, & d'vne amitié réciproque.

Cependant, Dom Jüan d'Auſtriche, voyant ſes troupes extraordinairement affoiblies, ſe réſolut de de faire vne reforme; mais il changea de ſentimẽt, voyant tous les Officiers ſur le point de ſe mutiner: Et comme l'argent luy manquoit, auſſi-bien que les vivres & qu'il en faloit dõner à ſes ſoldats pour les empécher de ſe démander ; il fut contraint de faire fondre ſa vaiſſelle d'argent, afin de les contenter en quelque façon par ce petit ſecours. Le Roy d'Eſpagne ne ſachant pas qu'il eût eſté déclaré Viceroy à la place du Duc d'Arcos qu'il connoiſſoit bien ne pouvoir plus demeurer à Naples, & eſtre devenu inutile à ſon ſervice, par le mépris & la défiance que tout le monde avoit generalement de ſa perſonne, luy enuoya ordre de ſe retirer, & au Comte d'Ognate celuy de venir commander à ſa place, en qualité de Viceroy. Comme il n'avoit jamais deſiré autre choſe, il ſongea à ſe mettre en eſtat d'apporter auec luy quelque ſecours, & de vivres & d'argent. Il prit à Génes deux cens mille écus ſur ſon credit, qu'il fit embarquer ſur la galére du Capitaine Gioan Andrea Brignolles, & quelque peu de bled ſur vne autre ; Et s'en venant les joindre, il ſe mit deſſus pour ſe rendre à Gayette, d'où ils dépécha à Dom Jüan d'Auſtriche, Dom Antonio de Cabréa, pour luy donner avis de ſa venuë, & de l'élection qui avoit eſté faite en Eſpagne de ſa perſonne. Il fut ſurpris de cette nouvelle, pour ne s'y attendre pas: Mais en vſant fort ſagement, il déguiſa ſon reſſentiment, & le reçût le deuxiéme de Mars à ſon arrivée, auec autant de demonſtration de joie,

que s'il ne fût pas venu le dépoſſeder de ſon autorité. Je m'attendois que la jalouſie du commandement entre eux, y feroit naître quelque diviſion, dont j'eſperois de profiter; mais quelque ſentiment qu'ils en puſſent avoir, ils le conſerverent dans leur ame avec tant de diſſimulation, qu'ils n'en donnérent jamais aucune marque Le Comte d'Eril Major-dome Major de Dom Jüan, revenant de Madrid porter les nouvelles de la renonciation du Duc d'Arcos, & de la poſſeſſion qu'il avoit priſe de la Viceroyauté, luy remit entre les mains la confirmation qu'on luy auoit donnée de ſon pouvoir, & vn ordre au Comte d'Ognate de ne bouger de Rome: Mais luy ayant déja cedé la charge, il ne la voulut pas reprendre, ſe reſervant ſeulement les marques, & l'apparence de l'autorité ſupréme, avec la qualité de Plénipotentiaire en Italie.

L'arrivée de ce nouveau Miniſtre me donna de l'inquiétude, me faiſant appréhender ſon eſprit & ſon humeur agiſſante, & connoître, non ſans regret, que le Ciel n'a guéres manqué juſques ici de faire vn miracle en faveur de la Maiſon d'Auſtriche, quand elle eſt ſur le point de ſa perte. En effet la venuë de ces ceux galéres empêcha l'effet du deſeſpoir, où les Eſpagnols eſtoient réduits, apportant de l'argent pour donner vne montre à leurs troupes & vn peu de bled dont ils n'auoient plus que pour quatre ou cinq jours.

Le bruit commençant à courre par toute l'Italie de la foibleſſe & extrémité de mes ennemis, du mécontentement de la Nobleſſe, & de l'établiſſement de mon authorité, fit penſer à tous les Princes qu'il eſtoit temps de perdre quelques meſures: Et comme il y en a peu qui n'ayent des revenus conſidérables dans le Royaume de Naples, chacun commença à s'adreſſer à moy pour en obtenir la conſer-

vation, & de me donner de belles paroles & des ſouhaits ; mais neantmoins, point d'aſſiſtance. L'on recherchoit mon amitié, l'on me donnoit quelques avis, & je reçus d'vne perſonne puiſſante & bien informée, ce luy de me défaire de Gennare par toutes ſortes de moyens, puiſqu il me trahiſſoit, & eſtoit ſeul capable de me faire tomber du haut degré de bonheur où la Fortune m'avoit élevé. Tous les principaux de Gênes ayant la pluſpart de leurs biens dans le Royaume, recoururent à ma protection, témoignans s'intéreſſer beaucoup dans mes auantages, & m'aſſurant que je ne pourrois rien prétendre de la République, que je ne fuſſe en eſtat de l'obtenir. Les principaux Seigneurs & Cardinaux de Rome, pouſſez par le meſme intereſt m'envoyoient tous les jours faire des proteſtations & de ſervice & d'amitié. Il n'i eut pas iuſques au Prince Ludoviſio, tout zélé qu'il eut toûiours paru pour l'Eſpagne, qui ne me recherchât apprehendant autrement la perte de ſa Principauté de Venoze; ce qui me faiſoit juger qu'il reconnoiſſoit mes affaires en bon eſtat. Le Connetable Colomne me fit offrir, ſi je voulois par quelque confiſcation le dédommager du bien qu'il auoit en Sicile, de venir me trouver, quand je monterois à cheval, & faire auprés de moy la charge de Connétable du Royaume. La République de Veniſe donna ordre à ſon Reſident de me demander audience, que je luy donnai juſques à trois fois, & de me faire compliment ſur l'heureux ſuccés de mon entrepriſe, que je devois achever de pouſſer à bout en me laiſſant emporter à ma bonne fortune & m'aſſurer que ſans l'embarras où la jettoit la guerre Turc, elle m'aſſiſteroit auſſi-bien d'argent qu'elle faiſoit de vœux & de priéres ; & me conjuroit dés que je ſerois en repos ce qu'elle eſpéroit de me voir bien-tôt, de luy per-

mettre de lever des troupes dans le païs, pour s'en ſervir dans leur neceſſité preſente, & garentir la Candie des progrez des Infideles.

Le Pape perſuadé que les Eſpagnols à l'arrivée de l'armée navale de France, ſeroient forcez de ſe retirer; & eſtant informé que les ordres en eſtoient venus, & qu'ils devoient aller attendre le ſecours d'Eſpagne dans Gayette, & dans les autres places maritimes; que meſme la reſolution qui en avoit eſté priſe, avoit eſté déja deux fois ſur le point de s'executer: apprehendant que la France n'en profitât & s'emparât du Royaume de Naples. Ce qui luy donnant vne furieuſe jalouſie, fit qu'il tâcha de me flatter, & d'exciter mon ambition, me repreſentant, que ſi je voulois penſer à me mettre ſur le trône, où il ne me reſtoit plus qu'vn degré à monter, toute l'Italie m'y aſſiſteroit: Qu'il feroit faire vne ligue pour ma conſervation, & pour ſa liberté: Et que pour me témoigner que m'aimant, comme il faiſoit, il ne vouloit pas ſe contéter de me dõner des conſeils & des ſouhaits, ſi je prenois cette glorieuſe penſée, il m'aſſuroit de m'en donner l'inveſtiture, & m'offroit de me preſter trois cens mille écus. Je luy dis ſans me laiſſer tranſporter à la vanité, que je luy eſtois infiniment redevable de ſon affection; Que le temps m'inſpiroit ce que j'aurois à faire quand les Eſpagnols ſeroient chaſſez; mais que cependant, non ſeulement j'acceptois l'argent qu'il me faiſoit la grace de me promettre, mais qu'en ayant vn extréme beſoin, je le ſupplios tres-humblement de m'en aſſiſter promptement, aprés quoy je l'aſſurois qu'il verroit bien-tôt achever le deſſein que j'avois, entrepris, & ſi fort avancé contre l'opinion de tout le monde. Il me reconfirma ſes offres, mais l'argent ſe fit attendre ſans venir, & il me manda ſeulement de me ſou-

venir de tout ce qu'il m'avoit dit avant que de partir, m'avertiſſant de me défier de tout le monde, ſur tout de craindre également, & la France, & l'Eſpagne, & de veiller ſoigneuſement à ma ſeureté. Toutes choſes fortifiérent mes eſpérances, & me firent juger que j'eſtois plus prés du port que je ne croyois, puiſque tout le monde eſtoit ſi perſuadé de ma bonne fortune, & du malheur des ennemis. Quoy que j'euſſe des lumiéres ſuffiſantes qui commençoient à me flatter d'vn heureux ſuccés; je crus que des perſonnes ſi éclairées, & ſi bien informées, comme ſont tous les Princes d'Italie, ne faiſoient point à mon égard, des démarches pareilles, à moins que de voir de dehors, ce que l'embarras où j'eſtois, m'empéchoit de reconnoître ſi clairement. Ainſi je crus qu'il faloit obſerver ma conduite avec plus de ſoin, & veiller du plus prés à mes actions, & à celles de tous les gens qui m'eſtoient ſuſpects, ſans négliger les moindres choſes, puiſque les Eſpagnols ſi prés de leur perte n'oublieroient rien à tenter, pour procurer la mienne par toute ſorte de voies.

L'inquiétude que je devois avoir avec raiſon, des pratiques de Gennare me fit réſoudre à m'en défaire à la premiére occaſion, & me ſervir de celle qui ſe préſenteroit, pour m'aſſurer du Tourjon des Carmes. Et cõme il eſtoit à craindre que les Eſpagnols ne puſſent à force d'argent, ſe rendre maiſtres de quelqu'vn de nos poſtes, qui eſtoient depuis cinq mois, gardez par les meſmes perſonnes, ce qui leur donnoit moyen de connoiſtre certainement celles qu'ils devoient s'efforcer de gagner: Je repréſentai au Peuple la laſſitude qu'il devoit avoir d'eſtre depuis tant de temps les armes à la main; Qu'il eſtoit juſte de les laiſſer repoſer, réſervant leur courage & leur fidélité pour des entrepriſes importantes, ſans les entretenir dans vne continuelle fatigue.

Ma propoſition fut reçuë avec vn applaudiſſement incroyable. Il réſolut de remettre entre mes mains la garde de la ville, de ſe fier à moy de leur ſeureté, & me preſſérent de faire vne levée telle que je le jugerois à propos, & d'en choiſir les Officiers, & qu'ils me fourniroiét les armes pour les ſoldats que j'enrollerois. J'avois déja vn fonds certain pour la ſubſiſtance, & il ne manquoit que l'argent pour en faire la lévée, qui ne pouvoit pas eſtre vne grande ſomme: J'avois vingt mille écus à Rome, que je me réſoulus d'envoyer querir, par Auguſtin de Liéto, Capitaine de mes gardes, à qui je fis donner huit ou dix felouques bien armées. Il ſe prépara à partir, mais le mauvais temps fut cauſe que ce ne pût eſtre que le dixiéme de Mars. Il avoit profité de beaucoup de hardes, qu'il vouloit emporter avec luy, comme tableaux, meubles, argenteries, & autres choſes de prix qu'il avoit amaſſées, ou qu'on luy avoit données; & comme les gens de peu ſe laiſſent d'ordinaire emporter à la vanité, il voulut mener avec luy beaucoup de ſuite & d'équipage, & meſme vne partie de ma Muſique; & au lieu de revenir promptement, il s'amuſa à ſe divertir quelque tẽps dans Rome, & y faire éclater & ſa magnificence, & ſa grandeur; ce qui cauſa ma perte, puiſque ſi j'euſſe reçu promptement mon argent, ma levée eſtant achevée, j'aurois tous les ſoirs changé les gardes de tous les poſtes, & fait tirer au ſort, afin que par ce moyen les Eſpagnols n'euſſent pû prendre de meſures certaines, ne pouvant juger avec qui ils auroient eû à traitter. Je ne manquois pas de bons Officiers & expérimentez, puiſqu'outre quantité de François qui me venoient joindre à tous momens, toutes les troupes Napolitaines que les ennemis avoient en Flandres, Catalogne & Milan, ſe débandoient pour me venir trouver; ils arrivoient

tous les jours en grandes bandes,& ſi je ne me fuſſe pas perdu ſi-tôt, il n'en fût pas demeuré dans vn mois vn ſeul dans leurs armées.

Ce fut alors que la France perdit la plus belle occaſion du monde. Car pour peu de ſecours qu'elle m'eût donné, l'affoibliſſement des troupes de Milan leur en rendoit là conqueſte aiſée, durant que j'oſtois au Roy d'Eſpagne la Couronne de Naples, qui ſeul par ſon argent, ſon ſecours, ſes hommes,& ſes forces de mer, ſoûtient la guerre de Catalogne & d'Italie, & la plus grande partie de la dépenſe qui ſe fait en Flandres, comme celle des Ambaſſades de Rome, d'Allemagne, de Veniſe & de Génes.

Le neufiéme de Mars, Auguſtin de Liéto s'eſtant rendu à Poſilippe pour s'embarquer avec mes dépéches, Vincenzo d Andrea qui ne cherchoit qu'vn prétexte de faire ſoûlever le Peuple contre moy, appuyé de Gennare, & de l'Elû du Peuple, crut en avoir trouvé le plus ſpécieux du monde, publiant que je me voulois retirer, aprés avoir pillé toute la ville, & que j'envoyois devant à Rome par les felouques preſtes à partir, tout ce qu'il y avoit de plus précieux, de meilleur & de plus rare. Le ſoir Auguſtino Mollo m'amena ſur les dix heures Ignatio Spagnuollo Capitaine de la Monnoye, pour me donner avis de l'ordre que Vincenzo d'Andrea luy avoit donné de ſe tenir preſt avec ſa Compagnie, compoſée de trois cens Ouvriers qui y eſtoient employez, pour venir le lendemain m'égorger dans mon Palais, dequoy la réſolution avoit eſté priſe, mais il m'aſſura en meſme temps, de ſa fidélité, & qu'il tiendroit tous ſes gens ſous les armes pour marcher où je luy commanderois.

Le dixiéme au matin, je fus entendre la Meſſe aux Carmes & viſiter toute la ville, pour voir tout

ce qui ſe ménageoit. Je vis bien quelque altération dans les eſprits, ſur l'appréhenſion que l'on avoit donnée à toute la ville du deſſein que j'avois de me retirer, & l'abandonner, aprés l'avoir fait ſaccager, & donné les ordres néceſſaires pour en emporter le butin. Je détrompai beaucoup de gens de cette fauſſe opinion, & mandai à Auguſtin de Liéto de ne pas ſe mettre à la voile que je ne luy euſſe envoyé vne dépéche d'importance que j'allois faire, & à quoy je me mis à travailler auſſi-tôt que je fus ſorti de table. Durant que j'écrivois, Hieronymo Fabrani mon Secrétaire, s'en vint tout effrayé me donner avis que toute la ville eſtoit ſoûlevée, & qu'il y avoit déja plus de quatre mille hommes dans le Marché ſous les armes, qui ne parloient que de me venir couper la teſte dans mon Palais. Il faillit à ſe deſeſpérer, de voir qu'au lieu de m'émouvoir de cét avis, je ne faiſois qu'en rire, & le traittois de bagatelle. Vne autre perſõne vint auſſitôt me le confirmer, avec pour le moins autant d'inquiétude, & d'apprehenſion que luy. Je commandai pour lors qu'on me fît amener des chevaux, & envoyant querir le Chevalier de Fourbin, je luy donnai ordre de s'en aller dans le Marché, voir ce qui s'y paſſoit, obſerver ſoigneuſement les viſages & les actions de tout le monde, remarquer quels Chefs paroiſſoient à la teſte de tous ces revoltez, & quelle parole il leur auroit ouï tenir. Je me fis apporter des bottes, mais mes valets eſtoient tellement éperdus, qu'ils ne ſavoient ce qu'ils faiſoient, & cherchoient par tout les hardes dont j'avois beſoin, qu'ils tenoient entre les mains. A peine avois-je achevé de me botter, que le Chevalier de Fourbin vint me rapporter, qu'il avoit trouvé cinq ou ſix mille hommes ſous les armes dans le Marché, Gennare & Vincenzo d'Andréa à leur teſte; que tout

le monde y eſtoit fort émû, & que l'on crioit continuellement, Vive Dieu, & le Peuple. Je me réjouïs de cette nouvelle, jugeant bien, puiſque dans leurs cris, le nom d'Eſpagne n'eſtoit pas mêlé, que ce n'eſtoit qu'vne ſédition, que ma preſence calmeroit auſſi-tôt. Il me preſſa de deſcendre promptement & de monter à cheval, pour eſtre en eſtat de me faire voir, & de me défendre.

A l'arrivée de ces mutinez j'entendis en meſme temps vn grand bruit devant mon Palais, & me mettant à la feneſtre pour voir ce que c'eſtoit, j'appérçus tout le Peuple qui n'avoit point d'armes, qui s'enfuyoit de peur, voyant venir tant de gens armez droit à mon Palais; Je leurs fis ſigne du chapeau de s'arréter, leur criant que ce n'eſtoit rien qu'vn petit deſordre auquel j'allois remédier à l'heure meſme. Je deſcendis auſſi-tôt, & montant ſur vn grand Courſier haleſant qu'on m'avoit amené, je pris douze ou quinze mouſquetaires des plus adroits de la garde, qui ce jour-là eſtoient du Régiment de Diego Perés, il ſe mit à la teſte, & je leur commandai de ſe tenir deuant mon cheval, pour faire ce que je leur ordonnerois. J'envoyai à meſme temps à tous nos poſtes, pour veiller à leur ſeureté, & faire qu'on s'y tînt ſur ſes gardes, de peur que les ennemis ne ſe prévaluſſent du deſordre qu'apparemment il devoit y avoir dans la ville: Aprés quoy je me mis à marcher; & à peine avois-je fait deux cens pas, que je rencontrai proche de la Porte Capoüanne, vis à vis d'vne Chapelle nommée Sainte Catherine, Vincenzo d'Andrea l'épée à la main, monté ſur vne haquenée iſabelle à crins blancs, que Polito Paſtena avoit donnée à Gennare, & luy en meſme poſture ſur vn courſier noir à la teſte des ſéditieux, criant continuellement Vive Dieu, & le Peuple. Dés qu'ils furent

à trente pas de moy, je fis faire vne décharge ſur eux, recommandant bien à mes mouſquetaires de tirer droit; dequoy ils s'acquittérent ſi mal, qu'il n'y eut perſonne ni de tué ni de bleſſé. Alors Vincenzo d'Andréa, & Gennare cherchérent leur ſalut dans leur fuite. Ce dernier regagna le Tourjon des Carmes, où il ſe renferma tellement épouvanté qu'il n'oſa paroître de tout le jour, ni ne voulut y laiſſer entrer perſonne; l'autre regagna par la vîteſſe de ſon cheval le Marché, pour de-là prendre vne retraitte aſſeurée. Je m'avançai auſſi-tôt vers tout ce peuple mutiné; & leur demandant qui leur avoit fait prendre les armes, & pour quels ſujet, ils me dirent que l'on leur avoit voulu perſuader, que je ſongeois à me retirer, & les abandonner à la fureur des Eſpagnols, aprés avoir pillé & fait emporter tout ce qu'il y avoit de plus riche, & de plus précieux dans la ville. Je leur repartis que depuis le temps que j'eſtois parmi eux, ils avoient pû remarquer que mon foible n'eſtoit pas l'avarice, que l'on n'auroit jamais lieu de m'en accuſer; Mais que s'ils m'en croyoient coupable, & ajoûtoient legérement foy aux traîtres qui me vouloient décrier auprés d'eux pour les ruiner plus facilement, & s'ils n'étoient pas ſatisfaits de ma conduite & de mes ſervices, qu'il faloit me le témoigner, ſans venir tumultuairement pour mégorger, & qu'ayant ces felouques toutes preſtes à la pointe de Poſilippe, & le vent favorable, pour m'en retourner, ſi j'eſtois aſſez malheureux pour leur déplaire; je m'irois embarquer à l'heure meſme, mais qu'ils verroient aprés, ſi Gennare, & Vincenze d'Andrée, qui avoient eû aſſez de pouvoir ſur eux pour leur faire prendre les armes contre moy, leur ſeroient & plus vtiles, & plus fidéles, & s'ils pourroient les garentir de la vengeance, & de la cruauté des Eſpagnols, empé-

cher les ſaccagemens, & les incendies de leur ville, aſſurer l'honneur de leurs femmes, conſerver leurs biens & leur vie, auſſi bien que celle de leurs enfans, ce que j'avois fait iuſques ici, & leur procurer la liberté & le repos, comme je leur promettois, pourveu qu'ils euſſent à l'avenir plus de tendreſſe, & d'amitié pour moy, plus de reconnoiſſance de mes ſervices, & moins de créance à des traîtres, qui me vouloient faire perir, pour les remettre ſous la tyrannie des Eſpagnols.

Tous ces revoltez furent atténdris par mon diſcours, & ſe récriérent qu'ils ne meritoient pas l'amour que j'avois pour eux; Qu'ils vouloient tous mourir, pour moy, & qu'il faloit traîner par les ruës, & pendre par les pieds, tous tous qui ne m'aimeroient pas, ou qui refuſeroient de m'obeïr. Suivez moy donc mes enfans, leur dis-je, venez avec moy appaiſer le deſordre de la ville; je veux établir le repos, & employer ce qui me reſte de vie pour vous tirer à jamais d'oppreſſion. Je continuay mon chemin vers le Marché, ſuiui de tout ce monde qui me donnoit mille benédictions, & ne crioit plus que Vive Dieu & ſon Alteſſe, ſans plus parler du Peuple, pour faire voir qu'il eſtoit perſuadé que mon intéreſt & le ſien, eſtoient la meſme choſe. En arrivant dans le marché, je tins à peu prés, à tous ceux que j'y rencontray le meſme diſcours, que je venois de tenir aux autres, qui fut ſuivi des mémes demonſtrations de reſpect, & d'amitié. Onoffrio Pagano, vn des plus affectionnez à Gennare, & de ceux auſſi qui m'eſtoient des plus ſuſpects, ſe trouva envelopé avec ſa Compagnie, & me fut amené en luy tenant toûjours vingt pointes d'épée dans l'eſtomach, ou dans les reins; l'on fit auſſi mettre les armes bas à toute ſa Compagnie; & aprés luy avoir fait vne ſevere réprimende, de les luy avoir

fait prendre, ſans mon ordre, & d'avoir eſté vn de ceux qui marchoient à la teſte des gens pour venir attenter à ma vie, m'ayant donné des marques de ſon repentir, ou pour mieux dire de ſa peur, je luy pardonnai, en luy ordonnant de ſe retirer en ſon quartier, & de tenir la main que toutes choſes y fuſſent paiſibles.

En ſortant du Marché, je vis venir tout le long d'vne ruë vne grande affluence de peuple, & trouvai que c'eſtoit l'Elû du Peuple, qui ayant ramaſſé tout ce qu'il avoit pû de gens, s'en venoit joindre Gennare, & Vincenzo d'Andréa. Il ſe faiſoit porter dans vne chaiſe découverte, l'épée à la main, & au lieu d'appaiſer le tumulte, il tâchoit par ſes diſcours, d'émouvoir vne nouvelle ſédition. Il demeura tout interdit à mon abord, & ſa ſurpriſe augmenta davantage, quand il vid que ceux qui l'accompagnoient s'eſtoient rejoints à ceux de ma ſuite, & ne crioient plus que comme les autres, Vive Dieu, & ſon Alteſſe. Tout le peuple me regardoit, & faiſant ſigne de la main, me demandoit la permiſſion de luy couper la teſte, & de le traîner par les ruës. Je fis ſigne que je ne le voulois pas, & le voyant vn peu remis, je luy demandai ce qu'il prétendoit, & où il alloit. Il me répondit qu'ayant appris qu'il y avoit du ſoûlevement dans la ville, il s'en venoit me chercher pour recevoir mes ordres, & ſavoir ce qu'il auroit à faire. Je luy ordonnai d'aller faire mettre bas les armes à tous les habitans, faire aſſembler le Corps de Ville dans Saint Auguſtin, pour de-là me venir trouver chez moy, & ſavoir ce que je leur voudrois commander dans cette préſente conjoncture. Vincenzo d'Andréa rencontra le Chevalier de Fourbin, qui l'ayant abordé luy demanda Qui vive, luy tenant le piſtolet dans l'eſtomach, il luy répondit Dieu, & le Peuple,

comme l'on disoit ordinairement de mesme, il n'osa luy lascher son coup, mais voulut seulement me l'amener; ce que l'autre appréhendant, se sauva devant luy de vîtesse de cheval. Mon malheur voulut, que faute de m'estre expliqué sur ce sujet avec le Chevalier de Fourbin, & craignant que je ne le blâmasse, s'il eût fait quelque violence sans mon commandement, il manqua à me défaire de l'homme de Naples le plus dangereux, & dont la perte m'eût esté la plus nécessaire.

Je fis ensuite tout le tour de la ville, que ma présence & mes discours mirent en repos; & repassant à Porto, l'on me vint donner avis que l'on se retranchoit à la Piétra del Pescé, quartier d'Onoffrio Pagano. J'envoyai deux jeunes hommes, nommez les Rigues, qui y estoient fort accréditez, dire de ma part au Capitaine, que si à mon passage je ne trouvois les retranchemens abbatus, ou si j'y voyois la moindre émotion dans les esprits, je le ferois pendre par vn pied. Il obeït ponctuellement à mes ordres, avec des marques d'vn respect, & d'vne soûmission toute entiére; Et laissant toutes choses tranquiles dans la ville, je me retirai à mon Palais, pour y attendre l'Elû du Peuple, avec les Capitaines des Ottines, que j'avois commandez de s'y rendre, pour savoir de moy ce qu'ils avoient à faire sur vn sujet si dangereux, & si délicat.

Ce grand tumulte se passa cõme vn feu de paille; Et comme il avoit commencé sans raison, il finit aussi sans effusion de sang, quoy que selon toutes les apparences, les suites en dussent estre & fascheuses, & sanglantes. L'Elû du Peuple m'estant venu trouver, suivi de tous les Capitaines des Ottines, & Corps de Ville, je luy fis des plaintes du procédé qu'il avoit tenu, & d'avoir travaillé plûtôt à émouvoir le Peuple qu'à l'appaiser, & luy dis que

quand il arriveroit de pareilles rumeurs, il faloit venir ſavoir de moy de quelle façon l'on s'y devoit gouverner & recevoir mes ordres : Que la choſe s'eſtant ſi bien paſſée, je voulois encore vne fois donner des preuves de ma clémence ; Mais que ce ſeroit pour la derniére, puiſqu'à la premiére ſédition qui arriveroit, j'en ferois faire des châtimens exemplaires. Il me pria, aprés m'avoir mille fois demandé pardon, de l'accorder à Vincenzo d'Andrea, ce que je fis à la priére des Capitaines des Ottines, & ſeureté pour venir reconnoître ſa faute, & ſe jetter à mes pieds. Il arriva vn moment aprés, & ſe mettant à genoux devant moy, il voulut ſe juſtifier, & me faire des excuſes ; me proteſta qu'aprés la grace que je luy faiſois de la vie, reconnoiſſant que ſon crime devoit luy atrirer les plus ſevéres punitiõs, il ſeroit à l'avenir plus fidéle & plus ſoûmis qu'homme du monde. Je luy dis qu'il devoit bien remercier le Corps de Ville, d'avoir intercedé pour luy, & que je conſidérois trop, pour luy pouvoir rien refuſer ; Que l'attentat qu'il avoit voulu faire à ma vie, méritoit les plus cruels ſupplices ; qu'il prît garde de prés à ſa conduite, puiſqu'il ne pouvoit plus deſormais faire de fautes legéres, aprés tant de rechûtes, & qu'il ſe reſſouvint combien de marques il avoit reçu de ma bonté, & avec quelle ingratitude il les avoit reconnuës, & quelle avoit eſté l'opiniâtreté de ſa malice ; Que je l'obſerverois de prés, ſachant & tous ſes ſentimens, & toutes ſes intrigues, & que j'aurois ſi bien l'œil ſur luy, qu'à la moindre fauſſe démarche, il ſe trouveroit puni comme vn perturbateur du repos public, vn traître à ſa Patrie, & vn correſpondant de ſes Tyrans. Enſuite me mettant à le railler, je luy conſeillai de ne prendre jamais les armes, qu'il tenoit ſon épée de ſi mauvaiſe grace, qu'il ne ſe devoit plus faire voir

en cette posture ridicule, & se contenter de la plume, dont il se servoit mieux, & qui luy estoit plus séante entre les mains.

J'envoyai commander à Gennare de me venir trouver sur ma parole, & qu'il se rendît promptement chez moy, durant que j'estois en humeur de pardonner. Il se résolut de m'obeïr, mais dans la crainte d'estre déchiré par le Peuple en chemin, il m'envoya demander de mes gardes pour l'escorter, qui ne luy furent pas inutiles; les femmes luy criant mille injures, & le menu Peuple se voulant à tous momens jetter sur luy. En arrivant il se mit à genoux devant moy, & s'en vint me baiser les pieds, pleurant à chaudes larmes, & tremblant, estant naturellement fort peureux. Je le tins assez longtemps en cét estat, ne pouvant me parler, & ne faisant que me conjurer par Nostre-Dame des Carmes, & Saint Cennare de luy donner la vie, m'embrassant les genoux de toute sa force. Je le fis relever, en l'assurant que j'avois oublié tous ses crimes, & qu'il n'avoit plus rien à craindre, pourveu qu'à l'avenir il fût plus sage & plus fidéle. Je luy reprochai que sans mon arrivée à Naples il ne pouvoit nier que l'on ne le deût faire mourir le lendemain; Que c'estoit la troisiéme sédition que je luy pardonnois; Qu'il avoit souvent attenté sur ma vie, & que je savois à quelle intention il m'estoit venu chercher chez Gaspard de Roméro; Que je n'ignorois pas ses correspondances avec les ennemis, dont je pourrois luy dire toutes les particularitez; Que j'estois informé de ses négociations avec la France pour me perdre, & qui avoient empéché que je n'en reçusse des assistances, & le Peuple du secours; Et qu'il jugeât luy-mesme, ce que pouvoient mériter toutes ses ingratitudes pour moy, & sa perfidie pour son païs. Il ne me répondit que par des larmes, &

ſe rejettant à genoux, me crioit inceſſamment miſéricorde. Je luy dis, A la conſidération du Corps de Ville, je vous l'accorde; Mais ſachez que c'eſt pour la derniére fois, & je veux pour ma ſeureté, mettre garniſon dans le Tourjon des Carmes; Je ne vous en oſterai pas neantmoins le commandement; Vous y demeurerez avec les ſix-vingts hommes que vous y tenez, pour voſtre ſeureté, & voſtre garde; & j'y ferai entrer tous les ſoirs vne des Compagnies du Peuple, qui ſe relévera tour à tour; Et de cette façon je n'aurai plus d'inquiétude que les ennemis y puiſſent rien ménager; Vous en ſerez toûjours le maiſtre, tant que vous ſerez fidéle, & ſi vous ceſſez de l'eſtre, je tiendrai, & voſtre place, & voſtre perſonne entre mes mains: Et à meſme temps, je commandai à Mathéo d'Amoré de s'y rendre, avec ſa Compagnie, & à Gennare d'envoyer l'ordre de l'y recevoir, & juſques à tant que j'euſſe eſté obeï, je le retins pour ſeureté auprés de moy. Ainſi je profitai de cette ſédition d'avoir augmenté mon crédit, & de m'eſtre aſſuré du poſte le plus important de la ville. Mathéo d'Amoré me donnant avis que ſes gens avoient eſté reçus, je congediai le Corps de Ville, & Gennare qui depuis ne vint plus chez moy, m'alléguant pour excuſes qu'il n'y avoit plus de ſeureté pour luy dans la ville, le Peuple ayant conçu depuis cette derniére émeûte vne ſi grande haine pour luy, qu'il ne pouvoit plus ni le voir, ni ouïr nommer ſon nom qu'avec horreur. Je dépéchai toute la nuit à Auguſtin de Liéto, afin qu'il fît le plus de diligence qu'il pourroit, pour m'apporter de l'argent, apres quoy mes affaires devoient eſtre aſſurées, & mon entrepriſe bien-tôt finie; & pour donner la nouvelle à Rome du bon ſuccés de cette heureuſe journée.

Cependant l'Auditeur général eſtant revenu d'A-

verſe me rapporter les informations qu'il y avoit faites, je fis achever le procés du Meſtre de Camp Antonio de Calco, & du Capitaine de cavalerie Andrea Rama, qui ſe trouvant convaincus d'avoir voulu débaucher mes troupes, & les mener aux ennemis, furent condamnez à mort; & voulant s'en racheter pour vingt mille écus, quoy que j'en euſſe grand beſoin, je crus qu'vn exemple m'eſtoit encore plus néceſſaire. Marco Piſano me demanda ſon renvoi, dautant qu'il eſtoit tonſuré, devant la Juſtice Eccleſiaſtique, que je luy refuſai, diſant que je ne reconnoiſſois pas pour vn homme d'Egliſe, vn Officier qui eſtoit actuellement les armes à la main, à la teſte des troupes. Le douziéme de Mars, l'exécution s'en fit publiquement au milieu du Marché, avec vn applaudiſſement general, & leurs biens eſtant confiſquez, je fis d'inutiles diligences, pour rechercher l'argent qu'ils m'avoient offert, qui ſe trouva ſi bien caché, que je n'en pus avoir de nouvelles, & n'en profitai que d'vne haquenée porcelaine fort belle, & fort bonne, que je donnai au Chevalier de Fourbin, qui fut tuée ſous moy le jour que je fus pris priſonnier.

Les Eſpagnols eſtant réduits à la derniére extrémité, & n'ayans pas à peine de vivres pour leurs troupes, & pour leurs garniſons des châteaux, ſe voulant décharger de la nourriture des gens inutiles, permirent à tout le Peuple de leur coſté, de ſe retirer vers le noſtre, & nous en vîmes en deux jours de temps, arriver vne ſi grande quantité, qu'il fut aiſé de s'appercevoir de leurs penſées. Il eût eſté à propos de ne pas recevoir tant de gens, & de les laiſſer chargez de leur nourriture: mais aprés deux jours de refus, comme nous n'eſtions pas ſi preſſez qu'eux de vivres, j'eus pitié de voir péril de faim vn ſi grand nombre de perſonnes, & touché

de compaſſion, je reçus à la priére de leurs parens, & amis tous ceux qui ſe voulurent retirer auprès de nous, puiſque c'eſtoient des gens du païs, pour qu'ils avoient pris tant de haine, qu'ils euſſent bien voulu en exterminer iuſques au dernier. Je ne ſongeois qu'à pouſſer le temps par l'épaule, voyant mes affaires ſi bien diſpoſées, que j'eſtois aſſuré, avec vn peu de patience, de les voir heureuſemeur terminer. Je m'appliquai ſeulement à faire amaſſer des bleds, pour pouvoir remettre Naples dans l'abondance; & envoyant l'ordre à ceux qui commandoient pour moy, d'amaſſer tout ce qui s'en pourroit aſſembler, avec promeſſe de le faire payer aux proprietaires, l'on mit enſemble en Pouïlle, cent cinquante mille charges de bled, & quatre-vingts mille dans la Baſilicate, dont le prix fut arrété à aſſez bon compte: Et comme il ne me pouvoit venir commodément à cauſe de la ville d'Ariane qui en empéchoit le chemin, je m'appliquai à rechercher les moyens de m'en rendre le maiſtre; ce qui ne fut facile, par vne négociation que j'eus avec le Marquis de Buonalbergo, qui à mon grand regret eut pour luy vne ſuite malheureuſe. Il m'envoya vn Religieux, pour m'aſſurer de ſes ſervices, & me propoſer de l'envoyer aſſiéger, afin que me la faiſant remettre entre les mains, il demeurât priſonnier de guerre, & que m'eſtant conduit, & le laiſſant aller enſuite ſur la parole qu'il me donneroit de ne plus porter les armes contre moy, il pût ſans ſoupçon ſe tranſporter en Calabre, y faire déclarer les parens & amis, & s'emparer de la pluſpart des places fortes de cette Province, où il avoit beaucoup de crédit, eſtant riche, & de la noble & ancienne Maiſon de Spinelli. Je laiſſe à juger de la joie que je reçus de cette agréable nouvelle. J'y fis en meſme temps marcher ſix mille hommes, mille de la

Cave, commandez par Diégo Sorrentino, que j'avois fait Meſtre de Camp aprés l'attaque des poſtes, où il avoit ſi bien fait ſon devoir ; autant de Nochére ſous leurs Chefs ordinaires ; & le reſte de Saint Severin,& des troupes de Paul de Naples,qui obeirent dépuis ſa mort à Horatio Vaſſallo, & Diégo Vaſſallo ſon oncle, & fis Général de ce Corps, le ſieur de Villepreux à préſent Major de Bourdeaux,à qui je confiai tout mon deſſein.Ariano eſtant inveſti, les Habitans prirent les armes en ma faveur, & tuant à la porte, l'Auditeur Carlo Ruſſo qui la vouloit défendre, & le Veneroſo, Secrétaire du Duc de Salſa Préſident de la Province de Monte-Fuſcolo, qui s'eſtoit jetté dedans, aprés avoir abandonné Monte-Fuſcolo, quand Piétro Creſcentio s'en eſtoit emparé. Aprés la mort de ces deux hommes,la ville d'Ariane ſe rendit, ſans avoir eſté pillée. Le Duc de Salſe, & ſes deux enfans, le Marquis de Buonalbergo, & ſon fils Dom Carlo Spinelli, Dom Luigi Cavaniglia, & ſon frére, ſe retirérent dans le château qu'ils rendirent à compoſition, la vie ſauve ; à condition de m'eſtre conduits priſonniers. Mais tous nos gens de guerre s'eſtant enyvrez pour ſe réjoüir d'vn ſi bon ſuccés, ceux de Saint Severin accoûtumez à toutes ſortes de méchancetez, de deſordres, & de cruautez, par l'exemple de Paul de Naples, s'en allérent prendre ces Meſſieurs, & les traînant au milieu de la place, quelque effort que put faire le ſieur de Villepreux, pour remédier à ce deſordre, que ſes canailles deſarmérent & liérent, ils tuérent de ſang froid entre deux Capucins, qu il avoit demandez pour ſe confeſſer, le Duc de Salſe, de trois arquebuſades, & luy coupérent la teſte, comme ils firent enſuite au Bonito, & au Marquis de Buonalbergo le meilleur de mes amis, & dont j'attendois de grands &

conſidérables ſervices ; & à peine les deux Cavanigles, les enfans du Duc de Salſe, âgez de quinze ou ſeize ans, & Dom Carlo Spinelli, qui n'en avoit que quatorze, purent échaper de la fureur de ces Barbares : qui aprés cette horrible action, vinrent ſe jetter aux pieds du ſieur Villepreux, & luy demander pardon de la violence qu'ils luy avoient faire, luy proteſtant de luy obeïr deſormais, ne s eſtant portez à l'outrager, que de peur qu'il les empéchât de faire ce maſſacre qu ils avoient réſolu; aprés quoy, il les congédia, ne reſervant que ce qui luy eſtoit néceſſaire de garniſon, pour la défenſe d'Ariane, dont je luy avois donné le Gouvernement, choiſiſſant les meilleurs ſoldats, & les plus ſages. L'on peut juger de la douleur que je reçus de cette étrange nouvelle, qui fut cauſe que je ne pûs reſſentir la joie d'vne ſi importante conqueſte, qui me tiroit tout-à-fait de la néceſſité, m'aſſurant des vivres en ſi grande abondance, que je ne pouvois plus en manquer, ayant le chemin libre pour en faire venir ſans eſcorte, pour plus de deux ans.

A deux jours de-là, les priſonniers me furent amenez, les deux Cavanigles liez, & les autres libres, pour eſtre des enfans. Ie fis à meſme temps mettre en liberté les Cavanigles, à condition de ne plus porter les armes contre moy. Ie renvoyai les enfans du Duc de Salſe chez leurs parens, aprés leur avoir témoigné la douleur que j'avois reſſentie de la mort de leur pere, & leur avoir fait cent careſſes, & promis d'adoucir par mes graces, la perte qu'ils avoient faite, & qu'ils reſſentoient ſi vivement. Pour Dom Carlo Spinelli, je l'embraſſai chérement, donnai des larmes au malheur de ſon pere, luy promis de luy en ſervir à l'avenir, & de reconnoiſtre en ſa perſonne, les obligations que je luy avois, & le retins chez moy iuſques à tant que j'euſſe

j'euſſe des nouvelles de ſes parens, auſquels je témoignai par ces lettres, la part que je prenois à leur affliction, dont j'eſtois auſſi ſenſiblement touché qu'ils le pouvoient eſtre. Ce pauvre enfant, fort ſpirituel & fort bien fait, reçut avec tant de reconnoiſſance tous les témoignages de mon déplaiſir, & de mon amitié, qu'il me promit de n'en jamais perdre la mémoire, & d'eſtre toute ſa vie attaché inſéparablement à mes intéreſts. Au bout de quelques jours je le remis entre les mains de ſa grande mére la Princeſſe de Saint George, qui me l'envoya redemander: Et j'avouë qu'vne des choſes que j'ai reſſenti davantage dans ma priſon, fut de n'avoir pas eû le temps de châtier les auteurs d'vne ſi horrible cruauté, dont je ne me conſolerai de toute ma vie.

Les Bandits de tout le Royaume, me faiſant tous les jours de nouveaux embarras, & de ſemblables actions; je réſolus de prendre mon temps pour me défaire de tous les Chefs, qui par leurs violences & ſaccagemens, rendoient inutiles tous les ſoins que je prenois d'attirer à moy toute la Nobleſſe, & dés que quelqu'vn me paroiſſoit effectionné, ils tâchoient de le dégoûter par de mauvais traittemens. Polito Paſtena eſtoit le premier à faire de pareilles choſes, ne ſouhaitant pas que les affaires du Royaume ſe pacifiaſſent, jugeant bien qu'il ne pourroit plus voler impunémẽt, ni conſerver l'autorité qu'il avoit à Salerne, & dans toute la Principauté Citra, où il regnoit ſouverainement. J'avois donné des ſauvegardes au Duc de la Rocque pour quelques-vnes de ſes terres, que ne reſpectant pas, il envoya piller comme par dépit de ce qu'il avoit eû recours à moy. Je luy en écrivis vne lettre fort ſeche, à laquelle il me fit réponſe par vn Preſtre, auquel je demandai ſi j'avois eſté obeï: il me répondit

que non, & me voulut faire des excuſes; je ne les écoutai pas, & déchirai la lettre qu'il m'apportoit ſans la lire, & luy dis en colére, Je ne veux pas de repliques à mes ordres, j'entends qu'ils ſoient exécutez ponctuellement & promptement; Polito Paſtena veut faire l'indépendant & le petit Souverain; dites-luy de ma part, que s'il continuë à en vſer de meſme, je luy apprendrai ſon devoir, & le châtierai ſelon ſon mérite; il n'eſt point en ſeureté dans Salerne, ni au milieu de ſes Bandits contre ma puiſſance & mes reſſentimens, & en quelque lieu qu'il ſe retire je ſaurai bien l'attraper, & ſerai auſſi maître de ſa teſte que je l'ai eſté de celle de Paul de Naples; Mais que s'il change de conduite, & eſt à l'avenir plus ſoûmis, & plus obeïſſant à mes commandemens, je l'aimerai & le conſidérerai comme j'ai fait juſques ici, & luy dõnerai plus de crédit & d'autorité que par le paſſé. Son envoyé luy porta cette réponſe, qui le fit trembler, tout aſſuré qu'il eſtoit; je le reconnus par ſon procedé, faiſant à l'heure meſme rendre juſques à la moindre choſe qui avoit eſté priſe, & ſatisfaiſant ſans replique, & ſans remiſe, à tout ce que je luy ordonnai depuis. Son chagrin ne fut pas moindre pour eſtre diſſimulé, & reſſerrant plus étroitement ſes liaiſons avec Gennare, il luy envoya vne dépéche pour les Miniſtres de France, leur offrant, que ſi l'armée navale vouloit venir à Salerne, il la remettroit entre les mains des François; & qu'il feroit joindre tous les Bandits de Saint Severin, de la Cave, & de Nocéra, au nombre de ſix mille hommes: Ce qui cauſa l'entrepriſe malheureuſe de Monſieur le Prince Thomas, dont les Eſpagnols eſtant avertis par cette dépéche, qui aprés ma priſon leur tomba entre les mains, leur fit à l'arrivée de l'armée, occuper Angry, qui eſt le paſſage des montagnes, & ayant par-là empéché la

jonction des gens des trois terres que j'ai nommées, luy fit appréhender quelque trahiſon, veu que l'on n'exécutoit rien de ce qu on luy avoit fait eſpérer. Cela l'obligea de ſe rembarquer avec bien de haſte, & peu de réputation: dequoy j'avouë n'avoir pas eû peu de joye, de voir qu'il n'avoit pas pû, avec de puiſſantes intelligences, l'armée du Roy, & vn Corps conſidérable de troupes à débarquer, faire aucun effet; au lieu que j'avois ſeul, & ſans aſſiſtance ſoûmis vn grand Royaume, & m'y eſtois maintenu cinq mois, quoy que l'on eût voulu décrier ma conduite, & m'oſter l'honneur des choſes extraordinaires, & ſurprenantes que j'avois faites, par ma ſeule adreſſe, & ma vigueur.

L'Elû du Peuple continuant toûjours ſes commerces avec les ennemis, me fit reſoudre à l'en châtier: comme par l'autorité que luy donnoit ſa charge, il m'eût eſté hazardeux de le faire publiquement & par les voies de la Juſtice; je réſolus de le faire indirectement, avec tant d'adreſſe, que je ne puſſe en eſtre ſoupçonné, & que ſa mort fuſt attribuée à vne émotion populaire. Les gens du quartier de Porto me vinrent avertir qu'ils avoient eû avis par quelques-vnes de leurs felouques, qu'il en faiſoit charger en l'iſle de Procetta, dont il eſtoit, de toutes ſortes de rafraîchiſſemens pour envoyer aux ennemis. Je leur confirmai cette nouvelle, & les animai de telle ſorte contre luy, qu'ils réſolurent, ſur l'heure meſme, de luy aller couper la teſte: je leur défendis expreſſément de l'entreprẽdre, leur promettant de le faire arréter le jour meſme, de luy faire faire ſon procés, & le faire mourir juridiquement, m'eſtant important de tirer ſa confeſſion par les tourmens, & la connoiſſance de tous ceux de ſa cabale, & qui maintenoient des intelligences avec les Eſpagnols. Je les renvoyai puis aprés en leur

recommandant le ſecret ; & voulant me ſervir de cette belle diſpoſition, je commandai à Cicio Batimiello, & Peppo Ricco, gens fidèles & réſolus, & propres à exécuter vne affaire de cette nature, d'aller dîner en ce quartier, pour y maintenir les eſprits échauffez, & de gens preſts pour le ſuivre à l heure que je le preſcrirois. En ſortant de table, j'appris qu'il y avoit quelque rumeur à Porto, & que l'on y prenoit les armes ; Je montai auſſi-tôt à cheval & m'y rendis : Et trouvant tout le Peuple émû, je leur en demandai la raiſon : Ils me dirent qu'ayant appris de nouvelles trahiſons de l'Elû du Peuple, ils ne pouvoient plus le ſouffrir, & eſtoient réſolus de s'en aller chez luy luy couper la teſte, & faire traîner ſon corps par les ruës. Je leur défendis d'entreprendre vne pareille violence, ne voulant pas ſouffrir qu'il s'en fît dans la ville durant que j'y commandois. Je leur fis quitter les armes, & m'en retournant chez moy, je dis à Batimiello, qui me vint conduire, qu'il les fît reprendre, & allât exécuter ſon deſſein, dont je ne pourrois pas eſtre ſoupçonné, aprés avoir appaiſé le deſordre ; Qu'il n'y avoit point de temps à perdre, ayant appris qu'Onoffrio Pagano eſtoit chez luy, qu'il faloit envelopper dans le malheur d'Antonio Mazella.

Eſtant de retour chez moy, j'entrai dans mon cabinet avec Marc Antonio Brancacio, pour l'entretenir. A peine avois-je eſté vn quart d'heure en converſation avec luy, que l'on me vint dire que l'on entendoit vn grand bruit de quantité de gens qui venoient tumultuairement devant mon Palais. Je courus auſſi-tôt me mettre à la feneſtre, où à peine eſtois-je, que je vis venir quantité de peuple qui portoient vne teſte au bout d'vne picque, traînoient vn corps attaché par vn pied, tout nud, les enfans ayant par les chemins déchiré ſes habits. Je

fis arréter tout ce monde, & demandai quel ſpectacle c'eſtoit. Ils me répondirent que c'eſtoit le corps d'Antonio Mazella Elû du Peuple, & ſa teſte que l'on portoit au bout d'vne picque; Et voyant Cicio Batimiello, & Peppo Ricco qui marchoient des premiers, je leur commandai comment ils avoient eſté aſſez hardis, aprés la défenſe que je leur en avois faite, d'entreprendre vne pareille action; que j'eſtois bien tenté de les faire pendre. Ils ſe mirent à genoux & me demandérent pardon, permiſſion & ſeureté de me venir trouver, que je leur accordai. Ils montérent dans ma ſalle, & m'amenérent liez deux beaux-freres d'Antonio Mazella, & me dirent qu'aprés que j'eus appaiſé le tumulte de Porto, on les eſtoit venu avertir d'vne nouvelle trahiſon de l'Elû du Peuple, & d'vne conſpiration qu'il avoit faite contre moy, qu'il devoit exécuter le lendemain. Ce qui les avoit ſi fort animez, qu'ils avoient couru l'en châtier à l'heure meſme, appréhendant que par trop de bonté, & de clémence, je ne vinſſe à luy pardonner, & que quelque punition que je vouluſſe faire d'eux, ils s'y ſoûmettoient de bon cœur, & mourroient ſatisfaits, d'avoir témoigné leur paſſion pour moy, & leur amour pour leur Patrie. Je vous pardonne, leur dis-je, l'indiſcrétion de voſtre zéle: mais ſi jamais vous retournez à faire des choſes ſemblables, j'en ferai vne punition ſi exemplaire, que perſonne deſormais dans Naples n'oſera entreprendre des violences de cette nature. Je commandai que pour l'exemple, l'on allât mettre ſa teſte ſur l'epitaphe du Marché, & que ſon corps y fût pendu par vn pied. Pour ſes deux beaux-freres, j'en fis à meſme temps mettre l'vn en liberté, eſtant aſſuré de ſa fidélité; & pour l'autre, pour l'exempter de la fureur du Peuple, je le fis mener priſonnier dans la Vicairie,

& deux jours aprés, je luy envoyai vn paſſeport, pour ſe retirer où il voudroit, avec ordre de ſortir de la ville.

Ce tragique accident toucha ſenſiblement les Eſpagnols, pour avoir perdu vn homme ſur lequel ils faiſoient beaucoup de fondement. Gennare en fut furieuſement alarmé, & de peur d'vne pareille avanture, il ſe réſolut de s'embarquer avec tous ſes tréſors, ſur vne felouque, & de ſe retirer à Veniſe. Je luy produiſis avec adreſſe, des Patrons de felouques apoſtez, pour le ſervir, & qui m'en donnant avis, me l'auroient fait ſurprendre avec tout ſon bien, qu'il m'auroit tiré de la neceſſité, & terminé en peu de jours toutes mes affaires;& j'aurois pû le prenant ſur le fait, en abandonnant la ville, & emportant avec luy tout ce qu'il y avoit de plus beau & de meilleur, le faire pendre avec l'applaudiſſement general de tout le monde. Il n'auroit pas manqué de tomber dans ce piége qui luy eſtoit ſi finement tendu, ſi le Baron de Rouvrou qui épioit ſoigneuſement toutes mes actions pour luy en rendre compte, ne l'eût averti que j'avois donné vne audience ſecrette à des Mariniers; ce qui luy ayant donné du ſoupçon, l'obligea de s'informer ſi exactement quels ils pouvoient eſtre, qu'il reconnut que c'eſtoient ceux qui le devoient embarquer; ce qui luy fit quitter cette penſée qu'il devoit exécuter le lendemain. Le deſeſpoir où il ſe vid, d'avoir eſté découvert, l'obligea d'envoyer vn de ſes confidens pour conclure quelque choſe avec Dom Jüan d'Autriche, & le Viceroy. Dequoy eſtant informé par Auguſtino Mollo, je crus m'en devoir défaire à quelque prix que ce fût: Ce qui n'eſtoit pas aiſé, ne ſortant point de ſon Tourjon, & ainſi ne pouvant pas luy faire joüer le même tour qu'à l'Elû du Peuple, ni rien entreprendre ſur luy, qu'à force ouverte,

& avec grande effuſion de ſang, puiſqu'il avoit autant de gens dedans, que la garniſon que j'y avois fait entrer.

Anguſtino Mollo me voyant dans cét embarras, me vint trouver le ſoir, & me dit, Je vous apporte dequoy vous oſter Gennare de deſſus les bras, ſes trahiſons méritent la mort, il importe fort peu de quelle maniére la juſtice s'en faſſe; voyez cette phiole pleine d'vne eau ſi belle, & ſi claire, dans quatre jours elle le punira de toutes ſes infidélitez; ſon Capitaine des Gardes ſe chargea de luy faire prendre, ſans qu'il s'en apperçoive, n'ayant pas le moindre gouſt du monde. En effet, le lendemain, qui eſtoit vn Vendredi, il luy fit avaler toute entiére à ſon dîner, mais ſoit que la doze en fût trop forte de moitié, ou qu'il n'eût fait tout ſon repas que de choux à l'huile, qui eſt aſſurément le plus grand de tous les conttepoiſons, il luy prit vn vomiſſement, en ſortant de table, qui le garentit d'vn péril ſi évident, & qui paroiſſoit ſi aſſuré. Il en fut quitte pour vn mal de teſte, & d'eſtomach, de quatre ou cinq jours, ſans qu'il eût pû prendre aucun ſoupçon de ce qui luy avoit eſté préparé, & qui le devoit emporter ſans reméde.

Je m'apperçus qu'il ſe faiſoit quelque friponnerie dans ma Secrétairerie, dont j'avois déja reçu des plaintes; & vne expédition que j'avois refuſé trois fois, m'eſtant préſentée juſques à la quatriéme, pour la ſigner parmi vne grande quantité d'autres, j'envoyai querir Hiéronymo Fabrani mon Secrétaire, & luy ayant fait vne ſevére reprimande, je luy dis que je le ferois pendre, s'il retomboit plus dans vne pareille faute. Il s'en excuſa ſur ſes Commis, que je luy fis tous chaſſer à l'heure meſme, à la reſerve d'Innocentio, en qui j'avois beaucoup de confiance, & luy ordonnai d'en chercher d'autres, l'aſſurant

qu'à l'avenir, je ne m'en prendrois plus à ſes Commis, mais que ſa perſonne m'en répondroit. Et ſachant que depuis que j'eſtois à Naples, il avoit amaſſé plus de quarente mille écus, je luy en demanda vingt mille à emprunter, luy promettant de les remplacer de l'argent que j'avois envoyé querir à Rome. Il me répondit que c'eſtoit vn méchant office qu'on luy rendoit, & qu'il n'en avoit point; ce qui m'eſtoit difficile à juſtifier, ayant mis à couvert tout ce qu'il en avoit amaſſé, & la pluſpart dans des Convents de Religieuſes, pour l'envoyer à Rome à la premiére occaſion. Son avarice cauſa ma perte: mais il n'en fut pas quitte à ſi bon marché, car il luy en coûta, & tout ſon bien, & la vie même; les Eſpagnols luy ayant fait trancher la teſte pour avoir découvert durant ſa priſon, qu'il écrivoit à feu Monſieur le Cardinal Mazarin, les lettres ayant eſté arrêtées à Rome, & renvoyées au Viceroy par le Cardinal Panſirolle: il donnoit avis de la facilité qu'il y avoit au retour de l'armée navale de ſurprendre le Château-neuf, par vne intelligence qu'il y avoit ménagée.

L'on continuoit le procés des priſonniers de l'armée d'Averſe, & du Baron de Modéne, que je laiſſois aller en avant, pour ſatisfaire le Peuple, réſolu neantmoins, quand il ſe rencontreroit vne occaſion ſeure, de le renvoyer en France, l'ayant reconnu innocent, & n'avoir eû d'autres crimes que ſon malheur, qui l'avoit accablé, pour avoir eû trop de douceur, & de bonté naturelle qui luy firent faire des fautes, quoy qu'il eût toûjours eû de bonnes intentions.

Vn Medecin François que j'avois, ſe trouvant convaincu de beaucoup de pilleries, je réſolus, pour eſtre mon domeſtique, de le faire pendre pour l'exemple. Mais toutes les femmes de la ville

m'ayant par plusieurs jours opiniâtrément demandé sa grace, je ne pus à la fin la leur refuser, & je le fis demeurer prisonnier, en attendant que je le pusse chasser & faire sortir du Royaume par la premiére commodité.

L'amitié du Peuple alloit se fortifiant pour moy tous les jours davantage, aussi-bien que leur joie, & le desespoir des ennemis, par l'arrivée des bleds de la Pouille, dont le premier convoy fut de trois cens mulets, le second trois jours aprés de cinq cens, & continuant toûjours en augmentant, jusques au Jeudi de la semaine de la Passion, qu'il en vint vn de quinze cens; ce qui faisoit, que j'avois résolu le premier jour de May de remettre le pain au mesme prix, qu'il avoit esté dans les meilleurs temps; Je ne l'avois pas voulu tout d'vn coup mettre à si bon marché, de peur d'estre obligé de le rencherir par aprés, afin de gagner quelque chose sur ce que le bled me coûtoit, pour remettre vn fonds de deux cens mille écus dans la Conservation, comme il a accoûtumé d'y avoir, & pour ne pouvoir plus retomber dans la necessité; toutes les semaines je le faisois baisser de prix. Et comme il faloit vne somme considérable, pour commencer les premiers achats, je m'avisai d'vn expédient, qui fut de me faire donner la liste de cent des plus riches Marchands de la ville. Je leur représentai que la misére, & le manque de vivres nous pouvant rejetter dans l'embarras, ils seroient les premiers à en souffrir, puisqu'ils ne pourroient éviter le pillage de leurs maisons, & la dissipation de tous leurs biens; Qu'il faloit, pour éviter cét inconvenient, me prêter chacun mille écus, & que pour la seureté de leur argẽt, ils nommassent deux d'entre eux, pour tenir les clefs des greniers, & qu'ils se rembourseroient de leurs avances, à mesure que le débit se feroit des bleds;

Et qu'ainſi ils n'avoient rien à hazarder ; Que dans quinze jours ils auroient retiré leur ſomme, & moy profité de cinquante mille écus, le vendant vn tiers plus qu'il ne me coûtoit. Cét expedient fut approuvé de tout le monde, & pour le mettre en execution avec plus d'ordre, je fis élire à la place d'Antonio Mazella, pour Elû du Peuple, la perſonne de Donato Grimaldo, avec vne generale ſatisfaction, pour eſtre vn fort riche Marchand, fort homme de bien, & qui n'eſtoit ſoupçonné d'aucune intelligence avec les ennemis, qui faiſoient cependant les derniers efforts pour éviter leur perte, dont ils ſe voyoient ſi proche, & agiſſant comme des deſeſperez, ils s'attachoient à tout ce qui leur eſtoit préſenté. Ils envoyérent des galeres, pour tâcher de reprendre la Tour de de Sperlongue. Ils firent ſortir de Gayette Dom Martin de Verrio qui commandoit dans la ville, avec vne partie de ſa garniſon, firent marcher des troupes de Capouë, envoyérent d'vn coſté le Prince de la Rocque Romane, & celuy de Minorvine, & nos Bandits, depuis la defaite du Papone, n'oſant tenir la campagne devant eux, ils reprirent avec vne legere reſiſtance, ſur la fin de Mars, & Fondi, & Sperlongue.

Du coſté de Calabre Dom Jüan de Saint Severin faiſoit de grands progrés ; il ſe rendoit maiſtre de toute la Province, avoit amaſſé les troupes qu'il m'avoit promiſes, mis enſemble en huile, en ſel, & en ſoye, pour vn million d'or d'effets fait grande proviſion & de poudres, & de ſalpétres, n'attendant que l'occaſion que je vinſſe en Pouïlle pour s'y rendre auprés de moy, & pour me conduire toutes ces choſes. Il avoit fait Gouverneur de la Principauté de Stiliane, le Baron Durand, qui s'y fortifioit tous les jours, & qui avoit pris Tordamare, poſte importante dans la Baſilicate Il m'y arriva vn petit

desordre, où je rémediai à l'heure mesme. Sabbato Pastoré ayant tiré les garnisons de Lucéra, Foggia, & Troya, pour aller tenter vne entreprise considerable, les Princes de Montesarchio, & de Troya, ces trois places estant dégarnies, s'en saisirent, durant son absence; & par l'avis que j'en reçus, je luy donnai l'ordre d'y retourner : il les trouva abandonnées, les Cavaliers s'en estant retirez sur la nouvelle qu'il venoit à eux. Mais comme les Espagnols sont défians, ils s'imaginérent qu'ils ne s'en estoient rendus les maistres que par la haine qu'ils avoient pour luy, & que par vne pure complaisance pour moy, ils en estoiẽt sortis à la priére que je leur en avois faite, & sur l'assurance que je leur ferois raison des sujets de plaintes qu'ils croyoient avoir de luy: & sachant que j'avois des intrigues secretes avec la Noblesse, ils soupçonnoient le plus souvent que ce qu'elle ne pouvoit s'empecher de faire n'étoit que pour ne me pas desobliger, ayant pris de trop fortes mesures avec moy. Je ne travaillois pas à les desabuser de cette erreur qui m'estoit avantageuse, les tenant par-là en des inquietudes continuelles, qui leur faisoient desobliger les gens de qualité, qui, quelques services qui leur rendissent, ne pouvoient les guerir de leurs défiances.

Tout le Royaume s'alloit disposant en ma faveur; J'apprenois à toute heure que quelqu'vn s'estoit jetté dans mon parti, & je n'attendois que l'arrivée de nostre armée, ou celle de mon frere le Chevalier, pour terminer en vn jour toutes choses. Je veillois continuellement dans Naples, à tous les desseins que je pouvois entreprendre, & ayant fait reconnoître la Doüanne de l'huile, & trouvé que les ennemis ne tenoient personne dedans, je m'avisai d'vne invention assez extraordinaire. Je fis ouvrir vn chemin sous terre, dans vn jardin abandonné

auprés du Convent de Saint Sebaſtien. L'on y travailloit continuellemẽt, & faiſant vuider les terres par des caves, en dix jours de temps, je conduiſis vne mine de plus de quinze cens pas, capable de paſſer deux hommes de front, qui venoit aboutir à la ciſterne de l'huile, de laquelle je fis trois ou quatre jours baigner les pierres de la muraille avec du vinaigre & de l'eau de vie, qui eſtant diſſoutes par ce moyen, en grattant tomboient ſans aucun bruit toutes par morceaux, & l'on pouvoit la renverſer ſans faire d'effort. Les choſes eſtant ſi bien diſpoſées pour l exécution de mon entrepriſe, les Eſpagnols n'en ayant eû aucun ſoupçon, ni perſonne connoiſſance, que ceux qui avoient ſoin de ce travail : je m'y rendis pour faire le plus beau coup du monde, qui eſtoit, d'introduire deux cens hommes dans la ciſterne de l'huile, les faire ſortir dans la cour de la Doüanne, remplacer la ciſterne d'vn pareil nombre, & tenir tout du long de mon chemin, des gens pour les ſoûtenir; & ſortant de la maiſon, venir attaquer par derriére la Porte du Saint Eſprit poſte des Officiers reformez Eſpagnols, & le plus conſidérable de tous ceux qu'ils tenoient. J'avois fait mettre trois cens chevaux en bataille dans la place, au devant de la Porte, ſuivis de deux mille hommes de pied, pour entrer par la ruë de Toléde, & s'en aller droit au Palais du Viceroy, durant que l'on donneroit vne alarme generale dans tous leurs quartiers, dont par cette ſurpriſe, je m'emparois ſans aucune réſiſtance. J'eſtois averti tous les jours qu'ils ne ſe doutoient de rien, puiſque l'on ne les entendoit point travailler; que par vn trou, l'on découvroit qu'ils n'envoyoient perſonne dans cette maiſon : & les eſpions que j'avois parmi eux, me rapportoient qu'ils n'avoient aucune défiance, & qu'ils demeuroient fort en repos. La veille, vne

jeune Religieuſe aſſez belle, qui avoit ſon frére de leur coſté, s'eſtant apperçuë que l'on travailloit, ſans ſavoir à quoy, leur en voulut donner avis, & ayant écrit vn petit billet, elle monta ſur la muraille du jardin du Convent de Saint Sebaſtien, afin de le jetter, & elle y reçut malheureuſement vne mouſquetade, qu'il l'ayant tuée toute roide, fus trouvée le billet dans la main, qui me fut apporté, & qui me fit preſſer l'exécution de mon enrrepriſe. Je choiſis la nuit du vingtiéme de Mars tout à propos pour vn affaire ſemblable, eſtant fort obſcure & fort pluvieuſe, & faiſant vn ſi grand vent, qu'à peine pouvoit-on s'entendre les vns les autres. Ayant mis mes troupes en bataille, je voulus aller reconnoiſtre cette cave pour y faire entrer enſuite mes gens, & rompre la muraille pour donner. Nous eûmes vne alarme par le feu qui ſe prit à la bandoüilliére d'vn ſoldat, dont toutes les charges brûlant, firent vn aſſez grand bruit; mais ayant reconnu ce que c'eſtoit, ce ne fut qu'vne matiere de riſée. J'allai donc iuſques au bout de cette mine, & entendant piquer au deſſus de moy, je m'arrétai pour écouter, & reconnus bien que nous eſtions découverts, dequoy je fus éclairci, quand je vis par vn trou, qu'il y avoit deux cens hommes dans la ciſterne de l'huile qui nous attendoient avec beaucoup d'impatience. Je me retirai à l'heure meſme, & par quelques trous qu'ils firent ils nous tirérent deux mouſquetades. Il n'y avoit que trois heures que mon affaire eſtoit découverte, comme j'appris peu de jours aprés; & j'employai le reſte de la nuit à faire boucher & terraſſer l'entrée de cette cave, de peur que les ennemis ne ſe puſſent ſervir de noſtre travail contre nous: & j'eus bien du déplaiſir de voir qu'aprés douze jours de peine inutile, j'euſſe manqué par la trahiſon d'vn Capitaine,

à me rendre maiſtre de tous les quartiers des Eſpagnols ; ce qui eſtoit infaillible & aiſé , à ce qu'ils m'ont eux-meſmes avoüéz depuis.

Ils recommencérent à former des conjurations contre moy, & par le moyen de Vincenzo d'Andrea, ils firent vn deſſein qu'ils menagerent ſi adroitement , que je ne pouvois éviter d'eſtre aſſaſſiné , ſi je n'en euſſe eſté averti. Le matin du vingt-troiſiéme de Mars, Auguſtino Mollo me vint trouver ſur les ſix heures , & m'amena vn Gentilhomme Sicilien, homme d'eſprit & de reſolution , que le Duc de Médina de las Torrez , eſtant Viceroy , avoit fait venir exprés à Naples pour luy donner la commiſſion de pourſuivre tous les Bandits du Royaume. Il eſtoit des amis de Vincenzo d'Andrea, qui par la confiance qu'il avoit en ſa perſonne , luy avoit déclaré ſon ſecret, dont il me vint rendre compte. Il me dit qu'il avoit envoyé à Dom Jüan, & au Cõte d'Ognate pour ajuſter avec eux les conditions , & les récompenſes que l'on donneroit à Cicio de Regina, Capiraine de Régiment de Sebaſtien de Landi Meſtre de Camp de la Porte d Albe , & aux autres coniurez qui me devoient arquebuſer le vingt-cinquiéme de Mars, durant que j'entendrois la Meſſe dans l'Egliſe de l'Annonciade ; & que ſi je faiſois obſeruer ſoigneuſement Gennaro Pinto, fils du Maiſtre du Banco de li Poveri, l'on le trouveroit ſaiſi de toutes les inſtructions, & de tous les ordres, eſtant celuy qui avoit eſté chargé de cette commiſſion , pour eſtre perſonne ſpirituelle & affidée de Vincenzo d'Andrea : & il m'aſſura de me venir informer de tout ce qu'il apprendrois de plus. Je donnai les ordres neceſſaires, pour attraper ce traître, qui me furent inutiles, puiſqu'au lieu de revenir par terre , il ſe fit rapporter ſur vne felouque , & vint débarquer à vne fauſſe porte qui eſt au pied

de la muraille de la Pietra del Peſcé. Ce meſme Gentilhomme me vint avertir de ſon retour, & que toutes les demandes ayant eſté accordées, l'execution ſe devoit faire dans l'Egliſe de l'Annonciade durant la Meſſe, & que Cicio de Regina en eſtoit le Chef, comme il me l'avoit déja dit. Le matin de cette grande journée, j'avertis tous mes confidens de ſe tenir preſts avec leurs Compagnies pour marcher où je leur ordonnerois. Cicio de Regina alla poſter tous ſes gens, dont je fus averti, l'ayant fait ſoigneuſement obſerver, depuis les avis que j'avois reçus. Comme je fus achevé d'habiller, je le vis entrer dans ma chambre, & le regardant fixement pour voir ſi je ne remarquerois rien d'extraordinaire dans ſon viſage, je luy demandai s'il ne deſiroit aucune grace de moy. Je lus attentivement vn mémorial qu'il me preſenta, & luy dis, Vous me demandez vne choſe preſque impoſſible, que j'ai refuſée à beaucoup de perſonnes de conſideration; mais à vn homme que j'aime comme vous, qui a pour moy tant de zéle, & de fidelité, je ne ſaurois me rendre difficile: & prenant vne plume & de l'ancre, je luy répondis de ma main favorablement ſa requeſte: Avez-vous, luy dis-je, quelque choſe à deſirer de plus, ou pour vous, ou pour vos amis, car je vous jure, que vous ne me ſauriez rien demander, que je ne vous l'accorde. Il me répondit que non. Je l'embraſſai deux ou trois fois, pour voir ſi le bon traittement que je luy faiſois, ne luy donneroit point quelques remords; je ne remarquai en luy aucune alteration: & me demandant ſi je n'allois pas à l'Annonciade à la Meſſe, & ſi je ſortirois bien-tôt, je luy répondis, Je m'en vais me mettre dans ma chaiſe: & prenant congé de moy, J'y cours, me dit-il, vous y attendre avec mes amis, pour vous faire ma cour. Je balançai ſi je devois

faire inveſtir l'Egliſe, & le prendre dedans avec tous les conjurez ; mais ne voulant pas l'enſanglanter, jugeant bien qu'ils ne ſe laiſſeroient pas prendre ſans défenſe, je fus entendre la Meſſe aux Carmes, feignant qu'il m'eſtoit ſurvenu vne affaire qui m'obligeoit de l'aller communiquer avec Gennare. Je commandai à Sebaſtien de Landi de ſe tenir tout le jour auprés de luy, me l'amener le ſoir, & le faiſant obſerver, le faire arrêter, en cas qu'il ſe voulût échaper. Le ſoir je fis trouver chez moy l'Auditeur general, & ſon Meſtre de Camp me l'ayant conduit, je l'envoai à la Vicairie, diſant que je ne voulois pas voir vn traître, & vn aſſaſſin. Je m'informai de luy, s'il ne l'avoit point quitté de tout le jour, & s'il ne luy avoit point vû faire d'action extraordinaire. Il me répondit que non; que ſeulement il s'eſtoit arreté ſous vn portail pour faire de l'eau, où il croyoit qu'il avoit jetté quelque choſe, & mis le pied deſſus pour l'enfoncer dans de l'ordure. J'y envoyai chercher en meſme temps, & l'on trouva des papiers, que l'on me rapporta fort empuantis. Je les ouvris auſſi-tôt, & trouvai vne lettre de Dom Jüan d Auſtriche, s'adreſſante à moy, toute ouverte, par où il me mandoit que l'argent qu'il m'avoit promis, eſtoit preſt à Gênes, & qu'il me remercioit de ma bonne volonté ; mais que le Roy ſon pere aimant les Napolitains, comme ſes enfans, quoy que rebelles, il ne pouvoit ſe reſoudre à entrer par les deux poſtes que je luy voulois livrer, pour mettre toute la ville à feu & à ſang, ayãt ordre exprés de les traitter avec toute ſorte de clémence, & de bonté, n'ayant d'intention que de les ſoûmettre à ſon obeïſſance, & leur pardonner leur inſolente ſedition. Et il y en avoit quatre pareilles, diſtribuées aux coujurez, afin que le premier qui pourroit approcher de mon corps, aprés ma mort,

feignit de la tirer de ma poche, afin d'empécher par cette lecture, le reſſentimẽt de tout le Peuple. J'envoyai à l heure meſme l'Auditeur general, pour luy faire donner la queſtion, avec ordre dés qu'il commenceroit à parler, de faire ſortir tout le monde, & d'écrire luy-meſme ſa depoſition, jugeant bien, que pour retarder ſon ſupplice, il embarraſſeroit dans ſon crime quantité de gens conſiderables, & peut-eſtre de la Nobleſſe: afin de pouvoir faire grace à qui je le voudrois, & qu'eſtant le maiſtre de ſa confeſſion, je n'en déclaraſſe au public que ce que je jugerois à propos. Il voulut d'abord nier toutes choſes: mais cédant à la violence des tourmens, il déclara l'artifice des lettres, dont je viens de parler, pour pouvoir impunément attenter à ma vie, & pour tâcher aprés, dans l'étonnement public, de porter tous les eſprits en faveur de l'Eſpagne: Que l'on luy donnoit pour récompenſe, ſix mille écus, & vne Compagnie de cavalerie de la Sachette, dans la province de Monte-Fuſcolo; Que les billets s'en trouveroient dans vn Convent qu'il nomma, auſſi-bien que la Religieuſe qui les avoit entre les mains. Je les envoyai chercher, & les trouvai en ces termes:

Ie ſoubſigné Cornelio Spinola, promets de payer au ſieur Ciccio de Regina, la ſomme de ſix mille Ducats, toutes & quantes fois qu'il me rapportera cét écrit, viſé de ſon Excellence le Comte d'Ognate, noſtre Viceroy. En foy dequoy j'ai écrit, & ſigné le preſent Billet de ma main. à Naples le 22. Mars 1648.

CORNELIO SPINOLA.

Billet de S. E. pour le ſieur Ciccio de Regina.

Son Excellence m'a commandé de vous faire ſavoir, que pour récompenſe de ſervice, il vous a accordé vne Compagnie de la Sachette dãs le départemẽt de Monte-Fuſculo ordonnant qu'en vertu du préſent Billet

vous en ſoyez mis en poſſeſſion, à Naples ce 22. Mars 1648. DIEGO ROMERO.

Ces deux billets m'éclaircirent tout-à-fait de ſon entrepriſe, & il conta particuliérement le détail de la maniére dont il la prétendoit exécuter. Les Eſpagnols avoient jetté trente ou quarante Officiers dans la ville. Dom Antonio de Saint Severin m'a dit quand j'eſtois priſonnier à Capouë, qu'il avoit cinquante hommes pour ſortir de quelques maiſons voiſines, où ils eſtoient cachez, pour appuyer les conjurez, & leur faciliter leur retraite. Mais des gens de qualité m'ont aſſuré qu'il n'y eſtoit pas ſeulement, & qu'il s'en vouloit faire honneur, pour paroître zélé pour les Eſpagnols, & ne pas eſtre ſoupçonné d'intelligence avec ſon frere Dom Jüan de Saint Severin, qui commandoit pour moy dans la Calabre; & le criminel n'en parla point. Le Marquis de Monte-Silvano de la Maiſon de Brancacio, avoit fourni des valets & des armes, ne s'eſtant pas ſouvenu qu'à mon arrivée à Naples, je l'avois tiré de la Vicairie, & des mains de Gennare; Mais comme ce n'eſtoit pas vne obligation particuliére, ſa liberté luy eſtant arrivée par la fortune commune de tous les priſonniers, il n'avoit peut-eſtre pas crû m'en eſtre fort redevable. Ottaviello Brancacio eſtoit du nombre des conjurez, & bien d'autres qu'il accuſa, entre leſquels je reconnus qu'il y en avoit beaucoup que j'aimois, & que je conſidérois, qu'il nommoit afin de ratarder le jugement de ſon procés par l'embarras & la confuſion, dans quoy ſa dépoſition me jetteroit. Il devoit y avoir trente perſonnes dans l'Egliſe avec des mouſquetons, poſtez tout autour de la place, qui m'eſtoit préparée; & afin d'eſtre moins apperceus, ils devoient tous tirer ſur moy, dans le temps de l'élevation, où tout le monde a les yeux attachez ſur le Preſtre, & le ſon

de la clochette devoit eſtre le ſignal de leur décharge. Enſuite Cicio de Regina, & trois autres qui devoient eſtre les plus proche de moy, avoient chacun vne lettre, que celuy d'eux qui pourroit le premier approcher de mon corps, devoit faire ſemblant de tirer de ma poche, & la liſant au Peuple, l'amuſer, durant qne les autres conjurez s'évaderoient. Je le fis condamner à mort, & m'eſtant fait apporter les informations, j'envoyai querir Marco Antonio Brancacio, oncle du Marquis de Monte-Silvano, le Seigneur Joſſeppe Brancacio, & vn autre de meſme nom, ſes couſins, la Signora Cicia Piuſſa ſa mere, & tous les autres Cavaliers que ce traitre avoit accuſez; & leur ayant lû ſes dépoſitions, je leur dis à tous, Que tenant tous les Cavaliers Napolitains incapables d'vne action ſi noire, je ne voulois pas ſeulement qu'ils en fuſſent ſoupçonnez, & que quand meſme ils auroient eſté complices de cét attentat, j'aimois trop la Nobleſſe pour tremper mes mains dans leur ſang, & brûlai enſuite devant eux les informations. J'envoyai à l'heure meſme mettre en liberté deux des valets du Marquis de Monte-Silvano, fis retirer tous les mouſquetons qui luy appartenoient, & ſur la pluſpart deſquels ſes armes eſtoient gravées, pour étouffer les ſoupçons que l'on en pourroit avoir contre luy, & priai ſa mere & ſon oncle de me l'amener le ſoir; ce qu'ils firent: Et je luy dis, que quoy que je le puſſe accuſer d'ingratitude, aprés luy avoir donné la liberté, & ſauvé la vie, que Gennare luy vouloit faire perdre le lendemain de mon entrée dans la ville, je me contentois de luy en faire ce petit reproche, ſachant que la honte qu'il en auroit, & le remord de ſa conſcience eſtoient le plus grand ſupplice que l'on pût faire endurer à vn homme genereux comme luy; Que j'oublios

de bon cœur ce qu'il avoit fait, & luy pardonnois, d'avoir eû part, & contribué de ſes armes & de ſes gens, à l'aſſaſſinat d'vn Prince qui l'aimoit chérement, & qui devoit paſſer pour ſon bienfacteur; Que j'attribuois ce procedé à l'indiſcrétion de ſon zéle pour ſon Roy : Qu'il devoit neantmoins eſtre vn peu plus reglé, & plus retenu à mon égard, dont je ne le voulois punir qu'à force de bienfaits, & de marques d'affection & de confiance; Que je luy demandois ſon amitié, dans l'aſſurance que me l'ayant promiſe, j'y pourrois faire plus de fondement que ſur celle d'aucun autre Cavalier. Il fut touché de ma generoſité, & venant ſe jetter à mes pieds, il me proteſta de ne jamais perdre la memoire d'vne ſi grande & ſi extraordinaire obligation, & qu'il emploiroit toute ſa vie à rechercher les occaſions de la ſacrifier, pour me témoigner ſa reconnoiſſance. Je l'embraſſai pluſieurs fois fort tendrement, & luy dis que je ne voulois pas qu'il fût jamais parlé du paſſé, dont je prétendois tirer l'avantage de m'eſtre acquis vne perſonne de ſon cœur, de ſa naiſſance, & de ſon mérite. Je luy offris, s'il vouloit demeurer auprés de moy, de le tenir pour le plus cher de mes amis, & de luy donner tel employ qu'il voudroit, & que ſi la Fortune me mettoit jamais en puiſſance de diſpoſer des charges, & des gouvernemens du Royaume, qu'il n'avoit qu'à prétendre ce qui l'accommoderoit davantage, aſſuré ſur la parole que je luy en donnois, de le luy accorder du meilleur de mon cœur.

Cette maniére d'agir ſi contraire aux maximes de la Politique Eſpagnole, augmenta l'eſtime & l'amitié de la Nobleſſe pour moy, & le toucha ſi ſenſiblement, qu'il m'embraſſa les genoux, & m'exprima ſes reſſentimens en des termes ſi reſpectueux, & ſi paſſionnez, que je reconnus bien qu'il n'y avoit

point de diſſimulation, & que je l'avois entiérement gagné. Mais il me repréſenta que l'animoſité du Peuple le tiendroit dans la ville dans vn péril continuel, & qu'il me ſupplioit de luy permettre d'en ſortir, me jurant, que de ſa vie il ne tireroit l'épée contre moy : Et que dés que les gens de qualité monteroient à cheval pour ſuivre ma fortune, non ſeulement il ſeroit des premiers à ſe rendre à ſon devoir, mais qu'il alloit travailler à engager tous ſes parens & amis dans ſes obligations, & ſes reſſentimens. Aprés quoy, je luy donnai quatre de mes gardes, avec vn Officier pour l'accompagner ſeurement, à vn de nos poſtes avancez, & le faire paſſer du coſté des ennemis. Ses parens & ſa mére me dirent des choſes ſi tendres, & ſi reconnoiſſantes, que je n'ai pas de paroles pour les exprimer ; & je ne doute pas que, tant qu'il vivra, & en quelque lieu du monde qu'il ſoit, il ne conſerve dans ſon ame beaucoup d'affection, d'eſtime & de gratitude pour moy.

Pour Ottaviello Brancacio, eſtant vn homme que les aſſaſſinats, & empoiſonnemens, dont il s'eſt mêlé toute ſa vie, ont rendu odieux à tous ſes proches, (comme eſtant la honte de ſa race) aux Peuples, & généralement à toute ſa nation : Je fis tous mes efforts pour le faire attraper, eſtant vn vrai homme à ſervir d'exemple, avec vn applaudiſſement vniverſel, les ſoins que j'en pris furent inutiles, s'eſtant ſauvé avec tous les autres complices.

Le lendemain vingt-ſixiéme de Mars Cicio de Regina fut la malheureuſe victime qui fut immolée à l'expiration d'vne action ſi noire, & ſi deteſtable ; il fut traîné ſur vne claye iuſques au Marché, où je le fis accompagner par mes Gardes, autrement il eût eſté déchiré par les chemins ; il y fut pendu par vn pied, & aprés, ſa teſte fut coupée,

& miſe ſur l'epitaphe du Marché. La rage de la populace, des femmes, & des enfans eſtoit ſi grande, qu'ils l'alloient déchirer à belles dents, & les enfans luy alloient ſuccer le ſang. Il fut tellement mis en piéces, qu'auparavant que d'eſtre mort, & d'avoir la teſte coupée, il n'en reſtoit que la carcaſſe, toute la chair luy ayant eſté arrachée, dont les morceaux eſtoient traînez par les ruës.

Je me fis voir enſuite par toute la ville, où les benédictions, & les acclamations pour moy, redoublérent, auſſi-bien que les imprécations contre les Eſpagnols. Leurs affaires pour lors furent creuës deſeſpérées, eſtans ſans vivres, ſans crédit, & quaſi ſans forces, leurs troupes depériſſant tous les jours; vn vaiſſeau par hazard leur arriva de Malaya qu'ils n'attendoient pas, avec quatre cens hommes commandez par le Meſtre de Camp Dom Alonzo de Monroy. Pour moy je recevois tous les jours de bonnes nouvelles. Toutes les villes de Sicile, & particuliérement Meſſine & Palerme, m'envoyérent aſſurer qu'elles eſtoient réſoluës de ſuivre l'exemple & la fortune du Royaume de Naples. Je reçus vne lettre du Roy, par laquelle il ſe réjouïſſoit avec moy de mes avantages, & de l'élection que le Peuple avoit faite de moy pour Duc de leur République. L'on m'aſſuroit du retour de l'armée navale, que nous devions attendre de jour en jour; l'on me mandoit de plus, que les galéres accompagneroient les vaiſſeaux: Et enfin je me voyois en eſtat de n'avoir quaſi plus rien à craindre, & toutes choſes à eſpérer; & ce qui me le confirma davantage, fut que le vingt-huitiéme de Mars, le Cardinal Filomarini m'envoya demander vne audience. Dés que nous fûmes ſeuls enfermez dans ma chambre, il me fit vn grand diſcours ſur les malheurs de la guerre civile qui n'eſtoit pas encore preſte à finir,

ſur tous les périls que j'avois courus juſques-ici & ceux que j'avois encore à courre, ſur la jalouſie que la France avoit priſe de mon élevation, l incertitude de ſes ſecours, & de l'arrivée de ſon armée navale, quoy qu'elle me la fît eſpérer tous les jours ſur l'aſſurance du retour de la flotte d'Eſpagne, avec des forces conſidérables, & ſur l'avantage qu'il y avoit de ſe ſervir bien de l occaſion, & de s'attacher plûtôt à vne fortune glorieuſe, & aſſurée, avec vn peu de modération, qu'à de grandes & hautes eſpérances inçertaines, & accompagnées de beaucoup de hazard, & le plus ſouvent de peu d'vtilité & de profit. J'écoutai tous ces beaux raiſonnemens ſans l'interrompre, pour voir à quoy aboutiroit vn ſi long diſcours, & qui me paroiſſoit fort étudié : Il s'anima par mon ſilence, croyant que j'eſtois ébranlé par tout ce qu'il me venoit de repréſenter, & me dit, Vous pouvez, Monſieur, vous faire le plus illuſtre, & le plus heureux homme de voſtre ſiécle, rendre la douceur à ce malheureux Royaume, le repos à toute l'Italie, la paix & la ſeureté à cette ville, & trouver pour vous, vn établiſſement ſolide, & capable de ſatisfaire voſtre ambition : elle eſt ſi haute, & ſi bien fondée, qu'il ne ſeroit pas juſte d'offrir à vne perſonne de voſtre naiſſance, & de voſtre mérite, quelque choſe de moins qu'vne Couronne; auſſi je viens pour vous en préſenter vne : Ce n'eſt point vne illuſion, ni vn artifice, pour vous tromper ; J ai pouvoir de vous aſſurer du Pape, de tous les Cardinaux, & de tous les Princes d'Italie, pour garants des paroles que j'ai charge de vous porter. Les Eſpagnols vous font l'arbitre de tous les differens de ce Royaume : Ils veulent vous avoir l'obligation de leur rendre paiſible, & du rafermiſſement d'vne Couronne qui eſt balançante, depuis tant de temps. L'on vous donnera la Sardaigne :

L'on fera vne ſuſpenſion d'armes,& cependant l'on vous fera remettre toutes les places entre les mains: vous demeurerez toûjours ici armé, en attendant: vous verrez à regler toutes les affaires de ce Royaume: vous en ferez vous-meſme les conditions, ſi celles que l'on vous propoſera ne vous paroiſſent pas raiſonnables: vous ſerez toûjours ſur vos pieds,& au meſme eſtat que vous eſtes à préſent; & quand vous ſerez en poſſeſſion de la Sardaigne, ſi les Eſpagnols manquent de paroles, vous pourrez revenir de-là avec plus de forces pour aſſiſter les Peuples de ce Royaume; ainſi la ſeureté eſt toute entiére,& pour eux,& pour vous,& tout le riſque,& le péril eſt du coſté des Eſpagnols.

Je luy demandai, en riant, s'il ſeroit bien avoüé de tout ce qu'il me venoit de propoſer. Il me dit qu'oüy, & que ſi je voulois en eſtre éclairci, il me feroit voir de bons pouvoirs, & qu'il n'eſtoit pas homme à rien avancer legérement, ni à s'expoſer au hazard d'eſtre deſavoüé. J'attendois, Monſieur, luy dis-je, aprés de ſi belles choſes, que vous m'avez dites, que vous me veniez demander vn ſaufconduit pour les Eſpagnols, pour ſe retirer ſeurement, & demander ma parole, en m'abandonnant le Royaume de Naples qu'ils ne peuvent plus maintenir, de leur laiſſer ceux de Sicile,& de Sardaigne en repos, ſans penſer à les en chaſſer; j'aurois eû encore bien de la peine à m'y réſoudre, eſtant vne choſe ſurquoy j'aurois bien à balancer; la propoſition auroit eſté & honneſte, & raiſonnable. Mais le change que vous me propoſez, ne ſe prend pas aiſément par vn homme comme moy; Je ſai l'extrémité où ils ſont réduits; J'attends l'armée de France dans peu de jours; J'ai des vivres en abondance, & pour plus de deux ans; La Nobleſſe eſt ſur le point de ſe déclarer; Toutes les Provinces

ont

ont ſuivi mon parti, & eux ne ſavent pas celuy qu'ils ont à prendre; Dans trois ſemaines je toucherai ſix cens mille écus de la Doüanne de Foggia; J'ai pour plus d'vn million d'or d effets, en ſoye, en huile, & en ſél, amaſſez en Calabre; J ai plus de vingt-cinq mille hommes diſperſez, que je puis raſſembler en huit jours; J ay grande proviſion de poudres, & de ſalpêtre: Et enfin dites leur que la conqueſte de ce Royaume s'en va achevée; Que cette campagne me rendra aiſément maiſtre de toutes ſes places; que je ne leur laiſſerai pas vn ſeul château; qu'il ne m'en faut pas employer vne à les chaſſer de la Sicile: Qu'aprés je ne me contenterai pas de leur oſter la Sardaigne; mais que je ne veux pas, avant qu'il ſoit deux ans, leur rien laiſſer dans la mer Mediterranée; & qu'ils doivent tout craindre d'vn homme, qui tout ſeul, & ſans ſecours, les a pû réduire à vne telle extrémité; & que s'ils veulent acheter mon amitié, il faut bien que ce ſoit à d'autres conditions, que celles que vous venez de m'offrir; Que rien ne me peut détacher des intéreſts de la France; Que je perirai plûtôt mille fois, que de luy eſtre jamais infidéle; Et qu'enfin j'aime trop la gloire pour rien faire, dont je puiſſe eſtre blâmé, & ſuis trop peu intereſſé, pour me laiſſer tenter, & que ſi je ſuis jamais capable de l'eſtre, ce ne ſera pas par le Royaume de Sardaigne.

Il me répondit qu'il avoit bien de la douleur de me voir ſi attaché à mes ſentimens, appréhendant beaucoup pour moy. Qu'ai-je plus à craindre, luy repartis-je? mes ennemis peuvent-ils rien employer de plus contre moy, que le feu, le fer, & le poiſon, comme ils ont déja fait vainement tant de fois? Enfin, Monſieur, je ne démords jamais, quand j'ai vne fois fait vne belle entrepriſe. Je n'y puis que mourir, & je m'y ſuis réſolu. Quand je ſuis venu

me jetter dans Naples, je me ſuis attendu à peril, ou à leur oſter cette Couronne. Les évenemens ſont dans la main de Dieu, il en diſpoſera comme il luy plaira; & quelque malheureux que puiſſe eſtre mon ſort, je le verrai venir ſans peur, & ſans inquiétude: C'eſt-pourquoy il ne faut pas en parler davantage. Noſtre converſation finit par-là, Il ſe leva pour s'en retourner chez luy, & je m'en allai entendre la Meſſe, révant continuellement à achever ce que j'avois ſi heureuſement commencé.

Le Comte d'Ognate averti des nouvelles que j'avois du prompt retour de l'armée de France, jugeant bien que leur flotte ne pouvant arriver à temps, pour s'y oppoſer, Il ne pourroit plus tirer de vivres par mer, & qu'ainſi il devoit s'appliquer ſoigneuſement à la conſervation de Pouſſole, dont dépendoit celle du château de Bayes, & qui ayant vne communication libre avec Capouë, luy pourroit faire venir des rafraîchiſſemens, ſi par vn effort il ſe rendoit maiſtre du fauxbourg de Chiaye, du fort de Grotte, & de la Tour de pied de Grotte: Il embarqua de l'infanterie ſur trois galêres, & menant avec luy le Baron de Vatteville, il viſita Pouſſole, & y renforça la garniſon, & paſſant à Niſita, il y laiſſa cent hommes, jugeant bien que les galéres de France ne pourroient demeurer ſeurement dans le Golphe de Naples, dans vne ſaiſon ſi peu avancée, & ne trouveroient d'abri aſſuré, qu'entre l'iſle de Niſita & la pointe de Poſilippe. Ce qui me donna dés lors la penſée de la prendre, & je me mis en devoir de l'exécuter peu de jours aprés.

Cependant, le ſoir du premier d'Avril m'occupant à mon ordinaire, à répondre les Requeſtes, qui m'avoient eſté preſentées ce jour-là, mes gens m'ayant averti qu'il paroiſſoit quelque choſe d'extraordinaire autour de la Lune; la curioſité de voir

ce prodige m'obligea d'aller ſur vne terraſſe, qui eſtoit au haut de mon Palais, d'où je découvris, la nuit eſtant la plus belle, & la plus claire du monde, & la Lune perpendiculaire ſur noſtre teſte, vn cercle noir, large d'environ vn pied qui l'environnoit, diſtant également de ſon corps, & dont la largeur & la circonférence eſtoit ſi grande, qu'elle enfermoit generalement tout mon Palais. Quelques-vns des aſſiſtans me dirent que cela eſtoit de mauvais augure, & qu'ils appréhendoient que ce ne fût quelque menace de priſon pour moy. J'en eus du ſoupçon, mais le diſſimulant, je dis que ce cercle noir repréſentoit la Couronne de Naples qui n'eſtoit plus dans ſon luſtre & ſa beauté ordinaire, & que les Eſpagnols eſtoient preſts de perdre, & qui venant à diſparoiſtre, comme il fit quelque temps aprés, & eſtant au deſſus de ma teſte, il ſignifioit que je profiterois de la perte qu'ils eſtoient ſur le point d'en faire.

Le lendemain matin, comme je m'éveillois l'on m'avertit que le Cucurulle, le plus grand Aſtrologue d'Italie, demandoit à me parler. Je le fis entrer & aſſeoir au chevet de mon liét, & il me dit, qu'ayant reconnu par les aſtres, que la fortune que nous avions eû juſqu'ici favorable commençoit à tourner du coſté des Eſpagnols, il me venoit demander vn paſſeport, & permiſſion de s'y retirer, puiſqu'eſtant homme d'étude, il ne cherchoit que le repos, & fuyoit tous les lieux, où il voyoit de l'embarras & du tumulte. Je luy accordai ce qu'il me demandoit, & le queſtionnant ſur ma fortune, dont il pouvoit eſtre informé, ayant tiré mon horoſcope, il me dit, que j'avois vn quadrat du Soleil à Mars, qui me menaçoit d'vn fort grand péril, & que n'eſtoit que les mauvaiſes directions ſont corrigées par les bonnes, celle-là eſtant la plus mé-

chante que je puſſe avoir, elle auroit eſté directement à ma vie ; mais que le Soleil dans ma révolution, eſtant dans la dixiéme maiſon, dans ſon exaltation, regardant la Lune d'vn trine dans la premiere, en corrigeoit la malignité, & que Mercure ayant vn ſextil avec Venus dans la huitiéme maiſon de la mort, me garentiſſoit d'vne violente; & qu'ainſi, ce ne pouvoit eſtre qu'vne menace: mais que je n'éviterois pas la priſon, puiſque Mars dans le temps de ma naiſſance ſe rencontroit dans la douziéme maiſon, qui eſt celle des priſons. Je luy dis que ce malheureux aſpect n'allant qu'à la menace, & non pas à la perte de ma vie, je croyois avoir évité ce danger, & que toute ſa malignité eſtoit paſſée le dixiéme de Mars, quand je m'eſtois garenti de cette grande ſédition; & le vingt-cinquiéme, quand j'avois échapé de la conſpiration de l'Annonciade. Je le ſouhaiterois de tout mon cœur, me dit-il; mais je crains bien, qu'avant qu'il ſoit huit jours, vous ne ſoyez fait priſonnier, & je le vois ſi clairement, que j'en gagerois toutes choſes. Je croy fort, luy répondis-je, à l'Aſtrologie; mais ſachant bien qu'elle n'eſt pas infaillible, je me flatte de ce qu'on me peut dire d'avantageux, & ne m'alarme point de tous les périls dont l'on me menace: Et puiſque la ſageſſe & la prudence prédominent aux Aſtres, je croy pouvoir éviter par mes précautions les malheuts dont je ſuis menacé. Ne travaillez donc point, je vous prie, à me détromper, puiſque je veux croire n'avoir plus rien à craindre deſormais, & avoir beaucoup à eſpérer. Si mes ſouhaits ont lieu, me repartit-il, je me tromperai dans mon opinion, & la voſtre ſe trouvera véritable. Mais permettez-moi de me retirer, & ayez la bonté de ſigner ce paſſepore que je vous préſente. Je fis ce qu'il deſiroit de moy, & l'ayant embraſſé, je luy dis adieu.

Vincenzo d'Andréa, cependant, ne croyant plus éviter ſa perte, que par la mienne, y employa toute ſon adreſſe, & tous ſes ſoins, n'oſant plus paroiſtre dans la ville, & ſe cachant continuellement, ſachant l'ordre que j'avois donné par tout, de le chercher, & de le prendre mort, ou vif, comme vn des principaux complices de Cicio de Regina, celuy qui l'avoit ſuborné, ménagé ſa récompenſe, & engagé à entreprendre ſur ma vie. Sebaſtien de Landi Meſtre de Camp de la Porte d'Albe ennuyé du retardement de l'armée navale de France qui ne paroiſſoit point aprés tant de belles eſpérances, & ſe trouvant manquer d'argent, ſe laiſſa aller à ſes perſuaſions, & luy promit de livrer aux Eſpagnols la Porte d'Albe, moyennant cinq mille écus. Ce coup me ſurprit, ſans l'avoir pû prévoir, eſtant vn des hommes de Naples, dont j'avois le moins de défiance, pour l'avoir toûjours connu plus zélé, plus vigilant & plus ſoigneux à garder ſon poſte, que pas vn autre, jamais l'on n'avoit reconnu de negligence en luy, & non ſeulement il faiſoit ſes gardes exactement, mais il tenoit tous ſes gens ſi alerte, qu'à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fût, il avoit toûjours deux ou trois cens hommes preſts à marcher par tout où j'en avois beſoin. Vincenzo d'Andréa ayant réſolu toutes choſes avec luy, en envoya donner avis à Dom Jüan d'Auſtriche, & au Comte d Ognate. Et Auguſtino Mollo m'ayant appris qu'il ſe tramoit quelque choſe de nouveau, je fis tant de diligence pour le découvrir, & fis ſi ſoigneuſement obſerver à nos poſtes, tous ceux qui repaſſoient du coſté des ennemis, que faiſant ſuivre vn nommé Ferraro, qui revenoit chargé de toutes les inſtructions, il ſe jetta dans les Capucins, où ſe voyant pourſuivi, il ſortit par vne porte de derriére: qui fut vn effet de

mon malheur, puiſque s'il eût eſté arrété, je découvrois cette entrepriſe, que les Eſpagnols n'avoient faite que par vn coup de deſeſpoir, & je me garentiſſois d'eſtre fait priſonnier, comme le Cucurulle m'en avoit menacé ſi affirmativement.

Le trentiéme de Mars, vn courier envoyé par le Marquis de Velade Gouverneur de Milan au Comte d'Ognate, Viceroy de Naples, me fut amené, & j'ouvris ſes dépéches, par leſquelles il luy donnoit avis que toutes les troupes Napolitaines ſe débandoient ſi fort, qu'il ne pouvoit plus en faire eſtat; Qu'il travaillât à luy en renvoyer d'autres, & qu'il ne luy ſeroit pas poſſible de ſortir en campagne, ni de reſiſter à l'attaque que la France ſe préparoit de faire à l'Etat de Milan, à moins que de luy faire tenir de l'argent; Qu'il n'en avoit pas pour payer ſes troupes qui eſtoient toutes preſtes à ſe mutiner; Que depuis la campagne paſſée, il n'avoit rieu reçû des ſix-vingts mille écus par mois, que Naples a accoûtumé de fournir, pour la conſervation de l'Etat, & que la guerre ne s'y entretenant que de ce fonds, il ſe croyoit perdu, s'il n'y remédioit promptement. J'eus beaucoup de joie de cette bonne nouvelle, & croyant que ce ſeroit vn coup mortel à Dom Jüan d Auſtriche, & au Viceroy d'apprendre cette extrémité à laquelle ils ne pouvoient remédier, pour eſtre généralement dépourveus de toutes choſes, je rendis les dépéches au courier, aprés les avois veuës, & le laiſſai paſſer, pour augmenter leur deſeſpoir, par la connoiſſance qu'ils verroient que j'avois, qu'au lieu de leur pouvoir donner du ſecours, l'on leur en envoyoit demander avec tant d'empreſſemẽt. Ce fut alors qu'ils ſe crurent perdus ſans reſſource, & que je fus perſuadé que mon entrepriſe ſeroit achevée dans peu de jours, par l'arrivée de noſtre armée, ou par celle de l'argent que

j'avois à Rome, qui m'eût garenti de la trahiſon qui me fut faite par la vente du poſte de la porte d'Albe, que je ne pus empécher n'en ayant eû aucune connoiſſance. Je ne laiſſois pas de m'appercevoir qu'il ſe tramoit quelque choſe, & j'employois tous mes ſoins inutilement à la découvrir. Je ſavois les allées & venuës que Vincenzo d'Andréa faiſoit faire à Gennaro Pinto, & à Ferraro, que je manquai d'attraper deux fois, auſſi-bien que luy qui échapa de mes mains quaſi miraculeuſement en deux rencontres: Mais la prudence humaine ne peut rien contre les decrets du Ciel, dont l'on ne ſe peut parer quand il a réſolu les choſes.

Les correſpondans que j'avois dans le Conſeil Collatéral, & les eſpions que je tenois parmi les ennemis qui me ſervoient fidélement, m'informérent d'vne Jonte d'Etat & de Guerre, qui s'eſtoit tenuë; (c'eſt le nom que les Eſpagnols donnent à l'aſſemblée de leurs Conſeils) & que ſe voyant ſi prés de leur perte, trois expediens avoient eſté propoſez comme les ſeuls que l'on pouvoit ſuivre. Le premier, de forcer vn des poſtes de la ville, & tâcher de s'en rendre maiſtres, ce qui paroiſſoit impoſſible ſans intelligence, & le Viceroy ne faiſoit pas connoiſtre d'en avoir aucune: & qu'en cas que l'on ſuivît cét avis, il ne faloit rien hazarder legérement, & que l'on devoit à la premiére reſiſtance ſe retrancher, & ſe bien garder d'avancer davantage, pour ne ſe pas laiſſer accabler à la multitude du Peuple, qui pourroit les armes à la main leur tomber ſur les bras, à quoy ils n'auroient pas des forces ſuffiſantes pour reſiſter, & ſuccomberoient infailliblement. Le ſecond, de quitter la ville, laiſſant fort peu de gens dans les châteaux, afin de ſe mettre en campagne, & donner ordre à toutes les troupes qu'ils avoient dans le Royaume de ſe joindre à eux,

& faire monter à cheval toute la Nobleſſe, pour me venir couper les vivres, & m'affamer, en m'oſtant toute ſorte de communication, & me ſerrant tous les paſſages de la Pouïlle, d'où je tirois ſeurement & ſans beſoin d'eſcorte, tous les bleds dont je pouvois avoir beſoin, & en telle quantité que je voulois, durant que je les tenois enfermez, & les faiſois mourir de faim. Ce qui paroiſſoit fort difficile à exécuter, dans la défiance qu'ils avoient que la Nobleſſe ne voudroit pas obeïr à leurs ordres, leur ayant déja proteſté de l'impuiſſance où ils étoient, de pouvoir plus faire la guerre, pour s'eſtre épuiſez de tout leur argent & de leur crédit; ſans quoy, cét expédient leur paroiſſoit, & le meïlleur, & le plus aſſuré, ne croyant pas que je puſſe tirer aſſez de gens ni avoir aſſez de cavalerie, pour oſer ſortir de Naples, & leur venir donner bataille; les habitans eſtans bons à garder leurs maiſons & combattre derriére leurs murailles, mais nullement propres à ſortir, ni capables de ſe réſoudre à venir hazarder vn combat à la campagne, contre des troupes reglées. Le troiſiéme, qui paroiſſoit le moins hazardeux, & le plus ſeur, eſtoit dans la crainte que noſtre armée navale ne leur bouchât le chemin de la mer, n'ayant pas vn aſſez grand nombre de vaiſſeaux, ni de galéres, pour oſer paroiſtre devant elle, pendant l'abſence de leur flotte, (de laquelle, pour eſtre dans la derniére extrémité, ils ne pouvoient attendre le retour) de faire les derniers efforts pour reprendre le fauxbourg de Chiaye, s'emparer du Vomero, ſans lequel, auſſi-bien, ils ne l'auroient pas pû conſerver, & ſe ſaiſir de pied de Grotte, & fort de Grotte, pour avoir le chemin libre de Pouſſole, laquelle place ayant la communication avec Capouë, leur donneroit la facilité de faire venir des vivres par terre, ceux qu'ils pouvoient tirer de

Sardaigne, de Génes, & de l'Eſtat Eccléſiaſtique, abordant à Gayette, & de-là à Capouë, de Capouë à Pouſſole, & de Pouſſole par Chiaye dans leurs quartier, ſans que noſtre armée s'y pût oppoſer; Que par ce moyen ils luy pourroient empécher de rien entreprendre ſur Baye, où ils jetteroient du ſecours quand ils voudroient; Que de plus, la ſaiſon n'eſtant pas encore propre pour les galéres, celles de France, ou ne viendroient pas, ou ne pouvant eſtre en ſeureté dans le Golphe, ſeroient contraintes de ſe retirer, n'ayant pas ni le port de Baye, ni l'abri de Niſita, que je ne pourrois prendre, s'ils avoient vne fois occupé ces poſtes. L'on délibéra long-temps ſur ces trois partis, ſans ſe réſoudre ſur aucun. Mais la pluſpart des voix inclinérent à ce dernier deſſein; Et la ſeule réſolution qui fut priſe, fut, qu'en cas que celuy des trois que l'on tenteroit, ne vînt pas à réüſſir, de faire voler les châteaux ſur ce qui leur reſtoit de vaiſſeaux & de galéres, & ſe retirer dans Capouë, Gayette, Iſchia, Baya, & toutes les autres places maritimes, les munir de ce qu'ils avoient de troupes, & attendre là les ſecours d Eſpagne, & le retour de la flotte.

Ie reçus cette nouvelle avec vn extréme joie, & répaſſant dans mon eſprit ces trois propoſitions, je crus la premiére impoſſible, nos poſtes qu'ils avoient tenté d'emporter inutilement tant de fois, me paroiſſant ſi bien fortifiez, & en ſi bon eſtat, qu'il ne me ſembla pas avoir rien à craindre de ce coſté-là, ne ſoupçonnant aucune trahiſon, & n'y voyant nulle apparence. Pour la ſeconde, elle me paroiſſoit impoſſible, eſtant aſſuré que la Nobleſſe ne remonteroit plus à cheval contre moy, croyant les Eſpagnols ruinez, & n'ayant garde de reprendre les armes, qui leur auroient attiré la

perte entiére de leurs biens, le ſacagement de toutes leurs terres, & rompu toutes les meſures qu'ils avoient priſes avec moy; ſe contentant de voir en repos ce que produiroit le mois d'Avril, pour ſe déclarer au premier jour de May, comme elle avoit réſolu, du parti qu'elle verroit, & le meilleur & le plus aſſuré. Je crus donc qu'ils ne pouvoient s'attacher qu'à la derniére, que je m'étonnois qu ils euſſent tant tardé d'entreprendre, ne pouvant avoir de vivres que par ce moyen, ni rendre inutile noſtre armée navale; Et que je devois ſans perdre de temps, eſſayer à prendre Niſita, afin d'oſter tout prétexte au retardement de la venuë de nos galéres, ayant vn abri aſſuré à leur offrir. Ainſi ayant conſidéré attentivement la néceſſité de prendre ce parti, je ne m'appliquai qu'à me mettre en eſtat de l'exécuter.

LES MEMOIRES DE FEV MONSIEVR LE DVC DE GVISE.

LIVRE V.

LE Vendredi troiſiéme d'Avril, j'allai viſiter tous les poſtes, fis travailler à tout ce que je reconnus qu'il y pouvoit manquer, & les mis en telle défenſe, que des femmes auroient pû les garder ſans péril, contre vne puiſſance plus forte de moitié que celle des ennemis. Je m'informai de tous les Officiers, de ce qu'ils pouvoient avoir beſoin, je leur fis donner ſuffiſamment de la poudre, & payer trois jours d'avance pour la ſubſiſtance de leurs gens, & leur recommandant de faire exactement leurs gardes, & de ſervir avec la meſme affection, & fidelité, qu'ils m'avoient juſques-là témoignée, je crus pouvoir ſortir de Naples ſans inquiétude, & ſans crainte, qu'il y pût rien arriver durant mon abſence; ſur tout, le quartier de la Porte d'Albe me

parut ſi bien fortifié, que je n'en jugeai pas l'attaque poſſible. Le Meſtre de Camp Landi, que j'avois trouvé toûjours le plus ſoigneux, le plus fidéle, & le plus zélé de tous mes Officiers, me confirma ſi bien dans la confiance que j'avois en luy, que je luy ordonnai de tenir des gens preſts, comme il avoit accoûtumé de faire, pour ſecourir tous les autres poſtes qui auroient beſoin d'eſtre renforcez. Aprés quoy, je me retirai chez moy, fort ſatisfait de laiſſer Naples en ſi grande ſeureté; Et envoyant querir l'Elû du Peuple, & les Capitaines des Ottines, je leur ordonnai de faire augmenter le poids du pain, & d'en diminuer le prix, afin que le Peuple eſtant ſatisfait, il ne pût arriver ni tumulte, ni ſédition; & leur dis de m'avertir promptement ſur la moindre nouveauté qui arriveroit dans la ville. Je commandai à Onoſtrio Piſſacani, Carlo Longobardo, Cicio Batimiello, & Mathéo d'Amoré, de viſiter deux fois le jour, tous nos poſtes, & de ſe tenir preſts pour marcher avec leurs Compagnies, à la moindre alarme qui pourroit ſurvenir, & porter du ſecours en tous les endroits qu'ils jugeroient eſtre néceſſaire. Je chargeai Auguſtino Mollo de veiller ſoigneuſement ſur toutes les actions de Gennare, de me donner avis de ceux qu'il recevroit du coſté des ennemis, & de prendre garde qu'il ne ſe paſsât rien dans Naples dont il ne me donnât connoiſſance; Et comme il m'eſtoit venu de la poudre de dehors, j'en fis préparer ce qui m'eſtoit néceſſaire pour marcher le lendemain, avec quatre piéces de canon, & cinq ou ſix cens hommes de pied choiſis ſur tout ce que j'avois de meilleure infanterie dans la ville.

Le Samedi quatriéme d'Avril, aprés avoir entendu la Meſſe à Noſtre-Dame des Carmes, je m'en revins dîner chez moy, & reſortant de mon Palais

auſſi-tôt aprés, je fis marcher mon infanterie, & mon artillerie, & montant à cheval, ſuivi de mes Gardes, je m'en allai dire adieu au Cardinal Filomarini, faire mes priéres devant le Chef de Saint Gennare, & baiſer la phiole miraculeuſe de ſon ſang; Et marchant droit à Poſilippe, en attendant l'arrivée de mes troupes, j'allai reconnoiſtre l iſle de Niſita. Je remarquai qu il y avoit vne Tour dans le milieu, où eſtoit la plus grande partie de leur garniſon; Qu'entre cette Iſle, & la terre ferme, il y avoit ſur vne arche de pierre, ou, pour mieux dire, la pointe d'vn rocher, vn logement, nommé le Lazaret, ou lieu, où l'on fait faire la quarantaine aux peſtiférez; Qu'à la deſcente de l Iſle, il y avoit cinq ou ſix maiſons, où les ennemis avoient logé vingt-cinq ou trente mouſquetaires & deux petites piéces de canon pour y empécher le débarquement. Le bras de mer entre Niſita & la pointe de Poſilippe, que l'on appelle de Coroglio, n'eſt large que d'environ deux cens pas. Je réſolus de mettre à cette pointe deux piéces de canon, pour à la faveur de cette batterie, déloger les ennemis, qui eſtoient poſtez dans ces petites maiſons, & faire paſſer dans des felouques, les gens que je commanderois, pour tenter le débarquement dans l Iſle. Je fis auſſi faire vne batterie en bas, ſur le bord de la mer, de deux piéces de canon, pour battre en flanc ces petites maiſons, & chaſſer les mouſquetaires qui défendoient l'abord de l'Iſle.

Dés que mes gens furent arrivez, je commençai à faire travailler aux deux batteries, l'vne à la pointe de Coroglio, & l'autre en bas, en vn lieu nommé la Gagole, & laiſſant des gens ſuffiſans à la garde de mon canon, la nuit commençant déja de s'avancer, mon attaque ne ſe pouvant faire ſans des felouques, j'ordonnai de les tenir en eſtat

pour le lendemain Dimanche des Rameaux, aprés la Meſſe, & me contentai pour le premier ſoir, de déloger les ennemis du Lazaret, & d'y poſter trente mouſquetaires; aprés quoy je m'en retournai ſouper, & coucher à Poſilippe, commandai à tous les habitans de ſe tenir preſts à marcher avec leurs armes, en cas que nous euſſions quelque alarme, eſtant averti que les ennemis devoient eſſayer cette meſme nuit de ſe rendre maiſtres du Vomero.

Le lendemain, je fis dire la Meſſe de fort bonne heure, & ayant enſuitte mangé vn morceau, & commandé à dix felouques armées de me venir trouver, je commençai de faire jouër le canon de mes deux batteries, & aprés vne vingtaine de volées, nous démontâmes les deux petites piéces que les ennemis avoient dans l'Iſle. Ils ſe trouverent fort incommodez de mon artillerie, qui mit par tetre toutes leurs petites maiſons, & renuerſa leurs corps-de-garde: Et les voyant dans le deſordre, je fis embarquer trente hommes dans des felouques, & leur fis tenter le débarquement, favoriſez de mon canon, & ſoûtenus du feu continuel de trente mouſquetaires que j'avois logez dans le Lazaret, & des autres qui tiroient de la pointe de Coroglio. Ils furent d'abord repouſſez, & mes ſoldats marchandans d'y retourner, je commandai les ſieurs de Saint Amour, & Saint André Clapied, Cornette & Maréchal des logis de ma Compagnie de Chevaux-legers, avec trente Cavaliers François, d'aller faire la deſcente, & les fis ſuivre par trente ou quarente mouſquetaires; Saint Amour y eut le bras droit caſſé d'vne mouſquetade dont il mourut au bout de quatre jours, & deux ou trois Cavaliers furent bleſſez: mais Saint André Clapied ſautant à terre, l'épée à la main, ſuivi de ſes gens, aprés vn combat d'vn demi quart-d'heure, chaſſa les ennemis de ces maiſons.

Alors, me voyant maiſtre du débarquement, je fis paſſer environ cent cinquante hommes, qui pouſſant les ennemis, les obligérent de ſe retirer dans la Tour, qui eſt au milieu de l'Iſle. Ils y avoient fait quelques méchans dehors, qui furent emportez, aprés vne aſſez legére reſiſtance; I'y fis couler davantage de monde, & avec peu de perte, nous nous logeâmes au pied de la Tour. Je fis ſommer ceux qui eſtoient dedans de ſe rendre; Mais croyant de pouvoir eſtre ſecourus, ils ne voulurent pas parlementer, & témoignerent eſtre en eſtat, & réſolus de ſe bien défendre.

Dans ce temps Gennare m'envoya vn compliment, & ſavoir en quel eſtat eſtoit mon petit ſiége, bien moins par cette curioſité, que peut eſtre aſſuré ſi je retournerois la nuit à Naples, pour en avertir les ennemis, avec leſquels eſtant d'intelligence, il eſtoit bien informé que l'on leur devoit cette nuit livrer vn poſte, & qu'ils eſſayeroient d'entrer dans la ville, & de s'en rendre les maiſtres. Ie dis à ſon Envoyé que j eſperois avoir pris Niſita dans deux heures, & que je faiſois eſtat de m'en retourner. Iean Baptiſte Tyradany Pagador de mes troupes, à la place de Nicolo Maria Mannara, que j'avois envoyé aprés la mort de Pietro Creſcentio, ſon parent, pour commander aux Bandits qu'il avoit aſſemblez dans la Province de Monte-Fuſculo, me vint donner avis, qu'il avoit appris chez le Cardinal Filomarini, que les ennemis avoient réſolu de tenter quelque choſe, mais qu'il n'avoit pû ſavoir diſtinctement ce que c'eſtoit : ce qui me perſuada qu'ils vouloient s'emparer du Vomero, & me fit réſoudre de demeurer, pour eſtre plus en eſtat de m'oppoſer à leur attaque. Dans le meſme temps, Auguſtino Mollo m'écriuit vn billet en ces termes; *Naples vous importe plus qu'vn écueil, revenez prom-*

ptement, ou vous le perdrez puiſque les ennemis ont reſolu cette nuit d'y entreprendre quelque choſe. Je luy mandai que je m'en retournerois ſans faute, & qu'il en fît courre le bruit. Et appellant le Chevalier de Fourbin, je luy commandai de s'en retourner à Naples, d'aller faire la viſite de tous les poſtes, me mander en quel eſtat il les auroit trouvez, & s'il voyoit apparence de quelque choſe de nouveau dans la ville, de m'en avertir; Qu'il dît cependant à tout le monde que j'y retournerois dans deux ou trois heures, afin de maintenir, par cette eſpérance, chacun dans le devoir; le Peuple ayant pris vne telle confiance en moy, qu'il eſtoit perſuadé que ma préſence remédioit à toutes ſortes de deſordres & qu'il ne pouvoit rien arriver que d'avantageux, dans les lieux où je me rencontrois. Je commençois à faire ſapper la Tour, & ayant fait apporter des faſcines pour mettre le feu à la porte, ceux de dedans s'en eſtant apperçus demanderent à capituler, & firent ſortir des oſtages. Le Comte d'Ognate envoya vne galére pour leur porter du ſecours, mais voulant débarquer, ils furent repouſſez par mes gens, n'entendant plus tirer ils s'en retournérent, croyant que l'Iſle s'eſtoit déja renduë. Les oſtages m'ayant eſté preſentez, me demanderent vne bonne capitulation que je leur accordai telle qu'ils voulurent. Elle fut qu'ils ſortiroient le lendemain matin ſur les huit heures, avec armes & bagage, s'ils n'eſtoient ſecourus dans ce temps-là, par vn corps aſſez grand pour forcer mes troupes, & les obliger à ſe retirer; à quoy cependant ils ne contribuëroient point, puiſqu'il ne leur ſeroit pas permis, ni de prendre les armes, ni tirer pendant le combat: Et qu'ils pourroient envoyer donner part au Viiceroy de leur capitulation; que pour cét effet, je ferois paſſer vers luy,

celuy qui ſeroit chargé de cette commiſſion ; mais je le retins, & l'envoyai paſſer la nuit dans mon logis de Poſilippe.

Je balançai fort alors, ſi, ſur l'avis que j'avois reçû d'Auguſtino Mollo, je deuois retourner dans la ville, & laiſſer en cét eſtat les affaires de Niſita. Je ſuſpendis ma réſolution juſques à tant que j'euſſe des nouvelles du Chevalier de Fourbin, croyant que ce pourroit eſtre quelque artifice des ennemis, qui me faiſoient donner de fauſſes alarmes, pour me faire abandonner mon entrepriſe ; & je réſolus de coucher la nuit dans ma batterie, de peur qu'il n'arrivât quelque ſecours, qui empéchat l'effet de ma capitulation, & de la priſe de Niſita, que je jugeois m'eſtre d'aſſez grande importance. Je ne ſçai ſi ce fut on mon bonheur, ou mon malheur qui me fit prendre cette réſolution : Mais tant plus je conſidére les choſes, tant moins je me puis déterminer là-deſſus.

Gennare ennuyé d'eſtre dans l'inquiétude de ce que je ferois, me renvoya vne ſeconde fois pour s'en éclaircir : & j'ai appris dans ma priſon, que ſi d'vn coſté il appréhendoit mon retour de peur que ma préſence n'empéchât l'exécution du deſſein que les Eſpagnols avoient pris ; de l'autre, il le ſouhaitoit, pour me faire périr certainement, ayant réſolu d'envoyer à la premiére alarme, ſix vingts Bandits, qui ſous prétexte de ſe rallier auprés de moy, me devoient arquebuſer dans le combat. Vne demie heure devant le jour, je vis paroiſtre deux galéres qui venoient à Niſita, que je ſalüai de deux coups de canon, que je pointai, & tirai moy-meſme, ſi heureuſement, qu'vne galére en fut bleſſée à fleur d'eau, & fut contrainte de ſe mettre à la bande, pour ſe racommoder, & l'autre eut trois ou quatre forçats d'emportez. Je fis recharger à l'heure même,

& leur retirant deux autres coups, elles en furent encore incommodées. Ce qui les obligea de s'en retourner, & me perſuada que j'eſtois le maiſtre de Niſita, & qu'aprés ſa priſe, rien ne pouvoit plus retarder l'armée de France de venir, n'ayant plus d'excuſes à m'alléguer pour ſes galéres manque de port à cauſe de l'incommodité de la ſaiſon.

Le Chevalier de Fourbin cependant m'envoya dire qu'il avoit trouvé tous nos poſtes au meilleur eſtat qu'il les eût jamais veus ; Que tous nos gens eſtoient ſous les armes & bien réſolus, & ſur tout qu'à la Porte d'Albe il y avoit plus de gens qu'à l'ordinaire ; & le Meſtre de Camp Sebaſtien Landi luy avoit paru plus zelé, & plus agiſſanc encore que de coûtume. Les Capitaines Onoffrio Piſſacani, Carlo Longobardo, Mathéo d'Amoré ; & Cicio Barimiello, avoient rodé vne partie de la nuit par toute la ville ; ce qui avoit fort embarraſſé les ennemis, & fait réſoudre, s'ils fuſſent demeurez vne heure davantage, à remettre l'exécution de leur entrepriſe à vne autre fois. A peine furent-ils avertis qu'ils s'eſtoient retirez, & Fourbin revenu chez moy pour ſe repoſer vne heure, aprés m'avoir donné avis du bon eſtat où il voyoit toutes choſes, dont je me tenois fort en repos, & ſans inquiétude, quand ils s'avancérent à la Porte d'Albe. Il y avoit huit jours qu'ils baignoient continuellement vne muraille de vinaigre, & d'eau de vie, pour la pouvoir renverſer tout d'vn coup, comme ils firent, & vne bréche ſuffiſante à paſſer de la cavalerie, ce qu'ils avoient travaillé ſans bruit ; & Landi eſtant continuellement en cét endroit, & empéchant que ſes gens n'en priſſent de ſoupçon, dont je ne pus avoir aucun avis, ils entrérent ; & ſe rendans maiſtres de trois retranchemens, ſans alarme qu'au dernier, qu'vn Capitaine ayant eſté tué, les ſoldats fuyans,

tirérent ſeulement trois mouſquetades, dés qu'ils eurent gagné vne grande ruë, ils formérent leurs bataillons, & marchérent droit à Saint Anielle, dont ils ſe ſaiſirent. Je ne m'amuſerai point à conter l'ordre de leur marche, ni celuy qu'ils tinrent pour ſe rendre maiſtres de toute la ville, puiſque ce n'eſt pas de mon fait, & qu'ils ne l'ont que trop debité dans toutes leurs rélations: Mais je dirai ſeulement, qu'ils publiérent que j'eſtois d'accord avec eux, & que j'eſtois avec Dom Jüan d'Auſtriche; ce que mon abſence perſuada à beaucoup de gens, & jetta vne ſi grande conſternation dans tous les eſprits, que perſonne n'eut penſée de ſe mettre en défenſe. Ils crioient continuellement, La paix, la paix, point de gabelles, Vive Eſpagne, meure France, & le mauvais gouvernement; & faiſant ſigne avec des mouchoirs, les femmes leur répondoient des feneſtres avec des ſerviettes blanches, & tout le monde ne penſoit qu'à ſe cacher. Ils diſtribuérent aprés leurs troupes par tous les quartiers de la ville, & marchérent à la Vicairie pour s'en rendre les maiſtres.

Vincenzo d'Andréa s'eſtant mis à leur teſte, vn de leurs premiers ſoins fut de s'emparer de mon Palais, où ils trouvérent quelque reſiſtance par mes domeſtiques qui s'y rencontrérent. Ie ne puis m'empécher de conter ici l'action réſoluë d'vn jeune Tailleur François, qui s'eſtant fait fort tout ſeul dans vne chambre, en voyant la porte forcée, tua d'vn coup de fuſil le Capitaine Dom Ioſſeppe Moya qui y entroit le premier, & mettant le feu à vn baril de poudre qu'il y rencontra, en fit voler le plancher avec perte de ſept ou huit des ennemis, & ſe jettant aprés par la feneſtre, il ſe caſſa les deux jambes, dont il mourut deux ou trois jours aprés, faute d'eſtre penſé. Tout mon Palais fut ſaccagé, & le

Chevalier de Fourbin eſtant monté à cheval à l'alarme qu'il entendit, & au tocſin de la cloche de Saint Laurens que les Eſpagnols envoyérent ſonner dés qu'ils furent entrez dans la ville, alla pour ſallier du monde, me dépéchant vn nommé Chutin pour me donner avis de ce qui ſe paſſoit, qui fut pris par le chemin, ſans pouvoir parvenir juſques à moy, il ne put rencontrer que Cicio Batimiello avec environ vingt-cinq hommes, & furent pour prendre la garde du Duc de Turſi, qu'ils trouvérent s'en eſtre déja fuye; & que le Duc de Turſi, & le Prince d'Avelle eſtans en liberté, eſtoient allé ſe rendre auprés de la perſonne de Dom Jüan, qui les reçut avec beaucoup de joie, & de témoignage d'eſtime & d'amitié. Batimiello ſe jetta derriére vne petite muraille en forme de parapet, avec ſes gens, pour faire ferme à deux ruës de mon Palais, & le cheval du Chevalier de Fourbin s'eſtant abattu ſous luy, il l'abandonna, & aprés avoir fait cent pas, il trouva vn bataillon d Eſpagnols, & vn eſcadron de cavalerie, qui luy demandérent? Qui vive; Il répondit, le Peuple & Son Alteſſe; & voulant tirer ſes deux piſtolets, ils firent faux feu, & l'on luy fit vne décharge de huit ou dix mouſquetades, dont l vne le bleſſa à la cuiſſe. Vn Chirurgien qui eſtoit ſorti de ſon logis pour le ſuivre, avec aſſez de réſolution, voyant les ennemis en ſi grand nombre, ſe retira: Et luy ſe voyant tout ſeul, & bleſſé, ſe jetta dans l'Archevéché, dont il trouva la porte ouverte, & la ferma au verrouïl. Les Eſpagnols ſe préparans à y mettre le feu, vn Preſtre ſurvint qui leur alla ouvrir, & lors ſe diſpoſant l'épée à la main à ſe défendre, les Officiers luy criérent, Bon quartier, qu'il fut contraint de prendre, ſe voyant cent hommes ſur les bras. Mathéo d'Amoré, brave & fidéle, ayant ramaſſé trente hommes de ſes gens, courut, vail-

lamment à l alarme, & rencontrant vers le siége de Nido, trois cens Espagnols, il ne répondit à leur Qui vive, que Son Alteſſe, & le Peuple, & ne voulant point prendre de quartier, diſant qu'il vouloit mourir pour moy, & pour ſa patrie, fut tué en combattant, de ſept ou huit mouſquetades; action trop belle, & trop glorieuſe pour vn homme de ſi baſſe naiſſance.

Toutes les troupes s'eſtant par differens endroits rẽduës au Marché, Dom Jüan, & le Comte d'Ognate priérent le Cardinal Filomarini qui les eſtoit venu joindre, d'aller trouuer Gennare, & luy porter parole de ſeureté, & qu'ils exécuteroient ponctuellement toutes les choſes qu'ils luy avoient promiſes; & faiſant entrer 300. hommes dans le Tourjon, reprirent de la ſorte la ville de Naples ſans reſiſtance, & quaſi ſans effuſion de ſang, par vn coup de deſeſpoir qui leur fit entreprendre vne choſe, dont ils n'attendoient aucun ſuccés, reſolus ſi elle leur manquoit, d abandonner les châteaux le lendemain, & de ſe retirer comme perdus, pour attendre dans les places maritimes les ſecours d'Eſpagne, n'ayant plus que pour vingt-quatre heures de vivres, & n'en eſperant d'aucun endroit. Ce qu'ils m'ont avoüé pluſieurs fois, pendant ma priſon.

Dürant que toutes ces choſes ſe paſſoient, j'eſtois attendant (ſans en avoir de connoiſſance) que la garniſon de Niſita ſortît ſur les ſix heures. L'Aide Major du Régiment de Landi me vint dire que le poſte d'Albe avoit eſté pris, & que les Eſpagnols eſtoient entrez dans la ville. Ce qu'il fit ſi hautement & avec tant d effroy, que je faillis à le faire tuer, pour empécher l'épouvante de mes troupes, comme fit à la bataille de Nieuport le Prince d'Orange, celuy qui luy apporta le matin la nouvelle de la défaite de ſon avantgarde. Je donnai ordre en

meſme temps au Meſtre de Camp Meloni de faire retirer les gens que j'avois dans l'iſle de Niſita, & ralliant tous les autres, de me ſuivre, durant que je m'en allois devant, voir s'il y avoit moyen de rémédier à vn malheur ſi grand, & ſi impréveu. Je traverſai le bourg de Poſilippe où je trouvai tout le monde en pleurs, & dans le dernier étonnement. Je leur fis reprendre le courage, & les armes, & paſſant vers le Vomero, je vis que les ſoldats avoient abandonné leur poſte, & ſe préparoient à ſe retirer: ils me parurent meſme balançant s'ils tireroient ſur moy, ou s'ils marcheroient. Je pouſſai à eux, & leur demandant où ils alloient, ils me dirent qu'il ne ſongeoient qu'à ſe ſauver, les Eſpagnols s'eſtant rendus maiſtres de Naples. Je leur répondis que c'eſtoit vne fauſſe nouvelle, qu'ils retournaſſent à leur retranchement, ce qu'ils firent, & qu'il eſtoit vrai qu'il eſtoit arrivé quelque deſordre dans la ville, auquel j'allois remédier par ma préſence. J'avois envoyé dés la premiére nouvelle, le ſieur de la Botelerie l'vn de mes Aides de Camp, pour voir ce qui ſe paſſoit, & venir m'en rendre compte, & luy avois donné deux de mes gardes, pour me les dépécher l'vn aprés l'autre, m'avertir de tout durant qu'il iroit voir les choſes de plus prés. Il paſſa auprés des Eſtudes, & s'avançant juſques à la Porte de Saint Gennare, il y trouva vn bataillon des ennemis, & reconnut que tout le fauxbourg des Vierges eſtoit déja rendu. Il revint pour me rapporter ce mauvais ſuccés, l'on luy ſaiſit la bride de ſon cheval, & luy arracha-t-on ſa canne, & ſe faiſant jour le piſtolet à la main, au travers de ceux qui le vouloient tirer à terre, il revint me rejoindre à toute bride, & vid que l'on avoit coupé la teſte à mes deux gardes, qu'il m'avoit dépéchez. Ayant appris par luy, que je ne pourrois pas entrer par ce coſté-là dans la ville, je

rencontrai Marco de Lorenzo, celuy qui avoit pris le parti de la viande de boucherie, qui avoit beaucoup d'amitié pour moy : Il me cria, Sauuez-vous, pauvre Prince, vous estes perdu, l'on vous a trahi, les Espagnols sont maistres de la ville; je m'en vas chez moy, pour tâcher d'empécher ma maison d'étre pillée; & pleurant à chaudes larmes, me vint embrasser, & s'en alla à toute bride.

Sur ce temps, le Chevalier des Essarts me vint proposer de retourner à Posilippe, m'embarquer sur des felouques pour me retirer à Rome. Ie le regardai de travers, & luy dis, J'avois toûjours cru jusques ici que vous aviez amitié pour moy : mais je connois bien le contraire : il ne faut aujourd'huy penser qu'à mourir les armes à la main; Et je jure que si quelqu'vn est assez hardi pour me parler de me sauver, je luy passerai mon épée au travers du corps. Ie pris la route de la campagne pour faire le tour du fauxbourg de Vierges, & tâcher de rentrer dans la ville par la Porte Nolane, & me trouvant dans vn chemin creux, je vis vn homme d'assez méchante mine sur le haut avec douze ou quinze mousquetaires, qui me demanda où estoit son Alteſſe, ne me reconnoissant point pour avoir le nez dans mon manteau. Je m'informai de ce qu'il luy vouloit; il me répondit, Luy rendre mes respects & luy baiser les pieds. Je luy dis qu'il venoit derriére, & continuai de marcher. Et voyant vn Capitaine de cavalerie nommé la Bréche, avec vn collet de buffle, des manches & des chausses en broderie d'or, il fit tirer sur lui cinq ou six mousquetades dont son cheval & luy furent tuez. Ayant gagné la plaine, j'allai droit à la Porte Nolane, que je trouvai déja occupée par les ennemis, & tirant vers la teste du fauxbourg Saint Antoine, deux Egyptiennes vinrent au devant de moy, qui me dirent

que non ſeulement la Porte Capoüane eſtoit priſe ; mais que je trouverois de mouſquetaires à la barriére de la teſte du fauxbourg. Ie voulus aller reconnoiſtre ſi elles m'avoient dit la verité, dont je fus bien-tôt éclairci par vne ſalve que l'on fit ſur moy, dés que je me fus approché. Ie crus que peut-eſtre ils n'auroient pas avancé juſques au Marché, & que paſſant par le fauxbourg de Lorette, & rentrant par la Porte qui eſt au deſſous du Tourjon des Carmes, je pourrois en y ralliant le Peuple, ou mourir à leur teſte, ou y repouſſer les ennemis, faiſant par ma préſence reprendre les armes aux habitans, & ceſſer, par la confiance qu'ils avoient en moy, la conſternation générale, qui eſtoit dans toute la ville. Mais arrivant au fauxbourg de Lorette; je vis ſur le haut de Tourjon des Carmes ſept ou huit drapeaux d'Eſpagne d'arborez, qui me faiſant connoiſtre mon mal irremédiable, je me reſolus de me retirer vers Sainte Marie de Capouë, pour dégager ie ſieur de Mallet, & ralliant avec moy toutes les troupes qu'il commandoit, aller paſſer le Vulturne auprés de la ville de Kayazze, où j'avois garniſon, pour m'en aller dans l'Abbruzze m'vnir aux troupes qui y faiſoient la guerre ſous mes commiſſions.

Quelques Napolitains me propoſerent de prendre le chemin de Benevente, d'où aprés je pourrois me retirer dans tel endroit du Royaume que je voudrois choiſir: Mais je ne fus pas de ce ſentiment, jugeant que les ennemis auroient envoyé occuper les chauſſées de la Cerra, puiſque vrai-ſemblablement je devois prendre cette route. Les gens que j'avois auprés de moy, commençoient les vns aprés les autres à ſe retirer. L'Abbé Laudati ſongea prudemment d'aller chercher quelque retraitte aſſurée. Iomo Santa Apollina mon Eſcuyer s'en retourna

tourna à Naples ſur vn fort beau courſier pie qu'il montoit, croyant y trouver ſa ſeureté, & eſtre bien reçu en le preſentant à Dom Jüan d'Auſtriche. Mes Gardes qui eſtoient Napolitains, défilérent l'vn aprés l'autre, ayant jetté la cornette dans vn foſſé; & de ſix-vingts chevaux que j'avois avec moy, avant que d'avoir fait deux lieuës, plus de la moitié m'avoit déja quitté.

Comme j'eſtois à la veuë de Juliane, je crus ne devoir pas prendre le chemin d'Averſe, ne me fiant pas à Pepe Palombe qui en eſtoit Gouverneur; & voulant m'informer où je pourrois paſſer vn petit ruiſſeau, je fis demeurer mes gens à cinq cens pas de Juliane, & m'y en allai tout ſeul ſur vn fort bon courſier gris. J'entendis que l'on s'y battoit furieuſement, & trouvant le neveu d'Iacomo Rouſſe, il m'apprit que ſon oncle ennemi juré de Jüan Andréa Curé, & Chef du Peuple du lieu, homme de cœur & de réſolution, eſtoit allé avec ſept ou huit cens hommes qu'il avoit ramaſſez pour s'en défaire; s'étant déja revolté en faveur des ennemis, il avoit forcé deux maiſons, où il avoit fait tuer quelques gens, & entre autres fait couper la teſte au Capitaine Tullo, beaufréré de Jüan Andréa qu'il tenoit aſſiégé dans ſa maiſon, ſe défendant vigoureuſement. Je dis à ſon neveu que j'eſtois bien aiſe qu'il exécutât de la ſorte, les ordres que je luy avois donnez, qu'il ne manquât pas de le prendre mort ou vif, puiſque je voulois qu'il fût châtié de toutes les méchantes actions qu'il avoit faites, feignant que ſon oncle n'agiſſoit que par mes ordres, & que l'autre dont j'eſtois aſſuré fût contre moy. Il s'informa de moy s'il eſtoit vrai que les Eſpagnols fuſſent les maiſtres de Naples, ce que toutes les cloches de la ville qui ſonnoient en réjouïſſance leur faiſoient connoiſtre. Je luy dis qu'il eſtoit vrai

qu'ils eſtoient entrez avec quelque intelligence, par la Porte d'Albe, & s'eſtoient avancez juſques vers les Eſtudes. Mais qu'eſtant arrivé de Poſilippe avec des troupes je les avois repouſſez, & rechaſſez de toute la ville avec perte de quantité de leurs gens, & qu'en réjouïſſance de cét heureux ſuccés, j'avois commandé qu'on fit ſonner toutes les cloches, & que c'eſtoit ce qu'il avoit entendu. Il me demanda où j'allois. Je luy répondis que la plus grande partie de la garniſon de Capouë eſtant ſortie pour quelque entrepriſe, le Peuple ayant pris les armes, avoit obligé ce qui reſtoit, à ſe retirer dans le château, dequoy les habitans m'avoient envoyé donner avis auſſi-tôt, afin de m'y rendre, ne voulant remettre la ville qu'entre mes mains, de crainte que mes troupes en y entrant, ne fiſſent quelques inſolences, ce que ma préſence empécheroit: Que c'eſtoit ce qui m'obligeoit à mener ſi peu de monde, afin de faire plus de diligence; & ne voulant point entrer dans Averſa, où je ſerois obligé de ſe-journer quelques heures, il me feroit plaiſir de me dire où je pourrois paſſer le ruiſſeau. Il me montra vn petit village ſur la droite, où il m'aſſura que je trouverois vn pont auprés d'vn moulin. Je luy commandai de débiter à ſon oncle les bonnes nouvelles que je luy avois appriſes, & allant retrouver mes gens, je me remis en marche, bien aiſe de ſavoir la route que j'avois à tenir.

En paſſant dans ce petit village vn païſan qui me reconnut, en alla porter la nouvelle à Pepe Palombe Gouverneur d'Averſe, ce qui luy perſuada puiſque je me retirois, que ce qu'on luy avoit dit de l'entrée des Eſpagnols dans Naples eſtoit véritable; & auſſi-tôt il l'écrivit à Dom Louïs Poderique qui commandoit dans Capouë, luy mandant que s'il envoyoit ſaiſir les paſſages du Vulturne, il ne pour-

roit manquer de me prendre, puiſque je prenois ce chemin là pour me ſauver. Le tour qu'il me falut faire pour éviter de paſſer dans Averſe, luy donna le loiſir d'envoyer ſa dépéche par vn Officier affidé, accompagné de trois autres : & quand j'eus gagné le grand chemin de Capouë, voyant de loin quatre hommes à cheual qui marchoient devant moy, je pris les trois mieux montez de ma ſuite, & leur commandant d'obſerver ce que je ferois pour faire la meſme choſe, je pouſſai aprés eux, & les joignis incontinent, & marchant à coſté de l'Officier, chacun de mes gens accoſta ſon homme. Je le queſtionnai de ce que l'on diſoit à Averſe, & aprés vn peu de converſation, le ſurprenant tout d'vn coup, je luy mis le piſtolet à la teſte, & luy commandai de mettre pied à terre, chacun de mes compagnons faiſant de meſme au ſien, & je l'obligeai de m'avouër que Pepe Palombe le dépéchoit à Dom Louïs Podérique, avec des lettres qu'il me remit entre les mains: tous mes gens eſtant arrivez, je les fis fouïller tous quatre, pour voir s'ils n'en avoient point d'autres que celles qu'il m'avoient données : Je ne voulus pas les faire tuer ; mais pour les empécher d'aller dire de mes nouvelles, je leur fis lier les pieds & les mains enſemble, & les fis jetter dans le foſſé qui eſtoit à coſté du chemin. Je commandai à ceux de mes gens les plus mal montez, de prendre leurs chevaux, & faiſant couper les jarrets à ceux qu'ils avoient quittez, je pris ſans inquiétude le chemin de Sainte Marie de Capouë, eſtant aſſuré que la nouvelle de la priſe de Naples n'eſtoit pas encore paſſée, & qu'il ne pourroit venir de courier pour la porter, que je ne rencontraſſe & je ne fiſſe arréter.

Dés que je fus à vn quart de lieuë de Sainte Marie, j'envoyai devant le ſieur de la Botellerie

dire au ſieur de Mallet, de me venir trouver, & que j'avois quelque choſe de preſſant à luy communiquer. Il ne put pas m'obeïr ſi-tôt, à cauſe d'vne eſcarmouche fort chaude qui avoit eſté engagée entre la cavalerie de Capouë & la mienne. Le ſieur de Liſola Napolitain qui avoit deſerté de la cavalerie du Royaume qui ſert à Milan, pour me venir trouver, s'imaginant d'obtenir ſon pardon, en portant la nouvelle de ma retraite, eſtant monté ſur vn fort beau courſier bai qui eſtoit à moy, ſauta vn grand foſſé ſur la gauche de noſtre chemin, & me demanda permiſſion d'aller reconnoiſtre deux vedettes des ennemis qui paroiſſoient ſur vne hauteur; ce que je luy accordai, puiſqu'auſſi-bien il auroit eſté inutile de luy défendre. Il fut cauſe, par l'avis qu'il alla donner, que l'on détacha de la cavalerie pour me ſuivre; que l'on envoya l'ordre à tous les villages de la campagne ſur mon paſſage, de prendre les armes contre moy; & que le Prince de Fourine fut commandé avec ſa Compagnie d'arquebuſiers à cheval, de s'aller ſaiſir du paſſage de la Barque. Hieronymo Fabrani mon Secrétaire, entra dans Sainte Marie de Capouë ſi effrayé, & tellement hors de luy, qu'il fit bien-tôt reconnoître qu'il y avoit de méchantes nouvelles.

Le ſieur de Mallet m'eſtant venu trouver, & m'ayant dit que nos troupes eſtant aux mains avec les ennemis, il ſeroit fort difficile de les retirer ſans les engager à me ſuivre, & qu'il valoit mieux durant qu'ils eſtoient occupez, eſſayer de gagner le paſſage de la Barque du Vulturne, avant que l'on eût envoyé s'en ſaiſir. Je commandai à deux Capitaines de cavalerie qui l'accompagnoient, dont les Compagnies eſtoient dans leurs quartiers, de les faire monter à cheval, pour me ſuivre, & le ſieur de Mallet ſe mettant à noſtre teſte, pour nous ſervir

de guide, nous fit prendre le chemin de la riviére. Et comme nous fuſmes arrivez proche du château de Caſette, je vis ſortir d'vn bois, ſur noſtre gauche, vn eſcardon de cavalerie : Je fis eſcadronner à meſme temps ce que j'avois de gens auprés de moy, qui ne pouvoient plus eſtre que quarente-cinq, ou cinquante chevaux, tous les autres m'ayant abandonné; & trouvant que le courſier gris que je montois eſtois vn peu haraſſé, & n'eſtoit pas trop vîte, je le donnai au Baron de Rouvrou, & pris vne haquenée porceline, ſur laquelle il eſtoit, fort bonne, & d'vne extraordinaire vîteſſe, & m'en allai reconnoiſtre l'eſcadron qui venoit à nous. Comme j'en eſtois à trente pas, l'Officier ſe détacha le chapeau à la main pour venir à moy, me diſant que c'eſtoit la Compagnie de Cicio Ferlingére Général de nôtre cavalerie, dont il eſtoit Lieutenant, qu'il avoit fait monter à cheval, ſuivant mes ordres, & qu'il venoit ſavoir ce que j'avois à luy commander. Je luy dis qu'il eût à me ſuivre, & faire l'arriére-garde Cette Compagnie eſtoit déja revoltée; l'Officier ne s'eſtoit avancé vers moy, que pour m'empécher d'approcher de ſa troupe, de peur que je ne reconnuſſe vn aide de Camp des ennemis nommé Batimielle, qui eſtoit à la teſte, & qui me voyant, s'étoit retiré dans le premier rang.

Auſſi-tôt que j'eus rejoint mes gens je les fis marcher, & ayant fait vne demie lieuë de chemin, deſcendant vne montagne aſſez rude, proche d'vn village nommé Mouronne, j'entendis crier derriére moy, tuë, tuë; & tournant la teſte je vis que la Compagnie qui me faiſoit l'arriére-garde, me chargeoit l'épée & le piſtolet à la main, & apperçus ſur le haut de la montagne trois eſcadrons de cavalerie. Je criai à mes gens, de paſſer à toute bride le défilé de cette deſcente, & de gagner vne prairie que je

voyois au pied, où jettant le manteau, dans lequel j'eſtois envelopé, je mis mes gens en bataille, & chargeant les ennemis qui me ſuivoient en deſordre, je les renverſai, & durant qu'ils ſe rallioient ayant reconnu à quelque mille pas de-là vn grand foſſé, nous allâmes le paſſer à toute bride, & nous nous remîmis en corps de l'autre coſté, & chargeâmes les ennemis quand ils voulurent paſſer le foſſé devant nous; Et les ayant rompus, nous fîmes la meſme choſe que nous avions déja fait; & cette campagne eſtant coupée de foſſez, & de ravins, nous tournions à tous les défilez, & ayant mis les ennemis en deſordre, nous nous en allions regagner vn autre, & fîmes bien de cette façon environ trois quarts de lieuë de retraite. Au bout deſquels, trouvant vn ridcau à monter garni de quelques brouſſailles, où il faloit défiler vn à vn, & ayant ſur nôtre gauche vne haye garnie d'environ trente mouſquetaires, je crus qu'ayant à monter le dernier, j'aurois à eſſuyer leur ſalve; baiſſant le bouton des reſnes de mon cheval, & prenant mes deux piſtolets dans mes deux mains, je pouſſai droit à eux, pour les obliger à faire leur décharge avec plus de précipitation. Cela me rëüſſit, car tirant tous à la fois, & fort haut, tous les coups paſſérent pardeſſus moy, ſans me bleſſer, & il y eut deux de mes gens tuez, qui marchoient les derniers, & vn cheval de bleſſé. Nous fîmes bien aprés vne demie lieuë, durant laquelle, les ennemis nous preſſant, trois ou quatre fois, nous nous défimes de la meſme maniére, que nous avions fait, de leur importunité. Cependant le tocſin ſonnoit ſur nous de tous coſtez dans les villages, & tous les païſans venans occuper les paſſages, nous n'approchions d'aucune haye, ni d'aucun buiſſon, que l'on ne tiraſt ſur nous. Il y avoit vn petit foſſé à paſſer ſur le bord d'vn pré,

garni d'vne haye, & bordé de païſans : ce qui n'étoit pas peu incommode, c'eſtoient des gens, qui eſtant ſous la contribution du ſieur de Mallet, le reconnurent, l'appellérent par ſon nom, le priérent de leur venir parler, & de mettre pied à terre avec eux. Il nous dit de paſſer chemin, & d'avancer toûjours, durant qu'il les amuſeroit, & que la jument griſe qu'il montoit eſtant fort bonne & fort vîte, il nous auroit bien-tôt rejoint. La cavalerie qui nous ſuivoit, ayant abordé ces païſans, leur dit, que nous eſtions des traîtres de François, qui nous retirions, aprés avoir ſacagé le païs ; qu'il ne faloit point nous donner de quartier ; & leur commandant de faire leur décharge ſur le ſieur de Mallet, qui s'en revenoit à nous à toute bride, ſa jument en eut la cuiſſe caſſée, & luy tomba deſſous, ſans ſe pouvoir relever. Au bruit de ce feu, je me récriai qu'il y auroit de la lâcheté de laiſſer périr vn ſi galand homme, qui s'eſtoit ſacrifié pour nous, & que ceux qui avoient de l'honneur tournaſſent avec moy, pour l'aller dégager ; ce que je fis moy ſixiéme : & eſtant à vingt pas de luy, le Chevalier de la Viſſeclette me dit le voyant étendu par terre ſans remuer, qu'il eſtoit mort, & par conſéquent inutile de nous hazarder, & que cela nous faiſoit perdre bien du temps. Ces païſans ayant eû celuy de recharger, & tirant ſur nous, bleſſérent quelques-vns de nos chevaux ; le mien entre autres, le fut d'vn coup qui entroit au deſſous du mouvement de l'épaule, & luy reſſortoit au poitrail ; je ne ſaurois dire, ſi ce fut d'vn coup de carabine du Viſconti Lieutenant de cuiraſſe de Dom Diégo de Cordoüa, qui commandoit les coureurs des ennemis, ou bien d'vne arquebuſade de ſes païſans.

Je me ſens obligé de faire ſavoir ici, la propoſition qui me fut faite par le Marquis de Chaban, &

le Chevalier de la Visseclette, de demeurer tous deux à faire ferme à quelqu'vn des défilez qui se rencontroient, où l'on ne pouvoit passer qu'vne personne à la fois, pour me donner le temps de me pouvoir retirer : quelque presse qu'ils m'en pussent faire, je n'y voulus jamais consentir, & leurs dis, que je n'estimois pas assez ma vie, pour la vouloir conserver aux dépens de celles de deux hommes aussi braves, & aussi généreux qu'ils estoient, & que je voulois, ou mourir avec eux, qu'ils se sauvassent avec moy.

Cependant, le païs estant fort coupé de fossez, & de hayes, bordées de mousquetaires, il nous falut passer par les armes d'vne décharge qu'ils nous firent. Le cheval du Baron de Rouvrou eut les reins cassez, ce qui le força de l'abandonner, & de se jetter dans vne haye, où il se couvrit de feüilles, & s'enterra pour se garentir de la fureur des païsans. Le sieur de Graville reçut vn coup dans l'arçon de derriére de la selle, qui luy fit vn tel effort dans les reins, & vne si grande contusion, qu'il crut long-temps avoir esté blessé. Le cheval du sieur de Miniere, jeune homme de Paris, s'abatit dans vn fossé, & ne songeant pas à le faire relever, il se mit à nous suivre à pied, auec vne si grande frayeur, que l'esprit luy en tourna, & n'ayant jamais pû s'en remettre, il en est mort fol : Il me crioit que les ennemis le suivoient, & me priant de faire mettre pied à terre à quelqu'vn, pour luy donner son cheval : Je luy répondis que la plus grande charité que l'on luy pouvoit faire, estoit de le prendre en croupe. Ce que je commandai au sieur de Bar; qui estoit monté sur vn grand coursier bai brun de la race des Stilianes. Vn cheval tigre du sieur de la Chaise estant blessé, tomba du coup, mais il le fit relever, luy donnant de l'épée dans la fesse, &

ſautant deſſus, il ſe mit en eſtat de me ſuivre. Alors le ſieur de Mareſts Chanoine de Saint Jean de Liége mon Aumônier, s'approcha de moy, pour me demander ſi je voudrois me confeſſer : Je luy répondis qu'il n'eſtoit pas encore temps, & que j'avois bien d'autres choſes à faire. Vn cheval d Eſpagne noir qu'avoit le Chevalier des Eſſarts, eſtoit déferré des quatre pieds, pour l'avoir toûjours pouſſé devant, à ce qu'il nous dit, pour aller reconnoiſtre les paſſages. Nous commencions à trouver les marais, & n'avions plus qu'vn quart de lieuë à faire pour gagner la riviére, & nous mettre en ſeureté ; Et toute noſtre troupe, par les morts, & ceux qui s'en eſtoient fuis, n'eſtoient plus que de vingt-quatre, ou vingt-cinq chevaux, quand le mien fut bleſſé d'vne mouſquetade dans le corps, qui luy entroit par le coſté, au défaut de l'épaule. Il donna du nez à terre ; & l'ayant fait relever, je trouvai qu'il avoit perdu la force, & ne pouvoir plus ſe ſoûtenir, ſe traînant ſeulement à trois jambes. Alors me tournant à tous mes camarades, je leur dis: Vous voyez, Meſſieurs, que nous ne pouvons plus nous retirer, tous nos chevaux ſont ou eſtroupiez ou rendus, mettons-nous en eſcadron pour mourir de bonne grace, & vendre nos vies le plus cher que nous pourrons ; nous ſommes ſuivis par cinq ou ſix cens chevaux, tous les chemins ſont bordez d'infanterie, & tous les paſſages nous ſont coupez : & me tournant au ſieur de la Chaiſe, Allez, luy dis-je, demander aux ennemis s'ils nous veulent donner bon quartier, nous ſommes forcez de le prendre, ſinon, faites leur connoiſtre qu'il ne nous tuëront pas à ſi bon marché qu'ils s'imaginent. Dés qu'il leur eut parlé, ils nous criérent, Toute ſorte de courtoiſie, & de bon quartier. Je demandai s'il y avoit vn Officier, ne voulant point me rendre à

d'autre. Le Viſcomti Lieutenant de cuiraſſe s'avançant pour me parler, vn païſan me vint tirer de dix pas vn coup de mouſquet, en me diſant: Point de quartier. Je voulus pouſſer, pour luy donner de l'épée : mais mon cheval affoibli comme il eſtoit, s'embourba, & eut bien de la peine à ſe retirer; Il ſe jetta dans vn bois, & le Viſcomti luy tira ſon coup de carabine, dont il le manqua. Eſtant retourné à moy, nous parlions enſemble, quand deux hommes arrivérent, l'vn monté ſur vn cheval gris avuec vn juſte-au-corps de velours noir, & l'autre veſtu de deuïl ſur vn cheval bai, le gris eſtoit de la teſte plus avancé que l'autre. Le Viſcomti me dit que le premier eſtoit Dom Carlo de Falco, & l'autre Dom Fernando de Montalvo, couſin du feu Marquis de Saint Juliane, tuë à l'eſcarmouche d'Averſe, & qu'ils eſtoient tous deux Capitaines, & qu'ainſi il n'avoit plus d'autorité. Je leur voulus rendre mon épée, mais ils me répondirent qu'ils avoient trop de reſpect pour moy, pour me vouloir deſarmer, & qui me donneroient les leurs, ſi la mienne eſtoit ou rompuë ou perduë. Je leurs offris mes piſtolets, qu'ils refuſérent, me diſant qu'ils s'en ſaiſiroient quand je deſcendrois de cheval. Mais me demandant chacun vne marque, comme je m'étois rendu à eux, je leur détachai deux rubans de mon chapeau, que je leur donnai, à l'vn vn verd, & à l'autre vn iſabelle; Je les priai d'empécher que ceux qui eſtoient avec moy ne fuſſent ni maltraittez ni dépouïllez, ce qui fut exécuté ponctuellement; l'on ne fit que leur prendre leurs épées, & ne les ayant point fouïllez, l'on ne leur eût pas oſté leur argent, s'ils ne ſe fuſſent preſſez eux-meſmes de le donner. Le Chevalier des Eſſarts avoit vne croix de diamans qui valoit bien mille écus; il la jetta dans la campagne, dont il eut aprés bien du dé-

plaiſir, la renvoyant chercher le lendemain inutilement.

Le Baron de Gouland Colonel de la cavalerie Bourguignone, arriva auſſi-tôt, avec Dom Proſpero Tuttavilla, qui commandoit le parti & Dom Giuſeppo Caëtano, & trois ou quatre autres Cavaliers, qui me firent cent civilitez, & me voulurent faire donner vn autre cheval, le mien ne ſe pouvant quaſi plus ſoûtenir. Je les en remerciai, leur diſant qu'il m'avoit ſi bien ſervi, que je ſerois bien aiſe de n'en point deſcendre, & qu'il me mourût entre les jambes, & que pour aller en priſon, je n'en avois point tant de haſte, qu'il ne valut autant s'y traîner à trois jambes, que ſur vn cheval qui marchât mieux, pûiſqu'auſſi-bien, quelque preſſe qu'ils euſſent, j'eſtois aſſuré qu'ils m'attendroient, n'eſtant pas à ce que je croyois réſolus de me laiſſer derriére, & de s'en aller ſans moy. Ils ne ſe purent empécher de rire de ma réponſe. Le Chevalier de la Viſſeclette monté ſur vn courſier fort vigoureux qu'il m'avoit voulu donner, & que j'avois refuſé, pour eſtre retif, & ne vouloir point abandonner la compagnie, me vint aborder au milieu de tous ces Meſſieurs, & me dit, que tant qu'il avoit cru ma vie en péril, il n'avoit pas voulu m'abandonner, & eſtoit toûjours demeuré pour mourir avec moy; mais que la voyant en ſeureté, & ſe croyant plus vtile à mon ſervice, eſtant en liberté, qu'en priſon, il alloit eſſayer de ſe ſauver; donna des éperons à ſon cheval, qui contre ſa coûtume, partit de la main, d'vne viteſſe incroyable; & quoy que plus de cinquante Cavaliers le ſuiviſſent, il s'en alla devant eux, & mit pied à terre dans vn bois; à vne lieuë de-là, il ſe coupa les cheveux, & ayant trouvé vn Convent de Cordeliers, il en prit vn habit que l'on luy donna charitablement, & fut

assez heureux pour se retirer à Rome dans cét équipage. Trois personnes qui tentérent la mesme chose, furent assommées par les païsans. Et je fus conduit à Capouë avec le sieur Marsilli, Gentilhomme Bolonnois, & Josepde Scopa, Italien, ce Prestre qui avoit fait prendre le Duc de Tursi, & dix-sept François; à savoir, les sieurs Chevalier des Essarts, Baron de Causans, Marquis de Chabans, de Canherou de la Chaise, d'Heureux, de la Botelerie, de Souillac, le Bar, de Beauchamp, Larché, de Graville, de Miniére, Compagnon mon Maistre d'hostel, des Marests mon Aumônier, Branjon mon Chirurgien, & Dominique Valet de Garderobe.

A vne lieuë de-là, ces Messieurs me demandérent si je voulois boire & manger vn morceau de pain, & vn peu de fruict; ce que j'acceptai volontiers, mourant de soif. Joseppe Scopa, qui croyoit bien que l'on ne le garderoit que pour le faire pendre, débaucha pour cent sequins qu'il avoit sur luy, vn Cavalier Bourguignon, qui ne demandant qu'à se retirer, fut rauy de cette heureuse rencontre, & l'emmena fidélement à Rome. Nous entendîmes du bruit dans vne étable à porceaux, dont je vis sortir, quand la porte en fut ouverte, auec vne joie extréme, le sieur de Mallet que j'avois regreté sensiblement, le croyant mort, pour m'avoir voulu sauuer & la liberté & la vie. Je l'embrassai plusieurs fois tendrement, & ces Messieurs qui me conduisoient en firent de mesme, ayant lié vne amitié étroite auec luy, dans quelque conférence qu'ils auoient euë ensemble. Je luy demandai des nouuelles de son avanture; Et il me conta qu'estant demeuré pris sous sa jument, qui auoit esté tuée sous luy, pour éviter la fureur des païsans, il avoit fait le mort, jusques à ce qu'ayant

vû paſſer vn Officier de Cavalerie de ſa connoiſſance, il s'eſtoit rendu à luy, qui l'avoit fait conduire dans le lieu où nous l'avions trouué. Nous achevâmes noſtre chemin dans vne converſation aſſez galante, & aſſez gaye. Dom Joſeppe Caëtano s'en allant deuant l'épeé nuë, & faiſant crier à tous les païſans, Vive Eſpagne; j'entendois avec chagrin, toutes ces canailles qui regretoient de n'avoir pû porter ma teſte à Naples, s'imaginant qu'ils en auroient tiré vne ſomme conſidérable; Ce qui me faiſoit trouuer ma mauuaiſe fortune aſſez douce, d'eſtre tombé entre les mains de ſi honneſtes gens.

La nuit eſtoit venuë, quand j'arrivai à mille pas de Capouë. Je trouvai Dom Louïs Podérico avec des flambeaux, & vn caroſſe s'eſtant avancé pour me receuoir, il mit pied à terre pour venir au devant de moy; & comme je deſcendois de cheval, à peine avois-je le pied hors de l'eſtrier, quand il prit vn grand tremblemẽt au mien qui tomba mort à la portiére du caroſſe. Il ſe fit beaucoup d'embraſſades de part & d'autre, aprés quoy nous remontâmes dedans: & je fus reçu dans Capouë, non pas comme vn priſonnier, mais avec les meſmes honneurs que ſi j'en euſſe eſté le maiſtre, & que i'y euſſe fait mon entrée. Monſieur de Podérique me conduiſit dans ſon logis, où je trouvai à la porte, vne Compagnie d'infanterie Eſpagnole, il m'en preſenta le Capitaine, & enſuite toute la Nobleſſe, & tous les Officiers de ſes troupes: & m'ayant mené dans ma chambre, il y fit demeurer le Capitaine à la porte, pour ne me pas importuner; me demanda ſi je voulois ſouper en particulier, ou en public; & l'ayant laiſſé à ſon choix, il me dit, que ſi je l'agréois, les principaux de la Nobleſſe ſeroient ravis de m'y tenir compagnie. En-

ſuite, il me dit qu'il croyoit que je ſerois bien aiſe de demeurer vn peu en repos, & me délaſſer, & que ſi je voulois écrire quelques lettres, pour mes affaires, il les envoiroit la nuit meſme, par vn courier exprés au lieu où je voudrois; & s'eſtant retiré, ne laiſſant avec moy que les François, il m'envoya du papier & de l'ancre, & me fit allumer du feu. Il fut au ſortir de ma chambre, faire publier vn ban, que l'on amenât à Capouë tous les François que l'on pourroit rencontrer, ſans les maltraitter ni dépouïller, à peine de la vie: il fit prendre la liſte de tous les priſonniers, logea les Gentilshommes chez les principaux de la Nobleſſe, & tous les autres par billet, leur donnant vne ſentinelle à chacun, pour les ſuivre, & commandant qu'ils puſſent aller librement chez eux, & venir chez moy à toutes les heures qu'il me plairoit; Et chacun s'attachant à bien traitter ſon hoſte, ce fut à l'envi à qui leur feroit le plus de civilitez, & de careſſes. Dés que je me vis vn peu en liberté, mon premier ſoin fut de brûler vne lettre que l'on m'avoit apportée le matin, que j'avois fait couler dans mon caleçon, qui auroit coûte la vie à pluſieurs perſonnes de qualité, ſi elle eût eſté veuë, & que je n'avois oſé déchirer, de peur que l'on n'en pût ramaſſer les piéces. Enſuite, j'allai écrire à Rome pour faire venir de l'argent, & donner avis de ma diſgrace, & quelques lettres en France du ſtile du Roy François Premier, aprés ſa priſon de Pavie, où je mandois que j'avois tout perdu, hors la vie, & la réputation. Je les envoyai toutes ouvertes par le Chevalier des Eſſarts à Dom Louïs Podéricor avec mon cachet, pour les faire fermer aprés qu'il les auroit veuës. Il ne voulut jamais les lire, & les cachetant devant luy, il les fit partir auſſi-tôt, par vn courier qu'il dépécha exprés à Rome. Nous nous ſervîmes du papier qui

nous reſtoit, à faire des chanſons ſur noſtre avanture, & ſur ceux qui avoient fait paroiſtre le plus de peur. Et tous les gens qui furent pris avec moy, peuuent témoigner que ni dans ma retraitte, ni dans ma priſe, ni dans tout le temps que j'ai eſté à Naples, l'on n'a jamais remarqué ſur mon viſage, ni changement ni altération, & que les differens accidens de ma bonne ou mauuaiſe fortune, ne m'ont donné ni inquiétude, ni embarras, ayant agi toûjours avec autant de ſang froid, que ſi je n'y euſſe eû nul intéreſt. Ce que l'on doit plûtôt attribuer à vne inſenſibilité naturelle, que j'ay aux choſes, qu'à vne fermeté d'ame qui m'eut fait reſoudre à toutes ſortes d'évenement.

Enſuite, Dom Louïs Podérico m'envoya demander s'il ne m'incommoderoit point de venir me rendre viſite, & luy ayant mandé qu'il me feroit beaucoup de faveur, je le vis entrer ſuivi de force gens de qualité. Il me témoigna d'abord le déplaiſir qu'il avoit de me rendre ſes devoirs dans vne ſi fâcheuſe conjoncture, & qu'il reſſentoit mon malheur, autant que je le pouuois faire. Je luy répondis qu'vn homme qui portoit vne épée à ſon coſté, eſtant ſujet à de pareils accidens, ne devoit pas s'en laiſſer ſurprendre; Que les bons & mauuais ſuccés dépendant plus de la fortune que du mérite, vne perſonne de cœur, & de naiſſance, ſe devoit toûjours mettre au deſſus d'elle, & voir d'vn œil indifférent tous ſes caprices; Que je n'avois de regret de ma priſon que celuy de n'eſtre plus en eſtat de pouuoir eſtre vtile aux intéreſts de la Nobleſſe de Naples, que je conſidérois beaucoup plus que les miens propres, & que la ſeule conſolation que je receuois dans mon malheur, eſtoit les bons traittemens qu'il me faiſoit, aimant naturellement d'avoir obligation aux perſonnes, pour qui j'avois beaucoup d'eſtime, &

que je ſouhaitois paſſionnément de ſeruir. Quelques-vns de ces Meſſieurs prenant la parole, dirent que, quoy que je fuſſe fort à plaindre, ils l'eſtoient encore plus que moy, puiſque la perte de ma liberté les remettoit à la chaîne, & leur alloit rendre des fers beaucoup plus peſans que ceux qu'ils auoient portez juſques ici. Dom Louïs Podérico, interrompant ce diſcours, me dit, Que n'ayant point eû l'ordre de Naples de m'arréter, ni meſme appris ce qui y eſtoit ſurvenu, quand j'eſtois arrivé à Sainte Marie de Capouë, ſi je luy euſſe envoyé vn trompette, pour luy demander paſſage pour me retirer, non ſeulement il me l'auroit accordé, mais qu'il ſeroit venu auec toute la Nobleſſe, m'accompagner iuſques aux confins de l'Etat Eccléſiaſtique, d'où j'aurois pû me retirer où j'aurois voulu, ſans que j'euſſe dû craindre, aprés m'avoir donné ſa parole, qu'il y eût eû d'autorité capable de luy en faire manquer. L'on nous vint avertir qu'on avoit ſerui, & nous allâmes nous mettre à table.

Le ſouper ſe paſſa fort gayement; l'on y fronda vn peu le Peuple de Naples. Je l'excuſai neâtmoins de ſa legereté naturelle, & declarant la verité de mes ſentimens, je témoignai hautement, que, quoy que j'euſſe beaucoup d'amitié pour luy, mon intention avoit toûjours eſté de remettre les choſes dans l'ordre, & le raſſujettir à l'autorité de la Nobleſſe, comme il avoit eſté autrefois, & connoiſſois qu'il eſtoit juſte & raiſonnable; que le malheur où j'eſtois, ne m'eſtoit arrivé que pour n'avoir eû que peu de Cavaliers déclarez pour moy; Que j'avois tant d'eſtime pour ceux de ce Royaume, que j'eſtois aſſuré que ſi j'euſſe pû me voir vn jour à leur teſte, la puiſſance d'Eſpagne ne m'auroit plus eſté redoutable; & que je n'aurois pas craint

meſme celle de toute l'Europe jointe enſemble. Tous ces Meſſieurs ſe ſentans fort obligez de l'eſtime, & de la bonne opinion que j'avois pour eux, m'en remercierent, auſſi-bien que du ſoin que j'avois pris de conſerver leurs biens & leurs maiſons du pillage, & des ſacagemens, comme leurs perſonnes, & celles de leurs proches, de l'inſoléce des peuples, dans le temps que je les avois commandez. Et enſuite prenãt des verres, ma ſanté fut beuë ſolennellemẽt, & comme nous avions les meilleurs vins du monde, nous tînmes table aſſez long-temps avec beaucoup de réjouïſſance, de liberté, & de témoignage d'amitié, & d'eſtime réciproque. Quelques-vns me diſans, que puiſque j'avois cõſervé la vie, & la réputation, je devois eſpérer avec le tẽps, que la Fortune qui n'eſtoit ferme que dans ſon inconſtance, m'accorderoit ſes faveurs aprés m'avoir fait ſentir ſa diſgrace: Je répondis que ce monde ici n'étant qu'vne comedie, le premier acte de la miẽne s'étoit achevé par des coups de bâton, comme fait d'ordinaire celuy des comédies Italiennes; Et que ne devant finir qu'avec ma vie, je croyois en avoir aſſez, pour remonter de nouveau ſur le theatre, avec vn différent ſuccés, prétendant, avant que de mourir, de faire encore du bruit dãs l'Europe, & d'y acquerir quelque eſtime, & peut-eſtre de l'avãtage. Tous ces diſcours, qui furent tenus ſans ſe trop précautionner, de part & d'autre, furent rapportez aux Eſpagnols, qui les expliquãt, ſuivant leurs humeurs défiantes, redoublérent le ſoupçon qu'ils avoient eû que j'avois de grandes meſures priſes avec la Nobleſſe, & le portérent meſme ſi loin, qu'ils crurent qu'elle s'eſtoit aſſemblée deux fois, pour délibérer, ſi l'on devoit me mettre en liberté, & s'il n'eſtoit pas de leur intéreſt, l'armée navale de France arrivant, de ſe déclarer, & me laiſſer monter à cheval,

pour me mettre à leur teſte. Ils me l'ont dit ſouuent pendant ma priſon, & à Gayette, & en Eſpagne; & j'ai vainement fait mes efforts, pour les détromper d'vne imagination auſſi ridicule, que peu vrayſemblable.

Aprés avoir ſoupé, ces Meſſieurs me vinrent reconduire dans ma chambre, où nous entrâmes dans vne nouuelle converſation, & je dis en raillant à Dom Louïs Podérico, que j'avois à luy faire bien des excuſes d avoir tardé ſi long-temps à luy rendre vne dépéche, dont j'eſtois chargé pour luy, & d'auoir eû meſme l effronterie de l'ouvrir; ce qui eſtoit pardonnable à vne perſonne naturellement auſſi curieuſe que je l'eſtois: & mettant la main dans ma poche, j'en tirai les lettres que luy écrivoit Pepe Palombe, & que j'avois priſes à ſon courier par les chemins. Il les lut tout haut, & ſe mettant à ſoûrire, me dit, qu'il n'auroit pas crû que je duſſe eſtre le porteur d vne ſemblable nouvelle. Il m'apprit que celle de ma retraitte luy auoit eſté donnée par vn nommé Liſola, qui crût par-là aſſurer ſa vie qu'il meritoit doublement de perdre, pour n'avoir sû eſtre fidéle à aucun parti; Qu'il eſtoit Officier dans ſes troupes à Milan; Qu'il avoit deſerté, ſur le bruit des rumeurs de Naples, pour me venir trouver, & qu'aujourd huy, il m'auoit trahi pour rentrer dans le parti d'Eſpagne: Mais comme on ſe ſervoit des trahiſons, ſans aimer les traîtres, il auoit reçû l'avis qu'il luy eſtoit venu donner; ce qui n'empécheroit pas neantmoins qu'il ne le fît pendre, & que par-là nous en ſerions tous deux vengez, luy comme d'vn deſerteur, & moy comme d'vn traître. Cette ſentence fut approuvée generalement de tout le monde, & il n'y eut perſonne dans la compagnie qui n'en demandât l'exécution, au lieu d'interceder pour ſa grace.

Il nous arriva enſuite vne choſe aſſez ridicule. Hieronymo Fabrani mon Secretaire, l'homme du monde le plus avaricieux, n eſtant pas ſi touché de la perte de ſa liberté, que de celle de ſon argent, en eſtant quaſi troublé, me pria, en préſence de ces Meſſieurs, de vouloir écrire à Dom Jüan d'Auſtriche pour luy faire rendre vingt-mille ſexins, qui lui avoient eſté pris. Je luy répondis, en riant, qu'il faloit auparavant que de hazarder mon crédit, que je l'éprouuaſſe en quelque choſe de moindre importance; parce qu'eſtant naturellement glorieux, je n'aimois pas à m'expoſer à la honte d'vn refus: Mais que pour luy dire la verité, je croyois que la peur qu'il auoit euë lui auoit troublé le jugement, puiſqu'il ne ſe ſouvenoit pas, qu'il y auoit douze ou quinze jours, que luy ayant voulu emprunter la moitié de cette ſomme, qui l'auroit garenti, auſſi-bien que moy, de l'eſtat ou nous eſtions preſentement, il m'avoit répondu qu'il n'avoit point d'argent, & que croyant qu'il n'auroit pas oſé me mentir, j'eſtois perſuadé que ce qu'il m'en diſoit à preſent, n'eſtoit qu'vne reſverie. Il fit tous ſes efforts pour me perſuader le contraire, mais je m'opiniâtrai à luy jurer que je le croyois trop homme de bien, pour juger qu il eût eſté capable de me dire vne choſe pour vne autre. Il me conjura du moins de luy faire rendre ſes meubles, & ſes tapiſſeries, puiſque je voulois douter qu'il eût de l'argent; Je luy repréſentai que mon crédit ne pouuoit pas aller juſques-là, puiſque les meubles, & les tapiſſeries venant à eſtre reconnus par les propriétaires, l'on ne voudroit pas à ma conſidération, leur faire l'injuſtice de ne leur pas rendre. Il ſe retira, en grondant, & fort chagrin; & toutes choſes paroiſsãt diſpoſées à nous faire rire, quoy que vrai-ſemblablement je n'en duſſe pas avoir trop de ſujet, nous fûmes tous

ſurpris de voir ſortir d'vne garderobe, le ſieur de Miniére, tout nud, ayant les cheveux noüez ſur la teſte, en aigrette, auec vn ruban couleur de feu, & ſes bottes ſur l'épaule, en forme de beſace, qui s'en vint ſe jetter à genoux deuant moy; la peur qu'il auoit euë l'apreſdinée, comme j'ai déja dit, luy ayant fait tourner l'eſprit. Je luy demandai, tout étonné, ce qu'il me vouloit en cét équipage. Il me répondit que voulant eſtre mon premier Secretaire, il venoit pour me faire le ſerment de cette charge, de la maniére que les Romains le faiſoient aux anciens Empereurs. Cette avanture, quoy que diuertiſſante, ne laiſſa pas de nous faire pitié, & de nous faire admirer ce que peut l'appréhenſion de la mort ſur vn eſprit foible. Je recommandai en meſme temps que l'on en prît ſoin, & que l'on le menât coucher. Fabrani, que le déplaiſir de la perte n'empécha pas de s'aſſoupir, ſe voulant appuyer contre vne petite table, qui eſtoit au milieu de la chambre, comme il eſtoit ordinairement endormi le ſoir, il ſe laiſſa tomber deſſus ſi rudement qu'il la rompit, & comme il eſtoit gros, & peſant, il faillit à enfoncer le plancher. Ce grand bruit fit tourner la teſte à tout le monde, ne ſachant d'où il pouuoit venir; Et comme nous nous en fûmes apperçus, il n'y eut perſonne qui ne fît de grands éclats de rire, qui durérent aſſez long-temps. Dom Louïs Podérico me dit qu'eſtant tard, il craignoit qu'il ne luy en pût arriuer autant, ou à quelqu'vn de ces Meſſieurs, & qu'ainſi il valoit mieux me donner le bon ſoir, que d'appréter à la compagnie vne nouuelle matiére de rire: aprés quoy, il ſe retira; & tous nos priſonniers s'en allérent chez eux, ne demeurant de mes gens, que ceux qui couchérent dans ma garderobe.

Dés que je fus au lit, le Capitaine Eſpagnol qui eſtoit de garde, demanda à me venir donner le bon ſoir, pour eſtre aſſuré qu'il me laiſſoit dans la chambre, dont il ferma en ſortant la porte à la clef; & ayant beaucoup fatigué la journée, & nullement dormi la nuit precedente, je me récompenſai en celle-ci, & ne me réveillai que le lendemain ſur les neuf heures. Dés que je me voulus lever, il ouvrit la porte, pour me venir donner le bon jour, & me voir dans mon lict, aprés quoy, il reſortit, pour me laiſſer en repos toute la journée. Dom Louïs Podérico envoya ſavoir des nouuelles de ma ſanté, & s'il ne m'incommoderoit pas, dés que je ſerois habillé de me venir viſiter; & comme il ſavoit que je n'avois point de linge, il m'en fit apporter; & vne caſaque, dautant qu'il faiſoit encore froid, n'ayant ſur le corps qu'vn colet de bufle, avec lequel j'avois eſté pris. Il arriva auſſi-tôt dans ma chambre, accompagné du Prince de Saint Sevére ſon neveu, du Prince de Fourine, du Marquis de la Belle, du Prince de Supine, du Prince de Chiuſane, de Dom Camille Caraffa, de Dom Juſeppe Gayëtano, de Dom Ceſar de Capua, & de pluſieurs autres Cavaliers. Il me demanda ſi je voudrois aller à la Meſſe, où ils m'accompagnérent tous, faiſant demeurer au logis la garde Eſpagnole, diſant qu'où eſtoient tous ces Meſſieurs, ils n'en avoient pas de beſoin. Tous les priſonniers François ſe rendirent auprés de moy; Nous fûmes en vne Egliſe voiſine, où je reçus tous les honneurs, & toutes les civilitez que l'on m'auroit pû rendre, ſi j'euſſe eſté en pleine liberté; & tout ce cortége avoit bien plus l'air de gens qui me faiſoient leur cour, que de perſonnes qui veilloient à ma ſeureté, & qui ſongeoient à me garder.

Au ſortir de la Meſſe, je fis vn tour de prome-

nade, aprés quoy je fus reconduit chez moy: Et Monſieur de Podérico m'ayant tiré à part, me dit qu'il faloit penſer à la conſervation de ma vie, tout eſtant à craindre de l'humeur défiante, & cruelle des Eſpagnols; Que la Nobleſſe m'eſtoit trop obligée, & avoit trop d'eſtime, & d'amitié pour moy, pour ſouffrir que je couruſſe quelque fortune, & qu'ils periroient tous aſſurément, plûtôt que de me voir en danger: Mais qu'il failoit que je m'aidaſſe, & que je cherchaſſe le moyen de gagner du temps, qui eſtoit le plus grand reméde que l'on pût apporter à des maux de cette nature; Que je devois témoigner vn extréme mécontentement de m'eſtre vû abandonné de la France, & ne reſpirer autre choſe que le deſſein de m'en venger; Qu'il faloit faire voir que je voulois m'engager dans le parti d'Eſpagne, & ſur tout leur perſuader que j'avois des prétentions ſur le Duché de Modéne, que je pourrois faire valoir, s'ils me vouloient appuyer de leurs forces, & m'en faire avoir l'inveſtiture de l'Empereur: Que la haine eſtant plus grande encore, & l'envie de ſe venger de ce Duc, que de moy, ils écouteroient les propoſitions que je ferois, par la grandeur deſquelles je devois éblouïr Dom Jüan, jeune Prince ambitieux, & le Viceroy, ami naturellement des négociations, afin de les obliger à donner part à Madrid de mes offres, qui tireroient les affaires de longue; Et qu'il n'y avoit qu'à craindre la premiére chaleur de leurs reſſentimens, & l'exemple du Maréchal de Stroſſi dans les Tercéres.

Son avis me parut fort bon, & je le priai d'écrire à Naples que l'on m'envoyât quelqu'vn pour m'écouter, ayant des choſes à dire d'vne extraordinaire importance. Il y dépécha auſſi-tôt, & nous cûmes le lendemain matin nouvelles, que l'on avoit

choiſi l'Eveſque d'Averſe, homme d'eſprit, & de capacité, frére du Prieur de la Rochelle, de la Maiſon des Carafes, pour venir conférer avec moy. Je dînai tout ſeul ce matin-là, me faiſant des excuſes, s'il ne me pouvoit pas tenir compagnie, à cauſe de la quantité d'affaires, dont il eſtoit accablé, & des ordres qu'il avoit à donner dans le changement de la fortune, & des affaires. Aprés m'eſtre repoſé quelque temps au ſorty de table, toute la Nobleſſe s'en revint me faire ſa cour, & entrant avec moy en vne converſation des choſes paſſées, & de leurs intéreſts, & des miens: elle s'échauffa de façon, que je commençois à entrer dans vne négociation fort preſſante, & dont j'aurois aſſurément tiré de grands avantages, quand vn Eſpagnol entra que je ne voyois pas, pour avoir le dos tourné à la porte; vn de ces Meſſieurs me pouſſant du pied, je changeai tout d'vn coup de diſcours; ce qui ne put eſtre ſi adroitement, qu'il n'en eût du ſoupçonis & ſortant à l'heure meſme, il s'en alla écrire au Comte d'Ognate, qu'aprés avoir ſi long-temps maintenu le Peuple dans la revolte, je travaillois à leur débaucher la Nobleſſe, & qu'il eſtoit à craindre, ſi l'on n'y apportoit vn prompt reméde, que je n'en puſſe venir à bout.

Sur le ſoir, Monſieur le Prince d'Aveline me vint voir, & me remercier du ſoin que j'avois pris de faire ramaſſer tout le pillage de ſon château, & du châtiment de Paul de Naples, qui eſtant nai ſon ſujet, luy avoit fait toutes les inſolences imaginables, & perdu le reſpect en toutes ſortes de maniére. Je luy répondis que j'aurois bien voulu luy pouvoir rendre d'autres ſervices plus conſidérables; mais qu'en l'eſtat où j'eſtois, tout ce qui m'eſtoit permis de faire pour ſes intéreſts, eſtoit, de l'avertir d'aller promptement à Naples, pour ſauver ſes meubles,

qu'ayant fait ramaſſer avec ſoin, & porter dans le garde-meuble de mon Palais, les Eſpagnols l'auroient infailliblement pillé, au lieu de moy, & que j'avois bien de la douleur, qu'en penſant conſerver tout ce qui luy appartenoit, je l'euſſe fait ſacager plus aiſément. Il m'en témoigna ſa reconnoiſſance, & ſe ſervant de mon avis, partit auſſi-tôt pour aller donner ordre à ſes affaires.

Enſuitte le Prince de la Rocque Romane me vint voir, dont la converſation me fut fort ennuyeuſe. Car comme il eſt fort grand parleur, elle ne ſe paſſa qu'en des proteſtations de ſa fidélité pour l'Eſpagne, & au récit des ſervices qu'il luy avoit rendus, & de la joie qu'il avoit de voir que le Ciel s'eſtoit déclaré pour elle. Et aprés m'avoir fait vn aſſez léger compliment ſur mon malheur, il ſe retira.

Cependant les Eſpagnols s'aſſemblérent pour délibérer quelle réſolution ils devoient prendre ſur mon ſujet. Les avis furent différens. Tous ceux du Collatéral opinoient à ma mort, alléguant pour raiſon, que je m'eſtois acquis vn ſi grand crédit, & vne eſtime ſi générale, auſſi-bien parmi la Nobleſſe que parmi le Peuple, qu'il y avoit toûjours à craindre tant que je viurois, que le Royaume ne fût jamais en paix, & les affaires ne s'y brouïllaſſent de nouveau, ſi par hazard je venois à recouvrer la liberté; Que les mécontens me conſerveroient toûjours dans leur cœur vne eſpérance ſecrette, qui feroit germer dans leurs eſprits, vne ſemence de revolte, qui viendroit à produire quelque effet à la premiére occaſion; Que connoiſſant la clemence naturelle de leur Roy, c'eſtoit le ſervir vtilement, que de luy oſter le moyen de l'exercer en vn ſujet ſi dangereux, & d'vne ſi périlleuſe conſéquence; Que l'on le délivreroit par-là des importunitez de tous

les

les Princes de l'Europe, & de tous les Potentats à qui j'eſtois lié de ſang, d'alliãce, & d'amitié, qui intercederoient pour ma vie, & pour ma liberté; Que j'avois eſté ſi prés du trône, que mon ambition ne ſe pourroit plus laiſſer flater par aucun établiſſement qui fût au deſſous; Et qu'enfin Naples m'avoit trop tenu au cœur, pour m'en faire jamais perdre la mémoire; que tant que je vivrois, je penſerois continuellement à la poſſeſſion d'vne Couronne, que je croirois n'avoir perduë, que par vn pur effet de malheur, & de hazard, & que j'avois quaſi conſidérée comme à moy: Qu'il faloit en vſer de meſme, qu'avoit fait le Marquis de Sainte Croix aux Tercéres à l'égard du Maréchal de Stroſſi; Que l'on ne devoit pas differer cette execution, de peur que la France ne la leur rendît impoſſible, en avoüant mes actions, & me reclamant, comme vne perſonne qu'elle avoit envoyée, & qui n'avoit agi que par ſes pouvoirs, & par ſes ordres; Que l'on ne devoit pas balancer à ſuivre l'exemple de Charles d'Anjou pour Conradin, par le conſeil meſme du Pape Clement Quatriéme; Et que s'il y avoit de la cruauté dans ce procédé, au moins la ſeureté s'y trouveroit toute entiére; Et que quand il s'agiſſoit d'affermir vn Royaume, les plus violentes réſolutions eſtoient toûjours les meilleures; Qu'outre cela, ma mort ſerviroit d'vn grand exemple, pour intimider, & empécher les perſonnes ambitieuſes de venir prendre part & s'intéreſſer dans les ſoûlevemens des Provinces, à quoy la Monarchie d'Eſpagne pouvoit eſtre plus ſujette qu'vne autre, pour avoir tant de Nations differentes à gouverner, & ſes Etats ſi étendus, ſi ſéparez, & ſi éloignez les vns des autres. Le zéle de la Patrie ne les attachoit pas tant à ſuivre ce parti, que la honte d'avoir eû recours à moy, pour la conſervation

de leurs charges,& de leurs biens, & d'avoir maintenu avec moy des correſpondances, qu'ils craignoient ne pouvoir pas toûjours demeurer ſecrettes, & qu'ils prétendoient par ma mort tenir fort cachées, ſe voulant oſter de devant les yeux vn témoin irréprochable de leur perfidie, & de leur infidélité.

D'autre coſté, le Duc de Turſi qui m'avoit obligation de la vie, croyoit eſtre engagé d honneur à me rendre la pareille, en me la ſauvant, & alléguoit pour cela toutes les raiſons que la Politique, & la bien-ſéance, pouvoient ſuggérer. Elles eſtoient appuyées par Dom Melquior de Borgia, qui eſtant mon parent, décendant par le Duc de Gandie, du Pape Alexandre, & moy par Lucrece de Borgia ſa fille, mariée dans la Maiſon de Ferrare, qui eſtoit ma biſayeule, il ſe croyoit par-là eſtre engagé de réputation à me conſerver : Auſſi n'oublia-t'il aucune choſe pour en venir à bout, prenant mes intereſts avec toute la chaleur poſſible ſuivant en cela l'inclination naturelle qu'il avoit & douce, & bien-faiſante. Ces perſonnes eſtoient d'vn poids extraordinaire, & d'vn autre crédit, que celles du Collatéral, pour eſtre tous deux du Conſeil d'Etat d'Eſpagne, & les Miniſtres qui avoient eſté choiſis du Roy Catholique, pour aſſiſter à la jeuneſſe de Dom Jüan d'Autriche, par les avis deſquels il avoit ordre de ſe gouverner, & de ne rien faire ſans leur participation, & leur conſeil. Ils ajoûtoiẽt de plus, que ſi l'on avoit à ſuivre des exemples, il faloit s attacher aux plus hõneſtes, & mieux reçus généralement de tout le monde; Que le Marquis de Sainte Croix avoit eſté fort blamé, & que ſa précipitation, & ſon emportement auroit pû coûter cher à l'Eſpagne, ſans les embarras qui ſurvinrent fort à propos en France, pour la garentir

de ſes reſſentimens ; Que la cruauté de Charles d'Anjou, avoit eſté fort condamnée, & terni toute cette grande réputation qu'il avoit établie par ſa valeur; & qu'il s'en eſtoit repëti tout à loiſir par la ſanglante guerre que ſon action luy avoit attirée, à laquelle il fut ſur le point de ſuccomber ; qu'il en perdit enſuite la Sicile, & que ſon fils avoit failli, s'il ne ſe fût ſauvé miraculeuſement, à payer de ſa teſte, celle de Conradin ; Que l'autorité du conſeil du Pape Clement ne ſe devoit pas alléguer pour excuſe, eſtant ennemi declaré de Conradin, dont il appréhendoit, & les reſſentimens, & la puiſſance, & que ne luy ayant ſurvécu que peu de jours, il ſembloit que le Ciel eût voulu le punir d'vn conſeil ſi violent, & ſi intéreſſé ; Que l'Hiſtoire d'Angleterre offroit vn autre exemple en la perſonne du Roy Edoüard Troiſiéme, qui par ſa clemẽce s'eſtoit acquis vne réputation qui dureroit autant que le monde. Le Baron de Perſi, s'eſtant revolté contre luy, Archambaud de Douglas, de ſon chef, ſans eſtre autoriſé du Roy d'Eſcoſſe ſon Souverain, entra dans ſon Royaume, les armes à la main, en faveur de ſon ami révolté, luy donna vne camiſade, où il fut contraint de ſe ſauver nuds pieds, & l'ayant renverſé de ſon cheval d'vn coup de lance, & fait courir fortune de la vie dans la grande bataille qu'il gagna, & qui rafermit ſes Etats ; Et aprés avoir puni ſevérement tous ſes ſujets rebelles, qu'il avoit fait priſonniers, ſon Conſeil opinant à faire mourir Archambaud de Douglas, comme vn particulier, qui ſans aveu d'aucune Couronne eſtoit venu fomenter vne révolte dans ſon Royaume ; Ce grand & ſage Edoüard répondit, Que n'eſtant pas nai ſon ſujet, il n'avoit pas ſur luy d'autorité legitime ; Que ſa mort ſeroit vne foible vengeance, qui pourroit ternir la gloire

qu'il s'eſtoit acquiſe; Et que jugeãt par le mal qu'il luy avoit fait, les ſervices qu'il lui pourroit rendre, s il devenoit ſon ami, il luy vouloit donner la liberté, comme il fit, luy demandant ſon amitié, l'embraſſant chérement, & loüant hautement & ſa vertu, & ſon courage : action certes d'vn genereux Prince, & qui le releva pardeſſus tous ceux de ſon ſiécle. Qu'ils laiſſoient à juger ſans paſſion, quel de tous ces exemples eſtoit le plus digne d'imitation, par vn Roy ſi puiſſant que celuy d'Eſpagne, qui n'avoit rien à craindre d'vn particulier, que ſa generoſité luy attacheroit à jamais, & qui donneroit de l'admiration à toute l'Europe.

Le Comte d'Ognate fin, & habile, inclinoit au premier ſentiment, & l'appuyoit de beaucoup de fortes raiſons : mais il ne vouloit pas ſeul ſe charger de la choſe, qu'il eût bien voulu voir paſſer par la pluralité des voix. D'ailleurs aimant fort les négociations, il croyoit qu'il n'y avoit rien à perdre d'écouter ce que j'aurois à propoſer, ce qui ne tireroit pas de longue : & qu'aprés avoir examiné, ſi les offres que je pourrois faire, ſeroient ou de plus grande, ou de moindre importance pour le ſervice de leur Monarchie, que ma mort; il en ſeroit le maiſtre aprés, quand il luy plairoit, puiſqu'elle ne dépendroit que de ſa volonté, & de ſon ordre: & ſe tenoit ſi glorieux d'avoir repris Naples, & qu'il ne vouloit pas hazarder legérement ſa réputation, ni rien faire, dont il pût eſtre blâmé : Eſtant la maxime ordinaire des Eſpagnols, Que le temps & la patience ne gâtent jamais les affaires, ce que fait ordinairement la précipitation.

Dom Jüan d'Autriche, jeune Prince, brave, & genereux, ſe laiſſant emporter aux mouvemens de ſon cœur, & prenant le parti le plus beau & le plus honorable, fit vn fort grand raiſonnement, & fort

delicat, & que l'on n'auroit pas aiſément attendu d'vne perſonne de ſon âge, mais qui ſentoit plûtôt vn homme conſommé dans les affaires, & qui ne penſant qu'à la gloire, veut ménager les avantages de ſa nation par des voies hautes, & éclatantes. Il dit que les actions qu'il m'avoit vû faire, m'ayant acquis ſon eſtime, il ne ſe pouuoit auſſi défendre de me donner ſon inclination; qu'il auroit trop de regret de voir périr miſérablement vn Prince, le pouvant ſauver; Qu'il le croiroit honteux, & à luy & à l'honneur du Roy ſon pere, qui pouvoit tirer plus d'avantage de ma vie, que de mon ſupplice; Qu'il devoit vſer de ſa clemence, en vne rencontre qui lui attireroit les benédictions, & l'applaudiſſement de toute l'Europe; qu'il n'en trouveroit jamais de ſujet, qui le méritât mieux que moy, & qu'il pouvoit, en ma perſonne, obliger tous les Princes à qui j'appartenois; Que c'eſtoit faire tort à la Monarchie d'Eſpagne, que de faire voir aux yeux de tout le monde, qu'elle ſacrifioit ma vie à ſa ſeureté; Qu'elle eſtoit trop puiſſamment établie, pour pouvoir eſtre ébranlée par vn homme ſeul: Que nous n'eſtions plus dans le temps des Romans, où vn avanturier eſtoit capable, par ſa ſeule valeur perſonnelle, de faire perdre des Royaumes; Que véritablement je ſerois vn ennemi à redouter, ſi je pouvois diſpoſer des forces de la France, mais qu'elle avoit aſſez fait connoiſtre ne vouloir pas contribuer, ni à l'élevation, ni à l'établiſſement de ma fortune; Que j'avois eſté abandonné dans vn temps, où elle pouvoit ſans péril, leur faire perdre vne Couronne, & qu'il eſtoit aiſé de voir, qu'elle aimoit mieux ne pas affoiblir ſes ennemis, que de ſouffrir qu'vn autre profitât de leurs dépoüilles; Qu'il tiroit beaucoup d'avantage de cette ſi extraordinaire maxime, puiſque ne pouvant faire

ſeule des conqueſtes conſidérables, & éloignées, ſa nation auſſi-bien n'eſtãt pas propre à les conſerver, l'Eſpagne ne devoit plus craindre ni les ſéditions, ni les revoltes de ſes Etats, le temps eſtoit toûjours en ſa faveur, & les Peuples n'ayant plus garde de recourir à vne protection, qui avoit paru ſi inutile, & ſi intéreſſée en ce rencontre; & que pas vn Prince, aprés cét exemple, n'embraſſeroit le parti d'vne natiõ qui ne voudroit pas ſouffrir leur agrandiſſement, & qui regarderoit avec des yeux d'envie, les avantages que l'on pourroit acquerir, en la ſeruant, aux dépens de ſes ennemis; Que jugeant de mes ſentimens par les ſiens, il me croyoit outré de n'avoir pas eſté aſſiſté dans vne entrepriſe ſi glorieuſe, & ſi fort piqué que je ne devois reſpirer que la vengeance, ni ſouhaitter la conſervation de ma vie, que pour me pouuoir ſatisfaire, & rechercher les moyens de pouſſer à bout mes reſſentimens: Qu'il eſtoit d'avis de les ménager dans leur chaleur, & d'acquerir à leurs ſervice vne perſõne ſi capable de leur en rendre de conſidérables; Que plus j'avois témoigné d'ambition, & plus l'on pouuoit prendre en moy de confiance; Et qu'eſtant trop bien informé que la France ne me donneroit jamais les moyens de la contenter, je m'attacherois inſéparablement à l'Eſpagne, qui m'aſſiſteroit de toutes les choſes néceſſaires pour la pouſſer à ſes dépens; Que l'on n'avoit pas lieu de me vouloir mal, d'avoir pris quelque part dans les revoltes de Naples, puiſqu'il eſt bien ſéant à vn Prince qui a du cœur, de chercher ſon avancement, & que l'on ne le peut rencontrer plus raiſonnablement, ni le rechercher avec plus de juſtice, que contre les ennemis de ſa nation; Qu'il ne pouvoit blâmer en moy ce qu'il auroit pratiqué, s'il eût eſté à ma place, & que l'on ne doit qu'eſtimer vne perſonne, qui ſe veut ac-

querir vne Couronne, aux dépens de la Monarchie oppoſée à celle dont il eſt nai ſujet; Qu'il ne voyoit pas pourquoy les actions particuliéres, qui ſont plus glorieuſes, devoient paſſer pour plus criminelles que les generales, ſervant également, & quelquefois plus vtilement à l'avantage de ſon parti; Et que celles qu'il m'avoit vû faire, eſtant ſi peu communes, l'obligeoient à me vouloir du bien, eſtant juſte d'aimer les vertus dans les perſonnes meſme de ceux, qui nous font la guerre, & que nous haïſſons pour ce ſujet; Qu'il croyoit de ſes intéreſts de me retirer de ce rang, & qu'ayant fait voir par ſon diſcours, la facilité, & la ſeureté qu'il y auoit à m'acquerir, il deſſerveroit le Roy ſon pere, s'il n'y apportoit tous ſes ſoins; Que par ce que j'avois fait ſans ſecours, & ſans aſſiſtance, il eſtoit aiſé de juger ce que je pourrois faire dans mon païs, au milieu de toutes mes habitudes, appuyé de leurs forces, & animé d'vn eſprit de vengeance, dans vn Royaume ſi inquiet, & toûjours preſt à remuer: Que ſon ſentiment eſtoit non ſeulement de me ſauver la vie, mais meſme de me donner la liberté; Qu'eſtant genereux, je ſerois aſſurément toute ma vie fidéle à l'Eſpagne, en recevant des graces ſi cõſidérables, ſans les avoir meritées, au lieu que la France n'avoit payé mes ſervices que d'ingratitude, & d'abandonnement: Qu'il eſtoit bien plus juſte d'avoir de la haine, & de l'animoſité contre le Duc de Modéne, que contre moy, qui aprés auoir eſté ſi bien traitté du Roy ſon pere, n'ayant aucun ſujet de s'en plaindre, ni de dépendance, & d'attachement à aucun parti, luy avoit de gayeté de cœur declaré la guerre, attaqué l'Etat de Milan, prétendant d'accroiſtre les ſiens de ſon débris; Mais que pour moy c'eſtoit vne choſe bien differente, que j'eſtois nai François, que la guerre eſtoit declarée

entre les deux Couronnes, que je ne l'avois pas portée dans Naples, mais eſtois venu ſeulement chercher ma fortune, en aſſiſtant des gens qui avoient déja les armes à la main, contre les ennemis déclarez de ma patrie; Qu'il eſtoit de la Politique de ſe venger d'vn ennemi, par vn autre; Que j'eſtois le ſujet le plus propre qu'on pût choiſir contre le Duc de Modéne; Que l'Empereur avoit aſſez de ſujet de s'en plaindre, pour le mettre au ban Impérial; Qu'il me faloit procurer l'inveſtiture de ſes Etats, & me donner les forces dont j'aurois beſoin, pour faire vn châtiment qu'il ne pourroit entreprendre, ſans s'attirer l'oppoſition & la jalouſie de toute l'Italie; Que cette Politique paroiſtroit nouvelle à tout le Conſeil, mais qu'il en faloit changer, ſuivant les occurrences, & que quand celle-ci ſeroit examinée ſans préoccupation, il croyoit qu'elle ſeroit approuvée de tout le monde, & que le Roy ſon pere ne s'y oppoſeroit pas. Ce diſcours ſuſpendit le ſentiment de toute l'aſſiſtance, mais il ne fut pas ſuivi, pour m'eſtre trop favorable; Et auſſi n'oſa-t-on pas s'attacher à celuy qui eſtoit tout-à-fait contraire. Deux Conſeillers d'Etat ayant opiné pour la conſervation de ma vie; il fut conclu d'envoyer à Rome prendre l'avis de tous les Cardinaux de la faction d Eſpagne, & d'en attendre la réponſe, avant que de ſe determiner à rien ſur mon ſujet.

Marco de Lozenzo, cependant, pour me témoigner ſon zéle, réſolut d hazarder d'envoyer apprendre de mes nouvelles, & de m'en donner de ce qui ſe paſſoit dans Naples; & ayant chargé vn Muſicien qu'il avoit, de cette commiſſion, il eut l'adreſſe, malgré mes gardes, de me venir trouuer dans ma chambre, & me dit que toute la ville n'avoit point fait de reſiſtance à l Entrée des Eſpagnols, & n'a-

voit osé courir aux armes, abusée par le bruit qu'ils avoient fait courir, que j'estois d'accord avec eux; Qu'en ayant esté détrompée par l'avis de ma prison, il ne se pouvoit imaginer quel estoit le desespoir, & la douleur que le public en ressentoit; Que les habitans estans encore les armes à la main, l'on avoit pensé de les desarmer; que l'on les flattoit de cent belles promesses, & qu'on leur faisoit espérer la confirmation de leurs priviléges, & l'exemption de toutes les Gabelles: Mais que refusant tous ces avantages, il avoit esté répondu d'vne commune voix, Que m'ayant des obligations si essencielles, l'on ne me pouvoit voir malheureux, ni exposé à vn si grand péril de la vie, sans en estre touché sensiblement; Qu'ainsi, renonçant à toutes leurs prétentions, les peuples se soûmettoient sans répugnance, à tout ce que le Viceroy pouvoit exiger d'eux, pourveu que l'on me mît en liberté, & qu'ils sacrifieroient volontiers à mes intérests, leurs biens, leurs vies, & celles de leurs femmes & enfans. Je fus en quelque façon consolé de ma disgrace, par cette reconnoissance, que la ville de Naples avoit de ma prison, & de la fidélité que j'avois euë pour son service; Et quoy que je crusse que ma vie en estoit en plus grand danger je ne laissai pas d'este flatté agréablement de ce recit, & priai cét Envoyé d'assurer son maistre de ma reconnoissance, & tous ceux qu'il pourroit voir, que je n'estois affligé de mon malheur que parce qu'il m'empéchoit de les tirer d'oppression, comme je leur avois promis, & comme je le souhaittois si ardemment.

L'aprés dînée, Monsieur l'Evesque d'Averse me vint voir, conduit par Dom Louïs Podérico, & aprés m'avoir fait le compliment à quoy l'estat où j'estois, obligeoit vn homme, aussi généreux que

luy, nous prîmes des chaiſes; & ayant fait ſortir tout le monde, il me dit que ſur la demande que j'avois faite que l'on m'envoyât quelqu'vn, pour écouter les propoſitions que j'avois à faire, Dom Jüan d'Auſtriche, & le Viceroy l'avoient chargé de cette commiſſion; Qu'il l'avoit acceptée avec joie, afin d'avoir vne occaſion de me ſervir vtilement,& qu'au moins devois-je eſtre aſſuré, qu'elle ne pouvoit tomber entre le mains de perſonne mieux intentionnée qu'il eſtoit; & qu'il m'aſſuroit d'employer,& ſon adreſſe, & tous ſes ſoins pour me tirer de mon malheur,ou du moins pour le ſoulager, & pour faire rëüſſir toutes les choſes à ma ſatisfaction,à quoy il s employeroit,& de tout ſon cœur, & de tout ſon pouvoir.

Je luy contai, Que je n'eſtois venu à Naples que par la participation de la France, & qu'aprés avoir eſté aſſuré que c'eſtoit le plus grand ſervice, que je puſſe luy rendre; Qu'il avoit eſté réſolu que je m'embarquerois ſur l'armée navale que je commanderois, pour apporter à ſes Peuples tous les ſecours qu'ils luy avoient demandez; Que l'extrémité où ils eſtoient réduits, ne leur permettant pas de les pouvoir attendre, les Miniſtres de France à Rome, m'avoient preſſé d'azarder le paſſage, dont j'eſtois venu à bout avec tant de péril, & de peine, que je m'eſtois ſacrifié ſans repugnance, pour la gloire & les intéreſts d vne Couronne, dont j eſtois nai ſujet;Que le Roy avoit approuvé, non ſeulement ma réſolution, mais avoit témoigné par ſes lettres, m'en avoir vne obligation extréme, m'aſſurant de m'aſſiſter de toutes les choſes néceſſaires, & de m'envoyer vne puiſſante armée de mer, des munitions, de l'argent, des vivres, & des troupes; Qu'aprés tant d'aſſurances, la malice & l'envie de mes ennemis, ou pour mieux dire, la

perfidie d'vn homme penſionnaire d'Eſpagne, m'avoit fait malheureuſement abandonner ; Que ne croyant pas devoir mieux employer ma vie, que pour les avantages de ma patrie, je n'en avois pas perdu pour cela ni la volonté ni le courage ; Qu'il pouvoit ſavoir comme j'avois refuſé ceux qui m'avoient eſté offerts, n'ayant pas balancé à ſuivre mon devoir ; Que tous mes travaux n'avoient eu qu'vne priſon pour récompenſe ; Que par vn ſi mauvais & injuſte traittement, j'eſtois aſſez diſpenſé devant Dieu, & devant les hommes, d'obligation & de fidélité ; Que les reſſentimens que j'en avois, eſtoient auſſi grands que légitimes ; Que je me voulois entiérement jetter ſous la protection, & dans les intéreſts de l'Eſpagne ; Que par ce que j'avois fait contre elle, il eſtoit aiſé à juger, quand je ſerois appuyé de ſes forces, ce que je pourrois entreprendre contre la France, qui eſtoit ſur le point de ſe ſoûlever ; Que j'y avois des amis, & des parens mal ſatisfaits, qui prendroient part dans les injures que j'avois reçuës, d'avoir vû ma fidélité ſoupçonnée, & que pour me perdre elle eût renoncé à ce qui eſtoit de ſes avantages ; Qu'il y avoit des Provinces où j'avois des partis puiſſans ; Que j'avois des places à moy, & pourrois ménager la déclaration de quelques autres conſidérables, la coûtume y eſtant établie d'y ſervir plûtôt ſes amis que ſon Roy ; Que j'offrois d'employer, pour me venger, tous les moyens que j'avois entre les mains ; Que j'eſtois l'inſtrument le plus propre pour châtier le Duc de Modéne, contre qui l'on eſtoit animé plus juſtement que contre moy ; Et que pour faire voir que je ne prétendois pas m'engager à demi, ſi l'on vouloit ſe ſervir de moy, & y prendre confiance, je voulois commencer par la pacification du Royaume de Naples, dont je ſavois les moyens infaillibles ; Que la

ſcureté ſe trouvoit toute entiére dans mes offres, puiſqu eſtant priſonnier, ma vie pouvoit répondre de la verité de ce que je propoſois. Et particulariſant par le menu tout ce que je rapporte ici en gros, il y trouva de ſi grands avantages pour l'Eſpagne, qu'il m'aſſura que j'en ſerois reçu à bras ouverts, & qu'il croyoit que j'en obtiendrois toute ſorte de ſatisfaction, & meſme la liberté; Qu'il s'en retournoit y travailler avec vne application, & vne affection incroyable; Qu'il eſpéroit dans trois jours, m'en venir rendre réponſe, ſi j'eſtois encore à Capouë, ou de me venir trouver à Gayette avec Dom Louïs Podérico, ſi la réſolution que l'on avoit priſe de m'y conduire, eſtoit executée.

Comme il eſtoit queſtion de me ſauver la vie, je n'oubliai rien de ce qui pouvoit flatter les Eſpagnols, je leur fis voir la ruine de la France ſi facile, que comme ils ſe perſuadent aiſément ce qu'ils deſirent, y eſtant portez par leur vanité naturelle, & le mépris qu'ils font des autres nations, & de toute autre puiſſance que la leur; je crus que mes propoſitions ſeroient envoyées à Madrid, & que les choſes ne s'y réſoluant pas à la legére, aprés vne infinité de Jontes, & beaucoup de temps, j'aurois celuy de faire agir tans de gens pour ma conſeruation, que ma vie ſeroit en ſeureté, ne craignant que la premiére chaleur qu'il faloit laiſſer refroidir, n'ayant pas lieu d'apprehender qu'ils me fiſſent coûper la teſte au bout de trois mois. Ainſi je commençai de bien eſpérer, ayant eû l'adreſſe de gagner du temps.

Le courier que l'on avoit envoyé à Rome, étant arrivé, les Cardinaux de la fonction d'Eſpagne, & leurs Miniſtres s'aſſemblérent pluſieurs fois, pour délibérer ſur vne affaire ſi importante: Et le Pape qui m'aimoit tendrement, & qui avoit

meſme donné des larmes à ma mauvaiſe fortune, ſachant que le plus grãd péril que je pourrois courre, ne viendroit que du deſaveu de la France M. de Fontenay publiant que l'action que j'avois entrepriſe, eſtoit bien de ſa participation, mais non pas de ſon ordre, croyant que cela précipiteroit ma perte, qu'il ſouhaittoit, pour s'oſter de deſſus les bras vn ennemi qu'il avoit deſobligé par ſa conduite, & qui ne luy pardonnerois de ſa vie, n'ayant depuis donné mes reſſentimens, qu'à la priére de perſonnes puiſſantes, & que je conſidérois trop pour leur rien refuſer, & de plus en veuë de l'alliance qu'il avoit priſe dans vne famille, que j'aimois, & eſtimois particuliérement; ce qui ne fut pas vn petit effort que je fis ſur moy. Le Pape, dis-je, envoya chercher le Cardinal Albornos, & luy dit, qu'il eſtoit fort ſurpris d'apprendre qu'aprés avoir eſté abandonné de la France, l'on voulût deſavouër que tout ce que j'avois entrepris, ne fût pas pour ſon ſervice, & par ſes ordres, puiſque ſon Ambaſſadeur le lendemain de mon embarquement, luy eſtoit venu au nom du Roy, donner part de mon voyage, & aſſuré que je ſerois puiſſamment aſſiſté, & que l'on équipoit en Provence, pour me l'envoyer, vne armée navalé, qui me porteroit toute ſorte de ſecours; ce qu'il offroit de juſtifier & de luy ſoûtenir, puiſque l'on n'oſeroit luy nier ce que l'on luy eſtoit venu apprendre, par vne audience extraordinaire que l'on luy avoit demandé exprés; Qu'il le chargeoit de le mander en Eſpagne, & de faire ſavoir qu'il s'intereſſoit plus en la conſervation de ma vie, que ſi j'euſſe eſté ſon neveu: Et ne ſe contentant pas d'avoir fait dire la meſme choſe à tous les Cardinaux, & Miniſtres de la meſme faction, & de les engager d'écrire à Naples de ne rien entreprendre ſur ma perſonne, ſans avoir reçu les ordres du Roy Catho-

lique ; il luy dépécha luy-meſme vn courier, avec des lettres dans les termes, & les plus preſſans, & les plus obligeans du monde, demandant ma vie comme la plus grande grace, & la plus ſenſible qu'il pût jamais recevoir.

La Cour de Rome eſtant pleine de douceur, & le lieu du monde où les affaires ſe conſidérent plus attentivement, & où l'on regarde de plus prés aux conſéquences ; ces Cardinaux ſolicitez par tous leurs autres confréres, qui avoient beaucoup d'amitié pour moy, prirent des ſentimens modérez, & écrivirent, & en Eſpagne, & à Naples, de la façon que j'aurois pû le ſouhaiter. Ce qui donna le temps à la France, non ſeulement d'avouër tout ce que j'avois fait, mais de menacer de repreſailles ſur tous les priſonniers qu'elle avoit entre les mains, & qu'elle pouvoit faire ſi l'on ſongeoit à attenter à ma vie.

Tous les Princes de l'Europe à qui j'ai l'honneur d'appartenir, s'intéreſſérent pour moy. Et Monſieur le Duc de Lorraine eſtant averti de mon malheur, dit à Monſieur l'Archiduc, & au Comte de Fuenſaldaigne avec la derniére vigueur, qu'il ne ſerviroit jamais des perſonnes, dont les mains ſeroient enſanglantées du ſang de ſa Maiſon ; Que les ſervices qu'il avoit rendus à la Maiſon d'Auſtriche, méritoient bien que l'on eût aſſez d'égard à ſon entremiſe, pour ne luy pas refuſer ma vie, qu'il tiendroit pour récompenſe de tout ce qu'il pouvoit prétendre : & envoya ſon Capitaine des Gardes à Madrid repréſenter la meſme choſe.

Toutes ces puiſſantes interceſſions, jointes aux propoſitions que je fis de ſervir les Eſpagnols, produiſirent l'effet que j'en pouvois attendre, ayant bien jugé que les Rois vſant toûjours de clemence, celuy d'Eſpagne n'ordonneroit jamais mon

exécution, quand tout le monde verroit qu'elle eſtoit remiſe à ſa volonté, & ne ſe pouvoit plus faire que par ſes ordres. Ceux de me conduire à Gayette furent envoyez à Capouë; mais l'exécution en fut différée, juſques à tant que l'on eût choiſi la perſonne qui devoit avoir la mienne en garde, & que l'on eût fait préparer vne galére pour m'y porter.

Le Mecredi Saint, Dom Louïs Podérico me demanda ſi je voulois aller entendre Tenébres, ce que j'acceptai volontiers, & l'on me mena en des Convens de Religieuſes les trois jours de ſuitte, où toutes les Dames, & le Peuple de la ville s'empreſſoient pour me voir, avec des démonſtrations extraordinaires, & d'amitié, & de douleur.

Le jour de Paſques, je fus entendre la Meſſe à la grande Egliſe, & faire mes devotions, où il m'arriva vne choſe aſſez plaiſante. Je me confeſſai au ſieur des Mareſts mon Aumônier; & m'accuſant d'avoir fait mourir bien du monde, & que je m'eſtois peut-eſtre vn peu flatté, en conſidérant plus l'intéreſt de ma conſervation, que le zéle de la juſtice; il me répondit tout en colére: J'eſtois à Naples avec vous, vous n'en avez pas aſſez fait, j'en ſuis témoin, & ſi vous n'euſſiez pas tant épargné de gens, nous y ſerions encore, & nous ne ſerions pas priſonniers. J'avouë que cette réponſe que je n'aurois pas attendu d'vn Confeſſeur, me fit quelque envie de rire, que je contentai, eſtant de retour à mon logis, l'ayant conté à ces Meſſieurs, qui aprés s'en eſtre vn peu divertis, avoüérent qu'il n'avois pas trop de tort, & qu'il m'avoit dit la verité.

La familiarité que j'avois avec la Nobleſſe, & leur amitié qui croiſſoit tous les jours pour moy, par la fréquentation, fit juger au Comte d'Ognate

qu'elle pourroit avoir quelque ſuite dangereuſe, ne la croyant pas trop affectionnée à ſon parti, & le fit réſoudre à ne le pas ſouffrir davantage. Il envoya vn ordre portant que les Cavaliers ne me viſſent plus en particulier, ni avec tant de liberté. Il chargea le Prince de la Rocque Romane, en qui il avoit vne extréme confiance, de commander vn petit corps indépendant de Dom Louïs Podérico, dont il s'offenſa au point qu'il renonça à l'emploi qu'il avoit eû juſques-là, & me vint dire le Lundi au matin, qu'il avoit bien du regret de n'eſtre plus en eſtat de me ſervir, n'ayant plus d'autorité, & qu'il me remettoit entre les mains de Dom Céſar de Capua Gouverneur de la ville, duquel il m'aſſuroit neantmoins, eſtant fort galant homme, & ſon ami particulier, dont je receyrois toute ſorte de courtoiſie, & partit pour Naples, afin de faire ſes plaintes du traitement qu'il avoit reçu, dont il paroiſſoit fort picqué. Trois jours aprés, l'on me fit mener, avec tous les priſonniers, à Caſtel Vulturne, où je devois trouver vne galére armée, pour m'embarquer, dans des caroſſes, attelez la pluſpart de bœufs, à cauſe de l'incommodité des mauvais chemins. L'on me fit conduire par vne Compagnie de cavalerie, avec ordre dés que je ſerois arrivé à Caſtel Vulturne, de s'en retourner toute la nuit.

Dom Louïs Podérico ayant ajuſté ſes affaires à Naples, & reçu commandement de venir prendre toutes les troupes qu'il avoit laiſſées à Capouë, & de marcher inceſſamment en Abbruze, pour en chaſſer Tobia Palavicini, & le Marquis de Palombara, qui commandoient dans cette Province, pour la remettre dans l'obeïſſance; l'on chargea vn Lieutenant de Meſtre de Camp général Bourguignon de ma conduite. Je trouvai, à mon arrivée, que la galére qui devoit me venir prendre, n'avoit pû s'y

rendre à cauſe du mauvais temps, ce qu'elle ne fit que deux jours aprés : Ainſi je ne fus gardé que par vne Compagnie d'infanterie, compoſée la pluſpart de Bourguignons, Lorrains, & François ; Et ce que je trouvai de plus bizarre c'eſt que le ſoldat qui eſtoit en ſentinelle devant la porte de ma chambre, me parlant François m'apprit qu'il eſtoit de Joinville, & m'offroit tout ce qui dépendoit de luy pour me ſauver, & me dit que la pluſpart de la Compagnie eſtans Lorrains, il eſtoit aſſuré qu'ils feroient volontiers la meſme choſe, & que tous ſes camarades ayant eſté pris, & enrollez à Rome par force, ne demandoient qu'à deſerter. Je luy donnai l'ordre dés que l'on l'auroit relevé, de ſonder les ſentimens de tous ſes compagnons. Deux heures apré, il vint me rendre réponſe, & me dire de leur part, que je pouvois faire eſtat d'eux pour tout ce que je voudrois, & qu'ils me donneroient meſme leurs armes ſi j'en avois beſoin. Ce qui me parut extraordinaire, fut que le Lieutenant de Meſtre de Camp général, qui m'avoit accompagné, peſtoit continuellement contre les Eſpagnols, dont il diſoit avoir eſté mal traité ; Qu'aprés trente ans de ſervice, au lieu de récompenſe, à peine avoit-il du pain à manger, & qu'il ne cherchoit que l'occaſion de ſe retirer. Il s'informoit ſoigneuſement ſi je n'avois point d'argent à Rome, dans la penſée de trouver ſa fortune avec moy ; ce qui m'eſtoit rapporté par tous ceux à qui il parloit, & qui me fut bien confirmé, puiſqu'il fit ſauver Compagnon, mon Maiſtre d'hoſtel, pour douze ou quinze piſtoles de bagatelles qu'il avoit ſur luy. Il me laiſſoit promener ſur le bord de la mer, & meſme juſques à vne petite chapelle de Noſtre-Dame, pelerinage d'vne grande devotion, qui eſtoit à vn quart de lieuë de Caſtel Vulturne, ne me faiſant ſuivre que par qua-

tre mouſquetaires, quoy que nous fuſſions bien trente-deux priſonniers enſemble, tous François, n'y ayant que le ſieur Marcili d'Italien. Ce nombre s'eſtoit accru durant noſtre ſejour à Capouë, par les ſieurs Baron de Rouvrou, du Fargis Gouverneur de Cayaze, Beauvais Meſtre de Camp dans Averſe, Saint Maximin Capitaine d'infanterie, & autres qui y avoient eſté ramenez en ſuite du ban dont j'ai parlé, que le ſieur Podérico avoit fait publier.

Quelques-vns de nos gens s'eſtans allez promener ſur le port, y trouvérent ſix felouques armées de voiles, de timons, & de rames, dont ils vinrent auſſi-tôt me donner avis. Les ſieurs de Mallet & d'Heureux me propoſérent de me ſauver, & que n'eſtant beſoin que d'embarquer vn peu de victuailles, l'on le pouvoit faire en vne heure de temps. Le ſieur d'Heureux, bon matelot, pour avoir commandé depuis long-temps la Patrone des galéres de France, en qualité de Lieutenant, m'aſſura que partant à l'entrée de la nuit, ce que nous pouvions faire ſans difficulté, & ſans oppoſition, il me rendroit le lendemain matin dans l'Etat Eccléſiaſtique. Ce deſſein me parut trop aiſé pour me tenter, & repaſſant dans mon eſprit l'artifice dont les Eſpagnols s'eſtoient ſervi, pour empécher le Peuple de Naples de prendre les armes, & ſe défendre, le jour qu'ils s'en rendirent maiſtres; je crus qu'on ne les ſoupçonneroit jamais d'aſſez de négligence, pour avoir laiſſé les choſes en eſtat, que je puſſe ſortir de leurs mains avec tant de facilité: Et que beaucoup de gens ſe perſuaderoient plûtôt qu'ils auroient par vn concert pris, donné ordre à la Compagnie de cavalerie qui m'avoit conduit, de s'en retourner dés qu'elle m'auroit mis à Caſtel Vulturne, où ils auroient laiſſé exprés de garniſon, vne Compagnie

d'infanterie de Lorrains, Bourguignons, & François afin que je les puſſe aiſément débaucher, fait trouver des felouques toutes armées dans le port, & retarder l'arrivée de la galére qui devoit venir me prendre pour me porter à Gayette ; & que de mon coſté pour courir mon intelligence, je me ſerois laiſſé prendre priſonnier, aſſuré d'avoir les moyens de me ſauver quand je voudrois. Ces choſes me parurent ſi vrai-ſemblables, que je crus que j'aurois peine à m'en juſtifier, & que ceux qui avoient empéché que je ne fuſſe aſſiſté, eſſayeroient de le perſuader à tout le monde pour ſe laver de mon abandonnement, & de leur méchante conduite ; Qu'il me ſeroit quaſi impoſſible d'oſter cette opinion à tous les Peuples du Royaume, & à la pluſpart de l'Italie. Ainſi préferant mon honneur, & la réputation que j'avois acquiſe, à ma liberté, & à ma vie, quelque péril que j'euſſe à courre, j'aimai mieux me réſoudre à demeurer priſonnier, qu'à me rendre libre ſi aiſément, & par vne voie qui pourroit donner quelque apparence, de n'avoir pas procédé avec netteté, & avec honneur. Je croy que peu de gens au monde euſſent pris le meſme parti que moy: Mais je ſuis ſi chatouïlleux ſur ces matiéres, que je ne veux pas ſeulemẽt laiſſer dans les eſprits la moindre ombre de ſoupçon. Je dis à tous mes camarades que je les conjurois de ſe ſauver, & qu'il n'eſtoit pas raiſonnable, qu'ils ſouffriſſent de mon caprice, & de la délicateſſe de mon humeur. Ils eurent la généroſité de ne vouloir point m'abandonner : mais ils firent tous leurs efforts inutilement pour me guerir de mon opiniâtreté, me repréſentant que le temps, & mes actions juſtifieroient aſſez ma conduite, & que j'avois acquis aſſez d'eſtime, pour ne la pas perdre legérement, & ne rien hazarder, en profitant d'vne occaſion favorable que le Ciel, & ma bonne

fortune me faiſoient naître, & qu'ayant vne fois perduë, je ne pourrois jamais la recouvrer. Je ne voulus point me laiſſer perſuader à toutes leurs raiſons. Et quoy que j'en aye pati depuis aſſez long-temps, quand j'y fais reflexion, je ne puis me repentir d'en avoir vſé de la ſorte, & preferé ma gloire à ma liberté, & à ma vie.

Le lendemain matin la galére d'Eſpagne parut; & comme à cauſe du peu de fond, elle ne pouvoit pas approcher de la terre, elle demeura à deux cens pas au large; Et Dom Alvaro de la Torré Lieutenant de Meſtre de Camp général, ſe mettant dans la caïque avec quelques Officiers reformez, s'en vint pour me recevoir. Tous mes camarades, & mes domeſtiques, eurent alors vne ſenſible affliction. On leur avoit fait eſpérer que je pourrois choiſir huit ou dix perſonnes, & les emmener avec moy à Gayette pour me tenir compagnie, & chacun diſputoit à l'envi à qui ſeroit du nombre des élûs. Dom Alvaro de la Torré m'ayant abordé, les mit bien-tôt tous d'accord; Car aprés m'avoir fait vn compliment aſſez ſec de la part du Viceroy, il me dit n'avoir ordre que d'embarquer deux perſonnes avec moy; à ſavoir, vn Cuiſinier, & vn Valet de chambre: mais n'ayant pas là de Cuiſinier, la permiſſion eſtant pour deux perſonnes, je le priai d'agréer que ce fût vn Gentilhomme & vn Valet de chambre. Il me répondît rudement que ce ne pouvoit eſtre que l'vn ou l'autre: Et le Chevalier des Eſſarts eſtant entre toûjours devant dans la caïque, je ne voulut pas l'en faire ſortir, & y prenant ma place, l'on ſe mit à ramer, & tous les gens qui demeurérent à terre, ne croyant pas me revoir de leur vie, témoignérent par leurs cris & par leurs larmes, tant de douleur, que j'en fus plus ſenſiblement touché, que de l'eſtat malheureux où je me

voyois réduit, & en parus fort mal satisfait. L'on plaça vn Cordelier auprés de moy; ce que je trouvai d'assez méchant augure : & j'entendis dire en Espagnol à vn Capitaine reformé nommé Ambrosio Fernandez, qu'il estoit étrange qu'on laissât encore vivre des mal-contens ; ce que je ne luy ai jamais pardonné. Je demeurai vn moment sans rien dire, faisant des reflexions sur l'estat present de ma fortune. Et Dom Alvaro de la Torré, naturellement fort mal honneste homme, & de peu de jugement, ne s'appliqua deslors, comme il a fait toûjours depuis, qu'à me donner tous les dégousts imaginables. Je ne voulus point luy témoigner ni de chagrin, ni d'inquiétude, & commençant vne conversation assez enjoüée, il l'interrompoit, pour me dire, que l'on avoit déja fait deux assemblées pour déliberer sur ma vie; Que sans Dom Jüan d'Austriche qui s'y estoit opposé, ma mort estant nécessaire à la seureté des affaires d'Espagne, & au rétablissement de son autorité dans le Royaume de Naples, l'on m'auroit déja fait monter sur vn échafaut, pour me punir d'avoir osé prétendre de me mettre sur le trône ; mais qu'on avoit remis à se determiner sur ce sujet jusqu'au retour d'vn courier que l'on avoit dépéché à Rome, pour savoir les avis des Ministres, & des Cardinaux de la faction, & qu'ainsi je me devois tenir préparé à toutes choses. Je luy répondis en riant que j'estois bienheureux que l'on ne luy demandât pas son sentiment, puisque je voyois bien qu'il ne me seroit pas favorable: Mais que ma teste tenoit trop hien, pour tomber par le caprice de quelques particuliers, & que le sang des personnes de ma naissance ne se répandoit pas sans la participation, & les ordres bien précis des Testes couronnées.

Cét entretien assez desagréable, ne finit qu'à

l'abord de la galére, qui ne me salüa pas, & où l'on me fit monter sans aucune cerémonie, & mesme avec fort peu de civilité, les Espagnols ayant accoûtumé de n'en point rendre aux prisonniers, de quelque qualité qu ils puissent estre. Dés que je fus entré dans la poupe, l'on m'y fit asseoir entre deux Capucins, qui se mirent à m'entretenir de discours, que l'on tient d'ordinaire à des personnes, que l'on veut préparer à la mort. Je ne m'alarmai point neantmoins de toutes ces façons que je trouvai trop affectées pour me faire de la peine, & dis seulement en soûriant, que de l humeur dont j'estois je recevois toutes choses avec tant d'indifference, que j'estois incapable d'appréhension. Que je voulois pour faire dépit à mes ennemis, ne m'attrister d'aucune chose, & que ma vie estant entre les mains de Dieu, je ne m'informois point de sa durée: Mais bien estois-je résolu, tant que je la conserverois, de la passer le plus doucement, & le plus agréablement qu il me seroit possible.

Le Chevalier des Essarts, vn peu plus aisé à ébranler que moy, n'estoit pas si à son aise; le compagnon du Capucin qui m'entretenoit, luy disant, que c'estoit fait de ma vie, & que comme il estoit Suisse, & qu'il s'en retournoit en son païs, il se chargeroit volontiers de passer en France, pour faire savoir à mes parens mes derniéres volontez. Ce qu il n'écoutoit qu'avec beaucoup d'émotion, & me vint rapporter avec assez d'alarme. Je luy répondis avec vn éclat de rire, qu il estoit bien fol de contribuer à divertir les gens, qui étudioient toutes nos grimaces pour se mocquer ensuite des foiblesses qu'ils reconnoistroient en nous: & me tournant vers Dom Francisco de la Cotéra, Capitaine de la galére, je luy dis: Il me semble Monsieur, que nous nous entretenons bien sérieusement, pour

des gens qui n'ont pas dîné; J'ai fait fort méchante chére à Caſtel Vulturne, je meurs de faim, & vous me ferez plaiſir de me faire donner à manger, les gens accoûtumez, comme moy, à courir le monde, ne ſont pas honteux, & demandent librement leurs néceſſitez. Il en donna les ordres, & incontinent aprés je deſcendis pour aller dîner dans la chambre de poupe. Comme il eſtoit honneſte homme, il me témoigna avoir pris tant d'eſtime pour moy, qu'il ne pourroit voir ma perte, ſans douleur, & que ſe ſentant obligé à me vouloir du bien, par l'amitié que j'avois euë en Flandres pour ſon frére, Dom Pédro de la Cotéra, Meſtre de Camp d'infanterie, & Gouverneur de Gueldres, il croyoit me devoir avertir du péril où j'eſtois, dont je me pouvois aiſément garentir, en me montrant fort picqué contre la France, & réſolu de me jetter dans le parti d'Eſpagne, qui profiteroit beaucoup dans l'acquiſition d'vne perſonne comme moy, dont le courage, & l'adreſſe pouvoient eſtre fort vtiles à ſes intéreſts. Je le remerciai d'vn ſi bon avis, & luy répondis que non ſeulement c'eſtoit toute ma paſſion, mais que j'en avois meſme fait déja parler à Dom Jüan d'Auſtriche, & au Viceroy. Il en témoigna de là la joie, & m'aſſura que non ſeulement il ne doutoit pas, cela eſtant, de ma liberté; mais que j'y trouverois l'établiſſement d'vne fortune fort éclatante.

Aprés avoir dîné, remontant en haut, je commençai à pratiquer ce qu'il m'avoit conſeillé ſi bonnement, que je crus meſme eſtre le ſentiment général de leur nation, puiſque tant de gens m'avoient déja dit la meſme choſe. Dés que j'eus rejoint la compagnie, je dis que quelque haine que l'on pût avoir contre moy, le Roy d'Eſpagne m'avoit plus d'obligation qu'à homme du monde, luy ayant

j'entrai ſur vne terraſſe que l'on me fit traverſer, & me faiſant paſſer par vne petite porte, je ſuivis vn eſcalier fort obſcur, au bout duquel je rencontrai vne autre petite terraſſe, large de douze ou quinze pieds, & plus longue de moitié, où l'on mit huit ou dix mouſquetaires. Je n'y voyois point de logement, quand dans vn recoin que je n'avois pas apperçu, l'on ouvrit vne groſſe porte de fer, & vne autre grillée enſuite me donna l'entrée dans vne tour, dont les murailles pouvoient avoir vingt, ou vingt-deux pieds d'épaiſſeur, ſans que l'on pût approcher la feneſtre de plus prés; c'eſtoit l'honorable demeure que l'on m'avoit préparée : j'y trouvai vn méchant lict, ſans rideaux, avec des draps, dans leſquels avoit couché deux mois, vn parent de Mazanielle, que l'on avoit pendu il n'y avoit que huit jours. Je demandai que l'on m'en fît mettre de blancs, ce que l'on me refuſa, me diſant que je n'étois que trop bien, & qu'vn homme qui n'avoit que peu de jours à vivre, ne devoit pas avoir tant de délicateſſe. Je ne fis que rire de ce mauvais traitement. La choſe ſeule qui me parut inſupportable, fut qu'il y avoit au chevet du lict, vn grand pot rempli d'ordure, qu'il y avoit plus de trois mois que l'on n'avoit vuidé: je priai que l'on le fît emporter, la puãteur en eſtant ſi horrible, que le cœur m'en faiſoit mal. L'on me répondit, que l'on verroit le lendemain ce que l'on auroit à faire, mais que l'on n'y toucheroit pas auparavant. Le Cordelier que j'avois vû dans la caïque de la galére, ſe preſenta à la porte de la tour: le Chevalier des Eſſarts alarmé, demanda ce qu'il venoit faire, l'on luy dit que c'eſtoit pour me confeſſer, & le voyant accompagné d'vn Officier Mayorquin, de fort méchante mine, il le prit pour le Bourreau, & me vint crier tout effrayé, C'eſt à ce coup que nous ſommes perdus : Laiſſez-

les, luy dis-je en riant, jouër la comédie, ils n'auront pas le plaiſir de me faire peur. L'on me faiſoit garder par quatre Capitaines reformez, qui ſe relevoient tous les jours, & autant d'Alfiers, & de Sergens : vn Capitaine, deux Alfiérs, dont l'vn eſtoit valet de Dom Alvaro de la Torré, qu'il m'avoit donné pour me ſervir, & vn Sergent, ne me perdoient jamais de veuë, & couchoient dans ma chambre. Je dis à Franciſco d'Herréra, qui comme le plus ancien, fut le premier qui entra en faction, que voyãt bien que j'avois à demeurer long-temps, je ne voulois point m'affliger, pour ne pas donner de plaiſir à ceux qui ne m'aimoient pas, de ſe réjouir de mon chagrin, & ne voulois ſonger qu'à me divertir ; qu'ainſi l'on me feroit plaiſir de me donner quelques livres pour me deſennuyer. Il me dit qu'il ne s'en trouveroit point de François. Mais luy ayant répondu, que parlant bien Italien, & entendant l'Eſpagnol, je me contenterois d'en avoir en l'vne de ces deux langues ; il m'envoya chercher : & le premier qui me fut preſenté, fut Eſpagnol, intitulé *Préparation à bien mourir*. Je le rendis, ſans le vouloir lire, comme n'en ayant pas encore beſoin, & n'eſtant pas aſſez devot pour prendre plaiſir à de ſemblables lectures, & priai qu'on me fît venir quelques livres de Comédies, ou d'Hiſtoires. L'on me fit apporter celle de Naples, écrite par le Sulmonté, & la curioſité naturelle me portant à voir ce qu'il y a de marqué dans vn livre, je trouvai, & en dépliant vn feuïllet, vne grãde taille douce de Conradin à qui l'on coupoit la teſte, & riant de toutes ces affectations, je dis que l'on m'avoit fait le plus grand plaiſir du monde; Que j'avois ouï parler de ſa tragique avanture, mais que n'en ſachant pas les particularitez, j'aurois beaucoup de joie de les apprendre ; je ſerrai ce livre dans vn

coin de la tour, & fis demander à ſouper, afin de me coucher, & me repoſer enſuite. L'on m'en fit apporter vn, le plus méchant du monde, afin que le régal fût entiérement complet; ce fut vn morceau de viande fort ſec, & fort brûlé, que je croi que l'on avoit fait exprés traîner dans les cendres, vne ſalade fort puante, aſſaiſonnée, à mon avis avec l'huile de la lampe de la Chapelle; le pain eſtoit fort ſec, & ſentoit le relan: l'on me ſervit pour fruit, deux pommes fort ridées, & des noix; le vin ſeulement eſtoit paſſable. Ce que je mangeai ne me chargea pas l'eſtomach: mais la mal-propreté du lict ne me permit pas de me deshabiller; je ne fis ſeulement que me débotter, pour me mettre dedans, & aprés avoir fait apporter vn méchant matelas, pour coucher le Chevalier des Eſſarts, & le Capitaine qui eſtoit de garde, l'on ferma ſur nous les deux portes de fer, avec vn fort grand bruit de clefs, & de verroux. Je croi que tout autre que moy, auroit eû peine à s'endormir dans vn ſi mauvais giſte, & parmy de ſi méchantes ſ-teurs; mais la laſſitude m'empéchaut d'y faire de grandes refléxions, je m'endormis juſques à tant que le jour venant à donner dans mes feneſtres m'eût réveillé.

Le lendemain matin ſur les dix heures, Dom Alvaro de la Torré me vint trouver, & me demanda ſi je voulois aller à la Meſſe, ce qu'ayant accepté, il me mena dans la tribune de la Chapelle, & dés qu'elle fut finie me reconduiſit. Je le priai en paſſant ſur la terraſſe, que nous puſſions nous y promener quelque temps, attendant l'heure du dîner; ce qu'il me refuſa, me permettant ſeulement de demeurer ſur la petite qui eſtoit devant la porte de ma chambre, pour prendre l'air. J'y fus bien prés d'vne heure entouré des Officiers de garde, &

de huit ou dix mouſquetaires, aprés quoy il me fit apporter à dîner dans ma chambre, où il reſta pour me tenir compagnie, comme il fit toûjours depuis mangeant avec moy, avec le Chevalier des Eſſarts, & le Capitaine qui eſtoit de garde; la chére ne fut pas du tout ſi mauvaiſe, que celle du ſouper. Durant le dîner la converſation fut aſſez divertiſſante, me faiſant reconnoiſtre ſon peu d'eſprit, ſon ignorance, & ſa vanité inſupportable. Il me conta que ſa premiére guerre avoit eſté à l'eſcarmouche des Collines d'Orbitelle; Qu'enſuite il avoit vû tout ce qui s'eſtoit paſſé à Naples, depuis les premiéres revolutions, juſques à ma priſon; Mais qu'il ne ſe ſoucioit pas de n'en avoir pas vû davantage, puiſqu'il y avoit plus appris, qu'il n'auroit fait en trente campagnes de Flandres, de Milan, ou de Catalogne, & qu'il s'y eſtoit paſſé des actions plus extraordinaires, & de plus belles occaſions, que l'on n'en liſoit dans toutes les Hiſtoires. Je luy répondis, en ſoûriant, que je ne m'en eſtois pas apperçû, quoy que vrai-ſemblablement j'y duſſe avoir vû plus que luy, puiſqu'il n'eſtoit attaché qu'à la garde d'vn poſte, & que toutes les choſes roulant ſur moi dans le parti où j'eſtois, il faloit de neceſſité que je fuſſe par tout; Que je croyois qu'il y avoit bien plus à oublier qu'à apprendre le meſtier, dans vne guerre ſi irreguliére, où il ne s'eſtoit rien pratiqué de nouveau, ni de rare, que de s'y battre ſur des goutiéres comme des chats. Il témoigna ſur tout d'eſtre fort aiſe, d'avoir appris comme l'on faiſoit les mines, dont il n'avoit eû juſques-là aucune connoiſſance. Je luy repliquai, que faute de poudre, je n'en avois fait faire aucune, & que je ne m'eſtois point apperçû qu'on en eût fait de ſon coſté. Il me dit qu'il avoit perdu vn ſoldat dont il avoit eû beaucoup de regret, vn des plus grands

mineurs qui fût en Jtalie, qui luy avoit donné le divertiſſement d'en faire jouër vne devant luy. Je ne pouvois comprendre l'endroit, quand il m'apprit que vers Sainte Marie la Nove, huit ou dix hommes du Peuple ſe trouvant logez dans vne chambre haute, dont il tenoit le deſſous, le ſoldat y ayant porté vn baril de poudre, & ayant fait vne trînée y mit le feu, qui les fit voler avec le plancher; Que cela luy avoit paru fort beau, & fort ſurprenant, & que luy ayant appris qu'on faiſoit auſſi des mines, en fouïllant ſous terre, il en eſtoit en de telles inquiétudes qu'il ſe tenoit à lerte jour & nuit, au moindre bruit qu'il entendoit, & eſtoit ſi exact, qu'il avoit meſme pris des alarmes, pour avoir ouï gratter des ſouris; Que ſa vigilance, & l'expérience qu'il s'eſtoit acquiſe en cinq ou ſix mois de temps, luy avoit ſi fort donné la confiance du Viceroy, qu'il luy avoit commis la garde du Tourjon des Carmes, où il avoit paſſé deux ou trois jours avec aſſez d'inquiétude, de peur de quelque ſurpriſe: mais qu'aprés l'avoir bien fortifié, il avoit dormi en repos. Je luy demandai quels travaux il y avoit fait faire; que connoiſſant le fort, & le foible ce poſte, j'en pourrois juger auſſi-bien que perſonne. Il me répondit avec le plus grand ſerieux du monde, qu'il y avoit fait faire deux rateaux, de peur que le Peuple ne pût approcher de la porte. Le reſte du repas ſe paſſa en niaiſeries pareilles, qui peuvent faire connoiſtre l'incapacité & le talent du perſonnage.

Aprés que l'on eût deſſervi, il me dit qu'il avoit reçu ordre du Comte d'Ognate, d'écouter les propoſitions que j'avois à faire, pour les luy faire ſavoir. Il demanda du papier, & de l'ancre, & ſe mit à écrire ſous moy toutes les choſes, dont je le voulus charger. Je reconnus alors que j'avois trou-

vé le veritable moyen de me ſauver la vie, & de tirer mes affaires de lõgue. Je luy fis vn tableau de l'état de la France, non pas tel qu'il eſtoit, mais tel que les Eſpagnols l'auroient voulu voir : Je l'aſſurai du mécontentement général des perſonnes de qualité, de la préparation de toutes les Provinces à ſe ſoûlever ; Qu'il y avoit peu de Gouverneurs de places, qui ne fuſſent aiſez à gagner ; Que beaucoup avoient dépendance de moy ; Que j'en avois en mon particulier, d importantes ; Que les troupes ne demandoient qu'à ſe mutiner ; Que les Parlemens jaloux de l'autorité du premier Miniſtre, ſouhaitoient de voir quelque nouveauté ; Qu'enfin tout le monde eſtant au deſeſpoir, on n'avoit beſoin que d'vn Chef, pour faire vn bouleverſement général ; Que j'eſtois d'vne Maiſon fort aimée, fort conſidérable, & fort puiſſante, comme l'on l'avoit vû dans les ſiécles paſſez ; Qu'eſtant outré des mauvais traittemens que j'avois reçus, & d'avoir eſté abandonné dans l'entrepriſe de Naples, j'eſtois réſolu de tout entreprendre, aſſuré d'eſtre ſuivi de ce qu'il y avoit de gens, & plus braves, & plus conſidérables, qui s'intéreſſeroient volontiers dans mes reſſentimens, & aideroient à me venger pour peu qu'ils me viſſent aſſiſté. Enfin je luy dis toutes les choſes où il pouvoit y avoir quelque vrai-ſemblance, & les luy fit ſi faciles, qu'il fut perſuadé que j'avois plus de crédit, que n'avoient jamais eû tous mes peres, & que je n'avois beſoin, pour exécuter de ſi grandes choſes, que la protection d'Eſpagne, que je luy particulariſai de ſorte, qu'il n'eût pas crû eſtre bon Eſpagnol, s'il eût eſté capable d'en douter. Et de là, venant à parler des affaires de Naples, je luy offris de pacifier tout le Royaume en fort peu de jours, de luy donner des moyens d'avoir des vivres en abondance pour la ville, ceux de deſar-

mer le Peuple, & de remédier à toutes les intelligences que l'on pourroit avoir avec luy: avec cette reſtriction neantmoins, de ne découvrir jamais les choſes qui m'avoient eſté confiées, eſtant trop homme d'honneur, pour le faire, quelque mécontentement que j'euſſe; mais que pour tout ce que j'avois penétré par mon adreſſe, & dont l'on s'eſtoit caché de moy, je le déclarerois avec joie, pour faire échouër toutes les entrepriſes qu'on y pouvoit faire, ne pouvant ſouffrir qu'vn autre pût profiter du débris de ma fortune, ayant trop de dépit de voir aſſiſter des perſonnes, que je ne croyois pas valoir plus que moy, pour réüſſir dans vne entrepriſe, dans laquelle je n'avois pas eſté aſſiſté. Enſuite, luy faiſant voir mes droits ſur le Duché de Modéne, je luy fis avouër que j'eſtois propre à en chaſſer le Duc, ſi l'on me faiſoit venir l'inveſtiture de l'Empereur, & des forces ſuffiſantes, pour m'en mettre en poſſeſſion, aprés quoy, je traitterois ſi l'on vouloit de cét Etat. Il fut ravi d'avoir vne affaire entre les mains de cette importance, & ſe croyant vn négociateur fort conſidérable, il me remercia de luy avoir donné vne ſi belle occaſion de faire ſa fortune, & aprés mille complimens, il s'en alla pour faire ſes dépêches.

Trois ou quatre jours ſe paſſérent, durant leſquels il m'entretenoit continuellement des meſmes choſes, me faiſant bien voir qu'il faiſoit de grands projets, & croyoit au moins parvenir vn jour par les intrigues que je luy mettois entre les mains, à la dignité de Grand d'Eſpagne. Je l'entretenois toûjours dans cette vanité, puiſque j'en eſtois beaucoup mieux traitté, que cela contribuoit à mon divertiſſement, prenant plaiſir de le tourner en ridicule. Il vint au bout de ce temps, me faire vn compliment de la part du Comte d'Ognate, &

Cuiſinier, & vn Officier pour me ſervir, à condition qu'ils demeureroient toûjours en bas, & qu'ils n'entreroient point dans mon appartement.

Vn Valet de chambre nommé Caillet, qui n'étoit pas encore bien remis de l'apprehenſion qu'il avoit euë le jour que je fus fait priſonnier, ne trouva point de cheval à Poſilippe, qu'en j'en partis, & me ſuivit deux lieuës à pied, au bout deſquelles il fut arreſté, & tombant entre les mains des païſans, vn Boucher vint pour luy couper la teſte, avec vn grand couteau: le Curé du lieu l'eſtant venu confeſſer, le Boucher s'ennuyant de la longueur de ſa confeſſion, battant de ſon couteau ſur vn bloc, qui s'eſtoit trouvé là tout exprés, pour faire cette execution, luy crioit de ſe dépécher, ſe laſſant de tant attendre, quand vn Officier arrivant tout à propos, luy ſauva la vie, le tirant d'entre ſes mains, pour le conduire à Naples avec tous mes autres valets, dans les priſons du Château-neuf.

Dom Alvaro me vint faire vn compliment de la part du Viceroy, & me dire qu'il envoyeroit en Eſpagne mes propoſitions, dont il me ferois ſavoir les réponſes auſſi-tôt qu'il les auroit reçuës. J'aurois eû aſſez de joie de voir que mes affaires prenoient vn ſi bon chemin, ſi elle n'eût eſté moderée par le chagrin que je reçus d'apprendre que mes valets, & principalement les eſtafiers que j'avois amenez de Rome, avoient eſté envoyez en galére. Je me plaignis de cét injuſte traittement, repréſentant que ſi j'eſtois priſonnier de guerre, mes valets devoient eſtre renvoyez, puiſque je payerois la rançon pour eux; & que ſi je l'eſtois d'Etat, ils ne devoient point ſouffrir pour moy, puiſque ne m'eſtant point ſervi de leurs conſeils, ils n'eſtoient pas cauſe que j'euſſe pris les armes pour venir ſoûtenir le Peuple de Naples, & pour appuyer ſa revolte. Ces raiſons

quoy que juſtes, ne furent pas conſiderées, & la réſolution ſi tyrannique qu'on en avoit priſe, fut executée, qui me fit naître le deſſein de m'en venger, & que je reſſens dans mon cœur plus violent que jamais, toutes les fois que j'y penſe: Mais croyant la diſſimulation neceſſaire, voyant toutes mes plaintes inutiles, je n'en parlai pas davantage; & pour perſuader l'attachement que j'avois aux intéreſts d'Eſpagne, je ſatisfis à la priére que me fit le Viceroy, de luy donner mes avis ſur la maniere, dont il ſe devoit gouverner dans Naples.

Je luy envoyai vn memoire de tout le bled que j'avois fait amaſſer, luy en mandai le prix, & le lieu où il eſtoit, & appris l'expedient de faire vn fonds de deux cens mille écus, ſe faiſant preſter deux mille écus par cent Marchands, dont je luy envoyai la liſte pour l'achapt de celuy qui eſtoit neceſſaire dans la ville, afin que le Peuple, n'ayant plus de neceſſité, ceſsât de s'émouvoir; & ſongeant à faire mourir ceux qui avoient fait des deſſeins contre ma vie, qui eſtoient les plus capables, comme les correſpondans de Gennare, pour luy donner de l'embarras, je luy envoyai les noms de trente-cinq ou quarente, l'aſſurant que s il les faiſoit pendre, il n'auroit plus à craindre aucune émotion dans la ville: ce qui fut executé ponctuellement, & j eus la ſatisfaction de luy voir faire ma vengeance, & punir ceux que je n'avois pas eû le temps de châtier. Ainſi peu de jours aprés, j appris avec plaiſir l'execution de Gennare, & de tous ſes complices. Et comme Onoffrio Piſſacani, Carlo Longobardo, & Cicio Batimiello m avoient toûjours ſervi fidélement, je luy mandai que ſur ma parole, il pouvoit prendre confiance en eux, que je les cautionnerois de ma teſte, qu'ils l'avertiroient de tout ce qui ſe paſſeroit

dans la ville, luy découvriroient toutes les intelligences étrangeres, luy faciliteroient les moyens de desarmer le Peuple, & le luy tiendroient en paix & en repos; Et pour les engager à le faire de la bonne sorte, je luy envoyai vn billet, par où je leur mandois qu'ayant donné ma parole pour eux, ils devoient exactement accomplir les choses à quoy je les avois engagez, puisque ma teste leur servoit de caution, & qu'aussi je leur répondois d'vne seureté toute entiere. Par ce moyen je me défis de mes ennemis, & conservai trois personnes qui m'estoient chéres. Et le Viceroy s'estant servi vtilement de mes avis, fut persuadé que je m'engageois tout de bon dans le parti d'Espagne, & que ma conservation luy estoit necessaire, luy pouvant estre vtile en plusieurs rencontres. Son humeur altiére, & la déference qu'il vouloit que l'on rendît à toutes ses volontez, ne tarda guéres à nous brouïller ensemble.

L'on m'envoya de Rome, du linge, des habits, & des hardes, dont je pouvois avoir besoin, & deux mille écus d'argent pour remedier à mes necessitez. Il ordonna que le payement de mes gardes se prendroit préalablement sur cette somme, à ma nourriture; ce que Dom Alvaro de la Torré exécuta si ponctuellement, qu'il prit & pour luy, & pour les autres Officiers reformez, le payement d'vn quartier d'avance, celuy des réparations qu'on avois fait faire au château de Gayette, pour accommoder son logement, & le mien. Il me fit faire des meubles, & consuma si bien tout ce fonds, qu'il me dit qu'il en faloit faire venir d'autre pour ma nourriture, puisqu'il n'en restoit plus pour faire ma dépense. Je luy répondis qu'on n'avoit jamais en France fait payer les gardes aux prisonniers, & qu'ainsi je ne le prétendois point, & que j'en serois trop blâmé, puisque cela pourroit tirer à conséquence; Que

les Ambaſſadeurs de France, & d'Eſpagne pourroient régler à Rome cette difficulté, & que j'en paſſerois par ce qu'ils auroient reſolu enſemble ; Et que cependant, il devoit ſonger à me faire bonne chére, puiſqu'il avoit aſſez d'argent entre les mains pour cela. Il me dit qu'il ne luy en reſtoit plus, le payement des gardes ayant eſté pris, comme il feroit toûjours par preférence, ſur tout celuy qui viendroit. Je l'aſſurai que juſques à tant que cette difficulté fût lévée, je ferois ſavoir qu'on ne m'envoyât plus d'argent, que celuy ſeulement qui ſeroit neceſſaire pour ma dépenſe.

Deux jours aprés, ayant reçû des nouvelles du Viceroy, il me dit qu il ne faloit plus conteſter ſur ce point, dont on ne ſe rapporteroit à perſonne ; le Comte d'Ognate voulant eſtre obeï, & ne donnant point d'autre raiſon de ce qu'il faiſoit que ſa volonté. Je repartis qu'il n'eſtoit point maître de la mienne, & n'en pouvoit diſpoſer à ſon grè, quoy que ma perſonne fût entre ſes mains ; Et que puiſqu'il eſtoit queſtion de faire voir qui ſeroit le plus opiniâtre de nous deux, je ne luy cederois en façon du monde, voulant conſerver la ſeule liberté qui me reſtoit, de ne voir point ma volonté aſſujettie. Cela m'attira beaucoup de mauvais traittemens ; l'on ne voulut point me donner les habits, & le linge, qui m'eſtoient venus, & je fus trois mois tout déchiré, ſans linge, à traîner les bottes avec leſquelles j'avois eſté pris, faute de ſouliers, à ne manger que du pain & vn peu de porc-frais, encore n'étoit-ce pas mon ſaoul ; ſeulement les jours maigres, le poiſſon ſe donnant pour rien, nous y faiſions vn peu meilleure chére ; s'imaginant me reduire par ce mauvais traittement : Mais me faiſant vn point d'honneur de le ſouffrir avec patience, je le faiſois enrager d'en témoigner tant de mépris,

diſant qu'au lieu de me deſobliger, il me faiſoit le plus grand plaiſir du monde, puiſqu'il m'apprenoit à connoître, ſi j'eſtois auſſi propre à ſoûtenir vn ſiége par famine, que je croyois l'eſtre à le faire par force.

Son dépit augmenta contre moy par vne avanture aſſez plaiſante. Le Grand Duc envoyant par vn Gentil-homme, vn compliment à Dom Jüan d'Autriche, & au Comte d'Ognate, ſur le bonheur qu'ils avoient eû de reprendre la ville de Naples, il m'écrivit en meſme temps vne lettre ſur ma diſgrace; & craignant qu'elle ne pût apporter quelque altération à ma ſanté, il m'envoya vne caſſette de médicamens de ſa fonderie. Dom Alvaro de la Torré eut ordre de me mettre l'vne & l'autre entre les mains, & de tirer ma réponſe, pour faire voir que je les avois reçuës; & dés qu'il ſut que ce Gentil-homme eſtoit parti de Naples pour s'en retourner à Florence, il m'envoya vn matin à mon réveil le Capitaine Franciſco d'Herréra me demander la caſſette pour la garder, dont je pourrois conſerver la clef. Je répondis qu'auſſi-tôt que j'aurois dîné, je la ferois apporter, pour la luy donner, & l'ayant fait venir au ſortir de table, je luy dis: Je vois bien, Monſieur, que vous craignez qu'il n'y ait en cette caſſette dequoy endormir ou empoiſonner mes gardes, & dequoy rompre les grilles des feneſtres: je vous aſſure qu'il n'y a dedans que des armes défenſives, & il eût eſté de meilleure grace, ſi vous aviez quelque ſoupçon, de ne me la pas donner, que de me la redemander au bout de ſept ou huit jours; mais je vous veux mettre l'eſprit en repos, comme il eſt raiſonnable, & l'ouvrant devant luy, je lus tous les titres des phioles, & des petits pots qu'il y avoit dedans, je les caſſai tous les vns aprés les autres, autant que j'en trouvai, qui n'eſtoient que pour les

bleſſures, la colique, le mal d'eſtomach, la brûlure & autres choſes pareilles, & trouuant vne huile contre les poiſons, & vne poudre pour le meſme effet, je luy dis en ſoûriant, Ceci me peut eſtre néceſſaire, ainſi vous trouverez bon que je le garde, vous ne l'aurez de moy que par force, & quand vous vous mettrez en devoir de me l'arracher, je vous demanderai vn Confeſſeur. Il fut ſurpris de ce diſcours, & me demanda ſi je croyois les Eſpagnols capables de ſemblables actions. Je luy répondis froidement qu'oüy, & de pis encore; Qu'il n'avoit pas tenu à eux de me le faire éprouver, mais que ma bonne fortune m'en avoit garenti. Il me repartit avec emportement : Si le Roy mon Maiſtre avoit deſſein de vous faire perdre la vie, il n'auroit pas beſoin de recourir à de ſemblables moyens, car je vous poignarderois, s'il me l'avoit commandé. Le regardant alors avec mépris, je luy dis, Voſtre nation ménage trop les apparences pour faire des violences ſi publiques, & ne croyez pas que je vous craigne, ni vous eſtime davantage, pour ce que vous me dites : vous me faites connoiſtre ſeulement que vous eſtes propre à faire ce que les Bourreaux font tous les jours. Il ſortit de dépit de ma chambre pour s'en aller en écrire de grandes plaintes, auſquelles on ne luy répondit autre choſe, ſinon qu'il avoit tort, & qu'il devoit avoir aſſez de diſcrétion pour ne me rien dire qui luy pût attirer quelque réponſe deſagréable.

Il nous arriva vn autre démêlé cinq ou ſix jours aprés, vn peu plus fort que celuy-là. Comme il avoit eſté nourri page du Duc de Médina de las Torres, il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût hors des Roys, rien dans l'Europe au deſſus de ſon Maîtres & me dit aſſez à contre-temps, qu'il ne comprenoit pas ce que c'eſtoit que d'eſtre Prince, & qu'à le bien

conſidérer, ce n'eſtoit qu vne chimére, & vne pure imagination, & que les Grands d'Eſpagne eſtoient autant que les Princes Souverains. Je luy dis qu'étant ſi ignorant, il me faiſoit pitié, & que je le voulois inſtruire: Que je ne le croyois pas ſi mal informé, que de ne pas ſavoir ce que c'eſtoit d'eſtre Souverain; Que pour Prince, ce n'eſtoit pas aſſez d'eſtre de Maiſon Souveraine, & de ſortir d'vn Chef Souverain, mais qu'il faloit eſtre capable d'hériter de la Souveraineté; Qu'il y avoit grande différence entre les Princes, & les Grands d'Eſpagne, puiſque les Rois ne faiſoient les Princes que dans le lit; & qu'en Eſpagne, pour faire vn Grand, ils n'avoient qu'à faire couvrir le moindre homme du monde; Qu'auſſi ils donnoient leurs Infantes aux Princes, & qu'on n'avoit point vû juſques ici qu'ils en euſſent donné à pas vn Grand. Il s'emporta pour trop s'échauffer ſur cette matiére: & voyant qu'il commençoit à parler aſſez mal-à-propos, je luy dis que le malheur d'vn priſonnier de ma naiſſance eſtoit aſſez grand, ſans que l'on le luy accrût en luy perdant le reſpect; Que je le priois de ne pas continuer, parce qu'il me feroit oublier que j'eſtois priſonnier, & me feroit ſouvenir que j'eſtois Prince, & qu'en quelque état que je fuſſe réduit, je ſavois bien me faire rendre ce qui m'eſtoit dû. Surquoy m'ayant répondu vne inſolence, je ſaiſi le chandelier & luy frondai à la teſte, que je luy aurois caſſée, s'il n'eût eſté aſſez heureux pour la baiſſer à temps. Il ſortit de ma chambre en diligence, & tirant la porte ſur luy m'enferma dedans. Il fut deux jours ſans me revoir, attendant qu'elle réponſe il recevroit du Viceroy ſur les plaintes qu'il luy en avoit faites. Elle ne fut pas fort ſatisfaiſante à ſon gré: car il eut ordre de me venir demander pardon; ce qu'il fit mettant vn genouïl à terre devant moy,

quand je paſſai pour aller à la Meſſe deux jours aprés : Je l'embraſſai, en l'aſſurant que j'avois oublié ce qui s'eſtoit paſſé, & que je luy pardonnois de bon cœur, pourveu qu'à l'avenir il voulût eſtre plus ſage.

Il ne ſe paſſoit jamais cinq ou ſix jours qu'il ne m'arrivât des demêlez ſemblables, ſoit avec luy, ſoit avec ſes Officiers, deſquels ayant reconnu l'humeur, je m'eſtois reſolu de n'en rien ſouffrir, & les tenir au contraire fort ſoûmis ; eſtant la genie de la nation Eſpagnole de ſe rendre inſolens avec ceux qui viuent civilement avec eux, & d'eſtre rampans, devant les perſonnes qui les mépriſent, & les traittent du haut en bas.

Je ne m'arréterai point à raconter toutes les négociations qui ſe ſont faites durant ma priſon, n'ayant eû deſſein de pouſſer mes Memoires que juſques-là. Mais je dirai ſeulement quelques avantures peu communes qui m'y ſont ſurvenuës, & qui feront voir pour ma ſatisfaction particuliere, de qu'elle façon j'y ai eſté traitté, l'impertinence de ceux qui me gardoient, & la maniere auſſi dont j'vſois avec eux. Trois ou quatre mois aprés, vn nommé Harpin m'ayant eſté envoyé par toute ma famille pour me viſiter, & ſavoir de mes nouvelles, il eut permiſſion de me voir, & m'apporta trois cens écus pour ma nourriture de trois mois, n'ayant pas voulu que l'on m'envoyât d'avantage d'argent, pour n'en point faire toucher à mes gardes, dont auſſi-bien je ne tirois nulle commodité, puiſque je ne me promenois pas ſeulement ſur les terraſſes du Château, & qu'au lieu de contribuer à mon divertiſſement, j'avois meſme l'incommodité, tout enfermé que j'eſtois, d'eſtre toûjours regardé entre deux yeux, par trois ou quatre hommes fort mal faits, & aſſez malhonneſtes gens. Aprés qu'Harpin m'eût

fait les complimens dont il eſtoit chargé, Dom Alvaro fort affamé, lvy demanda ce qu'il avoit apporté d'argent. Il répondit trois cens écus ſeulement, pour ma ſubſiſtance de trois mois; le Roy n'approuvant pas que je payaſſe mes gardes. Il dit qu'il prendroit toûjours à bon compte cette ſomme pour luy, & pour eux. Je défendis que l'on la laiſsât, & commandai à cét envoyé de s'en retourner, & de la remporter avec luy. J'avois oublié de dire qu'afin qu'il ne me trouvât pas en ſi grand deſordre, l'on m'avoit fait donner les hardes qu'il y avoit trois mois que l'on m'avoit envoyées de Rome Dom Alvaro outré de ne pouvoir contenter ſon inſatiable avarice; ſe tourna vers le Capitaine Ambroſio Fernandez, qui avoit ſoin de ma dépenſe, & luy dit, Que demain il n'y ait pas vn pain ſeulement pour le Duc de Guiſe. Je luy repartis que ſa nation perdroit trop à la mort d'vn priſonnier de mon importance, & que j'eſtois aſſuré qu'il ne me refuſeroit par au moins le pain de munition, comme au moindre ſoldat de la garniſon de Gayette. Il répondit qu'il n'en avoit point d'ordre, & moy de mõ coſté, que je verrois s'il me laiſſeroit mourir de faim. Harpin ayant pris congé de moy, l'envie d'avoir ce peu d'argent qu'il avoit apporté, obligea Dom Alvaro de la Torré d'envoyer aprés luy le Capitaine Ambroſio Fernandez, luy demander les trois cens écus de ma part, luy diſant que de peur de mourir de faim, j'avois changé de ſentiment. Ce qui m'ayant eſté rapporté par luy-meſme, je le gourmandai de s'eſtre ſervi de mon nom contre mon intention: & m'ayant repliqué aſſez inſolemment que je le maltraitois trop pour vn Capitaine reformé, mettant la main ſur la garde de mon épée, que l'on ne m'avoit pas oſtée, je m'en allai à luy, le menaçant de luy faire ſauter les feneſtres de la cour. Ce qui luy fit diligem-

ment gagner la porte de ma chambre, n'oſant pas de quelques jours paroiſtre devant moy. Je demandai permiſſion de mettre mes hardes en gage pour vivre; ce qui me fut permis, & ce que je fis juſques à des bas de ſoye, des piéces de ruban, des gans d'ambre, & des cordons de chapeau, dont je me nourris prés de trois mois; aprés leſquels, ayant écrit à Rome pour faire dégager mes hardes, l'on me les rendit, à condition que je ne pourrois plus les rengager.

Le Prince de Cellamare cependant, à qui j'avois ordre de m'adreſſer pour mes affaires, m'écrivoit des lettres, pour m'engager à me rendre aux volontez du Viceroy, aprés quoy il m'aſſuroit que je ſerois mieux traitté, & que meſme l'on me donneroit plus de liberté. Je n'y répondis que par des railleries aſſez picquantes, pour les faire enrager contre moy. Il me faiſoit venir de Naples toutes les ſemaines des citrons & du ſucre dont je faiſois faire de la limonade, du fromage, & de fort bon vin, que je gardois dans ma garderobe. Il s'aviſa meſme vne fois de m'envoyer ſix chapons, & ſix jambons dont je fis fort bonne chére tant qu'ils durérent: Car hors de cela, dans quelque incommodité où j'aye eſté pluſieurs fois, je n'ay jamais pû avoir vn bouïllon. Mais l'on luy manda de ne me plus faire de ſemblables régales. Dona Alvira cependant, femme du Lieutenant du Château, qui avoit pris quelque amitié pour moy, touchée de compaſſion de me voir ſi mal traitté, me prétoit du bled dont mes gens me faiſoient d'aſſez bon pain, & m'envoyoit quelquefois du Chocolatre, & quelque plat qu'elle apprétoit fort délicatement; ce que l'on ne voulut pas ſouffrir long-temps.

Il n'y avoit qu'environ trente hommes de garniſon dans le château de Gayette, parmi leſquels il y

avoit quelques Portugais. Ce qui me fit réſoudre d'eſſayer à les gagner, & de voir ſi je ne pourrois point m'en rendre le maître. J'y travaillai avec tant d'adreſſe, & de ſuccés, quoy que je fuſſe ſoigneuſemẽt gardé, que je m'aſſurai de neuf ſoldats, la pluſpart Portugais, de deux Sergens de ma garde, & de deux autres de la garniſon, qui joints à cinq François que nous eſtions, pouvoient faire en tout dix-huit perſonnes. Mon deſſein eſtoit en exécutant la choſe, de délivrer cinq ou ſix priſonniers Napolitains, & attendãt avec impatience le retour de l'armée navale du Roy, qu'on faiſoit eſperer pour la troiſiéme fois, je faiſois état d'envoyer vn des Sergens qui alloit & venoit tous les jours à Naples porter toutes les lettres, pour donner avis à celuy qui la commanderoit, de venir droit à Gayette, ayant ſi bien preparé les choſes, que rien ne me pouvoit empécher de m'emparer du Château, en coupant la gorge à toute la garniſon. Je devois commencer par les quatre Officiers couchez dans ma chambre, que le Chevalier des Eſſarts, mon Valet de chambre, & moy devions égorger la nuit en dormant, ayant pour cét effet, fait proviſion de raſoirs: Mais aprés avoir attendu deux mois, ſans en apprendre de nouvelles, le Sergent à qui je me confiois le plus, & qui ſortoit avec liberté, pour aller à Naples, appréhendant qu'à la longue l'affaire ne vînt à eſtre découverte, demanda ſon congé, & s'en alla ſe rendre Capucin.

Cette enttrepriſe ſi-bien projettée, & que je croyois infaillible, manqua de la ſorte, aprés avoir eſté conduite avec tant de fidelité & de ſecret, que jamais on en a eû de connoiſſance, ni pas meſme le moindre ſoupçon. Ce qui fait voir qu'il n'y a rien d'impoſſible à des gens de réſolution; Et que la priſon ouvre l'eſprit, & fait entreprendre des cho-

l'on ne pourroit pas ſeulement s'imaginer, ſi l'on eſtoit en liberté.

Mes Valets ennuyez de me voir faire ſi méchante chére, ne purent s'empécher d'en murmurer; Et Dom Alvaro, qui ſe traittoit fort bien dãs ſa chambre, & qui venoit aprés par forme, manger avec moy, m'en fit des plaintes vn jour en dînant avec moy, & me demanda ſi c'eſtoit par mon ordre que mes gens diſoient qu'il eſtoit impoſſible que ce fût par ceux, ni du Roy d'Eſpagne, ni du Comte d'Ognate, que je fuſſe ſi mal traitté, & qu'il y avoit apparence que c'eſtoit luy, qui me faiſoit jeûner de la ſorte, pour profiter de l'argent que l'on auroit deſtiné pour ma nourriture. Ie luy répondis que les honneſtes gens ne s'arreſtoient jamais aux diſcours des valets, & qu'il devoit excuſer les miens, ſi le chagrin de la priſon leur faiſoit dire quelques impertinences, avec leſquels il ſavoit bien que je n'avois nul commerce, & qu'ainſi je n'eſtois pas reſponſable de leurs diſcours. Je le priai de ne m'en parler pas davantage, cela n'en valant pas la peine. Mais s'opiniâtrant à me rebattre toûjours la meſme choſe, & me demandant avec empreſſement ce que j'en croyois; je luy répondis qu'il me preſſoit trop; & qu'il me forçoit à luy dire, que les valets debitoient ſouvent par imprudence, ce que les Maîtres penſoient avec raiſon, & que la diſcrétion les obligeoit à taire. Il ſortit de ma chambre fort mal ſatisfait, & y revenant vne heure aprés, accompagné de Dom Martin de Verrio Meſtre de Camp, & Gouverneur de la ville de Gayette, & de deux Capitaines de la garniſon, il me dit les avoir amenez pour eſtre témoins de l'éclairciſſement qu'il me vouloit faire ſur les diſcours que nous avions eûs enſemble. Je luy répondis que je n'eſtois ni de condition, ni d'humeur à en recevoir, & qu'il eſtoit fort mal-ſéant à

luy, dans l'état où j'eſtois d'avoir vne pareille penſée. Il y va, ce me dit-il, de mon honneur, ainſi je ſouhaitte de ſavoir en preſence de ces Meſſieurs, quelle opinion vous avez de moy; Je l'ay trop bonne, luy répondis-je, de la conduite du Viceroy, pour luy attribuer les mauvais traittemens que je reçois, & je croy, comme il y a apparence, qu'il a ordonné toutes les choſes néceſſaires pour me ſervir, comme doit eſtre vn priſonnier de ma condition, que le manquement n'en peut venir que de vous, qui en détournez le fonds à voſtre profit. Outré de ma repartie, il me dit fort bruſquement qu'il eſtoit vn pauvre ſoldat, mais qu'il faiſoit les choſes avec honneur: Je croy, luy dis-je, que vous eſtes pauvre, le procedé que vous tenez eſtant d'vn homme qui ſe veut enrichir: pour ſoldat, Dieu défendant les jugemens temeraires, & ne vous en ayant jamais vû faire d'action, il ne ſeroit pas raiſonnable que j'en diſſe aucune choſe. Vous m'attaquez, s'écria-t-il, à la reputation, mais ſi vous eſtiez en vn autre état, je vous ferois voir que je ne manque non plus de courage que d'honneur. Vous me traitez ſi mal, luy répondis-je, que je n'ai rien à m'énager avec vous, & vous me faites perdre toute cõſidération; Mais ſi vous avez autant de courage & d'honneur, que vous le voulez faire croire, picquez vous en, & me mettez en état de vous ſatisfaire, & aprés, j'apprendrai à vos dépens, ou aux miens, l'opinion que je dois avoir de vous. Il fut outré de colere, & s'emporta à dire cent choſes hors de propos. Dom Martin de Verrio fort ſage, & fort galant hõme luy dit qu'il eſtoit vn fol de s'attirer par imprudence, des choſes fâcheuſes; & que le Viceroy n'approuveroit point qu'il s'échapât comme il faiſoit, & me perdît le reſpect en toutes ſortes de rencontres. Je le priai de vouloir témoigner tout ce qui

s'eſtoit paſſé, & de conſidérer, s'il ne deuoit pas m'eſtre bien rude, d'avoir, outre le chagrin de la priſon, à eſſuyer tous les jours de ſemblables incattades. Ils ſe retirérent enſuite; Et Dom Alvaro de la Torré dans les derniers emportemens, ne voulut pas me voir de deux jours, au bout deſquels, m'eſtant fort bien paſſé de ſa veuë, ſans croire avoir rien perdu d'eſtre privé de ſon entretien, Dom Martin de Verrio me l'amena comme j'allois à la Meſſe: il ſe jetta à genoux devant moy, pour me demander pardon, ſuivant les ordres qu'il en avoit reçus du Comte d'Ognate, me priant d'oublier ſon imprudence, & ſon manque de reſpect; ce que je luy promis pourveu qu'à l'avenir il fût plus conſidéré.

Quatre ou cinq jours aprés, il me vint trouver, pour me demander conſeil, s'il ne ſe feroit point de tort, d'accepter le commandement de la Compagnie de Gens-d'armes du Viceroy, compoſée toute d'Officiers reformez, & la pluſpart Capitaines de cavalerie. Je luy dis ſerieuſement, qu'il ſe feroit vn grand préjudice, & que ce ſeroit beaucoup ſe rabaiſſer, ne voulant point l'empécher de ſe précipiter, comme je voyois qu'il alloit faire. Il ſe ſentit obligé de mon avis qui luy plût extrémément, pour eſtre conforme à ſes ſentimens: & remerciant le Comte d'Ognate de l'honneur qu'il luy vouloit faire, il le pria de trouver bon avant que de luy répondre, qu'il prît le temps de conſulter tous ſes amis, pour ſavoir s'il pouvoit l'accepter avec honneur, & avec bien-ſéance, & ſans nuire à ſa réputation; mais que s'il luy donnoit le Gouvernement de Reggio, il l'aimeroit beaucoup miéux, & qu'il luy auroit vne obligation infinie s'il vouloit luy accorder le congé de s'en aller juſques à Rome, pour y conférer avec ſon frére, qui eſtoit dans cette Cour,

Agent d'Eſpagne. Cette réponſe choqua tout-à-fait le Viceroy, qui luy manda qu'il luy avoit fait plus d'honneur qu'il ne méritoit, l'ayant préféré à des gens de plus haute importance que luy; qu'il auroit ſoin de faire vn meilleur choix; Que le Gouvernement de Reggio eſtant donné, il n'avoit que faire d'y prétendre, ni à d autres graces, qui dépendiſſent de luy; Qu'il feroit fort bien d'aller voir ſon frére, des leçons duquel il avoit beſoin pour le rendre à l'avenir & plus conſideré & plus ſage.

Durant qu'il fit ſon voyage, l ordre eſtant venu d Eſpagne de m'y conduire, le Viceroy fit appréter la galére du Capitaine Jüan Andréa Brignolle, la meilleure de l'eſcadre du Duc de Turſi; & en attendant qu elle arrivât à Gayette, il m'envoya le Prince de Cellamare, Doyen du Conſeil Collatéral, pour donner tous les ordres néceſſaires à mon embarquement, avec tous les honneurs & careſſes poſſibles, comme il eſtoit expreſſement commandé par la dépéche du Roy d'Eſpagne, témoignant deſirer de me voir, pour conférer avec moy ſur les propoſitions que j avois faites, & qui luy avoient eſté envoyées. Il le fit accompagner d'vn ſien Secrétaire, Bourguignon, nommé Dom Edoüard de Francalmont, que j'avois autrefois connû en Flandres, qui me fit vn grand compliment de ſa part, s'excuſant de tous les mauvais traittemens que j avois reçus, dont il n'avoit pû ſe diſpenſer, à cauſe que j'eſtois dans vn Royaume, dont j avois ſoûtenu long-temps la revolte, & dans lequel le repos, & l'autorité n'étoient pas tout-à-fait rétablis: Mais que ſi j'euſſe eſté en vn autre endroit, il en auroit vſé d'vne maniére bien différente, & m'auroit fait voir par les ſoins qu'il auroit pris de me ſervir, & de m'obliger, combien il conſidéroit vne perſonne de mon merite, & de ma naiſſance. Je répondis le plus courtoi-

ſement qu'il me fut poſſible à toutes ces civilitez, luy témoignant avoir toute la reconnoiſſance poſſible pour vn procédé ſi honneſte, & ſi galant. Il me dit enſuite, que ſon Maître ſe ſouvenant de m'avoir vû à Rome, où il avoit pris beaucoup d'eſtime & d'amitié pour moy, quoy qu'il me trouvât les armes à la main ; & qu'il me reconnut pour le plus dangereux ennemi qu'eût pour lors la Monarchie d'Eſpagne, ce qui lui devoit en bonne Politique faire rechercher ma perte par toutes ſortes de moyens; Il avoit neantmoins pris ſoin de ma conſervation, en refuſant pluſieurs fois les offres qui luy avoient eſté faites, d'attenter ſur ma vie par les poiſons, & les aſſaſſinats.

Comme j'avois ſur moy dequoy prouver le contraire, cette diſſimulation ſi inutile me choqua ; & je luy répondis que j'eſtois fort redevable à Monſieur le Comte d'Ognate des bons ſentimens qu'il avoit eus pour moy, d'avoir refuſé ſi ſouvent ma mort, quand elle luy avoit eſté offerte. Mais comme on en changeoit quelquefois dans les différentes heures de la journée, il ne ſe reſſouvenoit peut-eſtre pas d'avoir fait donner par Cornelio Spinola, à Cicio di Regina, vne promeſſe de ſix mille écus; & expédier vn billet pour vne Compagnie de cavalerie, que je luy fis voir, pour m'aſſaſſiner le vingt-cinquiéme de Mars dans l'Egliſe de l'Annonciade ; ce que j'avois appris de la confeſſion qu'il en avoit faite dans les tourmens, & qu'ils avoit confirmé à ſa mort : Que je ne luy en voulois point de mal, puiſqu'il eſtoit bien juſte qu'il ſervît le Roy ſon Maître, & qu'en l'état où j'avois mis ſes affaires, je ne le pouvois blâmer d'avoir eu recours à toutes ſortes de voies, pour ſe défaire de moy ; Mais que je ne pouvois m'empécher de luy dire que je luy aurois eſté bien plus obligé, de trouuer plus de fincérité dans

les

les civilitez qu'il me faiſoit faire, & de ne les pas porter dans vn ſi grãd excez que j'euſſe malheureuſement entre les mains dequoy les contredire. Frecalmont me pria de luy vouloir rendre les deux billets que je luy avois montrez, afin de les brûler, & d'en étouffer à jamais la mémoire; Mais je luy repliquai que ce ſeroit mal ſervir ſon Maître, & que je voulois les faire voir au Roy d'Eſpagne, & luy témoigner qu'il avoit à Naples vn Viceroy qui avoit mis toutes choſes en œuvre, & navoit rien épargné pour le ſervir, & pour affermir vn trône qui avoit eſté ſi long-temps chancelant.

Pour le Prince de Cellamare, il ne me parla que de bons traittemens, & de careſſes que je devois recevoir en Eſpagne, où j eſtois attendu avec beaucoup d'impatience; Que je n'y ſerois pas long-temps ſans obtenir ma liberté, puiſque dans les deſordres préſens qu'il y avoit en France, l'on faiſoit grand fondement ſur mon crédit, ſur ma valeur, & ſur mes reſſentimens: Que l'on me donneroit toutes les aſſiſtances néceſſaires pour les pouſſer à bout; & que dans la confiance que l'on vouloit prendre en moy, l'Eſpagne y croyoit trouver de grands avantages, & m'y faire auſſi rencontrer mon eſtabliſſement, & ma fortune. Enſuite il me dit, qu'il m'apprenoit à regret la priſon de quelques Cavaliers de mes amis, qu'il me nomma, & qui couroient fortune de la vie, pour avoir eu des liaiſons trop étroittes avec moy, dont je pourrois bien, ſi je voulois, en dire des nouvelles. Je luy repartis avec chagrin; Si le Viceroy a curioſité d'apprendre les intrigues que j'avois avec la Nobleſſe, Ceſaré Blanco, Achilé Minutulo, & vous, Monſieur, l'en pouvez éclaircir, puiſque je ne les eus que par voſtre moyen, & que vous ſavez bien que je vous avois promis à tous trois, la conſervation de vos

biens, & de vos charges. Il fut ſaiſi d'apprehenſion, & me conjura de ne le pas perdre, & ſur tout de ne point parler en Eſpagne de tout ce qui s eſtoit fait. Je luy dis, Vous ne prenez pas le moyen de m'en empécher: Vous me parlez contre mes amis, vous inſultez à leur diſgrace, & avez meſme vos deux camarades & vous, eſtant du Conſeil Collatéral, opiné à me faire trancher la teſte, croyant par ma mort, faire perdre la connoiſſance de tous les commerces que vous auez eus avec moy. Ma vie, graces à Dieu, eſt malgré vous en ſeureté: Je vas en Eſpagne où l'on prendra entiere confiance en moy, & l'on me croira de tout ce que je dirai ſur les choſes paſſées. Je puis me venger, & vous ruïner: mais je ſuis trop généreux pour l'entreprendre: mettez-vous l'eſprit en repos, vous eſtes en ſeureté, ſi vous n'avez à craindre que le mal que je vous puis faire; mais auſſi je prétends, pour en vſer ſi bien avec vous, que vous employez le crédit que vous avez, pour tirer d embarras les perſonnes que vous connoiſſez avoir eû quelque amitié pour moy: car à moins de cela, vous devez appréhender ma vengeance, & mes juſtes reſſentimens. Nous nous donnâmes chacun de nôtre côté, les paroles que nous deſirions l'vn de l'autre, & il ſe raſſura des inquiétudes où j'avois pris plaiſir de le tenir aſſez long-temps.

Dom Alvaro de la Torré, ayant sû que l'on me devoit porter en Eſpagne, retourna de Rome en diligence, afin de m'y conduire, s'imaginant de n'en point revenir, ſans avoir obtenu quelque grace. Ce que m'ayant appris le Prince de Cellamare, je luy dis, que, quelque joie que je reçuſſe de faire vn voyage, qui devoit vray-ſemblablement me procurer la liberté, je n'irois que par force avec vn homme, qui en avoit ſi mal vsé avec moy, & qu'il

faudroit me porter lié dans la galére, puiſque je ne m'embarquerois jamais volontairement. Il me répondit que ſi ſa perſonne ne m'eſtois pa agréable, l'on me feroit accompagner par vn autre, puiſque l'on eſtoit réſolu de me donner toute ſorte de ſatisfaction, & l'on choiſit en ſa place, Dom Antonio d'Arenzano, Commandant par commiſſion dans le château de Gayette, dont il obtint le Gouvernement, vacant par la mort du Prince d'Aſcoli. Et Dom Alvaro de la Torré qui s'étoit par ſa mauvaiſe conduite ruïné avec le Viceroy, & avec moy, demeura avec la derniére douleur, y ajoûtant encore celle de ne vouloir pas qu'il me dît adieu, ni qu'il ſe preſentât devant moy quand je partis. Il eſtoit entiérement perdu, & n'avoit rien à prétendre, quand Dom jüan de Margarejo Lieutenant du Château-neuf de Naples, mourut heureuſement pour luy, & le Duc de Médina de las Torrez ſon Maître, qui en eſt le Gouverneur perpetuel luy donna ſa Lieutenance.

Je tirai cét avantage de ma priſon, de faire voir à toute la Chreſtienté, quelque opinion que l'on eût eû du contraire, que mon ſeul credit, & ma conſidération particuliére, maintenoient tout le monde les armes à la main dans le Royaume, puiſque ſur la nouvelle de la priſe de Naples par les Eſpagnols, perſonne ne perdit courage, mais dés que l'on apprit ma détention, l'on mit bas les armes, en témoignant que mes ſeuls intéreſts, & non la haine publique, y ſoûtenoient la guerre: & dés que je fus hors d'état d'agir, chacun reprit ſes fers, ſans avoir la penſée de s'en délivrer que ſous mon commandement, & mon autorité.

En ſortant du château de Gayette, l'on me fit voir le corps de Charles de Bourbon, qui eſt debout dans vne quaiſſe, vis à vis la Chapelle, appuyé ſur

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: *A nos amez & feaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Baillifs, Seneſchaux, Prevoſts, & autres nos Iuſticiers qu'il appartiendra: Salut. Noſtre bien amé le Sieur* DE SAINCTYON, *Secretaire de défunt noſtre tres-cher & tres-amé Couſin le Duc de Guiſe, Nous a fait remontrer qu'il a recouvré vn Livre intitulé:* Memoires du Duc de Guiſe, ſur la conduite qu'il a tenuë dans ſon premier voyage de Naples; *lequel Livre l'expoſant deſireroit faire imprimer, ce qu'il ne peut ſans avoir ſur ce nos Lettres, humblement requerant icelles: A* CES CAUSES, *deſirant favorablement traitter l'expoſant: Nous luy avons permis & octroyé par ces preſentes, permettons & octroyons de faire imprimer, vendre & debiter ledit Livre, en telle marge, forme & caractére, & autant de fois que bon luy ſemblera, durant le temps de dix années entiéres & accõplies, à compter du jour qu'il ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois, pendant lequel temps nous faiſons tres-expreſſés inhibitions, & défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres, de quelques qualitez & conditions qu'ils ſoient, d'imprimer, vẽdre, ni diſtribuër en aucun endroit de nôtre Royaume ledit Livre, ſous pretexte d'augmentation, correction, changement de titre, diviſions, ordre & matiéres, ou fauſſes marques, en quelque ſorte & maniére que ce ſoit, ſans le conſentement dudit expoſant ou de ceux qui auront charge de luy, ſur peine aux contrevenans de dix mille livre d'amẽde, applicable vn tiers à nous,*

vn tiers à l'Hoſpital Général, & l'autre tiers à l'expoſant, & de confiſcation des exẽplaires contrefaits, & de tous depens, dommages, intéreſts. Méme ſi aucuns Libraires & Imprimeurs de nôtre Royaume ou Eſtrangers trafiquãs en iceluy étoient trouvez ſaiſis d'aucuns exẽplaires contrefaits: Nous voulons qu'ils ſoient condamnez en pareille amende, dommages & intereſts, que s'ils les avoient imprimez ou fait imprimer. A la charge toutefois qu'avãt d'expoſer ledit Livre en vente, il ſera mis deux exemplaires dudit Livre dans nôtre Bibliotheque publique, vn en celle de nôtre Château du Louvre, dans nôtre cabinet, & vn autre en celle de nôtre cher amé & feal Chevalier, le Sr. Seguier, Chancelier de France, & à faute de rapporter és mains du Sieur grand Audiãcier de France en quartier, le recepiſſé de nos Bibliothequaires, & du Sieur Cramoiſy commis par ledit Chancelier, vn Acte de la délivrance des exemplaires: Nous avons dés à preſent declaré ladite permiſſion nulle, & avõs enjoint au Syndic des Libraires & Graveurs de faire ſaiſir tous les exemplaires qui auront eſté imprimez, ſans avoir ſatisfait aux clauſes portées par les preſentes. Du contenu deſquelles Nous voulõs & vous mandons, que vous faſſiez jouir, & vſer plainemẽt & paiſiblement ledit Expoſant ou ceux qui auront charge de luy: Voulons auſſi qu'en mettãt vn brief Extrait des preſentes au cõmencemẽt dudit Livre, ou à la fin, elles ſoient tenues pour deuemẽt ſignifiées, & que foy y ſoit ajoûtée comme à l'Original. Mandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, faire pour l'executiõ des preſentes, tous Exploits neceſſaires, ſans demander autre permiſſiõ, nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, priſe à partie, & autres Lettres à ce contraire. CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR. *Donné à Paris le ſixiéme jour de Juin, l'an de grace mil ſix*

cens ſoixante ſept, & de nôtre regne le vingt-quatre Signé par le Roy en ſon Conſeil, BACHELIER, *& ſeellé du grand ſeau de cire jaune.*

Je ſous-ſigné reconnois avoir tranſporté le preſent Privilege aux Sieur Edme Martin, & Sebaſtien Mabre-Cramoiſy, pour en joüir pleinement, ſans que j'y puiſſe d'oreſnavant pretendre aucune choſe, ſuivant l accord fait entre nous. Fait ce 23. de Juillet, 1667. Signé, DE SAINTYON.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, ſuivant & conformément à l'Arreſt du Parlement, du 8. *Avril* 1665. *Fait ce* 13. *Decembre*, 1667.

Signé, THIERRY *Adjoint du Syndic.*

PRIVILEGE DES ESTATS GENERAVX des Provinces Vnies des Païs-Bas.

De Staten Generael der Vercenich de Nederlanden.

ALLEN den geenen die deſen ſullen ſien ofre hooren leſen: Salut, Doen te Weeten, &c.

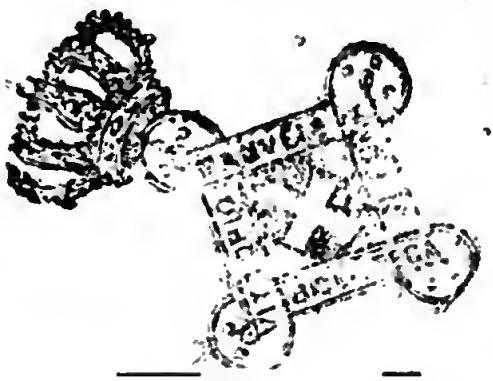
TRADUCTION DUDIT PRIVILEGE.

LES ESTAT GENIRAVX DES PROVINCES UNIES DES PAÏS-BAS: *A tous ceux qui ces preſentes lettres liront ou entendront lire: Salut. Savoir faiſons que nous avons conſenti, accordé, & octroyé, comme par ces preſentes nous conſentons, accordons, & octroyons à Sebaſtien Mabre-Cramoiſy, Impri-*

meur du Roy de France, la permiſſion d'imprimer, vendre, & debiter dans ces Provinces vnies, Païs, Villes & autres lieux qui en dépendẽt, deux livres, dont le premier a pour tiltre : Memoires de feu Monſieur le Duc de Guiſe ; *& l'autre* : Memoires concernant le Traitté de Monçon, & l'acqniſition de Pignerol, *durant l'ſpace de quinze années conſecutives, & ce à l'excluſion de tous autres. Défendãt à tous & vn chacun des habitans deſdites Provinces Unies, Païs, Villes, & autres lieux de leur juriſdiction, durant le temps deſdites quinze années prochainement venant, d'imprimer leſdits livres, ou quelques parties d'iceux, ou meſme d'apporter dans le reſſort deſdites Provinces Vnies leſdits livres d'autre impreſſion que celle dudit Mabre-Cramoiſy pour les vendre & debiter, à peine de confiſcation de tous les exemplaires qui ſeront trouvez contrefaits, & en outre de trois cens livres Carolus d'amende, applicable vn tiers aux Officiers qui jugerõt le procez, vn tiers pour ſubvenir à la neceſſité des pauvres, & l'autre tiers au profit dudit Sebaſtien Mabre-Cramoiſy, &c. Donné à la Haye en noſtre aſſemblée, ſous nôtre grand ſeau, & ſous le ſein & paraphe ordinaire de noſtre Greffier, le* 28. *Novembre* 1667. AB. DE PALLANT. *Et plus bas, Par ordonnãce deſdits Seigneurs Eſtats Généraux,* N. RVYSCH.

PRIVILEGE DV VICE-LEGAT DAVIGNON.

LAVRENS LOMELLINI *Referendaire de l'vne & l'autre ſignature de Nôtre S. P. Regent de ſa Chancélerie, Vice-Legat, & Gouverneur général en la cité & légation d'Avignon, & Sur-intendant de ſes armes de ſa Sainteté en cét Etat. Sur ce qui nous a*

eſté tres-humblement repreſenté pour la part du Sr. Mabre-Cramoiſy Imprimeur du Roy à Paris, d'avoir non ſans beaucoup de peine, recouvré deux livres : l'vn intitulé, Les Memoires du Duc de Guiſe : *& l'autre*, Les Memoires concernant le Traitté de Monçon, & de l'acquiſition de Pignerol. *Et deſirãt iceluy Cramoiſy imprimer leſdits livres, ce qu'il ne peut faire qu'avec vne dépenſe aſſez cõſiderable, il craint que quelque perſonne ne vienne à ſe ſervir de ſon nõ pour faire imprimer leſdits livres en cette ville & Etat, dequoy recevroit vn grand prejudice : Nous requerant ſur ce vouloir luy expedier nos Lettres de grace & priuilege particulier & privatif. A laquelle priére & requeſte inclinant à ſes cauſes agréant & approuuant, comme nous avons aggrée & approuvé l'impreſſion deſdits Livres, ſous les intitulations ſuſdites : Et deſirant gratifier ledit Cramoiſy, & luy donner moyen de rembourſement de ſa dépenſe : Par ces preſentes luy auons permis & permettons de faire imprimer & privativement vendre & diſtribuer par toutes villes & lieux de cedit Etat, & par tel Libraire qu'il voudra choiſir les exemplaires des ſuſdits Ltures, autant de fois que bon luy ſemblera durant l'eſpace de ſept années à compter du jour & dates des preſentes : faiſans comme nous avons fait & faiſons tres-expreſſes inhibitions & défences à tous Imprimeurs de cettedite ville & Etat, & à tous autres de quelle qualité & condition qu'ils ſoient d'imprimer extraire, ou contrafaire en aucune façon que ce ſoit leſdits Liures ou partie d'iceux moins en vendre ni diſtribuer d'autres que ceux ſeront imprimez par ledit Cramoiſy, ou de ceux qui auront droit de luy mesmes ſous quel prétexte d'augmentation, correction, changement de titres, auſſes marques, ou autrement, en quelle façon & maniére que ce ſoit, à peine de confiſcation des exem-*

plaires contrefaits, caractére, presses & instrumens, qui auront servi ausdites impressions, de tout dépés, dommages, & intéreſts, & de deux cens écus d'amende ipſo facto, *ſans autre declaration incroyable pour chacun contrevenant chacunefois qu'ils contreviendront, appliquables vn tiers à la Reverende Chambre, vn tiers au grand Hoſpital & l'autre tiers audit Cramoiſy: à condition qu'il ſera mis vn exemplaire dudit Liure qui ſera imprimé vendu & debité en, vertu des preſentes dans noſtre Bibliotheque, avant que de les expoſer en vente, à peine de nullité d'icelles. Du contenu auſquelles mandons & ordonnons à tous Iuges, Magiſtrats & autres Iuſticiers & Officiers de ſa Sainteté en cette ville & Eſtat, qu'ils faſſent jouïr plainement & paiſiblement ledit Cramoiſy, & ceux qui auront droit de luy, ſans ſouffrir que leur ſoit donné aucun trouble ni empéchement, ſur peine deſobeïſſance* VOULONS *auſſi que l'extrait des preſentes eſtant mis à la fin ou au commencemẽt deſdits Livres, oſte tout prétexte, & cauſe d'ignorance: & ſoient tenuës pour bien & deuëment ſignifiées, & que foy y ſoit ajoûtée comme à l'original:* MANDONS *au premier Courrier, Sergent, ou autres Iuſticiers ou Officiers de ſa Sainteté requis, de faire tous exploits neceſſaires pour leur exécution: leſquelles avons voulu & ordonné, voulons & ordonnons ſortir leur plein & entier effet, toutes choſes au contraire, nonobſtant auſquelles avons dérogé & dérogeons par ceſdites preſentes.* DONNE' *en Avignon au Palais Apoſtolique ce 27. Ianvier* 1668. *Signé,* L LOMELLINVS Vice-Legatus. *Et plus bas,* FLOREN, *Archeviſte & Secrétaire, ainſi à l'Original.*